



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

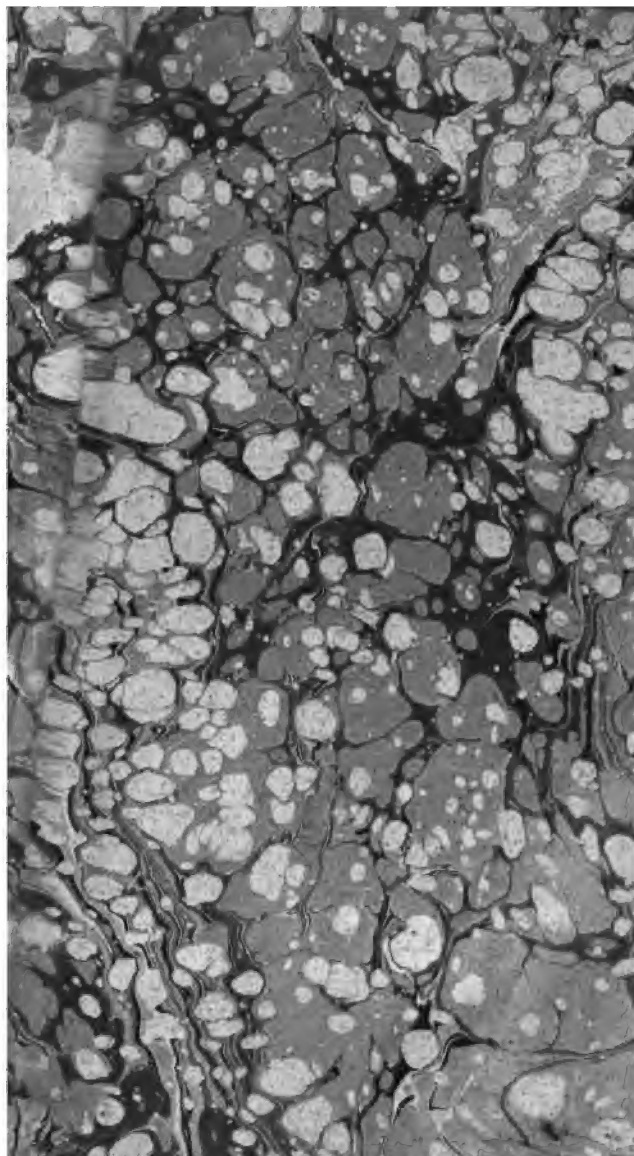
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





3rd. in 1
L201



Makon
ce 10^e de Juillet 1801,
Erlang



WHL

16

2nd. 10/1

L2121

INTRODUCTION
GÉNÉRALE
à l'étude de la
P O L I T I Q U E :
des Finances & du Commerce.

Tome I.



INTRODUCTION
GÉNÉRALE
à l'étude de la
POLITIQUE,
des Finances & du Commerce,

PAR
M. DE BEAUSOBRE,
CONSEILLER PRIVÉ DU ROI, MEMBRE DE
L'ACADEMIE ROYALE DES SCIENCES
DE PRUSSE, &c.

Tome I.



NOUVELLE EDITION.

A BERLIN,
CHEZ CHRETIEN FREDERIC VOSS.
1778.

MOVIE CLIPPING
MARK 111

H
1

1852

1-3

THE NEW YORK TIMES
JANUARY 1, 1911

THE NEW YORK TIMES
JANUARY 1, 1911

THE NEW YORK TIMES
JANUARY 1, 1911


THE NEW YORK TIMES
JANUARY 1, 1911

THE NEW YORK TIMES
JANUARY 1, 1911

THE NEW YORK TIMES
JANUARY 1, 1911



Préface.

 Il n'y a point de forme de gouvernement propre à rendre les citoyens parfaitement heureux. Celle qui est susceptible de répondre le plus à ce but, c'est la forme monarchique; & voici comment je me le persuade. La liberté est un grand bien, j'en conviens; mais il s'agit de convenir de ce qu'on entend par liberté: c'est un phantôme dont on se berce. Il y a des lois partout, & les lois gênent la liberté; il y a partout des

intérêts à concilier, & des usages
& on n'est pas libre entièrement
forcé par des vues d'intérêt
ges de convention. Une loi
trouve là où l'on n'est soumis
qui contribuent à notre bien-être
Monarchique où il n'y auroit de
bles lois feroit l'état où les citoyens
le plus libres. Mais les hommes
croient heureux qu'autant qu'ils
libres, & la plus-part sont assez
se persuader que l'indépendance
faite est inseparable du véritable
Pour rendre donc une multitude
vivants en société, aussi heureux
sible, il faut les laisser jouir d'une
de liberté en apparence, & retenir
liberté, autant qu'il le faut pour
directement les actions de ce

ver,
n'est
ula-
e se
lois
état
nbla-
oient
se
oyent
pour
par-
heur.
nmes,
pos-
gran-
cette
ire in-
ltitude

d'hommes à un seul & unique but : or ce n'est guere possible que dans un Etat Monarchique. Les hommes aiment rarement assez leur patrie pour préférer ses intérêts aux leurs : il faut supposer qu'il n'y en a point qui pensent ainsi ; ils ne travailleront au bien public qu'autant que leur intérêt ou leurs passions, ce qui est la même chose, y trouveront leur compte ; ils travailleront plutôt contre ce même bien public, quand ils croiront que cela contribuera à leur bien-être. Que reste-t-il donc à faire, si ce n'est de chercher que le bien général leur soit & leur paroisse utile à chacun en particulier ? c'est-à-dire qu'il faut se servir des passions & des faiblesses des hommes pour les conduire précisément là où on les veut. Ce sont des enfans qu'il faut amuser, ou des esclaves qui ne doivent pas sentir leurs chaînes. Po

un pareil projet il faut des Chefs éclairés & zelés: c'est dans l'âme de ces Chefs que doit résider l'amour désintéressé de la gloire & de la patrie: un gouvernement où il y auroit de semblables Chefs feroit de tous le plus parfait. Cela posé est-il fort vraisemblable qu'un pays puisse fournir beaucoup de ces hommes rares, que les lumières de l'esprit & le zèle du bien public élevant au dessus des autres? & croira-t-on que dans un Etat aristocratique ou démocratique, le gouvernement puisse jamais se trouver en de pareils mains? Mais quand ces hommes seroient moins rares qu'ils ne le sont, la difficulté de concilier les idées, de conserver le secret, de hâter l'exécution, de suivre un même plan, assureront toujours la préférence au gouvernement Monarchique. Partout où il n'est pas possible de suivre un même système

me, partout où le moment favorable peut se négliger ou se perdre à cause d'une décision trop embarrassée; partout où le citoyen voit trop clair dans le plan du gouvernement, le bien public devient un être de raison, parce qu'on veut le plier à l'intérêt personnel, quelque mal-entendu qu'il soit.

Si l'on pouvoit raisonner avec le public, si lorsqu'il crie contre une taxe, un impôt, une gêne, on pouvoit lui dire que qui jouit de l'avantage inestimable de la société doit en porter la charge, qu'il n'a qu'à se retirer au milieu des Cannibals, vivre de sa chasse, défendre chaque jour sa nourriture, son aubri & sa vie, s'il ne veut pas contribuer au bien général par son bien ou par son travail; si dis-je on pouvoit instruire le public, & avoir des missionnaires politiques: on pourroit peut-être espérer de n'avoir pas



INTRODUCTION
GÉNÉRALE
à l'étude de la
P O L I T I Q U E,
des Finances & du Commerce.

Tome I.

étroites bornes, je ne me suis proposé que de donner une espece de manuduction propre à faire connoître ce qu'il importe à un homme qui veut servir utilement l'Etat, dans une des parties des plus difficiles, de connoître & d'approfondir.

Cette Politique générale qui établit les principes qu'il faut suivre pour assurer la prospérité & la durée d'un Etat, suppose beaucoup de connoissances de détail: pour les acquérir il ne faut que du travail; je me suis proposé, dans l'ouvrage que je publie, de donner une idée de ce travail, & d'indiquer ce qu'il est nécessaire de connoître à un homme qui veut servir l'Etat dans une des branches de l'administration publique. L'art du financier en fait la partie principale; elle est devenue très-difficile, & le devient d'avantage de jour en jour: je tâcherai de dévelop-

per cette idée afin qu'on ne m'en prête pas d'autres.

Je n'entends pas par finances l'art de lever des impôts, d'empêcher que des redevables ne parviennent à s'y soustraire, de veiller à la fidélité des employés, de se réserver des augmentations à la faveur de quelque interprétation, & de rendre l'estimation générale d'une imposition impossible à quiconque ne peut pas en juger par comparaison avec d'autres. Cet art, si c'en est un, diffère de beaucoup de l'art d'estimer la somme qu'un pays peut payer, & de trouver la manière de la lever la plus aisée, la plus simple, la moins coûteuse, & la plus conforme à l'intérêt général. Celui-ci fait sans doute une partie de l'art de la finance, mais non pas la partie principale. J'entends par finance cette science qui s'occupe des moyens

d'enrichir l'Etat, & d'en employer les richesses de la maniere la plus utile : elle a donc pour objet les richesses naturelles, c'est-à-dire l'agriculture dans toute son étendue, & les richesses d'industrie, c'est à dire les professions, les fabriques, les manufactures, le commerce : elle a pour objet l'emploi d'une partie de ces richesses au soutien & aux nécessités de l'Etat.

De-là il est assez naturel de conclurre que cette science est d'une étendue bien vaste : elle suppose un travail assidu, des connoissances exactes, & le grand art de ne pas se laisser éblouir par de brillantes chimeres.

Ces deux differentes parties de la finance sont intimement liées ensemble : on en juge aisément quand on considere l'abus dangereux des principes de quelques financiers, qui réduisent leur art à la levée des

deniers. Il s'agit, disent-ils, de subvenir aux besoins de l'état, & ils dépouillent le citoyen, auquel ils enlèvent les moyens d'acquérir de nouvelles richesses, ou bien ils découragent l'industrie, énervent le laboureur, & sapent ainsi les premiers fondemens de la force des Etats. Au lieu de ces opérations dangereuses il falloit songer & songer de loin, à mettre le citoyen en état d'acquérir à mesure qu'il contribue, & le porter insensiblement à travailler pour l'Etat autant que pour lui. Il y a une foule d'impôts, dont on peut dire, que ceux qui les ont imposés ressembloient, à un homme qui pour avoir des fruits précoces, plante ses arbres dans une serre, force la nature, & tarit la source de la fécondité. Le grand art du financier citoyen & instruit est d'ouvrir de nouvelles sources, d'animer l'industrie, de forcer la terre à ren-

dre tout ce qu'elle peut, & d'amener le citoyen cultivateur ou ouvrier à contribuer, fans le sentir, à porter le fardeau des impôts. Toute autre voie est destructive, & les pays où l'on a levé des impôts dans une autre esprit voyent leur population s'affoiblir, & la pauvreté succéder à l'abondance; souvent le mal devient si grand, que non-seulement les moyens pour relever la nation ne sont que foibles ou impuissans, mais encore qu'il n'y a de ressources que dans des remèdes dangereux.

Cet esprit de legereté qui se contente de faire & d'agir, sans considerer les suites, a été dans tous les temps l'avant-coureur de la decadence des Empires les plus florissans. C'est ainsi que la barbarie a succédé aux siècles des grands hommes: on a commencé par substituer les gentillesse de l'esprit aux

études solides, & bientôt le mépris des sciences difficiles, des langues & de la critique, s'est trouvé puni par cette affreuse barbarie qui a causé les malheurs du moyen âge.

Quand on considère que tout est lié, je ne dis point ceci dans le sens rigoureux de la philosophie, que tout influe l'un sur l'autre, qu'une seule partie du bien public ne sauroit souffrir sans que tout le reste s'en ressent, que les plus grands maux ont souvent les causes les moins apparentes, qu'il est souvent mille fois plus difficile de rétablir que de créer, que l'Etat est un corps dont l'existence doit être éternelle, que c'est toujours à la postérité que les bons patriotes doivent penser, & que le bien public ne sauroit avoir de fondemens trop solides; quand on considère, dis-je & l'importance & la difficulté de l'art de la finance, on

n'est point étonné de voir de tristes exemples des suites funestes d'une malheureuse administration.

Mais cette perfection, s'il est permis d'y tendre, n'est pas de ce monde. Il en est de cela comme de la santé: le Medecin qui veut conserver un homme ne doit pas se proposer de lui faire passer les bornes ordinaires de la vie humaine. L'homme est une machine qui doit s'user, sa durée plus ou moins longue doit avoir son terme: c'est à gagner quelques années, à étayer un bâtiment qui s'écroule, à diminuer le nombre des maux, & à en affoiblir quelques-uns, que l'art doit se borner. Vive image du sort d'une nation qui doit, mais sans espérer d'y atteindre, travailler pour une éternelle durée. Une nation est une société d'hommes; & les hommes ont leurs erreurs & leurs passions:

maux qui sapient insensiblement les forces de l'Etat. Il est donc toujours deux objets de la Politique: guerir les maux de l'Etat, & perfectionner ou conserver le bien qui s'y trouve. Il en est de même de la finance: elle doit ouvrir de nouvelles sources de richesses, conserver celles qui existent, & travailler à réparer les pertes subites, & celles qui ne sont qu'insensibles.

Une des choses les plus nécessaires pour ce grand but est un Cadastre général. Ce livre secret de l'Etat, difficile sans doute à former, mais qu'un zele soutenu & des précautions à prendre peuvent fournir assez exactement, est la bouffole qui doit conduire l'homme d'Etat. Je ne me flate pas d'en avoir présenté un plan seulement mediocre: mais c'est assez d'en donner un essai, que de plus habiles que moi corrigeront.



L'indulgence du public pour les premières éditions de cet ouvrage m'a encouragé à le corriger, & à suppléer à ce que j'avois omis.

Berlin ce 10 Janvier 1771.



Titre

Titre des Paragraphes.

Tome I.

§. I.	L'Etat en général	—	page	I
§. II.	De la Politique	—	—	6
§. III.	Des Cartes Géographiques			II
§. IV.	Des Noms des Pays & des peuples	—	—	14
§. V.	De l'Histoire	—	—	15
§. VI.	Du Temps	—	—	16
§. VII.	De l'étendue d'un Pays	—		24
§. VIII.	De la Position d'un Pays sur le Globe	—	—	29
§. IX.	Avantages & Désavantages du Sol	—	—	30
§. X.	De l'Agriculture	—	—	33

XVIII

§. XI.	Des Grains	—	—	41
§. XII.	De la Vigne	—	—	48
§. XIII.	Des Fruits	—	—	42
§. XIV.	Du Bois	—	—	56
§. XV.	Du Lin & du Chanvre	—	—	66
§. XVI.	Du Tabac	—	—	69
§. XVII.	Du Safran	—	—	71
§. XVIII.	Du Sucre	—	—	73
§. XIX.	Des plantes dont les fila-			
	ments peuvent servir à for-			
	mer des tiffus	—	—	74
§. XX.	Du Coton	—	—	76
§. XXI.	Des Animaux	—	—	78
§. XXII.	Des Bêtes de somme	—	—	79
§. XXIII.	Des Bêtes à cornes	—	—	84
§. XXIV.	Des Bêtes à laine	—	—	89
§. XXV.	De la Chasse	—	—	94
§. XXVI.	De la Pêche	—	—	99
§. XXVII.	Des Oiseaux	—	—	107
§. XXVIII.	Du Ver à Soie	—	—	109
§. XXIX.	Des Abeilles	—	—	112

Tome II.

§. XLIV.	Des Monnoies	—	—	2
§. XLV.	De la Banque	—	—	20
§. XLVI.	Du Commerce	—	—	38
§. XLVII.	De la Navigation	—	—	47
§. XLVIII.	Des Compagnies de Commerce	—	—	54
§. XLIX.	Des Colonies	—	—	79
§. L.	Du Commerce des peuples de l'Europe en Europe	—	—	83
1)	Le Commerce des Portugais	—	—	
2)	— des Espagnols	—	—	87
3)	— des Hollandois	—	—	100
4)	— des Anglois	—	—	107
5)	— des Danois	—	—	115
6)	— des François	—	—	120
7)	— des Russes	—	—	130
8)	— des Suedois	—	—	138
9)	— de l'Italie	—	—	142
10)	— de la Hongrie	—	—	151

	11)	Le Commerce de la Pologne	—
	12)	— — de l'Allemagne	
— 22	13)	— — des Pays-Bas	
- 20	14)	— — de la Suisse	—
38	§. LI.	Du Commerce des peuples de	
47		l'Europe au Levant	—
	§. LII.	Du Commerce des peuples de	
54		l'Europe avec la Barbarie	—
- 79	§. LIII.	Du Commerce des peuples de	
		l'Europe en Afrique	—
— 83	§. LIV.	Du Commerce des peuples de	
-		l'Europe en Asie	—
- 87	1)	— en Arabie & en Perse	
100	2)	— aux Indes Orientales	
- 107	3)	— à la Chine	—
115	4)	— avec les îles de l'Asie	
- 120	§. LV.	Le Commerce des peuples de	
130		l'Europe en Amérique	—
138	1)	Les Possessions Espagnoles	—
142	2)	Les Possessions des Portugais	
- 151	3)	Les Possessions des François	

4) Les Possessions des Anglois	286
5) Les Possessions des Hollandois	298
6) Les Possessions des Danois	299

Tome III.

§. LVI. Des différentes manieres de diviser un pays	1
§. LVII. Des Campagnes & des Villes	2
§. LVIII. Comment on peut déterminer le nombre des habitans d'un pays	7
§. LIX. Des moyens de favoriser la population	12
§. LX. Le nombre des habitans de l'Europe	19
§. LXI. De la richesse d'une nation	20
§. LXII. Des Langues	22
§. LXIII. La religion en général	25
La religion Chretienne	26
La religion Catholique	27
La religion Grecque	32

286	La religion Lutherienne	—	—
298	La religion Reformée	—	—
299	La religion Anglicane	—	—
	La religion Juive	—	—
	La religion Musulmanne	—	—
	Les religions Païennes	—	—
	De l'influence des religions	—	
I	§. LXIV. Des Sciences	—	—
2	§. LXV. Des Beaux Arts	—	—
	§. LXVI. Des Arts Libéraux & des		
7	Arts Mécaniques	—	—
	§. LXVII. Des Spectacles	—	
12	§. LXVIII. De la différence des		
	conditions	—	—
19	§. LXIX. Les Ordres de Chevalerie		
20	§. LXX. Les revenus de l'Etat	—	
22	§. LXXI. Les armées	—	—
25	§. LXXII. Les troupes de terre	—	
26	§. LXXIII. La Marine	—	—
27	§. LXXIV. Les besoins de la		
32	Marine	—	—

§. LXXV. L'équipement
de guerre

§. LXXVI. Les dépenses

§. LXXVII. De la liste
des Etats Souverains

7. LXXVIII. De la liste
des Souverains & des

§. LXXIX. Les Cérémonies

§. LXXX. Le Cadastre





§. I.

Ce que c'est en général qu'un Etat

UN Etat est une Société indépendante, composée de plusieurs familles qui jouissent, à la faveur des loix, dans une sûreté parfaite, des besoins & des agrémens de la vie. Tous les habitans de ce Globe ne vivent pas dans une semblable Société: il y a des peuples entiers ^{a)} qui ne connoissent ni loix civiles ni forme de gouvernement: il y en a qui élisent des Chefs, dont le pouvoir est limité & par rapport au tems & par rapport

^{a)} Ces peuples ne vivent pourtant pas sans une espece de police. Les Bengobres & les Beduins dans l'Arabie, ainsi que les Arabes de l'Afrique, vivent par Tribus, dont chacune a son Cheue. Les Tartares vagabonds vivent par Hordes qui ont leur Chef: les Galles ont le leur; les Tapuyas dans le Bresil en ont aussi.

à l'objet ; c'est ainsi que les habitans de la Baye de Hudson confient le commandement d'une expédition à un homme, à qui ils supposent assez d'expérience pour s'en bien acquitter.

Si le Gouvernement est entre les mains d'un seul, l'Etat est Monarchique. Si le pouvoir de celui qui gouverne est limité par des loix fondamentales, c'est une Monarchie limitée. Les Souverains sont Despotes, lorsque de semblables loix ne mettent point de bornes à leur pouvoir.

Dans les Monarchies limitées les Souverains sont obligés, en vertu de leur promesse ou de leur serment, de se soumettre à ces loix qui bornent leur pouvoir : & pour prévenir les usurpations, il y a d'ordinaire un certain nombre de citoyens associés au Gouvernement, en sorte que la souveraine Puissance ne réside pas en un seul homme, mais en plusieurs, qui avec le Chef représentent la Nation entière. Il n'y a en Europe que cinq Monarchies où le pouvoir du Souverain soit vraiment illimité, sçavoir la Prusse, la Russie, la Porte Ottomane, le Danemarck, & la Sardaigne ; quatre où ce pouvoir est un peu moins illimité, la France, l'Espagne, le Portugal, Naples & Sicile ; & quatre autres où il est considérablement restreint la Grande Bretagne, la Suede, la Pologne, & la

Hongrie. L'Allemagne est plutôt une confédération libre de quelques Souverains, qu'une Monarchie limitée par des loix fondamentales.

Dans une Monarchie limitée, les citoyens appelés à partager avec le Souverain le gouvernement de l'Etat, sont ordinairement tirés du Clergé & de la Noblesse, quelquefois aussi du tiers Etat. En Suede les païsans forment une Classe. Les assemblées où le Souverain décide avec quelques citoyens des affaires les plus importantes de l'Etat, sont appelées Diete, Parlement, Etats &c.

Les Souverains parviennent au trône, ou par droit de succession, comme en Portugal, en Espagne, en France, en Angleterre, en Danemarck, en Prusse, en Hongrie, ou par élection. Cette dernière voie, qui suppose ou dans la Nation, ou dans une partie de la Nation, ou bien dans le Souverain, le droit d'élire un Successeur, n'est pas partout la même; dans quelques Etats les loix fondamentales ne permettent le choix qu'entre les Princes d'une même famille: dans d'autres la liberté du choix s'étend plus loin, les Suédois sont dans le premier cas, & les Polonois dans le second: en Russie le Souverain a le droit de se désigner un successeur. Il y a des Etats où les femmes sont exclues du trône: d'autres où elles

n'y montent qu' au défaut de mâles dans la famille royale, & d'autres enfin où elles concourent avec les mâles à raison du degré de parenté. Le premier cas a lieu en France, en Espagne, en Pologne & en Turquie, le second en Bohême, en Hongrie, & le troisième en Angleterre.

Les titres des Souverains ne portent pas toujours sur un domaine réel : ils n'indiquent quelquefois que des prétentions ou des possessions perdues. Les armoiries sont des titres hieroglyphiques.

Un Etat dont le gouvernement est entre les mains de plusieurs personnes, est une République ; qui est Aristocratique si ces personnes sont les plus notables du pays, & Démocratique si ces personnes sont prises dans toutes les classes de la nation. Les Républiques sont ou simples, ou composées de plusieurs petites Ré-

b) Un des plus grands Rois que la France ait eu, avoit formé un projet pour le repos de l'Europe, dont il faut que je dise un mot ici. Il vouloit diviser l'Europe en quinze différens Etats : il devoit y avoir, selon lui, cinq Royaumes héréditaires, la France, l'Espagne, la Grande-Bretagne, la Suède, la Lombardie ; dix Royaumes électifs, la Papauté, l'Empire d'Allemagne, la Hongrie, la Bohême, la Pologne, & le Danemarck ; quatre Républiques, dont deux devoient être démocratiques, la Hollande & la Suisse, & deux aristocratiques, Venise & la République des Princes d'Italie. Henri IV

publiques; du nombre des premières sont Venise, Genes, Luques: la Hollande & la Suisse appartiennent à la seconde espèce.

Quelques Politiques ont cherché à déterminer, qu'elle étoit la meilleure forme de gouvernement: ils ont été peu d'accord entre eux; il s'en est trouvé qui ont tracé des plans nouveaux, dans la folle espérance de remédier à cette foule d'inconvéniens inséparables des établissemens humains. Platon a donné sa République, Thomas Morus son Utopie, Harrington son Océana: M. Hume est auteur d'un quatrième plan. Les deux premiers supposent des hommes tels qu'il ne s'en trouva jamais: Harrington & Hume, quoiqu'avec des vues différentes, s'accordent en un point, ils veulent tous les deux que le gouvernement passe constamment d'une main dans une autre. ¹⁾

vouloit avec cela que ces Puissances eussent un Conseil général composé de 60 personnes, c'est à dire de quatre députés de chacune de ces quinze dominations: ces députés devoient s'assembler dans une ville qui fût à peu près au milieu de l'Europe, comme à Cologne, à Metz, à Nanci: tous les différens qui pourroient survenir entre ces Puissances, devoient être terminés dans cette assemblée, & enfin l'on devoit songer à s'unir contre les Turcs. Dans cet arrangement la Maison d'Autriche souffroit le plus.

§. II.

De la Politique.

Cette théorie générale qui a pour objet de développer la nature d'une République, est ce qu'on appelle Politique générale, & l'on appelle Politique plus spécialement cette Science qui a pour objet l'état des Républiques actuellement subsistantes. De ces deux sciences il en naît une troisième, qui indique les moyens de faire fleurir un Etat, qui étayée par les faits & éclairée par le raisonnement, en montre les vices intérieurs & les moyens d'y remédier, & dicte ces changemens heureux que l'ignorance ou la foiblesse négligeoient : on la pourroit appeller science du gouvernement. Une foule d'écrits, où tout est compilé sans discernement, & où les erreurs de fait l'emportent encore sur celles de raisonnement, ont inondé la République des Lettres, & ont fait croire à beaucoup de gens, que l'étude de la Politique étoit une étude impossible hors du cabinet des Princes : il est seulement vrai que ce n'est pas une tâche facile.

Comme les événemens passés sont les causes de la situation actuelle ; c'est d'abord dans les révolutions que l'Etat a souffertes, qu'il faut chercher les causes qui ont servi à agran-

dir on à affoiblir une nation. Passant rapidement sur les détails, on ne considère que les révolutions importantes, & ces époques remarquables qui ont donné une nouvelle face aux affaires. On remarque les changemens arrivés à la forme du gouvernement, les acquisitions & les pertes que l'Etat a faites, les Maisons qui ont régné & celles qui ont eu part au gouvernement. Ces événemens & ces révolutions, envisagés dans leurs causes & dans leurs effets, deviennent une source de réflexions utiles & de leçons salutaires. De ces considérations historiques on passe à quelque chose de plus particulier.

Deux objets se présentent à examiner : ils comprennent tout ce qu'il peut y avoir à remarquer dans un Etat. Ce sont les habitans, & le país qu'ils occupent.

Par rapport au país, il faut faire attention à l'étendue, aux frontieres, aux rivières, aux montagnes, au climat, à la nature du sol, & aux productions.

Lorsqu'il s'agit des habitans, il importe encore plus d'observer, avec soin, tout ce qui les regarde : les hommes sont dans l'Etat, comme dans la Nature, ce qu'il y a de plus important & de plus parfait. En parcourant l'Europe, on s'aperçoit de la distribution inégale des habi-

tans : on voit des provinces peuplées, d'autres qui ne sont que des déserts ; il s'agit de découvrir les raisons de cette inégalité, & en particulier de connoître la *population* actuelle du pais, & les moyens de l'augmenter.

Ce n'est pas tout que de connoître le nombre des habitans, il faut encore chercher à en découvrir le caractère national. Il y a de certaines qualités, plus communes dans une nation que dans une autre : ce sont ces qualités qui en font le caractère distinctif : elles regardent ou l'esprit ou le corps. Quelle variété à l'égard de la figure, de la couleur, de la force, de la grandeur ne remarque-t-on pas entre les habitans de ce Globe ? Quelle variété encore dans les mœurs, dans l'esprit, dans les passions ? tout ce qui peut influer sur le bonheur & sur la prospérité de l'Etat, attire l'attention de ceux qui cherchent à découvrir par quels moyens une nation jouit ou manque de certains avantages.

La richesse des habitans est un autre objet non moins important : elle est ou le fruit de l'industrie, ou une suite de la grande abondance des productions de la nature. Pourquoi faut-il que les richesses dues à l'industrie soient plus utiles à l'Etat que celles qu'on doit à la libéralité de la nature ?

Les

Les habitans d'un pais sont des citoyens qui, réunis sous un même Gouvernement, vivent sous certaines loix, destinées à leur procurer toute la fureté & tout le bonheur possibles. Ces loix sont ou les loix fondamentales du pais, qui déterminent le pouvoir du Souverain, & l'obligation réciproque des sujets, c'est à dire la forme du gouvernement ; ou les loix civiles, qui déterminent les droits & les obligations des sujets les uns envers les autres. Les loix fondamentales nous présentent les transactions faites entre le Souverain & les sujets, les changemens qui y sont arrivés, leurs inconvéniens ou leur utilité : les loix civiles nous engagent à examiner comment la sagesse & la prudence des Législateurs ont su accorder une saine politique avec une saine morale, c'est à dire comment les loix civiles, laissant au citoyen toute la liberté possible, ont mis assez d'obstacles à l'abus de cette liberté. C'est peut-être de toutes les matieres que la philosophie revendique, celle qui mérite le plus d'attention, vu sa difficulté & son importance.

De la liaison qui se trouve entre le Souverain & les sujets, naît l'administration des affaires intérieures de l'Etat, comme l'administration des affaires étrangères naît de sa liai-

son avec les Etats voisins. Celle-là s'occupe de ce qui concerne la Religion, tant la dominante que celles qui ne sont que tolérées, les Ecoles, les Universités, les Arts, la Justice, les Manufactures & les Fabriques, le Commerce, la perception des Revenus & leur emploi, la Marine, le Militaire, & la Police. Celle-ci s'occupe des intérêts des Princes voisins, des traités, des alliances & des liaisons particulières que l'Etat peut avoir avec des Puissances étrangères. Que d'objets intéressans!

On ne peut juger de la grandeur & de la force d'un Etat que par l'examen de ce que je viens d'indiquer: c'est de la véritable grandeur que naît la juste considération. Il y a un étalage de grandeur, qui n'a souvent rien de réel, mais qu'il faut pourtant connoître: il consiste dans les titres, dans les armoiries, dans les prétentions, dans la magnificence de la résidence & des châteaux, dans le luxe de la Cour, dans le nombre des Courtisans & des Officiers de la Couronne, dans le Cérémonial, dans les Ordres, &c.

Quand on a porté ses vues sur tous ces différens objets, il est plus facile de juger des

c) La latitude d'un lieu est sa distance de l'Equateur, & la longitude sa distance du premier Méridien. Le

moyens propres à faire fleurir un Etat, à affirmer sa force & sa grandeur, & à le mettre à l'abri de cette décadence insensible, plus funeste mille fois que les efforts réunis d'une foule d'ennemis acharnés à sa perte. Ces moyens réduits en préceptes sont ce qu'on appelle *Maximes d'Etat*.

§. III.

Des Cartes Géographiques.

Les Cartes géographiques sont d'une nécessité indispensable: sans ce secours il seroit difficile de se faire une idée nette de la situation d'un pays, de son étendue, du cours des fleuves & des rivières qui l'arrosent &c. Elles sont ou générales, ou particulières, ou topographiques: celles des deux premières espèces ne diffèrent que par le plus ou le moins d'étendue & de détail qu'elles renferment; les Cartes topographiques représentent, dans une dimension géométrique, une fort petite étendue. Les Cartes hydrographiques sont destinées à représenter des mers ou quelque portion de mer: on les appelle marines, lorsque les latitudes ') & les longitudes y sont marquées; & Cartes

Méridien est un grand cercle, qui partage le Globe en deux hémisphères égaux, & par lequel le soleil

réduites lorsque les paralleles, tracées pour marquer les degrés de latitude, sont dans une

passé précisément à midi : chaque lieu sur la terre a le sien. On appelle premier Méridien celui dont on part pour compter les degrés de longitude. On comprend aisément, que s'il importe de déterminer ce premier Méridien, il importe peu lequel on choisisse ; c'est aussi ce qui est cause que l'on n'est pas entièrement d'accord sur ce sujet. Les Astronomes & les Géographes conviennent tous en un point, c'est de compter les degrés de longitude d'Occident en Orient. Mais ils ne placent pas tous le premier Méridien dans le même endroit : les uns le placent à l'isle Saint Jacques dans la Mer du Sud, les autres à l'isle Saint Nicolas près des côtes d'Afrique, quelques uns à l'isle del Corvo l'une des Azores, d'autres encore à l'isle Ténériffe, à celle de Fer, à celle de Palma &c. Les astronomes des Pays-Bas ont préféré l'isle de Ténériffe, parce que le Pic, une des plus hautes montagnes qu'on connoisse, leur a paru un lieu remarquable : les François, qui par ordre de Louis XIII avoient fixé, en 1634, leur premier Méridien à l'isle de Fer, ont commencé, depuis quelques années, à se servir du Méridien de Paris : on a suivi leur exemple en Allemagne ; en Angleterre on a pris le Méridien de Londres, & en Suede celui d'Upsal. Dès qu'on connoît la latitude & la longitude d'un lieu, on en connoît la position sur le Globe. C'est surtout dans les voyages sur mer qu'on est intéressé à savoir où l'on est, & il n'y a d'autres moyens pour le savoir, que de chercher à découvrir à quel degré de longitude & à quel degré de latitude on se trouve. Quand le soleil luit, ou qu'on peut observer une étoile fixe connue, la latitude est aisément déterminée : il n'en est pas de même de la longitude ; c'est aussi ce qui a

distance proportionnellement inégale. On a un nombre de très bonnes Cartes géographiques ;

engagé les Anglois, les François, & les Hollandois à promettre une grande récompense à celui qui indiqueroit une méthode sûre de la trouver sur mer. Les encouragemens proposés, en 1714, par le Parlement d'Angleterre, portent que dès que les projets, présentés pour déterminer la longitude sur mer, auront été examinés par les Commissaires de l'Amirauté, & jugés probables, il sera délivré à l'auteur une gratification de 2000 Livres St., qu'il y en aura dix-mille pour celui qui trouvera une méthode de déterminer la longitude à un degré du grand Cercle près, quinze-mille pour celui qui en approchera des deux tiers d'un degré, & vingt-mille pour celui qui en approchera de la moitié. Il fut encore statué que la moitié de la récompense seroit délivrée, dès que les Commissaires certificeroient que les vaisseaux peuvent naviger en sûreté à la faveur de cette méthode, & l'autre lorsqu'un vaisseau, conduit d'après cette méthode se-roit arrivé dans un port des Indes occidentales sans s'être écarté de la longitude au-delà du terme indiqué. Jean Harrison, qui après avoir appris & fait le métier de charpentier, s'étoit appliqué à Londres à l'horlogerie, fut assez ingénieux pour inventer une pendule marine d'une exactitude étornante : les essais qu'on en fit en 1736, répondirent à ses promesses, & on lui accorda une gratification. Occupé depuis à perfectionner cette pendule, son fils s'embarqua à Portsmouth en 1761, pour passer à la Jamaïque, & en vérifier l'exactitude : à son retour les Commissaires exigèrent de nouveaux essais, mais reconnurent cependant le mérite de l'invention, & sur leur rapport le Parlement accorda à Harrison une nouvelle gratification de 1500 l. St. Quelques années

stoire de sa patrie sont d'une nécessité, & d'une utilité trop reconnues, pour m'arrêter ici à en recommander l'étude. *)

§. VI.

Du T e m s.

Sans la distinction du jour & de la nuit, & sans la révolution périodique des astres, nous n'aurions du tems que l'idée confuse de la durée: l'idée que nous en avons n'est pas encore fort claire, puisque nous sommes obligés de mesurer la durée par le mouvement, & le mouvement par la durée. Un jour naturel ^{f)} est l'espace de 24 heures, & 365 jours

e) *La méthode d'étudier l'histoire par M. Lenglet du Fresnoi, l'Introduction à l'Histoire Universelle de Puffendorf, l'excellent Abrégé de M. Gebauer, & celui de M. Achenwald, qui ne vaut pas moins, sont des ouvrages qu'on ne sauroit trop recommander à ceux qui veulent étudier l'histoire.*

f) Un jour naturel est le tems que le soleil emploie à sa révolution apparente d'Orient en Occident: le jour artificiel est le tems que le soleil passe sur notre horizon. Le commencement du jour naturel n'est pas le même pour tous les peuples: les uns l'ont pris au lever du soleil, comme les Assyriens; les autres à son coucher, comme les Italiens; d'autres à minuit, comme les François, les Espagnols, les Allemands, quelques-uns enfin à midi, comme les Turcs.

font un espace de tems que nous appellons année, qu'on divise par mois ^{g)} de trente ou trente-un jours: cent de ces années font un Siecle.

L'année est ou civile ou astronomique, l'une & l'autre solaire ou lunaire. On appelle année civile celle qu'on a mesurée par assimilation à une révolution solaire ou lunaire, sans s'embarrasser qu'elle y corresponde exactement. L'année astronomique solaire est celle qui se mesure sur le mouvement apparent du Soleil: c'est le tems que le soleil emploie à parcourir le Zodiaque d'Occident en Orient: elle fut en usage chez les Egyptiens, chez les Chaldéens,

g) Un mois est à peu près la douzieme partie de l'année. Romulus n'avoit composé l'année que de neuf mois: Numa en ajouta deux Janvier & Février. Jules César régla que les mois auroient alternativement 30 ou 31 jours; Auguste en ayant donné 31 au mois d'Août, il fallut en ôter un au mois de Février, qui n'en avoit déjà que 29 dans les années communes, & 30 dans les années bissextiles. Les mois lunaires sont de deux especes, les uns appelés périodiques, les autres nommés synodiques: le mois périodique est le tems employé par la lune à parcourir le Zodiaque d'Occident en Orient; il est de 27 jours, 7 heures, 43 minutes; le mois synodique est le tems que la lune emploie à rejoindre le soleil après l'avoir quitté, ou l'intervalle d'une nouvelle lune à l'autre; il est de 29 jours, 12 heures, & 44 minutes.

chez les Perses, chez les Romains, & après eux toute l'Europe s'en servit. L'année astronomique lunaire se mesure sur le mouvement apparent de la Lune: c'est le tems qui s'écoule entre douze lunaifons, ou douze mois lunaires synodiques: elle fut admise par les Arabes & les Sarrasins, les Mahométans s'en servent encore aujourd'hui. ^{b)} L'année luno-solaire, qui est composée des deux autres, fut autrefois celle des Juifs, des Grecs, & pendant quelque tems celle des Romains; Numa l'avoit introduite à Rome: aujourd'hui les Chrétiens & les Juifs s'en servent pour fixer les fêtes mobiles.

Les années solaires, & les années luno-solaires ne furent pas d'une égale durée chez

^{a)} Ceux dont l'année civile est une année lunaire, sont obligés d'intercaler 11 jours dans l'espace de 30 ans, parce que les douze mois lunaires font 354 jours, 8 heures, & 48 minutes, & qu'en 30 ans ces 8 heures 48 minutes font onze jours. Les Turcs ajoutent un jour aux années 2. 5. 7. 10. 13. 16. 18. 21. 24. 26. & 29. de cette période de 30 ans. L'année lunaire est appelée vague, parce qu'il est impossible qu'elle commence toujours dans la même saison: l'année solaire ayant 365 jours, il paroît que l'année lunaire finit toujours onze jours plutôt, ce qui au bout de 34 années lunaires, ou de 33 années solaires, ramène le commencement de l'année lunaire à celui de l'année solaire.

^{c)} Il y a deux années solaires astronomiques, l'une appelée l'année de l'Astre, c'est le tems que le soleil em-

les différens peuples qui s'en servirent; à mesure que les connoissances astronomiques s'étendirent chez eux, ils se trouverent en état de ramener ces années à une exactitude plus parfaite. ¹) Jules-César fit d'heureuses tentatives: ²) on espéra de son tems, qu'au moyen de la réforme du Calendrier les équinoxes & les solstices tomberoient à l'avenir aux mêmes jours. On s'apperçut, dans la suite, qu'on s'étoit trompé; on trouva qu'ils arrivoient quelques jours plutôt qu'ils n'auroient dû, s'il y avoit eu plus d'exactitude dans le calcul; on avoit cru l'année astronomique de onze minutes, cinq secondes, plus longue qu'elle ne l'est réellement, & cette erreur en faisoit une autre

plais à revenir précisément au même point d'où il est parti: l'autre est nommée tropique, c'est le tems que le soleil met à parcourir l'Ecliptique: elle differe de la premiere de 20 minutes, 23 secondes & 33 tierces. Comme les quatre parties, dans lesquelles les équinoxes & les solstices divisent l'Ecliptique, font les quatre saisons, on a préféré de se régler sur l'année tropique.

3) Jules-Cesar fixa l'année à 365 jours & 6 heures, ce qui fut cause que tous les quatre ans on ajoutoit un jour à l'année, qu'on appelloit alors bissextile: les trois autres années étoient appellées communes. Jules-Cesar supposa donc l'année solaire de 11 minutes plus longue, qu'elle ne l'est effectivement.

d'un jour au bout de 134 ans. Grégoire XIII tenta de la redresser en 1582: son but étoit de faire en sorte que la fête de Pâques se célébrât à l'avenir, autant qu'il étoit possible, dans le même tems où elle avoit été célébrée par ceux qui suivirent le comput du Concile de Nicée; or cela ne se pouvoit, que dans le cas où l'équinoxe du printems tomberoit au 21 de Mars, ou bien près de ce jour là, comme cela étoit arrivé, en 325, lors du Concile de Nicée. Pour cet effet Grégoire commença par retrancher dix jours ¹⁾ à l'année courante, & régla qu'à l'avenir on supprimeroit trois années bissextiles dans le courant de quatre siècles: de cette manière le comput ecclésiastique approcha bien près de la vérité, car il se trouve que sur quatre siècles le calcul astronomique n'en différoit que d'une heure cinquante-trois

1) Ces dix jours, que Grégoire retrancha, furent pris sur le mois d'Octobre de l'année 1582. Ceux qui conserverent le vieux Style, eurent au commencement de ce siècle onze jours à retrancher, parce que le Calendrier Grégorien, ayant à supprimer une année bissextile, fit de l'année 1700 une année commune.

m) On retrancha un jour sur 130 ans, ou trois sur 400, & pour le faire sans embarras, on fit des dernières années des trois premiers siècles des années communes.

tes & vingt secondes; ") ce qui ne fait
1 jour à supprimer dans 5082 années.

Les Catholiques suivirent tous le nouveau

Grégorien : les Protestans au contraire
servirent le style Julien, qui au commen-
cement de ce siècle différoit de l'autre de
jours. Les embarras où cette différen-
ce entre le nouveau & le vieux style, mirent
les princes de l'Empire, furent cause qu'on
se résolut à réformer le Calendrier ; & les Pro-
testans d'Allemagne, ainsi que ceux du Dan-
emark & de la Hollande, s'accorderent en-
semble à supprimer onze jours, & à accor-
der leur Calendrier, ") le plus qu'il étoit pos-
sible avec l'exacritude astronomique. L'An-
gletterre & la Suede se servent, depuis quel-
ques années, du nouveau style Julien ; la Russie
n'a pas encore de l'ancien. Le Calendrier Gré-

gorien. On supprima dans ce Calendrier réformé les onze
jours, qui étoient de trop, & par ce moyen le nou-
veau Calendrier se trouva d'accord avec le Grégorien.
On retrancha ces onze jours sur le mois de Février. Il y a
encore entre les deux Calendriers cette différence,
dans le réformé, c'est à dire dans celui qui suit le
vieux style Julien les fêtes mobiles sont calculées,
sur les tables Rudolphines, sur des observations
astronomiques.

gorien a des Lettres dominicales, *) des Nombres d'or †), des Epactes †) dont il

o) On s'est servi, dans le Calendrier Grégorien, des sept premières lettres de l'Alphabet pour désigner les sept jours de la semaine. Si le 1 Janvier est marqué à la lettre A, le 8, le 15, le 22 &c. le seront aussi, & le 2, le 9, le 16, le 23 &c. seront marqués à la lettre B, & ainsi de suite. La lettre qui tombe le Dimanche, est appelée dominicale. Il est aisé de voir que dans les années bissextiles il y a toujours double lettre dominicale; l'une qui sert depuis le commencement de l'année jusqu'au jour intercalaire, & l'autre qui sert depuis le jour intercalaire, qui a interrompu l'ordre des sept lettres, jusqu'à la fin de l'année.

p) Méthon ayant inventé le Cycle lunaire, on marqua à Athenes, avec des lettres d'or, l'année de ce Cycle: c'est de là qu'on appelle encore aujourd'hui Nombres d'or les nombres qui désignent l'année du Cycle. Ce fut en 530, que ces nombres furent placés dans le Calendrier.

q) Les astronomes, assemblés par ordre du Pape Grégoire XIII, étant fort embarrassés de trouver une méthode sûre de dresser un Calendrier perpétuel, Aloysius Lilius en indiqua une fort simple, les Epactes. A proprement parler on entend par Epactes le nombre de jours dont la lune précède le commencement de l'année civile. Du tems de Grégoire les Nombres d'or indiquoient non seulement l'année du Cycle, mais encore le jour de la nouvelle lune; mais ces nombres étoient si mal placés, que les nouvelles lunes précédoient de quatre jours celui où ces nombres se trouvoient, & cela étoit fort naturel, puisque la durée de 235 lunaisons, qui arrivent dans le courant de 19 années solaires, ou du Cycle lunaire inventé par Méthon, ne remplissoient pas entièrement cet espace de tems.

faut avoir une idée.')

Nous remarquerons ici que le Cycle solaire,')

le Cycle lu-

*) L'ancien Cycle solaire est une révolution de 28 ans. On sait que les fêtes fixes parcourent tous les jours de la semaine, parce que l'année commune renferme 52 semaines & un jour, & l'année bissextile un jour de plus: ainsi si le premier jour de l'année a été un lundi, l'année suivante commencera par un mardi, dans la supposition que la première de ces deux années ait été une année commune; & un mercredi si elle a été une année bissextile. Pour renfermer donc toutes les variétés possibles dans un seul espace de tems, on inventa le Cycle solaire: mais Gregoire XIII ayant supprimé trois années bissextiles dans le courant de quatre siècles, ces trois jours de moins dans l'espace de 400 ans dérangent nécessairement l'ordre des lettres. On a proposé un Cycle solaire de 400 ans, au bout duquel recommence une période entièrement semblable dans ses variétés à la période précédente.

*) L'ancien Cycle lunaire est de 19 ans: il devoit renfermer toutes les variétés qui peuvent arriver aux nouvelles lunes par rapport aux jours du mois. Méthon en fut l'inventeur. Dix-neuf années lunaires ont 228 lunaisons, & 209 jours moins que 19 années solaires: ces 209 jours font à peu près sept lunaisons; ainsi 235 lunaisons ramènent presque l'année lunaire au même point que l'année solaire. On prit donc sept mois lunaires intercalaires dans le courant de 19 années lunaires, & on les plaça dans les années 3. 6. 9. 11. 14. 17 & 19 de ce Cycle, en faisant les six premiers mois de 30 jours, & le dernier de 29. On s'aperçut dans la suite que Méthon s'étoit trompé, & que les nouvelles lunes arrivoient au bout des 19 années une heure & demie plutôt qu'elles n'auroient dû: l'erreur est de deux jours sur 625 ans, & c'est ce qui fut cause qu'on

naire'), celui de l'Indiction & la Période Victorienne") sont des inventions faites pour dresser un Calendrier perpétuel. Quelques peuples commencent leur année plus tard que d'autres").

§. VII.

De l'étendue d'un Pays.

En mesurant les grands chemins, ") même avec la plus grande exactitude, on ne par-

vient
 eut recours aux Epactes. Le nouveau Cycle lunaire est de 2500 années Juliennes, & manque de justesse.

z) Le Cycle de l'Indiction Romaine est de 15 années: on suppose qu'il a commencé trois ans avant la naissance de J. C.

u) La Période Victorienne est un Cycle de 532 années; c'est le Cycle solaire de 28 ans multiplié par le Cycle lunaire de 19. Denis le Petit s'en servit en 527 pour déterminer la fête de Pâques. La période Julianne est la période Victorienne multipliée par l'Indiction; elle est de 7980 années: Joseph Scaliger en est l'inventeur.

v) Les Chinois commencent leur année le 20 Février, les Tunquinois le 15, les Turcs le 15 Juillet, les Juifs à la nouvelle lune qui suit immédiatement l'équinoxe de l'automne,

x) Les grands chemins ne s'étendent point en ligne droite; ils ne sauroient donc servir à déterminer la véritable distance d'un lieu à un autre: outre que il est rare que les grands chemins soient exactement mesurés; on se contente à l'ordinaire d'un à peu près. La Russie, & la Saxe depuis 1722, sont les seuls pays où ils ayent été mesurés avec une grande exactitude.

vient pas à connoître la véritable distance des lieux, & il ne suffit pas de déterminer la plus grande étendue d'un pays en longueur & en largeur') pour en connoître la grandeur: mais il est nécessaire de mesurer exactement ce que telle étendue de pays renferme de miles carrés. *) Cela sert à comparer un pays avec l'autre, à juger de la *Population*, &c. Nous

où les distances soient indiquées par des colonnes ou des pyramides.

γ) L'irrégularité des contours rend la chose sensible.

*) Il s'agit ici de miles géographiques, qu'on appelle à tort *railes* d'Allemagne. On en compte quinze pour un degré de l'Equateur, & le mile est estimé 23629 pieds rhinlandiques, ou 22842 pieds de France. Les mesures itinéraires des Anciens, le plus en usage chez eux, étoient le Stade, le Mile, la Lieue, la Parafangue, le Schoene, &c. Le Stade des Grecs est évalué à 125 pas géométriques, le Mile des Romains à mille pas, la Lieue des anciens Gaulois à 1500, la Parafangue des Perses à quatre mille ou environ, le Schoene des Egyptiens le plus communément à cinq mille. Les mesures itinéraires en usage aujourd'hui, sont le Mile commun d'Italie de mille pas géométriques, celui d'Ecosse & d'Irlande de 1500, celui d'Allemagne de quatre mille, celui de Pologne de trois mille, celui de Hongrie de six mille: la Lieue de France varie entre 2000, 2400, & 3000 pas géométriques, la Lieue d'Espagne est de 3428, celle de Suede de trois heures de chemin: on compte par heures en Suisse: le *Woerst* de Russie est de 750:

pouvons aujourd'hui *) déterminer à peu près l'étendue des différens pays de l'Europe: il

la Farfange de Perfe de 3000, la Cofte des Indes de 2400, le Lys de la Chine de 240, & le Pu de 2400: la lieue du Japon eft de 2000. Ces évaluations font faites fur le pied des mefures communes; on fait qu'il y a partout de grands & de petits miles. Ces variations nous apprennent avec combien de précaution il faut lire les Itinéraires, & fixer la diftance des lieux.

a) On fuppofe la furface du Globe de 9 millions 288 mille miles quarrés: & l'on juge que les eaux en occupent à peu près les deux tiers. Les pays connus font eftimés faire le quart de la furface totale, & l'on croit que l'Afrique eft quatre fois, l'Asie cinq fois, & l'Amerique fept fois auffi grande que l'Europe. Quel qu'il en foit l'évaluation fivante paroît la plus exaëte.

L'Empire de Ruffie poffede en

Europe une étendue de	-	57600	Miles quarrés.
Le Royaume de Pologne, y compris la Lithuanie,	-	12900	- , -
La Suede avec la Finlande	-	12800	- -
L'Allemagne	-	11236	- -
La Turquie Européenne, y compris la Crimée,	- -	10544	- -
La France	-	10000	- -
La Maifon d'Autriche poffede une étendue de	-	8800	- •
(tant en Allemagne que dans les Païs-bas & en Italie.)			
L'Efpagne	- -	8500	- -
Le Dannemarc, tout compris,	-	6275	- -
La Grande Bretagne & l'Irlande	-	6000	- -
La Norvege	-	5250	- -

n'en est pas de même des autres Continents.
Ce n'est point l'étendue d'un Empire, ⁶⁾ mais

Le Roi de Prusse possède une éten-

due de	-	-	-	2940 Miles quarrés.
Le Portugal	-	-	-	1875 - -
Naples & Sicile	-	-	-	1836 - -
Les Etats du Roi de Sardaigne	-	-	-	1224 - -
La Suisse	-	-	-	1090 - -
L'Etat Ecclesiastique	-	-	-	800 - -
Les Provinces Unies	-	-	-	625 - -
La République de Venise en Italie	-	-	-	625 - -
Le Grand Duché de Toscane	-	-	-	440 - -
Genes & l'isle de Corse	-	-	-	290 - -
Les Etats du Duc de Modene	-	-	-	90 - -
Ceux de l'Infant Don Philippe	-	-	-	90 - -

6) L'Islande, qui a cent miles de long sur cinquante de large, n'a pas cent mille habitans, & n'a point de villes. Quel empire que celui de Russie, s'il étoit peuplé à raison de son étendue! Il paroît, par un état publié à Petersbourg en 1763, qu'il se trouve au de là de 80 mille Dessatines en bois, prairies & terres labourables, tant dans le Gouvernement de Tobolsky que dans ceux d'Astracan, d'Orenbourg, de Bielogorod, & aux environs du fort d'Ust-Kumenogor, que la Cour de Russie voudroit donner à des Colonies d'étrangers, & qui offrent aux cultivateurs tous les avantages possibles du sol & du climat. Une dessatine a 210 pieds de long sur 560 de large: ces terres incultes ne font que la plus petite partie de ce que la Russie pourroit faire cultiver, si elle avoit plus d'habitans.

le nombre de ses habitans, qui en fait la force.

e) Les anciens cherchèrent à connoître la situation respective des lieux, par la différence de la longueur des jours. Ils divisèrent en conséquence la surface du Globe, par des cercles parallèles à l'Equateur, en plusieurs portions ou zones, dans chacune des quelles les mêmes longueurs de jour étoient comprises. Ces zones ils les appellerent Climats, & les subdivisèrent en demi climats; les climats qui sont entre l'Equateur & les cercles polaires ont les jours artificiels dans un accroissement d'une demi-heure, & ceux qui sont entre les cercles polaires & le pôle contiennent des jours continus, & sont réglés par un espace de 30 jours continus. Un climat est donc un espace de la surface du Globe, où il y a variation ou d'une demi heure ou de trente jours dans les plus longs jours de l'année. Les climats de demi-heure, entre l'Equateur & les cercles polaires sont au nombre de vingt-quatre, parce que le jour artificiel étant perpétuellement de douze heures sous l'Equateur, & de 24 heures dans le plus long jour de l'année sous les cercles polaires, l'accroissement est de douze heures, qui font vingt quatre demi-heures, & par conséquent tout autant de climats. Les climats de jours continus entre les cercles polaires & le pôle sont au nombre de six, parce que le plus grand jour artificiel sous le cercle polaire est d'un jour naturel, c'est à dire de vingt-quatre heures, & le plus grand jour artificiel sous le pôle de six mois, ce qui fait un accroissement de six mois, qu'on distribue par mois, & par conséquent en climats dont les plus longs jours des deux extremes diffèrent de 30 jours naturels. Les Géographes anciens crurent qu'il

§. VIII.

De la position d'un pays sur le Globe.

Le climat, ') & différentes circonstan-

n'y avoit qu'une partie de la zone tempérée septentrionale, & une partie de la zone torride, qui fussent habitables; le tems nous a appris qu'une bien plus grande partie du Globe étoit habitée, & qu'à proprement parler il n'y a aucun climat où des hommes & des animaux ne puissent vivre. Je remarquerai, en passant, quelques erreurs qu'il est bon d'éviter. 1) On croit communement que les pays, situés sous la même parallèle, c'est à dire à la même distance des poles & de l'équateur, sont exposés aux mêmes degrés de chaleur & de froid: cela est cependant contraire à l'expérience, qui a montré que les pays situés au même degré de latitude, mais à un différent degré de longitude, éprouvoient une différence à cet égard: le froid étant plus vif & plus grand dans les contrées situées à l'orient. 2) On croit aussi que les pays situés vers les poles sont inhabitables, & que le climat des pays du Nord est contraire à la conservation de l'espèce humaine; l'expérience a détruit cette erreur, & on a vu que les excessives chaleurs des pays méridionaux sont plus nuisibles à la santé & à la conservation de l'homme, que le froid des hivers ne l'est aux peuples du Nord: l'été des pays septentrionaux est plus agréable que la saison la plus tempérée des pays chauds. 3) On suppose que la chaleur des étés dans les pays méridionaux est toujours plus forte, que celle des étés des pays septentrionaux; il est cependant avéré que dans les pays du Nord la longueur des jours augmente le degré de chaleur, & que dans les pays bien chauds les longues nuits rafraîchissent l'air considérablement. 4) On s'imagine aussi que les pays situés le long de la mer

ces, *) qui naissent de la position respective d'un pays, ont une influence sensible. Comme la température de l'air influe sur le corps, & par conséquent sur la manière de vivre, il n'est pas inutile d'y faire attention, en se gardant pourtant de porter sur les suites de cette influence des jugemens trop hazardés *)

§. IX.

Avantages & Désavantages d'un pays relativement au sol.

Il n'y a point en Europe de pays, d'une certaine étendue, qui soit entièrement dépour-

ont un air mal sain ; mais les vents, qui y sont très fréquents, purifient l'air. On a observé que ce sont les habitans de Quito qui respirent l'air le plus rarefié & le plus pur, parce qu'ils habitent sur la plus grande hauteur du monde connu ; l'air doit y être d'un tiers plus rarefié, que dans quelque endroit du Monde qu'il ce soit. La plus grande chaleur connue est celle qu'on éprouve sur les côtes du Cap Verd, & dans l'île de Gorée.

d) Les contrées montagneuses ont un air différent de celui qu'on respire dans les pays de plaines. Les hautes montagnes, telles que les Alpes, les montagnes du Tirol, &c. sont couvertes de glace & de neige pendant toute l'année ; de là il arrive que les pays montagneux sont exposés à des vents, qui amènent des vapeurs froides. Les marais & les mines, par leurs vapeurs & leurs exhalaisons, & les contrées sablonneuses, par leur air chargé de poussière, entrent ici en considération.

vu de montagnes: on y trouve au moins de petites collines, des côteaux, &c. Les contrées entremêlées de montagnes & de plaines ont de grands avantages sur toutes les autres. ¹⁾ Un grand nombre de rivières navigables font d'une très grande utilité; à leur défaut on ne sauroit mieux faire que de creuser des canaux, comme on a fait dans les Pays-bas: les plus grands que nous connoissons sont celui de Languedoc & celui de Ladoga. ²⁾ Tous les sols ne sont pas également fertiles; on gagne quelquefois par le travail ce que la

e) L'influence du climat n'est pas douteuse: mais il n'est pas aisé d'en déterminer la nature & l'étendue. Peut être le célèbre M. de Montesquieu (Esprit des loix P. III. L. XIV. Ch. II.) a-t-il été trop loin, en attribuant à la différence des climats la variété qu'on trouve dans l'esprit & le caractère des Nations.

f) Ces avantages sont un air pur, de belles sources, & par conséquent une abondance de ruisseaux & de rivières, beaucoup de bois, des mines, & des situations agréables à la vue.

g) Le Canal de Languedoc joint la Méditerranée à l'Océan. On prétend que les Romains en eurent l'idée; & il est constant que Charles-Magne, François I, & Henri IV formerent ce beau projet, que Louis XIV exécuta. François Riquet conduisit cet ouvrage, après l'avoir médité près de vingt ans. Ce Canal commence à un réservoir de quatre mille pas de circonférence & de quatre vingt pieds de profondeur,

nature a refusé ⁴⁾) & on perd par negligence, ou par une économie mal-entendue les présens qu'elle nous a faits. Une terre ingrate travaillée par des cultivateurs laborieux ⁵⁾) est souvent d'un plus grand produit, qu'un sol fertile entre les mains de cultivateurs paresseux ou esclaves. ⁶⁾)

& s'étend dans un espace de 64 lieues de long, depuis les environs de Toulouse jusqu'au lac de Tau, qui se joint au port de Cette. Ce Canal a par tout au moins six pieds d'eau : il couta treize millions de livres, payés par Louis XIV & les Etats de Languedoc. Pour recompenser un aussi magnifique ouvrage ce Prince donna ce Canal en propriété à Riquet & à ses descendants, à condition de l'entretenir ; cet entretien coute au de là de cent mille livres par an, mais les revenus sont considérables, & le Roi lui même paye les droits de passage. Le Comte de Caraman en jouit aujourd'hui, comme descendant du fameux Riquet. On projette un autre canal, qui joindroit les deux Mers par le centre du Royaume : c'est le Canal de Bourgogne, dont M. Gabriel, Ingénieur très célèbre, a verifié la possibilité : ce Canal, tiré depuis Saint Jean de Losne, qui est sur la Saone, jusqu'à Brinon sur l'Armançon, passeroit par Dijon, & traverseroit la Bourgogne : il ouvrirait aux Negociants une nouvelle route depuis les ports de Normandie jusqu' à ceux de Provence. M. le Baron d'Esquiller repandit, il y a quelque tems, un projet par lequel il s'engageoit d'entreprendre la construction de ce canal de navigation, moyennant un emprunt successif de douze millions de livres payables dans l'espace de six ans ; cet emprunt est proposé par billets ou actions de 500 livres, avec des conditions avantageuses.

§. X.

De l'Agriculture.

Les champs & les troupeaux offrent à l'homme l'occupation la plus nécessaire & la plus utile. Une grande abondance de grains,

Le Canal de Ladoga est l'ouvrage de Pierre le Grand: on commença à y travailler en 1718, & il fut achevé en 1752; il s'étend depuis Schlüsselbourg jusqu'à Nen-Ladoga, dans un espace de 104 Woersts: il a 70 pieds de large & 10 à 11 de profondeur. Ce Canal fut construit pour éviter les dangers que courent les vaisseaux en passant le Lac de Ladoga, le plus riche de l'Europe en poissons.

k) Les inondations annuelles, lors de la crue des eaux, dans le tems de la fonte des neiges, & les sables que le moindre vent élève font deux fléaux aux quels il est aisé de porter remède. Les digues s'opposent aux inondations, lorsque des canaux adroitement placés n'ont pas suffi. Contre les sables il y a des ressources plus aisées, on le fixe par le moyen de certaines plantes, & dès qu'on a fait un rempart contre le vent on peut semer du bois. Les plantes qui fixent le sable sont entre autres *l'avoine au sable*, les Danois s'en servent, le genêt que les Anglois préfèrent, les ronces, *l'Elymus*.

l) Le besoin & la liberté animent les hommes. La République de Hollande & celle de Genes en font une preuve sensible. Quel parti les citoyens de ces Républiques n'ont-ils pas tiré de leur industrie & de leur travail?

k) La fertilité du sol est un foible avantage pour le Portugal, pour l'Espagne, pour l'Etat Ecclesiastique.

& de nombreux troupeaux¹⁾ sont la richesse des citoyens, le soutien du commerce, & par conséquent le vrai moyen de faire fleurir un Etat. ^{m)} Je commencerai par l'agriculture, puis je passerai à ce qui regarde le bétail.

La paresse & l'esclavage détruisent tout: le travail arrache à la terre les trésors les plus précieux, & la liberté, laissant au citoyen l'espoir de conserver ce qu'il acquiert, l'anime à redoubler son travail.

l) Le bétail est un objet encore plus important que la culture des terres: plusieurs peuples du Nord ne vivent que de leurs troupeaux, de la pêche & de la chasse. Il est vrai cependant que le produit des terres est plus grand; c'est aussi ce qui engage tant de cultivateurs à n'avoir, en bétail, que ce qui leur est absolument nécessaire. Il a paru, il y a quelques années, un Ouvrage allemand sur la juste proportion que les cultivateurs ont à observer à cet égard: je souhaite qu'il guérisse la nation des préjugés qu'elle a sur ce sujet.

m) M. Melon prétend, dans ses *Essais politiques sur le commerce*, qu'en France sur vingt habitans il y en a seize qui cultivent les terres, deux qui sont destinés aux arts, un employé dans l'Eglise, dans la robe ou à la guerre, & un pour le commerce, pour les finances ou pour l'oisiveté: mais M. Hume remarque fort bien, dans son *Essai sur le commerce*, que ce calcul est démenti par tout. Il suppose, avec raison, que dans la plus grande partie de l'Europe la moitié des habitans d'un pays habitent les villes, & que l'autre moitié, qui vit à la campagne, est souvent composée d'un tiers d'artisans de toute espèce.

n) L'Angleterre qui en 1621 se plaignoit, de ce que la France y faisoit entrer une trop grande quan-

le grains, & qui depuis 1715 jusqu'en 1755 a ven-
la France pour 200 millions (livres de France)
ment, l'Angleterre dis je est redevable de ses ri-
moissons à un acte du Parlement, donné en 1689.
Parlement par cet acte accorde une gratification à
ceux, qui exportent des grains sur des vaisseaux
ois: cette gratification fut fixée pour le froment
ols sterl. par quarter, lorsque le quarter n'excé-
t pas le prix de deux livres huit sols sterl. pour
à deux sols six deniers sterl, le quarter n'excé-
pas le prix d'une livre quatre sols sterl. pour le
à trois sols six deniers, le prix ne passant pas
ivre douze sols sterl. Le quarter, dont il est ici
on, fait 24 boisseaux de Paris, & pese 496 li-
poids de Troies. On assigna encore une grati-
m à l'exportation des liqueurs faites de grains:
m fut accordée une d'une livre dix sols sterl. pour
neau d'eau de vie, de 500 pintes de Paris, lors-
ne couleroit pas au de là de quatre livres sterl.
ge établissement dure encore: les gratifications
48 & de 1749 excéderent la somme de 200 mille
sterl; en 1750 elles monterent à 325405 livres.
Communément l'exportation annuelle des grains
500 mille quarters. Comme il est arrivé, que

tire très considérable. Les pays de l'Europe qui ont assez de grains pour pouvoir en vendre à l'étranger sont, après l'Angleterre, la Livonie, *) la Pologne, *) la Lithuanie, la Prusse, *) l'Allemagne, *) le Dannemarc, *) & la Sicile. *)

Dans ce commerce l'Angleterre gagne annuellement sur l'étranger au de là de deux millions de livres Sterl. Elle cultive 30 millions d'acres, ou 27 millions d'arpens royaux: un huitième est réputé médiocre, un autre huitième au dessous du médiocre, & six huitièmes au dessus. Je remarquerai, en passant, qu'en France, où la récolte excédoit 70 millions de septiers, lorsque la sortie des grains étoit libre, elle ne monte guere au de là de 45 millions depuis qu'elle est gênée. Actuellement le Gouvernement semble ne vouloir plus en empêcher l'exportation, le commerce intérieur est rétabli depuis 1754.

o) La Livonie est le Magasin du Nord. On y est dans l'usage de faire sécher les grains au four, avant que de les exporter; le transport en est plus aisé, & les grains se conservent mieux.

p) Les Polonois font passer la plus grande partie de leurs grains à Dantzic, où on les charge sur des vaisseaux. Ils en exportent au moins 60 mille Lasts, ou 120 mille tonneaux, c'est à dire pour plus de 2500 mille écus d'Allemagne. Le tonneau est ici quelque chose de plus que deux mille livres pesant; il est de 30 scheffels ou de 20 septiers. Suivant des registres fort exacts la Pologne exporte par Dantzic, année commune, 31500 lasts, par la Pregel & la Dwina 10500, & à peu près autant par la Silésie. On estime la récolte totale de la Pologne à près d'un million de lasts; elle pourroit être bien plus considérable. La Pologne est d'un dixième plus étendue que la France, elle ré-

Il y a des pays où la recolte n'excede pas le besoin des habitans : la disette y regne souvent à moins qu'on n'ait eu soin d'y faire des magazins. *) Il y a enfin des pays qui ne peuvent, en aucune maniere, se passer du secours

colte 20 millions de septiers, & la France 45 : le produit des terres de ce dernier Royaume est au produit des terres en Angleterre comme un à six, donc le produit des terres en Pologne est au produit des terres en Angleterre comme un à quinze.

q) La Lithuanie envoie ses grains à Koenigsberg & à Mémel, d'où il en sort plus de 20 mille Lafts.

r) L'Allemagne fait passer une grande partie de ses grains à Hambourg & à Breme : elle en fait charger également dans les ports de la Baltique, & c'est de là que les Hollandois & surtout les Suédois en tirent beaucoup. L'Allemagne vend aussi des grains aux Suisses.

s) Les bleds, que le Dannemarc exporte, sont destinés pour la Norvege méridionale : les habitans de ce Royaume n'osent pas s'en fournir d'ailleurs ; ces grains leur coutent annuellement, outre beaucoup de marchandises & de denrées qu'ils donnent en retour, une somme de 3 à 400 mille écus.

f) La Sicile fut le Magasin des Romains : elle exporte encore aujourd'hui beaucoup de grains. Le Royaume de Naples & l'isle de Corse, où le peuple mange du pain de marons, seroient affamés si les ports de la Sicilie étoient fermés.

u) C'est précisément le cas de la France ; il y a pourtant quelques autres raisons de la disette, qu'on y éprouve quelquefois ; telles sont par exemple les monopoles, & le peu de soin qu'on prend des magazins. Ajoutés y l'oppression sous la quelle vit le cultivateur :

de l'étranger, soit à cause de la stérilité du sol, comme la Norvege & la Suede, *) soit à cause de la paresse des habitans, comme l'Es-
 pa-

de cinq gerbes qu'il recueille il y en a quatre pour la dixme & les impots. Il y a encore un autre mal, c'est qu'on ne fait pas des magasins de bled là où il y a eu d'abondantes récoltes, & où le transport est aisé, mais là où l'intérêt de l'argent est bas, parce que la garde coute moins. Voiés l'excellent ouvrage de M. Herbert sur *la Police des grains*, que j'ai fait traduire en allemand, & auquel j'ai ajouté une préface & quelques notes. La France a 36 millions d'arpens de terres labourées, dont il n'y en a que six qui se traitent par la grande culture, c'est à dire qu'on fait labourer avec des chevaux, & trente où l'on se sert de boeufs; si la grande culture étoit introduite partout la recolte seroit de 66 millions de septiers, mais les gentils-hommes & les fermiers sont trop pauvres. Dans la grande culture une charue suffit à 68 arpent & occupe sept personnes; dans la petite elle ne suffit qu'à trente, & demande trois ou quatre personnes. La recolte actuelle est au plus de 45 millions de septiers, évalués à 240 ou 248 livres poids de Troies. Quand on pense qu'un million d'Egyptiens vivoit sur moins de 500 lieues de terrain, & qu'un million de François en occupe 11500, on voit ce que peuvent une bonne culture, le soin de ne rien laisser en friche, & la liberté du commerce.

v) Comme la Norvege n'a guere que des champs pierreux, des contrées inégales & montagneuses, qu'elle a beaucoup de marais, & beaucoup de terres incultes, elle ne sçauroit fournir à ses habitans ce qu'ils ont besoin de grains. Il arrive même souvent que leur provision se trouve gatée, soit par un froid excessif arrivé trop subitement, soit par de trop grandes chaleurs, soit

gne *) & le Portugal. *) Les Hollandois qui n'en recueillent point, ou fort peu, en fournissent aux autres nations *). L'Europe paroît

enfin par une trop grande humidité, que les eaux qui découlent des montagnes & des rochers amènent naturellement. En Suede la sterilité des terres rend la disette perpétuelle: on a cherché tous les moyens possibles de les améliorer. Cette disette oblige souvent le peuple d'avoir recours à une espece de pain, qui nourrit peu, & qui est ordinairement mal sain. Les habitans de la partie Orientale de la Norvege font du pain de farine de pois mêlée avec de la farine d'orge ou d'avoine; souvent même ils en font d'écorce d'arbres qu'ils mêlent avec quelque peu de farine. Dans le Nord de la Suede on se sert assez communément de l'écorce du pin & du bouleau, & d'une racine, qu'on appelle Wehka en Finlande; un tiers de l'un ou de l'autre séché & pulvérisé se mêle avec deux tiers de farine.

x) L'Histoire nous apprend, qu'anciennement l'Espagne avoit une assez grande abondance de grains. Peut être la disette seroit elle moins grande, si les cultivateurs pouvoient transporter aisément leur superflu; mais les rivières & les canaux navigables manquant, le transport devient trop couteux, & le laboureur se contente de recueillir ce qu'il faut à sa propre consommation.

y) En Portugal plus de la moitié des terres est en friche. En vertu d'une ordonnance du 2 Oct. 1765 il a été enjoint aux sujets du Roi de Portugal de détruire une grande partie de leurs vignobles le long du Tage, du Mondego, du Vouga & d'en faire des champs à labour.

z) Nous voyons les Hollandois acheter en Bretagne le sac de bled à raison de dix livres, & le vendre sur le pied de quinze en Provence.

aujourd'hui particulièrement occupée du soin de perfectionner la culture des terres. *) On ne fauroit trop encourager les cultivateurs. b)

a) Il y a plusieurs Sociétés d'agriculture, dont les succès font esperer que les préjugés céderont à la fin à la vérité. Une quantité d'écrivains ont donné de très bons ouvrages sur cette matiere, & parmi ceux qui se sont le plus distingués, il faut surtout compter M. du Hamel du Monceau; cependant sa nouvelle methode de semer, quelque heureux qu'en ait été le succès, ne prend pas. Tull, Mortimer, Mills, Hales, Zeiger, Hohenthal, Ort, Leopold, Hofman &c. ont donné, ainsi que M. du Hamel, une description d'une nouvelle charue. Ce qu'on a tenté à cet égard, ainsi que par rapport au semoir, à la double charrue, aux engrais, à la maniere de nourrir le betail, nous a paru beaucoup moins utile que les essais faits sur l'assolement des terres: le Mecklenbourg a là-dessus de très bons arrangements. Ce n'est pas que l'invention des machines propres à abrégér le travail, & à diminuer le nombre des bras ne soit un moyen de faire valoir la culture des terres, par la raison que la diminution des fraix augmente la quantité du produit. Il y a dans l'économie angloise bien des avantages à cet égard; p. e. pour faire la bierre ils employent un tiers d'ouvriers de moins, depuis qu'ils ont changé la maniere de faire le malt, de braffer la bierre, & de la faire passer de la cuve dans les tonneaux qui sont en cave. Ce qui regarde les engrais merite une attention particuliere, il est surprennant qu'on ne se serve point en Allemagne de la marne, qui a si bien réussi en France. Les Chinois ne donnent aux terres enssemencées de ris d'autre engrais, que ce qui reste après que le ris est coupé, & le rapport est de cent pour un. On fait que

§. XI.
Des Grains.

Je prends ici le mot de Grains dans le

la recolte de vingt arpens suffit à peine à la production du fumier necessaire à cinq ou six arpens. Il faut s'en procurer de toute espee: le fumier de pigeons est très bon pour quelques especes de terres: un colombier en fournit assez pour six arpentsensemencés de froment. Quand on fait attention qu'on envoie d'Amsterdam, & d'autres endroits de la Hollande, des cendres de tourbes à Arras, où l'on s'en sert à engraisser les prairies artificielles, on est étonné de l'indolence d'une partie de nos cultivateurs.

b) Il faut les encourager au travail: le trop haut prix des grains les rend quelquefois oisifs, le trop bas les décourage. Le prix doit être proportionné aux charges, c'est le probleme de la finance le plus difficile à résoudre, quand on veut combiner le véritable intérêt de l'Etat avec les circonstances dont on n'est pas le maître. Le plus grand de tous les maux, c'est cette administration vicieuse qui empêche que le laboureur ne puisse se rejouir d'une abondante recolte, qu'il soit toujours dédommagé par la cherté des grains d'une recolte qui aura été mauvaise, & qu'il ait à craindre la contrainte soit dans les livraisons soit dans la vente. Il ne s'agit que de donner des récompenses & des encouragemens; on verra alors que la terre fournira tout ce qu'elle peut produire, & que chaque terre sera employée de la maniere la plus profitable: il n'y aura point de gratifications inutiles quand elles seront accordées au produit. Il n'y a point de sol, quelque ingrat qu'il soit, qui ne puisse produire quelque chose d'utile. Tout sert dans des mains industrieuses: il ne faut que les mettre en activité: les anglois se-

fens le plus étendu. On connoit & on cultive en Europe le froment, ¹) le seigle, l'e-

ment le faux seigle dans des terres qui semblent résister à toute espèce de végétation : & ce faux seigle convient aux moutons.

c) On entend particulièrement par gros grains les bleds qui servent à la nourriture de l'homme, & qu'on sème en automne, comme le froment & le seigle ; & par menus grains ceux qui servent à la nourriture des animaux, comme l'orge, l'avoine &c. qui se sement en mars, & qu'on appelle aussi petits bleds ou Mars. Quelquefois aussi on entend par bled le froment, qu'on distingue du seigle & du bled meteil. Une grande partie de l'Europe, l'Egypte, quelques cantons de l'Afrique & de l'Amérique portent du froment & du seigle, les autres parties du monde habité donnent du maïs, ou du ris ; dans quelques-unes on est obligé d'avoir recours à des racines, telles que sont les patates & le Manioc.

Le froment donne le plus de farine, & la meilleure ; celle du seigle est après celle du froment la farine qui convient le plus à l'homme. On ne seroit pas mal de semer plus de froment en Allemagne, & plus de seigle en France : le seigle réussit plus souvent que le froment. On connoît un froment de mars, appelé aussi bléd de mars, qui se sème au commencement du printemps ; il y en a de ras & de barbu. Le bled de miracle, dit aussi bled de Smirne, bled de providence, bled d'abondance, est un froment qu'on sème en automne. Il y a de même un seigle d'hiver & un seigle de printemps. Wirgin en Suède a cru pouvoir changer l'avoine en froment ; on a contesté le fait, & réfuté les raisons sur lesquelles on croïoit pouvoir en prouver la possibilité.

d) L'Espeautre est une espèce de froment, dont on porte des gouffes qu'on fait passer au moulin pour

pentre, ^d) le bled turc, autrement le bled d'Inde ou Maïs.^e), l'orge ^f), l'avoine ^g), les

en degager les grains. On en fait une bonne espece de pain dans le pays de Vaud, à Geneve & dans toute la Suisse. M. du Hamel prétend qu'il tient le milieu entre l'orge & le froment. Il y a une autre espece d'espautre, dite d'Egypte, peu connue encore en Europe; elle n'a qu'un grain dans sa gouffe.

^e) Le Maïs porte son épi enveloppé dans des feuilles. Il vient partout. On en consomme beaucoup en Amerique, dans les Indes, & en Turquie. On en cultive dans quelques endroits de l'Italie, surtout dans le Piemont. La Provence cultive le bled turc également par besoin. Il est très-propre à engraisser la volaille.

^f) L'orge est de deux especes: l'orge d'hiver ou l'orge quarré, qu'on sème en automne, & l'orge de printems, ou l'orge commun, qui se sème au mois d'avril. On connoît en Allemagne une espece d'orge, qu'on appelle orge à tige, ou orge à feuilles: on la sème au commencement de juin ou à la fin de mai, & si on a un terrain fort humide, à la Saint-Jean: il faut un quart de moins de semaille, & le rapport du produit entre cette espece & l'orge commun est de sept à six. La farine, qu'on en tire, peut servir à faire du pain, surtout lorsqu'elle est mêlée avec une autre farine: c'est de toutes celle qui est le plus anciennement connue. On fait de l'orge mondé, en depouillant l'orge de son écorce; c'est à Ulm que l'on grue le mieux la petite espece d'orge.

^g) L'avoine est ou cultivée ou sauvage: elle sert particulièrement à la nourriture des chevaux; on en fait même une fort bonne boisson, & dans quelques endroits on en fait du pain dans le besoin. On en distingue trois especes, celle d'hiver, celle de printems & celle qu'on appelle avoine nue. Le gruau d'avoine est de l'avoine mondée.

pois ^{b)}), les fèves ^{c)}), les lentilles ^{d)}), le millet ^{e)}), le bled sarrazin, ou bled noir ^{f)});

^{a)} Les pois sont une espèce de legumes, dont il se fait une grande consommation en Europe. On en connoît vingt-deux espèces cultivées dans les champs ou dans les jardins.

^{b)} Les fèves servent quelquefois à la nourriture du bétail. L'Egypte en cultive beaucoup, aussi rapporte-t-on qu'en traversant les champs, qui en sontensemencés, on sent un parfum bien agréable; ce legume y sert de nourriture aux mulets, aux ânes, & aux chameaux. Il faut distinguer les fèves des haricots: cette dernière sorte de legume, dont il y a 59 espèces, pour la plus grande partie étrangères à l'Europe, a une fève beaucoup plus petite.

^{c)} Les lentilles sont une espèce de pois aplati: ce legume fort commun ne diffère que par le plus ou le moins de substance & de maturité.

^{d)} Le millet est une graine, on s'en sert en coque, ou mondée. Il y a des endroits où l'on en fait du pain. On en connoît dix espèces, parmi les quelles il n'y en a que deux dont on puisse manger. Le petit millet est ou blanc ou jaune; le grand, qu'on appelle forgo ou bled barbu, nous est venu des Indes, & on le cultive en Espagne & en Italie: cette seconde espèce sert surtout de nourriture au bétail & à la volaille.

^{e)} Le bled noir, ou bled sarrazin, porte son fruit dans une grappe; sa graine mondée fait une espèce de nourriture fort commune en Allemagne: elle convient beaucoup à la volaille. On en a fait du pain.

^{f)} La graine de Pologne, (Gremil, herbe aux perles) que les Allemands appellent *Schwade*, est la graine d'une herbe qui croît en Prusse, en Pologne, en Saxe, en Franconie: elle est très-fine & excellente à manger.

^{g)} Le riz est un roseau, dont la canne ressemble assez à celle du sucre: il demande un terrain maréc-

la graine de Pologne ^u), le riz ^v), &c. La farine ^r), la poudre ^s), l'amidon ^t), le

geux ou fort humide. Dans tout l'Orient le riz mondé tient lieu de pain. On égraine, on monde, & on nettoye le riz après l'avoir coupé; c'est un travail pénible. L'Egypte, les Indes & la Chine en produisent beaucoup: on le cultive avec succès en Amérique, surtout dans la Caroline, où la récolte de 1740 valut à l'Angleterre 80 mille livres sterl. que le Portugal, la Hollande, l'Allemagne & les pays du Nord payerent: la récolte est année commune de 50 mille tonneaux, le tonneau évalué à 400 livres pesant. En Europe l'Espagne, le Royaume de Naples, les environs de Veronne, le Milanois, & la Romanie cultivent le riz avec succès. On voit pourquoi les contrées où le riz vient n'ont pas un air fort sain. On fait de la farine de riz, & les Hollandois en font une espece d'eau de vie qu'ils appellent Arack, & qu'ils donnent à leurs matelots: il ne faut pas confondre cette eau de vie avec le véritable Arack, dont on fait le Punch.

p) La farine est du bled moulu: les farines les plus propres à faire du pain sont celles de froment, de seigle, de bled sarrazin, & de maïs. Après que le bled a été moulu, il se blute, & le bluteau le distribue en six portions, qui sont cinq especes de farine, & le son: la fleur de farine, la farine blanche, les fins griots, les gros griots, les recoupes, & le son gras: les recoupes sont la farine du son remis au moulin. Les parfumeurs employent dans leur poudre la farine de haricots.

q) La poudre à cheveux est de la farine bien sâssée: on en fait de la farine de froment, & de la farine de fèves. On sophistique la poudre avec de l'amidon, de la craie, & de la chaux.

r) L'amidon est fait ou de griots & de recoupettes, ou de froment gâté; on en peut faire de froment qui

pain ¹⁾, certaines boissons ²⁾, quelques liqueurs ³⁾ spiritueuses sont des préparations fai-

ne l'est pas, mais cela est défendu en quelques endroits, comme en France; cela ne l'est pas là où il y a grande abondance de froment. L'amidon sert aux Cartonniers, aux Relieurs, aux Confiseurs, aux Chandeliers, aux Teinturiers du grand teint, aux Blanchisseurs de gaze, aux Blanchisseuses, à faire de la colle, de l'empois, &c. Il y en a de commun & de fin. On a la racine d'une plante, appelée *Herbe à Prêtre*, *Arun*, dont on a fait de l'Amidon en France; & en Allemagne les patates servent depuis quelque tems à cet usage.

s) Le pain est une pâte cuite, faite de farine à laquelle on a mêlé du levain. Il faut pourtant remarquer, que dans la plus grande partie de l'Asie on ne fait pas lever la pâte. Les essais qu'on fit à l'hôpital de Paris en 1759, pour voir combien le froment donne de farine, montrèrent que dans la mouture économique, c'est à dire celle où l'on tire du son gras ces particules farineuses appelées *Gruaux*, pour les faire remoudre, un septier de bled nouveau pesant 249 livres donne en première farine 100 livres, & en seconde, troisième & quatrième 87 livres & 8 onces, en gros son 30 livres & en rejeton 23 livres. Ordinairement la farine donne en pain un tiers en sus de son poids, c'est à dire que ces 127 livres de farine produisent environ 250 livres de pain. Vauban supposoit qu'il falloit compter 3 septiers de bled pour la nourriture d'un homme; mais de son tems deux septiers & demi ne donnoient pas autant de farine qu'on en retire aujourd'hui de deux. On calcule généralement en France, qu'il faut à un domestique 468 livres de pain par an, y compris le pain de la soupe, & qu'un homme mange l'un portant l'autre une livre 2 onces & demi de pain par jour; on compte davantage pour le soldat.

tes avec quelqu'une de ces especes de grains. La conservation des grains est un objet impor-

En Europe le pain est communement de froment de seigle, ou de bled meteil: dans la disette on a recours à d'autres farineux. Il y a des peuples qui se servent de la farine de poisson sec mêlée avec de l'écorce de pin. Les habitans des isles Mariannes & Moluques, ainsi que de toutes les Philippines, se servent du pain de *Rima*, c'est le fruit d'un arbre, appelé *arbre à pain*; ce fruit a la figure d'une citrouille. A Sumatra on le fait secher, après l'avoir coupé en morceaux, & on le mange en guise de pain. On tire du *Sagou*, espece de palmier qui croit dans les Indes Orientales, une substance farineuse dont on fait du pain: les Hollandois en font du biscuit. Le Sagou est d'ailleurs une nourriture fort legere. Le pain de pommes de terre, de marons, &c. est connu. L'Amerique a la *Cassave*, qui est une racine dont le suc est vénéimeux, mais dont la substance farineuse est saine.

g) Les boissons qu'on fait de bled ont toutes le même nom; on les appelle bieres. On en attribue l'invention aux Egyptiens: communément la biere se fait de froment ou d'orge. L'eau, le bled, & le houblon sont les principaux ingrédients, communs à toutes les especes de biere. Celle d'Angleterre, qu'on exporte en grande quantité, est fort houblonnée. Les Indiens font une boisson de riz qu'ils appellent *Candgi*, & les Chinois en font une espece de vin. En Russie on fait une boisson d'avoine, qui peut tenir lieu de vin.

u) Les eaux de vie de grains se tirent du froment, du seigle, du malt de seigle & de froment, du riz, &c. Leur usage est fort commun dans les pays du Nord, parce que les eaux de vie de vin y sont trop cheres.

tant; on est parvenu à Châlons à les conserver pendant plus de trente ans. ")

§. XII.

De la Vigne.

C'est de l'Asie que l'Europe a tiré la vigne. On a d'abord commencé à la cultiver en Grece, de là elle a passé en Italie, puis dans la Gaule Nar-

v) On a calculé en France que sur dix années il y en a ordinairement une de stérile. Il faudroit faire des observations là dessus, & emmagaziner relativement aux besoins qui naissent de la disette des mauvaises années. Les étuves où l'on fait secher le grain le conservent, & détruisent les insectes; leur utilité est surtout bien sensible lorsque l'année a été humide, & que la recolte s'est faite dans un tems pluvieux.

x) La vigne paroît être de toutes les productions de la terre celle qui est le plus anciennement connue. Elle donne le fruit le plus agréable au gout. Il est à présumer, que ce n'est que dans la suite du tems qu'on en a fait du vin, à moins qu'on ne veuille entendre par vin le jus de la grappe, tel que les premiers habitans du monde l'ont connu. Il faut remarquer que les pays les plus chauds n'ont pas les meilleurs vins. Le Portugal, l'Espagne, la France, la Suisse, l'Italie, la Hongrie, la Grece, & le Midi de l'Allemagne produisent en ce genre ce qu'on connoît de mieux: les vins de la partie inférieure de l'Archevêché de Treves, de la partie supérieure de l'Archevêché de Cologne, du Comté de Hanau, de Boheme, de Silesie, de Lusace, de la haute Saxe, &c. ne sont que mediocres, pour être bons il faut qu'ils aient vieilli, & encore sont-ils alors bien inférieurs aux vins de France.

Narbonnoise, & enfin dans le reste de l'Europe. *) Quoiqu'on la cultive aujourd'hui dans presque tous les pays d'un climat temperé, l'experience a prouvé qu'elle ne réussit que dans ceux qui sont situés entre le 40^{me} & le 50^{me} degré de latitude. On presse les grappes de raisin pour faire du vin; y) on les seche pour s'en servir dans les ragouts, dans certains

y) Les différens noms, qu'on donne au vin, sont pris ou de la maniere de le faire; comme quand on dit la mere-goutte, le moût ou sur-moût, le vin bourru, le vin de passe, le vin cuit; ou de sa qualité, comme quand on l'appelle vin doux, verd, sec, brusque, vin de liqueur; ou de sa couleur, comme ceux qu'on appelle blanc, claret, gris, oeil de perdrix, pelure d'oignon, rouge, paillet; ou enfin des lieux d'où il est tiré. On appelle mere-goutte, le vin qui découle sans pression par la canelle de la cuve, où l'on a mis le raisin: moût est le vin de la cuve, après que les raisins ont été foulés; le vin de pressurage est celui qu'on tire par le pressoir, après avoir ajouté les rafles aux grains de raisin, déjà plus qu'à demi écrasés dans le fouloir; le vin doux est celui qui n'a point encore bouilli; le vin bourru celui qu'on a empêché de bouillir; le vin cuvé celui qu'on a laissé bouillir ou cuver, pour lui donner de la couleur; le vin cuit celui au quel on a donné une cuisson, avant qu'il ait bouilli, & qui à cause de cela conserve toujours sa douceur; enfin le vin de passe, celui qui se fait en laissant tremper des raisins secs dans de l'eau, jusqu'à ce qu'ils y aient fermenté; cela se pratique assez ordinairement en Espagne, où l'on employe l'eau de mer à cet usage. Les vins fins se font avec beaucoup de précaution, les grappes sont

gâteaux, au dessert. 1) La vigne occupe une plus grande quantité de personnes, que ne le font les grains; 2) il est naturel de conclure

choisies, & l'on a soin de jeter tous les grains qui ne sont pas murs, ou qui sont gâtés. La raffe, c'est à dire cette tige verte à quoi les grains sont attachés, donne au vin un gout âpre; c'est pourquoi on en dégage les grains lorsqu'on veut faire des vins délicats. On distingue les vins en vins nouveaux & en vins vieux: on exprime leur âge par le mot de feuille, ainsi un vin de trois feuilles est un vin de trois ans. Parmi les vins de liqueur, dont l'usage ne sauroit être trop modéré, on compte les muscats de Saint Laurent & de la Ciutat en Provence, de Frontignac & de Barbantane en Languedoc, les vins de Condrieux dans le Lionnois, d'Arbois & de Macon dans la Bourgogne, de Pouilly dans le Nivernois, les vins d'Espagne, de Madera, des Canaries, surtout ceux des isles de Palma & de Fano, les vins de Hongrie, quelques vins du Piemont & du Montferrat, comme la Verdée & le Montefiascone, les vins du Cap, qui proviennent d'un plant de Bourgogne transplanté au Cap de Bonne Esperance, & les vins de Malvoisie, qui se tirent de Candie, de Chio, de Lesbos, de Tenedos, &c. & qui furent appelés vins Grecs, parce que les îles où ils croissent appartinrent autrefois aux Grecs. De tous les vins de France ceux qui ont le plus de reputation sont ceux de l'Abbaie d'Auvilliers, & de la Cotte-rôtie, les Muscats de Rivefalt, les vins de Champagne de la montagne de Reims, & les vins de Beaune. On a trouvé à Florence le secret de tirer, par une forte fermentation, des grappes gâtées par la pluie, & presque entièrement pourries, une liqueur fort agréable.

2) On fait secher les grappes à la treille, ou bien après les avoir coupées, on les trempe dans une lessive,

là qu'elle favorise la population. C'est
 la branche du commerce ⁴⁾ très important.

Du vin on fait de l'eau de vie, de l'esprit

de cendres de vigne, & on les expose ensuite au
 fil. Les meilleurs raisins secs sont ceux de Damas:
 Provence en fournit aussi de très-bons: ceux
 d'Espagne sont également fort recherchés.

5) Un champ d'une lieue de France occupe & en-
 tient 1390 personnes: une vigne de la même éten-
 due entretient 2604. Comme on a craint, en
 France, que la quantité des vignobles ne nuisit à la
 culture des grains, on a cherché à en diminuer le
 nombre: mais si le cultivateur pouvoit vendre ses grains
 à libremment que ses vins, ces deux especes de cul-
 ture se mettroient d'elles mêmes dans un juste équil-
 ibre. Il y a en France 1600 mille arpens de vigne,
 et le produit diffère de beaucoup: il y en a qui ne
 valent que trois livres par an, tandis qu'il s'en trou-
 ve qui en rapportent jusqu'à 300. On compte commu-
 nement qu'un arpent de vigne donne trois muids de
 vin ou 900 pintes.

6) On a calculé qu'en France la consommation des
 vins monte à cinq millions de pintes par jour, ce qui
 fait un quart de pinte par tête: il en faut au moins
 autant pour l'étranger; cela feroit trois milliards 650
 mille pintes; & en supposant que le vinaigre, les
 eaux de vie, &c. en emportent, année commune, 450
 mille, il faudroit que la récolte donnât au moins
 millions 687 mille 500 muids de vin. L'Espagne
 envoie quatre à cinq mille bottes de vin, & tire de
 France, pour cet article & pour les raisins secs, en-
 viron trois millions d'écus d'Allemagne. Les Anglois
 les Hollandois enlèvent la plus grande partie des
 vins de France, tant pour leur propre consommation,
 que pour celle des pays où il les font passer. Les

de vin '), & du vinaigre ')). La falsification des vins n'est malheureusement que trop connue & trop commune. '))

§. XIII.

Des Fruits.

On fait que les plus beaux fruits nous ont été apportés d'Italie, & que l'Italie les a tirés de la Grèce, de l'Asie & de l'Afrique. Les Abricotiers

Anglois ont espéré, & espèrent encore de tirer des Vignobles de la Caroline des vins aussi bons que ceux de France. On exporte le vin ou en bouteilles ou en fûtaille: il y a des vins qui ne supportent pas le transport. Pour les fûtailles on prend, tant pour le merrain, dont on fait les douves, que pour le traversin dont on fait le fond, du bois de chêne: le châtaigner & le hêtre peuvent aussi servir à cet usage: dans les pays méridionaux on se sert aussi du mûrier. Il y a des bois qui gâtent les vins, en leur donnant un goût de fût, & malheureusement on n'a pas de signe bien certain pour reconnoître dans le bois ce défaut; malgré cela on oblige en France les tonneliers à payer le vin, & on brûle la fûtaille.

c) L'eau de vie est une liqueur spiritueuse & inflammable, qu'on tire du vin, du bled, de la bière, du cidre, du sucre, de quelques fruits, &c. Je ne parle ici que de la première espèce; celle qui vient de France est la plus estimée. Ce sont les eaux de vie de Bordeaux, de la Rochelle, de Cognac, de Charente, de l'île de Rhé, d'Orléans, du Pays Blois, du Poitou, de la Touraine, d'Anjou, de Nantes, de Bourgogne & de Champagne, qu'on fait passer dans les pays étrangers, & parmi ces eaux de vie de différentes qualités

sont venus d'Épire; les meilleurs poiriers de Numidie, de Grece, & en particulier d'Alexandrie: la Madie, la Perse, & l'Affyrie ont donné les citronniers & les orangers: Carthage les figuiers & les grenadiers: on a tiré les châtaigniers de Castania en Magnesie, province de la Macedoine, les cerifiers de Cerifonte dans le Pont, les pêchers de Perse, les pruniers d'Arménie & de Syrie. Ces fruits, comme enco-

res de Nantes & du Poitou sont réputés les meilleures. La consommation en est très considérable; on compose avec l'eau de vie plusieurs especes de liqueurs, comme les eaux de Cotte, de Franchipainne, d'Anis, les eaux Angelique, Clairette, de Celori, de Fenouillette, de Cannelle, de Coriandre, de Genievre, de Citronelle, de Mille-fleurs, de Café, &c. L'eau de vie distillée une seconde fois s'appelle esprit de vin, & l'esprit de vin rectifié par une ou plusieurs distillations est ce qu'on nomme Alcohol de vin.

a) Le vinaigre est un vin, qui s'est aigri de lui-même, ou qu'on a fait aigri, en y mêlant quelque acide. Il y a aussi des vinaigres de cidre, de biere, &c. De tous ceux qu'on fait en France celui d'Orleans est le plus estimé.

b) Liege & Aix-la Chapelle font des vins de Bourgogne avec des vins du Rhone & avec le *Bleichert*, ou vin du Rhin rouge: c'est encore là la falsification la moins dangereuse, on en compose & sophistique bien autrement. En Hollande on imite les vins blancs d'Anjou, & les vins rouges de Bordeaux: à Hambourg on fabrique quantité de vins, & cet art détestable & perniciosus trouve aujourd'hui ses partisans. Faut-il qu'une bonne police permette qu'on imprime des en-

re les amandes & les olives ^{f)}: réussissent en Italie beaucoup mieux que partout ailleurs, ils viennent aussi très-bien en France, en Espagne & en Portugal; ces pays en font un commerce considérable. ^{g)} Le mûrier à fruits blancs est plus connu par l'utilité de ses feuilles, que le mûrier à fruits rouges par la délicatesse de son fruit. Quelques pays de l'Europe, comme l'An-

vres sur l'art de couper les vins, de les raccommoder, ou plutôt de les empoisonner? Il ne faut pas mettre au nombre des falsifications les vins faits avec d'autres fruits que du raisin: sans parler du cidre & du poiré, on fait qu'on fait en Angleterre, en Suede, & dans l'Amerique septentrionale du vin de groseilles, qui est très bon: on en fait aussi de genièvre, comme encore de jus de cerises noires.

f) On connoît les olives de Veronne, celles d'Espagne, & celles de Provence: les premières sont les meilleures, & celles d'Espagne les plus grosses après celles d'Egypte. On les confit: pour le faire il faut les cueillir de bonne heure, bien avant qu'elles soient propres à passer au pressoir; on leur fait perdre une partie de leur amertume, & on les trempe dans une saumure de sel marin aromatisé. Mais l'huile est le revenu le plus essentiel: on a de l'huile fine pour la cuisine & les apothécaireries, & de la commune pour les savonneries ou la lampe. Pour faire de l'huile, il faut commencer par trier les olives, & ôter les feuilles & les ordures qui boiroient l'huile & la saleroient. L'envie d'en recueillir beaucoup est cause que l'huile fine est rare. On écrase les olives dans une meule, on met ensuite la pâte dans des especes de bourses faites de jonc, qu'on place les unes sur les autres sous un pressoir.

gleterre, la Bretagne & la Normandie ont une grande abondance d'une certaine espece de poires & de pommes dont on fait une boisson fort agréable.^{b)} Plus on avance vers le Nord, moins on trouve d'arbres fruitiers: la partie septentrionale de l'Europe n'en a pas, ou n'en a que par artifice. J'ai remarqué que dans le Nord les arbres fruitiers étoient sujets au cancer.

soir, qui en les comprimant fait couler l'huile vierge, dont il y a deux especes. Après cette operation on remanie le marc, on l'arrose d'eau bouillante, on remet les bourses sous le pressoir, & il en decoule beaucoup d'eau chargé d'huile. Le marc qui reste est appelé Grignon, & ne sert plus qu'à faire des mottes à bruler: quelquefois on fait passer ce marc de nouveau sous la meule, on le laisse fermenter, & à force d'eau bouillante, on en retire encore quelque peu d'huile propre à faire ce savon qu'on nomme Gorgon. L'huile de saint Remo a la plus grande reputation.

g) Comme les fruits sont partie des alimens, ils meritent une attention particuliere. On les vend frais & secs: ceux ci peuvent être exportés, & la France ainsi que l'Espagne & l'Italie en font un grand commerce: on seche les fruits au four ou au soleil. Les olives & les capres sont confits dans de la saumure.

h) Les pommes donnent le Cidre, & les poires le Poiré: on mêle quelquefois les pommes avec les poires. Le Cidre d'Angleterre se transporte en beaucoup plus grande quantité que le Cidre de Bretagne & de Normandie, parcequ'il souffre plus aisement le transport. La pomme dont on fait le cidre est une pomme sauvage d'une âpreté extreme; les Allemands l'appellent pomme de bois, *Holzappel*. Il y a 300 ans que

§. XIV.

Du Bois.

Une abondance de bois ¹⁾ de toute espee^{a)} est un grand avantage ; cependant il n'y a

l'usage du cidre est connu en France : il passa d'Afrique en Espagne, de là en Normandie & en Bretagne, & enfin en Angleterre. Les pays du Nord pourroient en faire, tout depend du choix des pommes & de la façon de brasser.

1) On divise les arbres en deux classes générales, en arbres à feuilles qui repoussent de la racine, & qu'on appelle bois vifs, & en arbres à pointes qui ne repoussent pas. La premiere utilité qu'on retire d'une forêt consiste dans le bois : les utilités secondaires sont la gomme, la resine, la potasse, le goudron, le tan, le pâturage &c. On a demandé quelle devoit être la proportion entre l'étendue d'un pays & celle des forets qui y appartiennent. La reponse n'est pas aisée : en général on estime que l'étendue des forets doit être au dessus de la cinquieme partie, & audessous de la troisieme partie de l'étendue totale du pays. On juge de l'importance de cet article par la consommation & par le degré du besoin. Sans parler ici de ce qu'il faut de bois pour la cuisine, les fours, les poëles, qu'on jette un coup d'oeil sur la quantité qu'en demandent les maisons qu'on bâtit ou qu'il faut entretenir, la poudre à canon, les fortereffes, la marine, l'exploitation des mines, les sonderies, les forges, les verreries, les alumineries, les salines, une quantité de metiers & de fabriques, la monnoie, la brasserie, les distillateurs, les boulangers, l'entretien des palissades, des ponts & des enclos, les menus ouvrages de boiserie & de marqueterie.

point de pays, où l'on n'ait raison de se plaindre du peu de soin qu'on a pris d'entretenir cette abondance, ou du moins d'empêcher la disette actuelle, ou une disette prochaine. On n'a songé presque nulle part, à proportionner la

terie &c. Tous les arts exigeant donc beaucoup de bois, il pourroit venir un tems, où des Nations policées retomberoient dans leur ancien état de pauvreté & d'ignorance, parceque la disette du bois doit nécessairement entraîner la perte des arts. Il faut observer encore que cette disette nuit à la population : il est naturel que le nombre des habitans soit proportionné aux moyens qu'ils trouvent de se procurer les denrées de première nécessité : cela est encore plus vrai pour les pays où il n'y a point de houille. Quelle erreur par conséquent que de vouloir augmenter le nombre des consommateurs & de diminuer en même tems l'objet de la consommation ! Le luxe augmente tous les jours, les besoins factices s'accumulent, & les forets sont ou détruites ou négligées.

A) Toutes les sortes de bois ne peuvent pas servir aux mêmes usages : il faut par exemple pour les bâtimens du chêne, du chataigner, (quand on en a) du sapin, pour les batis des voitures de l'orme, & pour les panneaux du noyer : pour les meubles, du hêtre, du noyer, de l'aulne ; pour la marquetterie du noyer noir & blanc, du poirier sauvage, mais surtout des bois étrangers, dont l'Europe pourroit cultiver une bonne partie. Parmi ces bois étrangers on compte surtout ceux de bresil & d'acajou, le bois satiné, le cedre, l'olivier, le laurier aromatique, le bois de Sainte Lucie, le bois violet, le fernambuc, l'ébène noire, rouge & verte, l'ébène de Portugal, le mahoni, le bois de rose, &c.

consommation ¹) à la quantité qu'on en possède, tandis qu'on auroit du non-seulement cher-

1) Différens établissemens ont considérablement diminué la quantité de bois ; on a abbatu des forets entieres pour en faire des champs, qui rapportent sans doute d'avantage, mais qui en renchérisant le bois anéantissent bientôt ce profit : il seroit à souhaiter que dans une infinité d'occasions on substituât la pierre au bois. Les campagnes & les villes ne devroient avoir d'autres palissades que des murs ou des hayes vives : à la campagne un mur fait de pierres, de terre, & de paille dure très-longtems. La Suede & la Norwege ont brulé beaucoup d'arbres, pour en employer les cendres à fertiliser des champs le grats : on s'apperçoit déjà que l'utilité dont on se flattoit n'est pas aussi grande qu'on l'avoit crû : cet'engrais fertilise sans doute la terre pour quelques années, mais il faut y revenir, & le terrain où ces arbres ont été coupés & brulés est un terrain perdu : il ne produit plus rien.

m) Ce qu'on a fait de mieux, c'est de partager les forets en autant de portions qu'il faut, pour que la coupe soit rétablie par la reproduction annuelle. Cependant quand on considere les dégâts que le vent & le feu peuvent faire, & font, il paroît qu'il faudroit que la coupe annuelle fût au dessous de la reproduction annuelle. Dans les pays où le bois manque, il faut en semer chaque année dix fois plus qu'on n'en coupe. Mais la plus part du tems on ne s'occupe que du present ; on ne songe aux remedes que dans le plus pressant besoin, & encore ces remedes ne sont-ils que des palliatifs. On ne s'inquiete guere de la posterité, comme si l'Etat ne devoit pas être envisagé sur le pié d'un Etre, dont les besoins sont aussi éternels que son existence. Il y a bien des choses à observer relativement à la coupe des bois : j'en rapporterai quelques

cher à conserver cette quantité, c'est à dire à avoir une coupe égale & perpétuelle"), mais

unes. Tous les bois mis en coupe réglée, pour être abbatns au dessous de 40 ans, sont appelés taillis, ceux qu'on coupe à 40 ans, & au dessus sont des hauts taillis ou des bois de futaie: les Ozerâies sont une espece de taillis qu'on abat tous les ans, tels sont les oziers & les peupliers noirs. On a calculé qu'il y a un benefice de deux cinquiemes aux coupes de vingt & un ans sur les coupes de sept; celles ci sont quelquefois d'usage pour le chêne, mais alors il n'y a point de glandée. On croit communément qu'il faut faire les coupes en hyver, mais les Hollandois en font de grandes en été: dans le Royaume de Naples, & en plusieurs autres endroits d'Italie, dans la Catalogne & dans le Rouffillon, on fait les coupes en Juillet & Aout. Comme plus le bois est dur plus il lui faut de tems pour secher, si l'on veut qu'il dure, & qu'il seche plus aisement, il est bon de l'écorcer sur pied, & de le laisser secher ainsi, sans attendre cependant pour l'abattre qu'il soit mort: cela s'entend des arbres qui sont trop vieux pour en esperer de bons rejettons de souche, & on a eu tort en France de défendre cet usage. Il est bon de remarquer encore que le tems le plus propre à écorcer les arbres est celui où ils ont le plus de seve: on le fait ainsi en Angleterre, & on y laisse six mois sur pied les chênes qu'on a écorcés avant que de les abattre. La vente des bois par pieds d'arbre, ou comme on dit en jardinant, est horrible; c'est la fureur des mauvais oeconomes: il faut abbatre à tire & aire, soit les bois de construction, ou les solives à reduire en poutres ou en planches, soit les bois de meubles & ustensiles, soit le bois à bruler, à reduire en charbons, &c. En abbattant à mesure du besoin journalier il arrive de deux choses l'une: ou on laisse perir de beaux arbres, qui passé un

encore à l'augmenter par des plantations. *) Quelques pays manquent même du nécessaire, *) d'autres seront bientôt dans le même cas, &

temps sont fort au dessous de leur véritable produit, on éclaircit les forêts en enlevant les bons arbres, & laissant les mauvais ou les arbres foibles qui ont besoin d'abris & que le vent déracine. On empêche encore la reproduction par un abbatis irrégulier, car il est constant que ce n'est qu'au moyen des enclos qu'on peut espérer la reproduction soit de semence soit de souche.

») Quant aux plantations, il ne faut pas se laisser entraîner par le goût des arbres exotiques. On sait que les plantes en général dégènerent en changeant de climat : les arbres deviennent plus petits & plus foibles, c'est à dire qu'ils ne parviennent ni à la hauteur, ni à la force où on les voit dans leur climat naturel. Si l'on objecte, que les arbres fruitiers & la vigne ont prospéré dans une partie des climats, où ils ont été transplantés, je réponds qu'il y a une grande différence entre les arbres qu'on cultive, & ceux qu'on abandonne à leur sort. Ce n'est pas au reste que j'ose condamner toute plantation d'arbres étrangers : je crois seulement qu'il faut user de précautions, examiner le terrain, bien juger du climat, & préférer le bois le plus nécessaire, & qui parvient le plus sûrement à sa perfection.

o) Depuis le siècle passé le bois est devenu fort cher & fort rare en Allemagne : il y a des provinces où il manque entièrement : l'Angleterre & une partie du Danemark en ont peu ; la Hollande n'a que celui qu'elle tire de l'étranger, & qu'on y vend au poids ; les contrées basses & marécageuses de l'Elbe & de la Mer d'Allemagne n'en ont pas d'avantage ; la France en a fort peu, l'Espagne & le Portugal encore moins. Là où le bois manque on a recours aux tourbes, à la houille

sentiront trop tard l'importance d'une sage économie. 2) Les bois de charpente, c'est à dire les chênes & les sapins, 1) viennent mieux dans

aux charbons de terre, à la paille, à la fougere, au fumier de vaches, & même aux arrêtes de poisson, comme cela arrive en Islande.

p) Il y a differens moyens d'économie aux quels on ne songe pas. Sans parler ici de la nécessité d'employer chaque espece de bois à l'usage au quel il convient le plus, & de ne s'en servir que sec & bien préparé, il y a des précautions à prendre pour prolonger sa durée en retardant sa destruction; il y a des moyens d'en diminuer la consommation, qui excède partout la reproduction, en faisant de bonnes lois de police; le bois est un objet qui appartient, vû son importance, à la direction de l'Etat, qui peut & doit en empêcher l'usage inutile. *Salus populi fumina lex.*

q) Boerhave avoit dans son jardin 70 especes de chêne: ces varietés ne sont pas essentielles; on peut reduire à deux classes toutes ces especes, celle du chêne verd ou de l'Yeuse, qui conserve toute l'année ses feuilles vertes, & celle du chêne blanc qui perd ses feuilles en automne. Le chêne est d'une grande utilité; son bois sert à la batisse des maisons & à la construction des vaisseaux; on s'en sert pour les portes d'écluses; le merrain est employé aux futailles, les lattes à couvrir les batimens, les cerches aux ouvrages de boissellerie: enfin grand nombre de meubles & d'ustensiles sont faits de ce bois. Le gland nourrit les cochons, & en Espagne les hommes même en mangent vû sa douceur; le chêne blanc du Canada donne un gland encore plus doux. On fit en 1719 du pain de gland en France. L'écorce sert à tanner les cuirs; les cendres donnent la potasse & la vedasse; la noix de galle

les provinces septentrionales que dans les provinces méridionales de l'Europe. La Norwe-

sert à la teinture: celle des chênes du Levant est la meilleure. Les chênes du Dannemarc passent pour être les meilleurs, mais ils s'y en trouve fort peu, après ceux là on préfère aux autres ceux de Suede & de Norwege. Les sapins donnent des mâts, des poutres, des planches, des charbons: on tire des racines du sapin de la poix & du goudron: on en fait des caissons pour les instrumens à cordes. Le pin sert aux mêmes usages: mais il n'est ni aussi gras ni aussi fort; son grand usage est pour les mâts. Les sapins de Norwege & de Suede sont les plus estimés. Le meleze est préférable pour la bâtisse à toutes les autres especes de bois, on s'en sert à cet usage dans le pays des Grisons: les vers s'y mettent difficilement, mais le feu le consume fort aisément; au bout de deux ou trois ans le soleil a attiré hors des pores toute la resine, en sorte que les cabanes construites de ce bois deviennent toutes noires, & que les jointures y sont si bien fermées que ni le vent ni la pluie ne sauroient y penetrer: c'est aussi ce qui a engagé les Magistrats d'ordonner, que les maisons bâties de ce bois seroient isolées. On sait qu'il découle du meleze une espece de terebenthine, & que l'agaric est une excroissance de cet arbre fort utile. L'orme, dont on compte dix especes, en fournit quelques unes qui donnent un très bon bois de charronage. Le frêne sert au même usage: les payfans de la Norwege en distillent une eau dont ils se servent comme d'un vulnéraire tant intérieurement qu' extérieurement. Le noyer est travaillé par les menuisiers & les tourneurs; sa racine sert à la teinture. Le platane Oriental & celui de Virginie donnent de bons ouvrages de menuiserie. Le tilleul est propre aux ouvrages de tour & de raclerie; le peuplier & le tremble font d'un bon

ge, la Suede, la Russie, la Prusse, la Pologne, les Duchés de Lithuanie & de Courlande, en-

usage dans les forges. Le saule sert à faire des liens, donne des perches & des cerceaux: lorsqu'il n'est pas étêté il devient fort grand. Le bouleau est bon pour les cercles des cuves & les cerceaux des futailles. Le micocoulier est de tous les bois celui qui se plie le plus sans se rompre. Le cormier, espece de sorbier, a un bois fort dur qui sert à faire des vis. Le bouis est propre aux ouvrages de sculpture, de gravure, & de toux. Le sureau pourrit difficilement. L'if est dur & pliant. Le chataigner est très propre à la menuiserie, les vers s'y mettent rarement; les charpentes des anciens batimens en France sont presque toutes de ce bois: le grand froid de 1709 l'a rendu rare, & depuis on le coupe en taillis pour des échelas & des cerceaux. L'aulne se conserve le plus long tems dans l'eau, Amsterdam est bâtie sur des pilotis de ce bois: l'écorce sert à teindre les cuirs en noir. Le houx fournit la glu des oiseaux. Le cedre qui vient bien dans nos climats, donne, quand on le fend, une resine qu'on appelle Vernix, & qui ressemble beaucoup au Sandaraque: l'huile distillée du cedre est un bon remede contre la galle. Le bois de sainte Lucie, ou d'une espece de cerisier nommé Padus, fort commun en Lorraine, est d'un bon usage dans la marquetterie. Le fustel sert à tannier & à teindre. L'alizier est employé à faire des flutes & autres instruments à vent. Le charme & le hêtre, quoique fort durs, ne servent ni à la construction des édifices, ni à celle des vaisseaux, parce qu'ils se fendent, & que les vers s'y mettent bientôt: mais on en fait toutes sortes d'ustensiles, les tourneurs, les coffretiers, les layetiers, les relieurs s'en servent: les coupeaux de ces bois sont propres à clarifier les vins. Le maronier d'Inde pourroit être plus utile qu'il ne

fin les provinces situées le long de la Baltique font un commerce considérable de ces bois. *) Il faut cependant remarquer qu'au Nord de la Suede & de la Norwege il n'y a point de bois, & c'est peut-être une chose difficile à expliquer, que de montrer d'où vient cette quantité de sapins & de melezes, que la Mer du Nord & la Mer Glaciale jettent vers les bords de l'Islande. Une découverte moderne, pour arracher les racines des arbres, peut servir à faciliter l'entretien des forets. *) Il est bon de se souvenir, qu'il ne faut point perdre de vue les plantations: elles peuvent avoir lieu partout, car-il n'y a point de sol, quelque ingrat

l'est: le fruit passé dans une lessive de chaux & de cendres communes, pilé, lavé, & cuit fait une excellente pâte pour nourrir la volaille: il ne faut pas autant de façon pour nourrir des vaches avec des marons d'Inde: j'ai vu que cette nourriture leur convenoit. On en fait aussi de l'amidon, & quelques medecins même l'ont employé à la place du Quinquina. Le chêne-vert est connu par le gal-insecte d'où vient le kermes. Le saurier sert aux tonneliers & aux vanniers. Le mûrier est d'un grand usage, surtout le blanc par ses feuilles: son écorce, ainsi que celle du tilleul peut être employée à faire de grosses cordes.

*) La Norwege exporte beaucoup de mâts, de planches, de poutres, de lattes, &c; cela peut aller à un million d'écus & au de là, ce qui lui procure, en y joignant le produit de la pêche, la quantité de grains dont elle a besoin. Il y a des mâts qui coûtent au de

it des racines qu'aux cotes, & non au
ce qui fait que le cœur de ces bois est
vif: les fouches des taillis sont meilleures
elles de futaie, & il vaut mieux arracher
les arbres avec leurs racines, parce que les
s de vieux arbres ne donnent que de foi-
jettons, & jamais un bon recru. Toute
n'on ne veut conserver que par rejettons
nécessairement.

ent écus, & quelques uns dont on paye jusqu'à
Quant aux chênes l'exportation en est deffendue,
ne celle du bois à bruler; mais la fraude est

Toute la partie orientale de la Norwege n'a
revenus, que ceux qu'elle tire du bois. On
de jeunes sapins, dont la douzaine se vend à
ars & demi: si on les conservoit ils feroient avec
s d'un bien plus grand produit. La Suede en
beaucoup; elle vend à l'étranger au de là de
le douzaines de planches, & plus de 50 mille
x de goudron. En Ruffie la sortie du bois est
se à Narwa, & permise à Riga & à Pernau.
se tire également de ses forets un revenu con-

coup.²⁾ Ces provinces, ainsi que la Russie,³⁾ l'Allemagne,⁴⁾ une partie de la France,⁵⁾ l'Irlande,⁶⁾ le Brabant & la Flandre⁷⁾ sont les pays de l'Europe qui cultivent le plus le lin & le chanvre: la Russie l'emporte à l'égard du chanvre.⁸⁾ On tire de l'huile de la graine de ces deux plantes: celle de lin sert aux peintres, comme aussi à brûler. Le che-nevi, ou la graine du chanvre, sert encore à

tacher de son enveloppe, & qu'on a l'attention de changer de terrain, & de le semer de bonne heure. On a remarqué que cette graine dégénéroit, & qu'il falloit la renouveler tous les trois ans, ou du moins tous les cinq. On a trouvé que la graine de Picardie, & celle de Flandre étoient fort bonnes.

1) Ces graines sont envoyées à Koenigsberg & à Memel: il sort du premier de ces ports environ quatre mille Lasts de graines de lin, c'est à dire au-delà de 60 mille quintaux, & environ 700 Lasts de graines de chanvre. Il en sort de Memel une quantité proportionnée.

2) La seule ville de Pétersbourg exporte, par an, 65 mille pudes de lin, & un million de pudes de chanvre; le pude évalué à 32 livres & demi, poids de Marc.

3) L'Allemagne cultive, avec succès, le lin & le chanvre, mais n'en exporte guere: elle gagne la main d'oeuvre en faisant fabriquer des toiles, qu'elle vend à l'étranger.

4) La Picardie, la Bretagne, le Maine, le Dauphiné, & l'Alsace recueillent du lin & du chanvre: En général la France pourroit se passer du lin étranger; & quant au chanvre, elle n'en tire que peu de l'étranger.

La grande consommation qui se fait de ta-
en rend les plantations importantes. Une
e partie vient de l'Amerique ^f) sa vérita-

En Irlande le succès des manufactures de toile a
sé la culture du lin, qui y réussit. On trouve
ant que les toiles d'Irlande jaunissent en vieill-

La plus grande richesse du Brabant & de la Flan-
consiste en lin, & en manufactures de lin. C'est
environs de Courtrai qu'on recueille le plus beau.

Le chanvre de Russie est sans contredit le meil-
Riga en exporte environ 40 mille schipfonds:
ipfond est de 400 livres. Le chanvre d'Italie est
é, surtout celui de Bologne, que les Vénitiens en-
t; le chanvre d'Espagne, & en particulier celui
renade, de Murcie, & de Valence, n'est pas moins
il y a une manufacture de voiles & de cordages à
x-Real, qui en consomme la plus grande partie.

On cultive le lin vert dans le diocèse d'Orihweß
le *Bioerkeburgs-lehn*: il a une couleur d'un vert
tre, il est plus liant, plus doux, plus durable que
ordinaire: la graine en est rougeâtre: ce lin. ex-

ble patrie. On le cultive dans plusieurs pays de l'Europe, ¹⁾ & il y réussit plus ou moins, suivant la nature du sol, & les soins qu'on y apporte ²⁾.

cô. Les Américains du continent l'appellent *Petun*, ceux des îles *Tob*. Le Brésil, Saint Domingue, les Antilles, la Virginie, & le Maryland ont les plantations les plus importantes. On cultive cette plante avec succès en Perse, au Levant, sur les côtes de la Grece, & dans les îles de l'Archipel: autrefois on connoissoit encore le Tabac de la Chine. On fume & on mâche le tabac, on s'en sert aussi en poudre. On prétend que ce fut Raleigh, décapité ensuite en Angleterre, qui apprit le premier aux Anglois à fumer le tabac. -- Les terres les moins fertiles rendent neuf à dix quintaux de tabac par arpent: les bonnes terres en rendent douze à treize & au-de là. On recueilloit en France 60 à 80 mille quintaux de tabac avant que la ferme fit détruire cette culture.

g) On cultive le tabac en Allemagne, en Silesie, en Dannemarc, en Suede, en Hongrie, dans l'Ukraine, &c. Il se fait dans l'île de Malte, & en Italie plusieurs tabacs grenés.

h) Il y a encore une utilité à retirer du tabac, qu'il ne faudroit pas négliger: c'est de le faire servir à tanner les cuirs: cela ne renchérisoit ni le tabac en poudre ni le tabac à fumer, parceque le taneur n'emploieroit que la tige & les côtes de cette plante.

i) La plante qui donne le safran, a une racine tubéreuse, de la grosseur d'une aveline: de cette racine s'élèvent quelques senilles, au milieu des quelles on voit une tige, qui soutient une fleur en forme de lis:

§. XVII.

Le Safran.

Le Safran ¹⁾ est une partie de la fleur d'une te, qui porte le même nom. On en recueille dans plusieurs pays de l'Europe ²⁾:

nd de la fleur sortent trois étamines, dont les som-
s sont jaunâtres, & un pistile blanchâtre, qui se
ge en trois petites branches d'un rouge foncé: ces
s filamens sont ce qu'on appelle safran. On ne
pas le safran, cela seroit trop long; on en plan-
bulbe. Cette plante, qui vient partout, mais que
rands froids font périr, demande de grands soins,
s dangers a quoi elle est exposée. On peut lais-
s signons ou bulbes trois ans en terre, après ce-
font les en retirer, & les planter dans un autre
ap. Cela se fait ainsi dans le Gâtinois, où les
s ne sont pas fumées. On a supputé en Angle-
s, qu'un acre de terre peut tenir 400 mille bulbes,
s'il rend, tous frais faits, six livres sterl. il donne,
ois années, 26 livres de safran sec. Les Anglois
proposé des prix pour encourager cette culture.

On cultive le safran en Sicile, en Italie, en Hon-
en Allemagne, en Irlande, en Angleterre, en
ce, en Portugal, & en Espagne. En Europe
celui du Gâtinois qui passe pour le meilleur, & qui
roit si on le cueilloit avec plus de soin: il le cede
ui de Perse, sur-tout à celui qui croît sur les cô-
s la Mer Caspienne, & aux environs d'Amadan,
ienne Suse. L'Italie en a beaucoup; il y a aux
rons d'Aquilée des champs de vingt lieues d'Italie
nés à la culture de cette plante. Les Espagnols
et leur safran en l'arrolant avec de l'huile. Les
lois estiment beaucoup celui qui vient dans les

il est d'un grand usage, ') & d'un grand débit. Il y a le Safran bâtard ") : le véritable est sujet à une espèce de maladie épidémique *).

§. XVIII.

Comtés de Cambridge & d'Essex: celui de la basse Autriche est très-bon, & bien supérieur à celui de Bohême & de Moravie; on le cueille avec un soin infini.

l) La Médecine emploie beaucoup de safran: il entre dans quelques mets: on en fait une excellente liqueur; les enlumineurs s'en servent pour faire un jaune d'or; les peintres en miniature l'emploient aussi; & les teinturiers en tirent une très-belle couleur.

m) Le safran bâtard, autrement dit safranon, est une plante de la nature des chardons. On le cultive en différens pays; cependant planté dans un pays d'un climat tempéré ses qualités sont bien inférieures à celles qu'il possède lorsqu'il croît dans un pays chaud. Le safranon fournit deux sortes de drogues; l'une pour la médecine, & l'autre pour la teinture. On l'emploie souvent à sophistiquer le véritable safran; on en fait un rouge pour les femmes. La médecine ne se sert que de la graine, qu'elle emploie comme un purgatif: on la donne aussi aux perroquets, c'est ce qui lui a fait donner le nom de graine de perroquet. On tire beaucoup de safranon de Smyrne & d'Alexandrie.

n) Les habitans du Gâtinois appellent cette maladie la mort: elle fait un ravage affreux, & ce qu'il y a de particulier, c'est qu'une seule plante, attaquée de ce mal, gâte toutes celles qui sont autour d'elle, en sorte que la contagion s'étend bien vite. Pour y remédier on fait des tranchées d'un pied de profondeur, & la communication étant ainsi interrompue, on sauve tout ce qui n'est pas gâté.

Les Royaumes de Grenade, d'Andalousie, de
e, de Valence, ainsi que ceux de Naples & de
, cultivent quelque peu les cannes à sucre, au-
nt dites Cannamelles. En Espagne les raffine-
e Grenade ont été si négligées, que les planta-
de sucre ont été réduites à fort peu de chose. Il
est vraisemblable que les cannes à sucre sont ori-
es des îles Canaries. Il croît en Afrique des
s à sucre sauvages ou bâtardes.

Ce ne sont pas seulement les cannes à sucre qui
ont du sucre; on en peut tirer de quelques autres
aux. Dans l'Amérique septentrionale on trouve
espèces de platane, une espèce de bouleau, le
de la Virginie, & un arbre appelé par Mr Kalm
orbsenbaum, qui dans de certains temps de l'an-
nement une liqueur visqueuse, qui épaissie par la
est réduite à la consistance du sucre, & forme
re brun, quelquefois noirâtre. Les Sauvages ti-
ent la tige du maïs un suc fort doux, qui s'épaissit
ment: l'*Asclepias* a des fleurs dont on exprime
qui a beaucoup de douceur. Mais c'est surtout le
s qui est remarquable: dès que la neige com-
à fondre, il se remplit d'une sève qui est d'au-
us abondante que l'hiver a été plus rude: on fait
taillure au tronc de cet arbre & il en découle

un suc, qui, cuit jusqu' à être réduit à une espèce de consistance, versé ensuite dans des vases, & enfin raffiné, donne ce qu'on appelle Sucre. La consommation en est très grande ¹⁾).

§. XIX.

Des plantes dont les filamens peuvent servir à former des tissus.

Il y a des arbres, des arbrustes & des plantes dont on peut tirer des fils, qui peuvent être travaillés de différente manière. Ces différens

pas: les François & les Anglois des colonies septentrionales en font un grand usage. Le célèbre M. Marggraf a tiré du sucre des racines du carvi, de la carotte, & de la betterave: il a bien raison de dire que les pauvres habitans de la campagne pourroient se faire ainsi un sirop fort sain, qui se conserveroit par la cuisson, & qu'il seroit aisé de purifier. Pour en tirer du sucre, cela n'en vaudroit pas la peine.

q) On consomme en Angleterre, année commune, 600 mille quintaux de sucre, & ce n'est pas le pays, proportion gardée, où l'on en consomme le plus.

r) On peut y ajouter la grande ortie, le houblon, presque toutes les plantes qui portent leur fruit dans des coffes, & le mûrier blanc, dont l'écorce peut servir à faire de bonnes cordes. Il me paroît qu'on doit ranger dans la même classe ces plantes dont les feuilles donnent des fils, telle que la grande *Aloë* d'Amérique. Dans le Kamtschaka on file l'ortie, qu'on traite comme le chanvre.

s) Le peuplier femelle, blanc & noir, le tremble femelle, plusieurs espèces de saules donnent un coton

végétaux pourroient être rangés sous quatre classes: la premiere comprendra ceux dont l'écorce interieure donne des filaments propres, après quelques preparacions, à être travaillés, comme le lin & le chanvre *) dont nous avons parlé. La seconde renfermera les plantes cotoneuses, comme le coton véritable, dont il sera question tout à l'heure, & le coton bâtard *). La troisieme classe sera composée des plantes soyeuses, *); & la quatrieme, rare en Europe, de ces arbrustes & de ces plantes où

léger, qui ne pourroit servir que difficilement à faire des étoffes, mais dont on feroit de bon papier: le faule à feuilles de laurier donne le meilleur coton, qu'on ramasse en automne; il est fort blanc, très fin, les fils seulement en sont fort courts, c'est pour cela qu'il faut le mêler avec de la laine; si on pouvoit le travailler seul, on en feroit de belle mouffeline; on en fait de bonnes meches, & surtout des ouates. La grande difficulté est de le nettoyer de sa graine. L'*Elaphobasum*, ou *Chamanerion*, en allemand *Weydereich*, dont on veut faire usage en Suede, donne un coton difficile à recueillir, & dont les fils sont fort courts & fort fins. Il y a une classe de plantes que Tournefort appelle *flosculuses*: elles portent, dans leur calice, un coton qui seche, & se pulverise, & qui peut servir à faire du papier: le chardon de sable (*ferratula*) doit cependant en être excepté: son coton ne seche pas; il est vrai pourtant que c'est plutot une plante soyeuse que cotoneuse.

*) Dans les boutons de la fleur d'une plante nommée *Linagrostis*, ou *Eriophori*, en allemand *Wollen-*

les fils naissent le long du tronc & près de la queue des feuilles, à mesure que les feuilles sechent & tombent. On pourroit tirer de ces plantes une grande utilité. *)

§. XX.

Le Coton.

La plante *) qui porte le coton est rare

grafs, on trouve une soie très fine, & d'un bon usage: plusieurs especes de *l'Asclépias* & surtout *l'Apocynum*, en allemand *Hundskohle*, donnent également une bonne soie: ces plantes, ainsi que le *Vincetoxicum*, sont communes dans toute l'Europe; il y en a une espece, venue d'Amérique, & cultivée en Europe, qu'on appelle *plante soyeuse*, qui peut servir au même usage.

*) Toutes les plantes dont les fils ne peuvent pas être filés, peuvent du moins fournir une matiere propre à faire du papier: celles dont les fils peuvent être filés, comme *l'apocynum*, le *linagrostis*, le *vincetoxicum*, &c. méritent attention; on peut mêler ces fils avec de la laine commune. M. Gleditsch en a fait d'heureux essais, il y a 13 ou 14 ans, & j'ai des épreuves de drap, de serge, & de flanelle, faits avec de la laine commune, & de la soie de *l'apocynum*. M. de la Riviere, informé sans doute de ces tentatives, vient d'établir en France une manufacture où ces especes d'étoffes de laine sont fabriquées. Cependant il faut penser 1) qu'une partie de ces plantes abandonnent leur graine au vent, & pourroient abimer nos champs, & 2) que comme nos moutons & nos brebis engraisent nos champs, si le prix des laines baissoit trop, nos champs manqueroient d'engrais, parceque nos bergeries diminueroient nécessairement.

en Europe, on n'en trouve qu'en Espagne, dans le district d'Ecija, en Thessalie, dans quelques îles de la Méditerranée, surtout dans celle de Malte, en Sicile, & dans la Pouille *). L'Asie & l'Amérique en ont beaucoup †). Le coton se trouve enfermé dans une écorce, & le fruit

v) Il y a trois espèces de cotonniers: l'une rampe comme la vigne, l'autre est un arbrisseau, la troisième est un grand arbre. Les fils du coton sont fort courts, mais aussi d'une extrême finesse. La seconde espèce de cotonnier a les feuilles larges & blanchâtres, les fleurs jaunes & dentelées; la graine se trouve sous l'enveloppe qui couvre la laine. Le cotonnier d'Amérique est vivace, il porte du fruit deux fois l'an: celui de Malte est annuel. On tire de sa graine, de ses feuilles, & de ses fleurs, une huile propre à la guérison des plaies.

x) Il ne faut pas oublier ici que depuis quelque temps on cultive le cotonnier dans quelques districts de la Hongrie. On espère même pouvoir bientôt se passer, dans les états de l'Impératrice-Reine, du coton qui vient de Turquie. On trouve en Silesie, aux environs de Hirschberg & de Greifenberg, une espèce de coton, qui diffère de la véritable en ce qu'elle ne vient pas dans une coque, & qu'elle n'a les fils ni aussi longs, ni aussi forts: ce coton croît en forme de petite houppe sur les sommités d'un petit arbrisseau, & y est si faiblement attaché que le moindre vent l'enlève: il est très propre à faire des ouates.

y) Le meilleur coton est celui de Bengale & des côtes de Coromandel. Les îles Antilles en fournissent

ressemble à une noix ¹⁾). Depuis que les manufactures ont cherché, dans toute l'Europe, à varier à l'infini leurs étoffes, le commerce du coton est devenu très-considérable ²⁾).

§. XXI.

Des Animaux.

Le célèbre Linnæus divise en fix classes générales tous les animaux de ce globe: ces fix classes sont 1. celle des quadrupedes, 2. celle des oiseaux, 3. celle des amphibies, 4. celle des poissons, 5. celle des insectes, 6. & celle des vers. Il paroît assez que dans le but que je me suis proposé, il ne doit être question des animaux, que relativement à l'utilité que les hommes en retirent: ce sont les quadrupedes

beaucoup. Le Dannemarc en tire des îles St. Thomas, Ste Croix, & St. Jean. La Guadeloupe & Saint Domingue en recueillent de très bon. La Chine en a en grande quantité, il y en a même de naturellement coloré. Il croît en Perse une espece de coton qu'on appelle coton de soie ou ouate; il est enfermé dans une coque, qui s'ouvre quand le fruit est mur, & le vent l'emporte alors aisément.

2) Immédiatement après la récolte, on porte le coton au moulin, pour l'y dégager de sa graine. On en remplit en suite de grands sacs, qu'on appelle balles de coton, & qui pèsent depuis 300 jusqu'à 320 livres. On carde le coton, & c'est là une manœuvre assez difficile; après cela il est très aisé à filer. On en fait des échelons de 200 aulnes, qui ne pèsent que 20 à 30 grains,

qui sont les plus utiles. Les quadrupèdes domestiques peuvent se diviser en gros bétail ou bêtes à cornes, en petit bétail ou bêtes à laine, & en bêtes de somme. Les quadrupèdes sauvages nous offrent plusieurs espèces d'animaux qu'on prend à la chasse ou au filet. La pêche, quelques oiseaux, & quelques insectes méritent aussi qu'on en fasse mention.

§. XXII.

Des bêtes de Somme.

Les bêtes de charge ne sont pas en fort grand nombre: l'Europe a des chevaux, des mulets, des ânes; l'Asie & l'Afrique ont des éléphants, des chameaux, des dromadaires; l'Amérique a les brebis & les vigognes du Pé-

selon l'adresse de la fileuse. Comme les toiles faites de coton sont moussues, c'est à dire qu'il paroît sur la surface de petits filamens, on étoupe le coton lorsqu'on en veut faire des toiles lisses. Etouper le coton, c'est le carder une seconde fois; on le lustre aussi quelquefois, cela se fait en le tordant. On appelle coton en laine celui qui n'est pas filé, & qui vient en sac.

a) Smirne vend à l'Europe plus de dix-mille balles de coton en laine. Les cotons filés de Damas & de Jerusalem, nommés *Bazas*, sont les plus beaux qu'on ait. Cette marchandise est généralement d'un grand débit, & le travail la fait beaucoup valoir. Un gros, la huitième partie d'une once, occupe une femme tout un jour, & la fait subsister: une once suffit à une aune de mousseline (mesure de France) dont le

rou & du Mexique. Le cheval est de tous ces animaux le plus utile & le plus beau: l'âne ^{b)} coûte le moins à entretenir. Les

prix peut aller jusqu'à sept écus, on environ. En France il est arrivé, dans le courant de 1756, des feuilles françoises de l'Amerique 757 mille livres pesant de coton en laine, dont le quintal valoit à Rouen depuis 230 jusqu'à 320 livres. Qu'on ajoute à cela le coton que Marseille tire du Levant, & dont le quintal se vend 80 livres, les droits non compris, & on verra combien est grande la consommation de cette marchandise. Le Levant a jusqu'à trente especes de coton, dont les différences cependant ne regardent pas la plante.

b) L'âne, malgré son ardeur & ses talens pour l'accouplement, est peu fécond. Il s'accouple avec la jument, comme le cheval avec l'aneffe; les mulets proviennent de ces accouplemens. L'âne couvre aussi la vache, & le taureau l'aneffe, d'où l'on tire les jumars. L'âne est fort aisé à nourrir; il craint le froid, aussi y en a-t-il peu dans les pays du Nord: il est d'une grande utilité par les fardeaux considérables qu'il porte, surtout lorsqu'on le charge sur les reins, cette partie étant plus forte que le dos. L'âne est plus estimé dans les pays chauds qu'ailleurs: on en voit beaucoup en Perse, en Arabie, en Syrie, en Egypte & dans toute l'Afrique.

c) Un haras entre les mains d'un particulier peut rendre, en Allemagne, dix à douze pour cent: entretenu dispendieusement, il en rendra au moins quatre. Le Comte de Detmold tiroit 20 mille écus par an de ses haras. Le Hollstein, l'Offrife, le Comté d'Oldenbourg, le pays d'Hanovre, le Wirtemberg, les pays d'Anspach, de Bamberg, & de Wurtzbourg ont d'af-

haras bien arrangés & bien dirigés font d'un grand produit '): on y a souvent des étalons Africains ou Arabes. Les meilleurs che-

sez bons haras: dans les états de l'Impératrice-Reine on en a un soin particulier. En Russie on a fait de grands efforts: l'Impératrice Anne y avoit destiné un revenu annuel de 40 mille Roubles, non compris le pâturage, le soin, la paille, & l'avoine. Le Duc Biron en avoit établi trois en Courlande, l'un à Wenden, l'autre à Wirtzkau, & le troisieme à Holmhof: mais en Russie & en Courlande tout a déperî: les Russes ont seulement quelques haras dans l'Ukraine. En France celui de Hyem seroit d'une plus grande utilité si l'on y avoit de meilleurs étalons: on y en compte deux-cens: je n'ai jamais vu d'endroit plus propre à un haras; ce sont les plus belles prairies du monde, la meilleure eau, & toute la facilité possible pour y amasser, aisément & à bon prix, tous les fourages secs dont on a besoin. On y vend les étalons qui ont servi quelque tems, à condition que ceux qui les achètent les promettent dans toute la province, afin d'y faillir les cauales que les propriétaires destinent à cet usage, et l'on perpétue ainsi des races de chevaux défectueux. Les meilleurs haras du Dannemarc sont ceux du Roi en Seelande: on en conserve soigneusement les races sans les croiser, pas même d'un haras à l'autre. Les haras des particuliers seroient meilleurs si l'on ne s'y servoit pas de jumens de travail: il n'y en a plus tant qu'autrefois. La défense de faire sortir du pays des chevaux entiers & des juments ne subsiste plus. Dans le pays de Holstein les haras ont diminué, on n'y en compte plus que douze. Il seroit à souhaiter qu'on prît de plus grandes précautions, & qu'on fit de meilleurs arrangemens. Le plus grand mal, est l'igno-

vaux ⁴⁾ de l'Europe sont ceux d'Espagne, d'Angleterre, du territoire de Venise, du royaume de Naples, du Dannemarc, de Pologne, de Hongrie, de Moldavie, de Valachie, d'Ukrai-

rance de ceux qu'on employe à diriger ces établissemens. On néglige communément de faire dresser les étalons avant que de s'en servir: c'est pourtant le vrai moyen de connoître leurs défauts. On compte 7 à 8 jumens pour un étalon, et on pourroit en avoir le double, si l'on s'y prenoit bien. C'est un grand abus que d'abandonner un étalon à lui-même: l'expérience a prouvé que libre il couvre sa cavale jusqu'à 20 fois en 16 heures; il vaut mieux le conduire au plaisir le matin & le soir, & ne faire couvrir que deux ou trois fois la même jument. On ne prend point assez garde au choix des jumens. Si elles tirent trop, le poulain en souffre. On ne doit se servir d'un étalon qu'à l'âge de 7 à 8 ans, & ne le faire servir que dix ans, tout au plus douze. On a en Hongrie, en Pologne, dans l'Ukraine, dans la Moldavie, &c. les haras sauvages: il s'y forme de petits chevaux fort agiles, & bons à la course: mais dans les grands froids de l'hiver, s'il n'y a point d'abris, & si on ne leur donne pas de la paille & du foin, il en meurt beaucoup: la neige est trop attachée au sol pour que ces animaux puissent l'enlever, & brouter le peu d'herbe qui se trouve dessous. On pourroit tirer de ces haras une grande utilité. Parmi les bons arrangements qu'on a faits dans le pays de Hanovre, il faut compter celui d'avoir distribué des étalons dans les différens baillages du pays: cela a encouragé le gentilhomme et le laboureur, & on en a vu l'utilité. C'est un grand profit pour le pays que d'y trouver les chevaux dont on a besoin: ils sont à meilleur prix, ils se conservent plus long tems. Il est aisé enfin de calculer le pro-

nie, d'Allemagne, & de Frise. On prépare la peau du cheval, celle de l'âne & celle du mulet, tout aussi bien que celle des bêtes à cornes, & des bêtes à laine.

fit: l'expérience a montré que sur 80 jumens on pouvoit compter 60 poulains.

d) Les chevaux arabes sont estimés les meilleurs: les chevaux Barbes les valent à peu près, & ils sont plus communs en Europe: ceux du royaume de Maroc sont préférés à tous les autres chevaux africains. Les chevaux turcs ont beaucoup de force dans les jambes, quoiqu'ils aient le canon fort menu. Les chevaux d'Espagne, surtout ceux d'Andalousie, ont tenu jusqu'ici le troisième rang, on les a regardés comme excellens pour la guerre & pour le manège, ils ne sont plus ce qu'ils étoient autrefois, & peut-être ne faudra-t-il pas attendre longtems pour qu'on commence à douter, qu'ils ayant jamais été aussi beaux & aussi bons qu'on l'a cru. Les chevaux anglois sont devenus bons par le grand usage qu'on a fait en Angleterre d'étalons arabes & africains; ils sont excellens pour la chasse & pour la course. M. Hume prétend que les chevaux de labour peuvent même servir à remonter la cavalerie. Les chevaux napolitains sont d'excellens carrossiers, ainsi que les chevaux danois. On reproche aux chevaux d'Allemagne de manquer d'haleine: ceux de Hongrie & de Transilvanie sont bons à la course: ceux de la Frise sont de bons carrossiers. Un cheval parfait a un prix d'affection: un beau cheval peut valoir en Allemagne 3 à 400 écus: les chevaux de cuirassiers en valent depuis 35 jusqu'à 60.

e) La peau de l'âne sert à faire des cribles, celle qui couvre le dos peut servir à faire des souliers. Quant

§. XXIII.

Les Bêtes à cornes.

Sans parler du labour & du voiturage, à quoi l'on employe les bêtes à cornes, elles sont en-

au chagrin, il se fait de la peau qui couvre la croupe du cheval & du mulet.

f) La chair de boeuf est un aliment très nourrissant. On la sale, & on la fume, pour la transporter au loin, sans qu'elle se corrompe. Le boeuf fumé de Hambourg est fort estimé. L'Irlande exporte beaucoup de boeuf salé, & les François en tirent de là pour leurs colonies: elle en fournissoit autrefois à toutes les îles Angloises, mais ces îles en sont fournies actuellement par les colonies du Nord de l'Amérique. A Amsterdam le baril de viande salée vaut 10 à 12 florins.

g) Le lait fut sans doute la première nourriture des hommes: la nature les mit sur la voie. C'est aujourd'hui un aliment, & un remède dont la Médecine espère quelques secours. La quantité qu'en donnent les vaches dépend de la nature & de la quantité du pâturage; les grandes vaches de ces belles contrées qui bordent la Mer du Nord, rendent 10 à 12 pots de lait par jour, tandis que dans les contrées sablonneuses elles n'en donnent guere que deux. En Flandre on donne aux vaches le marc de la biere, on fait chauffer l'eau dont on les abreuve, & on y détrempé des tourteaux faits du marc de colsat; aussi donnent elles beaucoup de lait.

h) Le beurre est une substance grasse & oléagineuse, faite de la crème qui se forme sur le lait reposé. Les Romains ne s'en servoient que comme d'un remède, & l'Espagne l'a employé longtems en guise d'emplâtre contre les blessures; ce sont les Hollandois qui ont

core d'une grande utilité à la subsistance de l'homme, qui en mange la chair ¹⁾, qui en tire du lait ²⁾, du beurre ³⁾, & du fromage ⁴⁾. La corne, la peau, la pellicule du gros boyau, & la graisse ⁵⁾ sont d'un usage que nos besoins ont

apporté aux Indes Orientales la manière de le faire. On a le beurre frais, le beurre salé, & le beurre fondu. Il faut qu'il soit salé ou fondu pour pouvoir être exporté. Le Holstein, l'Ostfrie, les pays de Breme & d'Oldenbourg, l'Irlande, les Pays-Bas, la Prusse, &c. en exportent beaucoup.

3) Le fromage se fait de la partie caséuse du lait: le lait a, comme on fait, trois substances différentes, la crème, la partie séreuse, & la partie caséuse, il n'y a que le *serum* qui ne soit pas d'un grand usage. De tous les fromages celui d'Italie est le plus estimé, on l'appelle fromage de Milan, ou Parmesan, quoiqu'il soit fait à Lodi ville du Milanois. La Suisse a les fromages de Gruyeres & de Berne, dont l'exportation est très-considérable: il en passe en France au-delà de 30 mille quintaux; la Hollande en exporte beaucoup; parmi les fromages d'Angleterre celui de Chester est préféré aux autres; la France a celui de Brie, & celui de Sassenage qui ont de la réputation.

4) Les peaux de boeufs, qu'on appelle autrement cuirs, sont un objet de commerce très-important, nous en parlerons ailleurs. Les os de boeufs s'employent par les tourneurs, les tab'etiers, les couteliers, &c. On les brûle aussi pour en faire ce qu'on appelle noir d'os, qui sert à la peinture, & à faire l'encre pour imprimer en taille-douce; c'est des rognures de la peau, comme des cartilages, des pieds, & des nerfs, que se fait la colle forte. Le poil de la queue, cordé & bouilli, sert

rendu indispensable. La Hongrie & la Pologne, ainsi que le Jutland & quelques provinces d'Allemagne, tirent un revenu considérable de leurs bœufs¹). On trouve encore des Bufles ; mais les Ures, espece de bœufs sauvages, sont fort

de crin aux tapissiers : du poil court on fait de la bourre ; on se sert aussi de ce poil pour les tapisseries qu'on nomme Bergames. La corne se travaille, on en fait des peignes, des tabatieres, des lanternes, des écritoirs de poche &c. Le nerf, qui se tire de la partie génitale du bœuf, séché & préparé en maniere de filasse, s'emploie par les selliers. Les boyaux bien dégraissés & préparés s'appellent baudruche ; ils servent à faire des moules pour battre l'or & l'argent. La graisse donne du suif, qui sert à faire des chandelles & du savon. Tout ce qui est au fond de la chaudiere, où se fond le suif pour les chandelles, tout ce qui ne peut s'y fondre, & le petit suif ou le suif des tripes est préparé par les cretonniers, qui le font cuire, le purifient, & le vendent aux corroyeurs & aux hongrieurs, qui s'en servent à préparer leurs cuirs. Le marc pressé & réduit en pain fait ce qu'on appelle le creton, qui est employé à nourrir les grands chiens & les porcs.

1) La Hongrie vendoit autrefois à l'étranger 120 mille bœufs par an : cela a diminué depuis. La Pologne en vend 80 à 90 mille, & on compte qu'il en sort presque la moitié autant du Jutland & du Holstein. Aujourd'hui ces pays sont encore ceux qui en font le plus grand commerce.

m) Le bufle est un bœuf sauvage, qui se laisse apprivoiser : on en trouve près de la mer, & dans les contrées marécageuses : il y en a beaucoup en Italie, surtout dans la Pouille, & dans la Toiscane : on en voit aussi en Hongrie, & en Transilvanie. Le cuir de bu-

rare^m). On ne sauroit porter trop d'attention aux maladies épidémiques, qui font tant de ravage parmi le bétail : l'excellent établissement de l'Ecole Vétérinaire promet qu'on parviendra à une connoissance plus exacte de ces maladies^m).

Il sert à faire des collets pour la Cavallerie, des bandes pour les sacs à cartouches, des ceinturons, des gands &c. Le poil sert à bourer les selles; les cornes servent comme celles du boeuf. Quant aux Ures on les a détruit en Prusse : on en trouve encore en Russie & en Pologne.

n) Depuis quelques années on a établi à Lion une Ecole destinée à instruire quelques jeunes gens de la nature des maladies du bétail, & des moyens propres à les guérir. Après une instruction suffisante, ces jeunes gens sont envoyés dans les provinces où règnent ces maladies, & chargés d'enseigner à quelque laboureur ou à quelque artisan du lieu, la manière de préserver le bétail qui est encore sain, & de guérir celui qui est attaqué de l'épidémie. Il y a quelques regles générales dont dépend la conservation du bétail, & que je crois trop peu observées. On peut mettre de ce nombre le soin d'empêcher le bétail de s'abreuver dans des mares, dont l'eau croupissante ne sauroit être que mal saine; de l'empêcher de boire une eau trop froide; d'éviter les brouillards du printems & de l'automne; de ne pas permettre aux bourreaux, qui vont dépouiller les bêtes mortes, de passer d'un village à l'autre, mais d'exiger que le laboureur les dépouille lui-même & les enterre, &c. J'ai proposé autrefois de se servir des almanacs pour instruire les gens de la campagne de ce qui peut leur être utile à cet égard : au lieu d'y voir quel tems il fera le lendemain, ne vaudroit-il pas mieux qu'ils y trouvassent les moyens de préserver

L'usage des prairies artificielles ne sauroit être trop recommandé *).

leur bétail, ou de le guérir en cas de besoin ? Un grossier laboureur ajoute foi à ce qu'il lit dans ces almanacs, & il les consulte toujours, quoiqu'il ait été abusé mille fois sur le compte du tems qu'il doit faire. Il m'a paru encore qu'on ne faisoit pas assez d'attention au danger d'employer des remèdes qui ne sont peut-être que soutenir pendant quelque tems le bétail malade ; cela fait durer & étend la contagion. Ne seroit-il pas utile de commencer par affommer les premières bêtes infectées, & de les enterrer le plutôt possible ? On découvrit par hasard, il y a quelques années, que le poivre d'Espagne étoit un remède souverain contre la petite vérole des brebis : un troupeau attaqué de ce mal perça à travers un enclos dans un jardin, se jeta sur le poivre d'Espagne, & il n'y eut qu'une seule brebis qui périt, toutes les autres en réchappèrent.

o) On connoît aujourd'hui le trefle, la luzerne, le sainfoin, les raygrafs, la bibernelle, le thimotygrafs, & le foulmeadonsgrafs : ces deux dernières herbes nous sont venues de l'Amérique, & viennent bien dans les endroits humides. Un arpent de bon prés donne plus d'herbes que six en jachère, & un arpent ensencé de luzerne en donne plus que six de bon prés. On fauche la luzerne trois fois. La sporée est également une excellente herbe à foin, fort connue dans une partie du Brabant, & dans les pays de Gueldres & de Cleves. On en sème la graine sur les champs dont on vient de faire la récolte, & ces champs sont encore ordinairement ensencés avant la fin de novembre. On peut aussi mener le gros bétail sur ces champs y

§. XXIV.

Des Bêtes à laine.

Il n'y a guère d'animaux plus utiles que les brebis. *) Leurs excréments sont un bon en-

brouter cette herbe qui lui convient si fort. On ne fait pas bien ce que les anciens entendoient par le *Cytisus*, si fameux chez eux pour l'entretien du bétail : M. du Hamel croit que c'étoit un arbrisseau. Quand on fait réflexion que les prairies qui ne reçoivent point de culture doivent nécessairement se détériorer, parce que le bétail broute toujours l'herbe qui lui convient le plus, & y revient dès qu'elle a repoussé jusqu'à ce qu'elle ait péri, on conviendra de la grande utilité des prairies artificielles.

p) Les brebis donnent du lait, dont on peut faire du beurre qui ne se conserve pas, & du fromage excellent. En France on ne traite pas les brebis ; en Silésie on ne le fait pas non plus. La chair du mouton est un aliment fort commun : les Ardennes ont des moutons qui ont une chair bien délicate : on la sale pour pouvoir l'exporter : l'Irlande, & les îles de Færoë, d'Islande, & d'Orkney en vendent beaucoup à l'étranger. La graisse de mouton sert à faire des chandelles : les boyaux sont employés par les lutiers qui en font des cordes d'instrumens, & l'expérience a prouvé que les Italiens possèdent le secret de faire les meilleures. La peau couverte de sa laine sert de fourrure, & dégarnie on en fait du parchemin. La laine enfin est travaillée pour différens usages, & l'on a raison de dire que c'est de toutes les matières crues celle qui emploie le plus d'hommes. Les brebis vivent neuf à dix ans, & craignent beaucoup les abeilles & les chenilles. Le belier ne doit pas être employé au dessous d'un an & demi, ni au dessus de huit. Il ne faut pas le laisser au

grais; en Norvege on s'en sert même comme d'un médicament; & quant à la laine c'est un objet très-important. L'Espagne a tiré des bœufs d'Afrique, & c'est par là qu'elle est parvenue

de là de trois ans avec les mêmes brebis. Linnéus a remarqué en Suede, que les brebis mangeoient 387 sortes d'herbes & en évitoient 141 especes. Les maladies de ces animaux sont un des objets des recherches de l'Ecole Vétérinaire de Lyon.

q) En Espagne, dès le tems de Virgile (Georg III, 405.) il falloit pour avoir de bonnes, laines les prendre en Italie. Pierre IV Roi de Castille, fut le premier qui songea à perfectionner les bergeries de son pays: il fit acheter en Afrique un troupeau de brebis. Le Cardinal Ximenes en fit autant, environ 200 ans après. Les brebis d'Espagne sont petites: mais leur laine est la plus fine qu'il y ait en Europe, & on ne sauroit s'en passer pour les draps fins. On dit qu'il y a 40 mille bergeries dans ce royaume. La laine de Portugal passe souvent pour celle de Ségovie, elle est pourtant d'une qualité inférieure.

r) Edouard IV negocia au près du Roi de Castille, par l'entremise de Marguerite de Bourgogne, & obtint de faire acheter 3000 brebis en Espagne; son projet réussit moyennant une commission, qui subsiste encore aujourd'hui. On envoya deux brebis & un bélier dans chaque paroisse qui parut favorable aux bergeries: on fit défense de tuer ou de châtrer, durant l'espace de sept ans, les animaux qui proviendroient de leur accouplement: on ordonna de faire saillir aux béliers espagnols les brebis communes; & enfin on confia la garde de ces trois sortes d'animaux à un gentilhomme, ou bien à un fermier, ou à quelque laboureur notable, attachant à ce soin une exemption de la taille, de la milice, &c. Dans la

à avoir de si belle laine ¹⁾): l'Angleterre a eu des béliers d'Espagne ²⁾). La Hollande ³⁾), la Pologne, le royaume de Naples ⁴⁾ & la Marche ⁵⁾ de Brandebourg passent pour avoir de

suite on abusa de l'utilité des bergeries, le nombre en augmenta au de là d'une juste proportion, & sous le règne de Marie, on fut obligé de fixer le nombre de gros bétail qu'un particulier, seroit obligé d'avoir, proportion gardée avec sa bergerie. Les biebis sont plus grandes en Angleterre qu'ailleurs: on compte qu'elles donnent depuis cinq jusqu'à sept & huit livres de laine par an, ce qui est bien plus que ce qu'elles en donnent en Allemagne. La laine d'Angleterre n'est pas aussi fine que celle d'Espagne: mais elle en approche beaucoup, Celles des Comtés de Kent, de Gloucester, de Lincoln, & de Leicester sont les meilleures. On a calculé que le produit de la laine, après qu'elle a été travaillée, fait la cinquième partie des revenus du Royaume, & on compte que le quart de ce cinquième est pris sur l'étranger. La laine d'Irlande & celle d'Ecosse sont vendues souvent pour laines d'Angleterre: mais elles ne sont pas de la même bonté.

s) Les Flandrines sont des brebis transportées des Indes en Hollande & en Flandre: elles donnent deux agneaux, & portent beaucoup de laine, qui est assez fine.

t) Dans le Piémont on tond les brebis trois fois: en mai, en juillet & en novembre. En France on ne tond communément qu'une fois.

u) Il semble que les brebis aiment un terrain sablonneux & sec: peut être qu'en transplantant une meilleure race dans la Marche, on retireroit encore de meilleure laine. On trouve en Angleterre, en Irlande, & en Hollande des brebis qui demandent un terrain gras & humide: peut-être que cette espèce, trans-

bonnes laines; & les Suédois font de nos jours de grands efforts pour en recueillir chez eux d'aussi bonnes *). On a parlé en France, il y a quelques années du projet d'essayer si des brebis abandonnées à elles-mêmes dans quelque forêt, y peupleroient comme les autres bêtes sauvages: mais ce projet a été aussi-tôt abandonné que for-

plantée dans nos contrées de l'Oder, seroit substituée avec succès à celle que nous y avons, & que nous graissons à cause de sa galle. C'est à l'expérience à nous guider. Les Hollandois vendent aux étrangers la laine qu'ils tirent d'Allemagne, d'Angleterre, d'Ecosse, & d'Espagne.

v) Les moutons d'Ethiopie ont le poil hérissé: ils sont fort gros en Egypte: dans l'Indostan il y a des cantons où ils portent des queues énormes: ceux des côtes d'Afrique ont des queues de 20 à 25 livres. En Asie il y a des moutons rouges, il y en a de jaunes en Ecosse, dans l'île de Majorque, dans quelques contrées de l'Italie: autrefois il n'y avoit en Espagne, si l'on excepte l'Andalousie, que des brebis noires.

x) Les Anglois laissent en hiver leurs brebis en plein air: les Islandois en font autant: cependant quand l'hiver est trop rude il faut pourtant en venir à les enfermer.

y) La chèvre est la femelle du bouc: son poil est plus fin que celui du mâle. On croit que l'odeur du bouc préserve les chevaux de plusieurs maladies. Les chèvres de Barbarie & des Indes sont estimées les meilleures: aussi la race des plus belles qu'on voit en Angleterre & en Hollande, en est-elle venue. Outre la chair, qui sert quelquefois de nourriture aux pauvres gens, & le lait, dont on fait du fromage, on en em-

mé^x). Les chevres ne sont pas également communes partout: elles sont pourtant d'une grande utilité^y). Le bouc sauvage & le chamois habitent les montagnes^z), ces animaux commencent à devenir rares, surtout les boucs. Il ne faut point oublier le porc^a), qui rend tant de profit soit par sa chair ou par ses foies.

ploie la peau, le suif, & le poil. La peau sert à faire du maroquin, & quelquefois du parchemin: on contre-fait même, avec cette peau, le véritable chamois. Le suif peut servir à faire des chandelles, & à apprêter des cuirs. Le poil, quand il n'est point filé, sert aux teinturiers à faire une espèce de rouge: & lorsqu'il est filé, on en fait entrer dans quelques étoffes, on en fait encore des boutons, des gances, des ceintures, des lacets, &c. Enfin il en vient aussi de Russie & de Hongrie, dont on fait des perruques. Le poil le plus fin vient du Levant. La Norvege exporte crues 70 à 80 mille peaux de boucs, & un millier de peaux préparées.

z) Le Bouquetin, ou bouc sauvage, dont les cornes sont d'une longueur démesurée, est très-commun dans l'île de Candie; il s'en trouve aussi dans les montagnes de la Suisse, dans le pays de Saltzbourg & dans le Tirol: la chair en est très-bonne, & l'on en croit le sang très-propre à briser la pierre dans la vessie. Le chamois ressemble beaucoup au cerf, il appartient pourtant plus naturellement au genre des chevres: on en trouve sur les Pyrénées & sur les Alpes, dans le pays de Saltzbourg, dans le Tirol, en Autriche, &c. La peau en est fort recherchée.

a) Le porc qui n'a point été châtré, est appelé ver-rat. La chair du cochon est un aliment peu sain: salée & fumée on l'exporte. Cette graisse, qu'on appelle

§. XXV.

La Chasse.

L'homme a su tirer parti de tout: les animaux sauvages, qu'il ne pouvoit atteindre à la course, il les a atteints avec la fleche, ou les a pris dans des filets; & l'invention de la pou-

sain-doux, sert à l'ensimage des étoffes de laine: l'autre graisse fondue est employée dans les fabriques de savon: le poil, ou la soie qui est sur le dos, sert à faire des broffes, des vergettes, des decrotoires, &c.

b) Le cerf donne une chair quelquefois assez bonne à manger, mais qu'on ne mange pas partout. On tire de cet animal plusieurs choses utiles. 1) L'eau de tête de cerf est une eau distillée de son bois, pris lorsque ce bois commence à pousser, & qu'il est encore mol. 2) La corne, qu'on rape pour en faire des ptisanes & des gelées, & dont on fait aussi quelques petits ouvrages. 3) L'huile volatile & l'esprit volatil de la corne sont des ingrédiens dont la médecine se sert. 4) L'os du cœur est également employé dans la médecine, ainsi que 5) la moelle qui se tire des os les plus gros, & 6) le suif ou la graisse. C'est aux medecins à décider du degré d'utilité que les malades peuvent retirer de ces médicamens. Quant à la peau, on la prépare soit en mégie, soit à l'huile, pour en faire des gands, des haut-de-chausses, des chemisettes, des ceinturons, &c.: les selliers se servent de la bourre; des tendons ou ligamens du cou, comme des tendons de la jambe on fait des cordes pour les soupantes des voitures. C'est une invention due aux François; une corde de cette espece vaut mieux que des ressorts, elle dure très long-tems. On trouve des cerfs presque dans toute

dre à canon lui a facilité les moyens de détruire ceux qu'il avoit à craindre, & de s'approprier ceux dont la chair ou la peau pouvoit lui être utile. Parmi les animaux sauvages que la chasse livre à nos besoins, il faut surtout compter le cerf ^{a)}, le chevreuil ^{b)}, le sanglier ^{c)}, l'élan ^{d)}, le renne ^{e)}, le lièvre, le

l'Europe: aux Indes Occidentales on en voit d'assez privés, pour que des bergers puissent les mener paître.

c) Le Chevreuil ressemble beaucoup au cerf; sa chair est fort délicate; sa graisse est un médicament utile.

d) Le Sanglier est un porc sauvage, dont on retire le même usage que du porc domestique. Ses défenses sont employées à de menus ouvrages, comme à des hochets: sa graisse est un médicament.

e) L'Elan, qu'on trouve en Norvege, en Suede, en Livonie, en Courlande, en Lithuanie, en Pologne, & en Prusse, est un animal qui participe du cheval & du cerf: sa chair a le gout de celle du cerf: sa peau est fort estimée, & donne un cuir très fin & très fort: la corne de ses piés sert à faire des bagues, &c. & son bois est employé à de menus ouvrages.

f) Les Rennes, qu'on trouve dans la Norvege, dans la Lapponie, & dans la Russie septentrionale, ressemblent beaucoup au cerf: il y en a de sauvages & d'appivoisés. Le Lapon en mange la chair, & en boit le lait: il y a des Lapons qui en ont jusqu'à mille, ils les marquent à l'oreille, & les appellent *Paelfo*. On s'en sert à tirer de petits traîneaux: ils courent avec une vitesse extraordinaire: leur peau sert à faire des habits & des couvertures: leurs nerfs se filent. L'hiver ces animaux vivent d'un peu de mousse, qu'ils cher-

lapin, l'écureuil ²), On estime singulièrement, pour leur peau, les hermines ³), les
mar-

chent sous la neige: l'été, ils passent dans des parcs où ils broutent l'herbe.

g) Les lievres & les écureuils du Nord donnent une belle fourrure. On prétend que la Russie exporte 350 mille peaux de lièvre: les écureuils noirs, & ceux qui sont d'une couleur argentée, sont les plus estimés. Le poil de lapin, mêlé avec de la laine de vigogne, s'emploie dans les fabriques de chapeaux. L'Angleterre & la Flandre fournissent le plus de ce poil: celui de lièvre s'emploie au même usage mais cela est défendu en France, à moins que ce ne soit du poil de lievres de Russie. La chair de ces animaux, surtout du premier, est fort délicate.

h) On appelle en général fourrure les peaux de quelques animaux, garnies encore de leur poil, & passées en alun du côté de la chair. Une espèce de petite belette, fort commune dans les pays du Nord, appelée Hermine, fournit une très-riche fourrure: elle est blanche, à l'exception du bout de la queue, qui est noir. Il nous en vient beaucoup de Russie: ce sont les Anglois & les Hollandois qui en font le commerce. La couleur des hermines de Norvege est la plus durable.

i) La Martre est très-commune dans le Nord, tant de l'Europe que de l'Asie, & de l'Amérique. Il en vient beaucoup du Canada. La peau de cet animal est brune & jaune.

k) La Zibeline, ou martre zibeline, ne se trouve guere qu'en Sibérie. Sa peau est extrêmement estimée, elle est noire: les plus belles Zibelines viennent de Nertschinsk & de Jakutsk. On a remarqué qu'elles commencent à devenir fort rares: aussi est-il arrivé

martres ^{h)}, les zibelines ⁱ⁾; & après ceux-ci, le loup ^{j)}, le renard ^{m)} le tigre, le

que les habitans de la Sibérie, au lieu de payer les impôts en Zibelines, comme ils le faisoient autrefois, les payent aujourd'hui en partie en zibelines, & en partie en peaux de loutres, d'écureuils, d'ours, &c. Les Tartares s'occupent beaucoup de la chasse de cette espece de martre: ils en vendent les peaux, & payent à la couronne un rouble par pièce. Le plus grand débit s'en fait chez les Turcs, chez les Chinois, & chez les Persans, & la plus grande consommation à Constantinople. En Sibérie il y a des peaux qui se vendent jusqu'à 50 roubles la piece.

h) Le loup est un chien sauvage: on en connoît deux especes, le loup-levrier & le loup-marin. Sa peau sert à faire des houffes de chevaux, des manchons, des especes de capottes, &c. ses dents sont employées par les orfèvres, les doreurs, & les graveurs, à polir leurs ouvrages. Le loup cervier a du rapport au chat: sa peau est précieuse, on en fait des manchons, des fourrures, &c. on en tire du Levant, d'Espagne, de Russie, &c. Les Turcs recherchent ces peaux. J'ajouterai ici que le loup marin est un animal amphibie; dont l'huile, qu'on retire de sa graisse, sert comme toutes les autres huiles de poisson; ses dents servent aux ouvrages de tabletterie; sa peau, qui a un poil fort ras, sert aux malletiers & aux bahutiers, pour couvrir des coffres.

m) Parmi les peaux de renard celles qui sont noires sont les plus rares, après celles-ci viennent les peaux blanches, & les cendrées. On en trouve dans les pays du Nord, comme aussi dans la Natolie, dans l'Arménie, dans la petite Tartarie, &c. La Suisse & l'Espagne fournissent aussi des peaux de renard: la queue de

loup - cervier , l' ours , l'hiene, le loutre *)
& le castor *).

cet animal est employée en guise de col dans les grands froids : & sa graisse est bonne contre les engelures. L'ours se trouve en plusieurs pays de l'Europe, surtout en Suisse, en Savoie, dans la Norvege : l'Amérique septentrionale en a aussi. On se sert de sa peau pour en faire des houffes de chevaux, pour doubler des sacs à pied, pour des manchons : la graisse est un médicament. Le tigre, remarquable par la variété de ses couleurs, donne une peau fort belle, dont on fait des houffes.

*) Le loutre, ou bievre, est un animal amphibie, de la grosseur d'un chat. Ceux de l'Europe ne sont pas comparables à ceux de l'Amérique septentrionale. On fait de leur peau des manchons, des couvertures, &c.

o) Le Castor est un animal amphibie, connu par son talent d'architecte. Sa peau, fort estimée, sert à différents usages, sa chair est bonne à manger, & il donne une matière résineuse, qui est un médicament utile. On en trouve en Europe, le long de quelques rivières : mais ce sont les castors de Sibérie & de l'Amérique septentrionale qu'on estime le plus. La chasse ordinaire s'en fait depuis le mois de Novembre jusqu'au mois d'Avril. On distingue trois sortes de peaux : 1) Les castors neufs, (d'hiver, ou Moscovites,) qui proviennent de la chasse d'hiver, faite avant la mue : ce sont les meilleurs pour les fourrures : 2) les castors secs (maigres, ou d'été) qui proviennent de la chasse d'été, donnent un poil fort propre pour la fabrication des chapeaux, des bas, des gants, des étoffes &c. 3) les castors gras, dont les Sauvages se sont déjà ser-

§. XXVI.

De la Pêche.

La pêche ¹⁾ fournit à l'homme une nour-

vis, sont employés au même usage que les castors secs. La graisse de cet animal est un médicament, comme aussi son *castoreum*, ou cette matière résineuse & fétide qui se trouve dans des poches au bas de l'os pubis. Le meilleur *castoreum* est celui de Sibérie. Enfin quand le poil est enlevé, on se sert encore du cuir à différens usages, comme à couvrir des malles, à faire des cribles: les cordonniers l'employent aussi.

p) Les réglemens par rapport à la pêche sont un objet essentiel de la Police. Il est sagement défendu en France de pêcher la nuit, comme aussi à la ligne dormante, ou avec la coque de Levant, qui enivre le poisson, ou dans le tems de la fraie. Le poisson de mer est appelé verd lorsqu'il vient d'être salé & qu'il est encore humide; mariné, lorsqu' étant frais il a été rôti sur le gril, frit dans l'huile d'olive, & mis dans une saumure faite d'huile, de vinaigre, de sel, de poivre, & de fines herbes; c'est ainsi qu'on prépare le thon, l'esturgeon, &c. Il est appelé sec, lorsqu'il a été salé, & ensuite séché: on prépare ainsi la merluque, le stockfish, le hareng, la sardine, &c. La pêche est d'un très-grand profit: qu'on juge après cela de la prudence de Charles I, qui accorda aux François la liberté de pêcher sur les côtes de Terre-Neuve, afin qu'un couvent de religieux Anglois, fondé en France, ne manquât pas de poissons pendant le carême. Le célèbre Jean de Witt, dans ses *Maximes politiques de la République de Hollande*, imprimées en 1662, faisant monter le nombre des sujets Hollandois à 2400 mille âmes, soutient que 750 mille vivent de la pêche.

riture saine & facile : elle est pour les états maritimes une pépinière de matelots, & un objet de commerce très-important. La pêche de mer se fait, ou en pleine mer ¹⁾, ou le long des côtes. Celle des rivières se fait avec

g) On a parlé d'une machine inventée en Angleterre pour prendre toutes sortes de poissons à la distance de mille verges des côtes.

r) Le cabillau, le dorsch, la *lauge* sont des espèces de morue. Nous en parlerons à l'article de la pêche de Terre-Neuve, où la grande pêche de la morue se fait, & où il est naturel de rapporter ce qui regarde les différentes espèces de poisson dont le commerce est si important.

s) Le hareng est un poisson qui n'est vil que par sa prodigieuse abondance. La grande pêche s'en fait aujourd'hui aux environs des îles de Schetland. Dans le XIII^e siècle & au commencement du XIV^e elle étoit fort abondante dans la Baltique, surtout le long des côtes de la Prusse : elle le fut ensuite sur les côtes de la Norvege : avec le tems cette pêche pourra passer ailleurs. Maintenant ces poissons parcourent les mers qui environnent l'Angleterre, l'Ecosse, & l'Irlande, les côtes de la Norvege, celles de la province de Bahus, la Baltique, &c. On en a pêché dans le Nord de l'Amérique : mais il n'y en a point, ou presque point, sur les côtes de France, d'Espagne & de Portugal. C'est au mois de Juin qu'on en trouve une énorme quantité dans les environs des îles de Schetland : la pêche s'y fait ordinairement de nuit. Les Islandois, n'ayant point de sel, ont été obligés de borner leur pêche à la consommation qu'ils font de harengs frais, & à ce qu'ils en peuvent sécher : cette pêche appartiendrait presque entièrement aux Danois, s'ils avoient assez de matelots pour la défendre, & de pêcheurs pour la faire. Les An-

des lignes ou avec des filets; & celle des étangs se fait quelquefois à la découverte, c'est à-dire en laissant écouler les eaux, pour trouver au fond ce qu'il y a de poissons. La mer donne la morue & ses especes'), le hareng '),

glois pourroient en écarter les Hollandois & les François, qui la partagent avec eux. La pêche de la Baltique n'est pas importante. Le hareng qu'on y pêche est trop maigre pour être salé, on le mange frais ou fumé. Dès que les harengs sont sortis de l'eau, ils mettent: le caquer les ouvre le plutôt possible, il en tire les entrailles, & n'y laisse que les laites & les oeufs: il les lave ensuite; après cela il les sale, & les met dans des barils. Chaque baril de harengs paqués contient 1200 harengs, & dix barils font ce qu'on appelle un Last. Ceux qu'on conserve, & qu'on ne mange pas frais, reçoivent ensuite une seconde préparation. Guillaume Beukel inventa, au commencement du XV^e siècle, la maniere de les encaquer: & c'est ce qui a rendu ce poisson un objet de commerce fort lucratif. On compte que la Norvege en fournit 3 à 400 mille barils, qui évalués à trois écus piece, font un revenu de près d'un million. Les François vont aussi à cette pêche: il part de Calais, & de quelques autres ports, année commune, au delà de cent bâtimens, qui occupent 1500 matelots, & on a calculé que la pêche de 1753 a donné environ 60 mille barils de harengs, dont le produit a passé onze-cens-mille livres. Mais la pêche des Anglois & des Hollandois est beaucoup plus considérable. Les Hollandois la font avec des bâtimens nommés *Buyson* ou Buches, du port de 50 à 100 tonneaux: ils partent en Juin & reviennent en Septembre. On prétend qu'en 1609 ils y employèrent trois mille bâtimens, & 50 mille hommes: ils n'avoient alors que

le maquereau ¹⁾, la baleine ²⁾, le wal-

peu de concurrens; toutes les autres nations, prises ensemble n'en envoient pas deux mille. Aujourd'hui les Hollandois employent à cette pêche un millier de bâtimens, & on peut estimer le profit à deux millions de florins. Enckhuysen & Vlaerdynck font la plus grande, & ont le plus grand débit. Witt a soutenu que cette pêche rendoit au de là de 70 millions; & faisoit subsister 450 mille personnes. Pour concilier ces deux évaluations, il n'y a qu'à faire réflexion que Witt mettoit en ligne de compte tous les genres de subsistance que cette pêche favorise directement ou indirectement. On comprend pourquoi cette pêche a été appelée l'ame & le nerf de la République, & pourquoi il est sévèrement défendu de vendre à l'étranger des Buyses & des ustenciles de pêche, quand même ils seroient gâtés. On appelle hareng en vrac, celui qui n'est salé qu'à moitié; braillé, celui qui n'est pas vuide, & qui n'est qu'un peu salé; & paqué celui qui a reçu toutes les façons, qui a été salé, arrangé dans les barils, & foulé. On fume le hareng, c'est le grand commerce d'Yarmouth. Pour fumer il faut le porter frais à terre, & c'est ce que les Hollandois ne peuvent pas faire, mais ce qui se peut aisément en Angleterre. Les Hollandois ont soin de laver les harengs avant de les paquer, par ce moyen ils enlèvent ce mucilage que le sel a rassemblé sur la surface. Il est constant que ce sont eux qui salent le mieux. Les Suédois salent & préparent mal leurs harengs.

1) Le maquereau se trouve en différens endroits de l'Océan, mais particulièrement vers les côtes de France, & d'Angleterre. La pêche s'en fait depuis le mois d'Avril jusqu'au mois de Juillet. On le mange frais & salé. Il s'en pêche aussi dans la rivière de St. Jean dans la nouvelle Angleterre.

rus ^{u)}, les sardines, les anchois ^{u)}, l'estur-

^{u)} La baleine est un poisson d'une prodigieuse grandeur & d'une grande utilité. Comme la France est de tous les pays de l'Europe celui où l'on use le plus de fanons, d'huile, & de blanc de baleine, il est surprenant que les François n'ayent pas fait plus d'efforts pour tirer de leur propre pêche tout ce dont ils ont besoin. Cette pêche est la plus difficile & la plus périlleuse: elle se fait sur les côtes de Groenlande, d'Islande, de Norvege, de Finlande, & dans le détroit de Davis. Les ports d'où les nations Européennes envoient des bâtimens pour cette pêche, sont Amsterdam, Saardam, Rotterdam, Enckhuysen, Hoorn, Hambourg, la Rochelle, Bayonne, St. Jean de Luz, & St. Sébastien. Les navires Hollandois sont des flutes de 2 à 300 tonneaux, ayant 32 à 40 hommes d'équipage, & depuis trois jusqu'à 6 chaloupes. Un navire de 250 tonneaux est ordinairement affrété pour 2750 florins: on donne aux rameurs 15 à 20 florins, aux harponneurs 25 à 30, & au capitaine 80 à 100. Quand ces navires sont arrivés dans un lieu où ils attendent le passage des baleines, un matelot attentif est en vedette au haut d'un mât; dès qu'il en aperçoit une, il avertit les harponneurs, qui partent dans des chaloupes, & cherchent à la harponner. La baleine blessée descend, & on lâche les funins, jusqu'à ce qu'elle revienne sur l'eau. Quand elle est morte on la dépece, & les François doivent à un bourgeois de Cibourre, nommé François Soupite, la manière de fondre les graisses dans les vaisseaux, à flot & en pleine mer. Les Hollandois les Anglois, les Danois, les Suédois, les Hambourgeois, & les Russes, qui depuis quelque tems vont aussi à cette pêche, mettent la graisse dans des tonneaux, & la fondent chez eux, ce qui fait que, proportion gardée les Bayonnois gagnent le triple, puisqu'il faut trois ba-

geon'), le saumon'), les marfouins, le

riques de graisse pour en faire une d'huile. Cette pêche est fort lucrative; elle valut aux Hollandois, en 1697, au-delà de 2 millions de florins; mais cela n'a jamais été depuis aussi loin. En 1765 ils expédièrent 151 navires pour la Groenlande, & 39 pour le détroit de Davis. La sortie des ustenciles nécessaires à cette pêche est défendue en Hollande. Une baleine qui donne 100 barriques d'huile, peut rendre 8 à 9 mille florins: elle en donne quelquefois jusqu'à 128. Il n'y a que la langue qui puisse être mangée: ce qu'il y a d'essentiel c'est l'huile, & les fanons. L'huile sert à brûler, à faire le savon, à la préparation des laines des drapiers, aux courroyeurs pour adoucir les cuirs, aux peintres pour délayer les couleurs &c. Les fanons servent à faire des basques, des corps de femmes, des parasols, & beaucoup de menus ouvrages. Quant au blanc de baleine, c'est proprement la cervelle du Cachalot, qui se prépare au mieux à Bayonne & à St. Jean de Luz, & dont on se sert dans la Médecine: les dames l'employent aussi comme un fard. L'excrément de la baleine est encore employé par quelques gens, à teindre en rouge.

e) Le Walrus, ou Narval, est un gros poisson, qui habite, comme la baleine, les mers glaciales: la pêche s'en fait dans le même tems & de la même manière; les Danois en retirent un grand profit. La corne de cet animal, qui a depuis cinq jusqu'à quinze pieds, & ses dents, dont quelques-unes pèsent jusqu'à quatre livres, servent au même usage que l'ivoire. On tire de sa graisse de l'huile, qui sert à brûler, &c. Quelques-uns confondent le Balunga avec le Walrus: on tire des parties mucilagineuses du premier, ce qu'on appelle colle de poisson, qui nous vient en quantité, de Russie, surtout d'Archangel.

veau de mer, le thon, le souffleur *), &c.

x) La sardine se pêche dans l'Océan, & en particulier sur les côtes de France: l'Espagne en pêche aussi. On la mange fraîche & salée, quelquefois aussi fumée: l'huile qu'on ramasse, lorsqu'on presse les sardines qu'on met en baril, sert à bruler & à graisser. La Bretagne en tire un grand profit. On prétend que cette pêche lui vaut plus de deux millions de livres. Un grand baril de sardines peut contenir depuis six mille jusqu'à dix-mille pieces, & il vaut sur les lieux depuis 20 jusqu'à 50 livres. Les anchois se pêchent principalement sur les côtes de Catalogne & de Provence: on en pêche aussi quelque peu à l'ouest de l'Angleterre, & aux environs de la Sicile & de Livourne. On ouvre les anchois, on les sale, & on en remplit de petits barils de 25 à 26 livres pesant.

y) L'Esturgeon est un poisson de mer, & de rivière: la première espèce est plus petite que l'autre. La plus grande pêche qui s'en fait, est celle que les Russes font à l'embouchure du Volga dans la Mer Caspienne, principalement à dix miles au-dessous d'Astracan. Elle ne se fait que pour les oeufs, y ayant tel esturgeon qui en fournit une centaine de livres; on en fait le caviar: celui qui est fraîchement salé, se consomme en Russie: l'autre, qu'on appelle pressé, se transporte dans les pays étrangers.

z) Le Saumon est un poisson de mer & de rivière: sa femelle est appelée Becard. Il s'en pêche beaucoup sur les côtes d'Angleterre, d'Ecosse & d'Irlande; il y en a dans la Baltique, & on en trouve en quantité aux environs de Terre-Neuve. Il passe de la mer dans les rivières: le Rhin & l'Elbe en ont beaucoup. On le mange frais, & on le fume aussi après l'avoir salé.

a) Le Marfouin est un grand poisson de mer fort

On tire encore de la mer des poissons à coquilles, comme les huîtres ^{a)}, les moules, les homars, & les tortues. Les rivières & les étangs donnent les poissons d'eau douce, comme la truite, la carpe, le brochet, la tanche, la perche, &c.

gros: il y en a beaucoup sur les côtes de France, où l'on en mange la chair, quoiqu'elle ne soit pas trop bonne: de la graisse on tire une huile, qui sert à différens usages. Le thon est un grand poisson de la Méditerranée, qui se trouve en abondance le long des côtes de Provence; c'est un poisson de passage, qu'on pêche dans les mois de Septembre & d'Octobre, qu'on dépèce, & qu'on marine pour l'envoyer partout: on en fait en Provence un grand commerce. Le veau de mer, est un animal amphibie, qu'on peut mettre au nombre des poissons à lard, comme on peut le mettre au nombre des animaux dont la peau est utile: sa graisse donne une huile, qui est aussi bonne que celle de la baleine.

b) La pêche des huîtres est très-abondante le long des côtes de la mer d'Allemagne. Les huîtres vertes d'Angleterre, en particulier celles de Colchester, sont fort estimées. Les coquilles d'huîtres sont employées comme médicament, & servent encore à orner les grottes, les fontaines, &c.

c) L'Austruche est un habitant des déserts: l'Afrique, l'Asie, & l'Amérique en ont beaucoup; on les voit au Pérou paître par troupeaux. Cet oiseau a jusqu'à 7 pieds de hauteur: ses oeufs se mangent, & la coque est une curiosité dans les pays du Nord. Les meilleu-

§. XXVII.

D`es Oiseaux.

On a des oiseaux de chant & de plaisir, dont il y a différentes especes, & des oiseaux d'une plus grande utilité: à la tête de ces derniers on peut placer *) les autruches. Les plumassiers préparent & vendent la dépouille de

res plumes d'autruche sont celles qui viennent de Barbarie, de Seyde, & d'Alep: elles servent d'ornement aux chapeaux, aux dais, aux lits, &c.; on les teint aussi; le duvet fin sert à la fabrique des chapeaux, le poil grossier est employé dans des étoffes de laine. Les cignes blanchissent en vieillissant: il y en a de sauvages & de domestiques; leur duvet sert à remplir des oreillers, des matelats, &c.: leur peau garnie de son duvet fait une fourrure très-chaude. Il y a des oies sauvages, il y en a de domestiques; on dépouille celles-ci trois fois l'an de leur duvet, & deux fois de leurs plumes: leur graisse est bonne à manger, & la médecine en fait quelque usage. Les grèbes sont des oiseaux aquatiques connus en Suisse; ils ne paroissent que l'hiver; on en trouve aussi en Bretagne; mais c'est de Neuchâtel & de Geneve que nous viennent les beaux manchons, les palatines, & les garnitures de bonnet qu'on en fait, &c. L'aigrette est une espece de héron, tout à fait blanc: de ses plumes les Turcs & les Persans font les belles aigrettes dont ils ornent leur turban: ils nous vient de ces plumes du Levant. L'édredon est le duvet de l'autour, espece de canard sauvage qu'on voit en Islande: les habitans mangent les oeufs de cet oiseau, qui se dépouille lui même de son duvet, qu'on va prendre dans le nid, ainsi que les oeufs; il pond, & se dépouille trois fois l'an.

leurs ailes & de leur queue ; les cignes & les oies, dont les grandes plumes servent à écrire, & dont le duvet est employé pour des lits, des oreillers, &c. les grebes, dont les plumes sont employées à faire de magnifiques manchons ; les aigrettes, dont les plumes s'emploient à un ornement qui porte le même nom ; les autours, dont la dépouille est ce qu'on appelle *édredon*, le plus précieux de tous les duvets. Les oiseaux dont la chair est bonne à manger, comme le faisan, la perdrix, l'ortolan, la bécasse, la grive, la caille, enfin ces oiseaux domestiques que nous appellons volaille, appartiennent également ici. Il ne faut pas oublier les oiseaux dont on se sert à la chasse, comme le vautour, le faucon, l'épervier, qu'on a l'art d'apprivoiser en les faisant jeûner, & en les empêchant de dormir.

a) Ce fut au retour d'une expédition dans la Terre Sainte, que Roger amena d'Athènes, de Corinthe, & de Thèbes, vers l'an 1130, tous les ouvriers qu'il put trouver ; il les établit à Palerme.

c) Le ver qui produit la soie, après s'être enfermé dans une coque, qu'il a tissée lui-même, perce cette coque, & paroît sous la forme d'un papillon : la femelle jette une graine, qui l'année suivante, au retour de la chaleur, se change en petits vers, à qui quelques jours suffisent pour devenir gros, & être en état de filer. On conserve les plus beaux cocons, & les plus forts, pour la graine : les autres, si on n'a pas le temps

§. XXVIII.

Du Ver à Soie.

Si le Ver à soie offre au physicien des merveilles à admirer & à expliquer, il donne à l'homme industrieux un fil bien précieux. D'un facile entretien, il ne lui faut pour sa nourriture que des feuilles de mûrier blanc, & quelques semaines de tems pour donner sa soie & sa graine. On rapporte que Roger, premier Roi de Sicile, ¹⁾ attira dans son pays plusieurs Grecs instruits de la maniere d'élever les vers à soie. L'Italie suivit bientôt son exemple. Aujourd'hui les pays de l'Europe qui recueillent de la soie ²⁾ sont

de les travailler d'abord, sont exposés à l'ardeur du soleil, ou mis dans un four, parce que si l'on n'étouffoit pas le ver, il perceroit le cocon. Il y a une espece de soie, qu'on pourroit appeler marine; c'est le fil des *Pinnes Marins*, qui sont une espece de moules. On en fait des étoffes en Sicile; & les gands de Palerme, faits de ce fil, sont d'une très grande beauté. J'ajouterai ici qu'une once de graine demande 1200 livres de feuilles: pour connoître les bonnes graines il suffit de les mettre dans du vin, celles qui furnagent ne valent rien. Une once de graine donne depuis 40 jusqu'à 50 livres de soie.

§. XXIX.

Des abeilles.

Les abeilles donnent la cire ^{m)} & le miel ⁿ⁾. C'est une richesse pour les pays qui, n'ayant point de plaines, ont beaucoup de forêts. La cire est un objet important pour le commerce; & le miel, indépendamment de ce qu'il est un assaisonnement, sert encore de base à l'hydromel.

entreprise. Les tentatives faites dans la Caroline ont eu plus de succès. M. San Pulleyn, dans un ouvrage anglois, parle d'une espèce de mûrier noir, qui donne le double de feuilles, & qui est d'aussi bon usage pour les vers à soie, que le mûrier blanc.

^{m)} Quand la cire a été séparée du miel, on la met dans de grandes chaudières avec une quantité suffisante d'eau, on l'y fait fondre, & on la passe au travers d'un linge dans un pressoir, ensuite on la réduit en pains. On la blanchit en la faisant fondre plusieurs fois, & en l'exposant tout aussi souvent au soleil & à la rosée. La Pologne, la Russie, la Prusse, la Barbarie, Smirne, Constantinople, Alexandrie, &c. en fournissent beaucoup. La grande consommation s'en fait en Italie, en Espagne, en Portugal, & en France, où Paris seul consomme la moitié de ce qu'il en fait au Royaume. On trouve à la Louisiane un arbrisseau appelé le Galé ou Piment royal dont les baies sont couvertes d'une substance résineuse, qui se dissout dans l'eau bouillante, & qui donne une cire végétale, qui est verte, mais qu'il est aisé de rendre jaune, & même de blanchir jusqu'à un certain point. La cire blanche de la Chine provient de quelques insectes, qui

§. XXX.

Des Terres.

Wallerius divise le regne minéral en cinq classes; savoir en celles des terres, des pierres, des sels, des demi-métaux, & des métaux: nous suivrons cette division, pour mettre plus d'ordre dans ce que nous allons dire.

Ce même auteur distingue quatre especes de terres; savoir I. celle des terres qu'il appelle

se nourrissent sur quelques arbres: on les ramasse, on les fait bouillir, & on en tire de cette maniere une sorte de graisse, qui figée tient lieu de cire. La cire noire des Antilles provient d'une espece d'abeilles qu'on treuve surtout dans la Guadeloupe. La cire verte de la Bretagne est composée du suc épaissi de quelques herbes. Le fruit du cannelier donne un suif verdâtre, qui approche de la cire, & qui se blanchit: enfin les fleurs du peuplier donnent une cire d'un fort bon usage, & en Italie il y a actuellement une fabrique qui en fait de cette espece.

*) Le miel est un suc doux, que les abeilles déposent, ainsi que la cire. Il y a du miel vierge, c'est celui qui découle sans pression: & du miel jaune, qu'on ne tire des gâteaux de cire qu'après les avoir trempés dans l'eau chaude. L'Hydromel se fait tant avec du vin qu'avec de l'eau, c'est une boisson fort commune en Russie & en Pologne: l'hydromel de Metz a beaucoup de réputation. Le miel le plus estimé est celui du mont Hymette, dans l'Attique: il est réservé pour le grand Seigneur. Le miel de Sardaigne est amer, à cause de la quantité d'absinthe qui croît dans ce pays, comme celui d'Espagne a le gout du genêt, par une raison semblable.

non-coherentes, ou terres de poussière: il subdivise cette espèce en beaucoup d'autres. Ici il suffira de remarquer qu'il compte parmi les principales la terre angloise rouge, la terre d'ombre, celle de Cologne, la terre noire, la tourbe'), la craie blanche, la craie rouge d'Angleterre, la craie verte de Smirne, la craie de Briançon, la terre verte de Vérone. II. Cel-

o) L'usage de la tourbe étoit déjà connu du tems de Pline. Schock la fit connoître de nouveau en 1658: c'est le premier auteur qui en ait fait mention parmi les modernes. La tourbe est une terre noirâtre qu'on enleve de dessus la surface de la terre, comme en Flandre, ou qu'on tire du fond des canaux, comme en Hollande. La vapeur n'en est ni saine, ni agréable. La meilleure de toutes est celle qui se tire de certains endroits marécageux, elle ne donne point d'odeur: c'est aux environs de Rotterdam qu'on en trouve le plus. Les cendres de la tourbe sont un bon engrais. Il y en a une espèce qui donne des charbons très-propres aux forges, soit pour l'acier soit pour le fer, comme on l'a éprouvé en Suede: mais il y a cela de particulier, c'est que dans les fonderies la tourbe y a donné du fer doux, & le charbon de tourbe du fer cassant. Les arrangements faits à Vernigerode pour brûler de ces charbons sont excellents. On reconnoît aisément les endroits où il s'en trouve, parce que certaines plantes comme le *Bistorta*, l'*Empetrum*, l'*Oxy-coccus*, croissent en abondance par tout où il y en a.

p) On la tire d'Arménie & de la Perse: on en trouve aussi en Bohème, & près de Blois en France.

q) Les bolus réduits en petits pains, & marqués, sont ce qu'on appelle terre sigillée. On en trouve en

le des terres qu'il appelle cohérentes, glutineuses, ou tenaces, & il comprend sous cette espèce l'argile blanche, grise, bleue, jaune, rougeâtre, verte, brune; la glaïse ou l'argille de potier, le bolus blanc, gris, jaune, rouge ¹⁾, le bolus de Lemnos qui est couleur de chair, le bolus verd, le noir ²⁾; le tripoli ou la terre à polir, la terre à porcelaine ou l'argile fine ³⁾,

Silésie, dans quelques provinces d'Allemagne, surtout en Saxe; & en Suede; mais la plus estimée est celle de Lemnos. On a cru, & on le croit encore, que cette terre est un contre-poison, qu'elle guerit les morsures de serpens, & qu'elle arrête les pertes de sang. A Lemnos c'est avec beaucoup de cérémonies qu'on la tire des endroits où il s'en trouve: le six d'Août les Chrétiens & les Turcs s'assemblent près d'une chapelle, nommée Sotira: les prêtres de la religion Grecque y lisent leur liturgie; après quoi on se met à fouiller la terre: lorsqu'on a trouvé quelque veine de bolus, on en avertit les prêtres, qui en remplissent de petits sacs, qu'ils remettent entre les mains du gouverneur que la Porte y a placés: enfin on bouche le trou, & on se retire en procession. Quelques-uns de ces sacs sont envoyés au Grand Seigneur; les autres sont cachetés & vendus à son profit. Les habitans de la ville n'osent pas en avoir chez eux, sans une permission expresse; il leur en coûteroit la vie.

¹⁾ On en trouve en France, dans la Basse-Autriche, en Saxe, dans la Marche Electorale de Brandebourg, &c. En Saxe, c'est près d'Ave dans le baillage de Schwarzbouurg, que se trouve la meilleure argile fine. Mêlée à une autre espèce de terre, on en fait une pâte, qui bien petrie, cuite, travaillée au tour

la terre à pipe ou l'argile grossière'), la terre à foulon') & les marnes qui servent à féconder les terres. III. Celle des terres imprégnées de parties salines, sulphureuses, ou métalliques, comme celles qui contiennent des parties vitrioliques, de l'alun, du salpêtre, du soufre, comme encore la terre calaminaire ou l'ochre de Zinck, les ochres ferrugineux. IV. Enfin la quatrième espèce est celle des sables.

& au ciseau, peinte, & vernissée ensuite, donne en ouvrages de porcelaine qui se fabriquent en Europe depuis le commencement de ce siècle. La porcelaine de Vincennes, celle de St. Cloud, celle de Frankenthal dans le Palatinat, celle de Vienne, celle de la Chine, bien préférable à celle du Japon, celle de Perse, le cedent toutes à la porcelaine de Dresde. Celle qui se fait à Berlin semble l'emporter déjà sur celle de Saxe. On peut voir dans le 12^{me} Recueil des Lettres Édifiantes un détail curieux sur la manière de faire la porcelaine à la Chine.

s) La terre à pipe sert, ainsi que quelques autres, à faire de la fayence, & des pipes à fumer le tabac: elle est plus pâteuse que la terre à porcelaine. Le nom de fayence lui vient de Faenza en Italie, où l'on en faisoit autrefois. Celle de Delft est la plus estimée. On en fait presque dans tous les pays de l'Europe. On imite encore la porcelaine avec un composé de chaux non éteinte, & de cendres de fougère. M. de Réaumur a inventé la manière de changer le verre grossier en une espèce de porcelaine. L'opération n'est pas difficile; il ne s'agit que d'incorporer dans les parties du verre une terre calcaire, & cela se fait au moyen de la cémentation.

§. XXXI.

Des Pierres.

Le même Wallerius que nous venons de citer, divise les pierres en quatre classes générales, qu'il subdivise ensuite en plusieurs espèces. I. Dans la première classe il range les pierres calcaires: les principales sont la chaux ^{a)},

^{a)} La terre à foulon sert à dégraisser les étoffes de laine: on en trouve en beaucoup d'endroits; la meilleure est celle d'Angleterre, qu'on fouille près de Ryegatte en Surrey, près de Maidstone dans la province de Kent, près de Nutley en Suffex, près de Worbrun en Bedfordshire, près de Brickhell en Staffordshire, & dans l'isle de Skye. L'exportation en est défendue.

u) Il y a plusieurs espèces de pierres à chaux. La chaux calcinée au four est ce qu'on appelle chaux vive; on dit qu'elle est éteinte, lorsqu'après la calcination on l'a fait tremper dans l'eau. Pour bien cuire la chaux, il faut commencer par la faire suer. Les meilleurs fours sont ceux qui sont construits sur des hauteurs. La pierre à chaux diminue par la calcination, on trouve que 1300 pieds cubes de pierre à chaux en donnent 1250 de chaux, le pied cube pesant 102 livres. En Alsace on a des fours à double usage, on y cuit de la chaux & des tuiles. En Flandre on a des fours à petit feu: ce sont des pyramides renversées, on y emploie la bouille, le charbon de terre, & le bois: ils se vident par le bas, & se remplissent par le haut. Cela peut durer très long tems, c'est pour cela qu'on leur a donné le nom de fours coulants. Ils ressemblent aux four-

le gypse *), le marbre *), l'albâtre *), la fclénite ou le miroir d'âne, la pierre de Boulogne *), le spat *). II. La seconde clas-

seaux où l'on separe les métaux de leur mine. Un four de 600 pieds cubes en fournira 1620 par semaine de 6 jours de travail, & l'on peut chommer sans risque plusieurs jours. En Picardie on a de petits fours où l'on se sert de tourbe; mais il faut que la pierre soit tendre. Ce seroit une excellente chose d'éteindre la chaux d'abord après qu'elle a été brûlée, & de la conserver ainsi: les Anciens le faisoient: cela est surtout nécessaire pour tout ce qui est construit hors de terre: en terre la chaux dure long tems, mais elle résiste moins à l'air. On prétend que pour avoir de la chaux excellente, qui résiste très long-tems à l'impression de l'air, il faut dans le temps qu'on est occupé à l'éteindre, y jeter une poignée de sel par seau d'eau.

v) Le Gypse calciné, trempé ensuite dans l'eau, & durci à l'air est ce qu'on appelle plâtre.

x) L'Europe ne manque pas de marbre: on en trouve presque partout, dans des carrieres plus ou moins abondantes: il y en a de blanc, de noir, de rouge, de jaune, &c. Les carrieres de Carrare, celles de l'île de Paros, de Florence, de Gènes, & de Sicile sont surtout renommées pour la beauté de leur marbre. On trouve en Afrique un marbre noir & blanc: mais nos pierres ordinaires polies sont aussi belles que ce marbre. Celui d'Egypte est rare & d'un beau poli. On a remarqué que les carrieres environnées de terres bitumineuses donnoient le plus beau marbre. Le marbre figuré est très-rare: on en tire quelque peu des carrieres de Florence.

y) L'Albâtre est ordinairement blanc: il y en a pourtant de différemment coloré. Les carrieres d'Italie en

se renferme les pierres vitrescibles, c'est à dire celles que le feu change en verre: telles sont les ardoises ^{b)}, le grais ou les pierres sa-

fournissent beaucoup: on en trouve aussi en Allemagne, sur tout près de Coblenze. Il ne prend pas un aussi beau poli que le marbre.

a) La pierre de Boulogne calcinée est un phosphore: on a cru que cette vertu lui étoit particulière; on s'est trompé. Tous les gypses, les pierres à chaux, les marbres, font le même effet après la Calcination. On a même remarqué que toutes les pierres entièrement transparentes luisent pendant la nuit, lorsque pendant le jour elles ont été exposées au soleil: d'autres n'acquiescent cette vertu, qu'après avoir été dissoutes dans de l'eau forte.

a) Il y a des spats de différentes espèces, & de différentes couleurs: le cristal d'Islande, & la pierre de porc, dont l'odeur est si désagréable, ne sont autre chose que des spats. On a remarqué que les mines, où l'on en trouvoit beaucoup, étoient riches en métaux.

b) Il y a aussi différentes sortes d'ardoise: la craie noire n'est autre chose. L'Anjou & la Bretagne en ont de fort belles: on s'en sert à couvrir les toits, & à faire des tablettes pour y crayonner des desseins, ou écrire ce que l'on veut effacer ensuite. Il seroit fort utile d'avoir des indices certains qui conduisissent à ne jamais ouvrir d'ardoiseries, ou de carrieres d'ardoises, qu'on ne fut sur d'en trouver beaucoup & de bonnes: mais il n'y en a point: communément les bancs où il y en a sont couverts de terre. D'ailleurs il est de fait que plus on avance, meilleure est l'ardoise; elle augmente en dureté jusqu'à ce qu'elle ne puisse plus se debiter en ardoises. M. Violet, Ingenieur des ponts & chaussées de Caen, a fait cuire dans des fours à bri-

blonneuses'), les cailloux comme la pierre à feu ^{d)}, l'agate, le jaspe ^{e)}, les quartz, & les cri-

ques l'ardoise trop tendre: elle s'y est durcie, & dans l'usage elle a paru impénétrable à la pluie; mais il faut la forer avant que de la cuire; sans cela elle ne peut plus être percée sans se fendre. Une carrière d'ardoise ne passe jamais 270 pieds de profondeur, son exploitation peut durer vingt ans.

c) Wallerius compte huit especes de grais. La pierre des remouleurs, la pierre à filtrer, la pierre de Gothie sont les principales. On s'en sert à paver: les potiers & les journalistes s'en servent aussi: c'est encore avec du grais battu que les glaces à miroir se dégrossissent & s'adoucissent, que les lunetiers travaillent leurs verres, & que les marbriers & scieurs de pierre sciennent leurs marbres & leurs pierres.

d) Les cailloux sont de deux especes: l'une est grossière, d'une couleur foncée, & c'est là proprement ce qu'on appelle pierre à feu; l'autre est à moitié transparente, & haute en couleur; on comprend sous cette espece les agates, dont il y a différentes sortes, la cornaline, la calcédoine, la pierre d'hirondelle, l'opale (la seule pierre que l'art n'a point encore su imiter), l'onyce, l'oeil de chat &c. Je remarquerai, en passant, que l'onyce arabe servoit anciennement à quelques petits ouvrages de gravures, qui étoient d'autant plus beaux que les différentes couleurs & les veines colorées qu'on y trouvoit, permettoient à l'ouvrier de distinguer, par les couleurs naturelles, les figures qu'il gravoit. Cette pierre est encore fort estimée en Orient: à la Chine on l'appelle *Jou*, & il n'y a que l'Empereur qui ose la porter: les memphites & les sardonyses sont des onyces.

cristaux, qu'on distingue en cristaux proprement dits, & en pierres fines ^f). III. La troi-

e) Il y a des jaspes de différentes couleurs, il y en a de gris, de blancs, de rouges, de jaunes, de verts, &c. La pierre arménienne, dont on tire le bleu de montagne, le lapis-lazuli, dont on fait l'outre-mer, & le granite rouge, sont des especes de jaspes fort durs.

f) Les cristaux sont ou blancs ou colorés: ces derniers sont appelés par les chymistes *fluores*, & communément ils portent le nom des pierres fines qu'ils imitent. Les cristaux blancs sont ce qu'on appelle cristal de roche: il y a des cristaux noirs, & des cristaux d'un brun foncé, dont on fait peu de cas. Quant aux pierres fines, Wallerius les a mises dans la classe des pierres vitrescibles, quoique la plupart résistent au feu, & ne s'y fondent point: mais il étoit difficile de les placer ailleurs; outre cela il y a un point de réunion qui ramene toutes ces pierres à la même classe, car des deux caractères généraux qu'il a donnés aux pierres de cette classe, l'un, qui est de jetter des étincelles lorsqu'on les frappe contre du fer ou de l'acier, convient à toutes ces pierres sans exception. On compte ordinairement dix especes de pierres fines.

1) Le diamant est ou octaèdre, terminé en pointes, & à huit côtés, comme celui des Indes & de l'Arabie; ou plat, dont les joailliers font des rosettes; ou cubique, dont on fait les diamans en table; ou rond, & celui-ci n'est qu'un cristal, qu'on trouve en Allemagne, en France, &c. Il n'y a de vrais diamans que dans les mines du Brésil & des Indes Orientales, surtout dans les royaumes de Golconde, de Visapour, de Bengale, de Pégu, & dans l'île de Bornéo. On comptoit autrefois, dans le royaume de Golconde, jusqu'à vingt-trois mines, qui occupoient

sième classe contient les pierres qui résistent au

soixante-mille personnes, tant hommes que femmes & enfans. Le roi de Visapour ne fait exploiter que les mines où l'on ne trouve que de petits diamans. Dans le royaume de Bengale c'est d'une rivière, nommée Gouil, qu'on les tire: il en est de même dans l'île de Borneo. Quant au Brésil, ce n'est que depuis une cinquantaine d'années qu'on y a découvert des mines d'où l'on tire des diamans, des rubis, des topases, &c. Ces mines sont fort riches: aussi le roi de Portugal, pour soutenir le prix de ces pierres fines, a-t-il défendu que la Compagnie privilégiée pour l'exploitation de ces mines y fit travailler au-delà de 800 esclaves. Quand on a trouvé le diamant, on commence par le décroûter; ce qui se fait en le frottant contre un autre diamant brut; la fine poudre qu'on retire par cette opération sert à tailler & à polir le diamant. On demande du diamant qu'il soit bien transparent, (on dit alors qu'il a une belle eau) & bien net, c'est à dire sans aucune tache: après ces premières qualités viennent l'éclat & la vivacité des reflets, qui en dépendent, & enfin le poids. Les diamantaires les taillent, & la taille en brillant est celle qui produit le plus d'effet. On rencontre des diamans qui ayant roulé parmi d'autres dans le lit des rivières, se trouvent polis naturellement, on les appelle *bruts ingenus*; & lorsque la figure en est pyramidale, *pointes naïves*; les anciens n'en ont pas connu d'autres. Le diamant est ou blanc ou coloré: celui qui est vert est le plus rare de tous: le couleur de rose, le bleu, & le jaune le sont aussi; le noir & le roux sont des pierres défectueuses. Le plus beau diamant qu'on connoisse est celui du roi de Portugal; on l'a tiré des mines du Brésil, il pèse 1680 carats, ou

feu; telles sont les Argyrites ou pierres lui-

douze onces & demie: on l'a évalué 224 millions de livres sterling. Celui du Grand-Mogol pèse 279 carats & demi, & Tavernier l'estimoit près de deux millions 500 mille écus d'Allemagne; celui du Grand Duc de Toscane pèse 139 carats, & le même voyageur l'estimoit sept-cens-mille écus, ou environ: en France le grand Sanci, diamant de la couronne, ainsi appelé parce qu'il avoit appartenu à la maison de Harlai-Sanci, pèse 106 carats: le Pitre, que le Régent acheta d'un gentilhomme nommé Pits, pèse 136 carats 3 grains. Le diamant se pèse au carat, qui est de 4 grains moins forts que ceux du poids de marc. Les jouailliers en Europe en examinent l'eau au jour, & aux Indes ils le font de nuit, à la lumière d'une lampe. L'eau qu'on appelle céleste, est la plus mauvaise, on la découvre difficilement dans le diamant brut. En Europe on le scie; aux Indes on le clive, c'est à dire qu'on le fend. Les diamantaires Indiens sont fort adroits. Ce fut Louis de Berquen, qui inventa en 1476 l'art de tailler le diamant. On appelle diamans de Baffa d'assez belles pierres, qui se trouvent dans les montagnes du voisinage de Baffa, gros bourg de l'île de Chypre: ils sont assez estimés, & peuvent passer pour de véritables diamans, quoique les connoisseurs y trouvent de la différence. L'art a imité les diamans: les diamans *du Temple*, ainsi appelés parce que les plus beaux se faisoient *au Temple*, à Paris, sont l'objet d'un assez grand négoce: ceux d'Alençon sont très-beaux. On se sert du diamant pour équarrir les glaces, & couper le verre. On appelle *Diamant Parangon* un diamant parfait. Le prix de ces pierres est fixé par le poids: bien entendu que le manque d'étendue, le défaut de couleur ou de for-

me, les glaces, les pointes rouges ou noires, &c. en diminuent considérablement la valeur: la table suivante pourra faire juger de ce qu'elles valent, lorsque ces défauts ne s'y trouvent pas. Les diamans taillés en facettes d'étendue sont ou de la taille de Hollande, ou de la taille d'Anvers; la première est la plus chère.

poids.	prix.	poids.	prix.
1 grain.	13 à 14 liv. de France	1 grain.	10 à 12 liv.
1 gr. & demi	24 à 25	1 gr. & demi.	18 à 20
3 grains.	66 à 70	3 grains.	40 à 42
5 grains.	200 à 210	5 grains.	140 à 150
9 grains.	800	9 grains.	450.
10 grains.	1000.	10 grains.	500 à 530
12 grains.	1500 à 1600	12 grains.	700 à 750
18 grains.	4000	18 grains.	3300.
24 grains.	6000	24 grains.	4200
30 grains.	10000 à 10500	30 grains.	6000
40 grains.	20000 à 25000	40 grains.	12000 à 13000
45 grains.	30000 à 40000	45 grains.	20000 à 25000
50 grains.	50000 à 60000	50 grains.	30000 à 36000
60 grains.	60000 à 70000	60 grains.	50000 à 60000

Les diamans épais, ou brillans, valent toujours, toutes choses égales, un tiers moins que les diamans à facettes d'étendue. Aux Indes Orientales le prix des diamans bruts est fixé: ceux d'un carat valent 12 à 13 écus d'Allemagne; ceux de deux, 16 à 17; ceux de quatre valent 38 écus; de cinq 42 écus. Les diamans de mauvaise couleur avoient autrefois un grand débouché en Europe: aujourd'hui il ne s'en trouve guère qu'entre les mains des Juifs. Les roses ou rosettes valent, selon Tavernier, 50 écus le carat; elles valent à Hambourg 64 écus, & à Amsterdam 70; celles de deux carats valent, suivant les mêmes estimations, 200, 220, 250; celles de

- quatre, 800, 1024, 1100 ; celles de cinq 1250, 1400, 1600. Les brillans au-dessous d'un grain se vendent ensemble à 30 ou 40 écus le carat. Il faut pourtant remarquer que les prix marqués, dans la table ci-dessus, ont haussé, & qu'il est difficile de donner à cet égard quelque chose de précis. En général après les diamans à facettes viennent les roses, ensuite les pierres épaisses, & enfin les diamans en table.
- 2) Le rubis est une pierre précieuse, d'une figure ou octogone ou arrondie, dont la couleur est rouge. On a le rubis oriental, il est ponceau : celui qui est couleur de sang, lorsqu'il pèse au-delà de vingt carats, est appelé escarboncle. Le rubis-balai est d'un rouge pâle, mêlé d'une nuance bleuâtre : le rubis spinel est d'un rouge clair, mêlé de blanc ; le rubicelle tire sur le jaune. Il n'y a en Orient que le royaume de Pégu, & l'île de Ceylan, d'où l'on tire des rubis ; ceux du Brésil sont peu estimés. Le souverain du Pégu, & celui de Ceylan, gênent ce commerce : le premier réserve pour lui tous ceux qui pèsent au-delà de quatre carats : le second défend à ses sujets d'en faire commerce. Les petits rubis se vendent ensemble le carat à 20 écus d'Allemagne, ou environ. Un rubis d'un grain vaut depuis 12 jusqu'à 30 écus. Un rubis d'un carat, quand il est beau, en vaut 100.
- 3) Le Saphir est d'un bleu céleste. Celui du Pégu est le plus estimé. On en tire aussi des royaumes de Calicut & de Cananor. Le roi de Ceylan en a interdit la sortie. Cette pierre perd sa couleur dans le feu. On a le saphir tout à fait bleu, un qui est couleur d'eau, un autre verdâtre, & un quatrième blanchâtre. Il vaut, suivant qu'il est plus ou moins beau, la moitié de ce que valent les rubis.

santes, comme le verre de Ruffie⁴) ou glace

- 4) La Topase, le véritable chrysolithe des anciens, est d'un jaune d'or. On en trouve aux Indes, en Ethiopie, en Arabie, au Pérou. Celle du Brésil perd sa couleur au feu, & y prend celle du rubis balai, ce qui a donné lieu à la fraude; on prétend même qu'il ne vient du Brésil d'autres rubis, que ceux qu'on a ainsi imités. Tavernier parle d'une topase du Grand-Mogol, qui pèse 157 $\frac{3}{4}$ carats. Celles de l'Europe ne sauroient passer pour pierres fines, elle sont trop tendres. Le prix des topases est ordinairement la moitié de celui des améthystes: celle d'un carat vaut deux écus.
- 5) L'Émeraude est verte: elle n'a pas à beaucoup près ni l'éclat ni la dureté du diamant vert. C'est la seule pierre qui soit verte sans mélange de couleur: l'Aigue-Marine est verte & bleue, le Peridot vert & jaune. On ne connoît point d'émeraudes orientales, quoiqu'en aient dit quelques auteurs. Aujourd'hui on les tire de la vallée de Tunia, ou Tomana, près de la nouvelle Carthage, & des montagnes de Grenade & de Popayen: il en vient delà en quantité. Les émeraudes brutes se vendent au marc, à raison de la grandeur des pierres: cela peut aller depuis 1800 jusqu'à 2000 livres de France. Les émeraudes d'un carat, taillées & de belle couleur, valent quatre écus, celles de six carats 50 à 60 écus, celles de dix 300 écus, ou environ. On dit qu'il s'en trouve une au couvent des Bénédictins de Reichenau, en Suisse, qui a un pied de long sur sept pouces de large & trois d'épaisseur.
- 6) La Chrysolithe est verte, mêlée de jaune ou de couleur d'émeraude. Cette pierre perd sa couleur au feu: lorsque son vert tire sur le jaune, on l'appelle Chrysopras.

de Marie, & les talcs ^{h)}): telles sont encore

- 7) L'Amethyste est de couleur violette, ou d'un violet pourpré: c'est un crystal teint par une substance métallique. Cette pierre perd sa couleur au feu: celle d'un carat vaut quatre écus.
- 8) Le Grenat est d'un rouge foncé: lorsqu'il est parfait, le rubis ne l'emporte sur lui que par sa dureté. On en tire principalement des royaumes de Calicut, de Cananor, de Camboye, d'Ethiopie &c.
- 9) L'Hyacinthe a son nom de la fleur dont elle imite la couleur: on en compte quatre sortes. On s'en sert pour faire la confection d'Hyacinthe.
- 10) Le Béril est céladon: il y en a de plusieurs espèces. Le Chrysobéril est plus pâle, le Chrysoprasin est verdâtre. Il y en a quantité à Camboye, à Martaban, au Pégu, & dans l'île de Ceylan.

g) Le verre de Russie, appelé glace de Marie, lorsqu'il est en petits morceaux, se trouve dans les parties septentrionales de l'Asie & de l'Amérique, en Suède, en Norvège, en Pologne, & surtout aux environs d'Archangel, & près du fleuve Wittim. Le meilleur verre de Russie est le plus clair: le verdâtre est le moins estimé. La grandeur des pièces en fait le prix, il n'y en a guère qui ayent $\frac{5}{4}$ d'aune en quarré. Les morceaux depuis $\frac{3}{4}$ d'aune jusqu'à une aune en quarré sont vendus deux roubles la livre. Pour l'ordinaire ils n'ont qu'un quart d'aune en quarré, & alors le pude, de trente deux livres & demi, se vend huit à dix roubles. En Sibirie, & dans les petites villes de Russie, ce verre sert aux fenêtres, aux lanternes, &c. On s'en sert aussi dans les vaisseaux, où il est d'un bon usage, parce qu'il ne se casse pas comme le verre ordinaire.

h) Le talc est une pierre luisante & squammeuse, qui se leve facilement en feuilles déliées & transparentes. On ne peut le décomposer au feu, & il n'y a point

les pierres de tuf ¹⁾, (*lapis ollaris*) comme la serpentine, les amiantes, dont l'espece la plus remarquable est le lin incombustible ²⁾, & enfin les asbestes. IV. La quatrieme classe est composée de pierres ordinaires, qui sont un mélange de toutes les autres; communément cette espece est un composé de spats & de quartz, & tels sont ces cailloux qu'on trouve sur les champs, & dont on pave les rues.

§. XXXII.

Des Sels.

On connoît trois especes de Sel: les sels acides, les sels alcalis, & les sels neutres. Quant à ce qui regarde les sels acides, la natu-

de dissolvant qui le divise. Autrefois on n'en trouvoit qu'en Espagne, ensuite on en découvrit dans l'île de Chypre, en Arabie, & en Afrique; aujourd'hui on en trouve en plusieurs endroits de l'Europe. Il sert à couvrir des tableaux en miniature & en pastel. On parle beaucoup de l'huile qu'on en peut tirer, & qui doit être une espece de sard; mais c'est une supercherie. Le talc rouge de Russie est le meilleur pour les tableaux: celui de Venise, qui est blanc, réduit en poudre, est un Cosmétique.

1) La pierre ollaire se travaille au tour, & prend un fort beau poli.

2) L'amiante est composé de fils qui se détachent aisement: c'est pour cela qu'on en peut faire un tissu, qui ressemble à la toile, & que le feu blanchit. Les

re n'en produit point de purs sous une forme sensible; le chymiste les tire de quelques corps, il s'en évapore naturellement de quelques autres: tel est par exemple l'acide vitriolique, qui s'évapore de quelques eaux minérales, & celui qui s'élève sous la forme de vapeur dans plusieurs mines. Les corps dont on tire ces sels sont le nitre, le sel commun, l'ambre jaune & l'ambre gris, les charbons de terre, le tartre, l'oseille, &c. Les sels alcalis ¹⁾ sont ou fixes ou volatils: on trouve l'un & l'autre dans quelques eaux minérales, & le dernier en particulier dans quelques pierres, comme dans le marbre noir, dans la serpentine, dans la pierre olivaire, &c. Les sels neutres sont un sel compo-

Transactions de 1686 donnent la maniere de filer l'amiant: on en peut aussi faire du papier, & il s'en est fait à Oxford: on peut l'employer encore à la place de meche dans les bougies & dans les chandelles. Sur les Pyrénées on en fait des cordons, des jarretieres, des ceintures, &c. Il paroît que les anciens ont connu l'amiant.

1) Il y a deux especes de sels alcalis, l'une de la nature du tartre, comme le tartre, les cendres gravelées, la potasse, presque tous les sels lixiviels qu'on retire des plantes: l'autre de la nature de la base du sel marin, comme le *Natrum*, le borax, le sel de soude. La premiere espece tombe en défaillance à l'air, la seconde ne le fait pas: c'est pour cela qu'on ne peut se servir de la premiere que pour les savons liquides.

fé des deux autres ; de tous ces sels le plus utile & le plus nécessaire est le sel commun *) ; il y en a trois especes, savoir 1. le sel gemme *) qui est appelé sel fossile, lorsqu'on le tire de la terre tout mêlé de parties terrestres,

») On ne connoît en Europe qu'un seul pays où l'on ne se serve pas de sel pour assaisonner les mets ; c'est l'Islande. Si les habitans de cette île avoient des mines de sel, ou des fontaines salées, ou du bois pour tirer du sel des eaux de la mer, l'usage du sel y seroit certainement introduit. Il est peut-être étonnant qu'on n'y ait point cherché de ressource dans le froid, qui en congelant l'eau cristallise le sel. M. de Breuck a fait en Norvege un établissement de ce genre, & il y a parfaitement réussi. Les anciens Germaines tiroient leur sel d'une espece de fougère aquatique, comme font encore aujourd'hui les habitans de l'Orénoque.

») On trouve du sel fossile en Pologne : les mines de Wieliczka & de Bochnia, dans le Palatinat de Cracovie, en rendent annuellement au-delà de 600 mille quintaux. La Hongrie a quelques mines de sel : celle de Rhona-Szeck, dans le Comté de Maramaro, en fournit au delà de 200 mille quintaux : celle d'Eperies n'est pas moins abondante : mais comme ce sel est mêlé d'une quantité de particules hétérogènes, on est obligé de le purifier par la cuisson. La Transilvanie a des mines de sel près de Kolos, de Torda, & de Homorod : la Catalogne en a aux environs de Cordone ; l'Angleterre près de Norwich dans le Comté de Chester ; l'Autriche près de Gemünd ; le Tirol près de Halle ; l'Archevêché de Saltzbouurg près de Hallein. Il y en a aussi en Russie.

o) Il n'est pas aisé d'expliquer comment l'eau de la mer est salée. Il y a même des variétés à cet égard,

comme est presque tout celui des mines de Pologne, & sel de montagne, lorsqu'on le taille en gros morceaux semblables au crystal, comme est celui de Saltzbourg: II. le sel marin :) qu'on tire des eaux de la mer: &

que les Naturalistes n'expliqueront jamais. Les eaux de la mer Baltique sont moins salées que celles de la mer d'Allemagne, & celles de l'Océan le sont plus que celles-ci. Quelques auteurs ont remarqué, qu'il y avoit des endroits dans la mer d'Allemagne où l'eau rendoit en sel jusqu'à la septieme partie de son poids, tandis que l'eau du golfe de Bothnie n'en donne pas la trente ou quarantieme partie. On prétend qu'en général vers l'Équateur l'eau de la mer se trouve plus salée que vers les Poles. Indépendamment de l'utilité qu'on retireroit dans les voyages sur mer à dessaler l'eau, on découvreroit peut-être, en y parvenant, la raison de ces variétés. J'ignore si la machine proposée par M. Poissonier, & éprouvée en 1765, a eu tout le succès désiré: mais quand cette machine ne rendroit pas l'eau entièrement potable, elle devroit pourtant favoriser la recherche & la découverte des raisons de cette inégalité. C'est de l'eau de la mer épaissie & cristallisée que se fait le sel marin: celui qui n'a besoin que des rayons du soleil, pour prendre sa consistance, est ce qu'on appelle sel gris: celui à qui on la donne par le moyen du feu, est appelé sel blanc. Pour ce qui regarde le sel gris, il est assez aisé de le faire. On choisit un terrain bas, que la nature a rendu propre, par sa situation, à recevoir les eaux de la mer au montant de la marée; on retient les eaux par des écluses, & on laisse au soleil & au vent le soin de cristalliser le sel. Ce sel gris, dissous dans l'eau douce, & nettoyé avec du sang de bœuf, ou quelque autre matière propre à produire de

enfin III. le sel de fontaine ¹) ou de puits salé, qu'on tire des eaux de fontaine ou de puits, par

l'écume, est du sel raffiné après avoir été de nouveau cristallisé. Le temps propre à la cristallisation du sel gris est depuis la mi-Mai jusqu'à la fin d'Aout. Dans les salines de l'Avranchin, dans la basse Normandie, on s'y prend autrement: quand la mer est calme, elle monte dans une baie qui s'étend le long de l'Avranchin, & d'une partie de la basse Bretagne; elle y entre avec un mouvement très-lent, & dépose sur la plage une terre glaise, bleuâtre, fine, bien lavée, d'où naît un dépôt de limon, qu'on appelle *lisses*: ce limon est plein de sel; on le ramasse pour le transporter dans des fosses où l'on fait entrer de l'eau de mer (ce limon tient aussi lieu d'engrais): cette eau lave ce limon, & lui enlève son sel: on conduit cette eau par des canaux dans des vaisseaux où elle s'évapore par le moyen du feu. En France il ne se fait guère de sel blanc que sur les côtes de Normandie: le sel gris se fait le long des côtes de l'Océan, & sur les bords de la Méditerranée. Pour faire juger de la quantité de sel que les François font entrer dans le commerce, je remarquerai que la seule baie de Bourneuf a 20 mille salines, que chaque saline a cinquante aires ou eillettes, & que chaque eillette donne environ 700 livres de sel: cela fait pour la seule baie de Bourneuf 700 millions de livres de sel. C'est là un des revenus les plus considérables de la Couronne, & une branche de commerce inépuisable. En Espagne la seule saline de Matta dans le royaume de Valence donne, dans les années abondantes, 1500 mille fanegues de sel; comme la fanegue est évaluée à 150 livres, cela fait 225 millions de livres de sel. Les Espagnols ont encore des salines importantes dans le royaume de Catalogne, dans celui de Valence, dans l'Andalousie, & dans les îles de Majorque, d'Yvica, & de

le moyen du feu : ce sel est le plus pur, mais le moins salant. Parmi les autres sels neutres

Formentera. En Italie c'est dans le pays de Genes, dans l'île de Corse, dans l'Etat Ecclesiastique, dans le royaume de Naples, & en Sicile qu'on en fabrique. Les Anglois tirent beaucoup de sel des îles du Cap Verd, surtout de l'île de Mai, & de l'île de Sel. Les salines de Newcastle en fournissent beaucoup ; les sauniers tirent par jour 15 à 20 boisseaux, de 56 livres chacun, d'une chaudiere de 14 pieds de long, d'onze pieds & demi de large, & de 16 pouces de profondeur : elle contient 1305 gallons. On consomme par tonneau de sel, c'est à dire pour 40 boisseaux, trois chaldérons de charbons de terre qui coûtent 16 schelings fix sous, & on donne 4 schelings aux ouvriers. Il faut trente tonneaux d'eau de mer pour donner un tonneau de sel.

p) Le sel des fontaines & des puits salés est celui dont on se sert le plus en Allemagne. Les salines de la Franche-Comté & de la Lorraine, ainsi que celles du Duché de Magdebourg, qui seules pourroient suffire à l'Allemagne, sont les plus fameuses. On croit ce sel plus sain que le sel fossile & le sel marin. La maniere d'extraire le sel de l'eau des puits & fontaines salés est assez simple : l'eau est rassemblée dans un réservoir commun : on l'éleve par le moyen de plusieurs pompes pour la faire tomber ensuite sur de petits fagots d'épines, rangés les uns par dessus les autres dans un bâtiment, qu'on appelle bâtiment de graduation : l'eau s'évapore en partie, & celle qui retombe dans le réservoir placé au-dessous des épines est par conséquent plus chargée de sel, parcequ'elle a moins d'eau. De ce dernier réservoir l'eau salée passe dans les chaudières. Pour juger de la quantité de sel qui se trouve dans une eau quelconque, il suffit d'en peser une pe-

on compte l'alkali artificiel de nitre, qui est un salpêtre détonné, les fels de plantes, les fels alcalis tirés des cendres du marc de raifins, &

x) En général on entend par Potasse un sel alkali tiré des cendres de quelque végétal, & ensuite calciné. La plus commune est celle d'Allemagne, qu'on tire des cendres de bois, qui dissoutes dans l'eau donnent, après l'évaporation, un sel perlé. En Allemagne on se sert du chêne, en Russie du hêtre, & à son défaut de l'auline; on ne destine à cet usage que de vieux arbres, qu'on brûle sur terre à feu lent. En Angleterre on brûle la fougère, & presque toutes sortes de bois pour en tirer de la potasse; dans les provinces septentrionales de ce royaume on sèche les plantes marines, qu'on brûle ensuite. La potasse fait un objet de commerce fort important pour la Russie, c'est un revenu de la Couronne; & l'Angleterre en tire delà au moins pour un million & demi d'écus d'Allemagne. Cela a cependant diminué considérablement depuis la découverte de Mr. Stephans, qui dans un ouvrage anglois, publié en 1755, a montré la manière de faire en Amérique de la potasse, entièrement semblable à celle qui se fait en Russie, & qui outre cela a l'avantage de ne pas manger le linge: aussi le Parlement lui a-t-il accordé une gratification de trois-mille livres sterl. La manière de faire la potasse, donnée sous le nom de l'Amiral Waarens, est une supercherie. La vélassé est un sel semblable à la potasse, mais tiré des cendres du saule. Ces fels, qu'on retire après l'évaporation, sont calcinés dans de grands fourneaux: & les cendres qui restent au fond du tonneau, pendant que l'eau en tire les fels, peuvent servir d'engrais. L'usage de la potasse est pour les savonniers, les verreries, la blanchisserie des toiles & du linge, pour l'émail de la faïence, & pour la teinture. Il faut savoir que la potasse de Russie étant remplie

des côtes de tabac, la potasse *), la soude'), & le sel alkali artificiel de tartre, qui est le plus fort de tous.

de beaucoup d'impuretés, ne peut servir aux fines teintures.

9) La soude est premièrement une plante, appelée aussi *Kali*; il y en a de deux especes. La grande espece est ou cultivée ou sauvage; on en sème aux environs de Montpellier; la petite espece ne croît pas à la même hauteur. L'une & l'autre croissent au bord de la mer. Cette plante après avoir été coupée & séchée comme le foin, jetée ensuite dans de grands trous faits en terre, est réduite en cendres. Au bout de quelque temps ces cendres deviennent pierreuses, & forment ce qu'on appelle encore soude, ou sel de soude. Ce sel n'a pas besoin, comme la potasse, d'être retiré par le moyen d'une lessive, c'est le seul ouvrage de la calcination. Il sert également dans les verreries, dans les savonneries, dans les blanchisseries, aux teintures, à la médecine même, qui l'emploie extérieurement & intérieurement. On tire encore de la soude d'une autre espece de *fucus*, nommé Varech ou Gouemon, d'où lui est venu le nom de soude de Varech, fort connue sur les côtes de Bretagne. La soude d'Espagne est la plus estimée: elle nous vient dans des paniers de roseau: on en connoît de trois especes, celle qu'on appelle de barille, celle qu'on nomme de bourdine, & enfin celle qui porte le nom de *Agna-azul*, & qui se prépare aux environs d'Alicante. La plus grande partie de la soude d'Espagne se fait dans les royaumes de Murcie & de Grenade: année commune il sort d'Alicante plus de 42 mille quintaux de soude de barille, & de 8 mille quintaux de soude de bourdine. La barille se sème en Mai sur les terres qui ont porté de l'orge, & s'arrache, avec la racine, en Septembre.

gayat ^{d)}): II. l'ambre jaune ^{e)} & l'ambre gris ^{f)}; III. & enfin le soufre proprement dit avec ses especes ^{g)}).

destiné au feu de cuisines & à tous les ouvrages métalliques, 2) le *Scotch-Coal*, charbon d'Ecosse, dont les gens aisés se servent pour chauffer leurs appartemens, 3) le *The-Culm*, charbon fort léger, dont on se sert dans le pays de Cornouailles pour la fonte des métaux. Il y a encore le *Kennel* ou *Candle-Coal* qu'on emploie comme pierre à marker, qu'on travaille au tour, & qui prend un beau poli. J'ai souvent vû des amateurs de curiosités naturelles se persuader, que tous les charbons de terre des Anglois ressembloient au *Candle-Coal*, dont on trouve plusieurs morceaux dans les cabinets des curieux. Les mines les plus riches sont aux environs de Newcastle, dans le comté de Northumberland, & près de Whitehaven dans celui de Cumberland. Il y en a aussi aux environs de Londres, qu'on n'exploite pas pour faire valoir celles de Newcastle, & entretenir par là un grand nombre de mariniers. La seule ville de Londres consomme par an 600 mille chaldons, (21000 mille boisseaux) de charbons, qui viennent de-là: ce commerce entretient 1500 barques, de 100 à 200 tonneaux, & trente mille personnes. Les salines de Sheves, près de Newcastle, en consomment beaucoup: l'Ecosse, l'Irlande, la France, la Flandre, & la Hollande, quoique tous ces pays en ayent aussi, en enlèvent une grande quantité. Le Comté de Hainaut & le pays de Liège, le Comté de la Marck, le Duché de Magdebourg, la Misnie, la Hesse, &c. en ont également. Le charbon de bois fossile repand, quand il brûle, une odeur bien désagréable: mais il brûle bien & longtemps.

d) Le Gagat ou Gayat est un asphalte durci, qui prend un beau poli. Dans le Wurtemberg on en fait différens ustensiles.

§. XXXV.

Des Métaux imparfaits.

Par demi-métaux, ou métaux imparfaits,

e) L'ambre jaune est ou transparent ou opaque: le premier peut servir à faire des verres de microscope, des miroirs ardents, & des prismes: l'autre est ou citronné, & c'est le plus beau, ou blanchâtre, ou roux. On a le secret de le colorer. Jusqu'à présent on ne connoît encore ni sa nature ni sa formation. On a dit que c'étoit une concrétion de l'urine du Lynx, ou bien une concrétion des larmes de quelques oiseaux, la gomme d'une espece de sapin, un bitume, & qui fait combien d'autres opinions ridicules on n'a point eues sur la formation de l'ambre? On en trouve en Italie, en Provence, sur les côtés de Marseille, en Sicile, en Pologne, en Silesie, en Suède, en Dannemarc, mais surtout en Prusse le long de la Baltique. On le pêche avec des filets à soixante ou quatre-vingt pieds de profondeur; & il est à remarquer, que la pêche est abondante après un vent du Nord, qui a duré quelque tems: on s'en trouve aussi en fouillant dans le sable le long du rivage, c'est ainsi que cela se pratique en Suède & en Prusse. On en fait des colliers, des bracelets, des boîtes, & d'autres menus ouvrages: on l'employe à la composition d'un vernis. Les Hollandois vendent souvent pour de l'ambre jaune une résine végétale, appelée Gomme de Loock, qui vient de l'Amérique: on contrefait encore l'ambre jaune avec du coton & de la térébenthine, avec des jaunes d'oeuf & de la gomme arabique, & avec de la gomme de Copal.

f) Il y a trois especes d'ambre gris, il y en a de cendré, de blanchâtre, & de noirâtre ou de noir. La première est la meilleure: elle se tire ordinairement de Madagascar. On en trouve le long des côtes des îles Moluques, sur les côtes d'Afrique depuis Mozambique

on entend ces corps fossiles, qui sont plutôt cassans que malléables, que le feu met en

jusqu'à la Mer-Rouge, sur les côtes de l'île Saint-Maurice, de Madagascar, des îles Maldives, des îles Bermudes, de la Jamaïque, de la Caroline, de la Floride, sur les rades de Tabago, de la Barbade, &c. La plus grande consommation s'en fait en Perse, dans l'Arabie, au Mogel, à la Chine, au Japon, au Tonquin : le principal usage qu'on en fait, est pour le parfum, il entre aussi dans quelques médicamens ; il en entre dans quelques liqueurs, quelquefois dans le chocolat, &c. Il est bien rare d'en trouver de pur : le meilleur est gâté par le mélange de la civette ou du musc. Il y a cependant des gens qui prétendent que sans ce mélange il ne seroit pas supportable. On ne connoît pas mieux l'origine de l'ambre gris, qu'on ne connoît celle de l'ambre jaune : on a cru que c'étoit l'excrément de quelques oiseaux, ou du crocodile, ou de la baleine : d'autres ont dit que c'étoit la gomme d'une espèce de sapin, d'autres un champignon marin, ou bien une production végétale des racines d'un arbre, enfin des rayons de cire & de miel déposés par une espèce de mouches dans le creux des rochers. Ce qu'il y a de plus vraisemblable, c'est que l'ambre gris n'est autre chose qu'un bitume, qui sort des terres, & qui par sa légèreté surnage, jusqu'à ce que les vagues l'aient jetté vers les côtes.

g) Le soufre qu'on trouve pur, est appelé soufre vierge lorsqu'il est bien jaune & transparent, & pierre de soufre lorsqu'il est opaque & différemment coloré. On en retire de quelques eaux minérales ; les volcans en jettent ; quelques corps, qui en sont imprégnés, tels que certaines terres, les Quis ou Pyrites, & certains métaux, en sont dépouillés par le feu.

fusion, & dont une partie s'évapore par l'action du feu. Tels sont le vif argent ⁴⁾),

4) Le vif argent est un métal liquide : on le trouve dans la terre ou dans sa propre mine, ou dans la mine de quelque autre métal. Le premier est appelé vif-argent vierge, & il est de deux especes ; il y en a qui s'échappe tout pur à travers les fentes de quelques rochers ; l'autre n'est séparé de sa mine qu'après plusieurs lotions ; le second est appelé vif-argent commun, on ne peut le tirer de la mine que par l'ignition. On casse cette mine, on la lave, on la met dans de grandes cornues, où la violence du feu le fait monter. Il est étonnant que les chymistes se soient imaginés que le mercure étoit la base de tous les métaux, tandis qu'on tire des mines cinquante-fois plus d'or que de vif-argent. On en trouve près d'Ydria, entre la Carinthie & le Comté de Goerz, (cette mine rendit, en 1663, deux-cens-cinquante-cinq-mille-neuf-cens-quatre-vingt & une livres de mercure, & en 1752 elle en rendit 300 mille) dans la Misnie, dans le pays de Hesse, en Bohême, en Hongrie dans les Comtés de Soli & de Gomore, en Transilvanie près de Zlatna, en Espagne ; dans le Duché de Toscane près de Civigliani, à la Chine, & au Pérou. J'ajouterai ici qu'en Pologne il y a deux endroits qui donnent du mercure vierge, l'un près de la montagne de Zimnawoda, à six miles de Cracovie, & l'autre près des montagnes de Bialegrad dans le Palatinat de Russie. Le Cinnabre n'est que du mercure mêlé avec une septieme ou huitieme partie de soufre : on l'appelle naturel, lorsque la nature même a fait ce mélange, & factice lorsque c'est à l'art qu'on le doit. En France il s'en trouve une mine entre Saint-Lo & Carentan en Normandie ; en Espagne on en trouve des mines plus abondantes : mais

l'arsenic ¹⁾, le cobalt ²⁾; l'antimoine ³⁾, le bismuth

les plus renommées sont en Hongrie. Un bon cinnabre donne par livre 14 onces de vif-argent. On fait du cinnabre bleu en ajoutant au cinnabre du sel amomiac. Le mercure sert à guérir de cruelles maladies. Les orfèvres les fourbisseurs & les doreurs l'employent, les miroitiers en font un amalgame avec du plomb, ou de l'étain, ou du bismuth, pour les couches des glaces & des miroirs. Du cinnabre on fait des pillules qu'on donne aux chevaux dans quelques maladies; les peintres en font un rouge qui sèche difficilement: il entre aussi dans la composition de la cire à cacheter. La meilleure marchandise que ceux de l'Europe, qui font le commerce de contrebande avec l'Amérique espagnole, puissent porter aux Espagnols, c'est du vif-argent; on donne, poids pour poids, argent pour mercure, or une livre de mercure ne vaut guère que deux florins d'Allemagne, & il faut 16 pieces de huit, c'est à dire 32 florins, pour faire une livre d'argent dans les colonies espagnoles de l'Amérique.

i) L'Arsenic est un demi-métal solide, & fort caustique. On le trouve ou pur, ou mêlé avec d'autres matières. Pur il paroît quelquefois sous la forme de vapeur, quelquefois comme une farine blanche, rarement sous la forme de cristal. Mêlé avec d'autres matières il est de différentes couleurs; l'arsenic rouge, comme celui qui est jaune, participe du soufre, le noir du bitume; l'arsenic d'un jaune; verdâtre, ou rougeâtre, participe non-seulement du soufre, mais encore de quelque autre matière, & on l'appelle alors orpiment. Les Orientaux se servent de l'orpiment, qu'ils mêlent avec de la chaux & de l'huile de lavande, pour enlever le poil: ils appellent ce dépilatoire *Rasma*, ou *Lasma*.

bismuth *) & le zinc *). Il est bon de re-

A) Le Cobalt est de différente espee: il y en a de fort dur, il y en a de friable, il y en a qui ressemble à une terre; ordinairement il renferme beaucoup d'arsenic. Celui qu'on tire des mines de Schneeberg, en Misnie, passe pour le meilleur: il est pour la Saxe d'un revenu bien plus considérable que les mines d'argent qu'on y exploite. Il n'y a point de minéral plus commun que celui-ci; point de mines presque où l'on n'en trouve; mais il n'est pas par-tout d'une égale bonté. On en tire cette couleur bleue, appelée simplement bleu, & voici la maniere dont cela se fait en Saxe. D'abord on grille le Cobalt pour faire évaporer l'arsenic, qui s'y trouve incorporé; on le casse ensuite pour le calciner plus aisément; après cela on le porte au moulin, où on le pulvérise. Cette poudre, mêlée avec deux ou trois fois autant de cailloux pulvérisés, forme une pâte dont on remplit des tonneaux: cette matiere durcie est ce qu'on appelle safre, ou safior. Quelquefois aussi on ne mêle point de poudre de cailloux au cobalt pulvérisé, on se contente de le mouiller, & de le laisser ainsi se durcir. L'émail des peintres, (Smalte en allemand) differe du safre, en ce qu'on ajoute de la potasse au mélange de cobalt & de cailloux pulvérisés, on fait une pâte de ce mélange, après qu'elle s'est durcie on la fait fondre: le verre qui en provient est porté au moulin, où on le réduit en poudre, qu'on lave pour la dégager de toute impureté, & qu'on pulvérise de nouveau pour faire ce bleu, ou cet émail, que les peintres en porcelaine employent; on s'en sert aussi à bleuir l'empois. La Saxe débite une grande quantité de bleu & de safior: il y est défendu d'exporter le cobalt cru, qui doit être remis aux fabriques du pays, où on le prend à un certain prix. On a fait, à cet égard, de très-bons arrangements: les

marquer que par mine *) on entend non-seulement ces chambres & ces galeries creusées sous terre, pour y chercher les métaux, mais encore un corps fossile dans le quel se trouve en abondance un métal quelconque.

entrepreneurs n'osent pas en travailler au de là de 6000 quintaux par an. Les Hollandois achetent beaucoup de ce bleu ; ils lui donnent une nouvelle préparation : celui qu'ils revendent est plus pâle ; soit qu'ils y mêlent de la craie ; soit, comme il est plus vraisemblable, que réduit à une poudre plus fine, il paroisse moins foncé. Les Chinois & les Japonois ont aussi des mines où il se trouve du cobalt : mais il y a apparence que ces mines sont épuisées, ou bien le cobalt est d'une qualité inférieure, ou ils le préparent mal ; car le bleu de leur porcelaine moderne n'est plus aussi beau que celui de la porcelaine ancienne.

1) L'antimoine paroît sous différentes formes & avec différentes couleurs : il sert surtout à rendre à l'or sa couleur, & à le dégager de ses impuretés ; c'est le seul métal auquel l'or ne s'attache jamais. On fait, de l'antimoine & du régule d'antimoine, des gobelets purgatifs, c'est à dire qui purgent & qui font vomir ceux qui boivent dans ces gobelets. Basse Valentin, Moine, & le premier qui porta dans la médecine l'usage des remèdes chymiques, fut suivi par Paracelse & Van-Helmont ; il s'étoit apperçu que l'antimoine engraissoit les cochons, il voulut s'en servir pour rétablir le visage maigre & plombé des moines ; mais l'épreuve ne fut pas heureuse, une bonne partie des moines en moururent, & c'est sans doute à ce malheur qu'il faut attribuer le nom que ce demi-métal porte.

§. XXXVI.
Des Métaux.

Les métaux proprement dits, ou les métaux parfaits, sont des corps fossiles, plus ou moins malléables, & que le feu réduit en fu-

m) Le Bismuth se trouve quelquefois pur, le plus souvent il est mêlé avec du cobalt & de l'arsenic, ou avec du soufre: on en découvre aussi dans quelques pierres sablonneuses. Dissous dans l'eau forte, & précipité par le moyen de l'eau commune, on en tire le blanc d'Espagne, ou le blanc de perles, dont on se sert comme d'un fard.

n) Le Zinc est de tous les demi-métaux le moins cassant. Il nous en vient beaucoup des Indes Orientales: celui de Goslar contient quelque peu de plomb: celui d'Angleterre paroît n'être que du zinc oriental dépuré. En France on prépare aux environs d'Aix un Zinc artificiel avec de la calamine & du charbon. Son grand usage est pour les métaux composés.

o) L'exploitation des mines n'est point encore un art bien sûr: les veines sont ordinairement découvertes par hasard, les puits creusés à l'aventure, le niveau pris au coup d'oeil; les coupures transversales & autres épreuves coûtent beaucoup, & rebutent enfin les propriétaires, qui s'en prennent à la terre: aussi n'y a-t-il guères d'entreprise qui ait moins de crédit que celle des mines. Cependant c'est un objet qu'il ne faut point négliger, & qui sera toujours d'une très grande utilité, si l'on ne veut pas envisager ces entreprises comme un revenu assuré: le desir de jouir trop tôt & les espérances de jouir longtems gâtent beaucoup de choses. En général le travail des mines consiste dans le triage, dans la séparation des substances nuisibles, & dans l'addition des matières convenables, qu'on appelle fondants. L'art d'ex-

sion. On en compte six ; I. le fer, ¹) qui est de tous le plus dur, le plus utile, & le plus commun. Tous les pays de l'Europe en ont, & quelques-uns en ont en si grande abondan-

exploiter les mines, celui de travailler le minerai pour en retirer le métal par la fusion, & celui des forges ont été bien perfectionnés dans le siècle passé. C'est à un Evêque de Bamberg qu'on doit l'utile invention des soufflets de bois, introduite au *Hartz* en 1620, & c'est à un Suisse qu'on doit les trompes ou soufflets à chute d'eau.

p) On a cru longtemps que l'Amérique n'avoit point de fer, mais on s'est assuré du contraire: elle en a en aussi grande abondance que toutes les autres parties du monde. Une autre erreur, dont on est revenu, est l'idée où l'on a été qu'il n'y avoit point de fer natif: aujourd'hui il est hors de doute qu'il s'en trouve, quoiqu'en très petite quantité. J'en ai vu un morceau entre les mains du célèbre Mr. Marggraf, & Mr. Rouelle en a reçu un morceau tiré des environs de la rivière du Sénégal: on en a forgé des barres sans préparation préliminaire. La mine de fer est ce corps minéral dont on tire le fer par différentes opérations: il y en a plusieurs espèces. On distingue la mine cristallisée, la mine blanche, celle qui est noirâtre, la grisâtre, ou bleuâtre, la mine spéculaire, la mine sanguine, l'aimant, le sable, & le limon tenant fer. Il y a cela de particulier au limon de la mer; qu'après avoir été enlevé on en retrouve d'autre au bout de quelques années, contenant à peu près la même quantité de fer. Il faut ajouter à ces mines les ochres qui ont du fer, mais d'une qualité médiocre. Ces mines ne sont pas les seules matières qui en contiennent: on en trouve dans différens corps: beaucoup de pierres précieuses doivent au fer leur couleur, tels sont les rubis, les amethystes, la

ce, qu'il fait leur principal revenu, comme la Suède, le Comté de Namur, le Luxembourg, &c. Jusqu'à présent la Suède a fourni le meilleur, & en a exporté le plus. L'acier ¹⁾ est un fer

cornaline, &c. presque toutes les pierres & les terres colorées sont ferrugineuses. On trouve encore du fer dans l'émérid, dans la manganèse, dans les mines arsénicales, dans la calamine, dans la pierre d'aigle, & dans l'argile de potier: il y en a dans un grand nombre d'eaux minérales: il se trouve incorporé à d'autres métaux, surtout au cuivre, & on en découvre toujours dans les mines d'or: on en a découvert dans les plantes, & même dans le corps humain; Mr. Menghini a trouvé, après plusieurs expériences, que le sang d'un adulte (qui en a ordinairement 25 livres,) en contenoit 70 scrupules. Le fer de Suède est estimé; il est à bon prix: on en exporte par an au moins 300 mille Schipfonds (de 320 livres de Suède). La Norvège vend son fer plus cher, elle en exporte annuellement pour trois à quatre-cens-mille écus d'Allemagne. Le fer de Russie se tire de Sibérie, on en exporte environ 300 mille Pudres; c'est à dire près de dix millions de livres.

q) Le fer qui vient de la première fonte de la mine est appelé fer de gueuse; il est alors encore imprégné d'une quantité de parties hétérogènes, ce qui paroît parcequ'il se casse fort aisément: on en fait des plaques de cheminée, des chaudières, &c. qu'on moule en terre ou en sable. Pour lui donner un certain degré de ductilité, il faut le faire fondre à plusieurs reprises, & ensuite le frapper à grands coups de marteau; c'est ce qu'on appelle affiner, & alors c'est ou du fer forgé ou de l'acier. L'acier, quand il est bien trempé, (à quoi l'on ne parvient qu'à force de tâtonner) est de tous les métaux le plus dur, c'est pourquoi on en fait un grand

purifié ou affiné: le fer blanc *) est un fer cou-

usage pour les outils & les instrumens tranchans de toute espece. Les Acieries de Dalécarlie, où l'on employe la mine de marais & celles de Quvarnbeka en Suède, celle de Dambach à sept lieues de Strasbourg, découverte par Mr. Makaud de Hircheim, celle de Saltzbouurg dont l'acier est excellent, celles de la Carinthie, du Piemont, du Tirol, de la Stirie, donnent de l'acier naturel. L'acier artificiel se fait presque partout où il y a du fer. On coule en plaques minces, & non en gueuses, celui qu'on veut changer en acier: l'acier artificiel a ce désavantage que remis au feu il perd sa qualité d'acier, ce que ne fait pas l'acier naturel. On a cru autrefois que c'étoit un fer entièrement pur, mais des expériences très soigneusement faites ont prouvé, que c'étoit un métal qui tenoit le milieu entre le fer de fonte & le fer forgé; il est moins dépouillé que le second des parties hétérogenes, mais il l'est plus que le premier. L'acier naturel est donc celui où l'art n'a eu d'autre part que de détruire, par le feu, l'excès des parties salines & sulfureuses, dont le fer de fonte est trop chargé; & l'acier artificiel est celui où l'art a donné à du fer une quantité de matieres étrangères qui lui manquoient pour être acier, c'est du fer forgé converti en acier. Il y a deux especes de mines de fer: l'une contient un soufre peu adhérent, qui s'exhale & s'échappe aisément au feu, en sorte que la matiere métallique, dégagée aisément de ses souffres & de ses sels, reste telle qu'elle doit être pour être du fer forgé; l'autre mine contient un soufre fixe, qu'on ne détache qu'avec peine, il faudroit bien du tems pour le réduire à l'état de fer forgé; c'est de l'acier. Pour convertir en acier le fer forgé, on l'enferme avec des matieres sulfureuses & salines dans un creuset bien scellé, qu'on expose, pendant plusieurs jours, à un feu continuel: ces matieres sont du vieux

vert d'étain: l'aimant est un fer minéralisé.')

cuir, des cornes d'animaux, de la suie, des cendres, du sel marin: les experts font un secret de tout cela. En Suède on fait rougir la première fonte d'acier naturel, puis on la forge, & ensuite on la fait fondre une seconde fois: en Alsace on supprime cette seconde fonte. Pour fabriquer un cent pesant d'acier, ou selon la façon de compter en Suède, pour huit grandes livres, ou 160 petites, il faut 30 tonneaux de charbon. De 26 livres de fonte on retire 13 à 14 livres d'acier. Les aciéries de Suède fabriquent trois espèces d'acier: celui qui est en baril, celui dont on fait les lames d'épée, qu'on trempe quatre fois, & l'acier parfait, qui est travaillé & trempé huit fois. En général l'acier d'Allemagne est le meilleur: les Anglois emploient surtout celui de Stirie dans ces beaux ouvrages en acier, qu'on recherche partout.

r) Pour faire du fer blanc il faut avoir du fer doux, qui se forge bien à froid. On le réduit ensuite en plaques, & après l'avoir chauffé & battu à plusieurs reprises, & trempé autant de fois dans l'eau sure, on le frotte avec une éponge imbibée de colle, on le saupoudre de sel ammoniac, ou de sel de tartre bien pulvérisé, & enfin on le plonge une demi-minute dans une chaudière remplie d'étain fondu. Cette plaque, qu'on travaille ainsi, avant qu'elle soit couverte d'étain, est appelée tole: l'eau sure est un eau où l'on a fait fermenter de la farine de seigle. Les ouvriers qui font le fer blanc font un grand mystère de ce qu'ils ajoutent à l'étain dont ils se servent; on a pourtant lieu de croire que c'est du cuivre.

s) On trouve l'aimant dans les mines de fer, surtout dans celles de Suède & de Norwege. Comme c'est un corps tenant fer, on en peut retirer de la même manière qu'on en retire de toute autre mine de fer. L'aimant attire le fer, il a deux points qu'on appelle ses poles, & qui se tournent toujours l'un vers le Nord, & l'autre

II. Le cuivre ¹⁾ a une grande ductilité: l'Eu-

vers le Midi. On a remarqué que la force attractive n'est pas dans l'aimant en raison de sa grandeur: cette force s'étend ordinairement depuis une livre jusqu'à huit: rarement en trouve-t-on qui attirent & soutiennent un corps d'un plus grand poids. L'aimant communique sa vertu au fer, & c'est ainsi que nous avons eu des aiguilles aimantées, par le moyen desquelles on a fait des boussoles, qui indiquent aux voyageurs le Nord & le Midi des lieux où ils se trouvent: la ligne qui traverse les deux poles de cette aiguille n'est pas exactement la méridienne du lieu, c'est ce qu'on appelle la déclinaison de l'aiguille, qui n'est pas la même par tout: aujourd'hui elle décline vers l'occident. Elle a encore un mouvement qui l'écarte de la ligne horizontale, c'est ce qu'on appelle son inclinaison. Dans l'hémisphère septentrional le pole septentrional de l'aiguille se baisse, dans l'hémisphère méridional c'est le pole méridional. Enfin on a des aimants artificiels, qui ne sont que des masses de fer ou d'acier, auxquels on a donné, sans le secours d'un aimant, toutes les propriétés qu'on y remarque.

¹⁾ Le cuivre natif est celui qui se trouve pur, dégagé de matieres étrangères, & attaché à des pierres, le plus souvent à l'ardoise. Il n'est pourtant pas aussi pur que le cuivre de rosette. Une autre espece de cuivre natif, est celui qui a été précipité, ou naturellement ou par art, de quelques sources vitrioliques: il est fort pur. Ces sources vitrioliques changent le fer en cuivre, ou plutôt dissolvent le fer & précipitent des particules de cuivre à la place de celles de fer, car lorsqu'on y trempe une barre de fer on trouve au bout de trois semaines une barre de cuivre, qui se réduit en poudre si on l'y laisse trop longtems: il y a deux de ces sources en Hongrie, l'une à Herengrond, l'autre à

rope en a beaucoup; celui du Japon passe pour

Schmoelnitz. Il y en a une à Oesterdalen dans la Norvege, une dans le Comté de Wicklow en Irlande, une à Falkenau en Boheme, une à Grosmehr dans la Lusace, & une à Altenbourg dans la Saxe Electorale. Quant à la mine de cuivre, il s'en trouve partout, l'Allemagne & la Suède en ont le plus. En Allemagne le Hartz & les provinces voisines du Hartz, la Misnie, le Comté de Mansfeld, la Boheme, la principauté de Henneberg, l'Archevêché de Saltzbourg, la Bavière, le Wurtemberg, le pays de Treves, la Hesse en ont beaucoup. En France il y a des mines de cuivre à Amiens, à Abbeville, à Rheims, à Troies, à Beauvais, &c. En Angleterre il s'en trouve dans les Comtés de Sommerfet & de Cumberland: dans la Norvege il y a les mines de la province de Nordenfiels: en Suède les mines de Talun sont considérables: elles ont donné depuis 1743 jusqu'en 1747 vingt deux mille huit - cens - soixante-dix-neuf schipfonds de cuivre. L'Italie a des mines de cuivre dans les Duchés de Parme & de Plaisance, aux environs de Brescia, en Toscane & en Sicile. Enfin la Hongrie a celles de Liteth, de Neudorf, de Schwedler; de Dobschau & de Rosenau. On tire de ces mines du cuivre, que l'art doit encore dépouiller des matieres étrangères qui y sont incorporées. Nous avons déjà dit que ces masses tenant métal s'appellent aussi mines: il y en a de différentes especes. Nous en remarquons ici quelques-unes d'après Wallerius: 1) le vert de montagne, ou la chrysocolle verte: la mine de cuivre verte de la Chine, fort estimée par les curieux, est de cette espece; 2) le bleu de montagne, ou la chrysocolle bleue, dont le lapis lazuli est une espece; 3) la mine de cuivre vitreuse; 4) la mine de cuivre grise; 5) la mine de cuivre hépatique; 6) la mine de cuivre blanche; 7) la mine de cuivre jaune; 8) la mine

le meilleur, il est le plus pesant; III. le

de cuivre terreuse: outre ces mines il se trouve encore des parties cuivreuses dans la mine de quelques autres métaux. Il n'y a point de métal plus difficile à traiter que le cuivre, à cause de la quantité de matières étrangères, qui se trouvent dans sa mine. Quand il s'agit de l'en tirer, on commence par le triage, c'est à dire par séparer les morceaux purement pierreux des morceaux tenans métal: on grille ensuite ces morceaux brisés, afin de les dépouiller des parties arsénicales & sulfureuses: ce qui pourtant n'est pas toujours nécessaire. Après le grillage on fait fondre ces morceaux métalliques, qui réduits en especes de plaques sont appelés mattes, ou pierres de cuivre. Ces mattes, calcinées, & fondues de nouveau à plusieurs reprises, s'épurent, & donnent enfin le cuivre noir. A ces opérations succede le raffinage du cuivre, c'est à dire le travail par lequel on fait passer le cuivre de l'état de cuivre noir à celui de cuivre de rosette; il ne s'agit ici que d'achever de le dépouiller du soufre qui lui reste. On a des mines qui tiennent cuivre & argent, & d'autres qui tiennent cuivre, argent & plomb: la séparation de ces métaux est assez aisée. Le cuivre, exposé longtems au feu de réverbère, se change en chaux métallique, c'est ce qu'on appelle *as ustum*, safran de Vénus, écaille de cuivre. Cette chaux est propre à colorer en vert les verres & les émaux, à peindre sur la fayence & sur la porcelaine. Le verd de gris est une préparation de cuivre, macéré dans un acide. Le plus beau cuivre est celui du Japon: il en vient de la Chine une espece appelée Tintenaque, qui est fort rare & fort estimée. Quant au prix, les cent livres de cuivre du Japon & de Suède valent à Amsterdam ordinairement 70 florins de Hollande; celui de Norvege n'en vaut que 68, & quelquefois moins: il s'agit ici de cuivre de rosette, le cuivre

plomb *) est le plus mou de tous les métaux,

noir ne vaut que le tiers. On prétend que les Romains & les Grecs possédoient le secret de donner au cuivre la trempe de l'acier: on le dit aussi des Américains. M. Godin envoya en France, en 1727, une vieille hache de cuivre, que le Comte de Caylus trouva aussi dure que l'acier.

*) Le plomb est le plus vil de tous les métaux, il est mou, pesant, livide; il noircit les mains, & rend un son fort obscur. Il se fond au feu, n'y rougit point, mais se change en verre ou se dissipe en fumée. On trouve du plomb natif ou vierge, qui est ou en grains ou en morceaux: celui qui est en mine est de six espèces différentes. Selon Wallerius, il y a 1) la Galene, ou mine de plomb en cubes, 2) la mine de plomb sulfureuse & arsénicale, 3) la mine de plomb blanche spatique, 4) la mine de plomb de verre, 5) la galene de plomb minéralisée, 6) & la mine de plomb terreuse. Il faut remarquer que l'on ne trouve que très-rarement le plomb minéralisé avec d'autres métaux. On purifie le plomb dans la fusion en l'écumant avant qu'il soit refroidi, ou en y jettant du suif, ou d'autres graisses. Les moules où on le reçoit ont la forme de saumons ou de navettes. La chaux de plomb est du plomb réduit par le feu en poudre grise: le *plumbum ustum* est une chaux de plomb imprégnée de soufre; le mafficot est la chaux de plomb qui a pris, au moyen du feu, une couleur jaune: le *minium* ou le vermillon est la même matière qu'un plus grand feu a rougie: la litharge est un plomb à moitié vitrifié qui a furnagé dans la fonte de la mine d'argent. Lorsqu'elle est blanche on l'appelle litharge d'argent, & litharge d'or lorsqu'elle est jaune. La ceruse est du plomb dissous dans du vinaigre. On s'en sert pour blanchir la peau: mais elle la noircit & la ride au bout d'un certain tems. Celle de Venise est la meilleure

il se fond le plus aisément; l'Angleterre fournit le meilleur. IV. L'étain *) est le plus léger

& la plus chère: celle d'Angleterre & de Hollande est mêlée avec de la craie, il faut la laisser aux peintres. Le plomb est d'un grand usage; il sert à la fonte & à l'affinage de l'or, de l'argent & du cuivre: on l'emploie dans les bâtimens, pour les canaux de fontaines, à des ornemens d'architecture, on en fait des statues: les vitriers, les bimblotiers, les potiers d'étain & de terre, les chauderonniers en font une grande consommation: la chasse & la guerre en consomment aussi beaucoup. Il y a quelques mines de plomb en Allemagne & en Pologne: dans la basse Autriche il y en a une près de S. Annaberg; dont le minerai donne au quintal 48 livres de plomb, & deux onces d'argent. En France il n'y a guère que celles du Limosin. C'est surtout l'Angleterre qui en fournit à l'Europe: celui de Goslar l'emporte cependant en bonté, il est plus pur, d'un meilleur usage pour l'affinage du cuivre, si tant est qu'on puisse se servir du plomb d'Angleterre à ce dernier usage. On prétend même que dans la fabrique de céreuse d'Amsterdam, où l'on se sert de ce plomb, les ouvriers ne subsistent pas longtems à cause des exhalaisons sulfureuses & arsénicales. On a dit aussi que le plomb d'Angleterre avoit des parties d'étain: il tient au quintal deux onces au plus d'argent. Ce Royaume a ses mines dans les Comtés de Devonshire, de Sommerfet, de Derby, de Durham, de Northumberland, de Caemarthens, &c. En Espagne il y a les mines de Linarez. Quant au prix, il se vend à Amsterdam sept à huit florins les cent livres.

*) L'Étain est un métal blanc, très-flexible, & le plus léger de tous. Les différentes sortes de mines d'étain sont suivant Wallerius, 1) les cristaux d'étain, qui ne sont autre chose que de l'étain mêlé avec

des métaux. Il n'est pas bien prouvé qu'il s'en trouve de natif, ou vierge, c'est à dire pur, &

du fer & de l'arsenic, 2) la pierre d'étain, 3) la mine d'étain sablonneuse. Les mines d'étain ne sont pas aussi communes, que celles des autres métaux: il s'en trouve à la Chine, au Japon, aux Indes orientales (on l'appelle étain de Malaque) en Bohême, & surtout en Angleterre. La mine d'étain après avoir été brisée, lavée, & dégagée d'une partie des matières étrangères qui s'y trouvent mêlées, est ce qu'on appelle étain noir. En grillant la mine on la dégage de son arsenic; il y en a quelquefois où on n'a pas besoin de recourir au grillage: il y en a d'autres si ferrugineuses qu'on a bien de la peine à les purifier. L'étain, aussi pur qu'il est possible de l'avoir, est quelquefois appelé étain vierge: il est défendu en Angleterre de l'exporter. Celui qui nous vient delà, est de trois espèces: & voici comment on le prépare. On divise un lingot en trois lames; la première, ou la lame supérieure, est de l'étain pur, auquel on a mêlé trois livres de cuivre sur le quintal; la seconde est de l'étain un peu aigre, auquel on a mêlé deux livres de cuivre, ou cinq livres de plomb sur le quintal; la troisième, ou la lame inférieure, est de l'étain plus aigre encore que le précédent, on y a mêlé neuf, & selon d'autres, dix-huit livres de plomb: c'est là la différence qu'il y a entre l'étain plané, l'étain fin, & l'étain commun. Les portiers d'étain, avant que de se servir de leur étain, l'allient avec du bismuth, ou bien avec du cuivre, & du régule d'antimoine. La chaux d'étain, que l'on appelle Potée, & qui est la pellicule formée sur le métal en fusion, sert à polir le verre. On calcine aussi l'étain; & cette chaux, mêlée avec de la soude & des cailloux, donne l'émail dont on couvre la faïence, & que les orfèvres emploient. On fait encore du blanc d'Espagne

sans aucun mélange d'autres matières étrangères. Celui d'Angleterre est le meilleur; on donne le second rang à celui de Bohême, & le troisième à celui de Misnie: on en trouve encore en quelques endroits de l'Allemagne,

avec de la chaux d'étain dissoute dans du vinaigre. L'Étain en feuilles est de l'étain le plus fin battu au marteau; les miroitiers s'en servent pour l'appliquer aux glaces, au moyen du vif argent, qui a la propriété de l'y attacher. Ce qu'on nomme claire soudure, ou claire étoffe, est du bas étain, moitié plomb, dont on se sert pour faire quelques moules. La rature d'étain est de l'étain sans alliage, réduit en petits morceaux, que les teinturiers font dissoudre dans l'eau forte, & employent ensuite parmi les drogues non colorantes. On allie de l'étain à d'autres métaux, comme à ceux qui servent à la fonte des cloches, des canons, &c.: on en étame les ustensiles de cuivre, peut-être à tort, puisque le célèbre Mr. Marggraf a prouvé que l'étain le plus pur avoit encore des parties arsenicales. On se sert enfin de l'étain pour en faire des plats, des assiettes, des gobelets, des flûtes d'orgue, du fer blanc, &c. L'étain d'Angleterre vaut à Amsterdam 40 à 45 fl. les cent livres; celui de Siam & de Malaca 45, plus ou moins. Ordinairement on appelle l'étain fin étain d'Angleterre: chaque pays a son degré d'alliage, en Allemagne on met une partie de plomb sur quinze d'étain; en Suède on y en met un trois-centième.

x) L'argent natif, ou vierge, se trouve plus ou moins pur, mais toujours dégagé de toutes parties arsenicales & sulfureuses: quelquefois il est attaché à des pierres, d'autres fois on le découvre dans le sable: souvent il renferme quelque peu d'or: on le voit sous dif-

en Sicile, en Portugal, en Espagne. Les anciens l'appelloient plomb blanc. Ce métal enleve aux autres métaux toute leur ductilité; un grain suffit pour l'ôter à un marc d'or. V. L'argent *) est après l'or le métal le plus

férentes formes, en grains, en pointes, en branches, en feuilles, en cheveux, &c. Il n'y a point de métal, excepté l'or, qu'on trouve plus souvent natif, proportion gardée avec la quantité qu'on en trouve en mine. L'argent en mine est de différentes sortes, il y a la mine d'argent vitreuse; la mine d'argent cornée, qui est la plus riche, on en trouve qui donne 100 marcs sur le quintal; la mine d'argent rouge qui est aussi fort riche; la mine blanche, la mine noire, la mine grise, la mine en plumes, la mine molle, la mine figurée, &c. Lorsque la mine a trois onces d'argent fin sur le quintal, on gagne à l'exploitation, & on y gagne encore lorsqu'elle n'en a que deux, si le cuivre ou le plomb dédommage des frais. On trouve encore de l'argent dans quelques métaux, comme dans le plomb, & dans quelques demi-métaux comme dans le cobalt. Pour tirer l'argent de sa mine, on brise le minerai, on le fait moudre, on le passe par un crible, on le pétrit ensuite, & après que la masse est sèche, on la pétrit de nouveau, en y mêlant du sel marin; enfin on la pétrit une troisième fois, en y joignant du mercure. Cet amalgame est jetté dans un lavoir où on le travaille; & quand on juge que la terre & les parties pierreuses sont emportées, on sépare le mercure de l'argent par le moyen du feu: cet amalgame est ce qu'on appelle pigne, & on compte que le tiers de son poids est argent. On fait passer le mercure qu'on sublime, dans des vases remplis d'eau, où il se condense: il peut servir une seconde fois au même usage. On peut aussi

malléable. On en trouve de natif, & d'autre en mine. L'Allemagne, l'Alsace, la Norvè-

tirer l'argent de sa mine, en faisant griller le minéral, qu'on fait fondre ensuite, & qu'on épure avec du plomb, ou avec de la litharge, ou avec de la limaille d'acier. L'argent converti en crystal, par le moyen de l'esprit de nitre, est ce qu'on appelle vitriol d'argent. Ce même crystal, fondu & jeté dans un moule de fer, est ce qu'on nomme pierre infernale: la chaux d'argent est de l'argent dissous dans l'eau forte, & précipité ensuite. Lorsque l'argent est fin, bien dégagé de parties étrangères, quelles qu'elles soient, on dit en France qu'il est à douze deniers: le denier est de 24 grains. Ce qu'on y appelle *argent le Roi* est l'argent qui est au titre statué par les loix, savoir à 12 deniers 18 grains de fin: quand il est à 11 den. 23 gr. il est appelé argent de coupelle, & on n'en a guère de plus fin. En Hollande on divise le marc en 12 pennings, & le penning en 24 grains: En Angleterre on divise la livre de Troies en 12 onces, & l'once en 20 pennys. En Allemagne on divise le marc en seize lots, & le lot en 18 grains: ainsi de l'argent qu'on diroit en Allemagne à 15 lots (*funfzehn-luthig*) seroit en France à 12 den. 6 gr., en Hollande à 12 pennings 6 gr., en Angleterre à 12 onces 5 grains. Quant aux mines où l'on trouve de l'argent, il y a en Allemagne celles de la forêt Hercinie: l'Eleveur d'Hannovre & le Duc de Brounsvich en tirent de-là au moins 66900 marcs d'argent fin; le prince d'Anhalt Bernbourg y a quelque chose. La Misnie a les mines de Freyberg, de Schneeberg, d'Annaberg, de Marienberg, de Johan-Georgenstadt, &c. En Bohême on trouve les mines de Kuttemberg & de Joachimsthal: dans la basse Autriche celles de Sanft-Annaberg, où l'on trouve des veines fort riches, & du minéral qui donne jusqu'à 124 onces d'argent au quintal. Il y en a aussi

ge, la Suède, la Hongrie, la Transilvanie, le royaume de Naples, & l'Amérique méridiona-

qui n'en donnent que trois onces. Dans le Tirol celles de Schwatz; dans l'Archevêché de Saltzbourg celles de Gastein: la Bavière, le Wurtemberg, le pays de Trèves, la Hesse, le Comté de Hanau, la Westphalie, la principauté de Henneberg en ont aussi. M. Justi prétend que l'Allemagne tire annuellement dix à douze mille marcs d'argent de ses mines. Il y a des mines d'argent en Alsace à Giromagny & au Puy, qui ne s'exploitent pas, mais on travaille à celles de Phenigtorne & de Saint-Pierre. En Norvege les mines de Kongsberg & celles du Comté de Jarlsberg sont importantes. En Suède la mine la plus considérable est près de Sula dans la province de Smoland: dans l'espace de cinq ans, depuis 1743 jusqu'en 1747, elle a rendu 8700 marcs d'argent. En Hongrie il y a les mines de Schemnitz: l'argent qu'on en tire tient or, c'est pourquoi il n'est pas aussi blanc que celui d'Annaberg. La Transilvanie a des mines à Torotzko, & à Abrud-Bania, & le royaume de Naples en a aux environs d'Altomonte & de Corigliano. Un marchand de Bayonne a découvert dans les Pyrénées une mine qui donne du cuivre & de l'argent, & qui a été exploitée anciennement. Les mines les plus abondantes sont en Amérique, & en particulier dans le Potosi: il y en a même qui paroissent inépuisables, quoique le travail y devienne de jour en jour plus difficile. On seroit étonné si l'on savoit à combien d'Indiens ce funeste travail coûte la vie; sans l'herbe du Paraguay, qu'on prend en guise de thé, & qu'on mâche aussi, personne ne pourroit supporter les exhalaisons de ces mines. L'argent se tire des Indes & d'Espagne en barres, en especes, en plaques, en culots, & en pignes. Les barres ont ordinairement quatre marques, celle du poids, celle du

le ont des mines d'argent. VI. L'or ^y) est d'une si grande ductilité, qu'un seul grain suf-

titre, celle de l'année, & celle de la douane où les droits ont été payés. Le poids diffère de celui de France de six & demi pour cent, car 93 marcs 4 onces de France font 100 marcs d'Espagne: cela fait à peu près une demi once par marc. Les barres ne sont pas d'un poids égal: les plus fortes sont ordinairement celles dont l'argent est à un plus haut titre. Le marc des barres d'argent de toute loi (11 den. 19-20 gr de fin) est évalué aux Indes 70 réaux de plate (17 florins d'Allemagne): en Espagne il en vaut 72 (18 florins) quelquefois 75. A Amsterdam le marc fin vaut 25 fl. 18 st.

y) L'or, le plus précieux de tous les métaux, le plus ductile, le plus malléable, & le plus pesant ne se trouve jamais minéralisé, mais toujours vierge, quoique de plusieurs manières, & sous beaucoup de formes différentes: quelquefois il est attaché à des pierres; quelquefois il se trouve dans la mine de quelqu'autre métal. Quelquefois aussi mêlé avec du sable ou de l'argille. L'or se tire de la terre, ou de la pierre qui le contient, de la même manière que l'argent: on l'affine & le dégage des autres métaux par la voie sèche, soit en le faisant fondre avec de l'antimoine, soit par la cémentation ou la calcination; & par la voie humide en employant l'eau forte ou l'eau régale, suivant que les circonstances l'exigent. Un orfèvre de Quedlinbourg, nommé Pfauenschmidt, a trouvé le secret de tirer, avec profit, une petite quantité d'or d'une beaucoup plus grande quantité d'argent: il y emploie le souffre. L'or fin est dit or à 24 carats, parcequ'on divise le marc en 24 parties appelées carats: le carat est divisé en 32 grains: en Hollande, il n'est divisé qu'en douze, en Angleterre en quatre, & chaque grain en quatre quarts. L'or à 23 carats est composé de 23 carats & de

fit à un fil de 500 aulnes. L'Europe a peu de ce métal: on en trouve dans quelques mines

quatre, cinq, six, & même quelquefois de 11 grains d'or, le reste est cuivre, ou argent; on l'appelle or de Hongrie, or de ducats, or de Portugal: l'or à 22 carats est quelquefois appelé or de couronne. L'or à 18 carats est appelé or du rhin, ou florin d'or, parceque les florins d'or du Rhin sont à ce titre. L'or le plus mauvais est celui qui est à 9 carats & demi, ou tout au plus à 10. L'or en chaux, que l'on appelle aussi or de départ & or moulu, est de l'or épuré, prêt à fondre dans le creuset, & que l'on retire à l'instant, pour le faire refroidir: c'est de cet or qu'on se sert pour le vermeil. Il faut remarquer que les mines d'or ne sont pas aussi avantageuses que celles d'argent: cinquante quintaux de pierre, de terre, &c. donnent rarement au delà de six onces d'or; & quand ils n'en donnent que deux, les frais de l'exploitation sont à peine payés: aussi dans le Pérou ne paye-t-on au roi d'Espagne qu'un vingtième de l'or, tandis qu'on lui donne le cinquième de l'argent. L'Europe a peu de mines où il se trouve de l'or: ce qu'il y a dans l'Archevêché de Saltzbourg, dans le Tirol, & dans le Comté de Waldeck est peu de chose: on a renoncé, depuis longtems, à en chercher dans les mines de Bohême, de Moravie, & de Silésie. On prétend qu'il y a des mines d'or dans les Pyrénées. La Suède a les mines de la province de Smoland, qui dans l'espace de huit ans, depuis 1741 jusqu'en 1747, en ont donné pour la valeur de 2398 ducats. La Hongrie est de tous les pays de l'Europe celui qui en a le plus: on dit que les mines de Botza donnent l'or le plus fin: mais elles sont en mauvais état; les entrepreneurs ne payent à la Couronne qu'un certain droit. Il y a encore de l'or dans les mines de Soli; celles de Kremnitz en rendoient autrefois

d'Allemagne, de Suede, de Hongrie, & de Transilvanie. Il y a quelques fleuves qui charient de l'or. Il faut remarquer qu'on ne trou-

beaucoup, aujourd'hui ce n'est plus rien. Les mines de Sebenitz, ou Schemnitz donnent de l'or & de l'argent, elles occupent environ 5000 travailleurs. Enfin on en tire aussi des mines de Rosenau, de Kapnieck, & de Neustadt. La Transilvanie a les mines de Zlatna & d'Awrud où il s'en trouve. La Norvege a abandonné ses mines à cause des frais : & l'Espagne n'a point voulu exploiter les siennes, parce que celles du Pérou lui en donnent assez. L'Europe a encore des fleuves & des rivières qui charient des paillettes d'or. On met de ce nombre le Rhin, le Danube, l'Elbe, la Saale, l'Eder, la Schwarze, le Bober, l'Aar en Suisse, le Rhône, la Garonne, le Doux, la Ceze, le Gardon, l'Ariege, le Salat, le Pô, le Tage, l'Ebre, &c. Près de Germersheim, de Seltz, & de Strasbourg, on est occupé à ramasser l'or, que le Rhin charie : on appelle Arpailleurs les gens occupés à ce travail. L'Asie a de l'or, le Japon en fournit le plus, celui de Maningcabo, dans l'île de Sumatra, passe pour être le plus fin. La Chine en retire des mines de Yun-Nan. L'Afrique en a beaucoup, toute la côte orientale en fournit. Il y a quantité de peuples dont on ignore même le nom, qui portent leur or jusques dans les ports d'Abyssinie; le Monomotapa en a de très-fin : la poudre d'or de Guinée est quelquefois à 22 carats, l'or d'Axime souvent à 23. Mais le Pérou & le Chili & trois nouvelles mines découvertes il n'y a pas longtemps dans le Mexique près de Perotti, en fournissent le plus. Les mines appartiennent à ceux qui les découvrent. Dès qu'on en a découvert, on s'adresse à l'officier royal qui a la direction des mines ; cet officier fait mesurer le terrain,

ve que de l'or natif. Depuis quelques années on parle d'un or blanc.²⁾

& le partage entre le particulier qui a découvert la mine, & le Roi, qui vend ordinairement sa part au particulier. L'or du Pérou est pour l'ordinaire en lingots, ou en plaques de huit à dix marcs: sur ces lingots se trouve marqué le titre; mais souvent ces marques ne sont pas fort sûres. Au commencement de ce siècle on découvrit au Brésil des mines d'or; comme on livre au trésor royal le cinquième, & que ce cinquième est année commune de 150 arobes, (l'arobe est de 32 livres portugaises) ce qui fait la valeur de 300 mille livres sterling, ou de 1700 mille écus d'Allemagne, on peut estimer à 8500 mille écus ce que le Brésil donne en or année commune, & au rapport du chapelain de Mylord Anson, auteur du Voyage de cet Admiral au tour du monde, 50 millions de livres de France. A Amsterdam le marc d'or fin est évalué à 355 florins, & monte quelquefois jusqu'à 376, quand il est rare ou recherché.

2) L'or blanc, autrement dit *Platina di Pinto*, ou *Juan blanca*, est un métal qui se trouve dans les mines du Pérou; il est plus pesant que l'or; & mêlé avec l'or il est presque impossible de découvrir la fraude; aussi l'Espagne a-t-elle pris toutes les précautions possibles, pour en empêcher l'exportation. On a remarqué que la Platine résiste à la rouille plus qu'aucun autre métal. On ne la connoît que depuis 1741. Mr. Wood s'en occupa le premier, & Mr. Watson communiqua, en 1750, ses expériences à la Société Royale de Londres. Quelques temps après Mr. Lewis en fit de nouvelles, & Mr. Margraf soumit, après eux, ce métal à toutes les recherches chimiques dont il est capable.

Il paroît de-là que l'abondance des matières premières est une richesse réelle: on ne sauroit trop chercher à en augmenter la quantité & la bonté. Assez prudent pour ne pas exiger d'un fol ingrat, ou d'un climat ennemi, des productions qu'on ne devoit qu'à l'art, & qu'on payeroit fort cher, il faut tâcher d'acquérir, par des échanges utiles, ce que l'un ou l'autre refuse. Rien de plus pernicieux que l'exportation des matières premières, surtout lorsqu'il s'agit de les racheter, après qu'elles ont passé dans les manufactures de l'étranger. L'Espagne & le Portugal serviront d'exemple au danger d'un pareil commerce, où l'on perd le gain de la main d'oeuvre ^{d)}, qui passe de beaucoup le prix des matières premières. On a calculé que la

bricants toute la liberté possible, on ne plombé leurs étoffes que lorsqu'elles ont été trouvées conformes aux réglemens, mais il leur est permis d'en vendre qui ne soient point plombées; l'acheteur est par conséquent sûr de ce qu'il achete, il n'a qu'à ne rien acheter qui ne soit plombé.

d) Le bon marché de la main d'oeuvre favorise le commerce; car c'est celui qui offre les meilleures conditions, qui vend le plus. En Angleterre elle est presque d'un tiers plus chère qu'en Hollande.

e) Les récompenses animent l'industrie. Cromelin, réfugié françois, ayant perfectionné, en Irlande, les manufactures de toile, la chambre des Communes lui en fit faire un remerciement public, l'admit au nombre

main d'œuvre, par rapport aux laines & aux soies, valoit quatre fois autant que les laines & les soies crues. Ce n'est pas tout: la libéralité de la Nature devient même pernicieuse à ceux qui exportent les matieres premières; l'oïveté les rend foibles, sans que ces avantages les rendent opulents. Il s'agit d'encourager l'artisan *), & on le fait toujours en facilitant le débit de son ouvrage f). L'invention de plusieurs machines a facilité le travail, & diminué la quantité des bras qui y étoient employés g). Comme les matieres premières sont ou des plantes, ou des productions animales, ou des fossiles, il est naturel de partager en trois classes les différentes manufactures & fabriques connues.

de ses membres, & lui fit un present de dix-mille livres sterl.

f) En Angleterre, pour faciliter le débit des manufactures de laine, il y a une loi qui ordonne que tous les morts soient habillés d'étoffes de laine.

g) On a combattu l'usage des machines en prétendant qu'on reduisoit à la mendicité une quantité d'ouvriers; la frivolité de cette objection saute aux yeux. Celui qui inventa en France le métier à bas fut renvoyé sous ce prétexte: cet ingénieux artisan passa en Angleterre, & y fut accueilli: le métier y devint commun, & les François, ayant ouvert les yeux, furent obligés de faire revenir secretement celui qu'ils n'avoient pas voulu écouter: les anglois avoient mis peine de

§. XXXVIII.

*Des manufactures & des fabriques
qui emploient les matieres du
regne végétal.*

Cette classe de manufactures & de fabri-

mort sur celui qui exporteroit un métier à bas, ou quelque'une des parties dont il est composé.

A) La soie, la laine, quelques plantes comme le chanvre, le lin, les orties, le coton, l'ouate, une espece de soie qui croît dans des gouffes, sur un arbrisseau commun au Levant, le poil de quelques animaux, comme celui de chameaux, de lievres, de castors, de boeufs de la Louisiane, &c. servent à faire du fil: cependant quand on parle de fil on entend ordinairement celui qui est fait de lin ou de chanvre. Les manufactures de fil ont été singulièrement perfectionnées par l'invention du moulin, qui a succédé au rouet: le rouet ne peut faire mouvoir que huit bobines, & le moulin en a 48. Les plus beaux fils de lin sont ceux d'Epinal, qui se fabriquent à Lisle, & dont on a 143 sortes: il vient de là des fils de gands, des fils à marquer, des fils de dentelles, &c. Les fils les plus fins sont ceux de Malines: ils le sont à un tel point, qu'il est étonnant de trouver des gens qui en entreprennent le filage: aussi y en a-t-il qui coûtent 450 francs la livre: on en fait de belles dentelles. Les fils d'Anvers servent au même usage: mais ils ne sont pas de la même finesse. Les fils de Dort en Hollande sont très-propres pour la fine broderie: ceux de Cologne qui sont plats, c'est à dire qui ne sont pas tors, servent au tricotage: ceux de Bretagne sont estimés pour la couture: ceux de Guibray, faits d'étouppes, servent aux mèches des cierges & des bougies. Le fil est un objet important: une li-

ques employe le chanvre, le lin, le tabac, la garence, le pastel, quelques autres plantes, dont il sera fait mention à l'article des couleurs, de la foudé, des cannes à sucre, & du coton. Du lin on fait du fil ^{b)} de différente espece, & de la toile ⁱ⁾ qui est de différente finesse, comme

vre de lin, travaillé en dentelles, peut rendre jusqu'à sept mille florins: c'est de toutes les matieres de manufacture celle à laquelle l'art ajoute le plus. M. de Cantillon, dans son *Essai sur la nature du commerce*, a calculé que si la France payoit en vins de champagne les dentelles de Bruxelles, elle donnoit le produit de 16 mille arpens de vignes pour le produit d'un arpent ensemencé de lin.

i) On appelle toile une sorte de tissu fait de fils entrelacés, dont les uns s'étendent en longueur, qu'on appelle fils de chaîne, & les autres en largeur, qu'on appelle fils de trame. Les toiles se font comme les draps, & les étamines. On en fait de lin, de chanvre, de coton, & de ces différentes matieres mêlées ensemble: il est aisé d'imaginer combien l'industrie a varié les especes & les couleurs; nous avons même des toiles tissées avec de l'écorce d'arbre, telles sont les Guingans des Indes orientales. Les ouvriers qui tissent la toile sont appelés tisserans. Un métier peut fournir par an 1200 aulnes (de France) dans les pays Catholiques, & 1300 dans les pays Protestans, à cause de la différence du nombre des fêtes. On a des toiles écrues (c'est à dire qui n'ont point été blanchies,) des toiles blanchies, des toiles de couleur, des toiles ouvrées dont on croit que les Vénitiens sont les inventeurs. Les plus belles toiles sont fabriquées en Flandre, en Hollande, surtout dans le pays de Frise, où l'on en fait qui coûtent jusqu'à 12 florins l'aune; en Bretagne, en West-

de différentes couleurs. La toile usée sert à fai-

phalie, en Silésie, & en Luface. C'est en Hollande qu'on les blanchit le mieux : les blanchifferies de Harlem, qui sont à un village près delà, nommé Bloemendaal, ont surtout beaucoup de réputation ; la manière de les blanchir n'est plus un secret. Il est bon de remarquer qu'il y a beaucoup de toiles dites de Hollande, qui n'y ont été que blanchies, & qui ont été fabriquées en Allemagne : celles qu'on appelle Hollandilles sont fabriquées partout. La plus fine toile de lin est ce qu'on appelle batiste ; celle de Nivelles est la plus estimée : ce qu'on nomme toile d'orties est une batiste écrue qui est jaunâtre. La toile de Cambrai est une batiste moins serrée. Ce genre de manufactures est très-difficile : sans compter la filature, & la préparation particulière que demande le lin, le travail du tisseran est pénible, & exige beaucoup de précautions. Les linons sont une espèce de toile de Cambrai ; on en fabrique beaucoup en Picardie, dans le Hainaut & dans l'Artois ; ces toiles sont fort minces ou fort claires ; il y en a de rayées, de mouchetées, &c. On fait encore en Suisse & en Allemagne, surtout en Silésie, une batiste commune, connue sous le nom de *Clav*. La plus belle toile damassinée se fait dans la Luface, en Silésie, & en Hollande : on en fait du linge de table. Les grosses toiles de lin, enduites d'une composition faite de cire, ou de résine mêlée avec d'autres ingrédients, sont ce qu'on appelle toiles cirées : il y en a de différentes couleurs. Une autre toile cirée, enduite de cire, de terebentine, de résine, & d'huile sert à l'emballage. L'Allemagne exporte par an pour plusieurs millions d'écus de toiles & de fils, dont une grande partie passe en Amérique & dans la Barbarie : les Hambourgeois, les Hollandois, les Anglois, & les Espagnols font ce commerce. La Suisse, les Pays-

re du papier ⁴). On se sert du fil de lin pour

bas, l'Ecosse, l'Irlande, & la France exportent aussi beaucoup de toiles.

6) Les anciens écrivoient sur des tablettes de cire avec un style, ou pointe de métal: quand leurs compositions étoient achevées ils les mettoient au net sur du papier, qu'ils appelloient *Charta*, & qui étoit fait des écorces du *Papyrus*. Ils se servoient aussi des peaux de quelques animaux, qu'on préparoit comme notre parchemin, & qu'on appelloit *Membrana*. Le papier d'Egypte qui se faisoit du *Papyrus*, espece de jonc, fut universellement en usage dans tous les environs de la Méditerranée: il fut longtems la richesse d'Alexandrie, & ce ne fut que dans le neuvième siècle qu'il commença à être moins recherché: il tomba entièrement à l'invention du papier de coton. On broyoit le coton, puis on le faisoit sécher dans des formes, où il prenoit la consistance d'une légère feuille de fentre. Je remarquerai, en passant, qu'on fait encore au Japon une espece de papier des rejettons d'un arbre, nommé *Casshi*. Aujourd'hui nos papeteries n'emploient que des peilles ou vieux chiffons de linge, & quelquefois des drapeaux de laine: voici la maniere de faire le papier. On commence par trier les peilles, afin de faire servir les plus fines à faire le papier fin. On en fait ordinairement trois classes, d'autres vont jusqu'à six, beaucoup se contentent de deux. On lave ces chiffons, & on les laisse ensuite dans des cuves jusqu'à parfaite putréfaction; cette préparation influe beaucoup sur la bonté du papier. Il faut placer le pourrissoir dans un endroit voûté, afin que la température de l'air soit toujours égale, & que les chiffons pourrissent également. Quand cela est fait, on met le tout dans un mortier, où on réduit ces chiffons en pâte par l'effort d'un pilon, qu'un moulin met en mouvement. Cette pâte séchée, hume-

&cée, & travaillée sous le pilon à différentes reprises, est jettée dans un baquet d'eau, où on la delaye: alors on prend des formes, qui sont de petits châssis quadrés faits de fil de lèton, & dont les intervalles sont imperceptibles: on plonge ce châssis dans cette pâte délayée; on en enleve, le plus également qu'il est possible, ce qu'il en faut pour le couvrir; l'eau ou le plus clair s'écoule, le plus épais prend aisément un peu de consistance; & cette feuille encore pâteuse est jettée sur un feutre, ou morceau de laine, & couverte d'un feutre semblable. Il faut que ces feutres soient de fine laine & sans couture, ni usés ni neufs: la propreté y est essentielle. Quand on a une pile de feuilles & de feutres, on la met sous la presse: & l'eau écoulée, on retire les feuilles pour les mettre ensemble sous une autre presse, puis on les fait sécher. On prend alors ces feuilles séchées, & on les trempe dans une colle très claire, faite de rognures de cuir, ou de râclures de parchemin, d'oreilles, de collets, & de pieds d'animaux quadrupèdes, si on en excepte le cochon. On porte de nouveau ces feuilles sous la presse, on les fait sécher; on les met sous la presse une dernière fois; & enfin on les lisse, soit en les frottant avec une pierre légèrement enduite de graisse de mouton, soit en les faisant passer sous une espèce de marteau; la première méthode est peu en usage aujourd'hui. Le papier gris & une partie de celui qu'on destine à l'imprimerie, ne sont point collés, ni lissés en Allemagne. En France on colle, mais on ne lisse pas, le papier destiné à l'impression. Le papier marbré se fait en passant la feuille sur la surface d'une eau colorée. Il y a trois espèces de papier collé, & chacune de ces espèces est encore de dix ou douze sortes différentes. Un moulin qui n'a qu'une cuve, donne par jour neuf à dix rames de papier: il faut pour cela 200 charges de peilles, la charge évaluée à 300 livres, & à peu près 53 charges du même poids de rognures

de cuir pour faire la colle. En Hollande on a substitué aux pilons, les cylindres; & quelques papeteries françoises ont imité les Hollandoises. L'opération des cylindres exige moins de temps, & produit moins de dechet que celle des pilons: elle broye parfaitement en huit à dix heures ce qui en exige 24 à 30 sous les pilons. Une papeterie à deux cylindres peut donner par an 75 milliers de papier, tandis qu'une papeterie à une roue avec six creux de piles, n'en peut fabriquer que 25 milliers au plus, c'est à dire n'occupera qu'une cuve d'ouvriers. Les cylindres font une pâte plus égale, ils sont moins sujets aux fréquentes réparations: mais le papier en est plus cassant. Il est bon de conserver la pâte éfilochée, c'est à dire qui a souffert la première trituration, pendant l'hyver, & de la faire geler. On prétend que les Hollandois étendent pour cet effet leur pâte sur des draps: dès que la chaleur vient il faut l'employer crainte qu'elle ne jaunisse. Le plus beau papier de l'Europe est celui qui se fabrique en France & en Hollande: cela depend beaucoup de l'eau, & on a trouvé que la meilleure eau est celle qui dissout le mieux le savon. En France, l'Auvergne, l'Angoumois, & Montargis, aux environs de Paris, ont les plus belles fabriques: celle d'Anonay, dans le Vivarais, en exporte beaucoup & de très-beau, elle en envoie aux Indes, en Espagne, au Levant, en Allemagne, en Italie, dans les colonies françoises de l'Amérique; elle à 14 cuves qui rendent 16 à 18 quintaux de papier par jour. L'Allemagne & la Suisse ont aussi de bonnes & grandes fabriques; on connoit celles de Bâle, de Cologne, de Nuremberg, de Lubeck, & de Rostock. Le papier d'Angleterre est fort beau. On a du papier à écrire, & à imprimer, du papier gris, des papiers teints, marbrés, des papiers d'or & d'argent, &c. La consommation du papier étant si considérable, il devient un objet fort important pour le

faire des dentelles, des rubans, & des ouvrages

commerce. Aussi les Hollandois tirent-ils autant de chiffons de l'étranger qu'ils peuvent : ceux qu'ils tirent de France, leur reviennent, à cause des droits de sortie, à 38 livres le quintal : il en sort cependant beaucoup en contrebande, parcequ'ils ne valent sur les lieux que 8 à 9 livres. En Hollande la sortie des formes ou chassis est défendue. A Amsterdam le plus grand & le plus fin, nommé éléphant, coûte 46 à 50 florins la rame : celui qu'on appelle impérial en coûte 28. On a proposé en Angleterre un prix pour celui qui indiqueroit de nouvelles matières à employer avec succès dans les papeteries. Mr. Schæffer de Ratisbonne a fait du papier des copeaux de bois que le râteau emporte, il en a fait de mouffe, du coton des peupliers, de l'écorce du saule, du déchet de lin & de chanvre, du bois de mûrier, de feuilles d'aloës, de tronçons de choux-raves, de paille, de la clematille, de la grande ortie, de la *Linagrassia*, &c. j'en ai vu des épreuves : le papier ne boit pas, & prend bien l'encre ; il est un peu grisâtre & roide, mais je le crois de bon usage. On fait aussi du papier gris de chiffons de vieux papier. Le professeur Matani a fait de semblables essais à Pise, mais il a mêlé ces matières avec parties égales de chiffons de linge. Le papier de la Chine est fait de la seconde écorce du Bambou délayée en pâte liquide, & collée avec de la colle à laquelle on a mêlé un peu d'alun : on y en fait aussi de toute la substance du Bambou, de l'arbrisseau qui porte le coton, & de la pellicule intérieure d'un arbre appelé *Ku-sau*. Au Japon on fait du papier avec une plante appelée *Koadsi*, & on mêle à la pâte l'infusion glaireuse du riz & d'une racine nommée *Oreni*.

1) La dentelle est un ouvrage de fil qu'on fait sur un couffin avec un grand nombre de fuseaux, une dentelle

de tricot. Le chanvre donne du fil ^m), de la ficel-

sein tracé sur du papier, & deux sortes d'épingles. On en fait aussi à l'aiguille, on les appelle points: d'autres sont faites en partie au fuseau, & en partie à l'aiguille. Les plus belles de celles qui se font au fuseau viennent des Pyas-bas, de France, d'Allemagne, & du Dannemarc, en particulier de Tondern dans le Duché de Schleswig. Les plus belles de celles qui se font à l'aiguille viennent de Gènes, de Venise, & de Milan. En France, en Angleterre, dans le Brabant, surtout à Bruxelles, on fait les plus belles de celles qui sont travaillées à l'aiguille & au fuseau. Les plus belles dentelles d'or & d'argent viennent de Paris, de Lion & de Geneve. Celles de soie se tirent surtout de France, on fait grand cas de celles de Fontenay, de Puisieux, de Morgas, de Louvre, &c. Les dentelles de fil ont différentes façons, les points & le dessein les distinguent: de là les noms de réseau, bride, fleur, maline, angleterre, valencienne, point d'alençon, &c. les plus fines de toutes sont celles de la Flandre autrichienne, & après celles-ci celles de la Flandre-françoise. Les points dits d'Angleterre sont des dentelles de Bruxelles, ainsi appelées parce que les Anglois étoient presque les seuls qui en exportoient dans le commencement de leur réputation.

m) On prépare avec l'écorce du chanvre, séchée, & peignée, une matière qu'on appelle filasse; qui tordue au fuseau ou au rouet forme un petit corps rond, qu'on appelle fil. Quand on a filé une assez grande quantité de fil, on le met en écheveaux, qu'on envoie à la lessive, d'où ils passent entre les mains du tisseran, lorsqu'on en veut faire de la toile; ou au moulin à retordre, lorsqu'on le destine à la couture, ou à d'autres ouvrages.

le, des cordesⁿ), des toiles^o) de différentes qualités. Souvent on mêle le chanvre avec le lin.

Les feuilles du tabac^p) après avoir été séchées, & trempées dans une certaine saumure, sont liées en forme de cylindre. Le tabac rappé

n) Les cordages faits de chanvre de Koenigsberg valent 20 pour cent de plus que ceux qui sont faits de chanvre de Moscovie, & 4 pour cent de plus que ceux où on a employé le chanvre de Riga.

o) Les toiles faites de chanvre sont ordinairement de grosses toiles, telles que les toiles à voile de Russie, dont la pièce est de 30 aunes, & vaut cinq à six roubles: les toiles claires, qui servent à faire la tapisserie; les grosses toiles claires, qui servent à faire des torchons, & des serpillières. On fait pourtant avec du fil de chanvre des toiles extrêmement fines.

p) Il y a plusieurs espèces de tabac: il vient partout, mais il demande d'autant plus de soin que le climat est plus rude. Tous les tabacs d'Europe ne sont, pour ainsi dire, que des plantes avortées au prix de celui d'Amérique. Le tabac en poudre a des noms si bisarres, & on en invente si souvent de nouveaux, qu'il seroit assez inutile de les rapporter. Quant au tabac en corde il y a celui du Brésil, qui est noir, & de la grosseur du doigt; le tabac à l'andouille, dont la feuille est sèche & rougeâtre, & la corde grosse de deux doigts; le tabac de Dieppe, qui est noir & menu; le tabac de Canastre, qui est très-sec, & tirant sur la feuille morte: le tabac de Verine: celui de St. Dominique, &c. Le tabac de Virginie & celui de Verine sont les plus estimés de tous; ce dernier vient sur les côtes de Terre-ferme dans l'Amérique Espagnole. La Hollande, la Flandre, l'Allemagne, le Levant, les côtes de Grèce & de l'Archipel cultivent aussi le tabac, mais

ou mouliné donne le tabac en poudre, & haché le tabac à fumer : on le mâche aussi, c'est un médicament fort connu des matelots.

Les cannes à sucre ⁷⁾ étant pressées, donnent un suc, qui préparé fait ce qu'on ap-

en exportent moins. Le tabac de l'Ukraine est d'une bonne espèce, il n'exige pas comme ceux de Hollande, du Palatinat, de Souabe, &c. un long magasinage pour acquérir de la qualité. Après que le tabac a été coupé, on le fait sécher, on le dépouille de ses feuilles, dont on arrache la grosse côte du milieu : les maisons où l'on fait ce travail, sont appelées sucres, parce qu'il faut faire suer les feuilles. La consommation du tabac est excessive ; on compte que la France en consomme 20 millions de livres. Il y a une espèce de tabac qu'on appelle tabac des Vosges ou de Capucin, qui se fait d'une espèce de doronic, ou de bétouine, & qu'on emploie avec succès dans la médecine : cette plante est commune sur les Alpes.

q) Le Sucre est le suc des cannes à sucre, réduit par la cuisson à un certain degré de consistance. Cette espèce de roseau croît abondamment dans l'une & l'autre Indes, à Madère, au Brésil, dans les îles Antilles, à la Jamaïque, dans l'Indostan, dans le Bengale, à la Chine, surtout dans la province de Nanking, malgré le froid excessif des hivers, &c. Comme le sucre épuise les terres, on a coutume de se servir des terres neuves, dans les quelles au bout de cinq ou six ans, on plante du tabac pendant quelques années, & au tabac on fait succéder le café : les terres servent après cela de nouveau aux cannes. La fertilité du sol détermine la hauteur & la grosseur des cannes, on en a vu de vingt piés de haut, pesant plus de 20 livres. Plus elles sont exposées au soleil plus aussi elles sont

sucrées. Celles qui viennent dans un terrain fort humide ont beaucoup de flegme, & le suc demande une plus longue cuisson. Les cannes se coupent au bout de 14 à 16 mois. Après les avoir coupées, & avoir eu la précaution de n'en couper que ce qui peut se travailler dans l'espace de vingt-quatre heures, parce que les cannes s'échauffent aisément ; après, dis-je, les avoir coupées, on les porte au moulin. Ce moulin est composé de deux grands rouleaux, tirés par des boeufs, ou par des Negres, ou bien mis en mouvement par le moyen de l'eau. Le suc de ces roseaux coule, par un petit canal, dans une grande chaudiere, où on l'échauffe à feu lent, en enlevant la plus grosse écume qu'il jette alors. On le met ensuite, lorsqu'il a commencé à s'épaissir, dans une autre chaudiere, où on lui donne un feu plus violent, & où on continue à l'écumer. De temps en temps on y jette une cuillere pleine d'une forte lessive pour aider à le purifier : on verse de nouveau ce suc dans une autre chaudiere, où on le traite de la même maniere : & cela étant fait, on le passe au-travers d'un linge, & on le verse dans une quatrieme chaudiere, où la cuisson s'acheve. Ce suc en consistance de sirop est exposé au réfrigératoire : là on le remue avec une spatule de bois, jusqu'à ce que les grains paroissent comme le sel blanc ; c'est le moment de le verser dans des formes, où on le laisse s'égoutter. Ce sucre est encore brut, gris & mêlé de viscosités : on l'appelle *moscouda*. Pour le raffiner, ou le purifier, on le casse, on le fait fondre, & cuire pendant quelques heures, en y jettant de l'eau de chaux & du blanc d'oeuf, (aujourd'hui on ne se sert que du sang de boeuf un peu corrompu & de l'eau de chaux : la clarification est meilleure, & le dechet moindre ;) on l'écume avec soin, & après l'avoir laissé refroidir quelque peu, on le passe dans une chauffe d'étamine. Le sucre n'est alors qu'à demi raffiné, on l'appelle *cassonade*, du mot Portugais *Cassonada*,

caïsson, parceque ce sucre est envoyé en poudre ou en morceaux dans des caïssons. Ces clarifications, répétées plusieurs fois, donnent du sucre de différente bonté. Les François aux îles à sucre en distinguent huit especes: I. le sucre brut, la moscouade, II. le sucre passé, la cassonade grise, III. le sucre terré, la cassonade blanche, IV. le sucre raffiné ou en pain, V. le sucre royal, c'est le plus beau: 1200 livres de sucre raffiné n'en donnent que 600 de sucre royal: on n'en faisoit autrefois qu'en Hollande, VI. le sucre tappé, c'est du sucre terré qui à été préparé d'une certaine façon, & que l'on fait quelquefois passer pour du sucre royal. VII. le sucre candi, c'est du sucre terré qui a été cristallisé; il y en a de blanc & de rouge. VIII. Le sucre de sirop; il y en a de gros & de fin; il est fait ou du sirop qui découle des formes où l'on a versé le sucre brut, ou du sirop qui découle du sucre terré: IX. le sucre d'écume; il est fait de l'écume qu'on tire des deux dernières chaudières, où l'on fait cuire le suc des cannes à sucre: l'écume des autres chaudières est employée à faire de l'eau de vie. Il y a différentes préparations de sucre, qu'il ne faut point oublier. Le sucre d'orge est une espece de caramel à demi cuit, coloré avec du safran, & dressé en bâtons tortillés sur un marbre graissé d'huile d'amandes douces. Le sucre-rosat est du sucre blanc clarifié, & cuit en consistance de tablettes dans de l'eau rose. On glace les fruits avec du sucre réduit en poudre; & on enduit de sucre les fruits secs, en les trempant dans du sucre fondu. On fait des eaux de vie de sucre, c'est à dire des gros sirops & de l'écume. Cette eau de vie, appelée par les François *Guildive*, par les Hollandois *Rum*, & par les Negres *Taffia*, est d'un grand usage dans les îles de l'Amérique, & dans le Canada. Communément les François vendent aux Hollandois leurs gros sirops, parce qu'il ne leur est pas permis d'en faire du l'eau de vie.

pelle sucre, &c. On se sert du coton *) en laine, du coton filé. Lorsqu'il est filé on en fait des étoffes ou de coton seul, ou de

Par Sucrerie on entend une habitation où l'on cultive les cannes à sucre, & où l'on fabrique du sucre : elles sont donc composées de champs propres à la culture, d'un moulin, de la sucrerie proprement dite, de la purgerie, de l'étuve, & de l'endroit où l'on distille les eaux de vie. Autrefois les colonies françoises envoient en France tous leurs sucres bruts, & on les raffinoit à Rouen : mais comme il en arrivoit une trop grande quantité, les raffineurs y mirent un prix si bas (12 à 13 livres le cent pesant), que les colonies se virent dans la nécessité de renoncer aux plantations de sucre, ou de le raffiner avant que de l'envoyer en Europe : ils prirent ce dernier parti, & à présent il vient d'Amérique de la moscouade, de la cassonade grise, du sucre terré, & du sucre raffiné. Les barils de sucre venant de la Martinique pèsent 7 à 800 livres, & de saint Domingue 12 à 1500.

*) On se sert du coton en laine pour tous les ouvrages de piquure : c'est à dire qu'on l'enferme entre deux pieces de toile, de laine, ou de soie, & que pour l'y retenir également distribué on l'arrête par des points. Lorsqu'il est filé on en fait des bas, des bonnets au métier, & à l'aiguille, des mouchoirs, des ouvrages de tapisserie, & des toiles. Les toiles de coton viennent pour la plupart des Indes orientales : on en compte jusqu'à 21 sortes, non compris les mousselines & les toiles peintes. Ces dernières sont ou peintes à la main, ou imprimées avec des moules de bois. Celles qui viennent des Indes sont toutes peintes : en Europe elles sont communément imprimées, il y en a pourtant où le pinceau supplée à l'impression. Celles de Perse sont les plus estimées : mais il y a bien des

coton mêlé avec de la soie ou du fil, &c. Quelques végétaux donnent une huile dont on fait du savon'), d'autres une matière

indiennes qui passent pour des perles. Les Anglois ont été les premiers à les imiter, & ils y ont réussi. La teinture même du coton en rouge du Levant n'est plus un secret. On donne au coton l'incarnat d'Andrinople par le moyen de plusieurs lessives. La soude d'Alicante y est indispensablement nécessaire: l'art consiste d'abord à bien faire les différentes lessives par où le coton passe avant que d'être remis au teinturier. Pour blanchir le coton, comme on le fait au Levant, il faut le faire passer par une lessive de potasse & de chaux: on le fait laver ensuite à la rivière, & on l'expose après cela au soleil pendant seize jours, ayant soin de le tourner & de le remuer souvent. On appelle futaine une étoffe de coton croisée & velue ou à poil. La commune a la chaîne de lin: & basin une étoffe de pur coton; on en a de croisée, & d'unie. Les bombasins sont des basins de Bruges. Les mousselines sont les toiles de coton les plus fines. Sous le règne du feu roi de Prusse l'usage & les fabriques de toile de coton furent généralement défendus: pendant la dernière guerre il fut question d'une semblable défense dans le pays de Braunsvic: les motifs de ces édits sont très-louables.

3) On fait du savon avec toutes sortes d'huile, même avec l'huile de poisson. L'huile d'olive & la soude d'Alicante donnent le plus beau: on en fait d'assez bon en Flandre avec l'huile de chenevi, de navette, & de colzat. Pour en faire, on pile grossièrement la soude, on éteint trois parties de chaux vive sur deux de soude qu'on destine à l'opération: on fait de ce mélange une lessive forte & une lessive faible, qu'on a soin de ne pas laisser évaporer. Quand on a la lessive nécessaire, on

réfineuse ou gommeuse dont on se sert à différents usages).

§. XXXIX.

Des fabriques & des manufactures qui emploient les matières tirées du Regne minéral.

Les matieres premières, que le regne mi-

prend une quantité d'huile, on la verse dans une chaudiere ; & sur 200 livres on verse quatre à cinq seaux de lessive foible ; après une cuisson de quelques heures on y verse quelques seaux d'une lessive plus forte ; quand le tout a acquis la consistance d'une bouillie, on y verse encore deux à trois seaux de la plus forte lessive, & on continue la cuisson jusqu'à ce qu'on soit assuré qu'il ne s'agit plus que de laisser refroidir le tout pour avoir du savon. Deux cents livres d'huile en donnent communément 400 de savon, ou environ.

2) Par exemple la térébenthine, la poix, le goudron, &c. Nous parlons de la fabrication de ces matieres à différens articles.

3) La porcelaine, la faïence, les pipes, les ouvrages de poterie, les briques, les tuiles, &c. sont un composé de quelques sortes de terres, auquel on cherche à donner de la solidité, une forme convenable, & quelquefois du lustre. Ces différentes fabriques sont d'une extreme utilité ; le travail est à peu près le même pour toutes : c'est pour ne pas entrer dans des détails inutiles & ennuyeux, que je les réunis sous un même article. La faïence, inventée en Italie, & bientôt après imitée à Nevers, demande une terre qui soit un milieu entre l'argille & la glaise ; Vallerius la met au nombre des marbres : au défaut de cette terre on a re-

néral fournit aux manufactures & aux fabriques, sont la terre glaife & l'argille, les terres colorantes, dont nous parlerons à l'article des couleurs, les cailloux, les sels acides & les sels neutres, les demi-métaux, & les métaux. La terre glaife & l'argille servent à faire des pipes, de la porcelaine, de la faïence, de la poterie, des briques, des tuiles, &c. ") Les cail-

cours à l'argile mêlée avec de la glaife, ou à la glaife mêlée avec du sable fin, au défaut d'argile. Il faut commencer par delayer cette terre dans une fosse remplie d'eau; après l'avoir fait secher ensuite, on la passe par des tamis de crin, on la jette dans une autre fosse, & on en fait des mottes, que le tourneur travaille au tour en les mouillant légèrement. Ce travail achevé on les fait cuire dans un fourneau, après les avoir enfermées dans des especes de vases, appelés par les ouvriers Gazettes. Cette cuisson demande 30 à 36 heures. Quand elle est achevée, & que les pieces sont refroidies, on les trempe dans une matiere liquide, pour leur donner l'émail; & dès que cet émail est sec, le peintre y applique les figures & les couleurs, dont il veut orner son ouvrage. Enfin on fait cuire de nouveau ces pieces de faïence; cette dernière cuisson est bientôt achevée. L'émail dont on se sert est composé de 150 livres de sable, de 25 livres de sel de verre, & de cent livres de calciné, (le calciné est un mélange de deux parties d'étain fin avec dix parties de plomb, qu'on a fait calciner;) cette composition est exposée à un feu violent, qui la convertit en une espece de verre opaque & blanc: ce verre cassé, nettoyé & pulvérisé au moulin, est délayé dans quelque peu d'eau; & cette eau ainsi préparée donne l'émail à la faïence. On peut encore faire

loux, ou le sable, mêlés avec les fels de

de la faïence avec de la chaux vive & des cendres de fougère. La porcelaine se travaille à peu près de la même manière; on y met seulement plus de soin, tant par rapport à la trituration & au choix des matières, qu'en égard à la forme des pièces, au dessin & aux couleurs. On prétend qu'il faut, pendant quelques années, conserver les terres dans des souterrains: ce qu'il y a de plus pénible c'est de bien pétrir la masse, un cheveu, un grain de sable suffit pour que la porcelaine s'effile, éclate, coule, ou se déjette. La porcelaine est comme la faïence une demi-vitrification: ce qui distingue la véritable porcelaine, c'est qu'exposée au feu le plus violent elle reste porcelaine, tandis que l'autre s'y change en verre. Par rapport aux couleurs c'est l'application d'un beau rouge qui est le plus difficile. On connoît aujourd'hui la porcelaine de Seves, celle de St. Cloud, de Frankenthal dans le Palatinat, de Munich, de Bareuth, d'Anspach, de Copenhague, de Weesop près d'Amsterdam, de Hoechst dans l'Archevêché de Mayence, de Furstemberg dans le pays de Braunsvic, de Louisbourg dans le Wurtemberg, de Tournay, d'Espagne, de Vienne, de la Chine, du Japon, de Perse, enfin celles de Berlin & de Dresde qui l'emportent sur toutes. Celle de Saxe fut trouvée au commencement de ce siècle par Boetticher Chymiste saxon, ou plutôt par Tschirnhausen de qui Boetticher apprit le secret. On peut voir dans le XII Volume des *Lettres Edifiantes*, un détail curieux sur la manière de faire la porcelaine à la Chine. La poterie emploie certaines terres bolaires, la glaise, des terres d'une nature pierreuse, le grais, &c. pour en faire des pots, des fourneaux, des creusets, des coupelles, beaucoup d'ustensiles de toute espèce, &c. Le travail du potier de terre est à peu près le même que co-

quelques especes de cendres donnent le

lui du faïencier: il travaille au tour & à la roue; le vernis dont on enduit les ouvrages de poterie est fait ou d'alquifoux (plomb minéral), ou de plomb en poudre, ou de cendres de plomb, qui ne sont autre chose que l'écume & les scories de ce métal. Les pipes sont faites de la même matière que la faïence. Les tuiles sont ordinairement de glaise: on les pétrit, & après qu'elles sont seches, on les porte au four: quelquefois on y passe une couleur bleuâtre; la légéreté des tuiles en fait la bonté: c'est après l'ardoise ce qui est le plus propre à couvrir les batimens. La brique est faite de la même espece de terre que les tuiles; on leur donne seulement une autre forme: dans les pays chauds il est d'usage de ne se servir que de tuiles & de briques crues, c'est à dire qui ont été sechées au soleil, & cela parce que, comme il y pleut rarement, on n'a point à craindre qu'elles s'usent si facilement. Les tuiles & les briques se font aussi de terre grasse & de sable. Les Liégeois ont de la réputation pour ce travail. On trouve en France le long de la frontiere, & en Allemagne, des troupes de Liégeois qui travaillent à la brique, moyennant un certain prix. Ces gens là campent dans une enceinte qu'ils se font, & si le temps le permet un bon mouleur livre 9 à 10 mille briques par jour, c'est à dire en travaillant 13 heures. La troupe qui pétrit ne se mêle pas ordinairement de la cuisson, c'est une autre qui vient après elle si on le demande. On compte ordinairement un sixieme de briques de déchet dans les fournées qui réussissent le mieux. C'est en Hollande qu'on fait une grande consommation de briques, plusieurs routes en sont pavées ainsi que les trottoirs des rues & des canaux, on en lèste plusieurs vaisseaux pour Surinam. Les briques à paver sont les plus dures: on les fabrique surtout pres du village de Moor, à une

verre & les glaces '); le verre par le mo-

demi-lieu de Gouda, autrement Tergow. La terre qu'on y emploie n'est que le limon de l'Issel: les fourneaux où on les cuit tiennent depuis trois jusqu'à douze cents milliers, aussi faut-il au moins trois semaines & quelquefois deux mois pour les remplir. La cuisson dure à proportion depuis 20 jours jusqu'à six semaines, & il en faut trois pour que le four soit refroidi. On se sert pour la cuisson, de la tourbe de Fissa. On fabrique près d'Utrecht de belles tuiles & de beaux carreaux: mais il faut plus de travail & de précautions la terre se passe au moulin.

v) C'est aux Phéniciens qu'on attribue l'invention de l'art de faire le verre. Quoique connu très-anciennement, le verre fut rare pendant plusieurs siècles. L'Histoire rapporte qu'Anrélien imposa à l'Egypte un tribut annuel d'une certaine quantité de verre. De nos jours on en fait partout. En France il n'y a que les gentils-hommes à qui il soit permis de le fabriquer. Les matières dont on se sert dans les verreries sont quelques espèces de cailloux concassés, du sable de grais, du sable commun, diverses sortes de sables, du salpêtre, de la potasse, des cendres de lessive & de fougère, & du gresil ou verre cassé. De ces différentes matières on fait du verre opaque, du verre à demi transparent, du verre transparent grossier, & du verre de cristal. La principale base du verre est ou le cristal, ou les quartz, ou les cailloux, ou le sable, ou le grais, &c. la seconde matière principale est le fondant de ce genre sont le sel alkali fixe, tant le minéral que l'artificiel, & un mélange de ces sels avec leur partie cendreuse: on ajoute encore une terre alcaline de nature saline. La chaux éteinte est fort propre à cet usage; en Allemagne on se sert de la craie. Ce que l'on veut vitrifier, après avoir été préparé, est mis dans de

yen de quelques parties métalliques, forme les

grands pots qu'on porte dans des fourneaux, où l'on entretient un feu perpétuel. Lorsque la matière est en fusion, un homme prend une felle, ou espèce de sarbacane de fer, la trempe dans le pot où cette matière se trouve, & la retire chargée de ce qu'elle peut enlever: il répand cette matière sur un morceau de fer, & après y en avoir mis ainsi à quatre reprises différentes, il la remue avec la felle, qui y reste attachée; il la souffle, & il la roule ensuite sur un bloc de marbre pour la souffler une seconde fois. Ce verre est remis au feu, & après qu'on a eu soin de le laisser refroidir, on le sépare de la felle au moyen d'un peu d'eau froide, qui par sa fraîcheur fait feler le verre, & alors un petit coup, légèrement donné, sépare le verre de la felle. C'est ainsi qu'on travaille le verre en plat: le verre en table se fabrique à peu près de la même manière; l'un & l'autre est destiné au vitrage, aux lanternes, à couvrir des tableaux & des portraits, aux glaces de carosse, &c. quant aux glaces de miroir nous en parlerons tout à l'heure. Les autres ouvrages de verrerie, comme les verres à boire, les flacons, les bouteilles, les lustres, tous ces petits ouvrages appelés verrotteries, sont travaillés différemment: c'est de l'adresse du souffleur que dépend l'élégance des formes, comme la beauté du verre dépend du choix des matières qu'on vitrifie. L'usage des vitres a naturellement conduit les artistes à la découverte des glaces, qu'on a d'abord soufflées, & qu'on coule aujourd'hui, lorsqu'on en veut de bien grandes & de bien belles. Les Vénitiens furent les premiers à faire des glaces d'une grande blancheur & d'un très beau poli. Dans les verreries on entend par glaces des verres fort blancs, d'une surface bien polie & bien unie: les miroitiers entendent par là un verre semblable mis au teint. Sans teint on les emploie

pour les glaces de carrosses, quelquefois pour le vitrage des palais, &c. On se sert, pour faire les glaces, de soude & de sable: en France on n'emploie que la soude d'Alicante. Cette soude, bien nettoyée, concassée dans des moulins à pilons, tamisée, & mêlée avec du sable bien lavé & tamisé, est portée au four, où on la fait cuire jusqu'à ce que cette matière paroisse blanchie: on la porte alors dans un lieu sec, où on la laisse vieillir; pour bien faire il faut l'y laisser au moins un an. Lorsqu'on veut s'en servir, on y mêle des cassons de glaci, rougis au feu & trempés ensuite dans l'eau. Cette matière ainsi préparée est mise dans des pots, où on la fond à un feu très-violent; lorsqu'elle est en fusion on en prend avec la pelle ce qu'il en faut pour souffler une glace; qui refroidie doit encore être cuite dans un grand fourneau: il faut à cette cuisson dix à quinze jours. Les ouvriers se relayent de six en six heures, jusqu'à ce que les pots soient vidés. Ces glaces soufflées, pour être parfaites, ne peuvent guere avoir au-delà de 45 à 50 pouces de hauteur; celles qui passent ce volume n'ont point assez d'épaisseur, pour soutenir le dégrossi. Les glaces d'un plus grand volume doivent être coulées: cette invention est due à M. Thevart, qui en établit une manufacture en France en 1688. Voici la manière dont on s'y prend. Les pots où la matière est fondue, contiennent ordinairement 2000 livres pesant de matière: quand elle est en état de servir, on en verse dans des cuvettes, qui par le moyen de quelques machines sont transportées jusqu'à la table où la glace doit être coulée: on dirait alors qu'il sort de ces cuvettes un torrent de feu. La table, longue de cent pieds, est de fonte: on la couvre d'une couche de sable chaud: des tringles de fer mobiles servent à déterminer la largeur de la glace. Quand au bout d'une minute elle a pris consistance, on la passe légèrement dans une carquaise, & on la porte au fourneau pour y être recuite. Le poliment des gla-

ces a deux ouvrages, l'un qu'on appelle le dégrossi, ou l'adouci, l'autre qu'on nomme le parfait poliment. On pose horizontalement la glace sur une pierre, & on l'y attache avec du plâtre: on prend une autre glace brute de moindre volume, qu'on scellée avec du plâtre à une table de bois: on couche la petite glace sur la grande, on la charge de quelques poids, & par le moyen d'une roue, & de quelques chevilles, on la met en mouvement. Ce frottement use les glaces au moyen de l'eau, & de divers sables, qu'on met entre deux. On employe trois sortes de sables différens, l'une après l'autre: on se sert aussi quelquefois de gros éméril, quand on donne le dernier dégrossi. Il faut employer plus d'une glace supérieure, & le moins est d'en employer deux: comme elle souffre plus de frottement, que la glace inférieure, elle s'use plutôt. Ce ne sont que les glaces coulées qu'on dégrossit à la roue: les glaces soufflées sont dégrossies avec des moilons, qu'un ouvrier conduit à la main. Après cet ouvrage, on passe au parfait poliment: on se sert de tripoli, ou d'éméril bien lavé & tamisé, ou de la potée rouge: ce n'est qu'alors que les défauts se découvrent. Ordinairement on lustre encore les glaces avec une regle de bois doublée de feutre. Ces glaces sont portées au magasin, & il ne reste plus qu'à y mettre le teint, ce qui est l'ouvrage du miroitier. Pour l'y mettre on prend une feuille d'étain bien battue, plus large & plus longue d'un pouce que la glace à laquelle elle doit servir: on étend cette feuille sur une pierre, on la frotte légèrement avec un peu de vif argent, & on enlève avec soin l'écume noire qui y paroît bientôt: on couvre ensuite cette feuille de vif argent, qu'il ne faut point épargner: cela fait, on glisse la glace sur cette feuille avec beaucoup d'attention & de propreté, on la charge pour l'attacher fortement, & on laisse enfin écouler le superflu du vif argent. Ces glaces se vendent dans les manufactures suivant un certain prix fixe, qui se pro-

stras") & quelques pierres de composition.

portionne à la hauteur & à la largeur. Une manufacture de cette espèce demande de terribles dépenses : non-seulement il faut de plus grands fourneaux, mais encore il faut un établissement d'une très-grande étendue, de grands magasins pour mettre à sec les pots, les cuvettes, les tuiles, les terres propres à faire les vases, les matières pour le verre ; il faut des chantiers pour le bois, des forges & des atteliers pour les menuisiers, les charrons, les charpentiers, les maçons, qui sont perpétuellement occupés à la construction & à l'entretien des machines ; il faut des logemens pour les ouvriers, des magasins pour les glaces, &c. Pour faire juger de la dépense j'ajouterai encore ici, que pour mettre un fourneau en état, il en coûte quinze-mille écus de France : il faut six mois pour en construire un à neuf, & trois pour le réparer. Un fourneau ne dure que trois ans, & il faut le raccommoder tous les six mois : il consomme, en dix huit mois 13500 cordes de bois de toute espèce, (la corde a quatre piés de large sur huit de haut) 1500 mille livres pesant de soude, deux millions pesant de sable, & 15 mille livres de terres. Enfin les frais de régie, de volturage, ainsi que le salaire des ouvriers montent à 400 mille écus de France. Il n'y a point d'endroits où la Verrerie ait été plus brillante qu'à Murano : aussi les Vénitiens faisoient-ils un commerce considérable en miroirs, en crystaux, & autres ouvrages de verre : cette branche de leur commerce est perdue ; il n'y a plus aujourd'hui à Venise qu'un seul homme qui fasse du crystal estimé, mais dont le prix est excessif. Aujourd'hui les glaces de Murano sont les plus mauvaises de toutes celles qui se font en Europe. Les verreries angloises ont de la réputation : l'étranger enleve les quatre cinquièmes des glaces fabriquées en Angleterre ; les François tirent mé-

Dans les raffineries de vitriol, d'alun'), & de

me de là des lustres, des lanternes, des verres à boire, des verres d'optique. La manufacture de Neustadt, dans la Marche Electorale de Brandebourg, livre de très-belles glaces: le crystal qu'on tire delà n'est pas aussi beau qu'il pourroit l'être. La Saxe, la Bohême, la Franconie, & le Palatinat exportent beaucoup de verreries: le beau crystal d'Allemagne est plus blanc & à meilleur prix que celui d'Angleterre: mais les verres de Bohême & du Palatinat sont ondulés & d'une épaisseur inégale. On fait aujourd'hui de grands efforts en France pour y perfectionner les verreries, qui ont toujours été en mauvais état, bien qu'elles consomment pour deux millions de soude d'Alicante & de Carthage-ne. Il faut placer les verreries là où il y a grande abondance de bois, dont il seroit difficile de faire un meilleur usage, & où il se trouve du sable fin, de bon gyps, de bonne terre glaise, de la terre grasse & des pierres à chaux.

x) Les pierres fausses, ou de composition, les plus brillantes, sont les *Stras*, nom d'un jouailler françois qui les mit en vogue il y a vingt ou trente ans. Ces pierres imitent le diamant par leur éclat: mais, comme presque toutes les compositions, elles dépérissent au feu. Le verre coloré, qui imite les pierres précieuses, est une préparation faite de verre, ou de matière vitrifiable, & de quelque substance minérale. Le saphir factice se fait avec deux onces de verre blanc, & de la fritte de crystal mêlée avec trois ou quatre grains de safran ou de bleu, qu'on fait fondre à un feu très-violent. J'ai vu quelques saphirs de la composition du célèbre Mr. Marggraf, rien de plus beau pour l'éclat, la couleur, & la dureté. La topaze factice, le rubis factice, l'émeraude factice, sont des compositions à peu près semblables: il n'y a que les parties métalliques qui va-

salpêtre *) on prépare ces sels pour diffé-

rent. Il ne faut pas confondre ces compositions avec les cristaux colorés par la nature, & que nous avons appelés faux saphirs, fausses topases, &c. Les cristaux rougis au feu, & trempés dans des teintures faites de sels & de parties métalliques, ne sont guère que des cristaux écariés, qui ont une surface colorée.

g) Il y a deux sels styptiques, le vitriol & l'alun. Le vitriol est bleu, si la mine participe du cuivre; verd, si elle participe du zinc; différemment coloré, si elle participe de différens métaux. Le vitriol romain, & celui de Goslar sont blancs; celui de Hongrie & de Chypre, bleus, celui de Pise, de quelques endroits d'Angleterre & d'Allemagne est vert. On tire encore du vitriol de Bohême, de Silésie, de Norvege, d'Espagne &c. La mine pierreuse, où il s'en trouve, est un pyrite. On amasse ces pierres en monceaux, on les laisse se calciner au soleil pendant l'espace de trois ans ou environ, & durant ce temps là on les remue au moins deux fois l'an. Quand on croit que la calcination est achevée, on les arrose copieusement; & lorsqu'elles sont assez amollies, on les jette dans une grande chaudière remplie d'eau, qu'on expose à un grand feu. Dès que cette matière a pris une certaine consistance, on y jette de la vieille ferraille; puis on verse le tout refroidi dans un autre vase, où l'on a eu soin de mettre des lattes, afin que le vitriol s'y attache en se cristallisant. Indépendamment de l'usage que la médecine fait de ce sel, on s'en sert beaucoup dans les teintures, où l'on préfère celui d'Angleterre, surtout lorsqu'on teint en noir & en gris. L'alun natif, ou vierge, se trouve peu: la manière de le préparer fait qu'il est ou rouge, ou citronné, ou romain, ou brûlé, ou sucré. Les mines ordinaires, dont on le tire, sont les rocs résineux, le charbon de terre, & les terres combustibles. L'An-

rens usages. Nous avons parlé du sel com-

gleterre, la France, l'Italie, & la Flandre en exportent beaucoup. La maniere de le faire est à peu près la même partout. A Civita-Vecchia on s'y prend de la manière suivante. Après avoir découvert un lieu où il y a des pierres qui promettent de l'alun, on les tire de la carrière, on les trie, quelquefois on les essaye; ensuite on les porte au four, pour les y faire cuire, comme on cuit les pierres à chaux: après cela elles sont portées dans un enclos dont le sol est carrelé, & coupé par de petits ruisseaux; on arrose ces pierres pendant 25 à 30 jours, jusqu'à ce qu'elles n'échauffent plus l'eau qu'on y jette. Ces pierres, réduites ainsi en une masse molle, sont mises dans de grandes chaudieres, qu'on remplit de l'eau dont elles ont été arrosées; on expose le tout à un feu violent, pendant 18 à 20 heures, & la lessive alumineuse étant bien claire, & déchargée de ses immondices, on la fait couler dans des goutieres de bois, où on la laisse refroidir pendant dix à douze jours. Les particules d'alun s'unissent & s'attachent aux parois de cette goutiere. Quand on croit que l'eau est déchargée de tout son sel, on la laisse écouler, & l'alun étant sec on le détache. Les frais de fabrication montent fort haut; outre cela on paye à la Chambre Apostolique trente-mille écus par an, pour le bois & les pierres qu'on emploie. Le quintal d'alun coûte à Rome trois écus romains. La médecine l'emploie: mais il sert encore plus aux orfèvres, & surtout aux teinturiers. & aux pêcheurs de morue. C'est celui de Liege & celui d'Angleterre qu'on exporte le plus.

2) Le Salpêtre est encore plus utile, si l'on juge de l'utilité par la consommation: la Chymie en emploie beaucoup; il sert à faire la poudre à canon, on s'en sert dans les teintureries, & dans les verreries; on en

mun , & du soufre), ainsi que de mer-

fait des eaux fortes, il est employé à la fonte des métaux, &c. Le Salpêtre natif ne se trouve guère en Europe: on en tire du royaume de Pégu, du Mogol, des environs du Volga, &c. Les Hollandois en font des magasins considérables dans le Bengale. La raison pourquoi il se trouve si peu de salpêtre natif en Europe, c'est qu'il ne s'y voit que peu ou point de terrains qui, propres à la formation du salpêtre, restent incultes, comme cela arrive le long du Volga & dans les Indes. Le salpêtre se forme sur la surface de la terre, & les terres qui en produiroient en Europe sont trop recherchées pour qu'on ne les cultive pas. Dépeuplez quelques contrées fertiles, & laissez y de bons champs en friche, vous aurez bientôt du salpêtre. Le salpêtre artificiel se prépare en beaucoup d'endroits, mais surtout en France. On le raffine plus ou moins. Celui qui est le plus raffiné, & qu'on appelle de la troisième eau, est du salpêtre en glace, ou de roche, il ne se vend point en France, il est employé à faire la poudre à canon: il en faut au moins, année commune, trois millions de livres pour les magasins du Roi. Voici la manière dont on l'y prépare: on se sert de vieux plâtras, qui proviennent des démolitions de vieux bâtimens, de tuf dont les maisons sont quelquefois bâties, des terres tirées tant des bergeries, que des colombiers & des celliers. Ces terres bien battues, & mêlées avec des cendres, sont mises dans de grandes chaudières, qu'on remplit d'eau, & qu'on expose au feu pendant quelque temps. Lorsqu'on croit que l'eau a dépouillé ces terres du salpêtre qui s'y trouve, on la verse sur de nouvelles terres, jusqu'à ce qu'on ait ce qu'on appelle la cuite. Cette cuite, après avoir encore bouilli pendant vingt-quatre heures dans de grandes chaudières, est versée dans des réservoirs, où elle dé-

e. On fait quelques préparations d'ar-

toutes les parties terrestres dont elle est chargée : 1, qui ne contient plus alors que du salpêtre, est tirée de ces réservoirs, & on la laisse s'évaporer, afin le sel se cristallise ; ce qui se fait dans l'espace de treize jours. Le salpêtre reste attaché aux parois du fond de l'épaisseur de deux à trois pouces ou environ : c'est là le salpêtre brut. Pour le raffiner on le fait fondre & bouillir, on l'écume, on y jette de la colle d'Anserre, & enfin on le verse dans des vases bien fermés, où on le laisse reposer pendant quelques jours, au bout desquels on trouve le salpêtre cristallisé. Ce salpêtre qu'on appelle enfin salpêtre en glace, est ce salpêtre cristallisé. qu'on a fait fondre au feu, dans un vase de terre sans qu'on y ait versé de l'eau. Le salpêtre raffiné valait à Amsterdam, en 1761, quarante florins le quintal : cela varie. La poudre à canon est composée de salpêtre, de charbon & de soufre. On y emploie du charbon du saule, & les Anglois celui de noisetier. Les moulins à poudre ont été nouvellement perfectionnés en France. On a construit à Essone, en 1754, par les soins de M. Micault, Commissaire des poudres, sur des plans & sous la direction du P. Fery, un moulin à meules roulantes : chaque meule pèse près de 10 mille livres : la meule giffante sur quoi elles se trouvent est proportionnée à ce poids. La poudre s'y fabrique en moins de temps que dans les moulins à pilons, & se fait par compression, & non par percussion. Le Père Fery a proposé depuis, quelques changemens, au moyen desquels on fabriquerait, en 8 heures de temps, ce qu'on ne fabrique à présent qu'en 24 ; l'essai a été fait en 1756, la poudre a été trouvée excellente. Cependant on en est resté à l'essai.

2) Le soufre vif, ou vierge, est ou transparent ou opaque : on trouve la première espèce dans les mines

fenic, ^{a)} utiles, mais dangereuses. Le bismuth & le cobalt donnent une couleur bleue. L'or est employé par les orfè-

d'or du Pérou, dans l'île de Milo, dans le Canton de Berne, près de Bex, &c. Le soufre opaque se trouve en abondance au pied des volcans, & dans quelques terres sulfureuses de l'Amérique & de l'Europe: les Russes en recueillent beaucoup près des montagnes qui sont à l'ouest du Volga: l'Irlande en a beaucoup: les districts de Hunsevig & de Krysevig en fournissent une très-grande quantité: on peut, en une heure de temps, y trouver la charge de 80 chevaux: en supposant chaque charge de 200 livres, cela fait 16000 livres. Le soufre factice se prépare de différentes manières. Quelquefois il s'en trouve dans une espèce de terre argilleuse, comme dans la Campagne de Rome près de Bracciano; ou dans quelques pyrites, comme dans le pays de Liege. Quand on veut purifier le soufre, on le fond, & on y mêle un peu d'huile de lin. La médecine se sert du soufre, les ouvriers en soie & en laine l'employent pour blanchir la soie & les étoffes de laine; on en consomme beaucoup pour la poudre à canon. En ajoutant à une partie de soufre sept ou huit de mercure, on fait le cinnabre, qui réduit en poudre est appelé vermillon. Le soufre bien raffiné & sublimé donne la fleur de soufre, qui est un très bon médicament. A Amsterdam le quintal de soufre crud vaut six florins, & le soufre raffiné sept.

b) Parmi les différentes préparations arsénicales on compte la fleur d'arsenic, l'arsenic cristallin ou blanc, l'arsenic jaune, qu'il faut distinguer de l'orpiment, & l'arsenic rouge. L'arsenic blanc sert aux teinturiers, & aux maréchaux, il entre dans la composition de ce qu'on appelle *mort aux rats*; il est employé dans les verreries pour donner de la transparence aux verres;

vres *) à faire de la vaisselle, des ornemens de toute espece, des bijoux; on le réduit aussi en feuilles *), & en

on l'employe aussi à faire la porcelaine blanche; & à blanchir plusieurs matieres métalliques, par exemple les épingles.

c) L'or ouvragé est ordinairement de 18 à 20 carats: à Vienne il est à 22, à Augsbourg à $19\frac{3}{4}$, en Suisse à 18, en France à 22; & pour les ouvrages de bijouterie, à 20; en Espagne à $22\frac{1}{4}$. C'est un abus de quelques provinces d'Allemagne de ne pas marquer l'or ouvragé.

d) L'or est d'une si grande ductilité, qu'une once suffit à un batteur d'or pour 1600 feuilles de 37 lignes en quarré. Ces feuilles sont couchées dans un livre fait de papier extrêmement fin: un livre en contient ordinairement 25 de 3 à 4 pouces en quarré; & ces feuilles pesent, les unes cinq à six grains, les autres neuf à dix. On employe à cet usage ou de l'or très-fin, à 23 carats trois quarts, (on le prend ordinairement en chaux,) ou de l'or pâle (ou vert), au quel on ajoute quatre grains d'argent, par once, ou de l'or commun, auquel on ajoute six grains d'argent & douze de cuivre. On fait différentes classes de feuilles d'or: la première sert aux fourbisseurs pour dorer les poignées d'épées; la seconde sert à dorer les ouvrages d'acier; la troisième est pour les cuirs, la quatrième pour les pilules, &c. Pour battre l'or on commence par le fondre au creuset avec du borax, & après en avoir tiré un lingot, on le forge à l'enclume pour le réduire à l'épaisseur de deux lignes ou environ: alors on le travaille au moulin, où il est réduit à une moindre épaisseur, quelquefois aussi on continue l'ouvrage avec l'enclume. Quand il est assez mince, on le coupe en plusieurs quartiers, on fait une pile de ces quartiers entremêlés de

fil^e), & on travaille l'or filé & l'or trait de

feuilles de velin. Cette pile, comme on s'en sert dans une boîte, est posée sur un bloc de marbre, & le batteur d'or travaille avec un grand marteau. Quand il voit que les quartiers ont été suffisamment étendus, il les sort de leur boîte, les coupe en deux, & en fait deux autres piles, qu'il travaille comme la première. Ces deux piles sont de nouveau partagées chacune en deux autres, & au lieu de velin, on se sert alors de baudruche, ou de cette pellicule qui se lève de dessus les boyaux de bœuf. Le batteur d'or continue à travailler de la même manière, jusqu'à ce que les feuilles soient telles qu'il les veut. Les ducats, & les anciennes piastras servent ordinairement à cet usage. Des rognures de ces feuilles d'or, ou des feuilles mêmes réduites en poudre, mêlées avec un peu de miel, & broyées sur le marbre on fait l'or en coquille, que les peintres en miniature employent: l'or faux en coquille est fait de léton.

e) On appelle or trait, de l'or ou de l'argent doré réduit en fil de soie. Aujourd'hui tous les fils d'or, destinés aux manufactures, sont d'argent doré: cette dorure est si forte que bien que le lingot soit réduit à la grosseur d'un cheveu, la dorure paroît partout. A Milan, on a le secret de ne dorer que d'un côté. Voici la manière dont on travaille. On prend un lingot d'argent de 35 à 36 marcs, on le réduit, par le moyen de la forge, en forme de cylindre de la grosseur d'un manche à balai: alors on le fait passer par huit à dix pertuis d'une grosse filière, ce qui s'appelle tirer à l'argue. Réduit ainsi à la grosseur d'une canne, on le porte au tireur d'or, qui le décrasse, & le coupe en deux lingots de 24 à 25 pouces de long: il fait chauffer ces lingots, & prend des feuilles d'or de 12 grains & de quatre pouces en quarré, dont il en couche qua-

différentes manieres , pour en faire des ga-

tre, huit, dix, douze, & quelquefois seize, les unes sur les autres, pour n'en faire qu'une seule, suivant qu'on souhaite que la dorure soit; & après avoir frotté les lingots avec un brunissoir, il y applique autant de feuilles qu'il en faut pour les couvrir; on fait ordinairement six couches semblables de feuilles simples ou doubles, ou quadruples, &c. On y passe ensuite la pierre sanguine, pour bien unir la surface. Ces lingots chauffés & polis sont portés alors à l'argue, où on les fait passer par quarante pertuis, & où on les réduit ainsi à la grosseur d'une plume à écrire: après cela on les décrasse de nouveau, & cela étant fait on les passe par 20 autres pertuis, qui les réduisent à l'épaisseur d'un ferret de lacet: c'est ce qu'on appelle proprement du fil d'or. Ce fil tiré sur un banc, où on le fait encore passer par une vingtaine de pertuis, est enfin réduit, par le moyen d'une très-petite filiere, à la grosseur d'un cheveu, & alors on l'appelle de l'or trait. Les fils faux se font de cuivre: on prend pour cela du cuivre de rosette, dont on fait un lingot, qu'on travaille comme le lingot d'argent: on y applique six feuilles d'argent du poids de 18 grains chacune. Sur un lingot de 20 marcs on emploie une once & demie d'argent: on le file, & c'est alors du faux argent trait. Veut-on du faux or trait: on dore le lingot argenté, après qu'il a passé sept ou huit pertuis. L'ouvrage est absolument le même. En France il est sagement ordonné que le faux or & le faux argent traits, ne se filent que sur du fil de chanvre ou de lin, & jamais sur de la soie; ces fils sont appelés fils de Lion, sans doute parce que cette invention est due à quelque ouvrier de cette ville. Les tireurs d'or de Bruxelles prétendent à la même industrie que ceux de Paris, de Lion, & d'Amsterdam: ils les surpassent même pour les fils propres à la broderie & aux

lons, des dentelles, des frangois &c. f). En

boutons: mais ils ne peuvent pas soutenir la concurrence des Lionois, parce que le prix de la main d'œuvre est bien moindre à Lion, où l'on emploie les femmes à cet ouvrage: ce qui ne se fait pas à Bruxelles, où elles gagnent d'avantage à faire des dentelles. On prétend que Lion dans ce genre de fabrique employoit autrefois, en or ou en argent, pour la valeur de sept millions de livres.

f) Le fil d'or rond & aplati sert aux manufactures d'étoffes riches, de galons, de dentelles, de franges, &c. On appelle proprement bords ces galons destinés aux habillemens, & à l'ornement des meubles. En Dannemarc, & en Suède, cette espèce de luxe est défendue. Il se perd annuellement, par ce moyen, une certaine quantité d'or & d'argent; on compte qu'aux meilleurs galons il s'en perd la 16^{me} partie.

g) La dorure se fait en général, ou à l'huile, ou en détrempe, ou au feu. La dorure à l'huile se fait de deux manières: la première consiste à prendre une matière fluide & grasse, dont on frotte les ouvrages qu'on veut dorer, & on y couche ensuite une feuille d'or, après quoi on polit la surface. La seconde se fait en prenant de l'ochre préparé, qu'on mêle avec un peu d'huile, & dont on fait un fond sur lequel on applique ensuite les feuilles d'or. C'est ainsi qu'on dore les dômes des églises & des palais, les ornemens des plafonds, les figures de plâtre & de plomb. La dorure en détrempe se fait avec de la colle; c'est ainsi qu'on dore le bois & le roc: la colle dont on se sert est faite de rognures de parchemin ou de gands. Si c'est du bois on commence par donner une couche de colle, on y met ensuite plusieurs couches de plâtre (ou de blanc d'Espagne; ou de terre blanche), delayé dans cette

fin l'or sert à dorer^e). On fait les mêmes

celle : quand la dernière couche est sèche, on la mouille légèrement, & on y applique une couche d'ochre jaune, délayé dans de la colle. Ce second fond étant sec, on y en met un troisième d'une composition de bol d'Arménie (ou de pierre sanguine, ou de mine de plomb) & d'un peu de suif, le tout mêlé avec la même colle. Ce dernier fond est de trois couches ; lorsqu'il est sec, on le mouille, avant que d'y appliquer les feuilles d'or. Enfin l'ouvrage s'achève en polissant l'or, & en le lissant, ce qui s'appelle brunir ; ou bien en le mattant, ce qui se fait en passant sur l'or un peu de colle. La dorure au feu se fait avec l'or moulu, avec l'or en feuilles, & avec l'or haché. Celle qui se fait avec l'or moulu est dangereuse : on prend de l'or réduit en chaux, on l'amalgame avec du vif argent, dans un creuset exposé au feu, & on en couvre le métal bien poli qu'on veut dorer : on place alors ce métal sur une grille, le vif argent s'évapore, & l'or reste attaché au métal. Quand l'ouvrage est fait, on polit le métal doré, & enfin on le met en couleur. Quelquefois on dore la même pièce plus d'une fois. Lorsqu'on dore au feu avec des feuilles d'or, on commence par polir le métal, puis on l'expose au feu où on le fait bleuir, & on y applique une couche de feuilles d'or : on remet ensuite le métal au feu, qu'on recouvre après cela d'une nouvelle couche de feuilles d'or, & cela se fait trois ou quatre fois : l'ouvrage est achevé quand on a poli le métal ainsi doré. La dorure au feu avec l'or haché se fait aussi avec des feuilles d'or, & de la même manière, avec cette différence qu'on hache les feuilles, c'est à dire que l'on y fait plusieurs entailles en différens sens. Pour donner de l'éclat à l'or & à l'argent doré, on se sert de la cire à dorer, qui est composée de cire vierge, de cuivre, de craie rouge, d'alun, &c. La dorure des

usages de l'argent ^{h)}. Le cuivre est employé

livres se fait sur la tranche & sur la couverture. Pour dorer la tranche, on y couche d'abord un peu de boi d'Arménie détrempe; & quand il est sec, on y passe légèrement du blanc d'œuf, après quoi on y applique les feuilles d'or, qu'on brunit enfin au clair. Pour dorer la couverture, on se sert de fers à dorer, qui sont gravés en relief: on commence par glaiser le cuir, on y couche ensuite la feuille d'or, & puis on y applique le fer, qu'on a fait chauffer. On recueille l'or, où le fer n'a point touché, avec une brosse, & il se détache aisément. Les relieurs employent aussi quelquefois du faux or. On dore encore sur parchemin, sur cuir, & autres matières dont on fait des tapisseries sans employer un grain d'or: on se sert pour cela de feuilles d'argent & d'étain, qu'on attache par le moyen d'un peu de blanc d'œuf, qu'on couvre d'un vernis tout chaud, & sur lesquelles on applique ensuite toutes les couleurs qu'on veut. On a pensé naturellement au moyen de retirer l'or des ouvrages dorés: les métaux rendent aisément l'or qu'on leur a donné: on le retire de dessus le bois & de dessus le cuir, mais on ignore encore le moyen de l'enlever de dessus le verre.

^{h)} Les articles précédens serviront d'éclaircissement à celui-ci. L'argent trait est de l'argent tiré à travers les pertuis de différentes filières, au point de n'être pas plus gros qu'un cheveu. Cet argent trait applati est de l'argent en lame, qu'on file sur la soie, ou qu'on emploie tout plat pour les broderies, les dentelles, les étoffes riches, &c. L'argent en feuilles est de l'argent battu: des rognures de ces feuilles on fait l'argent en coquille. L'argent faux est du cuivre couvert de feuilles d'argent. Argenter c'est couvrir quelque chose de ces mêmes feuilles. On le fait de deux manières: en blanc, lorsqu'on laisse à l'argent sa couleur naturelle;

à faire des vases ⁱ) des chaudrons, des cordes

& en jaune, lorsque par le moyen d'un vernis on lui donne la couleur & l'apparence de l'or. L'argenture sur les métaux diffère entièrement, de celle qui se donne aux autres matieres: on se sert du feu pour les métaux, & pour les autres matieres on employe une espece de colle. Pour argenter le fer & le cuivre, on s'y prend de la maniere suivante. L'ouvrage qu'on veut argenter doit d'abord être décaissé, alors on le fait rougir au feu, puis on le trempe dans l'eau, on l'y frotte ensuite avec une pierre ponce: il est après cela de nouveau mis au feu, où on le fait chauffer médiocrement pour le tremper derechef dans l'eau. Lorsqu'on veut que l'argenture soit durable, on hache les pieces qu'on argente, c'est à dire qu'on y fait, avec un contenu d'acier, un grand nombre d'entaillures en tout sens. S'il ne s'agit pas d'un ouvrage qui en vaille la peine, on se passe de la hachure. La piece ainsi préparée, on la met au feu pour l'y faire bleuir, & on y applique tout de suite deux feuilles d'argent, qu'on frotte contre la piece pour les y attacher plus fortement: on la porte de nouveau au feu pour y appliquer ensuite quatre feuilles d'argent, qu'on a soin de frotter & de brunir: on continue ainsi à chauffer la piece, & à y appliquer des feuilles, quatre à quatre, ou six à six, jusqu'à ce qu'il y en ait trente, quarante, cinquante, ou soixante, suivant qu'on souhaite que l'argenture soit plus ou moins forte. Cela étant, on fait brunir la piece à fond. Quant à l'argenture du bois, du cuir, &c. elle se fait comme la dorure. On désargente, quand on veut faire fondre les pieces, ou qu'on veut les argenter de nouveau; & cela se fait en faisant chauffer la piece à différentes reprises, & en la trempant autant de fois dans l'eau, jusqu'à ce que l'eau ait pris toute l'argenture. L'argent ouvrage doit être mar-

métal à beaucoup d'autres, soit pour en faire des métaux composés, ¹⁾ soit pour rendre l'usage de quelque autre métal moins cher ou

gles: un ouvrier en coupe jusqu'à 12 mille dans une heure; l'on amollit ces têtes, en les faisant rougir au feu sur une pèle de fer. Enfin un dernier ouvrier enfiler les épingles dans les têtes. Les épingles ainsi fabriquées sont jetées dans une chaudière, où on les fait bouillir avec de la gravelle: pour les blanchir on les enferme entre deux plaques d'étain assez épaisses, & on les fait ainsi bouillir de nouveau dans une eau où l'on a mis de la gravelle ou du sel de tartre: on les lave après cela dans de l'eau fraîche, & quand elles sont sèches on les met dans des papiers, qui ont été piqués avec un poinçon de fer à 20 ou 25 dents. Ordinairement on emploie des enfans à bouter les épingles. Il y a des épingles de fer qui au lieu d'être blanchies, sont noircies, soit pour le deuil, soit pour les cheveux: les têtes des premières sont de leton. On préfère le fer de Normandie à celui d'Allemagne, dont on se sert cependant beaucoup, parce qu'il est à meilleur prix. Pour noircir ces épingles on les cuit dans de l'huile de lin, où l'on a mis quelque peu d'huile de térébenthine. C'est à Reugle & à l'Aigle en Normandie, qu'il se fabrique le plus d'épingles. On compte à l'Aigle, & aux environs, six-mille ouvriers occupés à ce travail: les entrepreneurs de cette fabrique ont poussé l'économie aussi loin qu'il est possible. On faisoit autrefois de belles épingles à Paris: mais la cherté de la main d'œuvre a détruit ces établissemens, & les épingliers n'y sont plus aujourd'hui que des petits cloux à l'usage des ébénistes, layetiers, menuisiers, des aiguilles de tablettes, des agrafes, des annelets, des crochets, des grillages, &c. La fabrique de Limoges ne subsiste plus; il y en a encore à Bordeaux.

plus commode. Le fer affiné donne l'acier: le fer sert à faire des ustensiles de toute espee, des canons, des fusils, & d'autres armes, des

On prétend qu'il se consomme annuellement à Paris pour 150 mille livres d'épingles. Il est bien étrange que l'Allemagne en tire tant de France, vu qu'on pourroit y en fabriquer d'aussi bonnes & à bien meilleur prix.

1) Du mélange des métaux & des demi-métaux il fait différentes compositions plus ou moins utiles. On a 1) un métal blanc, composé de cuivre & d'arsenic, 2) un autre métal blanc, composé d'étain & de bismuth, 3) du léton, qui est fait par le moyen de la cémentation, de plaques de cuivre & de la mine de Zinc brûlée, ou de ces mêmes plaques & de calamine mêlée avec de la poudre de charbons. On remarque que le poids du métal augmente au-delà de ce que pèsent la calamine & le cuivre, car 60 livres de calamine, 35 de vieux cuivre, & 35 de cuivre de rosette donnent 145 à 147 livres de léton, sans compter l'arcot, ou l'écume de cuivre; répandue dans les cendres: 4) de la fonte, qui est un composé d'étain, de plomb, de cuivre, & d'un peu de léton: c'est de ce métal composé qu'on fond les canons & les cloches; le mélange n'est pas le même partout; 5) du métal de prince, qui est fait d'une partie de zinc & de quatre ou six parties de cuivre, 6) du pinschbeck, qui est un cuivre travaillé avec différents sels, & fondu ensuite avec d'autre cuivre, & quelque peu de zinc, 7) du tombac, fait de sept parties de vieux cuivre, de cinq de léton, & d'un peu d'étain fin. On prétend que le pinschbeck & le tombac sont deux compositions inventées par deux Anglois qui leur ont donné leur nom. Il est faux qu'il entre de l'or dans la première de ces deux compositions: 8) du métal couleur d'acier, qui est fait de trois parties

se file aussi, on en fait le fil d'archal. *) : le fer

froidi on y coule le métal, qui part d'un fourneau placé au dessus du moule: l'ouvrage du fondeur étant achevé, c'est au sculpteur à travailler la statue. La fonte des cloches se fait à peu près de la même manière: le métal est différent, & le noyan se fait avec plus de soin. Il en est de même des pièces d'artillerie; le métal dont on se sert diffère des deux autres. La longueur des canons se mesure par ce qu'on appelle calibres, c'est à dire par le diamètre de la bouche: six pouces d'embouchure demandent vingt calibres de longueur, c'est à dire dix piés. Aujourd'hui on n'a pas besoin de noyan pour fondre les canons: Mr. Maritz a inventé une machine pour forer ceux de fonte coulés massifs. Les canons de fer coulé ne sont pas d'un aussi bon usage, mais coûtent beaucoup moins; s'il n'arrive point d'accidents imprévus, on en peut livrer un tous les jours. Le même Mr. Maritz a trouvé le moyen de donner à une matière aussi aigre que celle du fer coulé, toute la perfection dont elle est susceptible. Les menus ouvrages de cuivre ou de métal fondu se travaillent avec moins d'appareils: on fait des moules de sable, qui prennent l'empreinte des modèles, faits de bois ou de cuivre. On a encore des fabriques de toutes sortes d'ouvrages d'acier & de fer fondus: il s'en étoit établi une à Coné en France, & l'on y avoit trouvé le secret d'un vernis qui empêchoit ces ouvrages de se rouiller; mais elle n'a pas eu le succès auquel on s'attendoit. En Angleterre on fait des ouvrages d'acier forgé qui ont eu & qui ont encore un très-grand débit.

*) Le fil de fer, autrement dit fil d'archal, est de différente grosseur; on en a depuis un demi-pouce jusqu'à un dixième de pouce de diamètre. On se sert pour cela du fer le plus doux. Il s'en fait beaucoup en

blanc est d'un grand usage *). L'étain, travail-

France, en Suisse, en Suède, en Allemagne, mais particulièrement à Liege, à Altena, & à Iserlohn dans le Comté de la Marck: l'étape des deux dernières fabriques est à Cologne. On tire des grosses forges des barres de la grosseur de dix à douze lignes: on les travaille au marteau & au feu dans les allemanderies: c'est alors du forgis, gros comme le petit doigt. Après l'avoir recuit on le frotte avec du lard, du beurre, du sulf ou de l'huile, & on le passe par trois ou quatre différens trous d'une filiere; c'est du roulage: recuit & passé par trois ou quatre autres trous, c'est de l'écotage: recuit de nouveau & tiré encore c'est de l'ébroudage: enfin cette operation repetée c'est du fer ébroudi, réduit à un tiers de ligne d'épaisseur. Ces ateliers s'appellent trefileries. Le fer ébroudi passe ensuite dans les ateliers des agreyeurs qui le rendent encore plus fin: ils tirent à bras & non pas avec des machines comme dans les trefileries: quand le fer a acquis une certaine finesse, il est remis à d'autres ouvriers, qu'on appelle tireurs de fer, & qui travaillent comme les tireurs d'or. Le fil de fer le plus fin est pour les cardes des ouvriers en soie, il est d'un huitieme de ligne d'épaisseur, & doit encore être recuit, enfermé dans une marmite de fer, qu'on entoure de mottes de tan. Le Manicordion pour les clavecins & les épinettes est plus fin, mais il ne s'en fait point ni en Allemagne ni en France. Le fil d'acier pour les aiguilles se fait à peu près de même. Les filieres sont des instrumens difficiles à faire, il n'y a en France qu'un seul homme qui en fait, il est à Encin près l'Aigle; il y a un secret pour parvenir à la perfection. Le fil d'acier, qui sert aux horlogers, est appelé fil de pignon: c'est du fil d'acier que se font les aiguilles. On préfere pour cet usage l'acier d'Allemagne, surtout celui de Stirie. Pour faire

lé par les potiers d'étain, sert à faire des plats, des affiettes, des cruches, des chandeliers, &c. ¹⁾ : il sert encore à étamer les vases de cuivre; on en fait des flures d'orgues, des caractères pour les imprimeurs ²⁾; il entre dans

les aiguilles, on prend un lingot de ce métal, qu'on forge, & auquel on donne la forme de cylindre; quand il est assez mince, on le fait passer successivement d'une filière plus grande par une filière plus petite, en le faisant chauffer toutes les fois qu'on le fait passer par un nouveau pertuis. On le graisse aussi, de temps à autre, avec un morceau de lard. Le fil réduit à l'épaisseur d'un cheveu est coupé en petits morceaux, dont on applatit un des bouts; ensuite on fait chauffer ces tronçons, on les perce, on les lime, on en forme la pointe, on les fait rougir, on les jette dans l'eau froide, on les essuie avec du son, on les fait chauffer, on les redresse, enfin on les polit avec de l'émeril en poudre arrosé d'huile d'olive. Le poliment se fait dans de grandes boîtes qu'un homme roule à la main, & cette friction en polit une très-grande quantité à la fois: en Allemagne le frottement se fait par le moyen d'un moulin à eau. Le dernier ouvrage de cette fabrique est de laver les aiguilles, de les essayer avec du son chaud, dans lequel on les secone, & d'adoucir les pointes. Paris est renommé pour les aiguilles, on en fait aussi de très-belles à Evreux & à Aix la Chapelle: on en a de 22 numéros différens.

o) L'Allemagne a été longtemps en possession du secret de faire le fer blanc: réduit en feuilles foibles, il sert aux ferreurs d'aiguillettes; des feuilles plus fortes on fait des lanternes, des lampes, des rapes, de la vaisselle d'armée, &c.

p) Les potiers d'étain mêlent à leur métal ou du

la composition du métal destiné à la fonte des canons, des cloches, & des statues; il est employé dans la teinture, surtout pour l'écarlate. Le plomb sert presque à toutes les fabriques; on l'emploie à souder ⁷⁾, à faire de la céruse,

bismuth, ou du cuivre, ou du plomb. Le plus bas étain est moitié plomb. Ce métal, après qu'il est fondu, est décaissé par le moyen du zinc, & alors on le jette dans des moules faits de terre. On polit ces ouvrages, après les avoir fait cuire dans une eau préparée. L'étain est employé pour la soudure: la soudure du plomb, du cuivre & de l'étain se fait avec de l'étain mêlé avec du plomb ou avec du cuivre. La soudure des orfèvres est un alliage de cuivre avec le métal qu'on veut souder.

q) Les caractères d'imprimerie sont de petits parallélepèdes de métal, à l'extrémité desquels est en relief une lettre, ou quelque autre figure. Il faut graver des poinçons, pour fonder des caractères; & cette gravure se fait sur des bouts d'acier. Le fondeur travaille à faire des matrices; pour cela il prend du cuivre de rosette, & après en avoir fait de petits parallélepèdes, il les pose sur l'enclume, & applique dessus l'extrémité gravée du poinçon: quelques coups de marteau y impriment la lettre ou la figure. Ces matrices sont polies & limées: elles servent de moules aux caractères. Les caractères sont faits ou d'étain qui a quelque alliage, & ce sont les plus usités en Allemagne, ou d'antimoine & de potin mêlés avec du plomb, ou de plomb & de régule d'antimoine. Les imprimeurs ont vingt sortes de caractères pour le françois ou le latin.

r) La plomberie est l'art de fonder & de travailler le plomb. On a inventé en France l'art de le laminer comme les autres métaux, en l'étendant par le

de la grenaille, des balles; on en fait des statues, des tuyaux, &c.

§. XL.

Des fabriques & des manufactures qui employent les matières du règne animal.

Les matières premières du règne animal,

moyen de plusieurs cylindres fort pesans, qu'on fait rouler sur le plomb. Cette invention est due à Mr. Remond, & elle a l'avantage de donner des vases, & des tuyaux qui résistent longtemps. Comme ce métal est mou, il est aisé à travailler; souvent on le blanchit avec des feuilles d'étain & de la poix-résine. Les ouvrages de plomb fondu se font ou d'une pièce, ou de plusieurs, & se soudent alors: les premières sont plus durables, mais plus coûteuses: ordinairement les moules sont de cuivre.

s) On appelle ordinairement peau la dépouille de l'animal, & cuir cette même peau après qu'elle été préparée.

t) On appelle cuir verd, ou crud, celui qui n'a reçu aucune préparation, mais qui est tel qu'il a été levé par le boucher de dessus le corps de l'animal. On entend par cuir salé un cuir verd qu'on a salé, avec du sel & de l'alun, pour le conserver. Les cuirs secs à poil sont pour l'ordinaire des peaux de bœuf, de vache, & de bue: ils viennent pour la plus part du Pérou, de St. Domingue, de la Barbarie, du Cap verd, du Sénégal, de Russie, d'Irlande, &c. ceux de l'île de Cuba appelés cuirs de la Havane, sont les plus estimés: ceux de Buenos-Ayres ne le sont guère moins. On reproche aux cuirs d'Amérique d'être mal des habillés: ceux d'Irlande sont à peu près dans le même cas. Les bouchers vendent leurs peaux aux tanneurs, aux mé-

mal, qui servent aux manufactures & aux fabriques, sont les peaux'), les laines, le poil, la soie, la cire, &c. Les peaux de chevaux, d'ânes, de bœufs, de vaches, de veaux, de buffes, de moutons, de chevres, de boucs, de daims, de chevreuils, de cerfs, & d'élans, sont préparées & travaillées') par les tan-

giffiers, aux chamoiseurs, aux maroquiniers: le tanneur fait tomber le poil par le moyen de la chaux, trempe ses peaux, & les porte ensuite à la fosse au tan. Le tan est une poudre d'écorce de chêne. Le mégiffier & le chamoiseur préparent les peaux de mouton, de brebis, de chevres, & de bouc. Ces deux sortes d'ouvriers travaillent leurs cuirs à peu près de la même manière, avec cette différence que le chamoiseur les passe à l'huile, & le mégiffier en blanc. Le maroquinier travaille les peaux de bouc & de chèvre, & les passe en sumac ou en galle, qu'il a mis en telle couleur qu'il a voulu. Le sumac n'est autre chose qu'une poudre grossière faite des fleurs, des feuilles & des jeunes branches d'un arbrisseau: le meilleur sumac vient de Portugal. Le chamoiseur, le mégiffier & le maroquinier foulent leurs peaux au moulin. Des mains du tanneur les cuirs tannés passent chez le corroyeur, qui leur donne quelques façons pour les rendre plus lisses & plus souples: on corroie les peaux de vaches, de mouton, de veau, rarement celles de bœuf: le même ouvrier les met en couleur: & alors les ceinturiers, les bourrelliers, les selliers, les tapissiers, les relieurs, &c. peuvent les employer. Les relieurs se servent ordinairement de peaux de veau, quelquefois de bafane, de velin, de maroquin. Les gantiers emploient les peaux de chamois, de chèvre, de mouton, de

daim, de cerf, d'élan, de chien, &c. : ces peaux sont passées en huile ou en mégie, c'est à dire travaillées auparavant par le chamoiseur, ou par le mégisseur.

1. Le maroquin est une peau de bouc ou de chèvre : il y a les maroquins du Levant, de Barbarie, d'Espagne, de Flandre, de France, &c. en on a de noirs, de rouges, de jaunes, de verts, de bleus, de violets : ceux du Levant, à l'exception des noirs, l'emportent sur tous les autres ; il en vient beaucoup de Constantinople, de Smirne & d'Alep. Ces peaux sont passées à la chaux, coudrées, mises en couleur, & enfin tirées à la pomelle. Le Maroquin ne diffère guère du veau tanné, si ce n'est qu'on lui donne plus de façons de rivière, & que le coudrement se fait avec de la noix de galle. A Nicosie on met ces peaux dans de la chaux en poudre : à Diarbeker on les met en chaux à peu près comme les mégissiers y mettent les leurs. Les premières opérations faites & le travail de rivière achevé, on tire & on soule ces peaux : on les trempe ensuite dans un confit de crotin de chien, d'où elles passent à Nicosie dans un coudrement fait d'une bouillie épaisse de feuilles de sumac, à Diarbeker dans un confit de son ; à Paris, dans un coudrement de noix de galle blanche ; en Provence, dans un coudrement fait avec des feuilles de redeuil, de sumac ou de rusteroles. Les peaux souffrent après cela beaucoup d'autres opérations, & avant que de les teindre, on les alune. La teinture en rouge passe en France pour un très-grand secret : en Chypre on se sert du kermes ; en peut aussi se servir de la laque. A Nicosie on teint ces peaux en noir avec une terre vitriolique, qu'on trouve dans l'île de Chypre, & qui y est appelée *Mauriti* ou *Maurizi*, & un peu de noix de galle pilé : en France on se sert de la bierre sure, où on a jetté de la vieille ferraille. Tout le travail se finit à Nice-

fre en passant de l'huile de sésame du côté de la fleur. On lisse le maroquin noir avec une pomelle de verre, & le rouge avec un rouleau de bois: on lui rend le grain en le tirant avec une plaque de bois garnie de fillons.

2. Le cerduan est une espèce de maroquin, avec cette différence qu'il est apprêté avec le tan, au lieu que les maroquins sont passés en sumac ou en gallé. Il en vient aussi beaucoup du Levant.
3. Les peaux de bœuf & de vache, qui viennent de Russie, sont les plus estimées de toutes celles de cette espèce: c'est ce qu'on appelle cuirs de Russie. On les tanne avec l'écorce de saule, & on leur donne l'odeur qu'on leur connoît, en les frottant avec l'huile essentielle de sabine & de rue, ou bien avec l'écorce de bouleau, ou par le moyen de l'huile tirée de cette écorce. Il y a une vingtaine d'années qu'un nommé Teybert porta ce secret en France, où il y a une manufacture de cuirs de Russie établie à Saint-Germain en Laye: il faut que son secret n'ait pas été fort sûr, puisqu'on l'a renvoyé au bout de sept à huit ans avec une pension de 600 livres, & qu'on fait venir encore beaucoup de cuirs de Russie. Ce qu'il y a de sur c'est que la machine avec laquelle on donne le grain à ce cuir, c'est à dire l'impression d'une multitude de petits lozanges, consiste dans un cylindre d'acier d'un pied de long sur trois pouces de diamètre, garni d'une multitude de filets très-ferrés, disposés en ronds, & chargés d'une masse de trois à quatre cents livres.
4. Le veau est travaillé au mieux en Angleterre, en Suisse, & à Erlangen. Tous les cuirs teints son de veau.
5. Le parchemin est une peau de mouton, de bœuf, de brebis ou de chevre. Celui qui nous vient de

neurs"), les corroyeurs"), les chamois-

Hollande, de France, de Danzig, & de Frankfurt est le plus estimé.

6. Le velin est une espèce de parchemin : il est fait de la peau d'un veau mérité, ou d'un veau de lait.
7. Le cuir de semelle fait à Liège est très-bon & très-cher. Il s'en fabrique beaucoup en Angleterre, en Hongrie, à Danzig, à Lunebourg, à Hambourg, &c.
8. Le chamois est ou véritable ou contrefait : le véritable est fait de la peau du chamois, qu'on appelle aussi isard : le contrefait se prépare de la peau de bouc, de chevre, de mouton, & de veau. On passe aussi quelquefois à l'huile, à peu près comme le chamois, des peaux de bœuf, de bœuf, de vache, de cerf, de daim & d'élan. Le véritable chamois nous vient de Grenoble, de Chamberri, de Geneve, &c.
9. Le chagrin est la peau de la croupe du cheval, du mulet, ou de l'âne. Cette peau tannée, passée, & préparée est couverte de graine de moutarde, & mise ensuite sous la presse. On contrefait le chagrin avec le maroquin. On tire du chagrin de Constantinople, de Tauris, d'Alger, de Tripoli, &c. le premier est le meilleur, on ne le tanne point.
10. Les bazanes sont des peaux de mouton & de bœuf passées en tan ou en redon. Le redon est une plante, qui séchée & réduite en poudre est employée comme le tan : elle est fort commune en Russie.
11. Le cuir de Hongrie, est un cuir passé en blanc, façon de Hongrie. On prétend que cette manière de préparer quelques peaux est venue originairement du Sénégal, mais que c'est de Hongrie que l'usage d'en travailler ainsi s'est répandu en Europe. On prépare ces peaux avec l'alun & le suif : c'est de tous les cuirs le plutôt fait. On peut hongroyer

feurs , les mégissiers *), & les parchemi-

toutes sortes de peaux , mais on préfère les grandes peaux de bœuf. Le cuir de cheval hongroyé est appelé cuir d'Allemagne, il n'est pas de bon usage. Le cuir de Hongrie sert aux bourreliers pour les soupantes & les harnois : ce qu'il y a de plus difficile c'est de le mettre en suif, il faut le faire dans une étuve, où les ouvriers ont un bouche-nez, & souffrent beaucoup.

12. Le cuir bouilli est un cuir de bœuf ou de vache bouilli dans de la cire mêlée de gomme, de résine, ou de colle : les gainiers s'en servent, & en font un secret.

*) La préparation des peaux varie beaucoup : je ne puis pas entrer ici dans de grands détails, je me contenterai de rapporter ce qui est le moins connu. Après avoir emporté le poil, il s'agit de tanner, & pour ce travail on se sert de différens ingrédiens : tous les végétaux secs & astringens y sont propres. Dans l'île de Minorque on se sert des feuilles du myrte, & en Espagne des pousses du sumac pour le maroquin ; en Italie des pousses de la vigne & de l'écorce de figuier pour tanner les cuirs de souliers : la rareté du bois de chêne fait qu'on n'y fabrique pas du cuir de semelle. L'écorce du sapin & du mélèze sert à tanner les cuirs de souliers en Carinthie, elle fait un mauvais tan, & le cuir prend l'humidité ; l'écorce du peuplier & de l'aune est préférable. Un excellent tan pour les peaux de veau & de mouton ce sont les racines de la tormentille & du symphite : la *Coriaria* est fort bonne aussi, on fait sécher les tiges de cette plante, & on les fait moudre ensuite : les feuilles du fusel rendent le même service : on a même tanné en France des peaux de veau avec de la bruyère, & ce tan a réussi. Quant à l'écorce de chêne, on préfère celle des jeunes ar-

bres; il en faut fix à huit mille livres pesant pour une fosse lorsqu'on travaille continuellement; la fabrique de St. Germain, qui a 200 fosses en consomme 1600 mille livres. A la Martinique, on tanne avec le mangle: les Tartares Calmouks se servent du lait aigri de leurs jumens; en Perse, en Egypte, dans une partie de l'Afrique, on tanne les peaux de bouc & de chèvre avec le fruit de l'*Acacia vera* avant qu'il soit mûr: au Levant on se sert des noix vertes du térébinthe & des feuilles du lentisque; en Suède de l'écorce du faule de montagne, & de la plante nommée *Uva Ursti*: en Provence, on tanne les bazanes avec le redouil, qu'on mêle aussi quelquefois au tan ordinaire, on y emploie encore la racine de la garouille: enfin on prépare aussi les cuirs avec une liqueur d'oranges & de limons pourris, ou bien avec une liqueur faite de bruyere, de ronces, d'épine noire, de prunes sauvages, d'épine vinette, avec de la sciure de bois. On prétend que le cuir devient d'un excellent usage lorsqu'on le saupoudre, à moitié tanné, avec de la noix de galle ou de la poudre du *Raphanus Marinas*. Il y a entre les tanneries de France & celles d'Angleterre une différence remarquable: dans les premières on tanne avec l'écorce presque sèche, & dans celles d'Angleterre dans l'eau d'écorce. Le temps de cette opération dure jusqu'à dix huit mois pour les cuirs difficiles à tanner: en se servant d'eau chaude on peut abréger ce temps.

Si au lieu de se servir de l'eau de chaux, pour emporter le poil, & donner la première préparation, on se sert d'une pâte aigrie, faite de farine d'orge, pour y tremper les cuirs, qu'on débourre ensuite sur le chevalet: on appelle ces cuirs, des cuirs à l'orge, & cuirs de Valachie, lorsqu'on s'est servi d'eau chaude & d'une seule cuve: si l'on se sert de fegle moulu, on dit que ces cuirs sont travaillés en façon de Transilvanie: enfin si l'on emploie de l'eau d'écorce aigrie, on dit

que ces cuirs sont préparés à la jufée. On les nomme aussi cuirs de Liege; on peut encore le préparer avec du marc de bière, qu'il faut employer chaud. Les cuirs au sippage ou à la Danoise se travaillent à peu près comme les cuirs à l'orge, mais se tannent cousus en forme de sacs, qu'on emplit d'écorce & d'eau, & qu'on jette ainsi dans la fosse au tan. Le cuir à la jufée est le meilleur, se vend le mieux, & coûte le moins; mais c'est ce qu'on fera comprendre difficilement aux ouvriers.

v) Ordinairement les corroyeurs sont aussi tanneurs: à Paris ces deux professions sont séparées; le corroyeur est l'ouvrier qui met le cuir tanné en huile, en suif, en couleur, qui lui donne du lustre & de la souplesse; il prend le cuir du tanneur & le rend travaillé au cordonnier, au sellier, au carossier, au bourrelier, au coffretier, au gainier, & au relieur. Pour mettre en huile les corroyeurs se servent du dégras des chamoiseurs au quel ils ajoutent de l'huile de poisson & de la potasse. Les peaux de veau se préparent plus en huile qu'en suif.

x) Le mégissier prépare les peaux blanches avec la chaux, l'alun, le sel, le confit de son, & la pâte faite de farine & de jaunes d'œuf. Ordinairement ce sont des peaux de mouton, d'agneau, & de chevreau que le mégissier travaille. On fait de ces peaux blanches des fouliers de femme, des poches, des soufflets, des tabliers, &c. Les peaux de mouton, passées en laine, servent à garnir le col des chevaux & les chancellières. Les peaux de veau, passées en poil, servent aux havre-sacs des soldats: les peaux d'agneau, passées en laine, à garnir les manchons. Les plus beaux gands blancs peuvent se faire de peaux d'agneau & de chevreau.

Le chamoiseur prépare les peaux de chamois ou celles de boucs & de moutons avec la chaux, l'huile,

niert. La laine des brebis & des moutons, après avoir été lavée, battue, séchée, peignée,

le foulage, & le ferment. Les peaux passées par la chaux sont travaillées ou par le mégissier ou par le chamoiseur. Le premier les passe en blanc, le second en huile: l'un dépoille les peaux de leur huile naturelle sans y en substituer d'autre, l'autre substitue à la place de cette huile naturelle une huile artificielle. On fait du chamois effleuré & du chamois à fleur. On se sert d'huile de morue, de baleine, de sardines, de harengs, de marsouin, qui coûte en France 50 à 55 livres le quintal: les huiles végétales ne sont pas propres à cet usage. Ces peaux sont ensuite dégraissées dans une lessive de potasse ou de cendres: l'huile qu'on en retire est ce qu'on appelle dégras, elle sert aux corroyeurs après avoir été bouillie. De toutes les peaux travaillées en chamois, & tirées de France, les plus estimées sont celles de bout. Lorsqu'on en tire d'Amérique, on préfère les daims du Canada & de la Louisiane: il vient de là des peaux de daim en verd, c'est à dire en poils, des peaux raturées c'est à dire pelées & séchées, des peaux en terre, c'est à dire pelées & adoucies par le moyen d'une espece de terre, & enfin des peaux en moelle, c'est à dire qui ont reçu une façon par les sauvages, qui emploient à cet usage la cervelle du daim. On substitue fort souvent les peaux de chevreuil à celles de daim. Les peaux de veau, de mouton, & surtout de chevre chamoisées & teintes en gris ou en brun s'appellent peaux de castor chez les gantiers. Le cuir de cheval & les peaux de chien réussissent à être chamoisées.

y) Le parchemin ordinaire est fait d'une peau de mouton, de brebis ou d'agneau, passée à la chaux, écharnée, raturée, & adoucie avec la pierre ponce. Le mégissier prépare la peau pour le parcheminier, dont le premier ouvrage est de raturer & ensuite de

& quelquefois teinte, est filée, & sert ensuite ou au métier ¹⁾, pour en faire des draps ²⁾,

poncer. Le parchemin vierge est de peau de chevreau : & le velin, de peau de veaux abbatus dans l'espace des cinq premières semaines. On prend pour le parchemin les peaux de mouton les plus foibles, les autres sont travaillées en basanne, en chamois, &c. Le parchemin gâté & taché sert aux gargouches de canon, aux timpans & aux frisquettes des imprimeurs. Les relieurs, les tailleurs, les boutonniers, les faiseurs d'orgues emploient le parchemin, qui sert encore aux tablettes, à boucher les bouteilles pour empêcher l'évaporation, aux actes authentiques, &c. Il s'en fabrique beaucoup en France, cela va à plus de cent mille boîtes de trente six pièces.

2) Trois sortes de fabricans emploient les laines au métier, les drappiers drappans, les bonnetiers, & les tapissiers.

a) La laine, telle qu'elle est après que l'animal vient d'être tondue, est ce qu'on appelle toison. Cette laine en suain, c'est à dire qui n'a point encore été dégraissée, perd plus d'un tiers de son poids par le dégraissage. Les François, & les Espagnols font le triage des laines, & distinguent la prime, de la seconde & de la tierce. La mere laine est celle du dos & du col : la seconde laine est celle des queues & des cuisses, & la troisième celle de la gorge & du ventre. Après que le tondeur a coupé la laine, on la lave, on la fait sécher, on l'épluche, on la bat avec de petites baguettes, on l'huile avec de l'huile d'olive ou de colzat, on la peigne, ou on la carde, & enfin on la file. Peigner la laine c'est la faire passer à travers une quantité de petites broches de fer ; la carder, c'est la faire passer entre des cardes, qui ne sont autre chose que deux planchettes hérissées de pointes de fer un peu courbées. On carde non-seu-

lement les laines, qui sont restées au fond du peigne, & la laine de rebut, mais encore celle qui est employée à faire les draps, quoique celle-ci soit la plus haute & la plus longue. La laine filée donne le fil ras ou tors, qui se fait au fuseau, ou au petit rouet, avec de la laine peignée, & qui sert à faire la chaîne des petites étoffes; & le fil doux, qui se fait au grand rouet avec de la laine cardée, & qui sert à faire la trame des étoffes, & la chaîne des draps. Les draps se tissent au métier avec de la laine teinte, ou de la laine blanche; celle-ci doit être exposée auparavant à la vapeur du soufre: ce tissu est composé de deux especes de fils, du fil de chaîne & du fil de trame. Quand la chaîne est ourdie, on la colle: elle est composée d'un certain nombre de fils, communément depuis 1600 jusqu'à quatre-mille: on observe toujours d'en augmenter le nombre par 200. Après que cette chaîne est montée sur le métier, deux tisserans marchent en même tems, pour en faire hausser & baisser les fils également & alternativement: ils lancent au même moment entre ces fils la navette chargée du fil de trame. La chaîne étant remplie, on a ce qu'on appelle le drap en toile: il s'agit alors de le nettoyer avec de petites pincettes; de le laver, puis de le dégraisser avec l'urine, ou dans une eau où l'on a mis de la terre à foulon, ou avec du savon noir, ensuite on le lave & enfin on le foule à froid ou à chaud avec du savon: lorsqu'il est sec, on le tire, & on le laine, c'est à dire qu'on fait lever le poil. Cet ouvrage fait, le tondeur coupe ce poil, & le fait lainer immédiatement après, ce qui est répété jusqu'à quatre fois: on l'étire ensuite à la rame, et après l'avoir broissé & tuilé on le met à la presse. En quelques endroits on se sert de la presse chaude: mais c'est un abus, la presse froide est infiniment meilleure. Cette laine, qui se coupe de dessus les draps qu'on tond, peut se coller sur du coutis ou sur du papier; c'est ainsi qu'on fait ces especes de

tapisseries appelées tapisseries de tontures de laine. Les draps perdent dans les meilleurs foulages un demi ou trois quarts de leur largeur, & un tiers de leur longueur. Il dépend pourtant du foulon de leur faire perdre d'avantage dans la longueur & moins dans la largeur. S'il est difficile de contester la supériorité des draps anglois, il est très possible d'en faire d'aussi beaux et d'aussi bons en Allemagne. On dira que la bonté de la laine diffère trop : mais c'est parce qu'on ne se donne pas en Allemagne toutes les peines nécessaires pour la rendre meilleure. Ordinairement les bergers cherchent à se défaire des brebis qui ont porté, & ce sont celles qui donnent la laine la plus fine ; ils laissent indistinctement couvrir leurs brebis par les béliers qu'ils ont élevés, quelquefois même par des boucs ; ils mènent paître leurs troupeaux dans les bois, où la laine s'attache aux ronces & aux branches. Il y a plus, le cultivateur trouve que le prix des laines fines ne diffère point assez du prix des laines grossières, celles-ci pèsent plus, il n'a donc que peu ou point d'intérêt à en avoir de meilleure qualité. Une autre difficulté qu'on m'opposera ce sera la filature qu'il s'agit de perfectionner pour avoir de beaux draps. Il faut que le fil soit bien fin, bien égal, & il faut du temps pour dresser de bonnes fileuses. Par tout où elles n'y sont pas dressées depuis long-temps elles employent trop de temps, gagnent trop peu, ou se font payer trop cher : mais les maisons des orphelins & les maisons de correction présentent un moyen de former une pépinière de bonnes fileuses : les encouragemens du gouvernement peuvent beaucoup. Un autre avantage des Anglois, c'est qu'ils ont grande attention de bien examiner les laines filées, de ne pas mêler les nouvelles avec les anciennes, de battre d'avantage au métier. Les fabricants de draps battent dix fois en France ; en Hollande & en Allemagne on ne frappe que six fois, mais c'est un

des étoffes *) de toute espece, des tapisse-

avantage aisé à se procurer. Il faut ajouter à tout cela que les Anglois ont une excellente terre à foulon, qu'ils foulent leurs draps avec grand soin, qu'on ne tire pas autant les draps à la rame qu'on le fait ailleurs. On a soin de peser les draps que le fabricant livre, & on les fait examiner à trois reprises par les experts, par des gens de Justice, & par les gens du Roi. Cependant il faut convenir qu'en France on tond mieux, que l'apprêt est plus beau, & que les couleurs sont plus belles.

Les Anglois se servent pour la chaîne, de leur plus fine laine, & de laine d'Espagne pour la trame: quand on en fait autant en Allemagne on a de beaux draps. Les Hollandois employent la laine d'Espagne à la chaîne comme à la trame.

En France on se sert rarement dans les manufactures des laines inferieures, qui ne donnent que de mauvaises étoffes: ces laines sont 1) les laines pelades, pelures, pelus ou avalus, que l'on abbat de dessus les peaux de moutons tués à la boucherie, & qu'on trempe dans l'eau de chaux, 2) les laines cottisées ou salies ou maladies, 3) le croton, 4) les laines qui tombent avant le temps de la tonte, 5) les laines élançées ou qui poussent avant que la vieille soit tondue, 6) les morilles ou laines de moutons morts de maladie, 7) les pignons & bourres, ou la laine qui reste au fond des peignes ou qui tombe sous la claie.

On donne communément le premier rang aux laines d'Espagne, le second à celles d'Angleterre, le troisieme à celles du Languedoc & du Berry, & le quatrieme aux laines de Valogne, du Cotentin, &c. c'est à dire en prenant de chaque espece la meilleure. Quant aux laines d'Espagne, il faut remarquer qu'elles sont fort sales; au lavage le déchet est de 53 pour cent.

ries ³⁾, des bas, des bonnets ⁴⁾, &c. ou au

Ces laines foulent beaucoup lorsqu'elles sont employées seules ; & lorsqu'on les mêle avec d'autres il faut y prendre bien garde, parce que l'inégalité du retrécissement dans ces différentes espèces de laine rend les étoffes défectueuses. La plus fine laine est la pile de l'Escorial qui même en Espagne est fort chère. Les laines de Portugal, du Roussillon, & du Royaume de Léon, sont aussi appelées laines de Ségovie ; il y a cela de particulier aux premières c'est qu'elles ne foulent que sur la longueur. Parmi les laines d'Angleterre on comprend celles d'Ecosse & d'Irlande : les laines de Cantorbery passent pour les meilleures. La belle laine d'Angleterre est plus longue que celle d'Espagne, & plus luisante, mais moins fine & moins douce ; elle prend mieux les belles teintes.

Je ne veux point oublier ici une invention propre à perfectionner les étoffes de laine & à en diminuer le prix : c'est celle du S. Brifont, qui vient d'obtenir une récompense de cinq mille livres pour avoir inventé une machine, par le moyen de laquelle 150 personnes peuvent filer ensemble sans faire autre chose que remuer les doigts : les fils sont plus égaux & plus fins : on fait passé deux tiers d'ouvrage de plus, car dans le même espace de temps un fileur travaillant à cette machine a filé 141 aulnes, tandis qu'un autre n'en a pu filer que 64 au rouet.

b) Les étoffes de laine peuvent être partagées en deux classes ; en étoffes drappées & en étoffes communes : les premières ressemblent beaucoup au drap. Il y en a qui se travaillent de la même manière : mais elles sont plus légères que le drap, on les foule & on les laine moins. D'autres en diffèrent en ce qu'elles sont croisées, & qu'on les travaille au métier avec quatre marches : mais comme on les foule & qu'on les

tricot pour en faire des bas, des bonnets, des chemises, &c. ou enfin à l'aiguille pour en faire

laine, on les met encore au nombre des étoffes drapées. Dans la première espèce on range le drap de dames, la flanelle, le molton; dans la seconde les serges & les ratines. Les étoffes communes sont presque toutes croisées, elles sont faites avec de la laine peignée: leur variété est étonnante. Quelques étoffes sont faites d'une laine un peu longue, les fils serrés & lisses, ce sont des satinades: les unes sont unies, les autres ont des dessins: il y en a d'une seule couleur, & d'autres de plusieurs couleurs; il y en a de fines, de grossières, d'étroites, & de larges. On compte parmi ces étoffes les étamines, la futaine, les camelots, les cadis, le crépon, &c. Pour les petites étoffes il en faut qu'un tisseran.

c) Les tapis de Turquie, ceux de Perse & ceux de la Savonnerie, (manufacture de Paris ainsi appelée du lieu où elle est établie) sont les plus estimés. Ils se font en forme de tissu, dont la chaîne & la trame serrent & contiennent les soies ou les laines, qui coupées de près font une espèce de velour: on y mêle quelquefois des fils d'or & d'argent. Ceux de Perse & de Turquie sont de deux espèces, velus ou ras: on les imite en Angleterre. Le tableau que l'ouvrier cherche à imiter, est divisé en une infinité de petits carrés, ce qui rend le travail beaucoup plus facile. Quant aux tapisseries, il ne s'agit ici que des hautes & basses lisses, & des bergames. Pour les deux premières on emploie la laine & la soie; elles se travaillent à peu près de la même manière, la différence ne consiste que dans le métier. La haute-lisse se fait avec une chaîne tendue perpendiculairement, & la basse-lisse avec une chaîne placée horizontalement. Pour la haute-lisse l'ouvrier est obligé de tracer sur la chaîne

des ouvrages de tapisserie, de broderie, &c. On mêle quelquefois à la laine du fil, de la soie,

les principaux traits de son dessin, en appliquant sur un coté un carton, conforme au tableau qu'il copie, & en traçant sur l'autre avec de la pierre noire les contours des figures. Le tableau original est suspendu au dos de l'ouvrier, & roulé sur un rouleau de bois, afin qu'il puisse fixer plus justement les endroits qu'il copie. A mesure qu'il travaille, il roule l'ouvrage fait, sur le rouleau d'en bas, & déroule, du rouleau d'en haut, la chaîne qui y est roulée : il se leve de temps à autre pour examiner son ouvrage, & le corriger, en tirant les fils avec une éguille : cela est nécessaire puisqu'il travaille à l'envers. Pour la basse lisse l'ouvrage demande moins de peine, & va bien plus vite : le tableau est attaché sous la chaîne à un demi doigt de distance. L'ouvrier travaille également à l'envers : mais il ne peut pas corriger son ouvrage, parcequ'il ne peut le voir que lorsqu'il est achevé. Le célèbre Vaucanson vient de perfectionner, de la maniere la plus simple & la plus ingénieuse, le métier où la basse-lisse se travaille. Aux Gobelins & à Beauvais on fait de magnifiques tapisseries de haute & basse lisse : les manufactures de Flandre ne font que des basses-lisses : à Berlin on en fait de très-belles. Les tapisseries qu'on appelle bergames, se travaillent comme la toile : la chaîne est de fils de chanvre, & la trame est de laine, ou de coton, quelquefois de bourre de soie, ou de poils.

d) On fait des bas, des bonnets, &c au tricot & sur le métier. Le métier où on les travaille, est une machine très-composée, qui fait honneur au génie de l'inventeur : elle fut inventée vers le milieu du siècle passé. On se sert de soie, de fleuret, de laine, de coton, de fil de chanvre & de lin, & même de poil. Les ouvra-

& même quelques espèces de poil: enfin on fait des chapeaux de laine ^e). L'usage des poils dans les manufactures est aussi différent qu'il y a de différentes espèces de poil ^e). Les

ges faits au triot sont plus durables, parceque les fils souffrent trop au métier.

e) On fait des chapeaux de poil de castor, de chameau, de lapin, de lièvre, &c. de laine d'agnelins & de moutons, de duvet d'autruche, &c. Ces matières, préparées & foulées, sont mises en forme, & alors c'est du feutre. Ce feutre teint par le chapelier, avec du bois d'Inde, de la gomme, de la noix de galle, du verd de gris, & de la couperose, séché ensuite, reçoit l'apprêt avec une espèce de colle. Et c'est là la dernière façon qu'on lui donne. Il y a à Paris une manufacture de castors, qui a un grand débit de chapeaux: le demi-castor est fait de laine de vigogne & de poil de lapin, ou bien de cette laine mêlée avec du castor: le caudebec est fait de laine d'agnelins, mêlée avec du duvet d'autruche, ou du poil de chameau: il y a des chapeaux communs fait de pure laine. Aujourd'hui l'art du chapelier a de grands succès à Berlin, où l'on en fait de toute beauté.

f) On emploie le poil de lièvre, de lapin, de castor, de chameau, de bœuf, de chèvre: on le mêle quelquefois avec de la soie, du coton, de la laine, du fil. Toutes ces différentes espèces de poil ne se filent pas, si l'on en excepte celui de chèvre, qui se file très bien, & dont on fait les camelots: ce n'est qu'en Asie qu'on l'emploie sans mélange, en Europe on le mêle avec de la fine laine, ou avec de la soie. Il y a des étoffes dont la trame est de poil de chèvre, & la chaîne de laine, d'autres où la chaîne est moitié soie, moitié poil de chèvre, & la trame de soie, &c. Les camelots de

cheveux même sont employés ⁴⁾: du crin on fait des boutons, des cordons, des bracelets, des broïtes, des tamis, des especes de couverture ⁵⁾, &c. La soie après avoir été tirée de

Bruxelles, & après ceux-ci ceux d'Angleterre, sont les plus estimés. Les Anglois & les Hollandois ont de belles chevres, dont ils ont grand soin. En Suède on trouve encore des bones d'Angora, ce qui fait que le poil de chèvre y est fort beau. Quant au chameau, il perd au printemps une quantité de poil, surtout celui du dos, de la poitrine, & du ventre: ce poil se file; il en vient beaucoup du Levant; filé il sert aux étoffes, & quand il n'est pas filé, on l'employe à la fabrique des chapeaux.

g) Les cheveux des pays du Nord sont les plus estimés: ceux des pays chauds ne sont pas d'un bon usage: ceux des femmes sont préférés à ceux des hommes: les plus beaux doivent avoir au moins 25 pouces de long. Les cheveux blancs sont les plus chers & les plus recherchés: pour les contrefaire, on les fait blanchir sur l'herbe comme la toile. Le prix des cheveux varie; il y en a depuis deux jusqu'à 40 écus la livre.

h) Le crin, ou ce poil qui croît au col & à la queue des chevaux, est ou plat ou crepi. On appelle plat celui qui n'a point reçu de façon, il sert à fabriquer une sorte de toile très-claire, appelée rapatelle dont on fait des tamis: les perruquiers en font entrer, dans la monture de leurs perruques; les luthiers s'en servent pour les archets; les pêcheurs en font des lignes; enfin on en fait des boutons, des cordons, des bracelets, des vergettes, & les cordiers en font des cordes, en le mêlant avec du chanvre. Le crin crepi est celui qui a été cordé & bouilli pour le faire friser; il sert aux tapissiers à faire des sommiers, des matelas, des couf-

dessus les cocons est filée, & quelquefois tordue ¹⁾, pour être travaillée au métier, où l'on

fins, à rembourrer des chaises, des fauteuils, &c. Les selliers l'emploient pour les sêles, pour boutter l'intérieur des carrosses, &c. Le crin qu'on trouve au col & à la queue des bœufs & des vaches, est d'une qualité inférieure: on le fait crépir. L'Irlande & la Hollande sont un commerce considérable de crin.

1) Les méthodes les moins composées pour mouliner la soie, telles que celles du Languedoc & du Piémont, ainsi que celle de Vaucanson, exigent six opérations: le P. Peronnier a inventé un moyen où elles sont réduite à deux: savoir à celles de tirer la soie des cocons sur des bobines, & des bobines sur un fuseau où elles se trouvent artificiellement organisées.

2) Toutes les matières, qu'on veut employer au métier, doivent être filées; il faut qu'elles passent par le peigne ou par les cardes. Les cocons se trient: ceux qui sont doubles, ou trop faibles, ou percés, sont mis au rebut; les autres, après avoir été dépouillés de la bourre, sont jettés dans un chaudron d'eau bouillante, où se détache la gomme qui attache les fils les uns aux autres. Ces fils sont dévidés: & on en fait de différente grosseur, en mettant plus ou moins de bouts ensemble. Le fleur & le devideur, quand ils sont adroits, peuvent filer & devider trois livres de soie par jour. Les cocons mis au rebut servent à faire du fleur; dont le fin est fait de la bourre, qu'on a arrachée de dessus les cocons, & le grossier des cocons percés, qui après avoir été trempés, sont cardés pour pouvoir être filés. On appelle soie grege, ou en mataffe, celle qui vient d'être dévidée: elle est ou crue, lorsqu'on l'a dévidée sans la faire bouillir, toutes les soies du Levant sont de cette espèce; ou cuite, lorsque les cocons ont été jettés dans l'eau bouillante. On appelle soies tremées celles qui ser-

en fait des rubans, des bords, des étoffes^A), à l'aiguille pour les tapisseries & les broderies,

vent à faire la trame de plusieurs étoffes; soies torfes celles qui ont passé deux fois au moulin, pour former un fil composé de deux fils entrelassés; soies plattes celles qui ne sont pas torfes, & qu'on employe à l'aiguille dans des étoffes de broderie, &c. Il est bon de remarquer ici qu'on a observé, que les chenilles des pins donnent une soie très forte & en abondance. Il est à souhaiter, qu'en suivant les découvertes de Mr. de Reaumur & de M. Raval, on cherche à employer cette soie, que les pays du Nord recueilleront plus facilement que d'autres. Il ne faut pas non plus oublier que les toiles d'araignées se filent très-bien. M. le Bon, Président de la Chambre des aides de Montpellier, en fut le premier inventeur. Louis XIV en eut une veste, on en fit des bas & des gands: il faut treize onces de toiles pour en tirer 5 onces de fil, & trois suffisent pour une paire des plus grands bas. Après avoir tiré la soie de dessus les cocons, on la file au grand rouet, ou au petit, ou bien au fuseau; on la devide ensuite à la main; ou avec des devidoirs montés sur une machine, & enfin on la porte au moulin pour lui donner le premier & le second tord: la soie ainsi préparée est envoyée à la teinture. Les soies teintes sont travaillées par les manufacturiers, qui en font différentes étoffes. Toutes ces étoffes sont ou unies ou façonnées: & toutes ne sont travaillées que de deux manières, ou en satin ou en taffetas. Les serges pourroient bien faire une troisième espèce: mais elles ne sont au fond qu'un diminutif du satin. Ces étoffes, travaillées à peu près comme la toile & les draps, ont une chaîne & une trame: les velours ont deux chaînes, & par conséquent trois marches, comme quelques étoffes riches, pour lier la dorure; & quelques étoffes façonnées, pour faire la figure. On appelle cette chaîne

poil. Si l'on fait lever tour à tour une moitié de la chaîne après l'autre, pour y faire passer la trame, on fait des taffetas: si on n'en leve à la fois que la cinquième, ou même la huitième partie, on fait des satins: les serges en font lever la quatrième. Il y a des taffetas unis, rayés, changeans, à fleurs, de gros taffetas, des demi-taffetas, &c. Il y a des satins unis, brochés, à fleurs, rayés, des satins épais, menus, des satinades, des satins dont la chaîne est de soie & la trame de fil. Le gros de tour est un taffetas dont la chaîne & la trame sont plus fortes: la moire est un gros de tour qui a été calandré. Le lustre qu'on donne à ces étoffes se fait par le moyen d'une eau préparée qu'on passe légèrement dessus, & d'un feu de charbons, qu'on fait passer doucement à un demi pied au-dessous de l'étoffe tendue sur le métier. Tout cela paroîtra plus intelligible par l'idée que je vais donner de la manière dont on fait le velour. Au travers d'une chaîne de soie bien torse, on en fait passer une seconde d'une soie moins serrée, de façon que les longs fils de celle ci puissent être haussés & baissés librement, par le mouvement de leurs marches propres, entre les fils de la première chaîne, qui de leur côté jouent aussi librement. Cette seconde chaîne, insérée dans la chaîne de fond, se nomme la chaîne à poils, ou le poil, parce que c'est des fils de cette chaîne, transversalement coupés par dessus l'étoffe, qu'on fait le poil ou le velouté. Un ouvrier prend trois baguettes de l'éton, plus longues que l'étoffe n'est large, & extrêmement minces: il les couvre l'une après l'autre, mais chacune séparément, de la chaîne à poil, & après les avoir serrées avec le fil de trame, qui passe au travers de la chaîne de fond, il prend une espèce de serpette, & coupe toute la partie de la chaîne à poils qui couvre la première baguette, il s'élance alors deux rangées de poils fins & forts. L'ouvrier insère ensuite cette ba-

la découverte entre la chaîne à poils & la chaîne ordinaire, à la suite de la baguette, qui étoit la troisième, il découvre celle qui étoit la seconde, & qui est nue la première, en coupant les poils avec la serpe; & continuant ainsi son travail, il fabrique une étoffe, dont le poil est un fil de soie courbé dans l'intérieur de la pièce, relevé par les deux extrémités, & attiré par le moyen du fil de trame & du fil de chaîne ensemble. Il est aisé de concevoir qu'il faut beaucoup plus de chaîne à poils, que de chaîne de fond; compte communément que c'est six fois autant de travail des pannes, des peluches, des manchesters, noquettes, des velours de gueux, est le même: la rence consiste dans la longueur des poils, qui dépend de la hauteur des baguettes; dans la texture de l'étoffe, qui est plus ou moins serrée, ce qui dépend de l'épaisseur des baguettes; dans la finesse des matières & dans les matières mêmes. Il est aisé de voir qu'en employant le coton, la soie, le poil de chèvre, on peut varier ces étoffes à l'infini. Les peluches & les tripes de pure laine se fabriquent de la même façon. Les étoffes ouvragées, c'est à dire relevées des figures, qui ne sont pas les empreintes de creux moules, mais qui sont partie du tissu, sont des tissages qui s'exécutent par le jeu des lames & des fils, ou de cette machine dont les fils traversant la chaîne en font hausser ou baisser quelques fils, au gré de l'ouvrier. Ce qu'il y a de plus difficile dans ce métier, c'est de monter la chaîne, & de dresser l'arpenteur qui doit servir à exécuter le dessin qui a été donné à l'ouvrier. Les étoffes riches, celles qui sont à fond de velours, &c. se font avec un travail un peu compliqué: plus il y a de variétés à cet égard, il faut de marches pour faire hausser & baisser les fils de la chaîne: aussi y en a-t-il qui en demandent jusqu'à 24. Dans le métier à velours la chaîne à poil

au tricot pour des bas, des bonnets, des gands, &c. & enfin au fuseau pour les dentelles¹⁾: la soie sert aussi à faire de l'ouate & de la che-

ne gêne point le tisseur, il peut travailler sans l'employer: de là on conçoit comment on peut aisément faire des étoffes à fleurs de velours. Une autre espèce de variété naît de la différente couleur des fils de chaîne & des fils de trame. J'ajouterai encore ici que le velour cizelé, qu'on coupoit autrefois avec des cizeaux, se fait aujourd'hui au métier, & que le velour gaufré est un velour cizelé avec des fers chauds: on ne gaufre guère que les velours qui ont servi. Tout ce que je viens de dire, suffira pour faire comprendre comment on fait les rubans au métier. Les rubans sont des satins, des taffetas, &c. fort étroits. En Italie les paysans font des velours, comme en France il y en a qui font des droguets de soie. Plusieurs étoffes demandent de l'apprêt; on les gomme pour leur donner du lustre, & on les onde par le moyen de la calandre, machine inventée en Italie, & portée par Chomey à Tours. Ce ne fut qu'au milieu du XV^e Siècle, que les manufactures de soie furent connues en France. Perfixe rapporte, dans son *Histoire de Henri le Grand*, que de son temps les étoffes de soie tirées d'Italie coutoient annuellement à la France cinq millions de livres. Au milieu & vers la fin du siècle passé elles furent dans l'état le plus florissant où elles ayent jamais été. Il est naturel que les manufactures établies en Allemagne, en Angleterre, en Hollande, &c. ayent fait tomber en partie celles de France. Au reste il y est défendu d'exporter les soies teintes: ce qui est peut-être un abus, pour des raisons qu'il seroit trop long de détailler ici.

1) La gaze est ou de soie, ou de fil, ou de soie mêlée de fil. Elle se fabrique à peu près comme la toile:

nille, & elle entre dans une quantité de petites étoffes ^m). La cire, après avoir été tirée de la ruche, est quelquefois blanche, quelque-

la chaîne en est disposée de même; la seule différence qu'il y ait, c'est qu'on ne fait hauffer & baiffer que les mêmes fils de la chaîne, les autres restant horizontalement couchés: les fils mûs sont, le 1, le 3, le 5, le 7, le 9, & ainsi de suite. Les gazes façonnées ou brochées se travaillent comme les étoffes façonnées, où un ouvrier fait lever avec une machine les fils de chaîne, qu'il faut faire hauffer, (on appelle cela la tire): & comme ces fils, qui forment les figures, ne sont pris que dans quelques endroits de la chaîne, après que la pièce est travaillée, on coupe les parties des fils de trame qui n'ont pas été pris, & les figures paroissent. Les dentelles de soie se font comme les dentelles de fil: on en a de blanches & de noires. Les blondes sont faites de deux especes de soie: la première est la plus grosse, & s'employe pour les fonds, la seconde est la plus fine, & sert à faire les grillages. Ces soies sont d'une qualité inférieure à celles qui sont destinées aux étoffes. La chenille est une petite lisière de ruban, coupée également, effilée des deux côtes, & enveloppée au rouet d'un fil de soie de trois ou quatre brins qui a été tordu & gommé.

^m) On fait des étoffes de coton & de soie, de fil & de soie, de laine & de soie, de poil de chevre & de soie, &c. La multitude des petites étoffes qu'on a déjà vu sortir des fabriques de l'Europe n'a point épuisé toutes les combinaisons possibles. On jugera bien que je ne puis entrer ici dans de plus grands details: je crains même de m'être arrêté trop longtemps en plusieurs endroits. Mon intention a été de donner des idées nettes & faciles à saisir.

fois on la teint, souvent on se contente de la nettoyer, & on lui laisse sa couleur naturelle. »)

§. XII.

Des Couleurs.

Il ne s'agit point ici d'une théorie des couleurs, que la physique explique par la différente réfrangibilité des rayons du soleil, mais des matières employées à colorer les corps, ou à y imprimer des figures colorées. C'est l'art du teinturier & du peintre que nous allons considérer. On teint la soie, la laine, le fil, le coton, le poil, les plumes, les fourrures mêmes, & les cuirs, pour substituer à la couleur que la nature a donnée à ces matières, une autre qui plaise d'avantage, ou qui soit plus convenable à quelques usages. On distingue dans la teinture le grand ou bon teint du petit ou faux teint: on n'emploie pour le premier que

a) La bougie est de deux espèces; il y a la bougie de table, & la bougie filée. La première se fait ainsi: on prend des mèches, moitié coton moitié fil de lin, & on les tord un peu, on les cire afin de les égaliser; plusieurs mèches étant ainsi préparées & pendues à un cerceau, on y verse dessus de la cire fondue, on met après cela ces bougies entre deux draps, avec une petite couverture dessus, pour tenir la cire molle, & lorsqu'il y en a suffisamment, on les roule sur une table qu'on a mouillée: cela fait, on verse de nouveau sur

que les meilleures drogues, qui résistent à l'air, au soleil, & à l'eau; pour le second on emploie des drogues médiocres. Celles-ci donnent pour la plupart des couleurs plus vives, & elles sont beaucoup moins chères: mais elles durent moins. Cette différence n'est que pour les laines: les soies passent toujours au grand teint, quoiqu'on y distingue aussi les couleurs fines des couleurs faussées. C'est en France que la teinture a eu le plus grand succès; les sages reglemens, dûs d'abord à Mr. de Colbert, & perfectionnés dans la suite, surtout après les recherches de Mr. Hellot, devroient être introduits partout. C'est un art difficile; la teinture en soie demande en particulier beaucoup de précautions: il faut avant tout décreuser la soie, c'est à dire la faire bouillir avec du savon, ce qui lui fait perdre ordinairement le quart de son poids *). Le fil, avant que d'être

ces bougies, de la cire fondue, jusqu'à ce qu'elles aient le poids requis, & enfin on les roule comme la première fois. La bougie filée se fait ou de cire blanche, ou de cire jaune: la mèche est de fil de lin: elle se file par le moyen de deux gros rouleaux, qui font passer la mèche dans de la cire fondue, & par le moyen d'une filiere de cuivre au travers de laquelle on tire la bougie. Cette bougie est une invention du VII^{ème} siècle; elle est due aux Venitiens.

*) Le décreusement, ou décreusage, ou la cuite enlève

teint, doit être lavé dans une lessive de cendres: le coton & la laine demandent aussi leur préparation; les autres veulent peu d'appareils. Un teinturier doit avoir un bâtiment exposé au grand air, & placé près d'une eau courante: c'est l'eau qu'il importe d'avoir bonne. Une opération générale de la teinture est l'alunage: on passe les étoffes ou les fils qu'on veut teindre, par une eau où l'on a dissous de l'alun. On teint à froid & à chaud: à chaud lorsqu'on fait dissoudre les drogues dans de l'eau bouillante; à froid quand on les fait dissoudre dans l'eau froide, ou qu'après s'être servi d'eau chaude, on laisse refroidir l'eau, avant que d'y tremper son étoffe. Il y a des couleurs qui demandent un fond, & d'autres qui n'en demandent pas. On ne teint point par exemple directement de blanc en noir: mais on donne auparavant à l'étoffe un fond bleu avec de la guede. Le noir *) est de toutes les couleurs la plus imparfaite: peut-être que le grand nombre

la gomme & la couleur naturelle de la soie. Celle qui doit rester blanche, passe après cela par un blanchiment, & on finit par la soufrer. Il y a cependant des étoffes qu'on fabrique avec des soies crues, pourvuës de leur gomme & de leur fermeté naturelle, on ne fait que les tremper dans l'eau chaude où l'on a quelquefois détrempé du savon: de cette espèce sont les blondes & les gazes.

d'ingrédients dont on se sert pour le composer, est cause qu'il est si difficile de rendre cette couleur parfaite. Les teinturiers ont, comme les peintres, cinq couleurs primitives. Chacune de ces couleurs a plusieurs nuances, & le mélange de ces couleurs différemment nuancées donne une infinité de couleurs différentes. On sent qu'il est peut-être impossible d'assigner un terme au nombre de celles que cette différente combinaison peut produire : l'oeil ne les distingueroit pas, & la langue manqueroit d'expressions. Les cinq couleurs primitives sont le bleu, le rouge, le jaune, le fauve, & le noir. Les drogues dont on se sert dans la teinture sont ou colorantes ou non-colorantes ; on entend par celles-ci ces drogues qui servent à préparer ce qu'on veut teindre, ou à affermir les couleurs qu'on veut y mettre ; de ce nombre sont l'alun, le tartre, l'arsenic, le réalgal ¹⁾, le salpêtre, le sel gemme, le sel ammoniac, le sel commun, l'aga-

p) Le noir est toujours du fer dissous par des acides & précipité par des végétaux. L'écorce d'aulne sert à teindre les cuirs en noir : les chapeliers s'en servent au même usage à la place de la noix de galle.

q) Le réalgal est un suc arsénical, naturel ou factice : on trouve le premier uni ordinairement à l'orpiment ; il a la couleur du cinabre. Le réalgal factice se fait avec de l'orpiment fondu & sublimé : ce qui s'é-

ric'), l'esprit de vin, l'urine, l'étain, le son, la farine, l'amidon, la chaux & les cendres. Les drogues colorantes sont le pastel en gude-

leve paroît sous la forme de fleurs jaunes, & ce qui reste au fond est rouge comme du cinnabre, & c'est là le réalgal.

r) L'agaric est une excroissance du meleze ou l'arix: c'est une espèce de champignon, ou de plante parasite. Le meilleur est celui du Levant, de la Savoye, du Dauphiné, & des Alpes; celui qui vient de Moscovie n'est guere estimé.

s) La gaude est une plante sauvage en quelques endroits, & cultivée en d'autres: on s'en sert à teindre en jaune les étoffes blanches, & en vert celles qui ont été mises auparavant en bleu. La sarriette est une plante qui ne donne pas un aussi beau jaune que la gaude, on ne l'emploie guere que pour le verd, ou pour les couleurs composées. La genestrolle est une plante sauvage.

t) La bourre est du poil de chèvre fort court, apprêté dans une décoction de garence, dans laquelle on l'a fait bouillir à plusieurs reprises: elle se fond entièrement dans la cuve à teindre.

u) Il faut distinguer l'indigo de l'inde. L'indigo se fait des tiges, & des feuilles d'une plante, nommée *Indigo, Anil, Nil, Cochan*: l'inde ne se fait qu'avec les feuilles de cette plante. Autrefois l'une & l'autre de ces drogues avoient un immense débit: cela a baissé depuis que de très-sages réglemens ont défendu aux teinturiers de France de les employer seules: ils doivent les mêler avec le pastel & la vonede. On coupe cette plante plusieurs fois la même année, pour l'empêcher de fleurir, & pour avoir des feuilles plus tendres. Après que la plante a été coupée, on la porte

de, la 'vouede, la garence, la gaude '), la farriette, la geneftrolle, le poil de chevre '), la fuie de cheminée, l'indigo *), la graine d'écarlatte *),

dans des cuves remplies d'eau de riviere ou de fontaine ; elle y entre en putréfaction ; on a la précaution d'y jeter affez d'huile pour couvrir toute la surface de l'eau, & de retenir au fond, par le moyen de quelques pierres, les feuilles & les tiges qui furnageroient. Au bout de quatre jours on retire le bois dépouillé de fes feuilles : on fait enfuite écouler l'eau, & on ramaffe le sédiment, qu'on met dans des formes, & qu'on fait fécher. La maniere de préparer cette couleur n'est pourtant pas la même partout. On tire de l'indigo des Antilles, de la Louifiane, des Indes Orientales, sur tout de l'Indoftan, des côtes d'Agra, & de l'île de Java, où les Hollandois le cultivent. Le meilleur pour la teinture vient de Guatamila : on préfere pour la peinture celui de Java. Le P. Maillard prétend, que bien que dans la Louifiane on faffe de l'indigo depuis 80 ans, on ne fait point encore y trouver le véritable point de putréfaction.

*) La graine d'écarlatte ou le Kermès n'est autre chose qu'un gallinsecte, qui habite & multiplie sur une efpece de chêne verd. On en trouve tout le long de la méditerranée, en France, surtout aux environs de Narbonne, & en Espagne ; aux environs d'Alicante & de Valence. On ramaffe ces insectes, on les mouille avec un peu de vinaigre, on les fait fécher, & on les réduit en poudre : en Espagne on tamife cette poudre avec foin. Les pauvres gens font cette récolte, & laissent croître leurs ongles pour la faire plus aisément : un homme en ramaffe deux livres par jour. Pour s'en servir à la place de cochenille, on la développe dans une dissolution d'étain. Cette couleur est tombée : on

la cochenille *), la laque'), le coccus de Pologne 2), la *terra merita*, & le fennugrec 4). Ces drogues, à l'exception de la gaude, sont pour le grand teint : celles

ne s'en sert plus guere qu'à Venise : on fait de ces insectes un sirop, qui entre dans la *Confession* dite *d'al-kermes*.

x) La cochenille fait l'écarlate des gobelins ; le rouge le plus difficile & le plus cher. C'est, comme le kermes, la poudre d'une espece de gallinsectes, qui habitent & multiplient sur un arbrisseau nommé Nopal, ou figuier d'Inde. Il n'y en a qu'au Mexique : nous en parlerons plus bas.

y) La laque est une gomme rougeâtre, qui vient des Indes Orientales, surtout du Pégu & de Bengale. Il paroît que c'est une cire déposée par une espece d'abeilles : voyez plus bas les différentes sortes de laque.

z) Le coccus de Pologne est un rouge dont on se sert peu, c'est la poudre d'un insecte qui s'attache aux racines d'une plante, appelée *Archymilla* : on arrache cette plante fort doucement, & quand les racines sont à découvert, on enleve ces petits insectes, & on remet la plante à sa place : après les avoir fait passer par un tamis, on les fait mourir au moyen du vinaigre, & ensuite on les fait sécher. On trouve cette plante & ces insectes dans le Palatinat de Kiowie, dans l'Ukraine, dans la Podolie, dans la Volhinie, en Lithuanie, & en Prusse du côté de Thoren. Les Polonois afferment cette récolte à des Juifs : les Turcs & les Arméniens en achètent beaucoup : on dit que les Hollandois mêlent le coccus à la cochenille. On prétend que mêlé avec de la craie, on en peut faire une belle laque pour les peintres : enfin on assure qu'on en fait une beau rouge pour les dames.

qui sont communes à l'un & à l'autre teint sont la racine, l'écorce, & la feuille du noyer, la coque de noix, la garouille ¹⁾, la noix de galle ²⁾, le sumac ³⁾, le rodul ⁴⁾, le fouic,

a) La *terra merita*, ou *curcuma*, aussi appelée safran des Indes, de Malabar ou de Babylone, est une racine, dont on connoît deux especes. On s'en sert pour teindre en jaune couleur d'or: les gantiers s'en servent pour mettre leurs peaux en couleur, & les fondeurs pour donner une couleur d'or au métal. Cette racine est très-commune en Orient, & les Indiens en assaisonnent leur viande. Le fenugrec est une plante très-commune, dont la graine est employée à faire l'écarlate: la France en envoie beaucoup à l'étranger.

b) La garouille, ou garou, est une plante dont la décoction est employée à teindre en jaune des étoffes qu'on veut teindre en vert.

c) La noix de galle est une excroissance qui vient sur les rameaux tendres ou sur la queue des feuilles d'une espece de chêne nommé rouvre. On a raison de croire qu'elle se forme de la piquure d'un insecte, qui y dépose ses oeufs. La meilleure vient du Levant; elle sert à teindre en noir, à faire de l'encre, & le noir des ouvriers en cuir.

d) Le sumac est fait des feuilles, des fleurs, & des jeunes branches d'un arbrisseau. Il s'en trouve en Espagne, en Portugal, dans le pays des Vosges, aux environs de Montpellier; la Nouvelle-Angleterre en produit de très-bon, mais c'est de Porto que vient le meilleur. Il sert à teindre en noir: les teinturiers & les ouvriers en cuir s'en servent. Il est défendu aux premiers de se servir de celui qui est vieux.

e) Le rodoul, qu'on appelle aussi petit sumac, est un arbrisseau qui croît le long de la méditerranée, il

& la couperose ou vitriol verd. On compte parmi les drogues réservées au petit teint le bois d'Inde, le bois jaune, le bois de Brésil, le fustel ¹⁾, l'écorce d'aulne, l'orseille ²⁾, le

sert à la teinture en noir; il est également défendu d'employer le vieux. Le fouic est une plante ou arbrisseau sauvage, dont les feuilles sont employées à teindre en noir.

f) Le bois d'Inde est le cœur du tronc d'un des plus beaux arbres de l'Amérique; il est rouge & sert à teindre en violet & en noir. Le fustel est employé à teindre en feuille-morte, & couleur de café: lorsqu'il est bien jaune & bien veiné, les luthiers, les tourneurs, & les ébénistes l'emploient: il croît en Provence, & en Italie; c'est le tronc & la racine, dépouillés de leur écorce, qui servent aux teinturiers & aux ouvriers en cuir. Le bois jaune, ou le fustock, est un arbre fort haut qui croît aux Antilles, surtout dans l'île de Tabago: les teinturiers ne l'emploient guère, même pour le petit teint: il donne une couleur d'un beau jaune doré; les tourneurs & les ouvriers en marquetterie le travaillent. Le brésil sert à teindre en rouge: il y en a différentes espèces, celui de Fernambouc est le meilleur, celui de Lamon, de Sainte-Marthe, de Siam, & le brésillet de la Jamaïque & des îles Antilles sont moins bons: ils ne donnent tous qu'une fausse couleur, qui ne s'emploie pas sans alun & sans tartre: on en tire une espèce de carmin par le moyen des acides, comme aussi une laque liquide pour la minlature. L'écorce d'aulne donne une couleur noire, qui sert principalement à teindre les cuirs.

g) L'orseille est une mouffe, qui se forme sur les pierres & les rochers des montagnes: on la contrefait en Hollande avec le tournesol: c'est encore un secret.

verdet ^b), le roucou ^c), & la malherbe. Il faut pourtant remarquer, qu'en France de très-sages réglemens défendent aux teinturiers de se servir du bois de Bréfil, du roucou, du safran

L'orseille de Lyon vient d'Auvergne: celle des Canaries, dite orseille d'herbe, est la plus estimée; les Hollandois, les Anglois, les François en consomment beaucoup de cette dernière espèce. Les teinturiers l'employent à faire les nuances depuis la fleur de pêche jusqu'à l'amarante.

b) Le verd de gris, ou verdet, est la rouille verte qui s'attache au cuivre trempé dans quelque acide. On prend des grappes de raisin sec, on les trempe dans du bon vin, & on attend la fermentation, pour mettre dans un grand vase des plaques de cuivre, posées toujours entre deux grappes bien arrosées de ce vin qui a fermenté. Au bout de quelque temps on retire ces plaques, on les racle, on pétrit cette rouille, & on en fait de petits pains. C'est à Montpellier qu'il s'en fait le plus. Le Languedoc en exporte beaucoup: dans l'espace de sept années, depuis 1748 jusqu'en 1755, il s'y en fabriqua dix-mille quintaux. Le cuivre que les Hambourgeois tirent du Mansfeld & d'autres endroits d'Allemagne, & qu'ils font réduire en plaques fort minces, y est le plus propre. On se sert du verd de gris pour faire le céladon, il entre aussi dans la composition du noir.

c) Le roucou, appelé par les Hollandois *Orilane*, est la graine d'un arbre assez semblable à l'oranger. Pour en tirer la couleur, on secoue cette graine dans un vase de terre, on y jette ensuite de l'eau tiède, & après avoir bien remué le tout, on le laisse reposer: l'eau étant écoulée on trouve au fond un sédiment, dont on fait de petits pains. Le roucou est fort estimé

bâtard, du tournesol, le Porcanelle, de la limaille de fer & de cuivre, de la moulée^{k)}, du vieux rodul, & du vieux fumac. Pour donner une idée du mélange des couleurs dans la teinture & de leur usage, nous allons indiquer les drogues avec lesquelles on fait les cinq couleurs primitives.

Le bleu se fait avec le pastel^{l)}, la vouède, & l'indigo. Le pastel est la drogue la plus nécessaire & la meilleure. On a treize

quand il est sans mélange, ce qui est très-rare; on le sophistiquait ordinairement avec de la craie rouge ou de la brique pilée. Celui de la Cayenne est le meilleur. Les colonies de Surinam & des Barbices en cultivent de très-bon. On s'en sert à teindre en couleur d'orange: on le mêle aussi à la cire jaune.

k) On appelle moulée une espèce de sédiment qui se forme des parcelles de pierre, de fer, & d'acier, qui tombent au fond des auges, sur lesquelles tournent les meules des couteliers, &c.

l) Le pastel, en Allemand *Waid*, *Isatis*, est une plante, dont la racine a un pouce d'épaisseur, sur un pié ou un pié & demi de longueur; hors de terre elle a cinq à six feuilles, d'un pié de longueur sur six pouces de largeur. Il y en a deux espèces, qu'on distingue par la couleur de la graine, qui est ou violette ou jaune, la première est la meilleure. On la sème au mois de Février: lorsque la plante est parvenue à sa maturité, on coupe toutes les feuilles, ce qui peut se faire quatre fois par mois, depuis août jusqu'à la fin d'octobre. Ces feuilles laissées en tas pendant quelque temps sont portées au moulin, & réduites en pâte, dont

nuances de bleu : savoir, le bleu blanc, le bleu naissant, le bleu pâle, le bleu mourant, le bleu mignon, le bleu céleste, le bleu de reine, le bleu-turquin, le bleu de roi, le bleu fleur de guède, le bleu pers, le bleu aldego, & le bleu d'enfer.

Le rouge est de sept especes, avec plus ou moins de nuances. 1. Il y a l'écarlate des gobelins, qui est faite avec l'agarc, les eaux sures (c'est à dire de l'eau aigrie par le moyen

en forme des gâteaux d'une livre, qu'on fait sécher à l'ombre. Le moulin dont on se sert ressemble à ceux où l'on fait l'huile de lin. C'est dans cet état que le célèbre M. Marggraf y a découvert un petit ver, qui prend différens accroissemens, jusqu'à ce qu'il paroisse entièrement semblable à une chenille; au microscope cette chenille paroît toute bleue; elle subit ensuite un nouveau changement & devient mouche. Cette découverte de M. Marggraf prouve, qu'il en est du pastel à peu près comme de la cochenille. Le pastel, réduit en petits pains, sert à teindre en bleu; on le cultive dans le haut Languedoc, en Normandie, en Angleterre, en Suisse près de Geneve, dans la Thuringe, en Espagne, en Portugal, en Suède. Le meilleur est sans contredit celui qui croît dans le Diocèse d'Alby en Languedoc. Cette province en faisoit autrefois un commerce qui alloit au-delà de deux millions de livres. La Vouède (ou petit pastel) est une plante qu'on cultive beaucoup en Normandie, & qui sert aussi à teindre en bleu. Il est bon de remarquer en passant que le bleu du pastel est une couleur plus durable, que le bleu de l'indigo: aussi le préféra-t-on longtemps à l'indigo: on

du son qu'on y a mis tremper), du pastel, & de la graine d'écarlate: quelques teinturiers y ajoutent un peu de cochenille; d'autres du fenugrec. 2. Le cramoisi se fait avec les eaux surs, le tartre & la cochenille. 3. Le rouge de garence^{m)}, se fait avec la garence, à laquelle on ajoute de l'arsenic ou du sel commun. 4. Le rouge demi-garence se fait avec l'agaric, les eaux surs, moitié garence & moitié graine d'écarlate. 5. Le demi-cramoisi se fait avec moitié garence moitié cochenille. 6. Le rouge de bourre se fait avec le poil de chevre garence & appliqué sur un fond jaune. 7. L'écarlate façon de Hollande, ou l'écarlate de cochenille, se fait avec de l'amidon, du tartre, de la cochenille, de l'alun, du sel gemme, & de l'eau forte, où l'on a dissous de l'étain. Le rouge des corroyeurs se fait avec du bois de Brésil, & de la chaux: les cordonniers se servent d'une terre rouge, broyée & mêlée avec du blanc d'œuf.

mêla dans la suite l'un avec l'autre. Aujourd'hui les teinturiers savent si bien préparer l'indigo, qu'ils se servent indistinctement de l'un ou de l'autre.

m) La garence, en allemand *Krapp*, *Rubia tinctorum*, est une plante dont la racine sert à teindre en rouge. Cette racine a une écorce rouge, & un suc orange: la plante monte à trois ou quatre piés de haut, & la graine est noire, de la grosseur d'un grain

Le jaune peut se faire avec neuf ou dix drogues, mais on n'en a choisi que cinq pour le grand teint: savoir la gaude, la sarriette, la genestrolle, le bois jaune, & le fenugrec. Pour le petit teint on peut employer la racine de la patience sauvage, l'écorce du frêne, les feuilles d'amandiers, de pêchers, de poiriers, la *terra merita*, &c. La gaude est le plus en usage: la sarriette & la genestrolle sont employées à teindre en jaune la laine, qu'on veut ensuite teindre en vert: le bois jaune & le fenugrec donnent plusieurs nuances, comme le jaune paille, le jaune pile & le jaune naissant. Le jaune des corroyeurs se fait avec la graine d'Avignon.

Le fauve se fait avec l'écorce verte des noix, la racine du noyer, l'écorce d'aulne, le bois de fantal, le sumac, le rodoul, & le fouic.

Pour le noir, il faut commencer par donner au fond qu'on veut teindre, une teinte de bleu avec le pastel ou la guède, c'est ce qu'on appelle guéder; ou bien avec la vouède ou avec

de poivre. Il faut à cette plante une terre bien fumée, bien travaillée, & légère: les feuilles peuvent servir à la nourriture du gros bétail: on la coupe au mois d'octobre, pour tirer alors les racines, qu'on fait sécher au feu, ou à l'air. On les porte ensuite au moulin, après avoir eu la précaution de les bien nettoyer. La garence ainsi préparée devient, après qu'elle a été gardée quelques années dans un endroit bien sec, une

l'indigo: aucune étoffe ne sauroit être teinte directement de blanc en noir. Après ce ~~faux~~ donné en bleu, on garence l'étoffe, c'est à dire qu'on la teint avec de la garence, enfin on la met en noir avec la noix de galle, la couperose, & le sumac. Pour le petit teint on ne garence point l'étoffe. Le noir des corroyeurs se fait avec de la noix de galle, de la bière ~~an-~~ grië, & de la ferraille: il s'en fait aussi avec de la noix de galle, de la couperose, & de la gomme Arabique. Le noir des imprimeurs est du noir de fumée, tiré de la poix ou de l'arcanson, mêlé avec de l'huile de lin & de la térébenthine.

très-bonne drogue. La couleur rouge qu'elle donne est la plus durable, lorsque les étoffes de laine sont bien préparées. Dans le commerce on la distille en robée & non robée; la première est dépouillée de son épiderme. On cultive cette plante en Espagne, en Italie, en Angleterre, en Zeelande, en Flandre, en France, & dans quelques provinces de l'Allemagne. Il paroît que c'est en Zeelande, qu'elle réussit le mieux, elle y fut portée par les émigrans de Flandre. On vient de prendre en France (en 1756) tous les arrangemens propres à en étendre & perfectionner la culture. Un édit du conseil d'Etat affranchit, pour 20 années, de tout impôt toutes les plantations de garance. Elle réussit dans le Brandebourg; M. de Vernezobre la fait cultiver dans ses terres avec le plus grand succès. Il y a une garance dont on se sert au Levant, & dans les Indes, pour teindre les étoffes de coton. Sur les côtes de Coromandel, on l'appelle *Chat*; sur les côtes de

Du mélange de ces couleurs naissent une infinité d'autres. Du bleu & des différens rouges on fait la couleur de roi, celle de prince, la perfee, le violet, le pourpreⁿ⁾, le colombin, l'amaranthe, la minime, la tannée, la rose seche, &c. Du bleu & du jaune on fait le vert, dont les différentes nuances sont le vert jaune, le vert naissant, le vert gai, le vert d'herbe, le vert de laurier, le vert molequin, le vert brun, le vert de mer, le vert celadon, le vert de perroquet, le vert de choux, & le vert de canard. Du bleu & du fauve on fait la couleur d'olive, & le brun verdâtre. Du rouge & du jaune, l'aurore, le souci & l'oran-

Malabar elle croît sans culture; celle qui vient en Perse, & qu'on appelle *Dumas*, est la plus estimée après une autre espece, qui est commune aux environs de Smirne, & qu'on appelle *Chioc-Boya*: celle-ci est extrêmement recherchée au Levant, & bien préférée à la garence de Zeelande, que les Hollandois y portent; on en fait le beau rouge d'Andrinople. Le Canada produit encore une espece de Garence, semblable à celle d'Europe, on la nomme *Tyssa-boyana*. M. d'Ambournai s'est servi avec succès de la garence verte, c'est à dire qui n'est ni séchée, ni robée, ni grappée: il s'est contenté de la laver, & a trouvé que la teinture étoit aussi bonne, pourvu qu'on en employât quatre fois plus que de la sèche. Or comme en séchant cette racine on perd sept huitiemes, on voit qu'il y a moitié d'épargne à employer la garence verte, sans compter les frais du robage, du grabelage, du four, du moulin, &c.

n) Les anciens tiroient le pourpre de deux especes

ge. Du rouge & du fauve, la couleur de canelle, de tabac, de châtaigne, & de musc. Du jaune & du noir la couleur de feuilles mortes. Du fauve & du noir la couleur de café, de maron, de pruneaux, & d'épine. Ces mêmes couleurs, mêlées trois à trois, donnent encore d'autres couleurs; c'est ainsi que du bleu, du rouge & du jaune on fait un gris de lavande; que du bleu, du rouge & du noir on fait un gris de fer. En mêlant ces couleurs quatre à quatre, on aura encore d'autres couleurs, & la variété, qui naîtra de la différente composition des drogues colorantes, est indéterminable, la différente proportion de ces drogues pouvant être variée à l'infini.

La peinture est un art bien autrement considérable que la teinture: elle demande du génie, du goût, & beaucoup de connoissances. Ici nous ne la considérons qu'en égard aux couleurs qu'elle emploie. Il y a différentes manières de peindre, qui demandent différentes fortes de couleurs. On peint à fresque sur un enduit de plâtre; en détrempe sur le bois,

de coquillages, le *buccinum*, & le *murex*: la petite quantité qu'on en trouvoit, & la nécessité d'employer l'animal vivant, rendoient cette couleur extrêmement chère. A Panama, ville du Pérou, on connoît une espèce de *murex* dont le suc est employé à teindre en

sur le papier, sur le carton; en miniature sur le velin, sur l'ivoire, sur le papier; en pastel sur le papier; à l'huile sur la toile, sur le bois, & sur le cuivre; en émail sur des plaques de cuivre ou d'or émaillées; on peint sur le verre, sur la fayence, sur des ouvrages de potterrie, on peint à l'encaustique, au gros pinceau, & enfin on enlumine des estampes.

La peinture à fresque, inventée par Pausias de Sicyonde, ne veut que des terres colorées, ou des couleurs d'émail: on délaye les unes & les autres dans de l'eau après les avoir mêlées avec de la coque d'œuf réduite en poudre. Cette maniere de peindre se fait par morceaux: le peintre coupe le portrait qu'il veut copier, en plusieurs pieces: il prend l'une après l'autre, fait couler autant de plâtre qu'il en faut pour copier cette partie du tableau, & continue ainsi jusqu'à ce qu'il ait achevé son ouvrage. Le blanc dont ces peintres se servent est du marbre bien pulvérisé: le bleu est l'outremer), ou des cendres bleues, ou du

pre des étoffes de coton, & certains fils qu'on donne à la broderie.

L'outremer est fait du *lapis lazuli*. La maniere préparer est longue & difficile: on rougit cette au feu, on la trempe ensuite dans l'eau, & cette

bleu démail ¹⁾): quantité de terres colorées dont
 nent les autres couleurs.

Dans la peinture en détrempe on délaie
 les couleurs avec de l'eau, & on les attache
 par le moyen de la colle forte, ou de la colle
 faite de rognures de parchemin, ou de l'eau
 gommée. On se sert pour le blanc, du blanc
 d'Espagne, qui n'est qu'une terre blanche, de
 la céruse ²⁾, de l'argent en coquille: pour le
 bleu, d'indigo, de la laque bleue, des cendres

opération répétée plusieurs fois, on réduit enfin la pierre
 en poudre. On fait de cette poudre une pâte, en la
 mêlant avec de l'huile de lin, de la cire jaune, de la
 colophane, de la poix résine, & du mastic blanc: on
 trempe ensuite cette pâte dans un vase rempli d'eau
 chaude, & quelques jours après on laisse écouler l'eau,
 pour en retirer le sédiment, qu'on fait sécher à l'air;
 & c'est là ce qu'on appelle outremer. Les cendres
 bleues se trouvent dans les mines de cuivre sous la forme
 d'une pierre tendre, qu'on pulvérise, & qu'on broie
 à l'eau.

p) Le mot émail se prend en plusieurs sens: quel-
 quefois on entend par là le bleu du cobalt, dont les
 peintres se servent, & qui entre dans l'empois: d'au-
 trefois on appelle ainsi cette couche blanche, sur la-
 quelle peignent les peintres en émail: le plus souvent
 on comprend par là une préparation de verre, auquel
 on donne différentes couleurs, tantôt en lui conservant
 sa transparence, tantôt en la lui ôtant, & alors on en
 distingue trois espèces, les émaux qui servent à imiter
 les pierres précieuses, ceux qui sont employés comme
 couleurs dans la peinture en émail, & ceux dont les

bleues, de l'outremer, de l'émail, du bleu de tournesol, & du bleu de Prusse, qui est une composition inventée par Dippel. Pour le jaune on employe les massicots *), l'orpiment jaune, le safran, l'ochre jaune *), & la gomme gutte *): pour le vert on employe le vert de gris, le vert de montagne *), la terre verte: pour le rouge, on se sert du cinnabre, du *minium* *), de la craie rouge, de la laque, & du bois de Brésil; pour le fauve, de l'ochre fauve, de la

émaillieurs à la lampe font une infinité de petits ouvrages.

q) La ceruse est du blanc de plomb réduit en poudre & broyé à l'eau. La meilleure vient de Venise.

r) Les Massicots ne sont autre chose que de la céruse calcinée à un feu modéré: il y en a de plusieurs couleurs comme d'un blanc jaunâtre, de jaunes, & de couleur d'or.

s) Les ochres sont des terres métalliques, qui se séparent du vitriol, après qu'il a été dissous dans l'eau. Il y en a de rouges, de jaunes, de bruns: ordinairement les ochres rouges ne sont que des ochres jaunes, rougis au feu.

t) La gomme gutte est un suc résineux & inflammable, qui découle de deux especes d'arbres, qui croissent dans le royaume de Cambaye, dans celui de Siam, & à la Chine. On en tire un très-beau jaune facile à employer.

u) Le vert de montagne & le bleu de montagne, ou Chrysocolle, sont une espece de vert de gris préparé par la nature: ou une terre imprégnée de cuivre.

v) Le *minium* est de la mine de plomb, ou du

suie de cheminée, de la terre de Cologne *): enfin pour le noir, du noir d'os, du noir de lie de vin brûlée, & de l'encre de la Chine †). Ces différentes couleurs, mêlées ensemble, donnent toutes les autres.

Pour la miniature, on délaye les couleurs dans de l'eau, où l'on a fait dissoudre de la gomme Arabique, ou du sucre candi: il faut qu'elles soient bien fines & bien broyées: pour y donner de l'éclat, on y mêle du fiel de bœuf, d'anguille, ou de carpe; les différentes couleurs employées à la miniature sont le carmin †), l'outremer, la laque, le *minium*, le cinnabre, le brun rouge, qui est un ochre, la pierre de fiel †), le stil de grain †), l'orpiment, la gomme gutte, le jaune de Naples, les massicots, le vert de montagne, l'indigo, le noir d'ivoire,

plomb pulvérisé, qu'on calcine jusqu'à ce qu'il devienne rouge.

x) La terre de Cologne est une terre d'un brun foncé: quand elle est d'un brun clair on l'appelle terre d'ombre.

y) On n'est point encore bien informé de la véritable composition de l'encre de la Chine: quelques-uns croient que c'est du noir de fumée, réduit en pâte avec de l'huile; d'autres que c'est une terre noire mêlée avec de la gomme. Celle qu'on fait en Hollande est d'un noir gris ou brun, c'est ordinairement du charbon de fèves & de l'eau de gomme. Les Chinois s'en servent pour écrire, & les Européens pour peindre.

le noir de fumée, le bistre, qui est de la suie de cheminée préparée, la terre d'ombre, le verd d'iris ³⁾, de vessie & de mer, les cendres vertes, les cendres bleues, la céruse, l'encre de la Chine, l'or & l'argent en coquille.

La peinture en pastel s'exécute sur du papier gris, bleu, ou couleur de bistre: on se sert de crayons appelés aussi pastels: ces crayons sont faits de diverses sortes de terres colorées, réduites en pâte, & auxquelles on donne, pendant qu'elles sont molles, la forme de petits rouleaux: il y a des crayons sciés ou taillés; ils sont faits de certaines pierres assez dures pour être sciées, & qui laissent des traces colorées sur les corps où elles passent ⁴⁾.

Pour la peinture à l'huile ⁵⁾ on délaye les couleurs avec de l'huile de noix, de lin, d'as-

a) Le carmin est une préparation de cochenille très-difficile & très-longue.

a) La pierre de fiel est une pierre mollasse & écailleuse qu'on tire du fiel de bœuf, & qui donne un beau jaune.

b) Le fil de grain est une composition faite avec la graine d'Avignon: on en fait en Hollande; elle donne un beau jaune.

c) Le verd d'iris se fait des fleurs bleues de l'iris, plante assez connue: le vert de vessie, de la graine du ner - prun, *Rhamnus*.

d) Les premiers paysages en pastel furent faits par Alexandre Thilo d'Erfort vers l'an 1685.

e) Antoine de Messine est le premier peintre Italien,

pic, ou de térébenthine, les couleurs qu'on y employe, sont la céruse, les cendres bleues, l'outremer, l'indigo, le bleu du cobalt, le bleu de Prusse, le verd de montagne, les ochres jaunes, rouges, & bruns, les massicots, la terre d'ombre, de Cologne, & de Véronne, le vert de vessie, le verd de gris, la laque, le cinabre, &c.

L'art de peindre en émail est une invention du siècle passé. On prétend, qu'en 1650 un orfèvre de Chateaudun, nommé Jean Toutin, l'inventa, ou du moins le perfectionna si considérablement qu'on peut l'en regarder comme le véritable inventeur. Cet art consiste à exécuter avec des couleurs métalliques, auxquelles on a donné leurs fondans, toutes sortes de sujets sur une plaque d'or ou de cuivre, qu'on a émaillée. Les peintres en émail ont tous leur secret, & les couleurs dont ils se servent ne parviennent que rarement à la connoissance des autres artistes. On fait en général, que parmi ces différentes couleurs on employe quelques quintessences'), de l'argile colorée par des métaux, du safre, le bleu du cobalt, du cuivre, de l'étain, du fer, de l'or, qui donne le car-

qui ait peint à l'huile : il en apprit le secret de Vaneck, aussi nommé Jean de Bruges, qui en est le véritable inventeur, & qui le trouva vers l'an 1410.

min, le pourpre, & le violet : un grain d'or suffit pour colorer 400 grains pesant. Les fondans, dans lesquels on les dissout au feu, sont la glace de Venise, les stras, la rocaïlle de Hollande, les pierres à fusil noires, le verre, les crystaux, & le sablon. On commence par mettre sur la plaque de cuivre une couche d'émail blanc ; on y dessine ensuite, avec une espece de crayon fait de vitriol & de salpêtre, les figures qu'on y veut avoir ; on remet la piece au feu, afin que les contours des figures s'y incorporent ; & enfin on peint avec des points, comme on fait dans la miniature.

La premiere peinture sur le verre ne fut qu'une mosaïque : de petits morceaux de verre différemment colorés & joints ensemble formoient des figures plus ou moins regulieres : on peignit ensuite au pinceau avec des couleurs gommées, mais comme cette maniere de peindre ne duroit guere, on songea à affermir les couleurs, en les incorporant au verre. Les couleurs, dont on se sert, sont pour le noir, les écailles de fer & la rocaïlle ; pour le blanc, le sablon, le salpêtre & le gyps bien cuit ; pour le jaune quelque peu d'argent en feuilles, qu'on

○ Comme l'huile d'aspic ou de spique : c'est l'huile essentielle de la grande lavande à larges feuilles, qu'on pelle aussi aspic.

a brûlé & mêlé avec du soufre, du salpêtre, & neuf fois autant de rouge; pour le rouge, un mélange de litharge, d'argent, d'écailles de fer, de gomme arabique, de ferette ^{g)}, de rocaïlle, & de sanguine. Le vert se fait avec du cuivre brûlé, mêlé avec la mine de plomb, le sable blanc & le salpêtre: l'azur, le pourpre, & le violet se font comme le vert. Seulement pour l'azur on substitue le soufre au cuivre, pour le pourpre on y substitue du perigueux ^{h)}, & pour le violet du perigueux & du soufre. Le jaune est fait de la mine de plomb mêlée avec du sable: les carnations sont faites avec de la ferette & de la rocaïlle: les cheveux, les troncs d'arbres, &c. avec la même couleur à laquelle on a ajouté des pailles de fer.

Pour enluminer, on se sert des mêmes couleurs, qu'on emploie dans la peinture en détrempe: l'enluminure est l'art de mettre en couleur les estampes & les papiers de tapisserie.

La peinture au gros pinceau s'exécute avec une brosse, pour appliquer des couleurs sur le bois, soit à l'huile, soit avec une eau collée.

Enfin

g) La ferrette est un minéral, qui se trouve dans toutes les mines de fer, sous la forme d'une pierre rougeâtre.

in la peinture en cire, ou à l'encaustique fait avec de la cire colorée: on peint la toile, sur le bois, sur le marbre, en sur tous les corps, excepté sur le cuivre du verd de gris: on préfère cependant, surtout celui de cedre. On fixe sur par l'inustion: M. le Comte de Cay-M. Majault ont donné sur l'art de peindre encaustique d'excellens mémoires, remémorées, & qui ont répandu le plus sur sur un secret qu'on croyoit presque & qui fut autrefois fort estimé des Grecs. On voit ici que le vernis dont se servent les & les doreurs, est une matiere oléale & luisante: les portraits & les tableaux en huile se vernissent le plus souvent avec de l'œuf.

§. LXII.

Le Pesage.

Pesage est la détermination de la pesanteur d'une matiere quelconque. Il y a deux sortes d'instrumens, destinés à cette fin, la balance & la romaine autrement

perigueux est une pierre assez dure, & noire ou charbon.

e l.

M.

appelée **crochet & péron**: le **ménageon** est une petite balance qui sert à peser l'or & les pierres. On appelle poids des masses de cuivre d'acier, ou de fer d'une pesanteur déterminée. Pour empêcher la fraude, on marque ces poids après les avoir trouvés égaux à un poids original, qu'on appelle étalon. Le poids du Roi est une balance publique, autorisée par l'Etat.

Je joindrai ici une table de réduction, la plus juste à peu près de toutes celles, qui sont parvenues à ma connoissance.

Cent livres, poids de Marc, d'Amsterdam, de Paris, de Bourdeaux, de Besançon, de Bilbao, de la Rochelle & de Strasbourg, font poids de

	lb.	onces.		lb.	onces.
Alicante	108	-	Edimbourg	97	-
Arcangel	120	-	Florence	143	-
Avignon	120	-	Francfort sur le		
Basle	98	-	Mayn	98	-
Bergopzoom	97	-	Gènes	105	-
Berlin	105	-	Genève	89	-
Berne	95	4	Hambourg	102	-
Boulogne	151	-	Leyde	106	-
Brabant	105	4	Leipzig	105	-
Breme	103	-	Liege	105	-
Breslau	125	-	Lisle	114	-
Cadix	106	-	Livourne	145	-
Coenigsberg	125	-	Londres	109	4
Copenhagen	107	8	Lubec	105	-
Constantinople	87	roettes.	Lyon	116	-
Dantzic	113	lb.	Madrid	114	-
Dublin	97	-	Marseille	123	4

mmise aux foins de quelques Jurés. La
 ité des poids embarrasse souvent les négo-
 & c'est ce qui a donné lieu au travail de
 tion ¹). On a tenté inutilement, en dif-
 pays, de réduire tous les différens poids
 seul ²). En Europe on connoît le quintal
 e, le marc ¹), l'once, le gros, le denier
 lin, les mailles, le felin, & le grain: pour

	lb. onces.		lb. onces.
	154 -	Rome	146 -
	168 -	Rouen	96 2
	125 -	Saragoffe	158 8
	169 -	Séville	106 -
ge	95 4	Smirne	114 -
berg	98 -	Stettin	110 -
al	114 4	Stockholm	81 -
	112 8	Touloufe	118 -
	109 -	Turin	151 -

Le Dannemarc est le seul pays de l'Europe où
 : un poids & une mesure communes dans tout
 une: on a pris pour base le pié cube de Cop-
 que.

La livre poids de Marc, s'entend toujours d'une
 ui à deux marcs ou 16 onces; (en Allemagne on
 ots.) En Hollande on l'appelle poids de Troies.
 gleterre on a le poids de Troies, pour les pier-
 cieuses, l'or, l'argent, & les bleds: on la di-
 douze onces, & l'once en vingt deniers, le de-
 24 grains: on y a aussi le poids appelé *Avoir*
ds, il est de seize onces, mais cette once a 42
 moins que l'once du poids de Troies: on s'en
 refer les grosses marchandises. Le poids de Co-

l'argent, le denier & le grain; pour la médecine, l'once, la dragme, le scrupule, l'obole, & le grain. Les différens pays de l'Europe ont avec cela quelques poids particuliers: on comprend aisément que je ne puis entrer dans un plus grand détail à cet égard ").

§. XLIII.

Le Mesurage.

Le Mesurage est la détermination de l'étendue qu'occupe un corps ou une matière quelconque suivant quelque une de ses dimensions

logne est plus foible que le poids de Troies: en général il est à peu près de quatre pour cent moins fort que le poids de Hambourg, & de six pour cent que le poids d'Amsterdam. Dix neuf marcs poids de Troies font 20 marcs poids de Cologne. Le marc, poids de Cologne, est de huit onces, l'once a huit quarts, le quart quatre pfennings, qui ont chacun deux hellers ou 17 as: le marc a donc 4352 as, & dans les cours de monnoies on lui suppose 65536 parties. Le marc, poids de Troies, dont on se sert en Hollande, & qui est plus foible que celui d'Angleterre, a huit onces, qui ont 160 Engels ou 5120 as: 4864 de ces as font un marc poids de Cologne. La livre poids de Troies a en Angleterre douze onces, 240 pennys, 5760 grains: en France le marc du même poids a 8 onces, 64 gros, 192 deniers, 4608 grains, qui équivalent à 5101 as poids de Cologne, & à 68729 parties de monnoies. Quarante & un marcs en France font 43 marcs poids

ou suivant toutes : en longueur par exemple on en determine l'étendue en Europe par lignes, pouces, pas & piés, soit géométriques ou communs, par verges, raz, toises, aulnes, cannes, brasses, perches, arpens, lieues, & miles *). On mesure les liquides, ou les grains dont on veut vérifier la quantité avec des vases ou vaisseaux dont la capacité est déterminée, & ces vaisseaux mêmes on en vérifie la capacité avec le bâton de jauge. L'étalonnage des mesures est introduit pour empêcher la fraude. La réduction des différentes mesures peut se faire de deux manières, l'une en les réduisant à un nom-

de Cologne, & 100 livres en Angleterre sont égales à 147 marcs une once & 12 deniers de France. La livre poids de marc est la plus forte à Vienne, 100 de ces marcs en font 120 poids de Cologne. Le poids des bijoutiers est le plus foible : le carat pour les diamans a quatre grains, & 595 $\frac{3}{4}$ de ces grains sont égaux à 576 grains poids de Troies, ou à l'once de Paris.

*) Un ouvrage sur les différens poids & sur les différentes mesures tant de l'Europe, que de l'Asie, de l'Afrique & de l'Amérique, seroit un ouvrage fort utile aux négocians. Ce que nous avons là dessus est encore fort imparfait.

*) Un mile d'Allemagne a 23629 piés du Rhin ; une lieue commune de France 17722 ; un mile d'Angleterre sur terre 7384, sur mer 5907 ; un mile d'Italie 5907 ; un mile d'Espagne 19691 ; un mile de Suède

bre de piés *) & de ponce géométriques, l'autre en se servant du poids. On saura ainsi la proportion entre les piées de France & les quarts d'Allemagne, en déterminant par le poids la quantité du liquide renfermé dans l'une & l'autre, & on déterminera la proportion entre le boisseau de France & le scheffel d'Allemagne, en réduisant leur capacité à tant de piés & de ponce cubiques.

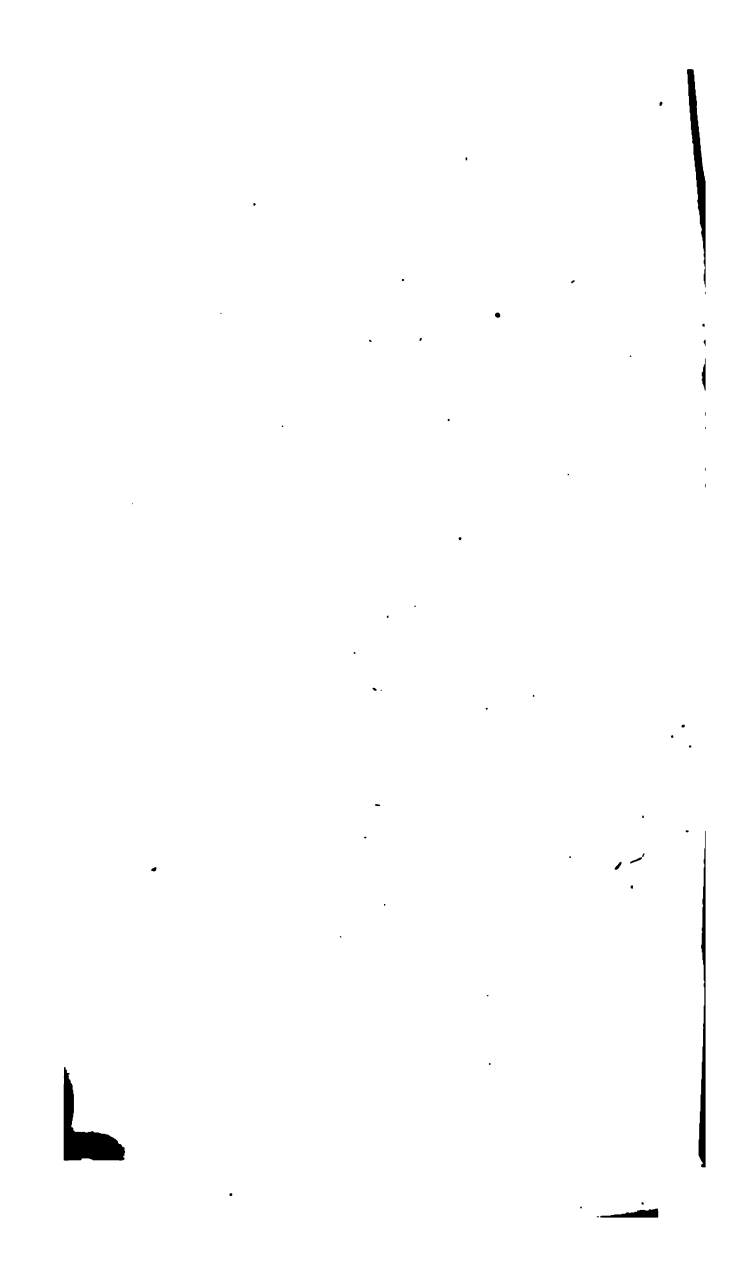
47258; un mile de Russie (Wers) 3375; un mile Persan (Agatsch) 16878.

e) Le pié se divise en 12 ponce, & le ponce en 12 lignes. Si l'on donne 720 parties au pié de Paris on pié de Roi, il se trouve que celui du Rhin en a 696; celui de Londres 675 $\frac{1}{2}$; celui de Dannemarc 701 $\frac{1}{2}$; celui de Danzig 636; celui de Lyon 757 $\frac{2}{3}$; celui de Boulogne 893; celui de Suedé 658 $\frac{1}{2}$; celui de Bruxelles 609 $\frac{1}{2}$; celui d'Amsterdam 629; celui de Rome 653.

Fin du premier Volume.

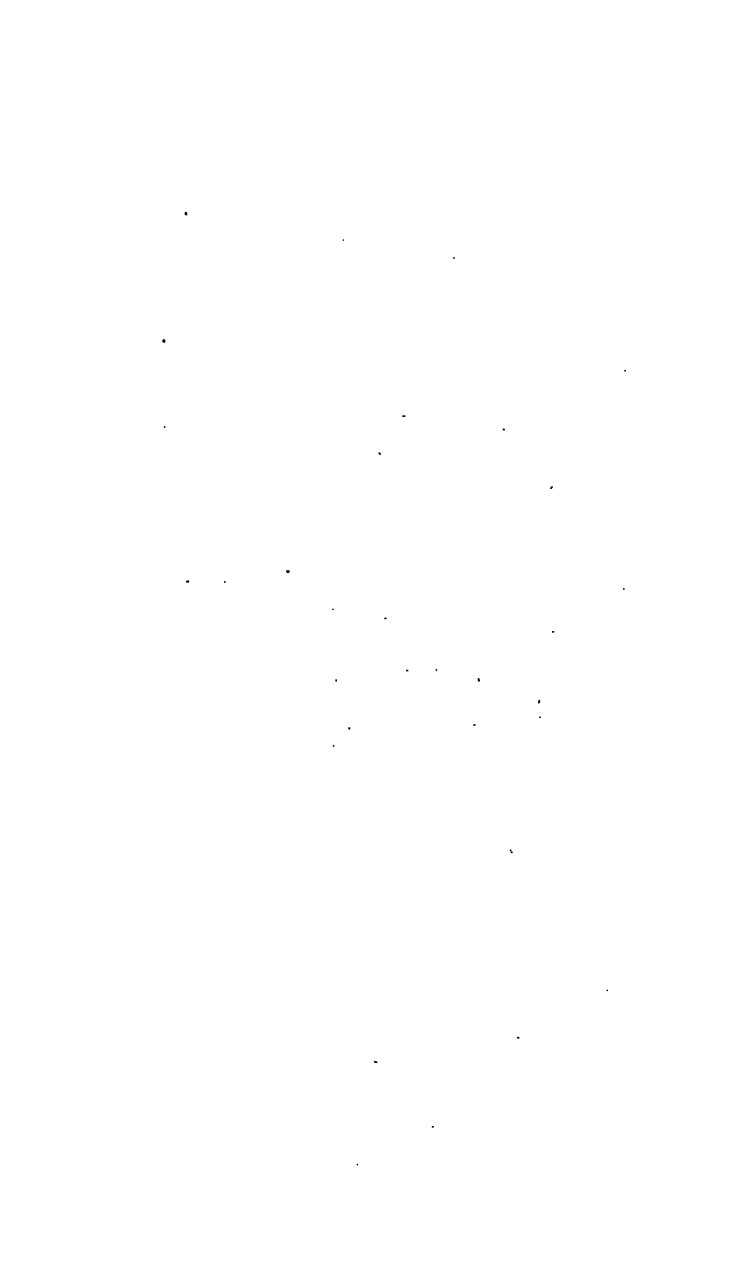






INTRODUCTION
GÉNÉRALE
à l'étude de la
POLITIQUE,
des Finances & du Commerce.

Tome II.



INTRODUCTION
GÉNÉRALE
à l'étude de la
POLITIQUE,
des Finances & du Commerce,

PAR
M. DE BEAUSOBRE
CONSEILLER PRIVÉ DU ROI, MEMBRE DE
L'ACADEMIE ROYALE DES SCIENCES
DE PRUSSE, &c.

Tome II.



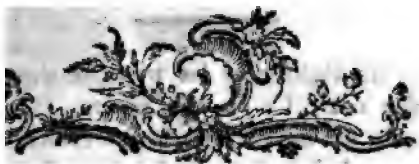
NOUVELLE EDITION.

A BERLIN,
CHEZ CHRETIEN FREDERIC VOSS.
1771.

M. de BEAUSOUL

THREE II





§. XLIV.

Les Monnoies.

§

Les premières monnoies furent très-im-
parfaites : on parvint, avec le temps, à
donner une forme plus régulière, & une va-
leur plus sûre. On les frappa longtemps au
marteau : mais aujourd'hui on ne se sert plus
que du balancier *). Le métal étant
coupé en lames, qu'on coupe avec
un couteau d'acier : ces morceaux de métal
sont appelés flans ; après leur avoir donné l'em-
preinte, c'est à dire y avoir imprimé l'effigie &
le revers, on en fait le contour avec la lime,

A Venise on s'est servi du marteau jusqu'en 1755.
Le Comte de Chateau-Vari, directeur des mon-
noies de l'Infant Duc de Parme, vint mettre les choses
en meilleur pié, & introduisit l'usage du balancier,
qui fut dû à Nicolas Briot, qui la trouva à la fin
du XVIII^e siècle.

fin II.

A

& on les blanchit en les trempant dans une certaine eau. Ce fut M. Castaing, Ingenieur François, qui inventa, en 1685, une machine par le moyen de laquelle un seul ouvrier frappe 20

b) C'est une machine pour imprimer une légende sur le tranchant des monnoies; comme le *Domine saluum fac Regem* sur le tranchant des écus de six francs.

c) La Monnoie est à la Tour de Londres. Par un Acte du Parlement de 1665, il fut ordonné, que toutes les especes au coin de l'Angleterre seroient frappées aux dépens de l'Etat; & on accorda à cet effet un revenu annuel de 15 mille livres st. Par ce même Acte il fut statué que les especes d'or seroient à la taille de 44 guinées & demi (ou 934½ schelling) à la livre poids de Troies; & les especes d'argent à la taille de 62 schellings; l'argent au titre de 11 onces 2 pennys de fin, & 18 pennys d'alliage, & l'or à 11 onces (ou 22 carats) de fin & une d'alliage. Le Parlement vouloit empêcher que les especes monnoyées en Angleterre n'eussent cours au-dessus de leur valeur intrinsèque; c'est à dire qu'il vouloit, qu'en chargeant la nation des frais de fabrication, on rendit aux particuliers, poids pour poids, en especes, tout l'or ou l'argent qu'ils porteroient à la Tour. Ce nouvel édit engagea le Parlement à défendre la sortie de toutes les especes frappées en Angleterre. Il y avoit déjà quelque temps qu'on avoit révoqué l'édit qui défendoit la sortie de toutes les especes monnoyées, à quelque coin que ce fût; on crut trouver ainsi un milieu favorable au commerce: mais cette défense devint par la suite une perte réelle pour l'Etat; elle fit hausser le prix de toutes les especes étrangères, que les Anglois furent obligés, & sont encore obligés d'acheter pour payer l'étranger; & elle porta au-dessus de sa valeur intrinsèque le prix de l'or

saile sans par jour ¹). Aussi cet habile homme fut-il magnifiquement récompensé par Louis XIV. C'est en Angleterre qu'on a la meilleure & la plus belle monnoie ²): celle de Portugal

& de l'argent en barres. Ce n'est pas tout: sans compter la contrebande, on trouva moyen d'éluder la loi, & pour ne pas acheter l'argent en barres, ou des especes étrangères, au-dessus de leur valeur réelle, les negocians Anglois se mirent à refondre leurs especes. Ce profit devoit naturellement les séduire; il étoit de six à neuf pour cent, & dans le commerce on fait beaucoup d'entreprises qui ne rendent pas autant: l'once d'argent en barres montoit souvent à cinq schellings, huit pennis; tandis qu'elle n'étoit monnoyée qu'à raison de cinq schellings deux pennys; & l'once d'or monnoyée sur le pié de 78 schellings se vendoit quelque fois en barres jusqu'à 80. La refonte des especes d'argent fut la plus considérable: premierement, parce que la proportion entre l'or & l'argent étant fort haute en Angleterre, les Anglois trouvoient du profit à payer l'étranger en argent; & secondement, à cause de la quantité d'argent que demande le commerce des Indes orientales. On s'aperçut bientôt de cette refonte: les especes d'argent devenoient tous les jours plus rares, & on ne portoit presque plus d'argent en barres à la Monnoie. Suivant la liste des especes monnoyées à la Tour, il paroît, que depuis 1713 jusqu'en 1726 on monnoya pour 9105950 l. St. d'especes d'or, & seulement pour 236375 d'especes d'argent. D'après la même liste l'or monnoyé depuis 1727 jusqu'en 1734 monta à 1955330 l. St. & l'argent à 27100 l. St. Le Parlement avoit cependant consulté le célèbre Neuton, & ce grand homme avoit présenté en 1717 aux Lords Tresoriers un long memoire, où il prouvoit „que l'argent devoit ser-

en approche beaucoup ¹⁾: celle d'Espagne ²⁾, est d'une forme & d'une empreinte moins bel-

„tir naturellement des endroits où il est, proportion
 „gardée, à un plus bas prix que l'or ; qu'ainsi il pas-
 „soit de l'Espagne dans le reste de l'Europe, & de là
 „aux Indes Orientales: que par la même raison il fal-
 „loit que l'or se trouvât en plus grande abondance dans
 „les endroits d'où l'argent sortoit: que la grande quan-
 „tité d'argent en barres, que l'Angleterre exportoit,
 „étoit causée que l'once en valoit 2 à 3 pennys plus que
 „l'once d'argent monnoyé; que par conséquent un né-
 „gociant préféroit de fondre ses especes d'argent, à
 „payer ce surplus de 2 à 3 pennys; qu'ainsi il ne fau-
 „droit que faire baisser le prix de l'or en Angleterre,
 „ou baisser celui de l'argent aux Indes, pour couper
 „cours au mal dont la Nation se plaignoit.“ Le Par-
 „lement persista dans la défense de l'exportation des espe-
 ces monnoyées en Angleterre; & défendit le cours de
 toutes les especes de monnoies étrangères, excepté des
 monnoies d'or de Portugal. Ce système de monnoie
 seroit excellent si l'Angleterre étoit une île qui n'eût
 aucun commerce avec l'étranger, ou qui n'eût jamais
 besoin d'exporter ni or ni argent. Nous aurons lieu
 de nous en convaincre par les remarques suivantes.
 J'ajouterai seulement qu'en 1723 les Anglois firent pas-
 ser en Hollande 18107030 onces d'argent; & 255753 on-
 ces d'or, (sur cette somme de cinq millions 660 mille
 L. st. la nation perdoit quatre pour cent) & que la mê-
 me année ils firent embarquer pour les Indes orienta-
 les 2143086 onces d'argent & 119120 onces d'or. Les
 papiers publics assuroient, en 1735, que l'Angleterre ex-
 portoit, année commune, pour quatre millions de L. st.
 tant en or qu'en argent, & que cette exportation don-
 noit aux negocians un profit de 80 mille l. St. La na-
 tion ne pouvoit qu'y perdre. On prétend que sous l'in-

les que ne le sont la plus part des monnoies qui se fabriquent en Europe. La Russie ne

tendance de Chauvelin, il passa en une seule année à la Monnoie d'Amiens pour la valeur de quatre millions de livres de France d'especes monnoyées en Angleterre.

d) Cela étoit ainsi autrefois : mais je doute que la monnoie de Portugal soit au titre de celle d'Angleterre, puisqu'il le Roi tire 20 pour cent de droits sur tout l'or monnoyé.

e) Il y a trois Cours de monnoies en Espagne : une à Séville, une à Madrid, & la troisieme à Ségovie. Outre cela il vient une grande quantité d'especes monnoyées du Mexique, du Pérou, & du Chili : on en frappe à Lima, à Potosi, à Mexico, & à Guatimala, au même titre qu'en Espagne ; il s'en frappe même sur les vaisseaux qui reviennent des Indes, afin d'occuper l'équipage dont l'oisiveté est à craindre. Ces especes d'or frappées sur les vaisseaux sont d'une forme très-irréguliere, & ne sont marquées que par une lettre. Autrefois l'or & l'argent monnoyé en Espagne étoient au même titre qu'en Angleterre : mais depuis le commencement de l'année 1726 les Espagnols ont altéré leur ancienne monnoye, & aujourd'hui ils frappent l'or à raison de 21 carats, 9 grains de fin : (il y a bien des especes qui ont quelques grains de moins) & l'argent ils le frappent au-dessous de 10 deniers de fin. Les Génois ont eu le privilège de faire sortir d'Espagne une certaine quantité d'especes, & comme ce qu'ils en tiroient excédoit leurs besoins, ils vendoient souvent cette permission. J'ignore si elle subsiste aujourd'hui : ce qu'il y a de certain, c'est que la sortie des especes est défendue. Un des grands inconvéniens en Espagne vient de ce qu'on n'a jamais fait de réduction, quand on a introduit de nouvelles especes : de là une foule d'especes imaginaires, de là la difference des especes dans les

fait guere battre que de la monnoie d'argent. L'Allemagne ¹⁾, inondée d'especes de tout

differentes provinces, de là la difficulté de l'évaluation, la facilité de répandre de la fausse monnoie, &c. La monnoie de cuivre est très-mauvaise: une partie n'a pas même une forme réguliere. Il s'en trouve une quantité étonnante; il y a quelques années que le Ministère étoit occupé du projet d'en supprimer une grande partie, & de l'envoyer dans les colonies de l'Amérique. Dans les provinces les payemens se faisant presque tous en cette monnoie, le commerce en souffre beaucoup.

f) L'Impératrice Reine, qui achetoit le marc (poids de Cologne) d'argent fin à raison de 16 florins & demi, le fit monnoyer jusqu' en 1753 sur le pied de 22 florins & demi. Depuis, en vertu du Traité fait avec la Baviere, elle fait monnoyer sur le pied de 20 fl. On convint alors de fixer la proportion entre l'or & l'argent à 14 $\frac{1}{2}$, & de faire frapper les ducats sur le pié de 67 $\frac{67}{71}$ à la taille, & à 23 carats 8 grains de fin, c'est à dire le marc d'or à 283 florins, 5 Kreutzers 3 $\frac{7}{8}$ deniers. La Baviere a suspendu l'exécution du Traité de 1753, & il n'y a eu que l'Archevêque de Saltzbourg qui s'y soit effectivement conformé.

g) S'il y eut jamais matiere sur laquelle les raisonnemens des politiques, des financiers, & des négocians ayent répandu plus d'obscurité, c'est bien celle des monnoies. Pour s'en convaincre il suffira d'en appeler à ce qui a été écrit sur le changement des especes. La plupart de ces auteurs, conduits tour à tour par les préjugés, par l'erreur & par l'intérêt, ont rendu cette question si embrouillée qu'il seroit à souhaiter qu'on ne l'eût jamais traitée: à la faveur de quelques suppositions gratuites, & de quelques calculs séduisans, ils en

aloi, est sous le joug des Hollandois & des François. La Perse *) & toute l'Asie frappent leurs

ent imposé aux plus éclairés. Sans entrer ici dans de trop longues discussions, & sans attaquer personne en particulier, j'essayerai d'indiquer quelques erreurs, en m'appuyant sur des principes assez simples, pour n'avoir pas besoin de preuves. L'or & l'argent ont été regardés comme les valeurs représentatives de tout ce qui peut entrer dans le commerce. La sûreté & la commodité ne se trouvant pas parfaites, lorsqu'il falloit, à chaque échange, poser & éprouver le métal qu'on donnoit, on s'en fier à l'acheteur qui devoit savoir le poids & le titre du lingot qu'il offroit, on eut recours aux monnoies, dont l'écusson devoit indiquer le poids & le titre. Il paroît donc que nous n'aurons pas tort d'établir, pour premier principe, que le soin de faire frapper des monnoies qui indiquent au juste ce titre & ce poids, est ce qui importe le plus à la sûreté publique. Dès qu'en est assuré de la valeur réelle des especes, le commerce est aisé; chaque particulier sait ce qu'il possède, & il n'est plus exposé aux frauduleux commerce des agioteurs: il n'y a pour lors de différence entre les especes fortes & les especes foibles, que la plus ou le moins de commodité qu'on trouve à acheter ou à payer avec une plus grande ou une moindre quantité d'especes. Donnez du plomb, du fer, du cuir, si vous voulez, ou donnez l'or le plus fin, peu importe: la quantité pourra vous dédommager de la qualité. Comme il y a cependant pour l'État de grandes dépenses à faire, qu'il y a beaucoup de marchandises de très-grand prix, & qu'il y en a d'autres qu'il faut faire venir de loin, le transport d'une grande quantité d'especes foibles devient très-incommode, & le particulier est fort embarrassé de la garde d'un trésor petit en valeur, & grand par la place qu'il occupe: il paroît par là que

especes au marteau. Les Étrangers ont porté

le commerce est plus aisé par le moyen des especes fortes, & que le particulier est plus en état de mettre en sûreté ce qu'il peut avoir amassé: c'est ce qui a engagé toutes les nations à préférer les métaux précieux aux métaux vils, & les especes fortes aux especes foibles. Le second principe seroit donc de donner aux especes monnoyées le moins d'alliage qu'il est possible: on épargnera une partie des frais de fabrication; l'étranger préférera ces especes à toutes les autres, elles circuleront partout préférablement aux especes foibles. Ce qui est recherché hausse de prix, elles seront donc bientôt, dans le cours ordinaire, au-dessus même de leur valeur. Ce seroit le moyen le plus légitime, le plus sur, & le plus durable de lever un impôt sur toutes les nations étrangères. Ceux qui n'ont pas bien senti la vérité de ce principe, se sont imaginés que cette prodigieuse quantité de louis de France qui circulent en Allemagne prouve combien il est sorti d'argent de ce royaume par les guerres continuelles, que la France a faites en Allemagne. Mais ceux qui suivent les principes dans leurs conséquences, ont vu aisément que comme ces monnoies françoises avoient cours dans le commerce beaucoup au-dessus de leur valeur intrinsèque, il y avoit eu nécessairement un profit pour la France à les répandre en Allemagne. Un troisième principe, suite naturelle du précédent, c'est qu'un état est non-seulement intéressé à permettre la sortie de ses especes, mais encore à la favoriser. Qu'on suppose en effet la balance du commerce pour ou contre l'État, il y aura toujours un gain réel. Si la balance est pour lui, c'est à dire s'il vend plus qu'il n'achète, l'excédent de ce qu'il vend lui est payé en especes étrangères, qu'il ne prend qu'au-dessous de leur valeur, ou en especes frappées à son coin, & que l'étranger a achetées au-

dans le reste de l'Afrique & dans l'Amérique

dessus de leur valeur, parcequ'il en avoit besoin; tandis que l'Etat ne les prend que pour la valeur réelle. Si au contraire la balance est contre l'Etat, l'excédent de ce qu'il achete il le paye en especes qu'on prend volontiers: s'il le payoit en especes réprouvées, il seroit obligé de les donner à si bas prix qu'il y perdrait nécessairement: s'il le payoit en especes étrangères, il seroit obligé de les acheter à perte. M. du Tot prétend qu'après la refonte des especes, arrivée à la suite des derangemens de la Minorité, la France gagna sur l'étranger, par le moyen de ses nouvelles especes, la valeur de 127 millions 500 mille livres. Je ne voudrois pas garantir la vérité de ce calcul, mais quelque forte que soit cette somme, il ne seroit pas difficile de rendre ce fait très-probable. Un quatrieme principe est la nécessité d'éviter avec soin, des changemens quels qu'ils soient: la variation dans le poids & dans le titre des especes doit être envisagée sous différens point de vue; je n'indiquerai ici que ce qui est le plus essentiel à mon sujet. Avant la découverte des mines de l'Amérique, la rareté de l'or & de l'argent étoit cause que la quantité des especes étoit fort petite; il en falloit peu pour suffire à de grands besoins: l'alteration eût donc été trop sensible: elle eût eu de trop grands effets, pour qu'on y songeât. A mesure que l'Europe s'est enrichie aux dépens du nouveau Monde, les especes aussi se sont multipliées, & ont été altérées insensiblement. Outre ces changemens, considérés comme une suite naturelle de l'abondance des métaux précieux, il s'en fit d'autres, que les besoins de l'Etat sembloient demander: on eut recours à deux moyens, l'un de surhausser la valeur imaginaire des especes, l'autre de les altérer. Les Vénitiens se servirent souvent du premier, & en France Charles VII porta la valeur du

marc d'argent monnoyé de 18 livres 15 sols à 361 livres 10 sols. Ce surhaussement des especes est un impôt déguisé: le Souverain achete à ses sujets leurs denrées, ou paye leurs services avec une plus petite quantité d'or & d'argent: si tout le commerce étoit intérieur, ce surhaussement ne seroit pas même un impôt: le prix de tout pouvant alors être fixé sur la valeur imaginaire, le sujet qui vend au Souverain ses services ou ses denrées, achetteroit à son tour, sur le même pié, tout ce dont il a besoin. Dès qu'on suppose un commerce avec l'étranger, c'est un impôt, celui de tous peut-être le plus profitable à l'Etat & aux particuliers. Quant à l'altération des monnoies, c'est la même chose, lorsque l'Etat est sans commerce avec l'étranger; mais c'est plus qu'un impôt, lorsque ce commerce subsiste. Le moindre de tous les maux est la défiance de l'étranger, & le prix exorbitant qu'il met à ce qu'il vend: la perte du change n'est encore rien au prix des suites épouvantables de l'agiotage des Usuriers. On a trouvé en Suède que l'Etat avoit perdu un million d'écus d'Allemagne aux monnoies frappées à Stralsund pendant la dernière guerre: l'agio vis à vis de l'argent de banque de Hambourg monta alors de 137 à 437 pour cent. On fait les opérations du Régent; elles durèrent depuis 1718 jusqu'en 1720: il altéra les especes, il en surhaussa le prix, & trouva par là le secret de mettre le Royaume à deux doigts de sa perte: la fertilité de son sol & l'abondance de ses marchandises suffirent à peine pour le retirer du précipice. C'est un fait, que le Régent surhaussant le prix des especes, lorsqu'il étoit obligé de faire des payemens, & diminuant leur valeur imaginaire, lorsque le peuple avoit à payer, il se trouva que lorsque le Roi recevoit dix millions, le peuple en payoit trente. Law assure que par l'opération que la Cour des monnoies fit en recevant le louis à treize livres, & le rendant à quatorze

le Roi avoit gagné par cette taxe vingt à vingt cinq millions. Les mêmes abus se virent en Espagne : sous Philippe IV, en 1642, tout étoit dans une si grande confusion, qu'on vit au mois d'Aout la pièce de huit à douze réales, & le doublon à quarante cinq, au mois d'octobre la premiere à vingt cinq, & la seconde à quatre vingt-dix-huit ; & au mois de Decembre, celle-là à vingt quatre, & celle-ci à quatre vingt sept. On juge ordinairement de l'étendue du commerce, & du profit que l'Etat en retire, par la quantité des especes qui circulent ; cela est vrai à quelques exceptions près. Les especes peuvent être rares, malgré un commerce étendu & lucratif : des guerres dispendieuses faites hors du pays, de mauvais arrangemens dans les finances, qui concentrent entre les mains de quelques particuliers les richesses de l'Etat, des trésors accumulés par le Souverain, la refonte frauduleuse des especes, une trop grande abondance de vaisselle, & les richesses des Eglises dans les pays catholiques, sont autant de moyens d'enlever à la circulation les especes que le commerce y porte. De là je tire un cinquieme principe, c'est que le soin d'entretenir la circulation des especes est un moyen de faire fleurir un Etat. Un sixieme principe, qui n'est qu'un corollaire du précédent, c'est qu'une grande abondance d'especes est un bien réel, pourvu que cette abondance ne soit pas moins un fruit de l'industrie, qu'un présent de la nature. Il est vrai que le prix des denrées & des marchandises est non-seulement en proportion de leur abondance, mais encore en proportion de l'abondance des especes. Cependant, comme le peuple proportionne le prix de son travail au prix des denrées qu'il faut à sa subsistance, l'abondance des especes n'est point un mal quoiqu'elle renchérisse quelque peu les denrées & les marchandises. Je dis quelque peu, vu que cette augmentation est presque insensible dans ses accroissemens. Je doute que ceux qui

soutiennent que depuis 1500 jusqu'en 1650 les biens fonds en France ont doublé de prix tous les trente ans, ayant bien calculé : mais quand ils auroient raison, cela ne prouveroit pas que l'augmentation du prix des denrées ne soit insensible dans l'état actuel : l'augmentation de l'or & de l'argent fut trop rapide dans le seizieme siecle pour n'avoir pas eu des effets bien sensibles. Une nation riche en especes est toujours respectable à ses voisins, à moins que les vices de l'administration ne l'énervent. Enfin un dernier principe que j'ai à proposer c'est la nécessité de faire frapper des especes dont le coin soit beau & net, & dont le poids soit parfaitement égal. Lorsque le coin est mal fait, il est plus difficile de découvrir les fausses monnoies, & lorsque les especes de même valeur ne sont pas du même poids, il y a lieu de craindre les refontes frauduleuses, & il n'est plus possible de juger exactement de la quantité de la somme par le poids. Ces principes établis, j'en viens à quelque chose de plus particulier. Nous avons dit que l'argent fixant le prix de l'or, étoit la véritable mesure invariable de tout ce qui peut entrer en estimation : le prix de l'or varie, c'est à dire que la proportion entre l'or & l'argent n'est pas la même partout. Rome, qui, jusqu' à l'an 484 de sa fondation, ne se servit que de cuivre estimoit alors la livre d'argent 72 livres de cuivre ; l'an 512 cette proportion étoit comme 80 à 1 : au milieu du premier siècle comme 60 à 1 ; sous Constantin comme 100 à 1 ; c'est à peu près celle qui subsiste aujourd'hui en Europe. Quant à la proportion entre l'or & l'argent elle étoit, l'an 310 de Rome, comme 13 à 1 ; l'an 460 comme 10 à 1 ; sous Constantin comme 13, ou $12\frac{1}{2}$, ou 12 à 1. Sous Saint Louis comme 10 à 1. En 1500 comme 12 à 1. Après la découverte du Pérou l'abondance de l'argent fit hausser le prix de l'or, & la proportion fut alors en Espagne de 16 à 1. Les autres nations ne s'en éloignerent

guere: mais depuis que le Brésil a donné beaucoup d'or elle a baissé. Aujourd'hui cette proportion est en quelques endroits de l'Allemagne de $15\frac{1}{10}$ à 1, & en vertu d'un Traité entre la Cour de Vienne & la Baviere elle fut fixée à $14\frac{1}{2}$ à 1; en Hollande elle est de $14\frac{1}{2}$ à 1; en Angleterre de $15\frac{1}{2}$ à 1; en France de $14\frac{47}{100}$ à 1; au Japon de 8 à 1, à la Chine de 10 à 1, aux Indes en deça du Gange de 11 à 1. On a remarqué que c'est à mesure qu'on s'approche des pays occidentaux, que le prix de l'or augmente. Au fond il y a beaucoup d'arbitraire dans cette proportion. Il est bien avéré que la quantité d'or est au-dessous de la quantité d'argent: mais est-il prouvé qu'il y ait 10, 12 ou 15 fois plus d'argent que d'or? De très-habiles gens soutiennent qu'avant la découverte de l'or du Brésil, il entroit en Europe pour trois millions & demi d'argent de plus qu'il n'y entroit d'or: & Mr. Achenwal a calculé que depuis cette découverte, l'augmentation annuelle de l'or en Europe étoit à celle de l'argent comme 2 à 5. Cette proportion seroit encore plus forte si les Indes Orientales; le Levant, la vaisselle, & les manufactures n'emportoient une si grande quantité d'argent. Il importe toujours de la fixer sagement, puisqu'il est impossible d'empêcher que par le commerce l'étranger n'enleve préféablement l'un ou l'autre si la proportion qu'on suit diffère trop de la sienne. C'est ainsi que les François enlèvent aux Anglois leur argent, & que les Anglois enlèveroit aux François leur or, si dans le commerce qu'il y a entre ces deux nations, les François achetoient aux Anglois plus qu'ils ne leur vendent. C'est ainsi que les négocians de France, de Hollande, & de Hambourg tirent leurs fonds de Lisbonne en or, les font passer à Londres par le Packbot, & les retirent de-là en argent. C'est encore cette raison qui explique pourquoi l'or monnoyé de France se trouve en si grande abondance en Allemagne, tandis que l'argent monnoyé d'Al-

les monnoies qui avoient cours chez eux. La monnoie est ou réelle & effective ⁴⁾, ou imaginaire & de compte. On appelle fausse monnoie, celle qui n'est pas du métal ordonné par les loix ; altérée celle qui n'est pas du titre ou au poids ordonnés, ou celle qui a été diminuée après la fabrication ; la monnoie fourrée est celle qui est faite d'un métal défendu, convert

lemagne passe dans les monnoies de France. L'Allemagne perd tous les ans considérablement à cet échange : le louis neuf y a cours pour 10 florins 24 kreutzers, & ne vaut que 9 florins 30 kr. Ainsi, si le François achete, il donne son louis neuf pour la valeur qu'il a en Allemagne, & sur cent louis il en gagne $7\frac{9}{3}$: s'il vend il ne prend le louis que pour la valeur qu'il a en France, & l'Allemand perd le surplus. J'éclaircirai ceci par un exemple : & je prendrai pour cela les anciennes especes de France, qui étoient au même titre que celles d'Angleterre. Les écus, ou croons d'Angleterre pèsent une once trois deniers treize grains : l'écu de France pesoit un peu moins qu'une demi-once, savoir 277 grains ; le croon vaut 5 schellings ou 60 pennys : donc l'écu de France vaut 29 pennys & demi. La guinée pèse 156 grains & vaut 21 schellings ou 252 pennys ; le louis pèse 153 grains, & vaut par conséquent $247\frac{1}{2}$ pennys. Donc on donne en France 153 grains d'or pour 2216 grains d'argent, que pèsent les 8 écus de France ou 24 livres que le louis y vaut : & l'on donne en Angleterre 156 grains d'or pour 2373 grains d'argent, c'est à dire $113\frac{1}{2}$ grains de plus qu'on ne fait en France. Il paroît donc que les négocians Anglois gagnent à payer en France avec de l'argent blanc, puisque la guinée ne représente en

d'une lame de métal conforme aux loix. La monnoie réelle est ou d'or, ou d'argent ¹⁾, ou de cuivre, ou d'étain, ou de plomb, ou d'un mélange de ces métaux; il y a des coquillages ²⁾ & des fruits qui en tiennent lieu. Le droit de battre monnoie est un droit affecté à la Souveraineté, si ce n'est à Fez & à Tunis, où chaque particulier est le maître d'en faire,

France que 22 livres 14 sols 7 deniers en argent; au lieu que 21 schellings en argent, prix de la guinée en Angleterre, valent en France 24 livres 2 sols 10 deniers en argent. Au reste que le paiement se fasse en barres ou en especes, c'est la même chose.

4) On considère dans la monnoie effective, 1) la matière, qui est en Europe ou de l'or, ou de l'argent, ou du cuivre, ou du billon, c'est à dire un métal composé de cuivre & d'argent, 2) le poids de la pièce, 3) la taille, c'est à dire la quantité de pièces faites d'un marc d'or d'argent ou de cuivre, 4) l'empreinte, 5) la valeur, qu'il faut distinguer de la valeur intrinsèque, parce qu'on y ajoute le droit du Prince, qu'on appelle droit de seigneurage; & le prix de la fabrication qu'on appelle droit de brassage, 6) le nom donné à la pièce, 7) le grenetis ou le cordon, 8) la légende ou l'inscription qui se trouve à l'effigie & à l'écusson, 9) le millésime ou l'année, 10) le différent ou la marque du tailleur, 11) le point secret, ou la lettre qui indique le lieu de la fabrication. La valeur intrinsèque est le poids & le titre pris ensemble.

5) Dans quelques endroits des Indes Orientales on se sert de plomb & d'étain, pour frapper des especes.

6) Des coquilles & des fruits tiennent lieu de monnoie dans quelques endroits de l'Asie, de l'Afrique &

ce qui jette beaucoup d'embarras dans le commerce. La monnoie de compte ^{l)} est à l'abri

de l'Amérique. Les coquillages, qui ont cours en Asie, viennent des îles Maldives, & sont appelés aux Indes *Cauris*: sur les côtes d'Afrique on les appelle *bonges*; en Amérique *porcelaine*. Quant aux fruits l'Amérique se sert du cacao & du mays, & aux Indes Orientales on employe les amandes au même usage: elles viennent des environs d'Ormus & des déserts du royaume de Lar; comme les arbres qui les portent n'en rendent pas toujours une égale quantité, cette monnoie hausse & baisse de prix. Les *Cauris* des Indes valent dans l'Indostan la 60^{me} partie du *pécha*, monnoie de cuivre évaluée à 6 deniers de France. En Ethiopie le sel tient lieu de monnoie: l'or n'y est pas marqué, on ne fait que le peser; le sel se tire d'une montagne, on le coupe en forme de tablettes longues d'un pied, larges & épaisses de trois pouces: on les brise pour les besoins de détail. Dix tablettes valent une drame d'or.

l) La monnoie de compte est une monnoie idéale, sous le nom de laquelle on comprend ou une partie de quelque piece de monnoie réelle, ou plusieurs pieces, & dont on se sert dans le commerce pour déterminer la quantité d'especes à donner ou à recevoir. La réduction des différentes monnoies de compte est fondée sur celle des différentes monnoies effectives: c'est une partie assez difficile de l'art de la banque.

m) Il y a en Hollande deux sortes de monnoies effectives; l'une qui a cours dans le pays, & l'autre qui n'est que marchandise; celle-ci est destinée pour les pays étrangers. Les ducats & les Reuters sont les seules monnoies d'or frappées au coin de la République. Le ducat est marchandise: son prix hausse & baisse suivant le besoin, & les Hollandois tirent de cette espece

de l'alération: les peuples de l'Europe & de l'Asie ont chacun la leur. Les Hollandois *)

de commerce un profit très-considérable: ils ont eu l'art de faire rechercher les ducats partout, & le credit une fois établi ils ont su en tirer tout le parti possible. Les ducats passent en Allemagne pour être à 23 carats, huit grains de fin; tandis qu'ils ne passent dans les monnoies de la République que pour 23 carats sept grains de fin, & qu'il s'en trouve beaucoup qui ne sont qu'à 23 carats un ou deux grains: ils doivent être à la taille de 67 sur le marc, & on n'a en Allemagne d'autres balances que celles où ces ducats ont le poids qu'ils doivent avoir, lorsqu'ils sont de 68 à la taille; les négocians les prennent même pour leur valeur entière, lorsqu'ils se trouvent à la taille de 70. Sans compter ce profit, on fait qu'il est d'usage, chez les officiers de la monnaie, de demander à ceux qui veulent acheter des ducats, pour quel endroit ils les destinent: on distingue ceux qui sont pour la Russie de ceux qui sont pour l'Allemagne, & pour la Pologne; lorsqu'on en demande pour la Pologne on les achete à meilleur prix, preuve que le titre en est plus bas: aussi nous vient il de là des ducats qui n'ont que 23 carats & un ou deux grains de fin.

Le Ducaton est une monnaie d'argent que les Espagnols furent les premiers à frapper, & que les Hollandois contrefirent, mais qu'ils eurent bien de la peine à faire passer aux Indes orientales, pour lesquelles ils la destinoient: il vaut trois florins de Hollande; suivant l'ancien pié il devoit être à 7 onces & demi de fin, *funfschu lathig*; & 200 pieces devoient peser 26 marcs, 3 onces & 15 engels: mais ils ne sont plus qu'au titre de sept onces & pas tout à fait $\frac{1}{2}$ de fin. La Compagnie des Indes en exporte beaucoup, ce qui fait qu'ils gagnent sur l'argent de banque. Les écus de Hollan-

& les François *) sont ceux qui ont tiré le

de, dits *Alberts Dahler*, sont dans le même cas: les anciens valent plus que les nouveaux: ils n'ont que six onces & demie & un sixième de fin; ils ont cours dans tout le Nord, & ceux qui font le commerce de la Baltique sont obligés de s'en pourvoir; aussi ces écus gagnent-ils huit pour cent sur la monnaie courante & quatre p. c. sur l'argent de banque de Hambourg. Les Hollandois, pour écarter du cours toutes les pièces regnées, les pesent en sacs, & la banque a son tarif que tout le monde connoît. Toutes les Provinces ne frappent pas au même taux, celle d'Utrecht fait battre les espèces les moins fortes. Parmi tous les moyens dont la République de Hollande s'est servie pour s'enrichir, il faut surtout compter le soin qu'elle a eu de donner cours chez l'étranger aux espèces frappées à son coin. On persuada à Pierre le Grand, qu'il gagneroit à faire fondre les écus d'Albert, & à en faire frapper des roubles; il le fit, & pour avoir un plus grand nombre de ces écus, il ordonna que tous les péages fussent payés en cette monnaie: c'est à dire, qu'à bien prendre les choses, il donna aux Hollandois un profit réel pour avoir un gain imaginaire. La liberté qu'ont les négocians Hollandois de déposer à la banque les espèces étrangères qu'ils reçoivent, est un moyen très-propre à leur faire tirer de ces espèces tout le profit possible: ils attendent ainsi l'occasion de les placer; & cela ne manque pas dans un pays qui a un aussi grand commerce. On excepte de ces espèces étrangères celles d'Angleterre, & une partie de celles d'Allemagne: la raison n'en est point cachée; comme ces espèces sont très-bonnes, on en veut défavoriser le débit chez l'étranger, & obliger ceux qui en ont à les porter à la monnaie; or c'est les faire baisser de prix que de ne les pas recevoir à la banque, puisque les *recépissés* de la banque ga-

plus de profit des especes qu'ils ont fait frap-

perant sur l'argent courant, tout le monde cherche à y avoir un compte ouvert. Comme l'argent de France a cours presque dans toute l'Europe, les Hollandois le reçoivent à la banque pour tirer le profit du débit. On fait aujourd'hui ce commerce à Vienne. La cour fait livrer au Sieur Wries des écus & des demi-écus à raison de trois pour cent de profit, & ce négociant les fait passer en Turquie avec un bénéfice de cinq à six : son privilège est exclusif. Les Hollandois gagnèrent aussi beaucoup au commencement de ce siècle avec les pièces de cinq sols. Les Turcs s'en degoutèrent à la fin du siècle passé, & la plus grande partie en passa en Barbarie, où ces pièces eurent un cours extraordinaire, & furent contrefaites en Europe par les Chrétiens, & en Barbarie par les Juifs. L'entêtement alla si loin qu'on ne s'apperçut pas que l'inscription que les Hollandois y firent mettre, *voluit hanc Africa mercem*, marquoit assez le peu de peine qu'on trouvoit à tromper toute une nation. Le refus que firent les Anglois de prendre ces pièces à quelque prix que ce fût, lui ouvrit les yeux.

*) En France les réglemens de 1726 avoient fixé les droits de seigneurage & de braffage pour l'or à $7\frac{7}{10}$ pour cent, & pour l'argent à $7\frac{8}{10}$. Depuis on a trouvé que le poids & le titre des especes d'or avoient été altérés : le marc poids de Cologne devoit avoir 28 $\frac{1}{2}$ louis neufs, & il en a 29 $\frac{1}{2}$: le titre devoit être à 21 carats 8 grains de fin, & il n'est qu'à 21 carats 3 grains, par où il paroît que les droits de seigneurage & de braffage sont montés à 11 $\frac{23}{100}$. Cela est d'autant plus sur, que depuis quelques années on paye aux Cours des monnoies 768 livres du marc d'or, tandis qu'on n'en payoit, ci-devant que 740 livres 9 l. 1. Une au-

per. Les différentes espèces d'argent de l'Europe *) peuvent être réduites à une mesure commune. Les médailles ne font point monnoies †).

§. XLV.

La Banque.

Nous avons vu que l'or & l'argent, ainsi que quelques autres métaux, avoient été choi-

tre preuve de ce que j'avance, c'est qu'en 1755 on promit un prix de huit deniers par livre à ceux qui délivreroient de l'or & de l'argent aux monnoies, tandis qu'on n'en donnoit autrefois que quatre.

a) Pour comparer & réduire toutes les différentes espèces de monnoies effectives, il faut en considérer le poids & le titre : & pour juger de l'un & de l'autre il faut connoître les différens poids dont on se sert ; & la manière dont on exprime l'alliage dans les différens pays de l'Europe. Nous avons déjà touché à ces deux articles, autant qu'il pouvoit convenir à la nature de cet ouvrage. Je pourrois encore joindre ici une liste des différentes espèces monnoyées en Europe & en Asie : mais cette nomenclature seroit assez inutile, & une table où leur valeur seroit réduite à un prix commun seroit d'une trop grande étendue.

p) Les médailles ressembloient aux monnoies par la forme, & en différoient par l'usage : leur utilité est de constater la vérité de quelques faits, & d'en fixer le temps. On distingue les médailles antiques des médailles modernes : les Savans ne sont pas d'accord sur le temps où les premières commencent, ils ne le sont pas non plus sur le temps où elles finissent. Quand on veut remonter jus-

fis pour faciliter l'échange de tout ce qui peut entrer dans le commerce. Mais l'argent ne circule qu'avec lenteur, & la quantité du Numéraire est insuffisante pour représenter même la dixième partie des valeurs de l'agriculture & de l'industrie. Pour suppléer à l'incommodité d'un transport onéreux des espèces, & à l'insuffisance de leur quantité, on a eu recours à des signes qui les représentent. C'est ainsi

qu'à leur origine, les conjectures tiennent lieu de raisons, & si l'histoire des temps où elles doivent finir est plus connue, on n'est pas moins embarrassé à se décider pour un temps plutôt que pour un autre. Une grande partie des antiquaires fait finir les médailles anciennes à la fin de l'Empire Romain, les autres au règne de Gallien, quelques uns à celui de Constantin, d'autres à celui d'Augustule, plusieurs enfin à celui de Charlemagne. Pour ce qui regarde les médailles modernes, elles ne commencent point où finissent les anciennes : on rejette même toutes celles des trois ou quatre premiers siècles qui suivirent le règne de Charlemagne, parcequ'elles se ressentent trop de la barbarie des temps ; la première des médailles modernes qu'on a coutume de citer, est celle de Jean Hus, frappée en 1415. On divise les médailles en différentes classes : il y a des médailles grecques, romaines, hébraïques, puniques, gothiques : il y a des médailles consulaires, impériales, petit, moyen & grand bronze, il y en a d'or, d'argent, de cuivre, &c. Les médailles grecques sont les plus rares, nous en avons d'Archélaus, d'Amintas, de Philippe, &c. La plus ancienne de toutes celles qui nous sont connues est

que les papiers sont devenus les signes représentatifs de l'argent. On peut dire en quelque manière, que la quantité des métaux précieux a été augmentée par ce moyen, puisque les papiers ont eu le même effet, qu'auroit eu l'exploitation de quelques nouvelles mines ;

d'Amintas VI, & elle se trouve dans le cabinet de Berlin : il y en a une d'Amintas dans le cabinet du Roi de France, mais elle se rapporte à un temps moins reculé ; elle est de l'ayeul d'Alexandre le grand. Celles qui ont été frappées du temps de ce prince sont les plus belles. Les médailles Romaines, frappées depuis Neron jusqu'à Pertinax, sont les plus estimées. Les médailles grecques sont moins utiles pour l'histoire que les médailles Romaines. Il y en a d'une excessive rareté, comme par exemple les Ottons, & les médailles des colonies Romaines. Parmi les médailles modernes celles de Cromwel, qui sont d'or, sont extrêmement rares. On appelle médailles incuses celles qui ne sont marquées que d'un côté par la négligence de l'ouvrier : il s'en trouve de telles parmi celles du bas-Empire. On remarque dans une médaille le champ ou cette surface plate & polie où il n'y a rien de gravé, & qui sert de fond aux types ; la Tête, qui est le côté principal où se trouve l'effigie, & le revers qui est le côté opposé. On appelle légende ce qui est au tour du revers & de l'effigie ; & exergue ce qui est au bas dans une espace ménagée. On entend par médailles saucées, celles qui sont de bronze & couvertes d'une feuille d'étain ; par médailles restituées, celles qui ont été frappées pour renouveler la mémoire de quelque personnage illustre ; par médailles quinaires les plus petites & les moins épaisses, & enfin par Bractéates, de simples feuilles de métal, chargées d'une grossière empreinte,

Ils ont également augmenté le prix des matières premières & de la main-d'œuvre ¹⁾. Le crédit ²⁾ est ce qui décide de l'abondance ou de la rareté de ces papiers de commerce. L'espèce la plus simple de ces papiers est ce qu'on appelle lettre de change ³⁾: le négoce de

& qui parurent pour la première fois en Suède au VIII^{ème} siècle. Une grande médaille est appelée médailhon. C'est surtout à Augsbourg & à Nuremberg que se trouvent des gens fort habiles dans l'art de graver des médailles: parmi les hommes célèbres en cet art il faut placer le fameux Varin, qui a fait honneur à la France, & le célèbre Natter mort il y a quelques années.

1) Ces richesses artificielles ont fait un autre mal: il a fallu payer les intérêts des emprunts que l'on a faits, & pour les payer il a fallu charger le peuple de nouveaux impôts: c'est à dire que pour faire fleurir le commerce, assurer la puissance de l'Etat au dehors, faire des conquêtes, il a fallu accabler l'agriculture, affaiblir la population, & jeter les premiers fondemens de la ruine des Etats. L'Angleterre a perdu une grande partie du commerce de ses manufactures & de ses fabriques par le moyen de ces emprunts: en effet la cherté de la main d'œuvre, produite par les impôts, réduit la consommation de ces marchandises à la consommation intérieure. Avec le temps l'Angleterre ne pourra, comme la Hollande, soutenir la concurrence d'aucune nation en fait de marchandises.

2) Le crédit est ou civil ou mercantile: le premier regarde la sûreté, le second la bonne foi. Avec du crédit on a toujours de l'argent, mais avec de l'argent on n'a pas toujours du crédit.

3) Ce furent les Juifs, chassés de France sous le rè-

ces papiers de commerce a donné lieu à un trafic qu'on nomme commerce de change. Le change est au pair, lorsque la lettre de change rend au porteur, en or ou en argent du même titre, un poids égal à celui qu'elle a coûté à l'acheteur; il est au-dessus du pair, lorsque l'acheteur paye plus que la valeur énoncée sur le papier; & au-dessous lorsqu'il paye moins. Celui qui perd a fait ce qu'on appelle un change de nécessité. Le change varie, c'est ce qu'on nomme son cours: il hausse & baisse, par différentes raisons, qui se réduisent à une seule, c'est à dire qu'il se règle sur le nombre de ceux qui demandent des lettres de change, ou qui en offrent: il est donc en proportion de la quantité d'argent qu'un pays doit à l'autre, ou bien en rapport des dettes & des créances réciproques d'un état. Quelquefois une ville, un état propose à l'autre un prix certain pour un prix incertain; c'est ainsi que Paris propose à Am-

gue de Philippe Auguste, & de Philippe le long, qui inventerent l'usage des lettres de change. Ils avoient laissé, en sortant du royaume, à quelques personnes de confiance, tout ce qu'ils n'avoient pu emporter. Retirés en Lombardie, ils donnerent des lettres secretes à des amis, qui étoient chargés de retirer leurs effets, & ces lettres furent les premieres lettres de change. Les tribunaux de justice ont établi des loix fort rigoureuses pour la sûreté des lettres de change, dont le

à Amsterdam un écu de 60 sous pour une quantité indéterminée de deniers de gros; l'écu vaudra quelquefois plus, quelquefois moins, suivant que Paris ou Amsterdam sera dans le cas de payer. Cette quantité indéterminée a pourtant ses bornes, au-delà des quelles elle ne sauroit ni augmenter ni diminuer: mais ces bornes ne sont point le pair réel. Ces variations du change offrent une ample matière aux spéculations des négocians: les différentes affaires qu'ils ont dans les pays étrangers, leur font remettre ou tirer de l'argent à propos. C'est dans la comparaison perpétuelle des différens cours de change que gît tout le secret. S'il ne s'agissoit que de faire des remises à droiture, cette comparaison seroit inutile: mais comme on gagne souvent à chercher des circuits, un homme attentif à profiter des inégalités du change, fait passer ses créances des places où elles sont le moins payées sur celles où elles le sont

payement ne sauroit être retardé, & peut s'exiger par la prise de corps.

f) La Suède entreprit, en 1745, de fixer, par des édits, le cours du change: cette entreprise n'a pu paraître possible qu'à des personnes peu instruites de la nature de cette espece de commerce. Le cours du change est ordinairement le barometre du commerce, dont il indique la balance: parce qu'il prouve combien il y a plus ou moins à payer qu'à recevoir pour un état.

d'avantage. Ce virement *) est plus important qu'on ne pourroit penser, & plus aisé dans les

Il est vrai cependant qu'indépendamment du commerce, quelques circonstances momentanées peuvent influencer sur le change: par exemple il se peut qu'il y ait de grosses remises à faire pour d'anciennes dettes, pour des intérêts de capitaux empruntés, pour des subside, pour des frais d'ambassade; il se peut encore qu'on fasse passer sur une seule & même place les sommes à payer à différentes autres: toutes ces circonstances peuvent faire hausser le change, bien que le commerce en général soit avantageux. C'est ainsi que l'on auroit tort de croire que les Anglois ayent, dans leur commerce avec les Hollandois, la balance contre eux, parce qu'ils ont le cours du change sur la Hollande fort à leur désavantage: la véritable raison de ce fait est la nécessité où les Anglois se sont mis de payer l'étranger en monnoies étrangères, & l'habileté des Hollandois à faire valoir dans le Nord leurs ducats & leurs écus d'Albert. La France envoie beaucoup d'argent à Rome, & par conséquent elle a contre elle le cours du change sur cette place, cependant elle fait en général un commerce lucratif avec l'Italie. Il sera aisé, en se rappelant ce que nous venons de dire dans ce paragraphe & dans le précédent, de juger que le cours du change dépend 1) de l'abondance ou de la rareté des especes, 2) de la confiance & du crédit, 3) des spéculations & des opérations des banquiers, 4) de la paix & de la guerre, 5) des dépenses extraordinaires, 6) de la différence réelle des especes monnoyées, 7) & enfin du commerce. Je ne puis m'empêcher de remarquer ici une singulière erreur de Mun, qui, dans son *Traité sur le Commerce*, soutient que c'est un avantage pour une nation que d'avoir le change contre elle. „Si, dit-il, 100 livres „St. n'en valent à Amsterdam que 90, & que les Hol-

pays où l'intérêt de l'argent est bas. Le négocioc des papiers prit une nouvelle vigueur par

„landois envoient à Londres pour 500 m. livres de „marchandises, lorsque les Anglois en envoient à Am- „sterdam pour 400 m. l'argent dû aux Anglois à Am- „sterdam balancera de 44 m. livres la somme due à „Londres aux Hollandois.“ Mais Mun devoit penser, que le change étant comme il le suppose, 500 m. l. St. de marchandises de Hollande valent à Londres 55555 l. St., & 400 mille l. St. de marchandises d'Angleterre ne valent à Amsterdam que 360 mille l. St. ainsi la somme due aux Hollandois excède de 95555 l. St. celle qu'on leur devoit, si le change étoit au pair.

*) Un seul banquier mit la reine Elisabeth à couvert des desseins de l'Espagne, qui avoit armé la flotte invincible. Lorsque la Reine apprit ce qui la menaçoit, elle manquoit de vaisseaux à opposer aux Espagnols : quantité de ceux qui se trouvoient dans les ports ou sur les chantiers, ne pouvoient servir d'un an ; on étoit dans de grandes inquiétudes. Un banquier, qui connoissoit l'état des finances d'Espagne, savoit que la flotte Espagnole ne pouvoit être mise en mer, que par les lettres qu'on tiroit sur la banque de Gènes : il imagina de tirer de toutes les places de l'Europe, pour remettre à cette seule banque toutes les sommes qu'il pourroit négocier, afin qu'elle fût à sa disposition par les grosses remises qu'il y auroit faites, & qu'elle vint à manquer aux Espagnols lorsqu'il le jugeroit à propos. Ce banquier comptant qu'il ne s'agissoit de garder ces remises à Gènes, que jusqu'à ce que le temps de mettre la flotte en mer fût passé, supputa que ce virement coûteroit 40 mille livres Sterlings, & il proposa à la reine de la tirer d'embarras à ce prix. Le projet fut accepté, & conduit avec tant de secret, que Philippe eut

l'établissement des banques *). On entend par là une caisse générale, ouverte à tout le monde, pour y déposer de l'argent, avec la liberté de faire passer à d'autres la propriété de ses fonds en tout ou en partie, ce qui s'appelle payer en banque. Par ce moyen un négociant fait & reçoit des payemens considérables, sans autre embarras que de faire écrire quelques lignes dans le livre de la banque. Ces établisse-

les mains liées, & ne put mettre la flotte en mer que l'année suivante.

v) Une banque demande du crédit, & cela dépend de l'administration; de l'argent, sans cela la banque est un être de raison; des fonds, pour payer les intérêts, de la sûreté, de la liberté, des exemptions, du secret, & de la facilité dans les opérations.

x) Du moins idéalement: par exemple l'agio entre l'argent courant & l'argent de banque est cause qu'on recherche celui ci: mais quand il ne s'en trouve plus, ou qu'il ne s'en trouve que peu, comme il arrive à Hambourg, ce n'est qu'un taux idéal qu'on conserve. Hambourg frappa, en 1726, des especes de moindre valeur que les anciennes, & en fixa le cours à 116 contre l'argent de banque au lieu de 127: dans cette même supposition elle mit à 144 les frederics d'or, qui suivant la véritable proportion auroient du être mis à 130½: cette ville s'écarta dans les especes courantes de 7½ à 8 p. C. de l'ancien pié, & son crédit l'emporta. Outre cela quand on cherche de l'argent de banque on est obligé de payer un ou un demi pour cent de plus. On peut juger par là le gain que font la banque & la ville de Hambourg.

mens servent à conserver le bon argent ^{*)}, à assurer le bien des particuliers, à fixer un prix avantageux à la monnoie courante, à contenir dans de justes bornes le cours des monnoies étrangères, & enfin à attirer dans le pays les richesses des voisins. Il n'y a en Europe que quatre banques de cette espece, celle de Venise ^{*)}, celle d'Amsterdam ^{*)}, celle de Hambourg ^{*)}, & celle de Nuremberg).

1) La banque de Venise est la plus ancienne. Toutes les marchandises en gros, & les lettres de change se payent en banque: son capital est de cinq millions de ducats; les écritures s'y tiennent en livres, sous & deniers de gros: la livre fait 20 ducats de banque: ces ducats sont une monnoie imaginaire, ils ont 20 pour cent de bénéfice sur les ducats courans, & sont de 240 gros. Cette banque se ferme quatre fois par an: elle ne reçoit point de lettres de change endossées. Elle souffrit bientôt après son établissement par de mauvais arrangemens, & par quelques malversations, ce fut ce qui engagea le Senat à lui donner de nouveaux réglemens en 1663.

2) La banque d'Amsterdam fut autorisée par un placart des Etats du 31 Janvier 1609, sur le modèle de celle de Venise. Son fond est évalué à 300 millions de florins. Par un édit des Etats les marchandises en gros, & les lettres de change, excédant la somme de 300 florins, se payent en banque. Pour y payer une moindre somme il faut donner six sols: il n'y a que la compagnie des Indes, qui ait le privilege d'en recevoir ou d'en payer une au dessous de 300 florins, sans payer ce droit de six sols: elle est aussi exempte du droit de transport, c'est à dire de ce qu'il faut payer pour faire

porter une somme quelconque d'une feuille sur une autre. L'agio de la banque est de deux jusqu'à six pour cent: cela dépend du nombre de ceux qui veulent de l'argent de banque, & de l'espece de monnoie qu'on offre: c'est à dire que l'argent de banque vaut depuis deux jusqu'à six pour cent de plus que l'argent courant de Hollande: en 1693 cet agio fut de 12 à 13 pour cent, & cela à cause des mauvais schelings de six sols qu'on réduisit peu après à cinq. Il est aisé de juger que celui qui offre des especes reçues à la banque achete toujours à meilleur marché. La différence de l'argent de banque & de l'argent courant est fondée sur ce que la banque ne reçoit les especes courantes que sur le pié d'environ cinq pour cent au dessous de leur valeur. Pour avoir compte en banque, on paye, une fois pour toutes, dix florins; & lorsqu'on fait effacer ou porter sur la feuille quelque somme que ce soit, on paye deux schelings. Si l'on y place son argent pour la garde, & pour le retirer en nature, on paye un demi pour cent, si c'est de l'or; & un quart si c'est de l'argent: & le payement de ce droit se fait tous les six mois, au bout des quels il faut faire renouveler les *recepissés*, faute de cette précaution les especes restent à la banque, & on ne peut plus en disposer en nature. Le trésor de la banque est censé se trouver sous une grande voûte de la maison de ville; il consiste en especes valant suivant le tarif de la banque moins qu'elles n'ont cours dans le pays, & en lingots qui ont été éprouvés par les Essayeurs. On ne peut faire aucune saisie sur l'argent de banque. Il y a six Commissaires chargés de l'administration de la banque, quatre premiers Teneurs de livres, deux adjoints, quatre controleurs & deux assistants. La Banque est fermée le dimanche & les jours de fête; elle l'est aussi deux fois l'an pour régler les livres & les comptes.

J'ajouterai ici qu'il y a une banque à Rotterdam, qui fut établie le 18 Avril 1635; tous les négocians peuvent y avoir un compte ouvert, soit en argent de banque, ou en argent courant; en argent de banque pour les traites des pays étrangers, en argent courant pour les traites qui se font à Rotterdam sur les pays étrangers. La Banque règle journallement l'agio, & en instruit le public par des affiches. Les payemens en banque se font en argent courant.

a) La banque de Hambourg n'est pas aussi riche, que celle d'Amsterdam; mais elle s'est attiré une confiance égale. Elle fut établie en 1619 à deux fins différentes; car elle est tout à la fois une banque & un lombard. La ville elle même en est garant; il est difficile de juger de son fond, parceque les teneurs de livres sont obligés de faire serment de ne révéler à personne ce qui est dans la banque, ce qui y entre, & ce qui en sort. Il n'y a que les bourgeois de la ville, & ceux qui pour 50 écus en ont acheté le droit, qui puissent avoir compte en banque. L'on y prête sur gages, moyennant un intérêt fort modique, à la charge cependant de dégager, au bout de six mois, les effets déposés, faute de quoi ils sont mis en vente.

b) La banque de Nuremberg est dirigée par deux députés du Magistrat, deux Conseillers, & quatre Négocians. Le fond n'en est pas fort considérable; elle est à peu près sur le même pié que celle de Hambourg; mais elle a peu d'influence sur le commerce général de l'Allemagne, encore moins sur celui de l'Europe. Cette banque fut établie en 1621; il y avoit plus d'un siècle qu'un lombard y subsistoit sur le pié de celui de Venise. La banque se ferme quatre fois par an. Toute espèce de marchandises, excédant la somme de 200 florins, tout argent déposé, & les lettres de change au dessus de 50 fl. doivent se payer en banque, sous peine d'une amende de dix pour cent de la somme négociée:

Les banques de Londres ^{c)}, de Genes ^{c)}, de

il est encore ordonné de passer par la banque quand même on payeroit par parties une somme qui payée à la fois devroit y passer. La banque ne reçoit en especes d'or que des ducats. On paye trois kreutzers pour chaque centaine de fl. payés ou reçus en banque, ce qui est un demi pour mille. Les étrangers ont la liberté d'acheter des marchandises pour une somme excédant 200 fl. & de les payer en argent courant: mais si c'est eux qui vendent, l'acheteur, s'il n'est point étranger, est obligé de lui déduire trois kreutzers par cent florins, & d'en rendre compte à la banque en y en ajoutant autant. Cette banque souffrit quelques derangemens en 1693, elle fut fermée jusqu'en 1695.

c) La banque de Londres n'a pour fond que les sommes que lui doit le Gouvernement: on peut la regarder comme une compagnie mi-partie de commerce, & mi-partie de finances. Elle fut établie en 1694 avec le privilège exclusif d'escompter, c'est à dire de payer d'avance ou d'acheter les billets & lettres de change qui auroient un terme moindre de six mois à courir; on lui appropria encore le commerce exclusif des matieres d'or & d'argent. Elle ne suivit point l'exemple de la banque de Venise, comme le fit celle de Hollande, & elle déclara que tous ses payemens se feroient en especes courantes. Dès son établissement elle fit un prêt à l'Etat d'un million 200 mille livres st. à huit & un tiers pour cent d'intérêt, ce qui n'empêcha pas ses billets de perdre au commencement: en 1752 l'Etat lui devoit 39997874. livres 3. d. 5 s. st. Pour pouvoir fournir de pareilles sommes elle a eu besoin d'un immense credit. Le capital qu'elle a emprunté est divisé en actions; les actions sont de 100 livres st. elles circulent pour 140 à 145, & portent un intérêt de 5 pour cent. La banque fait aussi des emprunts pour un temps

Stockholm ³), de Vienne ¹), de Madrid ⁴),

limité, ces actions sont alors appelées annuités, parce que tous les ans on en rembourse un certain nombre, jusqu'à l'entière extinction du capital : ces annuités sont aussi de 100 livres st., & circulent pour 105 jusqu'à 108 lorsque l'intérêt est de trois & demi pour cent, & pour 102 à 106 lorsque l'intérêt est de trois pour cent. Ordinairement lorsque l'Etat fait des emprunts à la banque, il lui délivre une somme en billets de l'Echiquier, ou de la Trésorerie, de 100 livres st. chacun, portant un intérêt de deux deniers par jour, ce qui fait trois livres 10 den. st. pour cent. La banque, lorsque l'emprunt est considérable, ouvre une souscription, & moyennant une portion du bénéfice qu'elle laisse aux souscripteurs, elle s'assure de tous les billets. Elle ne manque guere de souscripteurs, parce que la richesse de la nation fait qu'il se trouve un grand nombre de particuliers fort aise de pouvoir tirer trois ou trois & un quart pour cent de leur argent. Indépendamment de tout cela, la banque a en dépôt des sommes très-considérables, que les particuliers y portent, dont elle ne paye point d'intérêt, & dont elle n'exige rien pour la garde : ce dépôt est censé se trouver dans des souterrains, où effectivement il peut y avoir trois à quatre millions de livres st. Mais on s'aperçut en 1745 que cette somme est bien peu proportionnée aux dettes : plusieurs particuliers ayant voulu retirer leurs fonds, & la défiance commençant à devenir générale, la banque pour éviter la banqueroute se mit à payer en menues monnoies, & ne destina aux payemens qu'une partie de la journée : elle gagna du temps par là, & la confiance reprit le dessus. La caisse pour les besoins journaliers ne va point au delà de 120 mille lb. st. La banque d'Ecosse ne subsiste plus : elle fut établie avec un fond de 100 mil. liv. dont la di-

xieme partie fut déposée. On fit circuler quatre ou cinq fois plus de billets qu'il n'y avoit d'argent pour y faire face ; cependant ces billets passerent dans tout le pays en payement. Le bruit qui courut qu'on alloit frapper des especes dont le cours devoit etre beaucoup au dessus de leur juste valeur, lui porta le coup mortel.

d) La république de Genes, ne pouvant suffire aux dependes nécessaires, emprunta de ses citoyens des sommes très-considérables, elle leur engagea une partie de son revenu, & promit à d'autres un très-gros intérêt ; ce fut là l'origine de la banque de St. George. Son fonds est considérable ; puisque plusieurs bailliages, & des villes même, lui ont été assurées ; l'île de Corse lui appartient presque en entier ; ses privileges sont en grand nombre ; elle a sa cour de justice, qui ne dépend que de la république. Elle a fait de gros prêts à des provinces étrangères, d'où elle tire les revenus des biens fonds qui lui ont été hypothéqués. L'Etat actuel de l'île de Corse, & ce qui se passa en 1746 ont porté de rudes atteintes à cet établissement.

e) La banque de Stockholm fut établie en 1668 : la direction en est entre les mains de quelques députés des Etats. Cette banque est tout à la fois une banque de change, & un lombard ou banque d'emprunt. On y prête sur tous les immeubles jusqu'aux trois quarts de leur valeur, sur l'or & l'argent jusqu'à la valeur entière, & sur tout autre métal, denrée, & marchandise, qui ne court pas risque de se gâter : il n'y a que les bijoux d'exceptés. Par ce moyen on a fait circuler au moins la valeur de la quatrieme partie des fonds de terre du Royaume, c'est à dire plus de 50 millions d'écus. On a vu dans la suite que ces emprunts pourroient aller trop loin, & en 1752 on est convenu, que les prêts qu'on feroit annuellement sur de pareils fonds, n'excéderoient pas 300 mille plattes ; & qu'à compter de l'année 1754 on payeroit à la banque, outre les in-

térêts, cinq pour cent des sommes prêtées sur les immeubles, jusqu'à pleine extinction de ces capitaux. En effet la banque recevant tous les six mois les intérêts qui lui sont dus, se trouve tous les ans en état de placer de nouvelles sommes, & seroit ainsi, au bout d'un siècle ou deux, en possession de tous les biens-fonds du Royaume. Tout le cuivre cru lui est remis, & tous les revenus de l'Etat passent entre ses mains. Il y a bien lieu de croire, que les sommes qu'elle fait circuler par le moyen de ses billets, excèdent de beaucoup son trésor; mais il ne faut pas douter qu'on n'exagère en soutenant que son trésor n'excede pas six millions d'écus d'argent, & que la somme des capitaux qu'elle fait circuler monte à 70 millions.

f) La banque de Vienne fut établie en 1703 pour payer les dettes que la chambre Impériale avoit contractées: son fonds fut d'abord un revenu de quatre millions de florins. En 1705 il fut augmenté d'un million 500 mille florins. La banque fut d'abord remise entre les mains du Magistrat de Vienne. Mais la cour ayant senti la nécessité de veiller à son credit, & à la levée des deniers qui lui étoient assignés, nomma une Commission à la tête de laquelle elle mit un Ministre, & le Corps de Ville ne fut plus qu'un prête-nom. En 1748 la banque devoit 49 millions de florins, sans compter les arrerages d'intérêts. En 1751 il parut par les comptes, que ces arrerages, & cinq millions du principal avoient été payés dans l'intervalle d'une couple d'années. On distingue parmi les emprunts de la banque, 1) les obligations remboursables à la réquisition du créancier, & portant aujourd'hui un intérêt de quatre pour cent, 2) les sommes placées à la banque en vertu de quelque ordonnance, comme par exemple l'argent des mineurs, les biens fonds des corps pieux, dont les uns y sont placés à perpétuité, & les autres seulement pour un temps, portant un intérêt de quatre ou cinq

de Copenhague ^{b)}, & de Saxe ⁱ⁾ different des quatre autres, ce qui sera plus sensible par la courte description que nous en donnerons dans les remarques qui vont suivre. On appelle argent de banque celui qui est reçu à la banque, ou d'après lequel la banque fait ses calculs, & agio de banque la différence entre cet argent & l'argent courant. Le lieu où les négocians & les banquiers s'assembloient s'appelle à Paris

pour cent, 3) les dettes du Souverain assignées sur la banque, & remboursables au bout d'un certain terme fixé: elles portent un intérêt de quatre pour cent, 4) les billets de banque délivrés en paiement & non-remboursables: ils circulent dans le public, ont cours dans les payemens, & portent un intérêt de cinq pour cent. Il paroît par là que la banque ne paye cinq pour cent que d'un tiers de ses dettes: or à la fin de 1751. elle devoit 44 millions de fl. dont elle payoit annuellement 1534 mille florins d'intérêt. Les revenus qui lui sont assignés font une somme de 8965 mille fl. & la fabrique de Linz lui en rend 50 mille: à ce compte, la banque doit avoir un residu de 7481 mille fl. Les revenus, dont il est ici question, sont assignés sur la douane, sur l'impôt sur les vivres, ou *Landgrafen Amt*, sur la boisson, sur la viande de boucherie, & sur le sel. Tel étoit l'état de la banque de Vienne avant la dernière guerre, mais sept campagnes ont demandé des ressources, & il n'y a point de crédit inépuisable.

g) Il y a quelques années qu'on établit à Madrid une banque sur le modele de celle d'Amsterdam.

h) La banque de Copenhague est tout à la fois une banque & un lombard: elle fut établie en 1736. La

la place du change, à Londres & en Hollande la bourse, à Marseille la loge, &c. Le lombard est une maison d'emprunt autorisée par l'Etat. De semblables établissemens sont très-utiles quand on ne les envisage que comme des moyens de favoriser les fabriques & le commerce, & non pas comme des voies indirectes de lever un impôt sur le citoyen pauvre ou dérangé ¹⁾).

premiere souscription fut de mille actions de 500 écus chacune: les billets qu'elle fait circuler sont de 100, de 50, & de 10 écus. On ne peut contraindre personne à les recevoir: mais le Roi a ordonné à ses caissiers de les prendre sans difficulté. Elle prête sur gages à raison de 4 pour cent, & ne prête jamais au dessous de 100 écus. Le Roi a promis de ne jamais demander à emprunter à la banque. Le dividende de la Compagnie a été de neuf jusqu'à douze pour cent. Pendant la dernière guerre le Baron Schimmelman, & le Banquier Stegeling sauverent la banque dont les billets perdoient déjà vingt cinq pour cent: les préparatifs contre les desseins réels ou apparens du feu Empereur Pierre II, furent la cause de cette crise.

i) La Steuer est une banque rentiere, & non dépositaire; en 1744 elle devoit 20 millions d'écus d'Allemagne: en 1749 elle en devoit 28.

k) On a reproché beaucoup d'abus aux Lombards de Hollande: ils sont ouverts tous les jours & à toute heure: on ne demande point le nom de l'emprunteur; au dessous de mille florins l'intérêt est à 15 & un quart pour cent, sans compter les frais pour le *recepisse*, & la garde du gage: au dessus de mille florins l'intérêt est

d'œuvre ^m), l'abondance des vivres, la modicité des frais d'exportation ⁿ), & le bas prix de l'intérêt de l'argent ^o). L'industrie est l'ame

m) Le bas prix de la main d'œuvre vient de l'abondance des matières premières, de la rivalité des ouvriers, du bon marché des vivres, & de la facilité que les ouvriers trouvent à s'établir.

n) Le transport par terre est beaucoup trop cher, & pourroit l'être moins. Sans compter ici les droits de péage, il est avéré que la réparation des chemins publics, & une bonne police pour les auberges diminueroient considérablement la dépense. Il est vrai que la réparation & l'entretien des grands chemins sont fort coûteux : mais ils le seroient moins si l'on se persuadoit qu'il vaut mieux faire peu à peu, que de ne rien faire du-tout, que l'épargne dans la première réparation est une mauvaise économie, que le manque d'attention dans l'entretien continuuel est une source de dépenses inutiles, enfin qu'il ne s'agit pas de luxe, mais de solidité.

o) L'intérêt de l'argent est en Espagne à six pour cent, malgré les mines du Pérou, & en Hollande il est à trois pour cent, quoique ce pays manque de grains, & de mines. En Turquie l'intérêt est à 20 pour cent, aussi le commerce y est-il dans un triste état. On a beaucoup agité cette question : savoir si le bas intérêt favorise effectivement le commerce, ou s'il n'est que la suite d'un commerce florissant. Cette question demande trop de discussions, pour l'examiner ici : je me contenterai de remarquer que le bas intérêt de l'argent est la suite naturelle d'un grand commerce, & sert après cela à le soutenir & à l'étendre ; il est bien prouvé que là où il y a un grand commerce l'intérêt n'est jamais à un haut prix, & que moins il en coûte à un négociant

du commerce; c'est à la faire naître & à l'entretenir que le Gouvernement doit s'appliquer²⁾: la sûreté & le credit en sont le sou-

pour employer dans son commerce des capitaux étrangers, plus aussi il peut vendre à bon prix, & par conséquent l'emporter sur l'étranger, qui payant de plus gros intérêts ne sauroit soutenir la concurrence. On dira peut-être qu'à Batavia & à la Jamaïque les intérêts sont à dix pour cent, quoiqu'il y ait dans ces endroits plus d'argent & plus de commerce qu'à Londres & à Amsterdam; mais comme à Batavia & à la Jamaïque tout le monde s'intéresse dans quelque entreprise, & que les gains sont très-considérables, chacun est empressé à employer des fonds, & un intérêt de dix pour cent ne paroît pas trop fort, vu les profits. On pourroit dire encore, que si dans ces endroits on faisoit tout le commerce possible, l'intérêt de l'argent seroit plus bas. Du temps de Henri IV l'intérêt de l'argent fut réduit du denier douze au denier seize, & Péréfixe espéroit qu'il seroit bientôt au denier vingt, c'est à dire à cinq pour cent: c'est le taux au quel il se trouve aujourd'hui en France, à l'exception de quelques places de commerce, comme par exemple Bordeaux, où il est à six. Ce qui paroît démontré c'est que le bas intérêt de l'argent favorise le commerce d'économie, c'est à dire le commerce d'achat & de vente, où il s'agit de gagner, peu mais souvent & sûrement, c'est le commerce de la Hollande: le fret, les commissions, l'entrepôt sont des moyens de gagner lorsque le taux de l'intérêt de l'argent n'est pas trop haut. On en peut dire autant de toutes les entreprises coûteuses, & où le profit ne vient que lentement.

p) Un habile négociant étudie les circonstances qui peuvent faire hauffer ou baiffer le prix des marchand-

rien ?) : de tous les vices intérieurs de l'Etat la langueur & l'incertitude sont les plus dangereux). Un commerce qui s'agrandit & s'étend n'est qu'un commerce déplacé, par la raison que le total ne s'accroît & ne diminue guère.

ses : c'est la boussole qui le conduit, & c'est toujours là un gain pour l'Etat, lorsque ses speculations ne tendent pas à fouler le fabricant & l'artisan, & à l'obliger à vendre à tout prix pour tirer un plus grand parti de son exportation.

q) Les Juridictions consulaires, composées de négocians qui jugent sommairement & gratis les litiges de commerce, sont en France un des grands soutiens du commerce. Peut-être pourroit-on seulement trouver trop dure la contrainte par corps pour le paiement de toute lettre de change : il y a beaucoup de cas où non-seulement l'équité demande qu'on vienne au secours de ceux qui ne peuvent pas payer, mais où l'exakte justice semble l'exiger. Si l'on voit d'un côté tant de rigueur, il y a de l'autre trop d'indulgence pour les banqueroutiers : on les favorise par le moyen des asyles. Il faut ici une justice tempérée par la prudence & par l'équité.

r) Qui cesse de faire mieux cesse de faire bien : des membres qui ne se meuvent plus s'engourdissent. Cette vérité est l'apologie des projets : l'expérience a prouvé que tout commerce qui ne s'agrandit pas dépérit. S'il est déraisonnable de laisser le gouvernement des affaires à ces hommes qui passent leur vie à faire des projets ; il l'est autant de ne jamais écouter ceux qui proposent de nouvelles vues, & de s'en tenir à ce qui se pratique, dans la crainte peu réfléchie du danger des innovations. Un exemple bien frappant de ce que le génie, animé par le bien public, peut faire, c'est le succès des entreprises de Pierre le grand. Parvenu

On a remarqué que les nations les plus commerçantes n'ont pas été celles, qui avoient les plus grandes possessions & les pays les plus fertiles. Tyr, Athenes, Carthage, Rhodes, Gènes, Venise, & la Hollande en font des preu-

à l'empire : il avoit à peine quelques vaisseaux de guerre en état de faire voile, il en eut 62 dans la Baltique quelques années avant sa mort. Par un de ses plus beaux projets, il se proposoit d'étendre le commerce de ses états aussi loin que toutes les autres Puissances de l'Europe. Après s'être assuré de la conquête des environs de Derbent, & des bords de la mer Caspienne du côté de la Perse, pour en tirer les soies, les cotons & autres marchandises, qu'on transporte par des caravanes à Alep, à Smirne, & jusqu'au détroit de Constantinople, son dessein étoit de faire venir par les rivières qui se jettent dans la mer Caspienne, toutes ces marchandises, qui remontant ensuite jusqu'à Astracan, & passant de là par un canal d'union du Volga dans le Don, du Don dans l'Occa, de l'Occa dans la rivière de Mosca, pouvoient passer de Moscou dans la mer blanche & à Arcangel, par le moyen de la Dvina, & de quelques autres rivières, & par le lac de Ladoga dans le Golfe de Finlande à Petersbourg. De cette manière Petersbourg, tenant à l'Océan par la Baltique, & à l'Asie par des canaux & des rivières, seroit devenu bien florissant. Si avec cela les armes du Czar avoient été plus heureuses, maître d'Azof & du beau port de Tangerock, sa flotte auroit parcouru la Mer noire, & l'Archipel : & le commerce du Levant eût offert aux Russes un débouché pour les manufactures qu'ils auroient voulu établir. La Russie a des avantages, que Pierre le Grand connoissoit : qu'eût-ce été que cet empire, si ses maîtres, contens de gouverner un vaste

ves incontestables. Il y a un commerce intérieur & un commerce extérieur. Le premier, & le plus important, se fait d'une province à l'autre; la commodité que les canaux & les rivières navigables, ou à leur défaut l'entretien des grands chemins, procurent, en est, après l'industrie, l'ame & le mobile. Le commerce extérieur se fait avec l'étranger: une grande partie s'en fait par mer, & le plus utile est, celui, qui emploie les vaisseaux construits dans le pays, pour exporter les marchandises & les denrées du pays. Le commerce extérieur qui ne consiste qu'à acheter à l'un pour vendre à l'autre, est ce qu'on appelle commerce d'économie'): il a son temps, & ne peut avoir de succès sans marine. L'un & l'autre commerce se fait ou directement, de négociant à négociant, ou indirectement par le moyen des Cour-

pays, ne se fussent jamais occupés que de ce qui peut servir à le faire fleurir? L'état le plus florissant est parvenu au moment de sa décadence, lorsqu'on ne fait plus rien pour augmenter ses richesses & son pouvoir.

s) Dans le commerce d'économie ce sont les productions étrangères que l'on fait valoir. Les Hollandais l'ont poussé aussi loin qu'il est possible.

t) On appelle Courtiers ceux qui s'entre-mettent pour faire vendre des marchandises, pour faire trouver de l'argent, ou pour négocier des lettres de change. A Amsterdam il y a des Courtiers jurés, dont les livres sont preuve dans les cours de Justice, & des courtiers

tiers'). Le moyen le plus sûr de le faire fleurir, c'est de le rendre utile ou agréable à l'étranger. Le commerce est actif lorsque l'Etat vend à l'étranger beaucoup plus de marchandises & de denrées qu'il ne lui en achète; il est passif si l'Etat achète plus qu'il ne vend. La comparaison du montant de la vente avec celui de l'achat est ce qu'on appelle balance: elle est difficile à déterminer *). On a beaucoup écrit sur cette matière: mais il est bien difficile de démêler la vérité dans ces écrits dictés par la passion, ou par la politique; sans parler des erreurs de calcul qui sont presque inévitables. Les registres de la douane *), & le cours du change ne suffisent pas toujours pour déterminer cette balance; la contrebande, fléau né des mauvais arrangemens, est indéterminable. M. Gée calcula que l'Angleterre payoit annu-

ambulans qui négocient sans être autorisés: leurs droits sont fixés à 18 sous pour 100 livres de gros: à Hambourg le courtage est fixé à un pour mille.

*) Il faut se souvenir qu'on perd bien plus à ne pas exporter, qu'à importer autant qu'on exporte. Qui exporte fait travailler, qui fait travailler attire des ouvriers étrangers dès qu'il en manque, favorise la population, &c.

*) J'ai parlé ailleurs de ce qu'on peut dire du cours du change: quant aux registres de la douane, il faut remarquer, que les marchandises précieuses entrent fort aisément sans payer de droits; que c'est par le prix

ellement à l'Allemagne, aux pays du Nord, à l'Italie, à la Flandre, à la France, & à la Russie un excédent de 2220 mille l. St. Cette balance si défavorable, mais aussi purement imaginaire, fit soutenir au même auteur qu'au bout de cinq ans il n'y auroit plus un Scheling en Angleterre. Cette terreur panique gagna beaucoup d'esprits, mais pour peu de temps. Tout ce qui concerne le commerce, quant aux spéculations de la politique, dépend du développement de ce principe, que les productions de la terre fournissent le nécessaire *), que le produit

comme par la quantité des marchandises qu'on doit juger de la balance: qu'il faut faire entrer en ligne de compte les frais du transport; que si ce sont les nationaux qui gagnent le fret il faut retrancher ces frais du prix des marchandises qui entrent; que si ce sont les étrangers qui viennent prendre les marchandises du pays, il ne faut pas compter sur l'exportation ce que le fret ajoute au prix des marchandises qu'on exporte.

x) Le negociant n'est pas l'homme le plus utile à l'Etat: il ne crée point, comme le laboureur, de nouvelles richesses, de là il mérite moins de faveur.

y) L'activité de la circulation des especes est l'ame du commerce & la source de l'abondance. On estime que les productions naturelles & celles d'industrie valent en France quatre milliards de livres, & il est de fait qu'il ne s'y trouve pas au de-là d'un milliard & demi d'especes; la circulation rapide & le crédit florissant multiplient ces especes ou plutot leurs fonctions. Un peu de dérangement dans cette circulation, un discrédit momentané ébranle bien-tot la machine, le pre-

de la circulation²⁾ fait naître l'abondance, & que les trésors de l'étranger donnent le superflu. Il s'ensuit de là, que la culture des terres est plus essentielle que le commerce; & que tout commerce qui ne fait pas hausser le prix des terres est un commerce destructif & vicieux³⁾.

§. XLVII.

La Navigation.

En cherchant les raisons qui ont fait passer insensiblement le commerce des Vénitiens,

priétaire ne vend plus ses productions, l'industrie languit faute de consommation, & il faut bien du temps pour remettre l'abondance.

2) Il faut se souvenir qu'en fait de commerce, comme en fait de politique, il est plus dangereux d'abuser des principes vrais, que d'en suivre de faux. C'est donc à ceux qui gouvernent, à diriger l'application de ces principes, en songeant que si le commerce a pour but d'acquérir des richesses, il ne faut pas croire que l'or & l'argent soient des richesses réelles, & s'imaginer que les profits du négociant, soient toujours les profits de l'Etat. En Espagne, en Portugal & en Russie, c'est le Souverain qui gagne le plus au commerce, en Angleterre & en Hollande c'est l'Etat en général; dans quelques villes libres, & dans quelques autres états ce sont les négocians qui s'enrichissent. D'excellens ouvrages sur le commerce commencent à répandre beaucoup de jour sur un sujet qu'on a longtemps abandonné aux spéculations des praticiens. Ce vieux préjugé que les hommes de génie, dit un homme célèbre,

des Génois, & des Villes Anféatiques entre les mains des Portugais & des Espagnols, & après cela entre celles des Anglois & des Hollandois, on trouvera que la Navigation a décidé de la supériorité. Les Anglois doivent tout à ce fameux acte, qu'un auteur a appelé le Palladium du commerce Anglois. Cromwel s'aperçut que la liberté qu'avoient les étrangers de porter en Angleterre les marchandises de leur pays, étoit cause qu'ils faisoient une bonne partie du commerce de la Nation: plein de cette idée, il fit passer un Bil qui interdisoit aux Hollandois

ne sont pas propres aux affaires, préjugé répandu avec soin, & transmis d'âge en âge par les sots de toutes les nations, est bien réfuté par les recherches profondes de tant d'habiles gens.

a) Il n'y a que l'argent, l'indigo, & la cochenille qui peuvent entrer en Angleterre sur tels vaisseaux que ce soit: ce sont les seules marchandises en faveur desquelles on a dérogé à l'acte de navigation. Les Anglois sont si scrupuleux là-dessus, qu'ils sont même des injustices à cet égard; ils ne reconnoissent pas, par exemple, le sapin comme une production de la Poméranie, & ne permettent pas par conséquent aux Stettinois d'en faire passer en Angleterre sur leurs vaisseaux.

b) Les ports de Hollande ont beaucoup de défauts: les eaux y restent gelées fort longtemps; elles y sont fort basses (surtout à Amsterdam, le port le plus important de toute la Hollande,) & c'est ce qui est cause que les grands vaisseaux ne peuvent y entrer qu'après

landois l'importation de toutes les marchandises, qui n'étoient pas des productions de leur pays, ou qui n'y avoient pas été fabriquées. Charles II alla plus loin, & fit publier en 1660 cet acte de navigation, qui tendoit à exclurre tous les étrangers du commerce que les sujets Anglois pouvoient faire par eux mêmes ^a). Un grand commerce demande nécessairement une marine; & une marine suppose des ports, des matelots, & des vaisseaux. L'entretien des ports & leur sureté, ainsi que leur commodité, sont des objets très-importans ^b). Dans les

avoir été déchargés & les petits qu'avec le flux. Aussi les bas fonds des atterages de la Hollande, & le peu de fond de ses ports obligent ils les Hollandois à donner aux vaisseaux une forme ronde & large de fond: ces vaisseaux enfoncent moins dans l'eau, ne vont bien que quand le vent est très-favorable, & ne résistent point assez aux vents contraires. Voilà pourquoi les vaisseaux hollandais vont plus lentement, sont obligés de changer de direction, & d'attendre le vent pour partir. Malgré cet inconvénient les Hollandois font un grand commerce de mer. Ce qui le favorise beaucoup c'est l'empressement des étrangers à affreter leurs vaisseaux: c'est ce qui fait que cet inconvénient n'a point influé sur le prix des assurances. Une chose essentielle c'est le soin de faire régner une bonne police dans les ports: & à cet égard il y a d'excellens réglemens en France: l'Ordonnance de 1681 passe pour un chef-d'œuvre, même en Angleterre. Les plus beaux ports du monde sont ceux de Toulon, de Goa & de Constantinople. Les

ports étrangers on a coutume d'avoir des Consuls^{c)}. On appelle ports francs ceux où les vaisseaux de toutes les nations peuvent entrer chargés de toutes sortes de marchandises sans payer aucun droit^{d)}. On entend par fanaux ou phares ces feux dont on se sert pour éclairer la nuit, les environs où les vaisseaux pour-

ports de l'Italie & de la Baltique ont les mêmes défauts que ceux de Hollande.

c) Les Consuls sont chargés de veiller aux intérêts de leur nation, & de juger les différens qui peuvent naître entre les mariniers de leur pays. Depuis 1697 il n'y a plus de Consuls François en Hollande, ni de Consuls Hollandois en France, on les appelle Commissaires de la Marine. La France a quinze Consuls en Italie, autant en Espagne & au Levant, dix-sept dans les îles de l'Archipel, cinq sur les côtes de Barbarie, & quatre dans les pays du Nord.

d) Il est bien sûr qu'un port franc attire beaucoup de marchandises & beaucoup de négocians: mais il ne l'est pas autant, qu'en général il soit de l'intérêt d'un Etat d'en avoir: cela dépend des circonstances. Les nouvelles publiques annonçoient en 1764 que la Cour de France ayant appris, que les Anglois avoient établi des droits de sortie & d'entrée dans les ports de Jersey & de Guernesey, avoient fait de Cherbourg un port franc. Il n'est pas douteux que les François n'eussent fait un coup de partie: mais j'ignore si le projet a été entièrement exécuté.

e) Ces fanaux sont entretenus même en temps de guerre: ce sont ou de grandes lanternes entourées de carreaux de vitre, ou de feuilles de talc, au milieu des quelles sont placées plusieurs lampes de cuivre, qu'on

roient aborder ou échouer ³⁾. Les bâtimens que le commerce de mer employe sont appelés vaisseaux marchands ⁴⁾. Leur grandeur ⁵⁾ est estimée par le nombre de tonneaux qu'ils peuvent charger, & l'on entend par tonneau 2000 livres pesant ⁶⁾ : le Last est de deux tonneaux. On appelle fret, ou nolis le

allume à l'entrée de la nuit : ou bien ce sont de grands réchauds de fer, ou un amas de charbons de terre, &c. Les lanternes ne sont pas d'un grand usage : elles se noircissent, & n'éclairent bientôt plus.

f) Les vaisseaux de mer sont ou vaisseaux de guerre, ou vaisseaux marchands, ou vaisseaux armés moitié en guerre, moitié en marchandises. Les vaisseaux de guerre qui servent d'escorte aux flottes marchandes, sont appelés *Conserve*s dans les mers du Levant, & *Convois* dans celles du Ponant.

g) On estime la grandeur d'un bâtiment de mer par le moyen du jaugeage du fond de cale, qui est proprement le véritable lieu de sa charge. On évalue le tonneau à 42 pieds cubiques. Pour le commerce les gros vaisseaux ne sont pas les plus utiles : on a vendu la charge bien plutôt lorsqu'elle est petite & bien assortie, & l'on trouve bien plutôt chargé entier pour le retour : d'ailleurs deux voyages sont plus utiles qu'un. Il faut cependant observer, que pour le Nord il faut de gros vaisseaux : pour l'Amérique les bâtimens de cent à deux-cens cinquante tonneaux sont les meilleurs.

h) On compte un tonneau pour 2000 lb. pesant, parce que rempli d'eau de mer il en pèse autant : il faut prendre garde qu'ici le mot tonneau ne signifie qu'un poids, & non un vase quelconque. Le Last signifie ordinairement un poids, qui varie entre 30 & 45 quintaux,

prix ⁱ⁾ du transport. Lorsque le bâtiment contient tout ce qu'il peut porter, on dit que la charge est entière; autrement il n'y a que demi-charge. Le Ballast est un amas de cailloux ou de sable qu'on met à fond de cale, pour que le vaisseau demeure en assiette, lorsqu'il n'a point sa charge entière. Les vaisseaux marchands prennent un congé de l'amirauté ¹⁾. Le bourgeois d'un vaisseau est le propriétaire qui le loue, ou le donne à fret. L'équipage est un nombre d'hommes destinés à la conduite & à la défense du vaisseau: il est composé de gens de guerre, d'officiers, de matelots, de garçons (autrement nommés mouffes ou gourmets), du pilote & du contre-maitre. On entend par avaries les accidens arrivés aux vaisseaux & aux marchandises depuis le chargement jusqu'au déchargement: il y en a de simples, ce sont les dépenses extraordinaires faites pour le vaisseau ou pour les marchandises; il y en a de grosses ou communes, ce sont les dé-

le quintal pris pour cent livres: quelquefois on entend aussi par là une certaine quantité de grains: quelquefois encore ce que nous appellons ballast.

i) L'affrètement est la convention faite entre un marchand & le propriétaire d'un navire pour le louage de ce navire: on l'appelle aussi *nolissemens*. Le contrat même est ce qu'on appelle charte-partie; & lorsqu'on n'affrete pas le vaisseau, mais qu'on y charge seulement

penſes extraordinaires faites, & le dommage ſouffert pour le ſalut commun des marchandises, & du vaiſſeau, comme, par exemple, ce qui a été donné à un pirate par compoſition, ce qu'on a jetté à la mer pendant la tempête, &c. Enfin il y a de menues avaries, ce ſont les dépenses faites pour le laminage, le tonnage, & le pilotage, en entrant dans les havres & dans les rivières, ou en enſortant. Ces avaries ſont ou ſur le compte du propriétaire du navire, ou ſur celui qui l'aſſette, ou ſur le compte de l'un & de l'autre : chaque pays a ſes réglemens à cet égard. Pour ne pas courir tous ces riſques, & quelques autres, on a inventé l'aſſurance, qui n'eſt autre choſe qu'un contrat paſſé entre un aſſureur & un homme qui fait une entrepriſe maritime : par ce contrat le premier ſe charge de tous les riſques ¹⁾, promet en cas de perte de reſtituer ce qui eſt perdu, & reçoit pour les riſques qu'il court un intérêt de 3 à 10 pour cent de la valeur de ce qu'il aſſure.

des marchandises ; l'acte, ſigné du maître qui reconnoît les y avoir chargées, s'appelle *connoiſſement*.

4) Les vaiſſeaux armés en guerre, en tout ou en partie, prennent, outre le congé, une commiſſion pour aller en courſe, ſans quoi le capitaine ſeroit traité comme forban ou pirate.

5) On a trouvé en France, par le dépouillement des regîtres de la Marine, que pendant dix-huit années de

Il regne en Angleterre à cet égard un grand abus ; c'est qu' on ferme les yeux sur l'avidité de ces négocians qui assurent en temps de guerre les vaisseaux ennemis. Le commerce, qu'il importe le plus à une Puissance maritime de chercher à étendre, c'est celui des marchandises qui demandent un grand nombre de vaisseaux, à quelque bas prix que soient d'ailleurs ces marchandises ; la raison en est que le fret est le gain le plus sur ^m), & qu'il est de l'intérêt d'un état maritime d'avoir beaucoup de vaisseaux, & beaucoup de matelots.

§. XLVIII.

Les Compagnies de Commerce.

C'est aux Portugais qu'on doit la découver-

paix les risques de mer ont été d'un vaisseau sur cent quatre vingt, à quoi si l'on ajoute les avaries, les risques peuvent être d'un & demi pour cent : les assureurs content un vaisseau perdu sur cent.

m) Les Hollandois l'emportent à cet égard sur toutes les nations de l'Europe : le cabotage qu'ils exercent sur les côtes de France est le fruit de leur économie ; le fret sur les vaisseaux hollandois coûte un sixième moins que sur les vaisseaux françois, cependant la construction des vaisseaux françois est plus solide, sur tout par le devant, & les vaisseaux hollandois dureroient moins qu'ils ne font, si on n'en prenoit pas un si grand soin. Dans les gros temps, s'ils sont près des côtes, ils sont plus sujets à périr que les vaisseaux françois, parce

te de la route des Indes orientales par le Cap de Bonne Esperance, & aux Espagnols la découverte des Indes occidentales. Les François ont voulu s'approprier l'une & l'autre; ils prétendent, sur la foi de quelques historiens, qu'avant que Jean de Béthencour, gentilhomme Normand, eut fait en 1417 la conquête des îles Canaries, les François avoient pénétré jusqu'à la côte d'or: ils prétendent encore qu'un pilote de Biscaye avoit été jetté par la tempête, en 1484, sur les côtes d'une des îles de l'Amérique: mais ces faits sont peu constatés. Quoi qu'il en soit, ces découvertes ont donné naissance à un nouveau commerce, dont les difficultés & les risques ont demandé de fortes entreprises, & ont fait naître ces associations de

qu'il dérivent d'avantage, ce qui les oblige à mouiller, & leur salut depend alors de bons cables. Pour juger des sommes considérables que les Hollandois font circuler par le moyen de cette seule branche du commerce d'économie, il suffira de savoir que les frais de voyage d'un vaisseau qui part de Batavia pour la Hollande, montent à soixante mille florins. Ce gain que produit le fret n'est pourtant réel que pour une nation qui ne peut pas employer chez elle les hommes dont elle fait des matelots: car si ces hommes pouvoient trouver dans le pays le travail nécessaire à leur subsistance, le commerce d'économie seroit une perte réelle: les François perdroient certainement à le faire.

riches négocians qu'on appelle *Compagnies*. Ces compagnies sont octroyées ou privilégiées par le Souverain, à condition de suivre certains réglemens, & de payer un certain droit. Communé-

*) On appelle actionnaires tous ceux qui ont des actions : communément ils n'ont voix délibérative, dans les assemblées de la compagnie, que lorsqu'ils en ont un certain nombre, & ils ne peuvent être élus Directeurs, que lorsqu'ils en ont un plus grand nombre. On peut s'intéresser de deux manières aux entreprises d'une compagnie, ou par une action simple, & alors on court tous les risques, & on participe à tous les profits ; ou par une action rentière, & alors on a pour sûreté de son capital tous les fonds de la compagnie, on ne court aucun risque, mais on ne participe point aux profits ; on ne jouit que d'un intérêt fixe, que la compagnie paye à ses créanciers. La part du profit, qui revient aux actionnaires, est ce qu'on appelle dividende. Il y a à cet égard différens réglemens qui limitent le profit des actionnaires : c'est ainsi que la compagnie du Mississippi n'accordoit une part dans ses profits qu'à ceux qui avoient 50 actions, & ne payoit à ceux qui en avoient moins, qu'un intérêt de 3 à 4 pour cent. La compagnie du Sud en Angleterre fit la même chose. L'une & l'autre éprouverent les fâcheuses suites de cet arrangement : l'agiotage vint rehausser le prix des actions au-delà de ce qu'il étoit possible d'imaginer, & les actionnaires en achetèrent à tout prix pour compléter le nombre des 50 dont ils avoient besoin pour avoir part aux profits de la Compagnie.

o) De toutes les compagnies Hollandoises, & même de toutes celles de l'Europe, la plus riche & la plus fameuse est celle des Indes orientales. Quelques négocians de la Zeelande équipèrent en 1592 un vaisseau, qu'ils vouloient y envoyer : il devoit prendre cette route

ment la somme totale, destinée à l'entreprise, est divisée en plusieurs petites sommes, qu'on appelle actions "). Les compagnies de commerce, les plus florissantes sont celles des Hollandois *), &

si peu connue par le Nord de la Tartarie, & doubler ensuite le Japon pour arriver à la Chine. Cette entreprise ne réussit pas : mais peu après ces mêmes négocians se déterminèrent, avec quelques autres, à équiper quatre vaisseaux, qui doublerent le Cap de Bonne-Esperance, & arriverent heureusement aux Indes ; ils furent de retour au bout de deux ans & quatre mois, & rapportèrent quantité de marchandises, dont la vente cependant ne leur donna aucun profit. Malgré ce mauvais succès, il se forma une compagnie à Amsterdam, qui fit partir huit vaisseaux : ceux-ci firent, à leur retour, des profits considérables ; & c'est ce qui porta les États-Généraux à établir, en 1602, la célèbre compagnie des Indes orientales, avec le privilège exclusif de faire le commerce des Indes, depuis le Cap de Bonne-Esperance jusqu'aux extrémités de la Chine. Le premier fonds de cette compagnie fut de 6459840 florins : Amsterdam y contribua le plus ; les négocians de cette ville fournirent la somme de 3674915 florins : la Zeelande en fut pour 1333882 florins ; Delft pour 70000 florins, Rotterdam pour 177400 fl., Hoorn pour 266868 florins, & Enckhnyfen pour 536775 fl. Avec cette somme on équipa deux flottes, l'une de quatorze vaisseaux, qui partit au mois de Février 1603 ; & l'autre de treize qui mit à la voile au mois de Décembre de la même année. En 1610 les profits furent répartis aux intéressés ; ils monterent à 75 pour cent ; & peu de temps après une seconde répartition rendit 50 pour cent. Cette compagnie est devenue redoutable en Orient : elle a eu jusqu'à 160 vaisseaux de 30 à 60 canons. Son premier

comptoir est à Batavia, où il y a une garnison de mille hommes, & où réside le Gouverneur général: les principaux comptoirs, après celui de Batavia, sont à Tayowan dans la Chine, à Nangisacki dans le Japon, à Malaca, à Surate, à Amboine, à Ianchy, aux îles Moluques, à Atchin, à Ariacan, à Wingurla, à Ispahan en Perse, à Ceylon, sur la côte de Coromandel, à Palembang, &c. Tous ces comptoirs sont obligés d'envoyer, toutes les années, leurs comptes à Batavia & à la Chambre des Dix-sept en Hollande. Le lieu de rassemblement pour les vaisseaux, qui vont ou qui reviennent, est au Cap de Bonne-Esperance. La direction de cette compagnie est entre les mains de soixante personnes divisées en six chambres: de ces chambres on forme une direction générale, qui est chargée de veiller aux intérêts communs, & qui est composée de 17 personnes. Ces directeurs résident, pendant six années consécutives, dans la ville d'Amsterdam, & les deux années suivantes elles tiennent leurs séances à Middelbourg. A l'expiration de l'octroi, la Compagnie est obligée d'en solliciter un nouveau, & ce renouvellement lui coûte toujours beaucoup: en 1647 elle paya aux Etats Généraux la valeur de 1600 mille livres de France; depuis elle a payé encore plus. Elle a contribué quelquefois aux besoins de l'Etat: elle paye en Hollande les droits d'entrée sur toutes les marchandises des Indes, & 76 mille florins par abonnement pour les droits de sortie. Outre les marchandises de toute espèce qu'elle tire des Indes, elle fait le commerce exclusif des épiceries, & en débite deux fois plus aux Indes qu'en Europe. Elle fait vendre ses marchandises dans les villes, qui forment ces six chambres: lorsqu'on en vend 100 tonneaux à Amsterdam, on en vend 40 à Middelbourg, 30 à Rotterdam, 10 à Delft, autant à Hoorn, & à Enckhuyfen. Toutes ces marchandises se payent en argent de banque; la vente s'en fait deux fois l'an: la pre-

miere en octobre, novembre & decembre ; la seconde en février, & avril : il y a pourtant quelques exceptions pour quelques especes de marchandises. Les vaisseaux qui reviennent des Indes partent de Batavia ; le premier envoi est de la fin de novembre ou du commencement de decembre : ceux du second envoi partent six semaines après les premiers, parce qu'ils attendent les vaisseaux qui reviennent de la Chine, du Japon, & de Bengale : ils relâchent tous au Cap de Bonne-Espérance, où ils restent à l'ancre cinq à six semaines, & arrivent en Hollande en Juillet & Août. La compagnie a dans les Indes pleine souveraineté, le pouvoir législatif, le droit d'envoyer des Ambassadeurs, de faire battre monnaie, de contracter des alliances & de faire la paix & la guerre. Le Gouverneur général vit avec la splendeur d'un prince fort riche. Les actions de cette compagnie ne furent dans leur origine que de 500 livres de gros, ou de 3000 florins argent de banque ; elles ont valu depuis jusqu'à 650 pour cent, c'est à dire qu'une action a valu jusqu'à 19500 florins. Pendant la guerre de 1672 elles tomberent à 250 pour cent, c'est à dire à 7500 florins : en 1765 elles valoient 414 c'est à dire que l'action représentoit un fond de 12420 fl. argent de banque. Depuis 1605 jusqu'en 1661 la répartition annuelle fut, l'une portant l'autre, de trente pour cent ; ainsi dans l'espace de cinquante six ans le profit rendit quatorze fois le capital, & cela malgré les guerres qu'il fallut soutenir pour chasser les Espagnols & les Portugais, & malgré les frais énormes des établissemens. Les profits ont bien diminué depuis. Ce qui a contribué à faire décheoir la compagnie de son ancienne splendeur, c'est 1) la trop grande étendue de ses possessions, 2) l'abondance excessive des productions de l'Orient, 3) le défaut d'économie, 4) le relâchement des employés, 5) la concurrence des autres nations, & 6) la perte de beaucoup de vaisseaux. Ce dernier

article mérite beaucoup d'attention: on a attribué ces pertes au manque de bons officiers de mer, au peu de soin qu'on prend pour la conservation des équipages, à ce qu'on charge trop les vaisseaux, au défaut de précautions pour éviter les ouragans de certaines saisons, à ce que les pilotes hollandois ancrent mal, & enfin à la construction particuliere des vaisseaux de cette nation. Quant à cette dernière raison, il faut remarquer que la compagnie n'a jamais pu faire construire d'autres vaisseaux à cause des atterages en Europe. Quoiqu'on ne puisse accuser les Directeurs, comme on le fait en France & en Angleterre, de s'enrichir aux dépens des intéressés, on peut leur reprocher de n'avoir pas soin qu'il regne une meilleure police dans leurs comptoirs aux Indes. Les gens au service de la compagnie font serment de ne pas commercer pour eux: mais ils faussent leur serment. On impute aux capitaines de vaisseaux de vendre aux Indiens jusqu'aux cables qui se trouvent dans leurs approvisionemens.

On estime les envois de la Compagnie à deux ou trois millions, & les retours à seize ou dix sept; par où il paroît que les dépenses sont trop fortes, sans quoi les répartitions seroient plus considérables. Il paroît encore par-là, que la Compagnie fait valoir les productions de l'industrie Indienne aux dépens de l'industrie Européenne. Pour remédier à tous ces abus, il faudroit commencer par faire observer une bonne police, introduire une juste subordination, récompenser le mérite, punir les coupables: il faudroit que les équipages fussent plus forts, que les Officiers de vaisseaux fussent distingués par des titres, afin d'engager des gens de famille à servir la compagnie; au lieu d'un maître de navire & de cinq pilotes il vaudroit mieux avoir un capitaine, deux lieutenants, & un pilote qui en auroit deux sous lui. Il faudroit encore qu'on empêchât les particuliers de surcharger de leurs marchandises la quille

des vaisseaux, ce qui est très fréquent. Mais ce qui seroit encore plus nécessaire, ce seroit que la compagnie eût un établissement en deça de l'Equateur, afin que les vaisseaux puissent s'y rafraichir; en allant droit d'Europe au Cap ils font un trop long trajet, pour que l'équipage arrive en bonne santé. Peut-être seroient-ils bien de relâcher à Saint-Jago, & dans certaines saisons de ne pas même toucher au Cap; il faudroit interdire aux vaisseaux depuis la mi-May jusqu'à la mi-Août l'entrée dans la baye de la Table; & comme pendant cet intervalle il faudroit un autre port sur les côtes d'Afrique, on pourroit se servir de la baye de Falso, qui est à leur bienfiance. S'il étoit permis aux Hollandois de prendre de l'eau à sainte Hélène, & de s'y pourvoir de vivres & de pâture, leurs équipages souffriroient bien moins, & le bétail seroit mieux conservé: on a aussi pensé à l'île de l'Ascension.

La compagnie Hollandoise des Indes occidentales fut établie en 1621. Son commerce exclusif devoit s'étendre le long des côtes d'Afrique jusqu'au Cap de Bonne-Esperance, & en Amérique depuis la pointe méridionale de Terre-Neuve jusqu'au détroit d'Anian. Peu après son établissement, elle devint plus puissante que la compagnie des Indes Orientales, parce qu'elle possédoit en Amérique, outre le Brésil, plusieurs îles très-importantes. Elle prit aux Espagnols & aux Portugais 545 vaisseaux, dont les charges furent estimées 90 millions de fl. Elle avoit armé 800 vaisseaux pour la guerre ou pour le commerce, & la dépense monta à 45 millions. Si la Compagnie eût trouvé au Brésil les mines d'or & de diamans ouvertes, comme il arriva aux Espagnols, lorsqu'ils s'emparèrent du Mexique & du Pérou, où les habitans savoient l'art de travailler aux mines; ou du moins si elle n'eût pas réparti tout le produit de ses prises entre les intéressés, mais qu'elle en eût employé une partie à étendre & à

des Anglois *) : celles des François *)

fortifier les colonies du Brésil, elle n'eût pas été obligée de se séparer. Mais ne pouvant maintenir de si vastes possessions, & s'étant engagée dans des dépenses excessives, elle fut obligée de renoncer à son entreprise. Une autre compagnie, formée des débris de la première, entra dans les mêmes droits, & fut composée des anciens participans & de leurs créanciers. Son premier fonds fut d'environ 630 mille florins : Amsterdam y entra pour quatre neuvièmes, la Zeelande pour deux, la Meuse, & la West-Frise, chacune pour un neuvième, la Frise & Groëningue ensemble pour un. L'assemblée générale se tient six ans de suite à Amsterdam ; & ce temps expiré deux ans à Middelbourg. L'administration est dispendieuse. En conformité des réglemens qui furent donnés, il ne fut permis qu'à la Compagnie de faire le commerce des côtes d'Afrique : pour faire celui de Surinam, il falloit lui payer trois florins par Last de la charge des vaisseaux qui y vont, & qui en reviennent ; & pour faire le commerce de Curassao on devoit lui payer deux & demi pour cent de la valeur des marchandises qu'on y envoie & qu'on en retire. Les principaux établissemens de cette compagnie sont au Cap verd, à la côte d'or, à Curassao, & dans les nouveaux Pays-Bas, situés entre la Virginie & la Nouvelle - Angleterre. Les actions de cette compagnie, qui étoient dans leur origine de six mille florins argent de banque, ont valu jusqu'à 95 pour cent, c'est à dire près du double. Dans la suite elles sont tombées jusqu'à 19 pour cent, & remontées dans la dernière guerre à 40 ; en 1765 elles valoient 36. Par le renouvellement de l'Oùtroi en 1730 les Etats accordèrent à tous les habitans des sept provinces la liberté de négocier, moyennant une certaine redevance, le long des côtes occidentales de l'Afrique, à l'exception d'un

ont souffert beaucoup de changemens : les

district de 60 lieues renfermant les forts & les loges. En 1734 cette clause fut levée, & la permission accordée pour toute l'étendue des limites prescrites dans l'octroi : il en est de même pour le commerce des Hollandois aux Iles de l'Amérique, & avec la Compagnie du Levant.

Il y a encore en Hollande quelques autres compagnies, qui ont leurs réglemens, & que l'Etat protege & dirige en quelque façon, mais qui n'ont point de privilège exclusif : telles sont la compagnie du Nord, celle de la mer Baltique, celle pour la pêche de la nouvelle-Zemble, celle du détroit de Davids & du Groenland, la compagnie du Levant, &c. Cette Compagnie du Levant est dirigée par une Chambre composée de huit Directeurs, d'un secrétaire, d'un visiteur de vaisseaux, &c. Elle a le droit d'inspection sur tous les vaisseaux qui partent pour la Méditerranée, & retire, au départ & au retour, un florin par last, & deux pour cent de toutes les marchandises venant de Smyrne & d'Alep. Les vaisseaux partant pour la Méditerranée doivent être au moins de 180 Lasts, de 24 Canons, & de 50 hommes d'équipage, & doivent partir au moins deux de compagnie.

p) La compagnie Angloise des Indes orientales tient le second rang, & tiendrait le premier si celle de Hollande ne faisoit le commerce exclusif des épiceries. Sa fondation est de 1599, & les quatre premiers vaisseaux partirent en 1601. Le service que les Anglois rendirent aux Perses, en chassant les Portugais de l'île d'Ormus, favorisa beaucoup leur commerce. Ce fut sous le regne de Charles II. que cette compagnie obtint le plus de faveur, & eut le plus de succès : toutes les cessions qui lui furent faites, la firent monter à un degré étonnant de puissance & de richesses : en 1674 on lui céda l'île de St. Hélène, qui devint l'entrepôt & le lieu de

rafratchissement. Ses actions ne furent d'abord que de 50 livres St: elles doublerent en 1676, parce qu'une partie des profits fut réunie au principal. En 1685, une des meilleures années, la vente rendit près de 270 mille livres st. & il resta au magasin pour la valeur de 67 à 68 mille livres St. de marchandises: la répartition pour les actionnaires fut de 25 pour cent. Le premier fonds de la compagnie étoit de 369891 l. St., en 1685 il fut de 739782 l. st.: & en y joignant les effets qui lui appartenoient, ce fonds étoit de 1703422 l. st. ce qui faisoit une augmentation de 130 pour cent. Différens malheurs qui arriverent à cette compagnie, & la guerre de 1689, la mirent à deux doigts de sa perte. Il fallut établir en 1698 une nouvelle compagnie, qu'on réunit à l'ancienne en 1702. Guillaume III lui donna une charte, & ses succès furent si rapides que son commerce sur-passa en quelque maniere celui de la première. Pour être membre de cette compagnie il faut être Anglois, ou se faire naturaliser, & payer un droit de cinq livres st. en se faisant recevoir. Tous les ans on élit un Gouverneur, un député-Gouverneur, & 24 Assistans. Pour être Directeur il faut avoir deux mille livres st. dans les fonds de la compagnie, & il en faut avoir 500 pour avoir voix dans les assemblées. La compagnie n'a en propre que quelques petits vaisseaux, dont elle se sert aux Indes: les autres vaisseaux appartiennent à des particuliers, & elle les affrète. Les envois sont de l'or en lingots, des louis de France, des pistoles d'Espagne, de l'argent en barres, des piastras, &c. cela fait ordinairement les trois quarts de la cargaïson; le reste consiste en plomb, en-ser, en canons, en poudre à canon, en mèches, en draps, en vif argent, en corail brut, en acier, en cuivre, en cordages, en étoffes de laine, en bas. &c. Les retours sont en poivre, en drogues, en café, en coton filé, en étoffes, en soies crues, en porcelaine, en thé, en salpêtre.

on accuse la Compagnie de vendre cette dernière marchandise presque au double de ce que les négocians, si le commerce étoit libre, pourroient la vendre. Les principaux établissemens sont à Surate, au Golfe de Bengale, en Perse, & sur les côtes de Coromandel. La Compagnie a encore des comptoirs à Ispahan, à Gamron, à Guzurate, à Amadabat, à Cambaye, à Calicut, à Agra, à Granganor, à Ougli, à Canton, à Tunquin, &c. Bombaie appartient en propre à la compagnie: le port de cette ville est un port franc: mais l'endroit le plus important est Madras, situé à 30 miles de Pondichéri: le Gouverneur y réside. La nouvelle compagnie prêta à l'Etat, lors de son établissement, deux millions de livres st. à huit pour cent, & après qu'elle fut réunie à l'ancienne, les deux compagnies, s'en formant plus qu'une, prêterent à l'Etat, la sixième année du règne de la Reine Anne, 1200 mille livres st. Par un acte de la troisième année du règne de Georges II, l'intérêt de cette dernière somme fut réduit à 4 pour cent; en 1749, à trois & demi; & en 1757 à trois. Outre ce prêt, la Compagnie en fit un autre dans la même année de 200 mille livres st, qui ne devoient point porter d'intérêt; & dans la dix-septième année de ce règne elle prêta à l'Etat un million à trois pour cent. Comme les actions du premier Stock ou capital, qui fut de deux millions, & dont la compagnie paye aux actionnaires 7 pour cent, sont plus lucratives que les autres, elles circulent sur le pied de 180 à 190 livres sterl, quoiqu'elles n'aient été dans leur origine que de 100. La dernière prolongation de la compagnie est de 1744; à la faveur d'un prêt d'un million de l. st. à trois pour cent, son privilège qui devoit expirer en 1766, fut prolongé jusqu'en 1780.

Ce ne sont pas les vaisseaux de la compagnie qui font le commerce d'Inde en Inde; elle laisse presque tout

ce commerce à des particuliers de Madras, à ses Directeurs, & à ses commis. On en peut juger par le produit de la douane de Madras; toutes les marchandises qui y entrent, & qui ne sont pas pour le compte de la Compagnie, payent cinq pour cent de droits d'entrée, & ce produit monte à plus de 80 mille pagodes. La Compagnie doit, en vertu de ses réglemens, charger en marchandises, du cru d'Angleterre, la valeur de dix pour cent de tout ce qu'elle charge: il lui est encore enjoint de ne pas charger au delà de 300 mille l. st. en matières d'or ou d'argent, & de prouver, six mois après le retour de ses vaisseaux, qu'elle en rapporte autant: elle ne remplit ni l'un ni l'autre de ces engagements. Quant à l'état de ses revenus & de ses fonds les auteurs anglois ne sont pas d'accord: l'esprit de parti & l'intérêt répandent de l'incertitude sur les rapports des personnes les plus instruites. Le détail suivant, s'il n'est pas entièrement exact, suffira cependant pour donner une idée de la richesse de cette Compagnie. Les revenus de 1765 furent 1) de Bahar 700 mille livres Sterling; 2) de Bengale 1875 mille; 3) du pays de Burdwan 625 m. 4) du péage de Calicutta 18750. 5) en droits sur le betel, le sel, & le tabac 112500. 6) une dette payée de 562500. Somme, 3893750 l. st. Les dépenses de la même année furent pour 1) l'armée 585 mille, 2) les munitions de guerre 40 m. 3) la marine, 45 m. 4) la liste civile 200 m. 5) les fortifications 100 m. 6) les bâtimens & les barraques 75 m. 7) le Roi 325 m. 8) le Nabab 667500. 9) des dettes payées 900 m. 10) des bonifications 262500: Somme 3200 m. l. st. L'excédent est donc de 693500 l. st. Si l'on ajoute à ce surplus 450 m. l. st. que doit le Nabab d'Arcote, 250 m. que doivent les François pour l'entretien des prisonniers, 200 m. en marchandises dans les magasins de la Chine, 650 m. en marchandises envoyées aux Indes, & 6800 m. pour les immeubles & les marchan-

dites que la Compagnie possède en Angleterre : on voit que la Compagnie est riche de 8350 m. l. st. & d'un revenu considérable. Mais s'il est vrai qu'elle doit à son tour 8232500, cet édifice n'est pas aussi solide qu'il le paroît ; car le revenu dépend de tant de circonstances différentes qu'on ne peut pas y faire fond.

La Compagnie envoie tous les ans, l'un portant l'autre, vingt sept vaisseaux aux Indes ; elle en envoya autant une de ces dernières années, savoir cinq à Bengale chargés de marchandises achetées pour 95 mille l. st. & vendues pour 125 m ; deux à Madras, dont la charge coûtoit 21 m, & la vente rendit 28 m ; cinq à Bombaie, dont la charge revenoit à 150 m, & la vente produisit 200 m, quinze pour la Chine, dont la charge 210 m, & la vente 280 m : outre cela la Compagnie envoie encore à la Chine 400 Lasts de poivre, qui ont coûté 50 m, & qui en rendent 100 m. Le profit fut donc de 207 m. l. st. Ces mêmes vaisseaux de retour en Angleterre avoient chargé, savoir ceux de Bengale en marchandises pour 540 m prix d'achat, & 1175 prix de vente ; ceux de Madras pour 136 m. prix d'achat & 200 m. prix de vente ; ceux de Bombaie pour 175 m. prix d'achat & 250 m prix de vente ; & ceux de la Chine pour 450 m. prix d'achat, & 1800 m. prix de vente : le profit fut donc de 2124 mille livres sterling. Ces marchandises avoient payé en Angleterre 600 m. l. st. de droits d'accise, & le fret avoit coûté 432 mille.

Pour donner encore une idée de ce qu'il en coûte à la Compagnie pour l'entretien des Gouverneurs, des Directeurs, Présidens, &c. : je rapporterai ici que le Président de la nation Angloise à Surate, qui a l'inspection sur tout le commerce de la Compagnie dans les parties septentrionales de l'Inde, a 300 l. St. d'appointemens, sa maison & sa table payées ; il a une vaisselle aux dépens de la Compagnie, il tire de gros profits du commerce qu'il fait, il ne sort jamais que bien ac-

compagné; en cérémonie il se fait traîner par des bœufs qui vont l'amble, & qui marchent plus vite que des chevaux: & préside au conseil, composé du teneur de livres, du pourvoyeur des vaisseaux, & de quelques facteurs.

La Compagnie Angloise d'Afrique fut d'abord gouvernée comme celle des Indes orientales: son privilège étoit exclusif; elle avoit un gouverneur & des directeurs: chaque année elle envoyoit dix à douze navires, du port de 150 tonneaux ou environ, qui chargeoient des ouvrages de fer, de la poudre à canon, des toiles de coton, &c. & rapportoient de la poudre d'or, des dents d'éléphants, de la cire, des cuirs. Outre cela elle faisoit la traite des Negres pour les colonies de la Jamaïque, des Barbades, &c. Ce premier établissement est de l'année 1661. Sous le regne de Guillaume (la neuvième année) toutes les possessions de cette compagnie lui furent confirmées: mais on ouvrit en même temps ce commerce à tous les sujets de l'Angleterre; il ne resta plus qu'un certain droit à payer à la Compagnie, qui se chargea de l'entretien des troupes & des forts: l'or & les Negres furent cependant exemptés de ce droit, & on accorda à tous les particuliers de faire le commerce de l'or, & la traite des Negres, sans rien payer à la Compagnie: ce sage règlement fit qu'au lieu de six-mille Negres qu'elle enlevait dans les meilleures années, cette traite passa dans la suite beaucoup au delà de vingt mille, & alla même jusqu'à trente. Pour encourager la Compagnie, l'Etat lui fit annuellement une gratification de dix mille livres st. Ces arrangemens durèrent jusqu'en 1750, où l'on introduisit une nouvelle forme de régie: la Compagnie fut comme dissoute, & l'Etat lui remboursa 1121421 l. 3. sh. 3 d. st. par forme de dédommagement. Le long de la côte d'or, les Anglois se sont rendus maîtres de l'île d'Anamabou, qui étoit autrefois le rendez-vous général des vaisseaux de toutes les nations qui font le commerce de l'Afrique.

La Compagnie du Sud, formée en 1710, obtint le commerce exclusif de l'Amérique le long des côtes orientales & occidentales des colonies Espagnoles: elle se chargea de l'acquit de neuf millions de dettes nationales, dont l'intérêt fut assigné à six pour cent. A la paix d'Utrecht, la cession que lui fit la France de *l'assiento*, lui donna une nouvelle vigueur. En 1723 les sommes que l'Etat lui devoit, montoient à 33802483 L. st.: la moitié de cette somme fut regardée comme un emprunt de la Compagnie, & les créances de cette moitié furent appelées annuités de la mer du Sud; on leur assigna un intérêt de cinq pour cent jusqu'en Juin 1727, & depuis cette date jusqu'à l'entier remboursement un intérêt de quatre pour cent: l'Etat faisoit pour cet effet à la Compagnie une remise annuelle de 845062 livres st. L'autre moitié fut déclarée capital ou Stock de la Compagnie: les profits de son commerce devoient être partagés entre les actionnaires, avec ce qui resteroit de l'argent payé par l'Etat pour les annuités. La Compagnie obtint, en même temps, de celle des Indes orientales la permission de faire le commerce de Madagascar, & elle fut envahir celui des colonies Espagnoles de l'Amérique, par la permission qu'elle avoit obtenue, à la paix d'Utrecht, d'y envoyer tous les ans un vaisseau de 500 tonneaux chargé de marchandises qui devoient y être vendues en temps de foire; droit que le traité d'Aix la Chapelle ne lui laissa plus que pour quatre années.

La Compagnie Angloise de Turquie ou du Levant fut établie dans les dernières années du regne d'Elisabeth. Jacques I. lui donna en 1606 de nouveaux réglemens, & lui accorda beaucoup de privilèges. Il fut statué que tout marchand n'ayant pas 26 ans, & n'étant pas sorti d'apprentissage, ne pourroit être reçu dans la Compagnie, que l'année après, en payant 25 liv. st, que ceux qui auroient au dessus de 26 ans en payeroient

so, que les enfans des intéressés, les associés, & les apprentifs, qui auroient servi l'espace de trois ans, pourroient être admis à la fin de leur apprentissage moyennant 20 Schelings. Dans la suite le Roi Charles ordonna que personne, demeurant en deçà de 20 miles de Londres, ne pût y être admis, qu'il ne fût bourgeois de Londres; on exclut encore les détailliers. Cette Compagnie, qui n'avoit point de caisse commune, étoit composée d'un certain nombre de négocians qui trafiquoient chacun pour leur compte; ils n'étoient tenus que d'observer quelques réglemens, & de payer quelques droits, dont le produit étoit destiné aux dépenses & aux affaires communes. On lui accorda le droit de présenter à la Cour, l'Ambassadeur que le Roi d'Angleterre envoie à la Porte, & d'élire les Consuls de Smyrne & de Constantinople. En 1754 cette compagnie, qui avoit ses amis & ses ennemis, fut séparée en quelque façon: son commerce fut ouvert à tous les negocians, par un Bill du Parlement du 24 Juin, moyennant 20 l. St. une fois payés: permis à eux de faire le commerce du Levant comme bon leur sembleroit, de faire partir des vaisseaux de tel port qu'ils jugeroient convenable, pourvu qu'ils observassent les réglemens publiés sur les marchandises de contrebande pour la sortie & pour l'entrée, &c. Il est bien sur que l'intérêt de l'Angleterre demandoit que ce commerce fût rétabli: il dépérissoit entre les mains de cinquante gros negocians de Londres, dont il n'y en avoit que quarante qui envoyassent des marchandises au Levant, ce qui ne pouvoit que faire porter fort haut en Angleterre celles du Levant, & mettre les françois en état de pousser leur commerce aux échelles. Ce commerce du Levant occupe environ 25 vaisseaux, qui depuis la sixieme année du regne de George I n'osent charger que dans les ports du Grand-Seigneur. Les envois sont en draps, en serges, en étain, en plomb, en cochenille, & en argent: les re-

tours sont en soie crue, en noix de galle, en poil de chevre, en coton, en maroquins, en cendres, en savon, en gommés, en drogues, &c.

La Compagnie de la Baye de Hudson fut établie en 1670. On lui accorda en pleine & perpétuelle propriété toutes les terres voisines de cette baye, ainsi que le commerce exclusif des pelleteries. Son premier fonds ne fut que de 10500 livres St: les profits furent immenses: elle les cacha avec soin, & s'en servit à tripler ses fonds en 1690. Elle fit une opération semblable en 1720: & son fonds se trouva alors de 103500 l. st. Le nombre de ses actionnaires n'est que de 90, & on l'accuse de n'avoir pas fait tout le commerce qu'elle auroit pu faire, pour tirer de plus grands profits avec moins de peine & de risques.

Outre ces Compagnies, il y en a encore d'autres en Angleterre: parmi ces associations de négocians une des plus anciennes est celle qu'on appelle compagnie de Hambourg. Il y a une compagnie de Moscovie, une du Nord autrement dite de l'Est, une de la Baltique, une du Groenland, une pour la pêche du hareng, &c. Nous serions trop longs si nous entrions dans le détail de l'état & des opérations de ces Compagnies: nous ne nous sommes peut-être que trop étendus sur les autres.

q) Il faudroit un ouvrage entier pour donner une idée des compagnies françoises, & des révolutions qu'elles ont souffertes. Le premier établissement de la Compagnie des Indes orientales est de 1664; on ne peut rien voir de plus beau que les réglemens qu'on lui donna: malgré cela elle ne put se soutenir. L'établissement de la Compagnie des Indes occidentales ne fut pas plus heureux: au bout de dix ans les patentes furent révoquées, le Roi remboursa les actionnaires, & réunit à son domaine toutes les îles & terres qu'il avoit cédées à cette compagnie. En 1717 on établit la Com-

pagnie d'Occident, à laquelle on incorpora celle du Canada, & l'année suivante celle du Sénégal: peu après on y joignit encore celle d'Orient, celle de la Chine & celle de St. Domingue. Ces différentes compagnies réunies prirent le nom de Compagnie des Indes: à cet établissement se joignit en 1719 le fameux Système, ou négoce des actions du Mississipi. On crut alors que cette compagnie avoit atteint le plus haut degré de fortune: on lui confia en 1720 l'administration de la banque royale; & le Sieur Law qui n'avoit point été écouté en Angleterre, & qui s'étoit retiré en France après avoir tué Wilfon en duel, en fut déclaré directeur général. Ce Law n'étoit point un fripon, & on ne peut l'accuser d'avoir conçu des projets impossibles, mais il fut trompé. Il étoit riche en arrivant en France, il quitta pauvre, & mourut endetté. Aujourd'hui bien des mystères d'iniquité sont éclairés, quoique certaines anecdotes aient échappé à la presse. Les billets de banque ayant perdu leur crédit, les actions de la Compagnie perdirent le leur bientôt après. Il fallut recourir à toutes sortes de moyens: Law se sauva, quand il les eut épuisés, les directeurs en second furent démis de leur charge, & on examina les manœuvres de quelques agioteurs. On distingua, le plus qu'on put, les actionnaires dont les actions représentoient des fonds réels & effectifs, de ces agioteurs dont la fortune rapide n'étoit due qu'à la fourberie ou au fanatisme; on fit partir plusieurs Sous-directeurs, écrivains, & commis pour aller travailler aux cargaisons des vaisseaux destinés au commerce de la Compagnie, à qui l'on avoit donné de nouveaux directeurs. En 1731 la Compagnie remit au Roi le Mississipi. Depuis elle a joui en propre des établissemens qui sont dans les Indes orientales & en Afrique, & c'est au port l'Orient qu'elle a fait faire ses embarquemens, & qu'elle a ses magasins. Relevée de ses malheurs, elle fit bientôt de riches retours:

dès l'année 1734 la vente au port l'Orient produisit dix-huit millions, & en 1740 vingt-huit. Pondichéri, situé sur la côte de Coromandel, & le principal établissement des François, étoit la résidence du Gouverneur, & le centre du commerce. La Compagnie avoit des comptoirs à Ougli, à Odia, à Carcal, à Tiroumale, à Patnam, &c. Le Gouverneur devoit rendre compte de son administration aux directeurs & aux syndics, à qui il falloit envoyer tous les ans les livres de régie. Mais l'esprit de conquête ayant faisi M. Dupleix, gouverneur de Pondichéri depuis 1742 jusqu'en 1754, la Compagnie ne fit que des pertes, & son commerce fut au moment de sa ruine totale. M. Godeheu, qui du temps de M. Dupleix fut envoyé à Pondichéri, fit, inutilement tout ce qu'il put pour rétablir les affaires, & M. de Léry qui succéda au dernier dans la place de gouverneur ne fut pas plus heureux. La dernière guerre a de nouveau jetté la Compagnie dans de grands embarras. Le Roi, pour la soutenir dans ces momens de crise, lui fit présent, en 1763, de 12000 actions qui lui appartenoient, à condition que la Compagnie lui remit l'île Bourbon & l'île de France, que sa Majesté vouloit faire administrer, comme les autres colonies, par le département de la Marine. Avec cela le Roi déclara exclusif le privilège de la Compagnie, ordonna que les places de Directeurs & de Syndics fussent à vie, & supprima la charge de Commissaire royal. Cependant Chandénagor, qui étoit une place forte, est ouverte aujourd'hui; Pondichéry est détruit, ainsi que la plus grande partie des comptoirs sur terre ferme: est-il étonnant après cela que cette Compagnie n'ait pu se soutenir, & qu'il ait fallu en venir à la dissolution en 1769. Cette ressource devoit naturellement déplaire aux Hollandois, qui ont offert à la Compagnie un emprunt considérable à trois pour cent si cela pouvoit la soutenir. En général, le commerce des François éprouve beaucoup d'obstacles aux Indes: le Nabab

Danois), les Suédois), les Portugais '),

de Bengale a fait publier diverses ordonnances défavorables aux François, aux Hollandois & aux Danois, comme par exemple une défense aux tisserans de travailler, pendant quelques mois de l'année, pour d'autres que pour les Anglois; une défense aux Européens, dont les Anglois sont exceptés, de pénétrer dans les terres pour faire des achats; une imposition de nouveaux droits, &c. En ajoutant à cela le vice radical de toutes les Compagnies françoises, qui est le désir de recueillir trop tôt, & le peu d'harmonie entre les principaux intéressés, on ne sera pas surpris si leurs succès ne sont pas durables. Les bilans que la Compagnie a présentés aux actionnaires n'ont jamais donné un état réel. En 1756 le bilan annonçoit un fonds de 297 208 795 livres, mais en retranchant les fonds morts, les mauvaises dettes, le capital des rentes viagères au denier dix, ce fonds se trouvoit réduit à 138 215 725 livres. Une faute dangereuse que commit la Compagnie, ce fut de déterminer arbitrairement les dividendes, & de les porter trop haut: en 1722 ils furent de cent livres par action, ce qui faisoit une somme de 5600 mille livres, tandis que le revenu certain n'étoit que de 3300 mille, & il n'étoit pas possible de prendre le surplus sur les bénéfices du commerce.

r) Les Compagnies Danoises sont 1) la Compagnie des Indes Orientales, établie en 1616 par un Hollandois mécontent, nommé Bosthower: dès l'année 1618 elle équipa deux vaisseaux, & deux ans après elle acheta Tranquebar, & bâtit le fort de Dansbourg. En 1624 ses fonds ne montoient qu'à 189614 fl. Elle fut renouvelée en 1698, & subit en 1732 & en 1744 quelques changemens. Dans l'espace de quatorze années, depuis 1731 jusqu'en 1745, elle fit partir, pour la Chine & les Indes Orientales, trente & un vaisseaux, dont la char-

les Espagnols *), & les Russes *) en ont aussi

ge en argent montoit à 3714535 écus Danois, & en marchandises à la valeur de 258938 écus: dans le même espace de temps, il entra dans les ports du Dannemarc vingt quatre vaisseaux, dont la charge en marchandises fut évaluée à 7470761 écus. L'état gagna autant que la Compagnie, puisque de ces riches retours le Dannemarc en exporta pour 6166432 écus. En 1735 cette Compagnie augmenta son fonds de 300 mille écus. Ce fonds est divisé en 1600 actions de 375 écus: c'est le Stock ou capital de la Compagnie: outre cela il dépend des actionnaires de s'intéresser, par des avances, aux vaisseaux qu'on fait partir. 2) La première Compagnie d'Islande, établie à Copenhague en 1619, ne se soutint pas longtemps: le Roi préféra en 1733 d'affirmer les vingt trois ports de cette île (y compris ceux des îles de Westmanoe) à différens négocians. Dix ans après d'autres négocians formèrent une nouvelle Compagnie qui obtint le commerce exclusif de l'Islande. Ce commerce consiste dans la pêche, surtout dans celle de la morue, dans l'huile de chiens de mer, & de veaux marins, en bas & gands de laine, en viande salée, en soufre, en gros draps appelés *Wadmil*, & en *Ederdon*. Les habitans sont dispersés le long des côtes, & ne s'étendent pas dans l'intérieur des terres au-delà de douze milles. La Compagnie est obligée de fournir aux habitans ce qui est nécessaire à leur nourriture, à la pêche, à la construction des vaisseaux & des maisons, &c. Le commerce se fait presque entièrement par échange, suivant le tarif de 1702. Les vaisseaux partent de Copenhague en mai & juin, & le trajet est de trois semaines: des dix neuf que la Compagnie envoie, quatorze sont pour Copenhague, & cinq pour Gluckstadt, d'où la cargaison passe à Hambourg. La Compagnie paye au Roi 16300 fl, & lui livre les faucons: elle ne

paye point de droits de sortie pour les marchandises qu'elle envoie en Islande: mais elle paye un pour cent de toutes celles d'Islande qui sortent de Copenhague, & l'acise de celles qui y sont débitées: elle est obligée de se servir de vaisseaux construits à Copenhague, & de n'exporter que des marchandises du cru du pays. Les réglemens qu'on lui a donnés sont très-sages, & celui de tous qui l'est le plus est le tarif des marchandises prises de part & d'autre. Le fonds est de 100 actions à deux-mille écus. 3) La Compagnie d'assurances fut établie en 1726 avec un fonds de 100 mille marcs. Les intéressés ne firent point d'avances, ils ne firent que s'engager en souscrivant. En 1748 les souscriptions furent portées à 600 mille écus. La Compagnie n'assure pas au-delà de 60 mille fl. sur les vaisseaux de la Compagnie des Indes, & la moitié moins sur les autres. Ses profits ont rendu neuf pour cent. 4) La Compagnie des Indes Occidentales & de Guinée se sépara en 1754, par l'ordre du Roi, qui acheta pour 2200 mille écus tous les établissemens de cette Compagnie, remboursa les actionnaires, & ouvrit à tous ses sujets le commerce de l'Amérique & de la Guinée. 5) La Compagnie du Groenland fut obligée de se séparer en 1734, & le Roi afferma ce commerce à un négociant nommé Severin. 6) La Compagnie générale s'établit en 1747: on lui accorda le privilège exclusif du commerce du Groenland & de la pêche de la baleine. Elle porte son poisson & toutes les marchandises de la Baltique dans tous les ports de l'Europe; elle fait le commerce du Levant, & la traite des nègres. Son fonds est de mille actions de 500 écus. 7) La Compagnie d'Afrique, établie en 1755, a divisé son fonds de 250 mille écus en 500 actions; son octroi est pour 40 ans: elle a le privilège exclusif de commercer le long des côtes d'Afrique depuis le 36^{me} degré jusqu'au 22^{me}.

5) Les Compagnies Suédoises sont: 1) la Compagnie

des Indes Orientales, établie en 1731, fait partir ses vaisseaux de Gothenbourg; elle paye à l'Etat pour chaque vaisseau qui met à la voile 50 mille écus, monnaie d'argent.

2) La Compagnie du Levant, qui avoit également son dépôt à Gothenbourg, ne subsiste plus: ce commerce est ouvert à tous les sujets des villes d'étape. 3) La Compagnie de la pêche du hareng & de la baleine, établie en 1744, fut renouvelée en 1754.

4) Les Compagnies Portugaises ne sont pas fort importantes. En 1723 on établit celle d'Afrique, dont l'objet étoit la traite des Nègres pour le Brésil, & en 1755 celle de Maragnan & de Para. Il y a bien quelques autres associations de négocians; mais elles n'ont point de privilèges, & ne dépendent que de ceux qui les forment.

5) Les Compagnies Espagnoles n'ont pas eu de grands succès. Celle des côtes de Caracos en Terre ferme, établie en 1728 pour le commerce du Cacao, a vu ses ennemis malgré l'utilité dont elle pouvoit être, & dont elle est: elle a son dépôt à St. Sébastien, son commerce est exclusif, à la permission près que les habitans des îles Canaries ont obtenue, d'envoyer, tous les ans, un vaisseau de régître sur les côtes de Caracos. La Compagnie de Saint Domingue est de 1756: elle a la permission d'envoyer tous les ans dix vaisseaux de régître dans la Baye de Honduras, & dans les ports de la province de Guatimala: son fonds est d'un million de patagons, divisé en actions. La Compagnie des îles Philippines, établie pour 20 ans en 1732, doit être séparée, puisque l'octroi expiré en 1752 n'a point été renouvelé.

6) En Russie, la Compagnie orientale pour le commerce de la Perse & de la Chine, établie à Moscow, & celle qui fut établie ensuite à Pétersbourg, sont des établissemens où la Cour a trop de part. Nous verrons plus bas ce que la Russie pourroit avoir d'avantages à cet égard.

établi chez eux. On a dit que les compagnies resserroient le commerce ; qu'elles ne pouvoient le faire à des conditions avantageuses à l'Etat, vu les frais considérables des établissemens ; enfin que des particuliers associés pour un commerce exclusif le rapportoient naturellement à leur intérêt propre, qui n'étoit pas toujours celui de l'Etat. Mais quand on pense que les entreprises sont fort coûteuses ; qu'un commerce où il y a beaucoup de risques à courir, n'est point un commerce qu'un seul particulier puisse entreprendre *), enfin qu'un commerce remis entre les mains de l'Etat est exposé à une foule d'inconveniens, on comprend que les associations de quelques négocians, qu'il est toujours aisé de tenir en bride, sont les seuls moyens de faire réussir les grandes entreprises. Il est vrai que l'utilité de ces associations se

2) Cela est surtout vrai pour le commerce des Indes : la nécessité de faire celui d'Inde en Inde, & par conséquent d'y avoir un entrepôt général, demande des fonds considérables, & de l'union ou du moins une espèce d'union qui rende les intérêts & les dangers communs : or cela est impossible sans compagnie. Un particulier qui négocieroit aux Indes où trouveroit-il un comptoir, & à qui s'en fieroit-il ?

3) L'agiotage fut une des causes principales de la ruine de la Banque royale & de la Compagnie du Mississippi : les actions de cette Banque furent dans leur origine de 500 livres, & elles monterent à 12000 : quand

roit plus grande s'il n'y avoit point d'actions, parcequ'il arrive toujours que les étrangers font indirectement ce commerce, par le moyen des actions qu'ils achètent & revendent: ce qui arrive plus aisément, si l'intérêt de l'argent se trouve chez l'étranger plus bas que dans le pays où ces compagnies se forment. Un autre mal que font les actions, c'est l'agiotage). L'écueil ordinaire des compagnies font le défaut d'économie, les dépenses excessives des établissemens, l'impatience de jouir du gain, le dégoût, & la méfintelligence.

§. XLIX.

Des Colonnies.

Comme il étoit difficile de faire un commerce avec des peuples qui n'avoient aucun

le credit baissa, & que la chute alloit éclater, on voulut les reprendre à 9000. Le Visa établi pour vérifier la quantité des billets, & des sommes, ainsi que pour fixer le remboursement, trouva le montant des effets présentés de 2 milliards 222 millions 597481 livres: on paya 1700 millions 733294 livres, & le Roi ne fut ainsi déchargé que de 521 millions 864187 livres; encore le Visa coûta-t-il neuf à dix millions, avec quoi on auroit pu retirer 150 millions en billets de banque au cours même de la place, qui ne donnoit que 69 livres 10 s. au plus, & 55 livres 10 s. au moins d'un billet de 1000 livres.

besoin des denrées & des marchandises qu'on pouvoit leur porter, il a fallu transporter au milieu d'eux des citoyens qui eussent de ces besoins, qu'ils pussent communiquer à ces peuples, & qui fussent, en même temps, tirer parti des avantages que la nature avoit accordés aux contrées qu'ils alloient habiter. Ces citoyens transplantés ont formé les colonies: ne pouvant suffire seuls au travail, il fal-

2) On peut diviser les colonies Angloises de l'Amérique en colonies des îles & en colonies de terre ferme: les îles sont Terre - Neuve, le principal établissement de la pêche; les Bermudes, propres à la culture des soies, & très commodes pour les vaisseaux qui passent d'Amérique en Europe, parcequ'ils peuvent y relâcher; la Jamaïque, la Barbade, la Barboude, St. Christophe, l'Anguille, Antigoa, Montsera, Nevis, Redonda, dont le sucre, le coton, le gingembre, le tabac, l'indigo, & le café sont d'un très-grand produit. La Jamaïque est le siège de l'empire Anglois en Amérique: le commerce interloppe, ou de contrebande, que les habitans de cette île font avec les Espagnols, leur vaut au delà de 600 mille piastras par an. Les colonies de terre ferme sont la Georgie, la Caroline, la Virginie, le Maryland, la Nouvelle Yorck, la Nouvelle Angleterre, la Pensilvanie, l'Acadie, le Canada, & la Baye de Hudson. On prétend que toutes ces colonies ont enlevé à l'Angleterre plus de 60 mille familles. En Afrique, les Anglois ont des colonies sur la cote d'or, où ils possèdent le Capo-Corso, Carlsfort, Coma Eniachan, James, Infuma, Simpa, & Zakonte: ou cela ils ont encore l'île St. Hélène. En Asie, le

lut leur chercher des aides, & on fit des esclaves. Il y a des colonies qui ne s'occupent que du commerce; il y en a d'autres que le commerce & la culture des terres occupent tout à la fois. Il ne faut jamais oublier qu'elles ne sont fondées qu'en faveur du pays dominant; c'est pourquoi les fabriques & les manufactures y sont déplacées. Les Anglois ¹⁾, les François ²⁾, les Espagnols ³⁾, les

colonies sont à Bombaye, à Madras, au fort St. David, à Cadulur, à Tegapatan, & au fort Marlborough dans l'île de Sumatra.

a) Les colonies françoises ne sont pas à beaucoup près aussi importantes, que celles des Anglois. En Asie, les François n'ont aujourd'hui que peu de chose. En Afrique ils ont l'île de Gorée, l'île Saint-Louis; le fort François dans le royaume de Juda, l'île Bourbon, & l'île de France. En Amérique, presque rien dans le Nord, si ce n'est quelques îles près du fleuve St. Laurent: vers le Golfe mexique ils ont la Martinique, la moitié de St. Domingue, la Grenade, la Guadeloupe, Marie Galante, & Bartholmé; dans l'Amérique méridionale une partie de la Guiane, l'île de Cayenne, &c.

b) Les colonies espagnoles sont très-considérables. Sur les côtes de Barbarie, les Espagnols ont Ceuta & Mafalquivir: ils ont les îles Canaries: en Asie les îles Philippines & les îles des Larrons: en Amérique ils possèdent le vieux & le nouveau Mexique, la Floride, la Californie, Terre Ferme, le Pérou, le Chili, la Tucumanie, la Patagonie, la terre Magellanique, le Paraguai, les îles Cuba, & Porto-rico, la moitié de St. Do-

Portugais ¹⁾, les Hollandois ²⁾, & les Danois ³⁾ ont des colonies en Asie, en Afrique, & en Amérique. J'ajouterai ici que si l'on a raison d'augmenter les possessions & les colonies en Amérique, il n'en est pas de même des Indes; & la raison en est claire; c'est qu'en Amérique on est sûr de trouver, dans une culture tranquille, & dans une terre féconde, un commerce assuré; au lieu que dans l'Inde on ne trouve presque qu'un terrain ingrat, des provinces entières frappées de stérilité, & des armées de brigands qui viennent enlever le peu qu'on peut recueillir. Qu'après cela le calcul de ces auteurs Anglois, qui soutiennent qu'un colon de

mingue, les îles Lucayes, quelques îles Caraïbes, les îles Marguarite, Tortua, & Trinité.

c) Les colonies portugaises sont établies sur l'Océan Atlantique dans les îles Açores, à Madere une des Canaries, dans les îles du Cap, & à St. Thomas. En Afrique, le Portugal possède Mazagan, quelques forts dans les royaumes de Loango, de Congo, & d'Angola, dans le Monomotapa, & sur la côte des Caffres, & enfin le beau port de Mozambique sur la côte de Zanguebar. En Asie, ils possèdent quelques endroits des provinces de Cambaye, de Décan, & de Cunian; ils ont encore la ville de Goa, celle de Diu, & celle de Macao dans l'île du même nom. En Amérique le Brésil une partie de la Guiane, & une partie du Paragui leur appartiennent.

d) Les colonies hollandoises de l'Amérique sont celles de Surinam, celles des Berbices, de Temera-

l'Amérique fait vivre cinq personnes en Angleterre, soit bien juste & puisse prouver l'utilité de l'émigration de tant de citoyens: c'est ce que je ne puis croire.

§. L.

Du commerce des peuples de l'Europe en Europe.

§. I.

Commerce des Portugais.

Les Portugais n'ont pas tiré de la navigation tout le profit qu'ils pouvoient en attendre; ¹⁾ ils n'envoyent guere de vaisseaux porter

ry, d'Essequibo, les Iles Curaçao & St. Eustache. En Afrique les Hollandois ont le fort St. Georges, le fort Nassau, & le Cap de Bonne Esperance. En Asie ils ont sur les côtes de Malabar les forts Cananor, Calicut, Granganor, Cochin, & Coulan; sur les côtes de Coromandel, Turecoryn, Negapatnam, Paliacate, Patapoli, Mazulipatnam, Bimilipatnam: dans la peninsule de Malaque, le beau port de Malaca: ils possèdent encore toutes les côtes de Ceylan, l'île de Java, où est la ville & le port de Batavia, le fort de Macassar, dans l'île de ce nom, les Iles Amboine, Honimoa, Hiton, Ternate, & plusieurs autres Iles Molucques.

2) Les Danois ont en Afrique le fort de Christiansbourg sur la côte de Guinée: en Amérique les Iles St. Thomas & Ste Croix; en Asie la ville de Tranquebar, & le fort Dannaibourg sur les côtes de Malabar.

3) Les Portugais auroient pu tirer de grands profits

ou charger des marchandises dans les ports étrangers. Les étrangers viennent chez eux : les Anglois ont même un comptoir ⁴⁾ à Lisbonne ; l'Angleterre a fait un commerce très lucratif avec le Portugal : les Hollandois, les François & les Hambourgeois en font encore un qui l'est beaucoup. Tout le commerce des Portugais avec l'Italie se fait sur des vaisseaux Gé-

du commerce de mer, parce que, vû la sobriété de la nation, & le peu de gages qu'on donne à leurs matelots, les armemens ne sont pas chers, & le fret y est à bas prix. Quand on pense que depuis la découverte des mines du Brésil, il en est sorti, dans l'espace d'environ soixante ans, deux milliards quatre cents millions de livres de France en or, & qu'en 1754 on assuroit qu'il n'y avoit dans tout le Portugal que quinze millions en especes, dont la plus grande partie étoit en ernzades d'argent, que les étrangers ne veulent pas à cause de leur bas alloi ; que la même année le Roi emprunta à une Confrairie 400 mille écus ; que le Portugal devoit 50 millions de livres de France aux Anglois : on comprend combien les cent vaisseaux Anglois, qui entroient autrefois tous les ans dans les ports de Lisbonne & de Porto, ont emporté de richesses, & nourri l'oisiveté de la nation : les François, les Hollandois, & les Hambourgeois ont partagé depuis le profit que l'Angleterre faisoit presque seule.

g) On diroit que c'est en Portugal une maxime d'Etat d'acheter à l'étranger ce qui pourroit être manufacturé dans le pays. Les Anglois, attentifs à leurs intérêts, ont fait tomber toutes les entreprises de manufacture, & en dernier lieu encore la manufacture des glaces établie à Lisbonne. Les Portugais n'ont aucun

nois : la Suède employe cinq à six vaisseaux au commerce de ce pays ; les Espagnols sont les seuls dont le Portugal tire quelque profit. Lisbonne, où il y a plusieurs marchands étrangers, Porto & Saint Ubes sont les villes marchandes les plus considérables. Le Portugal vend à l'étranger des vins ^{b)}, surtout ceux de Porto, des huiles, du liege ^{c)}, du sumac, des

commerce direct avec le Levant : leurs vaisseaux se bornent au commerce de Guinée, de Goa, de Diu, de Malacca, & du Brésil. Le commerce du Brésil est fermé aux étrangers, cependant les Espagnols y font un commerce de contrebande fort considérable, surtout par l'échange de leur argent contre l'or du Brésil. Les Anglois font ce commerce sous le nom des Portugais, ils ne perdent pas à ne le pas faire eux-mêmes, à cause de la longueur du voyage, qui dure un an, & du bas prix où est le fret en Portugal.

b) Le commerce des vins est fort gêné aujourd'hui : il est sous la direction d'une Compagnie royale. Les Anglois ne peuvent plus aller visiter les vignobles, & acheter à l'enchère & à bon prix : on a laissé aux étrangers un district qui rend à peu près vingt-mille pîpes, quand la récolte est bonne, & dont à peine quatorze mille sont transportables. Ces arrangemens ont été pris pour porter les propriétaires à cultiver les grains préférablement à la vigne : les François profiteront de cette gêne, & trouveront plus de débouchés pour leurs vins.

c) L'écorce extérieure du liège sert à faire des bouchons, des talons, des chapelets pour les filets, &c. On la brûle aussi, dans des vaisseaux bien fermés, pour faire le noir d'Espagne. Lorsque le liège a douze ou quinze ans, on fait la première tire, c'est à dire qu'on

fruits secs & confits, des citrons, du fil, des cuirs, des laines, des foies, du miel, de la cire, du Kermès, du marbre, du savon: toutes ces marchandises se tirent du pays; celles que le Portugal tire de ses possessions dans les autres parties du monde, & vend à l'étranger, sont le sucre, le bois de Brésil & de Campèche, les vins de Madere & de quelques autres îles, des peaux & du poil de boucs & de chèvres, du cèdre, de la cochenille, de l'indigo, du coton, des toiles peintes, du café, de la myrrhe, de l'encens, de l'aloès, du bezoar, quelques autres drogues, du tabac de Brésil, de l'ivoire, de l'or ⁴⁾, des perles, & des pierres précieuses ⁵⁾. Les marchandises qu'on porte aux Por-

le, dépouille, pour la première fois, de son écorce, qui n'est bonne qu'à brûler; sept ou huit ans après, on fait la seconde tire, & l'écorce n'est bonne qu'à des ouvrages grossiers: après huit autres années, vient la bonne écorce. Un arbre écorcé tous les huit, neuf, ou dix ans peut durer 150 ans: on l'écorce en juillet & août.

4) Le Brésil livre en or, année commune, environ pour 12 millions d'écus. En 1759 la charge des deux flottes étoit de quatorze millions en or ou en argent, pour le compte des particuliers, & de deux millions & demi pour le compte du Roi, de deux caisses de diamans, de 17870 caisses de sucre, de 10825 balles de tabac, de 250270 peaux, &c. Quant à l'or, on prétend qu'il y a plusieurs mines en Portugal, qui en donneroient, si on n'étoit pas assez sage pour ne les pas exploiter.

tugais, ou qu'ils vont prendre dans les ports de l'étranger, sont des grains, surtout du froment, du fil, des ouvrages de quincaillerie, du papier, des cuirs préparés, des ouvrages de fer & d'acier, des draps ^m), quelques étoffes de laine, des planches, des poutres, des mâts, de la poix, du goudron, du cuivre, du fer, du mastic, du chanvre, & du lin. Lisbonne est le dépôt de toutes les marchandises: les vaisseaux préfèrent cependant d'aborder à Cascaës, parce qu'il est plus aisé d'y faire la contrebande.

S. 2.

Du commerce des Espagnols.

Les Espagnols ont toujours fait un com-

m) Par rapport à ces marchandises il faut remarquer que l'exportation du sel de mer est très-considérable: les Portugais préfèrent le sel de France, & en tirent de là; que l'exportation des citrons est d'un grand produit; les Hollandois chargent, année commune, dix à douze vaisseaux de citrons & d'oranges, sans compter les confitures; que la vente du bois de Brésil & de Campêche est au Roi; & lui rend au-delà de cent mille écus; que celle du tabac de Brésil lui appartient aussi, &c.

nn) On défendit au commencement de ce siècle l'entrée des étoffes étrangères de laine: M. Methuen trouva moyen, en 1703, de faire excepter de cette prohibition les étoffes de manufacture anglaise: cela fut évalué alors à une somme annuelle de 1500 mille L. st. Les Anglois ne jouissent plus de ce privilège.

merce ruineux "); & sans les mines du Pérou *), la disette de l'or & de l'argent seroit très-grande en Espagne. Toutes les nations

n) Il est difficile de justifier le Gouvernement espagnol: nous avons déjà remarqué plusieurs vices dans le commerce de cette nation, nous en remarquerons bien d'autres dans la suite de cet ouvrage, ici je ne rapporterai qu'un fait. Les toiles des Indes sont défendues, mais les François, les Hollandois & les Anglois y portent ces mêmes toiles, qu'ils ont fait peindre en Europe: les étoffes de soie de la Chine entrent également en Espagne sous le nom de manufactures d'Europe.

o) On a voulu trouver dans la découverte du nouveau Monde, & dans l'exploitation des mines de ce continent, la raison du dépeuplement de l'Espagne, & de la ruine de son commerce. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner à quel point cette supposition est vraie: il suffit de dire qu'une quantité de raisons concourent à détruire tout le profit que l'Espagne pourroit retirer de son commerce, & de ses colonies. En 1754 on nomma une commission, qui devoit examiner les moyens de rétablir le commerce & les manufactures du royaume: ses délibérations furent inutiles, parcequ'il s'agissoit de commencer par engager la Cour à renoncer au trafic, & à remettre le commerce entre les mains des négocians; ce premier moyen fut rejeté, parceque la Cour ne savoit où trouver des fonds, pour payer ses dettes de la Couronne. Les revenus publics sont pourtant fort considérables: la regie du tabac rend 7330920 écus; la poste 2211372; les rentes provinciales ou les millions 7865328; les rentes générales 15183762; ce qui fait un total de 32591382 écus, sans compter les revenus de l'Amérique; qu'on peut estimer à sept millions. L'état des dépenses montoit en 1760 à la somme de 29575100 fl. N'y a-t-il pas là de quoi payer des dettes? A

Europe y portent leurs denrées & leurs handises *) & en rapportent de l'or & de l'argent; les Anglois *), les Hollandois *), &

Le Duc de Ripperda fit ce qu'il put pour encourager les fabriques & les manufactures; mais il paroît que ses successeurs n'ont pas suivi un aussi bon exemple. On a fait venir quelques tisserans d'Angleterre, & so on regardoit la manufacture de draps, qui étoit en vogue, & qui livroit annuellement 7400 pieces de 30 aunes d'Espagne, comme ce qu'il y avoit de plus important dans le pays: il y a quelques autres manufactures à Valdemoro, à Guadalaxara, à Saragosse, à Malaga, & à Barcelone. Il y a des manufactures dans l'Andalousie, la Valence, la Murcie & la Castille: la plus importante de toutes est celle de Séville de la Reyna, qui fait de belles étoffes riches: elle a une fabrique aussi à Madrid. La manufacture de toile de Corronne, qui livre le linge de table pour la Cour, & de Segovie ne sont pas considérables. La fabrique de porcelaine, établie depuis une vingtaine d'années dans les jardins de Buen - Retiro, n'a pas fait de grands progrès.

Les Anglois ont toujours fait un commerce très-actif avec l'Espagne: pour se désister, à la paix de 1763, des quatre années qui restoit encore au traité d'Utrecht, ils obtinrent, outre un dédommagement de cent mille livres st., le privilège de ne payer, dans les ports d'Espagne, d'autres droits que ceux que les vaisseaux de la Grande - Bretagne avoient payés sous Charles V. & la liberté d'aller prendre du sel dans l'île de

des planches, du beurre, du fromage, du vin ^{b)}, &c. Les Espagnols vendent à l'étranger les productions de leur pays & celles de leurs co-

Espagne, que dans le temps de la moisson il y passe au moins 20 mille François. En comptant que chacun en rapporte au moins trois louis, voilà une perte annuelle de 480 mille livres que fait l'Espagne. Les pauvres habitans de la Galice vont aussi faire la récolte dans la Nouvelle Castille, parce qu'il y manque des hommes pour le travail des terres. Une autre raison de la disette des blés est le peu de canaux & de rivières navigables qui se trouvent en Espagne, & le peu de police qui y régit par rapport aux voitures publiques, &c. De cette manière l'abondante récolte d'une province est fort peu utile à la province voisine. Ferdinand VI força plus de 20 mille vagabonds à travailler aux terres. A Cadix il y a un Italien qui a le monopole des grains.

a) Les Espagnols tirent aussi des Pyrénées, de l'Arragon, & de la Navarre, du bois de construction: ces bois passent à l'Ebre par le moyen des rivières de Cinca, de Saburdan, & d'Esca; d'où on les fait passer sur les bords de la Méditerranée. L'Arragon & la Catalogne fournissent aussi de la poix & du goudron. En général les Espagnols ne retirent presque aucun profit de leurs forêts.

b) On ne trouve de bons vins étrangers que dans les ports: ailleurs on n'en trouve point du tout, ou ce n'est que du fort mauvais Clairnet & du mince Frontignac.

c) On estime surtout les laines de l'Andalousie, de la Valence, de la Castille, de l'Arragon, & de la Biscaye. Les François, les Hollandois, les Allemands & les Italiens ne peuvent s'en passer. L'arrobe de 25 livres paye, à la sortie, onze livres cinq sols de droits,

lonies: les productions de l'Espagne qu'on exporte, sont les laines ¹⁾, les soies ²⁾ dont le royaume de Grenade recueille une grande

de sorte que le fabricant françois, après avoir payé les frêts de transport, achète la laine d'Espagne 30 pour cent plus cher que le manufacturier espagnol. Il n'y a que la mauvalse laine d'Extremadure qui paye moins. Les draps françois qui passent en Espagne, payent 23 pour cent en différens droits, sans compter d'autres frais assez considérables. Cependant le manufacturier françois vend ses draps à meilleur prix à Madrid & à Cadix que le manufacturier espagnol. Ce sont les brebis qui paissent l'hyver dans les plaines des provinces méridionales, & l'été sur les montagnes des provinces septentrionales, & que les Portugais appellent *Ovejas Marinas*, qui portent la meilleure laine. Ustariz compte 40 mille bergeries en Espagne: & on évalue la quantité de ces brebis, qui portent la fine laine, à cinq millions, & le produit de la laine & de la chair à 24 réaux par pièce (c'est à dire à un écu 16 gr.) Le propriétaire ne retire de cette somme que trois gros & quatre senins, le Roi en retire 10 gr; les frais de pâture, la dixme, le berger, la tonte emportent le reste. Donc ces cinq millions de brebis produisent à l'Etat une somme de 8333333 écus d'Allemagne, dont les propriétaires retirent 694444 & le Roi 2083333.

d) Depuis 1760 l'exportation de la soie est limitée aux ports de Barcelone, d'Alicante, & de Carthagene, & n'y est permise que depuis le 16 novembre jusqu'au 16 mai de l'année suivante. Pendant ce temps-là les Anglois en chargent au moins les deux tiers de la récolte. Les marchands de Valence, pour engager la cour à laisser libre l'exportation de la soie, représenterent au gouvernement, que leur pays recueilloit 150 mille

quantité, les huiles ?), surtout celles de Seville, de Malaga, & de l'île Majorque, les vins ?), les eaux de vie, au défaut des eaux de vie de France.

balles de soie, le royaume de Murcie 400 mille, celui d'Arragon 170 mille, & celui de Grenade 100 mille, (les autres provinces recueillent peu de soie); que de ces 1820 mille balles les fabriques de Valence en consommoient 125 mille, & celles des autres provinces autant, mais qu'en supposant même le double de la consommation, il en resteroit toujours 1320 mille à exporter, ce qui rendoit au péage 411479 réaux, & 910 mille aux cultivateurs.

e) Séville exportoit autrefois 14 - 15 mille pipes d'huile: cela a diminué de moitié, & Malaga a augmenté son exportation, parceque cette ville a eu l'adresse de se faire exempter de l'augmentation d'un droit de deux piastres par pipe.

f) Parmi les vins d'Espagne on estime surtout ceux de Ciudad-Real, d'Alicante, de Malaga, de Xérès, de Rota, de Malvoisie, qui croît dans la Catalogne, de la Manche, que la Cour & les personnes aisées consomment le plus, qui ne se transporte point hors du royaume, & qui ressemble au Bourgogne; & ceux de l'île Canaries, particulièrement ceux de l'île de Palme & de l'île de Fano. L'exportation de ces vins est considérable: les environs de Malaga envoient à l'étranger pour un million & demi de piastres de vins & de raisins secs. Cette exportation seroit plus forte sans quelques inconvéniens particuliers à ce commerce. Autrefois la Cour avoit la vente exclusive des vins: elle y renonça en 1717. L'Espagne manque de bois, ce qui fait qu'on met les vins ordinaires dans des outres de peau de bouc poissées sur les coutures: cela leur donne un mauvais goût, qu'on appelle dans le pays *el gusto de Borracho*

ce, les fruits secs ^a), & confits, les olives, l'anis ^b), les amandes, le romarin, la manne, le safran ^c), les capres, les marons, le sel ^d), le

le gout du buveur. Il n'y a que les vins exquis qui se mettent en futailles: on se sert de bois de chêne & de chataignier. On fait en Espagne du vin pendant toute l'année; hors de la saison de la vendange on le fait avec des raisins secs & de l'eau de mer: en général on y presse le raisin sans grande précaution. Les Anglois & les Hollandois enlèvent quatre à cinq mille bottes de vin par an.

g) En 1764 Malaga exporta 117268 arrobes de raisins secs, 4485 caisses de fruits, sans compter ce qui n'étoit pas accusé. Les Anglois prennent aux environs de deux mille caisses d'oranges ou de citrons: chaque caisse est de 1500 pieces: celles que les Hollandois prennent n'en ont que mille. Les Anglois chargent plus tard que les nations du Nord, qui partent en septembre, & prennent le fruit vert pour le conserver plus aisément. On pelle les citrons pour envoyer l'écorce en Hollande & en Allemagne.

h) L'anis de Torre-campo est le meilleur après celui d'Alicante, on en distille avec de l'eau de vie.

i) La plus grande partie du safran passe en Amérique: les Espagnols ont coutume de l'arroser d'huile, & à Cadix on en emplir des pots aussi ferré qu'il est possible, & on y verse ensuite autant d'huile que le safran en peut boire.

k) Les salines de Mata en Valence sont les plus importantes: on en retire par an 60 mille muids de sel, ou 1500 mille fanegues. Les côtes de l'Andalousie, de la Catalogne, des îles Majorque, Yvica, & Formentera, fournissent beaucoup de sel. La Catalogne a encore du sel fossile.

liege, les chevaux, (on estime surtout ceux des Asturies & de l'Andalousie, les premiers à cause de leur force, les autres à cause de leur beauté) ¹⁾, la soude ^{m)}, le savon ⁿ⁾, les armes à feu ^{o)}. Les productions des colonies
Espan-

¹⁾ Les mulets de Castille, & surtout ceux de la Manche sont fort estimés. Chevaux & mulets sont fort chers: il n'est pas extraordinaire de payer 300 & 350 écus pour un bon mulet: on s'en sert pour voyager, pour les rouliers & les chariots de bagage. Il est défendu de faire saillir par des ânes les belles jumens d'Andalousie: mais cette défense n'est point observée.

^{m)} Alicante exporte année commune 411664 livres pesant de soude de barille, & 770960 de soude de bourdine, sans compter une autre espèce encore meilleure que les deux autres, nommée *Agua-Azul*, qui ne se tire que des plantes qui croissent aux environs d'Alicante.

ⁿ⁾ La Savonnerie est la seule fabrique des Espagnols que les Hollandois fassent valoir. La belle soude d'Espagne rend ce savon excellent.

^{o)} Le fer des mines de Biscaye sert aux fonderies de canons, & à la forge des ancres de Lierganez & de Cerada: on en fait encore des bombes & des boulets à Fugui, à Azura, & à Hierbiera: on en fabrique de même des fusils & des pistolets, surtout à Plaisance & à Valence, d'où il vient de très-belles armes à feu.

^{p)} L'Amérique peut fournir à l'Espagne, année commune, 20 millions de piastres tant en or qu'en argent. Ustariz prétend qu'il n'y a pas pour au-delà de 100 millions de piastres d'or, monnoyé ou ouvragé, dans toute l'Espagne. Cela prouve que la défense de faire sortir l'or & l'argent ne sert à rien: le Conseil de Madrid l'a senti, & il y a quelques années que cette défense a été

Espagnoles font de l'or.²⁾ en barre & en poudre, de l'argent en barre & monnoyé³⁾, des perles, des pierres précieuses, du bézoar, de la cochenille, de l'indigo, de la laine de vigo-gne, du quinquina, du cacao⁴⁾, de la vanille,

levée: on paye seulement, à la sortie, un droit de trois pour cent. L'Espagne doit avoir des mines fort riches d'or & d'argent, qu'elle prétend ne pas faire exploiter, avant que celles de l'Amérique soient épuisées. Cependant on sait qu'en 1748, ou environ, on étoit occupé à exploiter une mine fort riche dans les environs d'Almanza, le long de la rive occidentale du Duero, dans la Vieille Castille. On y avoit attiré quelques ouvriers du Harz.

q) Le commerce des piaftres est une affaire fort importante; la piaftre Sevillane est de deux especes: la Mexicaine, qui se fabrique au Mexique, elle est d'une figure irrégulière, en forme de polygone: & la Colonne, qui se fabrique au Potosi, elle est presque ronde, & porte ce nom, parce qu'elle a pour empreinte les Colonnes d'Hercule, avec ce mot, *non plus ultra*. Quoiqu'elles soient à peu près du même aloi, à 11 deniers de fin, cette dernière vaut depuis un demi jusqu'à un pour cent de plus que la Mexicaine: les mille pésent 117 marcs deux onces, poids de Cadix, qui est de sept pour cent plus foible que celui de France. La piaftre d'Espagne fut fixée, en 1727, à 5069 grains, poids de marc de France: on l'appelle aussi pièce de huit.

r) La Compagnie de Caracas, qui est à Saint-Sebastien, a la vente exclusive du cacao, dont elle vendoit autrefois la fanegue, ou les 90 livres, à raison de 25 piaftres, & qu'elle vend actuellement 48 à 50. On prétend que l'Espagne consomme 100 mille fanegues de Cacao.

du tabac ⁵⁾, du sucre ⁶⁾, des peaux, de la sal-separille, du bois de Campêche, de l'Ipecacuanha, du baume du Pérou. Les villes les plus commerçantes de l'Espagne sont Madrid, Seville, qui a enlevé à Cadix une partie du commerce intérieur, Grenade, Malaga, qui a un des plus beaux ports de la Méditerranée. Car-

5) C'est à Seville qu'est la grande fabrique de tabac: on y compte 1200 ouvriers. La meilleure espece de tabac est appelée *Garanza*. On donne au tabac la couleur rouge, qu'on lui voit, par le moyen d'un ocre, qu'on fait venir d'Almérica, sur les côtes de Grenade, d'où il en passe à Seville tous les ans deux charges de vaisseau. Il arrive aussi en Espagne beaucoup de tabac de Virginie & de Brésil, dont on fait du tabac à fumer. Depuis 1739, que Dom Martin de Loynaz changea la régie, le tabac a rendu au moins trois millions cinq cents mille livres de France de plus: il rendoit en 1760, au rapport de Clarck, 7330920 fl.

6) Il y avoit autrefois sept raffineries de sucre dans le royaume de Grenade, il y en a encore quatre aujourd'hui, & les Moines y ont leur bonne part. Ceux qui livrent les cannes, payent 400 réaux pour vingt arobes qu'on leur rend en sucre. En 1763 on fabriqua 16000 pains de sucre dans les quatre raffineries: le pain est de deux arobes, valant cent réaux. Les Espagnols ne vendent point de sucre à l'étranger, ils lui en achètent au contraire, n'y ayant point de pays où il se consomme plus de sucre.

7) Le tiers des habitans de Cadix est composé d'étrangers. Il y avoit autrefois six chantiers aux environs de cette ville: mais on n'y trouve plus son compte à bâtir des vaisseaux. En 1761 il entra dans le port de

thagene, Valence, St. Sebastien, Bilbao, Corrunna, Alicante, Barcelone, & Cadix *). Cette dernière ville fait surtout un commerce fort important: il ne lui manque qu'un port dont l'entrée soit moins dangereuse. Les marchands tiennent leurs comptes en réaux de veillon & en maravedis *).

Cadix 195 vaisseaux Espagnols, dont 191 étoient des vaisseaux marchands, & quatre des vaisseaux de guerre; 99 vaisseaux Hollandois, dont 16 étoient des vaisseaux de guerre; 82 vaisseaux Anglois, dont 13 étoient des vaisseaux de guerre; 22 vaisseaux François, dont deux étoient des vaisseaux de guerre; 41 vaisseaux marchands Danois, 19 Portugais, 5 Napolitains, dix du Duché de Toscane, huit de Raguse, quatre de Malthe, & un de Sardaigne. Cela fait 447 vaisseaux marchands, qui entrent, dans le courant de cette année, dans le port de Cadix.

*) Parmi beaucoup d'entraves que l'Espagne met à son commerce, il faut compter cette grande quantité d'espèces de cuivre, dans les quelles la plus part des payemens se font dans les provinces, les mauvais chemins, le peu de soin qu'on prend d'établir des auberges sur les grandes routes, la faute qu'on a faite d'égaliser les droits de transit aux droits de consommation, & la haine que l'on porte à tous ceux qui ne sont pas Catholiques; ce qui empêche l'industrie des étrangers d'étendre le commerce de ce royaume. Ferdinand VI fit faire un chemin pour faciliter la communication entre les deux Castilles: ce chemin a 46 milles de long, on y trouve 283 aqueducs, & sept magnifiques ponts: si on continuoit à pousser de pareilles entreprises, on rendroit un grand service à l'Espagne. M. Wall, que M.

§. 3.

Commerce des Hollandois.

Il n'est pas douteux, que sans les efforts que l'Angleterre a faits pour l'emporter sur la Hollande, cette République ne fut parvenue à faire *) tout le commerce de l'Europe. Ce qui a favorisé celui qu'elle fait, c'est d'avoir admis dans le Conseil de l'Etat des negocians, qui ont voyagé, & qui ont joint une théorie générale du commerce, à une pratique indispensable pour la connoissance exacte des détails. On peut ajouter à cette raison le grand soin que les marchands Hollandois mettent à l'expédition & à l'emballage des marchandises, ce que les

de Grimaldi a remplacé, avoit établi, en 1764, un chariot de poste, qui alloit de Madrid à Aranjuez; il ne va plus. On songe actuellement à faire des chemins: on veut percer quatre grandes routes, qui partant de Madrid iront aboutir, l'une vers Bayonne, la seconde vers Barcelone, la troisième vers Cadix, & la quatrième vers les frontières du Portugal. Pour trouver un fonds à cette dépense, on a mis deux réaux sur chaque arabe de sel.

x) On peut dire de la Hollande, que la Norvege est sa forêt; que les bords du Rhin & l'Aquitaine sont ses vignobles; la Silésie, la Pologne, la Saxe, l'Espagne, & l'Irlande, ses bergeries; la Poméranie la Prusse, la Pologne ses champs; l'Arabie & les Indes ses jardins fruitiers. C'est à dire que le commerce de la Hollande est un commerce d'économie; & il est vrai qu'à cet

Anglois négligent beaucoup, l'économie qui règne dans les maisons des négocians, le bas intérêt de l'argent, & les encouragemens accordés à ceux qui inventent de nouvelles manufactures, ou qui découvrent chez l'étranger de nouvelles branches de commerce: voilà ce qui explique comment un pays qui ne fournit que du beurre, du fromage, & de la vaisselle de terre, qui n'a pas un havre sur les côtes qui soit bon, est parvenu à un commerce si prodigieux, après avoir été, il n'y a pas deux cents ans, dans le cas d'offrir humblement la souveraineté à la France & à l'Angleterre, qui la refusèrent l'une & l'autre. Les Hollandois commerceront directement avec tous les peuples de notre

égard on ne trouve rien de semblable. Cependant ce magnifique édifice repose sur des fondemens ébranlés: la richesse des particuliers & les dettes de la nation, d'où sont nées la cherté de la main d'œuvre, & la grandeur des impôts, ont détruit les manufactures & les fabriques. Leyde, par exemple, qui fabriquoit en 1612 cinquante six mille pieces de serge, année commune, en fabrique aujourd'hui à peine huit à neuf mille: il n'y trouvoit en 1736 environ 80 manufacturiers de drap, aujourd'hui il n'y en a que 35, dont trois seulement ont un apprenti: plusieurs ouvriers ont passé de là en Espagne. L'industrie des autres peuples de l'Europe mine le commerce d'économie, & comme tout commerce resserré quelque part souffre par contrecoup dans quelque autre endroit, il est naturel que les Hollandois puissent prévoir, dès à présent, un temps où leur com-

Continent¹⁾). Ils ont gagné beaucoup, & gagnent encore par la main d'œuvre; tirant de l'étranger les matières premières, ils les leur rendent, après qu'ils les ont travaillées dans leurs manufactures & dans leurs fabriques ²⁾). On jugera de leur industrie si l'on fait réflexion que n'ayant

merce sera réduit à peu de chose. C'est le sort de tous les établissemens humains. En 1757 il entra dans le Texel 1299 vaisseaux; dans le port de Rotterdam il en entra 1050, & il en sortit 1067, sans compter les vaisseaux d'Irlande, ni ceux qui vont à la pêche du hareng, &c.

1) Les Hollandois tirent du Brabant & de la Flandre une grande quantité de lin, de toiles & de grains; le commerce avec la Suisse est facilité par le Rhin; celui de la Baltique occupe 1000 à 1200 vaisseaux, qui partent avec la demi-charge pour la plupart, & reviennent tous avec la charge entière. Le commerce de la Norvege en occupoit autrefois 300 du port de 4 à 500 tonneaux. Le commerce avec l'Angleterre est gêné, les Hollandois ne peuvent guere y faire passer que leurs épices. Celui de la France est bien plus important: mais l'essentiel est ce qui se fait dans la Baltique; ce commerce est, après celui des Indes Orientales, le plus important. On évalue la navigation marchande des Hollandois, comme celle des Anglois, à 1600 mille tonneaux, avec cet avantage que les Hollandois conformément moins, & gagnent d'avantage sur l'étranger.

2) On a même imité à Harlem beaucoup d'étoffes de Lyon: mais le goût du dessin n'a pu passer en Hollande: cependant les manufacturiers ont vendu leurs étoffes en France, en concurrence avec Lyon, parce que ces étoffes étoient bonnes, & ne changeoient ni de façon ni de dessin. Les draps d'Utrecht & de Leyde

point de bois, ils ont pourtant un si grand nombre de vaisseaux, & fournissent du bois de charpente *) à l'Espagne & au Portugal; que ne recueillant pas assez de grains pour leur propre consommation, ils en vendent cependant beaucoup; que n'ayant point de vignes, ils font

sont estimés: les draps noirs d'Utrecht sont supérieurs: le camelot de Leyde est fort beau: les toiles de Groeningue, de la Frise & d'Over-Yssel sont très-belles, on ne leur donne point une longueur artificielle, comme on le fait dans les blancheries de Flandre en les tordant au tourniquet, on ne les tord qu'à la main. Les papeteries ont souffert de la défense rigoureuse, faite en France, & dans les Pays-bas Autrichiens, de faire sortir les peilles: cependant elles sont encore fort considérables. Les raffineries de camphre, de vermillon, de soufre, de borax, d'azur, de brai, de résine, de *sperma ceti*, de sucre, de sel, sont des objets fort importants: ils le seroient encore plus, si la cherté de la main d'œuvre, l'abondance des espèces, & la quantité des impôts n'avoient, pour ainsi dire, réduit à la consommation intérieure une bonne partie de ces manufactures.

a) Les Hollandois tirent du Palatinat, par le moyen du Rhin, une grande quantité de planches de chêne, qu'ils vendent aux François, qui les appellent bois de Hollande; ils servent à la menuiserie, & ne sont pas propres à la charpente. Il y a beaucoup de déchet dans l'emploi de ces bois, sur tout quand il faut des planches d'une certaine longueur, ce qui vient de ce que les rives ne sont jamais droites, parce qu'on fend les arbres par quartiers avant de les resendre: cela rend ce bois trop cher.

un grand commerce de vins ^{b)}, & d'eaux de vie; que manquant de mines, ils ont cependant une grande abondance d'or, d'argent, de fer, d'étain, &c. ^{c)}. On peut dire, en quelque façon, que les différentes villes de cette République se sont partagées le commerce général de la nation. Amsterdam est comme l'étape des marchandises qui viennent des Indes Orientales & Occidentales, du Levant, d'Espagne, du Portugal, de la Méditerranée, & de la Baltique ^{d)}: Enckhuysen, Maaslandsluis, Rotterdam, Schiedam, Delfshaven & Vlaardingue, ont la pêche du hareng & du cabillaud, qui se

b) Le commerce des vins est fort étendu, quoiqu'on accuse les Hollandois de faire une partie de ceux qu'ils vendent. On prétend qu'ils en font avec de la lie de vin, des sirops de sucre, de la teinture de cerises noires, & qu'ils animent ces vins factices avec un peu d'eau de vie. Les Hambourgeois connoissent cette fabrication; on a vu que dans une seule année il étoit entré à Hambourg pour quinze mille écus de gadelles noires. On assure que les sirops de sucre bien clarifiés servent à imiter les vins d'Anjou.

c) Le marchand hollandois ne vend des productions étrangères que par commission; il achete pour l'étranger quand on le lui a commis; il n'y a que les bois & le vin d'exceptés; les Hollandois l'achètent en avance, & contractent sur les lieux.

d) Après le commerce des Indes Orientales c'est celui de la Baltique dont les Hollandois font le plus jaloux. Les marchandises qu'ils tirent de là étant de

nomme la grande pêche, & celle du Groenland, qu'on appelle la petite pêche: Amsterdam y entre pour la moitié, le reste se fait par les autres villes. Dort & Rotterdam ont le commerce des vins ⁹ du Rhin; Saardam a la bâtisse des vaisseaux ¹⁾. Pour détailler toutes les marchandises que les Hollandois tirent de l'étranger, & leur portent, il faudroit faire une liste de tout ce qui peut entrer dans le commerce. Il suffira de remarquer que les épices, dont les Hollandois ont le commerce exclusif, & les harengs ²⁾ sont les deux grands objets qui les enrichissent. Les Hollandois ont déclaré contre-

gros volume, ils y employent beaucoup de vaisseaux, qui partent avec la demi-charge, & reviennent avec la charge entière. Ils envoient à Arcangel quarante vaisseaux de deux à quatre cents tonneaux: en partant en Juin, ils sont de retour en Septembre.

e) Les Hollandois surmontent toutes les difficultés: la navigation sur la Meuse est très-difficile à cause des bas-fonds: cependant Rotterdam fait un commerce que le voisinage de Helvoetsluys ne lui enleve pas. Le commerce du Rhin est un objet de cent millions.

f) On construit aussi quelques vaisseaux dans les chantiers d'Amsterdam, de Rotterdam, d'Edam, de la Brille, d'Eckhuysen & de Hoorn.

g) Les François viennent de faire déclarer aux Hollandois, qu'ils ne permettront plus l'entrée des harengs de pêche Hollandoise. On voit, aux mouvemens que cette République se donne, & aux propositions

bande pour l'entrée, les farines & les gruaux, les draps & étoffes peintes, & pour la sortie, les tonneaux pour harengs, ou bois apprêtés pour en faire, les filets pour la pêche, le gros sel, les harengs étrangers, tous les outils pour la pêche de la baleine, &c. Le commerce de la Hollande ressemble donc à un Colosse dont les fondemens sont au delà de sa base : il peut être aisément détruit. Le premier choc qu'il souffrit, ce fut l'acte de Navigation; depuis, les Anglois lui ont enlevé le commerce du Portugal, & une partie de celui de Russie; plusieurs places maritimes partagent avec elle le cabotage, le commerce de banque, & le gain de commission: le Dannemarc lui a enlevé une partie du commerce d'Allemagne & de la Baltique. On peut lui faire encore beaucoup de mal. Toute la Hollande se règle sur le cours du change

qu'elle fait à la France, pour faire révoquer cette défense, de quelle importance est cette pêche.

h) Du temps même encore de cette Reine les Anglois envoyaient en Hollande leurs draps, avant que de leur avoir donné quelque apprêt, & de les avoir teints: c'étoit un objet de plus de 100 mille livres Sterling. Sous le regne de cette princesse l'Angleterre n'avoit guere que 55 vaisseaux, dont le plus grand n'égalait pas un vaisseau Anglois du quatrième rang: le plus grand, sous le regne de Jacques I, étoit du port de 1400 tonneaux & de 66 canons. Dans le besoin on armoit les vaisseaux marchands. A la fin du règne de Jacques I,

d'Amsterdam: on y a un change fixe pour certaines places, & variable pour d'autres, c'est à dire qu'on offre à certaines places une quantité déterminée pour une quantité indéterminée, & à d'autres une quantité indéterminée pour une quantité déterminée.

S. 4.

Du commerce des Anglois.

C'est au regne d'Elisabeth qu'on peut fixer l'époque des succès qu'a eu le commerce Anglois ^b): nous avons vu à l'article des Compagnies, & à celui des Colonies, les avantages de ce commerce, nous en verrons plus bas l'étendue. Ici je remarquerai que malgré tout ce que certains écrivains de cette nation ont écrit ^c), l'on peut dire que ce royaume a porté son commerce aussi loin qu'il est possi-

la marine marchande comptoit dix-mille batelets; aujourd'hui elle est composée de 1428 vaisseaux, & occupe 159992 batelets. Il faut 1500 gros bâtimens pour le transport des charbons de terre, & plus de 700 vaisseaux pour le sucre & le tabac. On compte que la marine marchande a 1600 mille tonneaux de navigation. Pour juger des profits, il faut comparer la quantité de l'exportation, & sa valeur à la quantité & à la valeur de l'importation.

d) L'auteur des *Considérations sur le commerce & la navigation de la Grande Bretagne* prétend, (il écrivoit en 1723) que les Anglois payent, après avoir retiré

ble ¹⁾). Tous les jours il profite des événemens, & sa politique ne tend qu'à écraser le commerce des autres nations; ses guerres n'ont eu, & ne peuvent avoir d'autre but ¹⁾). La Société anti - Gallicane, établie en 1749, ne s'est proposé autre chose que d'anéantir en Angleterre, s'il étoit possible, le débit des marchandises françaises. Les Anglois ont-ils raison de boire les mauvais vins de Porto ²⁾) au lieu des bons vins de France? voilà une question dont l'examen n'appartient pas à un ouvrage de la nature

l'équivalent de leur exportation, un surplus de 130 mille livres st. à la Norvège, pour du bois de charpente; un surplus de 240 mille liv. st. à la Suede pour du bois, du chanvre, & du fer; de 400 mille l. st. à la Russie pour des semences de lin, pour du chanvre, des toiles, des peaux, du suif, & de la potasse; de 250 mille l. st. à la Flandre pour des dentelles & des toiles; de 500 mille à la France pour des mouffelines, batistes, étoffes, vins, &c.; de 20 mille au Piémont pour des soies; & il ajoute à cela 100 mille l. st. que l'Angleterre paye aux ministres qu'elle a dans les Cours étrangères, pour faire une somme de 2220 mille livres sterlings que l'Angleterre doit perdre selon lui à son commerce avec l'Europe. L'exageration de ce calcul saute aux yeux.

A) Une remarque, sur l'augmentation des richesses de l'Angleterre, prouvera combien son commerce & les succès de l'agriculture lui ont valu. Hocke, dans son *Essai sur les dettes & sur le capital de l'Angleterre*, soutient que les fonds du pays, y compris l'argent monnoyé, se sont accrus, pendant les soixante années qui ont suivi la révolution, de cent millions sterl. Suivant

de celui-ci. La fondation du Comte de Townshend, faite à Cambridge, pour donner deux prix aux deux meilleurs ouvrages qui paroistroient sur le commerce, est une institution utile. Les Anglois exportent une grande quantité de denrées & de marchandises, que fournissent leur pays ou leurs colonies. Ce que leur pays fournit, consiste surtout en grains ¹⁾, dont l'exportation est très-considérable, en étoffes de laine ²⁾, en chevaux, en harengs ³⁾, en fromages, en bœuf salé ⁴⁾, en morues ver-

le même auteur, ces fonds étoient en 1628, de 333 millions; en 1688, de 616 millions; & en 1748, de mille millions. Donc l'accroissement des richesses de l'Angleterre a excédé les deux tiers du total dans l'espace de 120 années. Sa population s'est accrue également.

1) Le but des Anglois a toujours été de réduire les François à un commerce purement passif.

2) Les vins de Porto sont les plus propres au mélange que les Anglois ont coutume de faire.

3) On compte qu'il y a en Angleterre 39038500 acres quarrés qu'on cultive, & que ce terrain cultivé produit la valeur de 7500 mille liv. st. année commune.

4) On prétend que le produit des laines fait la cinquième partie des revenus de l'Etat; que les manufactures de lainerie occupent un million d'hommes, & que l'exportation des étoffes de laine monte à la quatrième partie de ce qui s'en fabrique dans le royaume. Pour augmenter le débit de ces étoffes, il y a une loi en Angleterre, qui oblige tous les sujets Anglois à ensevelir leurs morts dans des étoffes de laine: ce qui épargne annuellement 2000 quintaux de chiffons propres aux

tes & seches), en haitres, en moutarde), en biere, cidre, étain), verres & glaces), instrumens, ouvrages de mercerie, cheveux), crins, &c. Ils tirent de leurs colonies quel-

papeteries. Les magasins que les Anglois ont à Dortrecht, à Petersbourg, à Hambourg, à Smyrne, &c. favorisent beaucoup le commerce de ces étoffes : autrefois ils exportoient annéee commune, pour deux millions de livres sterl de draps : mais cela a bien diminué depuis que les François ont vendu leurs draps à meilleur prix, & qu'ils leur ont donné des couleurs plus vives. Les Anglois employent cependant encore beaucoup de laine d'Irlande & d'Ecosse, celle d'Espagne ils la tirent de Bilbao.

p) Il y a déjà quelques années qu'on trouva que, la consommation du pays non comprise, cette pêche rendoit annuellement 200 mille livres st. de profit, & occupoit aux environs de trois cents voiles. On a tâché d'en favoriser l'exportation, par une gratification de 30 shellings par tonneau & de trois pour cent des fraix. On prétend que les Ecoissois valent, annéee commune, au-delà de soixante mille barils de harengs plus qu'ils n'en consomment; s'ils saisoient & paquoient mieux, ils l'emporteroient sur les Hollandois. Quand la pêche est bonne, Yarmouth & Leiztoff valent quatre mille lasts ou 40000 barils. A l'Ouest de l'Angleterre on sale aussi beaucoup de pelamides ou sardines : cela va annéee commune à mille ou douze-cens lasts : elles sont plus grandes, mais moins bien salées que celles de France.

q) Les Anglois payent une gratification pour l'exportation du boeuf salé, de cinq Shelings par baril.

r) La pêche du poisson blanc, *White Fish*, nom générique donné aux différentes espèces de morue, se

ques épices, des drogues, du tabac, du sucre²⁾, du café, &c. qu'ils vendent aussi à l'étranger. Ils tirent d'Allemagne des toiles³⁾, des ouvrages de mercerie; de Hollande, des

fait par les Anglois dans les mers du Nord, le long des côtes Orientales d'Ecosse, au Nord-Ouest d'Ecosse, au Grand Banc de Terre-Neuve, & le long des côtes septentrionales de la nouvelle Angleterre. On prétend que ces cinq pêches rendent 200000 quintaux de poisson salé: l'Espagne, le Portugal & l'Italie le consomment.

2) La préparation de la moutarde Angloise est un secret; elle consiste principalement à faire passer la graine par un moulin, où elle est dépouillée de son écorce, ce qui lui ôte l'oeil noir, pour lui donner une couleur jaunâtre, & augmente sans doute sa force.

3) Les mines de plomb sont en décadence en Angleterre: il ne faut plus songer à se passer du plomb étranger. D'ailleurs celui qu'on retire des mines du pays, est fort impur.

4) Le Duc de Buckingham apporta de Venise le secret de la manufacture des glaces. Aujourd'hui on en fait davantage.

5) Les cheveux blancs se tirent presque tous d'Angleterre; on les y blanchit très-bien. Dans le pays d'Halberstadt on en fait autant. Les Hollandois font quelque commerce de cheveux. Quant aux crins de chevaux l'Irlande en fait un grand trafic.

6) Les Anglois donnent sur la réexportation du sucre une gratification de six Shellings deux pennys par quintal.

7) L'importation des toiles étrangères diminue d'année en année: l'Irlande & l'Ecosse ont des manufactures qui ont le plus grand succès: celles d'Ecosse, qui

toiles, du papier ¹⁾, des épices; de France, des vins, des eaux de vie ²⁾ du sel, de l'huile; d'Italie, de l'huile, des fruits, de la soie ³⁾; de la Baltique, du chanvre, du lin, des peaux, du cuir ⁴⁾, du fer ⁵⁾, &c. Le commerce qu'ils

le gouvernement protège, ont produit, en 1760, indépendamment du travail des particuliers, 11747728 annes qui sont évaluées à 523153 l. st. L'exportation des toiles d'Irlande a surpassé en 1762 celle de 1761 de la valeur de 211 mille l. st.

a) Le papier royal qu'on fait en Angleterre a la propriété d'empêcher que les ouvrages de fer & d'acier ne se rouillent aisément.

a) L'importation des liqueurs est considérable: Moutland rapporte qu'en 1733 il étoit entré à Londres 11 millions 205507 gallons d'eau de vie, d'Arrack, de Rum, d'*Usquebunch*, &c: le gallon est de quatre pintes de Paris.

b) On prétend que les Anglois tirent annuellement du Piémont pour 200 mille livres st. de soie moulinée: elle y coute 20 shelings la livre: ils en tirent aussi beaucoup de Turquie, & quoique celle ci ne coûte, de premier achat, que neuf à dix shelings la livre, elle passe pourtant par tant de mains, qu'en la prenant à Alep, elle revient aux Anglois dix-neuf à vingt shel. L'importation totale des soies est estimée monter à 500 mille livres st. Ce furent des réfugiés, Vallons & François, qui établirent les premières manufactures de soie en Angleterre: on y compte aujourd'hui 12000 métiers. La machine hydraulique dont les Piémontois se servirent les premiers pour faire les organcins, fut imitée à Derby en 1718. Le chevalier Thomas Lombe fit le voyage d'Italie pour tâcher de saisir le mécanisme de

font avec le Portugal est le plus lucratif ¹⁾: celui qu'ils font avec la Suede l'est peut être le moins ²⁾. Il y a plusieurs marchandises de contrebande tant pour la sortie que pour l'entrée ³⁾: les réglemens à cet égard sont très

cette machine. Quelques-unes des fabriques Angloises ont parfaitement réussi, les moires d'Angleterre n'ont pu être imitées à Lyon.

c) On fait beaucoup & de fort beau lèton aux environs de Bristol près de Baptish-mill.

d) Les forges d'Angleterre & de la principauté de Galles donnent 12190 tonneaux de fer; le tonneau évalué à deux mille pesant. En 1750 le Parlement a passé un Bill pour encourager l'exploitation des mines de fer en Amérique.

e) Du moins il l'a été jusqu'à présent. On prétend qu'en 1765 il n'est parti pour le Portugal que 3 à 400 vaisseaux, au lieu de 7 à 800 qu'on y envoyoit auparavant. Il est vraisemblable que la raison de cette différence vient de ce que les laineries de France ont pris le dessus en Portugal.

f) Les vaisseaux Anglois payent des droits d'entrée très-considérables dans les ports de Suede. Pour éviter cette dépense les Anglois chargent leurs marchandises sur des vaisseaux Suédois, & quand il ne s'en trouve point dans les ports d'Angleterre, ils envoient leurs marchandises à Helsingoer, pour y attendre l'arrivée d'un de ces vaisseaux.

g) L'exportation des laines est très-sévèrement défendue. Depuis cette défense, le nombre des bergeries a diminué. Avant le regne de Henri VII Anvers tiroit d'Angleterre une prodigieuse quantité de laine, & la payoit fort cher: on vit sortir à la fois des ports de Londres & de Southampton jusqu'à cent vaisseaux char-

sages. Le siège du commerce est à Londres^{A)}; on voit journellement un millier de vaisseaux sur la Tamise. Les négocians, les marchands, & les fabriquans sont divisés en 62 communautés, qui ont de grands privilèges. Les autres villes commerçantes sont Falmouth, Plymouth, Dartmouth, Weymouth, Southampton, Portsmouth, Bristol, Newcastle, Douvre, Yarmouth, Hall, Liverpool, Whitehaven, &c. Gibraltar^{B)}

gés de laine, & destinés pour les Flamands. Parmi les autres marchandises de contrebande pour la sortie, on compte les cornes brutes, les cendres blanches, les béliers & brebis, les métiers à faire bas, ou parties de ces métiers, les peaux de mouton tondues & non-tondues, les peaux de vache & de bœuf non tannées, le suif, & la terre à foulon. Les marchandises de contrebande pour l'entrée sont les étoffes de laine, les selles & harnois, les cuirs tannés, les étoffes de coton, les ouvrages de mercerie. L'île de Man étoit le magasin général de ceux qui font la contrebande: aujourd'hui la Couronne ayant acquis cette île, est rassurée sur cet article, qui alloit fort loin, puis qu'en 1765 on confisqua sur les côtes d'Angleterre & d'Irlande pour plus de 70 m. l. st. de contrebande. La laine qui sort aujourd'hui en contrebande passe par le moyen des matelots que les matelots emportent: on assure qu'il passe plus de 300 mille Packs de laine en France, le pack est de 240 livres.

A) Londres fait les deux tiers du commerce de l'Angleterre avec l'étranger: les ports des provinces méridionales en font un neuvième, ceux des provinces Orientales autant, & ceux des provinces occidentales en font un peu plus.

& Port-Mahon favorisent le commerce de la Méditerranée.

§. 5.

Commerce des Danois.

Si les Danois n'ont pas un commerce aussi étendu, & aussi lucratif que les Anglois, les Hollandois, & les François, ils tirent au moins un profit réel de celui qu'ils font. Une bonne police par rapport aux objets de commerce ⁴⁾,

1) La plus part des habitans de Gibraltar sont Juifs: ils y ont trois synagogues; après eux ce sont les Génois qui sont les plus forts, il y a aussi quelques Irlandois catholiques: le nombre des habitans, y compris la garnison, monte à dix-mille. On peut regarder l'époque de la prise & de la possession de Gibraltar, comme l'époque de la grandeur de la marine angloise: cette place fut prise en 1704 & cédée en 1717. Une flotte ne peut échapper à la vigilance des Anglois; tout au plus un vaisseau peut-il, sans être aperçu, passer la nuit le détroit.

2) On défendit, en 1736, l'entrée de quantité de marchandises étrangères, l'usage des galons, de la broderie en or & en argent, des pierres précieuses, &c. En 1738 on forma à Copenhague un magasin de marchandises, ce qui étoit bien propre à faire valoir les manufactures: tout artisan, qui ne trouve pas moyen de vendre sa marchandise, la porte à ce magasin, où on lui en paye les deux tiers, & le reste quand la pièce est vendue; en échange le magasin a le privilège de vendre exclusivement toutes ces marchandises aux détailliers. Lorsque le marchand achète au fabricant, sans pouvoir le payer, le magasin acquitte le billet, & donne au marchand crédit pour dix-huit mois, à raison de quatre pour cent d'intérêts.

l'établissement de plusieurs manufactures ¹⁾, & le soin qu'on prend de la marine ne peuvent manquer de faire fleurir ce pays. Ses principales richesses sont le gros bétail du Jutland, les chevaux ²⁾, les grains, & la pêche; mais il n'a ni sel, ni métaux. L'Islande fournit une quan-

1) On prétend que les manufactures de draps & d'étoffes de soie fournissent à tous les besoins du royaume. On compte à Coppenhague 284 métiers pour les draps, & 303 pour les étoffes de soie: les premiers occupent 3932 personnes, les autres 938. L'Islande a même des manufactures de draps, & y emploie ses grosses laines.

2) Les plus beaux chevaux Dapois viennent du district de Tye, dans le balliage d'Alborg: ceux du district de Skivehuns, dans le balliage de Wiborg, sont aussi fort estimés.

3) La pêche a bien diminué depuis 1762. On a vu jusqu'à 350 vaisseaux pêcheurs de différentes nations, accompagnés de 1700 chaloupes, dans les environs du Spitzberg, à 50 lieues de mer à la ronde, pêcher plus de 2000 baleines, sans compter celles qui étant blessées ont coulé à fond sans pouvoir être prises.

4) On pêche quelques perles dans les environs de Drontheim, & dans quelques rivières du bailliage de Bergen: cette pêche est un revenu de la Reine, celle de 1750 fut considérable.

5) Le fer est après le bois, ce qu'il y a de plus important pour la Norvege: elle a quinze forges, & l'exportation du fer peut aller à 400 mille écus: on en fabrique à Barum, à Hockendalen, à Edswald, à Lifsoc, &c. La Norvege exporte son fer cru, & prend de l'étranger du fer travaillé. Les bois diminuent, quelques endroits même ne font plus le commerce du bois

tité de peaux de mouton, de poissons secs, de beurre, d'huile de poisson & d'édredon; la Groenlande *) des fanons & de l'huile de baleine, des poissons secs, des peaux de veaux marins & de chiens de mer; la Norvege *) du fer *), du cuivre *), du bois de charpente *),

de charpente, quelques forges & fonderies tirent de dix & douze milles du lieu où elles sont, le charbon dont elles ont besoin. L'exportation des poutres & des planches a plus ruiné les forêts que ne l'ont fait les mines: cette grande quantité d'arbres, qu'il faut abattre pour n'en tirer que des pièces propres aux poutres & aux planches, laisse beaucoup de bois inutile qui pourrit sur la place. Il est de fait qu'une maison de charpente est aujourd'hui, en plusieurs endroits, presque aussi chère qu'une maison massive; qu'un vaisseau marchand coûte le double de ce qu'il coûtoit il y a vingt ans ou environ; que le bois de chauffage est trop cher dans les villes commerçantes, qu'on abat une trop grande quantité de jeunes arbres pour les palissades, (on prétend que cela va à un million de pieds d'arbres,) que les chevres font un tort infini aux forêts, &c. Depuis quelques années on a nommé une commission royale, qui doit examiner & redresser tous ces abus.

q) Les mines de Kongsberg, qui en 1751 occupoient 3500 personnes, & celles de la Comté de Jarlsberg, donnent de l'argent: les mines de Nordenfiels donnent du cuivre, qu'on a bien tort d'exporter cru.

r) Les Anglois payent aux Danois, pour les bois de la Norvege, neuf dixiemes en argent, & un dixieme au plus en marchandises. ~L'exportation du bois de sapin vaut à la Norvege plus d'un million d'écus: celle du bois de chêne & du bois de chauffage est défendue.

des mâts, des planches. Les Danois exportent des grains ^o), des bœufs, des chevaux ^o), de l'eau de vie de grain, du beurre, du malt, du suif, des poissons secs ^o), des peaux ^o), de belles dentelles, qui se font à Tondres, fabrique établie en 1646 par un Flamand nommé Steenbeck, des gands de Rander & d'Odense, &c. Ils tirent de l'étranger des épices,

s) Les Danois exporteroient encore plus de grains qu'ils ne font, si au lieu de faire des établissemens dans des endroits peu fertiles, ils les plaçoient dans l'intérieur du Jutland. Mais en Dannemarc, comme partout ailleurs, le patriotisme n'est pas toujours la vertu dominante des grands. La Norvege donneroit une abondance de grains de toute espece, si l'agriculture y étoit moins négligée: le sol est fertile, & on peut compter sur la huitieme gerbe, quelquefois sur la dixieme. Cependant les habitans de la partie Orientale de cette province font du pain de la farine de pois, mêlée avec celle d'avoine ou d'orge.

t) Ils vendent par an environ 2000 chevaux à l'étranger. Les Hollandois tirent les bœufs du Jutland par Hetting, port de cette même province, & par Hafum port du Sleswig.

u) L'exportation du poisson est un objet considérable. La Morue, le Brosmer, le Say, le Længer, se séchent au vent, & s'appellent *Stockfish*, qu'on distingue en *Rotskier* & *Rundfish*, le premier est fendu en deux. La morue donne des œufs, dont on fait un grand débit, on les sale & les encaque, pour les faire passer en Bretagne & ailleurs, où ils servent d'appât à la sardine; l'exportation est de sept à huit-mille barriques.

de la soie, du sel *) du cuivre, du plomb, du verre, du papier, des eaux de vie, du tabac, &c. *). Le port de Copenhague est fort beau *), il peut y entrer au de là de 500 gros vaisseaux : les autres villes commerçantes sont Helfingør *), la clé de la Baltique, Odensee, Nyborg, Aalborg, & Aarhus.

v) Une bonne partie des cuirs sert encore en poil, parce qu'il n'y a pas assez de tanneries dans le royaume : on exporte aussi quantité de laines en sac, & quelque peu de laine filée.

x) Ils tirent leur sel du Portugal & du pays de Luxembourg.

y) Il sort annuellement du Danemarck au-delà de cent-mille bœufs, dont le Jutland en fournit 80 mille. On fait monter à un demi million l'exportation des grains, & celle des eaux de vie de grain à cent mille écus.

z) Il n'y a que Copenhague qui expédie des vaisseaux pour l'étranger : les autres ports se bornent au cabotage. En 1764 il sortit de cette Capitale 3616 vaisseaux.

a) On paye un droit aux trois passages dans la mer Baltique : savoir à Helsingør, à Nyborg, & à Fridericia : le premier de ces passages est le plus considérable. On compte qu'annuellement il passe jusqu'à six-mille vaisseaux par le Sund : c'est à dire que réellement il en passe trois-mille, parce que chaque vaisseau passe deux fois. La moitié de ces vaisseaux est aux Anglois, & le quart aux Hollandois. Les vaisseaux Anglois, Hollandois, Suédois, & François, munis de bons passeports, ne souffrent point la visite ; ils payent un pour

§. 6.

Commerce des François.

Il est étonnant que le commerce ¹⁾ de la France ne l'ait point emporté sur celui de toutes les autres nations: l'abondance de ses productions ²⁾, la fertilité de son sol, le nombre de ses manufactures & de ses fabriques, la sagesse des réglemens faits sur ces objets, l'industrie des habitans, le génie d'une infinité d'artistes & d'artisans, le travail de plusieurs hommes célèbres qui ont pris soin d'éclairer l'artiste,

cent de toutes les marchandises qui ne se trouvent pas dans le tarif. Toutes les autres nations souffrent la visite, & payent un & un quart pour cent. On compte que ces vaisseaux, l'un portant l'autre, payent chacun cent écus de droits.

b) Ce fut sous Henri IV que les François jetèrent les premières fondemens de leur commerce. Sully fit beaucoup, mais Colbert encore plus. Si l'abus des droits d'entrée & de sortie, surtout dans l'intérieur du royaume, les monopoles, la persécution qui fit passer tant de Réformés dans les pays étrangers, & les guerres longues & cruelles que l'ambition a fait entreprendre à la France, n'eussent porté de rudes atteintes à son commerce, il n'est pas douteux qu'il ne l'eût emporté sur celui de toutes les autres nations. On peut ajouter à ces raisons une autre, qui est un vice intérieur dont les suites se font sentir. On n'a donné en France d'encouragemens qu'à l'industrie, on a négligé le cultivateur, qu'on a forcé par là à devenir manu-

ste, le goût de toutes les nations de l'Europe pour tout ce qui vient de France, enfin la puissance réelle & l'étendue de ce royaume, auroient du, si non anéantir le commerce des autres nations, du moins le contenir dans des bornes fort étroites. Le commerce de terre se fait avec la Suisse, l'Italie, & l'Allemagne, par Nîmes & Lyon; avec quelques provinces de l'Allemagne par Strasbourg; avec la Hollande par les Pays-Bas; avec l'Espagne par Perpignan & Baïonnè. Le commerce de mer ⁴⁾ se fait de tous les ports de France ⁵⁾; Marseille est le

facturier. Il y a plus, au-delà de 6000 ouvriers passent tous les ans, au mois de mai, de l'Auvergne & du Limousin, pour aller travailler aux terres en Espagne & en Flandre, & reviennent de-là en novembre; s'ils trouvoient chez eux une culture aisée & profitable, ils n'iroient pas la chercher ailleurs.

c) Parmi ces productions il faut surtout compter les vins, le sel, les soies, l'huile, les fruits secs; & les mulets.

d) On a trouvé qu'en France les ports étoient trop négligés, pour contenir commodément des vaisseaux assez grands pour le commerce du Nord: la marine Française manque même de vaisseaux assez grands pour ce commerce.

e) Pour donner une idée du commerce de mer que fait la France, à la faveur de ses colonies, je remarquerai qu'en 1764 il sortit des ports de Bordeaux, Bayonne, Nantes, la Rochelle, Honfleur, le Havre de Grâce, & Marseille, pour la valeur de 98003515 livres en

rendez-vous des vaisseaux pour celui de la Méditerranée. Le commerce avec les Hollandois est le plus considérable ^f), & avec le Portugal le plus cher ^e). Paris fait un commerce immense ^b) : les autres villes commerçantes sont Lyon ⁱ), Marseille ^h), Brest, Dunquerque ^j), Boulogne, Dieppe, St. Malo, la Ro-

café, sucres, indigo, coton, cacao, &c : marchandises entrées en France sur 353 vaisseaux de Saint-Dominique, 98 de la Martinique, & 99 de la Guadeloupe : les droits payés dans ces îles montoient à 4808470 livres, & ceux qu'on paye dans le royaume à 2045007.

f) Le commerce avec les Hollandois a diminué : autrefois ils tiroient de France pour 36 millions de marchandises, ils en tirent aujourd'hui beaucoup moins. Borréel, Ambassadeur de Hollande, présenta en 1658 un état où ce que la Hollande tiroit de France passoit de beaucoup cette somme, quoique ce Royaume n'ait eu que depuis 1664 des Compagnies pour le commerce des deux Indes, & pour celui du Nord.

g) Quant au Portugal, le cours du change est toujours contre la France, parce que les négocians François ne tirent pas en droiture, mais vendent leurs lettres de change sur Lisbonne à des banquiers d'Amsterdam.

h) Paris a sept corps de marchands, savoir ceux de la draperie, de l'épicerie, de la mercerie, de la pelleterie, de la bonneterie, de l'orfèvrerie & des marchands de vin. Outre cela il y a encore 124 communautés d'arts & métiers. Là ne sont point compris ni l'Hôtel-Royal des Gobelins, où la fabrique des tapisseries de haute & basse-lisse, & la menuiserie des bois de placage, qu'on nomme marquetterie, ont été portées à un si grand degré de perfection ; ni la manufacture des gla-

chelle, Baïonne, Bourdeaux, Nantes, Rouen, Troyes, Tours, Orléans, Dijon, Montpellier^{*)}, Amiens^{*)}, Caen, Abbeville, Nîmes, Niort est renommée par ses peaux de chamois, & Beaucaire, par une foire où l'on prétend qu'il se fait pour six millions de livres d'affaires, &c. La France exporte des vins^{*)}, des plantes &

ces, où l'on polit & l'on met au teint les glaces coulées à S. Gobin, à Chateaudun, & à la Fere en Champagne; ni la manufacture des tapisseries dont le fond est de toile, & l'ouvrage de laine hachée; ni enfin la manufacture des draps d'écarlate établie sur la petite rivière des Gobelins.

i) L'affinage de l'or & de l'argent, qui se fait à Lyon par quatre affineurs du Roi, est d'un très-grand produit.

k) Marseille exporta, en 1764, au Levant pour la valeur de 19695574 livres de marchandises: ce commerce est exclusif, & les négocians payent vingt pour cent des marchandises qu'ils tirent de-là. La dernière capitulation de la France avec la Porte est de 1740.

l) C'est Dunkerque qui fait presque tout le commerce du Nord, qui n'occupe que 25 vaisseaux, tandis que les Hollandois y en emploient 800.

m) Montpellier fait le principal commerce du Languedoc par le port de Cette. Le Languedoc est la province la mieux cultivée: on pourroit y recueillir du riz, comme on a fait autrefois, avec succès, en Provence.

n) Il se fabriquoit à Amiens, au commencement de ce siècle, 129800 pieces d'étoffes de laine; & les cameliers employoient 80 milliers de laine.

o) Le commerce des vins est très-important. Il en passe dans tous les pays de l'Europe, sur les côtes de Barbarie, aux îles Françaises, & à l'Amérique septen-

trionale. C'est de Bourdeaux, de la Rochelle, de Nantes, de Rouen, de Marseille, & de Toulon qu'il en sort la plus grande partie. Bourdeaux en exporte environ cent mille - tonneaux par an : le tonneau évalué à quatre barriques, & la barrique à 110 pots pesant 500 livres. Les Vins de Nantes perdent le moins au transport : on en a fait passer jusqu'en Perse. La Bourgogne & la Champagne, avec les environs de Vienne & du Rhône, donnent les vins les plus exquis, & les plus chers. La haute Bourgogne a les vins de Pomar, de Chambertin, de Beaune, de Clos de Vougeau, de Voleney, de Moraché, de la Romanée, de Nuits, de Chassagne, & de Mulsault. La basse Bourgogne, qui exporte au-delà de 100 mille muids de vin, le muid à 300 pintes ou deux feuilletes, a les vins d'Auxerre, de Coulanges, d'Irénie, de Tonnnere, d'Avalon, de Joigni, & de Chablis. Les vins de Vienne & du Rhône les plus estimés sont l'Hermitage, la Cote-rotie, & le saint-Perrey. Le Languedoc a les excellens muscats de Frontignac, de Lunel, de Rivesaltes, & de Beziers. La Champagne a son Epernai, son Silleri, son Aÿ, & ses vins rouges de Reims, extrêmement recherchés par les connoisseurs. On compte que l'exportation des vins vaut à la France quinze millions ; celle des eaux de vie, cinq ; & celle du sel, dix. Cependant la France est bien loin de tirer de ses vins tout le profit qu'elle pourroit en retirer ; les entraves qu'en a mis à ce commerce abîment le cultivateur. Il est de fait que ceux qui bouillent de l'eau de vie, ne font valoir leur vin qu'à cent sous la barrique, & souvent au dessous ; en voici la preuve. L'on compte dix barriques de vin pour un tonneau d'eau de vie de 32 verges ou de 128 pots ; l'achat de la futaille & la façon coûtent 30 livres ; le transport jusqu'à Bourdeaux, l'un portant l'autre, 6 livres ; les droits, 9 l. 17 s., la commission, le coulage & autres frais, 5 : le total des dépenses est donc de 50 l. 17 s. Or la pièce

d'eau de vie ne vaut à Bourdeaux que 100 l; donc les dix barriques de vin ne rendent au propriétaire que 49 l. 3 s.; ce qui fait moins de cent sels par barrique. Quant à ce qui regarde les vins, qui sont trop bons pour en faire de l'eau de vie, ou qui en donnent trop peu, le profit du cultivateur est aussi bien petit: il s'est même trouvé qu'une partie de la Guienne, qui avoit envoyé ses vins en commission en Hollande, s'est vu obligée d'y envoyer de l'argent pour solder ses comptes. Cela paroitra impossible & cela est pourtant vrai à la lettre; & voici comment. Un arpent de vignes demande quatre, au moins trois façons de bêche, ce qui revient à 28 livres: il en coûte fix pour épamper, lier, & tailler la vigne; les frais de vendange & l'achat des futailles montent à 30; les quatre barriques de vin que retire le propriétaire d'un arpent, lui reviennent à 16 livres pièce: ces quatre barriques font un tonneau. On paye au battelier (prix moyen suivant la distance) pour le transport jusqu'à Bourdeaux, 7 livres, au commissionnaire 4, pour porter à bord & pour l'arimage, 3; pour droits d'entrée & d'issue à Bourdeaux 29 l. 12 s., droit de marque pour la ville 5 sols, le fret au vaisseau Hollandois 181. Donc le total des dépenses est de 121 l. 17 s. Ajoutez à cela la taille, la capitation, le vingtième, la dixième, les avaries, le coulage, les droits hors de France, l'assurance, le commissionnaire Hollandois, & vous verrez que les prix des vins venant à baisser en Hollande, le cultivateur ne retire pas ses frais.

Les Anglois enlèvent à Bourdeaux, année commune, 6000 tonneaux de vin, & trois à quatre-cents pièces d'eau de vie; les Hollandois 50 mille tonneaux de vin & 10 à 12 mille pièces d'eau de vie; les Suédois & les Danois chacun environ trois à quatre mille tonneaux de vin, & à proportion de l'eau de vie. La Sénéchaussée de Bourdeaux recueille, année commune, 200 mille tonneaux, dont la moitié est exportée, & on

des drogues pour la teinture, du baume de cade ¹⁾, des eaux de vie ²⁾, du vinaigre, des cendres gravelées, du sucre, des fruits secs & confits, de l'huile ³⁾, des capres, des olives, des marrons, du safran, des draps ⁴⁾, & autres étof-

exporte depuis 12 jusqu'à 20 mille pièces d'eau de vie. La Guienne est sous le joug, elle n'a point d'autres ports que Bourdeaux, & ne peut charger ses vins qu'à Noë!, temps où la navigation est la plus chère, & où les grands achats sont faits. Outre cela Bourdeaux a le privilège d'avoir de plus grands tonneaux, & de payer par conséquent moins de droits. N'est-il pas clair, que pour favoriser le commerce, les arrangemens devoient être précisément opposés à ceux qu'on a faits? Ce sont les habitans de la Guienne, qui ont des vins de moindre qualité, & plus de frais de transport, qu'il faudroit soulager & favoriser, à moins que le gouvernement ne veuille porter insensiblement cette province à changer ses vignobles en champs labourables.

p) On tire le baume de Cade, dont se servent les maréchaux, d'une espèce de genévrier qui croît dans le Languedoc.

q) Les habitans de l'île de Rhé exportent annuellement 40 mille barriques d'eau de vie.

r) L'huile paroît être de la plus ancienne origine; elle est sûrement d'un usage indispensable: elle sert à la nourriture de l'homme, elle l'éclaire, elle guérit ses plaies, elle sert à préparer les cuirs, & à rendre quelques métaux plus propres à leur usage. La Provence, le Languedoc, Gènes, Lucques, le royaume de Naples, la Morée, les îles de l'Archipel, les côtes de Barbarie, l'île Majorque, l'Espagne & le Portugal ont une abondance d'oliviers. On fait aussi de l'huile de la graine de plusieurs plantes: la sene, ou le fruit du hêtre, don-

ses de laine, des étoffes de coton & de soie *), des étoffes riches, des galons *), des dentelles, des points, de la batiste, (celle de St. Quentin fait un objet de commerce de deux millions de livres,) des mouffelines *), de la toile de Cam-

ne une fort bonne huile. Je ne fais si l'idée qu'on a eue, que cette huile rendoit sous ceux qui s'en servoient, en a empêché l'usage en Allemagne. Les olives nous donnent celle qui est la plus estimée & la plus saine. On cueille les olives aux mois de Décembre & de Janvier: on les porte au moulin pour les écraser, & l'huile qui en découle est ce qu'on appelle huile-vierge. Ces olives écrasées sont portées dans de grands cabas, où l'on jette ensuite de l'eau bouillante; la pâte étant délayée, on la presse, & l'eau entraîne l'huile qui surnage & qu'on enlève. Les huiles de Grasse, d'Aix, & de Nice ont le plus de réputation. Les huiles grossières sont destinées aux savonneries. Je remarquerai, en passant, que l'olivier donne un résine qu'on appelle *Elemi*.

*) Les draps fins se font à Abbeville, à Paris, & à Sedan: les draps ordinaires presque partout: les Londrins & les Cadis dans le Languedoc.

*) On estime que le commerce des soieries, que fait le Languedoc, monte à 1800 mille livres, dont l'étranger en paye 1500 mille. Les manufactures de France consomment pour 25 millions de soie.

*) Paris a de la réputation pour les galons d'or, & Lyon pour les galons d'argent: on attribue au fil de cette ville le beau blanc de ses galons, & la bonté du fil aux eaux du Rhône: j'aimerois cependant à croire plutôt, que cette blancheur est due à ce que l'argent, dont on se sert, est affiné avec du bismuth, & non avec du plomb, qui a toujours quelque peu de cuivre.

*) La Normandie consomme, dans ses fabriques,

brai, des tapis, des tapisseries, des chapeaux, du sel *), du tabac, du papier *), de l'or & de l'argent traits, des ouvrages de mercerie & de bijouterie, des glaces, des liqueurs, des eaux de senteur, des mulets *), du savon, qui vient de Marseille *) & de Toulon, &c. La France tire de l'étranger des bois de charpente, des mâts *), des planches, des semences de lin, du lin & du chanvre, des grains, de l'amidon, du riz,

la moitié des cotons qui viennent de l'Amérique & du Levant. Le produit annuel des manufactures de mousseline de cette province & de celle de Picardie est évalué à trente millions de livres.

x) Le sel de fontaine, dont il y a une grande abondance dans la Comté de Bourgogne, fait la plus grande richesse de la Lorraine. Mais c'est surtout les marais salans du Brouage, de l'île de Rhé, &c. qui produisent cette quantité de sel qu'exporte la France: elle en exporterait d'avantage si les droits étoient plus faibles. Un vaisseau françois chargé de 224 muids de sel, ou 200 tonneaux, paye 1045 l. 6 s. 8 d. de droits de sortie, & si c'est un vaisseau étranger, il en paye 1628 l. 14 s. 2 d.

y) La plus grande partie du papier se tire de l'Auvergne & de l'Angoumois; & de Normandie la plus grande partie du parchemin. Le papier de l'Angoumois passe beaucoup en Hollande, les fabricans y mettent les armes de la ville d'Amsterdam. Celui du Limousin est très-bon pour les estampes.

z) La Guienne vend à l'Espagne une grande quantité de mulets: cela peut rendre à cette Province 600 mille livres par an.

a) Marseille fait aussi un grand commerce de foulards.

des épices, des drogues, des peaux, des poisons secs, des plumes, du goudron, de la poix, du fer, de l'acier ^{c)}, du cuivre, de l'étain, du plomb, de la potasse, du soufre, du salpêtre ^{d)}, de l'huile de lin ^{e)}, des chevaux ^{f)}, &c. Paris & Lyon sont les deux grandes places de change: tout ce qui se tire sur l'Italie, ou qu'on y fait passer, passe sur Lyon. Marseille a des correspondans à Smyrne & à Constantinople, elle

b) Bayonne fait un commerce de mâts, qu'elle tire des Pyrénées par le moyen des rivières. On a coutume de les coucher dans des fosses, pour les conserver, jusqu'à ce qu'on les envoie à Brest. On construit à bon prix à Bayonne: mais on ne peut y construire que des frégates de 40 à 50 canons, le port n'est pas assez profond. Le fer dont on a besoin se tire d'Espagne à bon prix, il est excellent.

c) La France prend à l'étranger, tant en billes qu'en instrumens de taillandier, pour la valeur de près de trois millions de livres d'acier; cette marchandise est pourtant de contrebande à l'entrée.

d) La France tire peu de salpêtre de l'étranger: il s'en fabrique beaucoup dans le pays, surtout en Alsace, à Lyon, dans le Languedoc, & dans l'île de France.

e) Les François vendent aux Hollandois la graine de lin qu'ils recueillent, & leur achètent ensuite l'huile qu'ils en ont retirée.

f) Ce n'est pas que la France manque de haras: celui d'Hyemes a de la réputation. Le Limousin fournit annuellement aux provinces voisines 1500 à 2000 poulains, & les chevaux sont estimés pour la durée & le travail.

tire par leur moyen sur tout le Levant: ce qu'on tire sur l'Allemagne, la Suède, le Danemark, la Russie, l'Espagne, & le Portugal, passe ordinairement par Anvers ou par Amsterdam; il n'y a guère que sur Londres que les négocians François tirent en droiture. Le commerce de la Lorraine est important: on y trouve des salines, des mines de fer, de l'alun, des bois, des bestiaux, des laines, de l'huile de navette, de la cire, du miel, les vins du Basrois, de la verrerie, des eaux de vie ^g). Le commerce de l'Alsace consiste en bois pour la marine, ces bois descendent le Rhin, en vins de la haute Alsace, en eaux de vie & vinaigres, en blés, en acier, &c.

§. 7.

Commerce des Russes.

C'est à Pierre le Grand que la Russie doit le commerce qu'elle fait aujourd'hui: vers la fin du siècle passé les négocians Russes étoient encore à apprendre ce que c'est que le change. Quantité de réglemens très sages, publiés sous le règne de Pierre I, & de Pierre II, auroient porté le commerce à un bien plus haut degré

g) Les eaux de vie de la Lorraine se font avec le marc de raisin: on en fait de même à Metz & dans tout le pays Messin.

de fortune, sans les obstacles qu' y ont mis les préjugés de la Nation, & l'intérêt particulier de la Cour. Le commerce intérieur du pays est favorisé par un nombre de fleuves & de rivières, par la commodité des traîneaux dans le fort de l'hiver, & par le bon marché de la main d'oeuvre. Ce commerce est tout entier entre les mains des nationaux; les étrangers n'osent ni vendre en gros à d'autres qu'à des nationaux, ni même avoir des magasins dans le pays: ils sont obligés de déposer leurs marchandises dans les magasins de la Cour, & de payer un certain loyer. La plus grande partie des négocians Russes ne font à Petersbourg qu'un séjour de quelques mois; ils y vendent leurs marchandises & en achètent d'autres. Ordinairement ils arrivent en Mai & Juin, & repartent en Septembre & Octobre. Il y a des marchandises, dont la Cour s'est réservé le débit: telles sont la poudre à canon, dont le Pud ou les 40 livres ne lui reviennent qu'à 60 Copeicks; le fer, la potasse, la vedasse, la rhubarbe, le goudron d'Archangel ^{b)}, l'huile de poisson, le tabac Anglois & Cosaque, le caviar, le sel. les pelleteries précieuses de la Sibérie, & les

b) Il faut en excepter les eaux de vie faites de lait aigri, & séparé de sa partie graisseuse: elles sont fort en usage chez les Calmouks & les Tartares.

eaux de vie. Le commerce avec l'étranger ¹⁾ ne se fait presque point par échange; il faut que l'étranger paye au moins le quart, souvent le tiers ou la moitié, en argent comptant. Les Russes n'achètent des étrangers qu'à un an de terme, ils appellent ce contract Barack: pour eux - mêmes ils se font payer ordinairement

i) Le commerce de la Russie avec l'étranger a plusieurs branches: 1) le commerce avec la Chine par le moyen des caravanes: il se fait au profit de la Cour; la contrebande en enlève une partie: les Russes y portent des fourrures, & en tirent de l'or, du thé, des étoffes de soie; 2) le commerce avec les Calmouks, qui fournit du bétail, quelquefois de l'or & de l'argent; 3) le commerce avec la Bulgarie, qui donne de l'argent, des peaux, des étoffes des Indes, des pierres précieuses; 4) le commerce de la Perse par Astracan & la Mer Caspienne, d'où l'on tire de la soie & des étoffes; 5) le commerce avec les Tartares de la Crimée; &c. Peu de tems après la mort de Pierre le grand, les Anglois formerent le projet d'établir un Comptoir sur les côtes méridionales de la Mer Caspienne, pour tirer de-là une partie des marchandises qui leur viennent du Levant, surtout les soies de Perse. Ces marchandises devoient passer à Astracan, & de là par le Don & le Volga dans le lac de Vormitz. Ce projet auroit eu de grands succès: mais il étoit naturel que la Cour de Russie ne laissât pas entre des mains étrangères un commerce aussi riche; elle n'en tire cependant pas tout le parti possible. On prétend que le Capitaine Ellison, envoyé par les Anglois de ces côtés-là, entra au service du Schach, & qu'il avoit déjà construit pour ce prince un vaisseau sur la Mer

d'avance, & ce long credit fait qu'on risque tout s'ils viennent à faire banqueroute ¹⁾). La Russie exporte des fourrures ¹⁾), du cuivre, du fer ²⁾), du verre, de la cire, du miel, de la potasse, de la vérafie, du goudron ³⁾), de la poix, des huiles de poissons ⁴⁾), des poissons salés, du caviar, du chanvre ⁵⁾), du lin ⁶⁾), de

Caspienne, lorsque la Cour résolut de rompre cette entreprise des Anglois, & d'en révoquer la permission, ce qui se fit en 1746.

A) Les étrangers ne peuvent négocier qu'en gros, & sont obligés de déposer leurs marchandises dans les magasins appartenans à la Cour & de payer un droit de magasinage.

B) Les fourrures sont plus chères à Petersbourg qu'à Danzig, à Hambourg, à Leipzig, &c. ce qui vient de ce qu'il en sort tant en contrebande.

cc) On exporte environ 300 mille puds de fer, le pud est de 32 livres & demi. Les fourneaux & les forges de la Russie & de la Sibirie sont un peu trop éloignés de la mer. Le plus fameux établissement est à Sokolska. Il y a en Sibirie à Solikamsky un établissement pour battre le fer en feuilles.

cd) Le goudron est une substance noire, assez liquide, formée du mélange de la résine & de la sève du sapin noirci par les fuliginosités. On réduit en charbons, dans des fourneaux, le bois de sapin; la résine se fond & coule avec la sève au fond du fourneau. Les racines du sapin servent beaucoup à cet usage.

ce) Cette colle se fait de la vessie d'un poisson, que Linnéus met dans la classe des *accipenser*: on en compte quatre espèces, parmi les quelles le *Belluga* est la plus commune. Ce poisson se trouve vers l'em-

la graine de lin, des cordages '), des toiles '), des voiles, du houblon, des plumes,

bouchure des rivières qui donnent dans la mer Caspienne & dans la mer noire; on en voit aussi dans le Danube. C'est dans le Jaik, le fleuve le plus poissonneux de la Russie, qu'on en pêche le plus: aussi les Cosaques de *Juitzkoï Gorodock* font ils plus de cette colle de poisson que tout le reste de ce vaste Empire. Ce poisson a communément 20 à 30 pieds de long. Pour faire la colle, on l'éventre, on en tire la vessie, qu'on dépouille de sa première peau, on la coupe en deux ou plusieurs morceaux, on l'enveloppe dans de la toile, on la travaille, on l'enfile sur un long fil, & on la fait sécher. Quelquefois on fait cuire ces vessies entières, & après la cuisson on les ouvre pour en tirer de la colle, qui peut tenir lieu de colle ordinaire. Le prix de la colle de poisson a considérablement augmenté: autrefois le pud en valloit à *Juitzkoï-Gorodock* 7 à 12 Roubles, aujourd'hui il y vaut jusqu'à 30: aussi cherche-t-on à la sophistiquer, & il est difficile de reconnoître celle qui est pure. Ces mêmes poissons donnent le caviar, le Belluga en particulier, est celui qui en donne le plus. On se sert de cette colle à clarifier les vins, à lustrer la chaîne des étoffes, à coller le papier, &c. On prétend qu'à présent les Anglois comptent en préparer assez eux-mêmes pour épargner annuellement 40 mille l. st. L'Amérique fourroit assez de poissons propres à cet usage. Le commerce de cette colle avec l'étranger se fait au profit de la couronne: la cour la fait acheter dans les ports à raison de quinze roubles le pud, & elle le revend à seize aux particuliers, qui veulent en faire le commerce dans l'intérieur de l'Empire, commerce qu'elle a laissé libre.

p) En temps de paix le Berkwitz de chanvre, c'est à dire 333 $\frac{1}{2}$ livres poids de marc, vaut neuf roubles

du bois ¹⁾, des grains, des cuirs ²⁾, des marchandises qu'elle tire de la Chine & de la Perse,

cinquante copeicks: en temps de guerre le prix en augmente considérablement. La Livonie exporte 180 mille tonnes de graine de chanvre. Le chanvre de Livonie est le plus estimé, parce qu'il devient souple étant mouillé, ce que les autres ne font pas.

q) Riga exporte annuellement 70 mille tonnes de graines de lin, & 20 mille Schifpounds de lin: Pernau 800 tonnes de graines, & 400 Schifpounds de lin; Revel 500 tonnes de graines, & 1400 Schifpounds de lin; Narwa 8000 Schifpounds de lin.

r) On compte que Riga exporte 90 mille Schifpounds de cordages.

s) Il y a à Jaroslow une très-belle manufacture de toiles: l'on y fabrique surtout de très-beau linge de table.

t) En général l'exportation des mats, des poutres, & des planches est défendue hors du port de Kola & des ports voisins, dans le Gouvernement d'Archangel. Il n'en peut être exporté par les autres ports qu'à la faveur d'une permission expresse. Riga exportoit, avant cette défense, pour un million de roubles de bois: en 1756. l'exportation en a été défendue à Narva, qui seule exportoit 200 mille poutres. Les bois de construction ont trois différentes sortes de marque, la première pour les Anglois, la seconde pour les Hollandois, & la troisième pour les François.

u) Le commerce des cuirs est réservé à la ville de Petersbourg. Les Russes possèdent, depuis longtemps, le secret de préparer des cuirs, auxquels ils donnent une couleur, une odeur, & une souplesse, qu'on n'a pas encore su leur donner aussi bien ailleurs: le meilleur vient de Jaroslaw & de Cafan.

v) Il ne sort de Russie qu'une certaine quantité de,

comme de la rhubarbe *), du thé, de la soie, des étoffes, des tapis, &c. La Russie tire de l'étranger des draps fins, des étoffes de soie, des toiles peintes, des dentelles, des ouvrages de mercerie & de bijouterie, des vins, des eaux de vie, des harengs, des drogues, des épices, des couleurs, du papier &c. L'exportation de l'or & de l'argent y est défendue *). Pétersbourg est le véritable siege du commerce *), & après cette ville c'est Archangel qui en fait le plus; le commerce de cette ville est pourtant déchu de son ancienne splendeur. Les autres villes commerçantes sont Riga, Rével, Narva, Cronstadt, Wologda, Kola, où

rhubarbe, la Cour la détermine, & en fixe, en même temps, le prix: c'est à son profit qu'elle se vend.

x) Il est encore défendu d'exporter de la poudre à canon, du salpêtre, le lin filé, le chanvre filé pour les cordages, les canons, bombes, plomb, grenaille, laine, &c.

y) On fait par les régîtres de la douane, qu'il sort annuellement de Pétersbourg, pour compte de l'étranger, 400 mille peaux de lievre, 70 mille pieces de petit gris, 740 mille livres de cire, 50 mille livres de colle de poisson, 2166 mille livres de chanvre, un million de livres de graines de lin, 3400 mille livres de suif, 6650 mille livres de cuirs, 665 mille livres de Caviar, 216 mille livres de soies de porc, &c. En 1744 il entra 264 vaisseaux étrangers dans le port de Pétersbourg; en 1750 deux-cens soixante & douze, en 1751 deux-cens-quatre-vingt-treize, & en 1759 sept-cens-vingt-trois. La même année on compta qu'il étoit en-

sont les vaisseaux qui vont à la pêche de la baleine, Jaroslow, Moscow, Astracan, Kasan, Tobolsk, le dépôt de toutes les fourrures de la Sibérie, Sufterbec, quoiqu'un simple village, a de la réputation pour sa belle fabrique d'armes à feu. On travaille aujourd'hui à faire de Rogerwick le plus beau port de la Baltique. Comme les eaux y gèlent plus tard & y dégèlent plutôt que dans les autres ports, la flotte Russe pourra à l'avenir tenir la mer plus longtemps. Presque tout le change de Russie se fait sur Amsterdam, & le cours est à raison de 45 à 50 sols de Hollande pour un rouble de cent copeicks ¹⁾). Toutes les marchandises

tré, dans les différens ports de cet empire, au-delà de deux-mille vaisseaux chargés, & qu'il en étoit sorti tout autant. En 1749 on embarqua à Pétersbourg pour la valeur de 3184322 roubles de marchandises, & celles qui y entrèrent la même année valoient 2942242 roubles: les Anglois seuls y en acheterent pour la valeur de 2245573 roubles, & y en avoient porté pour la valeur de 1012209. En 1754 l'importation totale fut de 3279097 roubles, & l'exportation de 3577940: les Anglois y porterent pour la valeur de 989694 & y chargerent pour celle de 2207924. En général la moitié des vaisseaux est aux Anglois: l'essentiel de ce qu'ils chargent pour leur retour consiste en potasse, en bois, & en chanvre.

2) Les anciens copeicks étoient à $357\frac{1}{7}$ sur le marc fin. Cela a bien changé depuis. On ne frappe monnaie qu'à Petersbourg & à Moscou: outre l'argent des

payent les droits d'entrée & de sortie en écus de Hollande, qu'on prend au poids, & qu'on envoie ensuite à la monnoie de Pétersbourg.

§. 8.

Commerce des Suédois.

Le commerce des Suédois n'a jamais été sur un pied fort avantageux: il a eu plus ou

moins de Sibérie, il y a encore les Tartares de Kirgis qui en livrent à Orenbourg, d'où on le transporte à Moscou; les monnoies étrangères sont en partie défendues. Les Copeicks d'aujourd'hui sont de cuivre, & n'ont pas un tiers de la valeur des anciens. Les Anglois ont depuis quelques années un change ouvert avec la Russie, en sorte qu'ils ne payent plus en papiers de Hollande.

a) La Suède a fait venir d'Espagne, d'Angleterre & d'Eyderstadt des béliers, & en a retiré une si grande quantité de bonne laine, que celle qui fut présentée, dans une seule année, par ceux qui avoient des gratifications à demander, montoit à 70 mille livres pesant. Le lin réussit assez bien: les toiles de Helsingland & d'Angermanland sont belles, & les mousselines qu'on fait à Wadstena, réussissent. On a fait venir des boucs d'Angora, & on a remarqué que la beauté du poil de chèvre se conservoit jusqu'à la troisième race. Les manufactures en soie avoient en 1754 quatre-cent-cinquante métiers battans, & 1600 ouvriers; celle des voiles a de grands succès. Les manufactures de soie, de lin & de coton occupent 14000 âmes, dont il y en a huit-mille à Stockholm. Cependant on se plaint du défaut de débit, & il paroît que la contrebande en est

moins de succès sous les différens regnes des derniers rois. Aujourd'hui il semble que la Nation s'étudie à faire fleurir les manufactures *) & les fabriques; on prend les meilleurs arrangemens pour favoriser la pêche ⁴⁾, & pour diminuer l'importation ⁵⁾ des marchandises étrangères. Le commerce de cette nation se fait presque tout entier sur des vaisseaux

la cause. On a établi plusieurs raffineries de sucre: mais elles ne suffisent pas à la consommation du royaume.

b) La pêche du hareng donna, en 1756 & 1757, cent-soixante tonneaux: mais malgré ce qu'on a fait, on pourroit encore demander aux Suédois, pourquoi ils ne s'appliquent pas d'avantage à la pêche? Leur pays manque-t-il de côtes & de grèves? n'ont-ils pas, hors le chanvre, tout ce qu'il faut pour avoir un grand nombre de vaisseaux? ne construisent-ils pas à meilleurs frais que les autres nations? ne peut-on pas rappeler quantité de nationaux, qui faute de subsistence servent dans la marine de Hollande & ailleurs? Je ne sais de quel oeuf un sage politique pourra voir la Suede bâtir des vaisseaux pour des Puissances étrangères?

c) L'importation des marchandises étrangères excède de 600 mille écus l'exportation des denrées & des marchandises du crû de la Suède: on prétend que le commerce de contrebande, que les sujets Suédois font avec la ville de Lubec, monte à peu près à autant. La Suède achete annuellement pour plus de 6 millions de florins d'Allemagne, de marchandises ou denrées étrangères. Comme on a souhaité de diminuer au moins l'importation des grains, qui monte annuellement à 450 mille tonneaux, on déclara en 1752 qu'on

Suédois. La Suède exporte du fer en barres ⁴⁾, & du fer ouvragé, de la poix, du goudron réputé le meilleur, de la potasse, du salpêtre, de la poudre à canon, des cordages, du maroquin, des poissons secs, du bois ⁵⁾, des planches, des poutres, des mâts ⁶⁾. Elle tire de l'étranger des grains, de la viande salée, du lard, du beurre, du fuif, du sel, des vins, des

accorderoit quarante & même cinquante années de franchise à ceux qui défricheroient des terres incultes; & en 1757 on fit supprimer dans le Royaume 169132 alembics destinés à l'eau de vie.

d) La Suède a peut être tort de ne pas vendre son fer à meilleur prix. Elle en feroit passer d'avantage à l'étranger. M. Swedenborg conte 362 fourneaux, & 409 forges principales en Suède. M. Erich de Stenckstrom, Chancelier de Justice, rapporte qu'on fabrique 400 mille Schifpounds ou 1600 mille quintaux de fer en barres: on occupe par là 4000 ouvriers pour les mines, 2800 pour le transport, 2400 pour les forges, 10800 pour les 14 mille Lasts de charbon, 2000 pour la fonderie. La Couronne retire un sixieme de la valeur par les droits de péage & autres impôts. Comme le transport & les charbons ne demandent que 53 jours de travail, les ouvriers ne sont pas enlevés à l'agriculture. Depuis le commencement de ce Siècle le prix des 400 livres a été de 3 à 6 écus de banque: il est à fix aujourd'hui, & le tonneau à 14 livres Sterling. C'est au moyen de l'établissement d'un Comptoir général, que les Suédois ont espéré de soutenir le haut prix du fer, cela a déjà dégoûté les Anglois. Le fer d'Oregrund passe pour être le meilleur.

caux de vie, des couleurs, des épices, du sucre, des cuirs, des peaux, de l'huile, des drogues, de la laine, du coton, des foies, du lin, du chanvre, des toiles, des étoffes de laine & de soie, &c. Depuis 1744 la sortie du vieux fer & du cuivre cru est défendue ^e), les étoffes des Indes sont de contrebande depuis le même temps ^b). Stockholm & Gothenbourg ⁱ) sont le

e) Le bois de chêne a considérablement diminué en Suède; il est fort estimé.

f) On compte que la Suède exporte 50 mille schipfonds de fer & autres métaux, 150 mille douzaines de planches, 50 mille tonneaux de goudron ou de poix, beaucoup plus de potasse, &c. On prétend que le fer fait les deux tiers des revenus du Royaume: l'Upland donne le meilleur, & le Westmanland en fait le plus grand commerce. Le cuivre est un objet moins considérable: les mines de Falun, qui sont les plus importantes, ont donné, depuis 1743 jusqu'en 1747, c'est à dire en cinq années, 22879 schipfonds de cuivre affiné. Il y a une mine d'argent à Sala, qui a rendu, dans le même espace de tems, 8700 marcs d'argent fin.

g) On exporte le cuivre façonné ou ouvrage. A Arestadt on travaille les plaques destinées aux monnoies, & les menues especes de cuivre. Les Hollandois y en font frapper beaucoup, mais sans y faire mettre l'empreinte, on les marque en Hollande.

h) A proprement parler ces étoffes ne sont pas de contrebande: mais la Compagnie des Indes est obligée de prouver qu'elle en a fait passer à l'étranger les deux tiers de ce qu'elle en a reçu: il en est de même de toutes les autres marchandises des Indes.

vrai siege du commerce: le port de cette dernière ville est excellent. Les autres villes commerçantes sont Warberg, Halmstadt, Landskroon, Malmoe, Christianstadt, Carlskroon, Calmar, Yftadt, Westerwick, &c. ⁴⁾

§. 9.

Commerce de l'Italie.

L'Italie a des productions naturelles, sans nombre, qu'elle vend aux étrangers: savoir du

i) Le projet de faire communiquer la Baltique à la mer du Nord pour naviger de Stockholm à Gothenbourg, sans passer le Sund, paroît réussir: il a souffert de grandes difficultés, surtout par rapport à la cataracte de Troll-Hætter. L'écluse, nommée le Tessin, ouverte en 1752 a parfaitement réussi.

k) Quelques auteurs ont proposé de faire de Marstrand un port franc, & il est peut-être surprenant qu'on ne le fasse pas. C'est un des plus beaux ports de l'Europe, soit pour l'étendue, soit pour la sûreté. Croira-t-on qu'aujourd'hui il ne s'y trouve que soixante & cinq habitans, qui ont bien de la peine à subsister? On prétend cependant que la raison pour la quelle on y a renoncé, est qu'on a craint de ne pouvoir empêcher la contrebande.

l) Les meilleurs vins d'Italie sont le Genzano, l'Albano, le Castel Gandolfe près de Rome, le vin grec de Naples, le Lacrima Christi, la Verdée, la Moscadelle, le Montefiascone de Florence, quelques vins de Piémont & du Montferrat.

m) La Manne est une liqueur condensée, qu'on trouve sur une espece de frêne. La grande récolte

riz, des vins ¹⁾, des fruits secs & confits, des olives, de l'huile d'olive, de l'anis, de la manne ²⁾, des capres ³⁾, des marons, du safran, de la térébenthine, des laines, mais surtout des soies, des anchois, du corail, des agathes, du marbre, de l'albâtre, de l'alun, du vitriol, du soufre, des couleurs. Les manufactures & les fabriques d'Italie fournissent des étoffes & des bas de soie, des gants, des dentelles, des crystaux travaillés, des armes à feu, du papier,

s'en fait dans le temps des équinoxes: on distingue trois especes: la manne en larmes; elle decoule d'elle même depuis la mi-Juin jusqu'à la fin de Juillet; dans l'ardeur des jours chauds on voit une liqueur fort claire suinter au travers de l'écorce du tronc & des branches, & se former en grumeaux; le grain en est fort blanc, on recueille le matin ces grumeaux, & on les fait secher au soleil: la manne grasse; elle découle des entailures que les paysans font à la fin de Juillet lorsque la premiere a cessé de couler, elle se condense, & on la fait sécher comme l'autre; enfin la manne la plus précieuse est celle qui tombe en gouttes sur des morceaux de paille, qu'on a eu soin de coucher au pié des arbres: elle s'y fige en forme de stalactites. La manne du Levant est une extravasation de la seve d'une espece de Genet, appelée *Alhagi Maurorum*. La manne de Briançon est une résine qu'on trouve en petits grains blancs un peu gluans sur le méleze. On employe la manne comme un remede purgatif: & à cet égard elle est préférée à une infinité d'autres médicamens.

: 2) Les capres sont le fruit du caprier, dont on

de la poudre à canon, des essences *) & des parfums, des liqueurs †), du tabac, du savon ‡), des vermicelli, des cordes pour les instrumens de musique, &c. De toutes les nations de l'Europe ce sont les François qui font le plus grand commerce avec l'Italie. Les Hollandois y trafiquent aussi beaucoup, sur tout à Gènes, à Livourne, à Venise, à Naples & à Messine. L'Italie tire de l'étranger les épices, le cacao, les

prend les boutons, avant qu'ils soient ouverts, pour les confire au sel & au vinaigre. Les capres de Genes sont les meilleures: on en tire aussi une espece d'huile. On fait encore des capres des boutons du genet, des capucines, & des violettes doubles.

o) On appelle essences certains extraits tirés de quelques matieres par le moyen du feu: telles sont l'essence de romarin, de térébenthine, d'anis, de girofle, de canelle, de citron &c. Quant aux parfums, la plus grande partie s'en fait avec le musc, l'ambre gris, la civette, le bois de rose, celui de cedre, la racine d'iris, la fleur d'orange, la rose, le jasmin, la jonquille, la tubereuse, la lavande, le thym, la marjolaine, la sauge, la sarlette: on employe encore au même usage le storax, l'encens, le benjoin, &c. C'est en Espagne, en Italie, & surtout dans l'Orient qu'on consomme une grande quantité de parfums.

p) Les liqueurs sont des boissons composées avec des fruits ou des fleurs, dont la base est ou de l'eau de vie, ou du vin, ou de l'eau. Les meilleures liqueurs sont pour la finesse celles de Montpellier: celles d'Italie sont aussi fort estimées, surtout le roffoli de Turin, & le Marasquin, fait du fruit du cerisier Marasque, fort

le gingembre, le thé, le sucre, la porcelaine, les ouvrages de la Chine, les toiles peintes & autres étoffes des Indes, les toiles, les draps, les ouvrages de mercerie, de galanterie & de bijouterie, le fil, les ouvrages de fil, les drogues pour la teinture, les peaux, les cuirs), le chanvre, le lin, le suif, la cire, le blanc de baleine, les huiles de poisson, le cuivre, le l  ton, le fer, le plomb, l'étain, le goudron, la

commun dans la Dalmatie Vénitienne, & aux environs de Brescia.

q) Le savon est une pâte, dure ou molle, propre    blanchir le linge, & dont les teinturiers, bonnetiers, &c. se servent pour dégraisser & nettoyer les laines. On fait du savon avec l'huile d'olives, de noix, de ch  novi, de lin, de navette, de colfat, de poisson, &c. on en fait encore avec le flambart, qui se trouve sur les chaudières des charcutiers, avec du suif, & d'autres graisses : ces huiles , ou ces graisses préparées avec des lessives tirées de quelques corps nitreux ou salés, comme les soudes d'Alicante, de Carthagène, ou de Cherbourg, la potasse, la v  dasse, les cendres de différents bois, &c. forment un corps solide, qui mouffe avec l'eau : on y ajoute souvent des drogues pour jasper le savon dur, ou colorer les savons liquides. L'Espagne, Venise, Ga  te, Toulon & Marseille ont un débit considérable de savon. Les savons liquides sont noirs ou verts : ces derniers se fabriquent communément en Angleterre, en Hollande, & dans les pays du Nord.

r) Comme l'Italie manque de bois, surtout de ch   ne, elle est obligée de tirer d'Allemagne tout le cuir de semelle : celui dont on fait l'empaigne & les deux

poix, les harengs, la morue sèche, le caviar, les vins de France & d'Espagne, les grains, &c. Il y a plusieurs villes très-commerçantes: nous dirons un mot des principales.

Venise, dont le commerce, quoique déchu de son ancienne grandeur, est encore fort considérable, a une manufacture de glaces à Morano, une raffinerie de borax, des blancheries de cire qui sont d'un très-grand produit, une manufacture de tentures de cuir doré & de velours fort estimés. C'est le seul port d'Italie où l'on ne porte ni fer ni cuivre, & où l'entrée des draps étrangers est défendue: on y en fait de très-beaux.

Gènes, dont la banque étoit autrefois la plus riche de l'Europe, est renommée pour ses velours & ses vins muscats: son commerce, autrefois fort étendu & fort lucratif, est peu de chose aujourd'hui, quoique ce soit la ville d'Italie où se trouvent les plus riches manufacturiers ⁽¹⁾. Les nobles font le commerce: & les Palavicini sont aujourd'hui les negocians les plus renommés.

Livourne a un port franc: le commerce y est libre; & par-là même fort étendu. Un Duc

quartiers, est tanné avec des branches de vigne, & de l'écorce de figuier, ce qui le rend fort cher.

de Toscane acheta cette ville aux Genoïs pour 130 mille ducats: pour la peupler il en fit un asyle général, il accorda la liberté de conscience, l'exemption des droits d'entrée & de sortie, & le logement franc pour sept années à tous ceux qui voulurent s'y établir. Le chemin de Massa à Modene, fait avec tant de dépenses, a favorisé le commerce entre Trieste & Livourne; il n'y a encore de difficultés à surmonter que dans le passage de Massa à la rivière de la Secchia.

Naples, ville qui a près de 400 mille habitants, doit son commerce à son port, qui est un des meilleurs & des plus beaux d'Italie. Il y avoit autrefois plusieurs banques dans cette ville: quelques-unes ont fait banqueroute; aujourd'hui celle de *Sant-Eligio* & celle *del Popolo* sont les plus accréditées. C'est par Naples & Raguse que passent les lettres pour Constantinople.

Messine a un beau port, & fait un commerce très-considérable en soie. La Sicile a des grains, quelque peu de vin, des amandes, des raisins de Corinthe, des pistaches & de la manne préférable à celle de Calabre.

3) Le Cavalier Vaheigh prouve que le commerce de Gènes passa à Livourne, à cause d'un droit de 16 pour cent établi sur les importations.

Malazzo fait une pêche considérable de thon, au tour de Trepani & au Cap de Pezzaro; le bon marché du fel, qui y coûte 24 fois moins qu'à Naples, en favorise l'exportation. Il y a en Sicile quelques mines de plomb & d'argent de peu d'importance: on exporte annuellement 250 à 300 mille Salmes de grains: le Salm est de 500 livres pesant: & dans une récolte médiocre 200 mille caffis d'huile. Il y a aussi beaucoup de soufre dans ce royaume, & dans les îles de Lipari: mais il n'est pas fort estimé; on préfère celui de la Romagne & du Golfe Adriatique. Si le Clergé, & ceux qui lui sont attachés, ne faisoient pas le tiers des habitans, & si les deux tiers des fonds n'appartenoient pas à l'Eglise, ce pays tireroit un plus grand parti de son sol & du local *).

*) L'Eglise à tout: les communautés religieuses prêtent au cultivateur à gros intérêts. Un seul devant d'autel dans l'Eglise de St. Grégoire à Palerme vaut 94 mille écus de Sicile ou 400 mille livres de France. Avec cela l'industrie manque; on a laissé sortir la soie, & on a acheté des étoffes à l'étranger. Depuis 1762 toutes les marchandises étrangères où il entre de la soie sont défendues, mais faute de manufactures la contrebande a suppléé à la disette: on prétend cependant que la soie est trop pesante, & n'est propre qu'aux gálons. On cultive le sucre: mais les raffineries sont tom-

Lucque est renommée pour ses foies, mais surtout pour ses étoffes de soie, & pour son huile, la meilleure & la plus chère de toute l'Italie.

Turin fait avec Geneve & Lyon presque tout le commerce de l'Italie: les foies *) & les organçins du Piémont sont fort estimés.

Milan a un grand nombre de manufactures, qui ont du débit, quoique cette ville soit éloignée de la mer, & n'ait point de rivières navigables.

Parme fait un commerce considérable de foies.

Mantoue a le meilleur chanvre.

Florence a de belles manufactures d'étoffes de soie, surtout de taffetas.

bées: il passe de Sicile à Gènes annuellement 1500 quintaux de chiffons pour faire du papier, &c.

*) Il y a quelques années que les nouvelles publiques parloient d'un projet du roi de Sardaigne de défendre la sortie des foies crues: elles ajoutoient que ce prince avoit attiré une grande quantité d'ouvriers français. Si cela est, les Français seront obligés ou de chercher, dans quelque autre endroit d'Italie, les foies dont ils ont besoin, ou de tâcher d'en recueillir d'avantage chez eux.

Rome *) a livré son commerce aux Juifs: on y en compte près de dix-mille. Le Pape fait le commerce exclusif des grains.

Ancone a un port franc depuis 1732; les vaisseaux qui vont au Levant, relachent ordinairement au port de cette ville, & y achètent fort cher les ongari, qu'ils font passer à Smyrne & à Constantinople.

Boulogne fait un commerce important en soies, organçins, fatins, favon, & saucissons.

Bastia est un port de l'île de Corse *): les vins

v) Quand on considère la fertilité du sol, l'avantage de la situation, les ports de la mer Adriatique & de la Méditerranée, la quantité d'argent que le Pape tire de tous les pays catholiques, l'affluence des étrangers, &c. on est étonné de voir, que l'Etat Ecclesiastique soit si dépeuplé, que les habitans y soient si pauvres, que la disette des blés y soit si grande, que le pays enfin soit si dénué de manufactures & de fabriques. Mais lorsqu'on pense, que les sujets du Pape savent que plus ils ont, plus aussi ils sont vexés; que les fêtes y sont en trop grand nombre, que les moines, les hôpitaux, & les neveux des Papes emportent tout; on conçoit comment un des plus beaux pays de l'Europe est dans l'état déplorable où il se trouve.

x) La pêche consiste en sardines & grosses huches, qu'on exporte fort loin. Le vin de Capo Corso ressemble à celui de Malaga, & passe en Angleterre & en Allemagne comme vin d'Espagne. L'exportation des marons & de l'huile est aussi un objet important.

& le corail font le grand objet de son commerce.

Malte vend du coton, de la cire, du miel, &c.

§. 10.

Commerce de la Hongrie.

Le sol de la Hongrie est très-bon: il produit des grains & des fruits en abondance, & les prairies y nourrissent une quantité de bétail¹⁾ & de chevaux. On trouve encore dans ce pays d'excellent vin²⁾, du saffran, de l'huile, des mines riches³⁾, de la laine, du cuir, du suif,

1) On prétend cependant que la récolte des grains est fort souvent gâtée par les brouillards. L'exportation annuelle des bœufs monte à 120 mille pièces.

2) Le vin de Hongrie est surtout estimé parcequ'il a peu de tartre. Celui de Tokai, d'Uchely & de Keresztur sont en grande réputation.

3) Les mines de Botza, dans le comté de Liptow, donnent l'or le plus fin, mais on les néglige. Neusohl, dans le Comté de ce nom, a des mines de cuivre, & ce cuivre est fort estimé: Herrengrund en a aussi, & ses sources vitrioliques sont connues. Les mines d'or de Cremnitz & de Königsberg ne rendent plus autant qu'autrefois: les mines d'or & d'argent de Nagy-Banya sont considérables: mais Schemnitz est ce qu'il y a de plus important, on compte dans les mines aux environs de cette ville 5000 ouvriers, & on y retire environ cent marcs d'argent par semaine: on y découvrit, en 1751, une veine qui a donné beaucoup & de bon or: les frais d'exploitation montent annuellement pour

& de la cire. Le commerce est en grande partie entre les mains des Grecs : il y a quelques fabriques ⁶).

§. II.

Commerce de la Pologne.

Plus de quatre-mille batteaux, qui descendent la Vistule pour porter des grains à Danzig, prouvent la fertilité du sol. On trouve quantité de minéraux, mais peu d'établissmens pour les faire valoir ⁷), toutes les mines de cuivre sont abandonnées, & on ne songe pas à celles où l'on trouveroit de l'or & de l'argent. La Pologne exporte une graine appelée graine de Pologne, du miel, de la cire; son vin seroit bon dans quelques endroits si l'on donnoit plus de soins à la vigne. Autrefois ce royaume

Schemnitz a 500 mille florins. Tout l'or & l'argent que les mines du pays livrent est transporté à Crémnitz, où il est monnoyé; on prétend qu'il sort de là année commune cent mille ducats especes. On retire de Rosenau beaucoup de vif argent, & le cinabre de Dobschau, d'Alfo-sajo, & de Rosenau est d'un grand produit. Le sel gemme de Rhona, & le fer de Wagendorf sont aussi un objet assez important.

b) On estime beaucoup le feutre de Hongrie : la fabrique de toiles de coton a du succès, celle de faïence de Holitsch en a beaucoup.

c) On trouve de la mine de plomb dans la Podolie : les payfans la ramassent, la fondent, & livrent le plomb à leur seigneur pour un prix fixe.

vendoit à l'étranger 90 à 100 mille bœufs par an, & en proportion une quantité de chevaux; son sel gemme est renommé. Le lin & la graine de lin, le chanvre & le chenevi, le houblon, le cuir, le bois, le goudron, la poix sont encore quelques objets d'exportation. La Lithuanie exporte beaucoup de potasse & de védrasse, fait quelques liqueurs avec du miel: son bétail & sa laine sont d'un grand produit. Mais pour de fabriques le pays n'en a pas. Danzig *) fait un grand commerce.

§. 12.

Commerce de l'Allemagne.

L'Allemagne a de grands avantages pour le commerce: mais différentes circonstances les rendent inutiles *). Ce pays a tout ce qu'il lui

a) Danzig voit dans son port année commune plus de mille vaisseaux, qui chargent au de-là de 60 mille Lasts de grains, le Last évalué au moins à 40 écus d'Allemagne; de la laine, du suif, de la cire, du beurre, de la potasse, du bois, & des liqueurs, &c.

e) Le nombre des provinces gouvernées par différents princes, la jalousie des Souverains, les guerres intestines, les efforts de la maison d'Autriche pour mettre sous le joug tous les princes de l'Empire, l'inégalité des espèces, le nombre des péages, les mauvais chemins, &c. sont autant d'obstacles à l'aggrandissement du commerce de l'Allemagne.

faut, si l'on en excepte les épices, & les pierres précieuses : on y trouve des grains en très-grande abondance, du vin, des métaux ^{f)}, des fruits, du bétail, des chevaux, des pierres de taille, du marbre, du sel, du bois, &c. Les manufactures & les fabriques y donnent des marchandises de toute espèce, & le bon marché des vivres & de la main d'œuvre met l'Allemagne en état de vendre à plus bas prix que la France & l'Angleterre ne peuvent le faire. Cependant elle tire de l'étranger tout ce que l'étranger veut vendre ; il n'y a que quelques provinces où ce prurit des Allemands, pour tout ce qui vient du dehors, est gêné par des loix, dont la sagesse n'est révoquée en doute que par des négocians intéressés à confondre l'intérêt particulier avec l'intérêt général. Depuis que la France, par l'expulsion des Réformés, a enrichi l'Allemagne d'une foule de gens industriels, les manufactures & les fabriques y ont été transportées, & y ont eu le plus grand succès. La position de l'Allemagne est très-favorable au commerce. Jettons un coup

f) La Franconie, la Thuringe, & le Duché de Magdebourg, sont les provinces qui ont la plus grande abondance de grains. Parmi les vins d'Allemagne on estime surtout ceux du Rhin, de la Moselle, du Neckre, & ceux d'Autriche. Le Sälzburg,

d'œil sur quelques unes de ses villes commerçantes ; je ne saurois entrer dans un plus grand détail.

A la tête de toutes ces villes il faut mettre Hambourg, dont le commerce de terre & de mer est très-considérable. La grande pêche y occupe 60 à 70 vaisseaux. Parmi les manufactures & les fabriques d'une certaine importance il faut compter la raffinerie de sucre, la manufacture des toiles peintes, celle de velours, & les fabriques de tabac : on pourroit y ajouter celle des fileurs d'or, dont l'adresse égale l'adresse des fileurs de Milan. Les Hambourgeois sont, pour l'Allemagne, ce que sont les Hollandois pour leurs voisins : leur territoire est petit, leur sol ne produit que peu de chose, mais une heureuse industrie leur a fait tirer parti de tout, & en particulier de l'indolence des Allemands.

Lubec ²) a un commerce de mer le long des côtes de la Baltique : ses manufactures de cuirs & de toiles ont beaucoup de succès ; on estime singulièrement les voiles de Lu-

le Tirol, la Misnie, les contrées voisines de la forêt Hercinie, &c. ont des métaux.

g) Hambourg pour éviter les frais du Sund fait une grande partie de son commerce de la Baltique par la ville de Lubec.

bec. On ne tire point en droiture sur cette ville, on trace les lettres de change sur Hambourg,

Breme a son port à Vegesac; la pêche du faumon lui rend beaucoup. Son commerce de mer se fait avec la France, la Hollande, & la Norvege.

Vienne a des manufactures très-importantes ^{b)}:

k) L'autriche, sur tout la partie inférieure, produit une grande abondance de grains, du safran fort estimé, d'assez bons vins, une quantité de fruits de toute espece. On trouve à Gemunden une belle mine de sel en cristaux, à Halestadt une saline importante. Les manufactures & les fabriques sont encouragées & promettent du succès: la fabrique de léton de Baden est bien arrangée, on y voit une seule roue, mue par le courant de l'eau, faire mouvoir seize tours où autant d'ouvriers travaillent. On fait à Wels un commerce considérable de bois. La Stirie a des mines de fer exploitées depuis plus de dix siècles: son acier est renommé par sa bonté, & les Anglois en enlèvent la plus grande partie: les vins de la Stirie sont passables. La Carinthie a du fer également, surtout à Friesac: elle a du plomb. Le sol du Duché de Carniole est fertile: on y fait un bon commerce de bétail & de chevaux: on exporte du fer, de l'acier, & du vif argent.

i) La Bohême produit du safran, du gingembre, du *Calmus*, d'excellent houblon, quelque peu de vins; on y trouve aussi du soufre, des charbons de terre, de l'alun, &c. qui sont un objet de commerce. Le pays avoit autrefois des salines, mais elles ont été abandonnées depuis long-temps. Les mines d'argent de Kuttenberg sont de quelque valeur, celles d'étain sont plus

le Danube facilite son commerce: l'Autriche, la Bohême ¹⁾, la Moravie ²⁾, le Tirol ³⁾, l'Italie, le Levant & la Hongrie lui fournissent des marchandises qu'elle vend à l'étranger, comme du vif-argent, du fer, du safran, des grains, du sel, des vins, du gros bétail, du cuivre ⁴⁾, des cuirs, des étoffes de soie, du coton. &c. *Fiume*, au bord

abondantes & plus considérables: il y a une belle mine de cuivre à Dreyhack; les pierres de Bohême qui imitent les pierres fines, sont connues par tout. En fait de manufactures il n'y a d'important que le papier, la poterie, & les verreries: l'exportation des grains est considérable.

A) La Moravie a des grains, du chanvre, du lin, du safran: les mines qui s'y trouvent ne sont pas d'un grand rapport, il y en a de fer; on y trouve aussi des raffineries d'alun, & de virriol. Les fabriques de draps d'Iglau & de Trebitz, les papeteries & les moulins à poudre, sont ce qu'il y a de plus profitable pour le commerce de ce marquisat.

B) Le Tirol a beaucoup de lin, de belles salines à Hall, près de Schwatz une mine de cuivre & d'argent, & à un mille delà une mine qui donne de très-bon cuivre: on y trouve encore du plomb, du vif argent & quantité de terres à couleur. Le vin de ce pays n'est pas estimé.

C) L'impératrice-Reine tire un profit considérable des mines de cuivre: Elle a fait un contrat avec le Banquier Kuhner, à qui, moyennant 50 mille florins par an, on livre d'un seul endroit 25 mille livres de cuivre par mois. Ce même Banquier tire encore du cuivre de quelques autres mines, & on assure qu'il en débite 25

d'un golfe de la mer Adriatique, a un port fort propre au commerce; c'est un débouché pour la Hongrie & l'Autriche. Pour favoriser le transport Charles VI a fait faire une magnifique route, qui va de Fiume à Carlstadt en Croatie: la ville ne paye aucune contribution. On pêche dans le Golfe un poisson nommé Gatto, dont la peau se travaille, & sert au même usage que le chagrin. Trieste, près d'un autre Golfe de la mer Adriatique, est un port franc, & son commerce s'aggrandit de jour en jour. A la paix de Passarovitz la Porte accorda des avantages considérables à ces deux villes, & ce fut là ce qui fit naître le projet d'une Compagnie des Indes à former dans les Pays-bas.

Nuremberg tire de grands profits de son tabac, dont les plantations ont très-bien réussi, de sa fine farine, & de cette foule de fabriques d'ouvrages de mercerie qu'on connoît dans toute l'Europe, & même aux Indes.

Augsbourg fait une grande partie du commerce de l'Allemagne avec l'Italie: l'orfèvrerie, l'horlogerie, les estampes, & quelques manufactures d'étoffes de coton & de fil ont de grands succès.

Francfort sur le Main partage avec Maïence le commerce des vins du Rhin: ses manu-

factures d'étoffes de soie. Ses fabriques de tabac & de faïence, sa blancherie de cire, la fonte des caractères qui servent à l'imprimerie, &c. sont des objets très-importans. Son commerce de transit & ses foires ne le sont pas moins.

Cologne auroit un commerce considérable sans le nombre infini de péages qui se trouvent le long du Rhin: elle tire de gros profits des vins du Rhin & de la Moselle, du bois, des ouvrages de fer, & de la potasse.

Ulm a un débit étonnant de sa futaine, de ses toiles, & de son papier.

Leipzig s'est élevée & soutenue par ses foires, malgré le désavantage de sa situation: les productions naturelles de la Saxe, comme les grains, les laines, & les minéraux, les manufactures de draps, de dentelles, de toiles, la fabrique de porcelaine, les verreries, & la raffinerie du bleu ont donné au commerce de cette ville un fond qui a paru inépuisable.

Brounsvig a du chanvre, des toiles, de la laine, des minéraux, &c. Sa bière passe jusqu'aux Indes. Ses foires sont après celles de Francfort sur le Main, de Leipzig & de Francfort sur l'Oder, les plus importantes de l'Allemagne *).

§. 13.

Commerce des Pays - Bas.

Par une bonne administration on eût tiré grand parti des avantages naturels dont jouissent les provinces des Pays - Bas : un sol fertile ^{o)}, une situation heureuse, les plus belles fabriques de dentelles ¹⁾ & de toiles ²⁾ qu'il y ait en Europe, les beaux draps de Limbourg, fabrique presque ruinée, le charbon de terre, les terres à faïence & à pipe, enfin la pêche, surtout celle du hareng ³⁾, promettent un commerce florissant à un Ministre éclairé, qui ne veut pas fouler des provinces que tant de guer-

mille quintaux. On compte que l'Impératrice gagne 16 florins par quintal.

«) Pour donner une idée du commerce de l'Allemagne, il faudroit que je parcourusse tous les états, dont cette République de Souverains est composée, & cela demanderoit un ouvrage plus étendu que celui ci. Je suis surpris que les Allemands, occupés aujourd'hui à traduire tout ce qui vient d'Angleterre & de France, & qui a rapport au commerce & aux finances, ne s'occupent pas davantage de ce qui regarde leur patrie.

o) On ne sauroit trouver de plus beaux pâturages : la beauté du lin est connue : le colza, riche production de la Flandres & du Brabant, n'attend que des moulins pour donner une huile fort utile.

p) Les plus belles dentelles sont celles de Bruxelles, après cela viennent celles de Malines & de Valenciennes.

q) On reproche aux toiles de Flandres d'être tirées au tourniquet dans les blanchisseries, ce qui les fait

res cruelles n'ont pu abîmer. Les tentures de cuir doré de Bruxelles, de l'Ile, d'Anvers & de Malines sont renommées. Gand fabrique de belles toiles & a d'excellens réglemens de fabrique; cette ville exporte beaucoup de fil, il en passe pour des sommes considérables en Espagne & aux Indes. Courtrai & Bruges fabriquent ces belles toiles qu'on appelle par abus toiles de Hollande. Ostende est renommé par son beau port: les grands vaisseaux peuvent entrer jusqu'au milieu de son enceinte. La compagnie qu'elle a voulu former n'a pu réussir, trop d'ennemis puissans s'y opposoient).

retrécir au lavage: on dit la même chose des draps de Limbourg (comme encore des draps de Vervins, de Juliers, d'Aix la chapelle) c'est à dire d'être trop tirés à la rame.

5) La Zéelande offrit, il y a quelques années, de prendre le charbon de terre du Brabant: on le préférerait à celui d'Angleterre, il ne s'agissoit que de l'exempter des droits de sortie & de passage, & cela fut refusé quoique les mines paroissent inépuisables. On fait passer-en Hollande la terre à faïence, & la terre à pipe, au lieu d'établir des fabriques pour les y employer. Quant aux harengs, les negociants de Bruges ont demandé qu'on reglat l'impôt de façon, que les harengs de la pêche hollandoise ne pussent être vendus qu'au dessus de 16 florins le baril, & moyennant cette faveur ils esperent soutenir cette pêche.

5) Avant l'établissement de cette Compagnie on donna des lettres de mer à des negocians Flamands &

Brabançons: leurs succès firent écouter les projets du sieur Calebroeck, & cette compagnie obtint son octroi en Decembre 1722: son fonds devoit être de 6 millions de florins, partagé en six mille actions de mille florins: les souscriptions devoient se faire à Anvers, en payant un quart, & en promettant de payer le second quart trois mois après que les souscriptions seroient closes, & les deux autres de six en six mois. Il fut statué que pour avoir voix dans les assemblées il falloit avoir 12 actions, que ceux qui en auroient depuis 50 jusqu'à 100 inclusivement en auroient deux, & que ceux qui prendroient au-delà de cent actions auroient trois voix, bien entendu qu'aucun étranger ne pourroit avoir voix, quelque nombre d'actions qu'il eût. Le Gouvernement déclara la Compagnie libre & indépendante par rapport à son économie & à l'administration de ses affaires, & statua que les Directeurs rendroient compte tous les cinq ans à la compagnie. Pour former d'abord l'établissement la Cour nomma sept Directeurs, ne se réservant pour l'avenir que la nomination d'un seul, & il fut réglé que chaque Directeur devoit avoir au moins 30 actions, ainsi que le Caissier; que les Directeurs devoient être domiciliés dans les Pays-bas, être négocians ou banquiers, n'avoir aucune place dans quelque Magistrature que ce soit, & n'être apparentés à aucun des autres directeurs en ligne directe d'ascendance ou descendance. On déclara que dès que l'un d'eux auroit fait faillite il seroit par là même déchu de sa place; & on leur accorda jusqu'à 4000 florins d'appointemens. Les autres réglemens portent qu'on ne peut quitter la Compagnie qu'en vendant ou cédant ses actions: que les ventes des marchandises de retour se feroient publiquement à Bruges ou à Ostende; que les Directeurs auroient le pouvoir de choisir les Teneurs de livres, les Secrétaires, les Agens, les Commis, les Capitaines, les Officiers, &c. que les trois premières années les assemblées se tien-

droient à Anvers, les trois autres à Bruges ou à Gand ; que les dividendes, ne se feroient qu' après le payement des dettes de la Compagnie, que tous les cinq ans il se feroit un dividende extraordinaire, qu'aucun intéressé n'ayant voix ne pourroit faire de représentation que par écrit ; que la Cour choisiroit entre trois personnes proposées par la Compagnie quelqu'un pour assister en son nom à la reddition des comptes ; que ni les Directeurs, ni les intéressés, ni ceux qui sont au service de la Compagnie ne pourroient faire commerce aux Indes pour leur compte, qu'il ne leur seroit permis d'acheter que dans les ventes publiques ; que les Directeurs ne serviroient pas au-delà de six ans de suite ; que la Compagnie seroit embarquer sur ses vaisseaux tout ce qu'elle voudroit, excepté les especes courantes des Pays-bas, qu'elles fussent marquées au coin de l'Empereur ou non ; que les bois, planches, poutres, mats, poix, goudron, toile à voiles, cables, cordages, fer, cloux, &c. feroient francs de tous droits d'entrée, ainsi que les vivres à charger sur les vaisseaux : que les marchandises chargées pour les Indes ne payeroient aucun droit de sortie, que celles de retour en payeroient un de 6 pour cent du prix des ventes publiques, &c. Le produit de ce revenu fut destiné par Charles VI à l'entretien des places dans les Pays-bas : & la Compagnie fut obligée de donner pour l'Ostroi un Lyon couronné tenant les armes de la Compagnie du poids de 20 marcs d'or. Ce sage règlement fut inutile : l'Empereur vit bien que les mémoires publiés contre cet établissement, & les représentations des Ministres étrangers annonçoient qu'on étoit résolu d'employer, dans le besoin, la force ouverte, pour le faire renoncer à ce projet : tous les argumens des écrivains hollandois & ceux du Professeur Burlamaqui ne valaient pas cette bonne raison.

§. 14.

Commerce de la Suisse.

Malgré la situation favorable de la Suisse, qui placée entre la France, l'Italie, & l'Allemagne, a de grands fleuves & des rivières navigables, le commerce n'y est pas fort important. Ce qu'on y recueille de blés & de grains n'est pas suffisant pour la consommation du pays, & à cet égard ses voisins, en fermant les passages, pourroient l'affamer. Les plantations de tabac, & celles de chanvre & de lin ne suffisent pas non plus. Les vins ¹⁾ de la Suisse ne se consomment guère que dans le pays. Ce qu'il y a d'essentiel ce sont les toiles ²⁾ & le gros bétail ³⁾. La Suisse vend à l'étranger des chevaux, (la France en tire de là pour sa cavalerie) du beurre, du fromage, (celui de Griens en particulier est fort estimé,) des toiles, des dentelles de fil, quelques herbes &

2) Les meilleurs vins sont ceux du Canton de Berne, du Canton de Schaffhouse, de la Valteline, & du Valais: mais ils ne supportent pas le transport.

11) L'exportation des toiles de lin & de coton est évaluée à trois millions.

v) Les habitans de la Suisse remettent, au commencement du printemps, leur bétail à des gens qui en tiennent compte.

x) On a trouvé que toutes les exploitations ont

racines médicinales, du crystal, des crêpes, des gazes, du papier, &c. L'étranger au contraire vend aux Suisses des épices, des sucres, du blé, du chanvre, du lin, des vins, des laines, des étoffes de soie & de laine, & du sel, qui leur manque entierement. La Suisse a quelques mines qu'on n'exploite pas *). Parmi les villes commerçantes il faut surtout compter Zurich: cette ville a des manufactures & des fabriques importantes, elle les doit entre autres à Orelli & à Muraldi, qui chassés d'Italie, pour cause de religion, vinrent s'y établir, & y faire de magnifiques entreprises †). Saint-Galles a des toiles, Basle un commerce de détail, & Geneve un commerce de transit des plus considérables: cette dernière ville a encore plusieurs manufactures d'étoffes de soie: ses montres, ses ouvrages d'acier & de fer, &c. sont connus dans toute l'Europe ‡). Berne est riche sans commerce §).

ruiné les entrepreneurs, parce que le métal étoit trop cassant. On trouve beaucoup de soufre vif aux environs de Bévieux.

g) Les crêpes & crêpons de Zurich sont fort estimés.

a) On prétend que Geneve vend annuellement à l'étranger entre 25 & 40 mille montres. Sa dorure est un objet important de commerce.

a) Le Canton de Berne a 300 mille livres Sterling de placés en Angleterre, & son trésor doit être fort

§. LI.

*Du commerce des peuples de l'Europe
au Levant.*

Quoiqu'on soit d'accord en Europe d'entendre en général par Levant des provinces situées à l'Orient, on ne l'est pas sur les limites de cette partie du Globe. Les Italiens appellent Levant tout ce qui est à l'orient de l'Italie, le long de la Mer Adriatique, de l'Archipel & de la Méditerranée, depuis la Dalmatie jusqu'aux bords de l'Euphrate, & jusqu'au Nil, y compris les isles situées dans cette étendue. Les François y ajoutent encore souvent toute l'Italie, & la côte septentrionale

confidérable. Ce Canton fait, comme une bonne partie de la Suisse, un commerce de toiles de lin & de toiles de coton.

b) On entend par Echelles des ports, ou des villes d'étape où les marchands d'Europe ont des magasins, envoient des vaisseaux, & tiennent des comptoirs, & où les princes de l'Europe, dont les sujets font le commerce du Levant, ont des Consuls pour les protéger.

c) Quoique Constantinople appartienne à l'Europe, quand il s'agit de commerce, on regarde toujours cette ville comme une des principales échelles du Levant, quand même on n'entendrait par Levant que les côtes orientales de l'Asie. Du tems de Henri IV les Espagnols, les Portugais, Raguse, Genes, Florence &c. ne pouvoient trafiquer dans les domaines du Grand Seigneur, que sous la protection de la France, & ces différentes na-

de l'Afrique. Les Anglois, & les Hollandois entendent quelquefois par Levant tout ce qui est situé le long de la Méditerranée: le plus souvent cependant on restreint aux seules côtes de l'Asie, les pays compris sous cette dénomination.

Parmi les échelles ^{b)} du Levant on compte principalement Smyrne, Alexandrie & Constantinople ^{c)}. Smyrne a un port fort étendu: le nombre des vaisseaux, & les caravanes d'Asie, qui y arrivent, y entretiennent un commerce considérable: c'est l'entrepôt des marchandises du Levant: Chio y seroit plus propre cependant que Smyrne. Les Anglois y sont fort considérés ^{d)}, les François y sont en

tions étoient obligées, dans le besoin, de recourir aux consuls François. Le commerce de Constantinople est considérable: la ferme des douanes de cette ville rend quatre-mille bourses, ou deux millions d'écus d'Allemagne. On se sert ordinairement de courtiers juifs: quand on en a pris un, il n'y a plus moyen de lui en substituer un autre, qu'on ne fasse une pension à celui qu'on remercie. Si un courtier meurt son fils exige de l'emploi de tous ceux qui ont employé son pere. Les Magistrats Turcs favorisent les Juifs, parcequ'ils se servent d'eux pour le commerce de l'argent, & particulièrement pour le recouvrement des taxes & des impôts: de là leur crédit.

d) Les Anglois y feroient encore un plus grand commerce, & y auroient un plus grand débit de leurs marchandises, si les frais d'exportation ne montoient

plus grand nombre qu'aucune autre nation ^g); c'est peut être à cause de cela qu'ils y ont un commerce si peu proportionné à celui qu'ils pourroient faire; la jalousie les porte à se nuire mutuellement. Tout le commerce de la France avec le Levant ^h) se fait par Marseille, qui y envoie ordinairement, tous les ans, dix vaisseaux & quatre barques. Les Hollandois sont ceux qui envoient le plus de vaisseaux à Smyrne; mais ce commerce leur coûte beaucoup, parce que les pirates de la Méditerranée les obligent à armer leurs vaisseaux: ils en font partir tous les ans en différens tems 30 à 35, dont

pas si haut: ils ont un emballeur privilégié, un facteur à la halle aux draps, &c. qu'il faut payer. Autrefois les Comtés de Gloucester & de Worcester fournissoient toute la draperie blanche, qui passoit en Turquie.

e) Les François qui étoient à Smyrne avoient coutume de s'y marier, les filles prenoient des maris dans le pays: le Gouvernement françois, pour empêcher cet abus, a fait un règlement, qui défend à tout françois trafiquant à Smyrne de s'y marier, & ordonne de faire passer en France toutes les filles nées de ces mariages.

f) Tous les vaisseaux françois qui entrent dans les ports du Grand-Seigneur, ou qui en sortent, payent un droit de douane & le *Salametlick refusi*, ou droit de bon voyage; ils sont exempts du droit de *Moxetent*, que les vaisseaux des autres nations payent, & cela en vertu de la Capitulation de 1740 signée à Constantinople le 28 Mai. Les droits de douane pour la sortie & l'entrée sont de trois pour cent, excepté pour les

dont quelques-uns se rassemblent communément à Livourne. Les Hollandois ont un magasin à Smyrne ^d) comme aux autres échelles: c'est là où ils font le plus, & c'est par l'argent qu'ils y portent qu'ils gagnent le plus. Quant aux états d'Italie il n'y a que Venise, Genes, & Livourne qui fassent le commerce du Levant: les Portugais & les Espagnols n'y en font presque point, & celui des derniers passe presque en entier par les mains des François. On tire de Smyrne des soies, des poils de chevre & de chameau ^e), du coton, des toiles de coton, blanches & peintes ^f), des cuirs passés en cor-

marchandises que les François pourroient faire passer des Etats de l'Imperatrice Reine & de l'Imperatrice de Russie dans les Etats du Grand Seigneur, ou de ceux-ci dans ceux-là, pour les quelles marchandises ils doivent payer les droits que les autres nations payent. En vertu de cette même Capitulation il fut accordé aux François de charger du sel dans l'île de Chypre.

g) Les droits de Consulat sont pour l'argent comptant d'un pour cent à l'entrée & à la sortie, & de deux pour cent pour les marchandises. Cet argent est employé à payer l'Ambassadeur & le Consul. Les droits du Grand Seigneur sont perçus à raison d'une limation déjà fixée.

h) On ramasse, avec soin, le poil de chameau: il se trouve ordinairement au printemps; celui du dos, du ventre, & de la poitrine est le meilleur. En Europe, tant est qu'on en ait beaucoup, on le mêle avec d'autres poils, ou avec des laines pour en faire des étoffes

douan & en maroquin ⁴⁾, quelques autres cuirs, de la cire, de l'alun, des noix de galle, du bouis ⁵⁾, des raisins de Corinthe ⁶⁾, des dro-

& des chapeaux. Le poil de chevre qui se tire du Levant, vient surtout d'Angora & de Beibazar, villes de Natolie à vingt journées de Smyrne. Ce poil est d'un blanc éblouissant, on ne le tire du Levant que filé. La Suede est le seul pays de l'Europe, qui ait des boucs d'Angora. Les Vénitiens demanderent autrefois à la Porte la permission de tirer 500 chevres de la Galatie, mais le Grand Seigneur la leur refusa.

i) Le coton du Levant est ordinairement en laine: il s'en recueille surtout beaucoup dans les environs de Smyrne: les cotons les plus estimés sont ceux de Damas, & de Jérusalem. Les toiles peintes sont appelées *Chites*; elles sont de deux especes ou peintes au pinceau, ou imprimées avec des moules. Autrefois ces toiles faisoient un très grand objet de commerce pour l'Orient: mais comme elles sont devenues de contrebande dans la plus grande partie de l'Europe, cette branche de commerce est presque tombée.

k) Les maroquins du Levant sont les plus beaux, si l'on en excepte les maroquins noirs d'Espagne. Il y a des cordouans de toutes sortes de couleur; les blancs ne sont guere connus qu'en Italie.

l) Des morceaux de bouis un peu grands on fait des ouvrages de sculpture, & des instrumens de musique: des petits morceaux on fait de menus ouvrages, comme des peignes, des manches de couteau, des boîtes, &c. Le meilleur bouis est celui du Levant, & celui d'Espagne: on en tire un esprit & une huile connus chez les Apoticaire.

m) Les raisins de Corinthe viennent sur une espece de vigne, dont les feuilles sont un peu plus épaisses, &

gues, du musc ⁿ), de l'ambre gris, du lapis lazuli ^o), des gommés, du sel-ammoniac, de l'opium ^p), du mastic ^q), du storax ^r), du sa-

les grappes un peu plus petites que celles de la vigne ordinaire. L'île de Zante, dans la Mer Ionienne, est le principal endroit d'où l'on en tire: les Vénitiens font sur ces raisins un très-grand profit, & les Anglois sont ceux qui en consomment le plus. Les marchands Italiens y mêlent frauduleusement de petits raisins, appelés *Passarini*, qu'on cultive aux environs de Narni, & qui n'ont point de pépins.

n) Le musc se trouve dans une espèce de tumeur, qu'un animal, assez semblable à une jeune biche, porte sous le ventre. Les habitans de quelques contrées de l'Asie coupent cette vessie, aussi tôt qu'ils ont tué l'animal, ils la taillent ensuite, & la courent en forme de rognon. Les Indiens sophistiquent le musc. Celui dont on fait négoce à Amsterdam vient ordinairement du Tunquin & du Bengale, quelquefois de Sibérie: le premier est le meilleur, & coûte en vessie 5 à 6 florins l'once: le dernier est peu estimé; la plus grande consommation s'en fait en Portugal, en Espagne, & dans les Indes orientales.

o) Le Lapis lazuli, ou l'azur, est une pierre minérale d'un bleu foncé, dont on fait l'outremer. La plus belle pierre d'azur vient de Perse.

p) L'opium est le suc des pavots noirs; on fait une incision à cette plante, & il en découle une liqueur qu'on fait durcir: lorsque ce suc est tiré par expression, on l'appelle *meconium*: l'opium préparé est ce qu'on appelle *laudanum*. Les Turcs font un grand usage de l'opium, & il est très-difficile d'en avoir en Europe: ce qu'on trouve sous ce nom est du *meconium*.

q) Le Mastic est la résine du Lentisque. Cet arbre

fran, des cendres de roquette *), du savon, des perles, des diamans, & autres pierres précieuses, des épithymes *), de la rhubarbe *), des laines *), de la scammonée *), des blés *),

se trouve en Languedoc, en Provence, en Italie, en Espagne, aux Indes, & surtout dans l'île de Scio, où les Turcs le cultivent pour en tirer la résine. Au mois de Juillet on fait une entaillure à l'arbre, la résine en découle, & se repand à terre : quelque peu reste attaché à l'arbre en forme de larmes, & c'est le meilleur. La récolte s'en fait vers le 16 Aout, & dure huit jours : on fait ensuite une nouvelle entaillure, & la seconde récolte se fait vers le 14 Septembre. Les Turcs s'en servent pour machicatoire. Le fruit de l'arbre donne une huile, que l'on employe dans les lampes. Le mastic entre dans la composition de quelques baumes, & d'une espece de vernis.

*) Le Storax est une gomme résineuse & odoriférante, qui provient d'un arbre commun en Arabie & en Syrie : le storax rouge découle du tronc & des plus grandes branches, au moyen d'une incision qu'on y fait : le storax calamite est une composition du storax rouge & de quelques autres drogues : le storax liquide est fait de storax rouge, de galipot, d'huile, de vin, & d'eau. Le lait virginal est un composé de storax & de benjoin. Il croît en Provence un arbre nommé Aliboufier, qui donne une espece de storax.

s) Les cendres de roquette, ou cendres du Levant, proviennent d'une espece de fougere, qu'on brule à Saint Jean d'Acre, & à Tripoli de Syrie ; elles servent à faire du savon & du crystal ; les plus estimées sont les premières ; elles viennent dans des sacs gris, celles de Tripoli dans des sacs blancs.

des huiles ¹⁾, &c. De toutes ces marchandises il n'y a guere que l'opium, la noix de galle, & la scammonée qui soient du crû de Smyrne. Les marchands d'Europe y portent

f) On appelle epithymes des filamens aromatiques, qui sont une espece de plante parasite, comme la Cuscuté. On préfere celles qui croissent sur le thym: on en reçoit du Levant & surtout de Candie.

u) La Rhubarbe est la racine d'une plante, qui croît dans les provinces méridionales de la Chine: il y en a une espece en Amérique. Celle qu'on porte à Canton, & que les Européens y achètent est la rhubarbe des Hollandois & des Anglois: celle que les caravanes Persanes & Turques portent à Alep & à Smyrne, est la rhubarbe de France: celle que les Bouchares, établis depuis plusieurs siècles à la Chine, portent à Kiachat, où les Russes l'achètent, est la rhubarbe de Russie, la meilleure parce qu'elle est choisie avec le plus de soin.

v) Les laines du Levant ne sont pas fort estimées: les meilleures sont celles de Smyrne & de Constantinople: les Européens en enlèvent de ce dernier endroit 4 à 5 mille balles.

x) La Scammonée est une plante médicinale: on tire de la racine un suc qui porte le même nom, c'est la scammonée de S. Jean d'Acre & d'Alep: celle de Smyrne est d'une autre espece: celle des Indes est une composition de poix résine & de quelques poudres violentes. Hors la première on peut dire de la scammonée, que c'est plutôt un poison qu'un remède.

y) La sortie des blés n'est pas toujours libre: la fraude supplée à la permission.

z) La sortie des huiles est quelquefois défendue. Quand elle est permise, l'exportation passe 30 mille quin-

des piaſtres, d'autres monnoies d'or & d'argent, des draps, des étoffes de ſoie, de petites étoffes de laine, des bonnets, du papier, de la cochenille, du tartre, du verd de gris, de l'indigo, des bois pour la teinture, des épices, & du ſucre.

Conſtantinople a un des plus beaux ports du monde. Les Anglois & les Hollandois y font le plus d'affaires. Tout s'y vend à deux tiers de crédit pour fix mois, & un tiers de

taux. Les huiles & les blés ſe tirent moins de Smyrne, que des petits ports voifins.

a) Quoique la laine ſoit plus chere en France qu'en Angleterre, les draps françois l'emportent pourtant au Levant, parce qu'ils ſont à meilleur prix: c'eſt le bon marché de la main d'œuvre qui explique ce fait. Les François fabriquent auſſi une eſpece d'étoffe de laine qui plaît beaucoup aux Turcs. C'eſt le Languedoc dont les manufactures approviſionnent le Levant. Les bons réglemens qu'on obſerve en France ont beaucoup contribué à procurer à cette nation la ſuperiorité dans le débit des draps & des petites étoffes. Les Anglois qui avoient vendu autrefois, année commune, 2200 ballots de draps, n'en vendent guere aujourd'hui que 400. On calcula en 1750 que depuis 25 ans les Anglois n'en avoient vendu que 8700 de dix à quinze pieces, & les François 43352 de dix à douze pieces. Auſſi quantité de marchands Anglois établis au Levant ont-ils fait venir des draps de France. Le Parlement d'Angleterre, informé de cet abus, a paſſé un Bil pour y mettre fin, mais c'eſt un effort inutile pour rétablir un commerce perdu. Les Hollandois ont même de la

comptant. On y porte surtout des draps ^{a)}, des étoffes de laine & de soie ^{b)}, des étoffes riches, du papier ^{c)}, des ouvrages de mercerie, du fer blanc, du fil de léton & de fer, du fil d'or & d'argent fin & faux, du sucre, des épices, du camfre, du vif argent, du plomb, de la cochenille, des bois de teinture, &c. On tire peu de marchandises de Constantinople, cela se borne aux laines pelades & tresquilles ^{d)}, aux peaux de bue, de boeuf, & de vache,

peine à vendre leurs draps, parce qu'ils sont de 8 à 10 pour cent plus chers. En général les draps sont la seule marchandise qu'on débite au Levant avec de grands profits: il faut qu'ils soient légers, & larges: les pieces ont 60 aunes mesure de Hollande. Les draps Vénitiens nommés Sayas & Parangons ont aussi grand cours à Constantinople.

b) Les Dilas & les damasquettes de Venise sont des étoffes de soie, dont les Turcs font grand cas, & dont ils consomment beaucoup. On a essayé, sans succès, de les contrefaire à Lion. Les Vénitiens débitent aussi beaucoup de velours fond d'or: les Hollandais beaucoup pour les ameublemens & les pelisses des femmes, parce que leurs velours sont légers. Les fabriques d'étoffes de soie des Grecs Chiottes font tort au débit des étoffes fabriquées en France, en Angleterre, ou en Hollande: elles sont cependant par-tout fort médiocres.

c) Le papier est une des meilleures marchandises pour le Levant, surtout pour Constantinople: c'est Venise & la France qui y en portent le plus. Les François y en débitent au-delà d'un millier de ballots: le ballot est de 24 rames.

aux cendres potachy, qui viennent de la mer noire ¹⁾, à la cire, au caviar ²⁾, au rusma ³⁾, & à la terre figillée ⁴⁾.

Le Caire, dont Alexandrie & Rosette sont

a) Les laines pelades sont celles qu'on fait tomber, de dessus les peaux de moutons & de brebis, par le moyen de la chaux : & les laines tresquilles sont les laines qui n'ont point été dégraissées.

e) Les cendres potachy, ou la potasse de la mer noire, sont fort recherchées par les Anglois & les Hollandois : ceux ci s'en servent à dégraisser leurs draps.

f) Le caviar est fait des œufs d'esturgeons. Il en vient beaucoup de Moscau. On prend une grande quantité d'esturgeons à l'embouchure du Volga, & de quelques autres rivières qui tombent dans la mer Caspienne.

g) Le Rusma est une pierre atramentaire minéralisée : c'est un dépilatoire fort en usage chez les Turcs : le Grand Seigneur s'en est approprié le commerce, & il en tire 30 mille ducats par an. Il est rare d'en trouver hors de la Turquie.

h) On tire du Levant peu de terre figillée qui soit véritable ; communément on vend sous ce nom la pulpe d'un fruit du *Baobab* réduit en poudre. Ce *Baobab* est un arbre prodigieux, qui ne croît qu'en Afrique, dont le tronc a dix ou douze piés de haut, avec une circonférence de 75 à 77, & des branches qui s'étendent fort loin & s'élèvent fort haut ; celle qui part du centre a souvent 60 piés de long. Cet arbre porte un fruit de 15 à 18 pouces de long sur cinq ou six de large : ce fruit est une pulpe qui renferme une eau blanche & aigrette ; lors que cette pulpe se dessèche, elle se partage en un grand nombre de petits corps, qui renferment une semence brune ; elle se réduit en poudre

les deux ports, fournit toutes les marchandises de l'Egypte ¹) & même de l'Afrique. La plus grande partie du commerce est entre les mains des Juifs & des Arméniens ²): les François y

& on la vend pour de la terre sigillée. Les Madin-gues, les plus grands voyageurs de l'Afrique, la portent aux Arabes, qui la font passer dans le royaume de Maroc, & de là en Egypte & à Constantinople.

f) L'Egypte rend au-delà de trois millions de florins, dont un tiers est envoyé à Constantinople: on se sert pour cela des caravanes, parce que les Turcs craignent les vaisseaux Maltois; un autre tiers est destiné à l'entretien des troupes, & un tiers est pour le Pacha, Gouverneur de la Province. Si les Turcs savoient faire le commerce de mer, ils feroient du Caire un entrepôt général de toutes les marchandises des Indes & de l'Europe, ce qui feroit aisé vû tous les risques qu'on court en transportant ces marchandises par la voie de l'Océan. Le trajet de Marseille à Alexandrie n'est que de 15 à 20 jours: les effets chargés parviennent d'Alexandrie au Caire en trois ou 4 jours; du Caire au port de Suez dans la mer rouge, en autant de jours; de Suez à Surate dans la saison des mouffons en 30 ou 35 jours. La mer rouge n'est pas dangereuse pour les vaisseaux qui vont aux Indes: mais au retour il n'y a que le printemps & l'automne où les vents ne soient pas contraires, aussi les Turcs ne s'y exposent-ils point parce qu'ils ne savent pas louver.

g) Les Arméniens sont à peu près les maîtres du commerce du Levant: on en voit par tout, à Livourne, à Venise, en Angleterre, en Hollande: il en vient aux foires d'Allemagne, il y en a d'établis à Marseille; ils sont fins & habiles, mais fobres & fidèles.

en font un qui est fort considérable. On charge dans ces deux ports une prodigieuse quantité de marchandises: les principales sont le lin¹⁾, le benjoin²⁾, la gomme arabique, la

1) M. Hæffelquist nous apprend que les toiles qu'on fait en Egypte sont très grossières: le lin est exporté, & passe en grande partie à Venise & à Livourne. On le cultive avec succès aux environs de Damiette.

2) Le benjoin est une résine qui s'écoule naturellement à travers l'écorce, ou qui découle, par le moyen de l'incision, d'un arbre assez commun dans la Conchine, dans le royaume de Lao, dans celui de Siam, & le long des côtes de Java: on en tire une huile; & par le moyen de la sublimation, des fleurs blanches, dont se servent les Apoticaire.

3) La gomme arabique est le suc de l'acacia d'Egypte: la gomme adraganth celui d'un arbre qui porte le même nom; cette gomme découle d'elle même du Tragacantha, ou Barbe de renard: on la recueille ordinairement au mois de Juin. C'est de l'île de Candie que la plus grande partie vient. Dissoute dans l'eau elle donne un mucilage employé par les apoticaire; les peintres en miniature en vernissent leurs portraits; dans les cuisines elle sert aux patissiers à lifier leurs croutes; & les teinturiers en soie s'en servent pour donner de l'apprêt à la soie.

4) La Myrrhe est une espèce de gomme qui découle, par le moyen de l'incision, d'un arbre commun en Egypte, en Arabie & en Abissinie.

5) L'encens est une gomme qui provient d'un arbre peu connu: on n'est pas même d'accord sur le lieu natal de cette précieuse gomme. Ce qu'on appelle gros encens est du galipot, & l'encens fin est de l'oliban. Ce qu'on appelle encens des Juifs est tiré

gomme adraganth"), la gomme laque, la myrrhe d'Abissinie"), l'encens"), quelques baumes"), le storax, l'aloé"), l'opium, le sorbet"), la casse"), le Labdanum"), le cocos du

de l'écorce d'un arbre appelé *Rôsa-malla*: on la fait bouillir pour en retirer cet encens.

q) Les baumes Orientaux viennent tous d'Egypte, de Syrie, & d'Arabie: le plus précieux est celui de la Meque: il découle par incision d'un arbre qui croît en Egypte & en Judée, mais principalement dans l'Arabie heureuse; c'est pendant les canicules qu'on perce l'arbre. Celui qu'on trouve en Europe est tiré par la distillation des branches vertes & du bois de cet arbre; il est souvent altéré par le mélange qu'on en fait avec la térébentine de Chio.

r) L'aloé est le suc épais d'une plante qui porte le même nom. Voyez plus bas ce qui regarde l'aloé.

s) Le Sorbet est une pâte faite de citron, de musc, d'ambre, de quelques autres parfums, & de sucre raffiné: on en compose une boisson fort en usage au Levant.

t) La Casse est le fruit d'un arbre fort grand en Egypte & au Levant, plus petit aux Antilles & dans le Brésil. Cet arbre porte une espèce de gouffe, qui renferme dans de petites cellules une moelle, qui est proprement ce qu'on appelle Casse dans les Apothicaires. La Casse en bois (*Cassa lignea*) est une écorce roulée assez semblable à la canelle: l'arbre qui la produit est appelé *Canella Malabarica* ou *Javensis*. La casse giroflée est aussi une écorce, qui a l'odeur du girofle: elle vient d'un arbre assez commun dans les îles de Cuba & de Cayenne,

u) Ou bien *Ladanum*, résine qui se recueille sur le Ciste. On fait un fouet de longues lanieres de cuir, en forme de frange, on le passe sur les cistes dans la plus grande ardeur du soleil, l'air étant tranquille: le

Levant 7), les coriandres 4), le café 7), la cardamome 4), le ben 4), la coloquinte 4), le fé-

réline s'y attache, & s'en retire aisément. Un Ouvrier peut en ramasser deux livres par jour. On la mêle presque toujours avec du sable noir pour la rendre plus pesante. En Espagne on cuit la plante dans l'eau, & la résine surnage. Le *Labdanum* entre dans des onguents, & des emplâtres, & même dans un baume anti-apoplectique: les Turcs en font un machicatoire, & en abusent.

9) Le Cocos est le fruit d'une espèce de palmier. On tire par le moyen de quelques incisions, faites aux jeunes tiges de l'arbre, ou aux tiges des jeunes arbres, une liqueur qui sert de boisson: cette liqueur distillée donne une bonne eau de vie: elle s'adoucit par la cuisson, & devient vinaigre lorsqu'on l'expose quelque temps au soleil. Les feuilles servent à couvrir les toits, à faire des voiles de vaisseau, & des nattes; elles tiennent encore lieu de papier. Le fruit naît au sommet des tiges; il est aussi gros que la tête d'un homme; lorsqu'il n'est point encore mur, on en tire trois ou quatre livres d'une eau excellente à boire; la moëlle intérieure est bonne à manger; la seconde écorce prend un beau poli, & sert à de menus ouvrages; la première écorce est garnie d'une bourre dont on peut faire des cables & des cordes, & qui est très-propre à calfeutrer les vaisseaux, parce qu'elle résiste longtemps à la pourriture: le bois peut servir à la bâtisse des maisons & des navires. Est-il possible de trouver quelque production de la nature, qui soit d'une aussi grande utilité? Cet arbre est commun dans les deux Indes.

x) La Coriandre est la graine d'une plante: on s'en sert dans la médecine.

y) Il n'y a guère que cent ans que le café est connu en Europe. Les Hollandois firent passer cette plan-

né ³), le safran, le coton, la cire, le gingembre, la falfepareille ⁴), les dents d'éléphant, la

te de Moka à Batavia. Le caffier donne deux récoltes l'année. On a cru longtems que les Arabes marinoient le café qu'ils vendoient à l'étranger, dans la crainte qu'il ne vint à être cultivé ailleurs: mais on s'est assuré du contraire. Aujourd'hui il y a des plantations de café en Asie & en Amérique: celles de la Martinique sont les plus estimées. Il ne faut pas croire que, parce que le meilleur café vient du Levant, on n'y en porte pas d'ailleurs: on en fait passer dans toutes les échelles du Levant, & quoique les Turcs se soient dégoûtés de celui que les François leur portent, on ne trouve pourtant point de café de Mocca, dans les marchés du Levant, qui ne soit mêlé avec celui de la Martinique.

2) La Cardamome est la graine d'une plante; la médecine l'emploie: la meilleure vient de Comagene, d'Arménie, & du Bosphore. L'Inde & l'Arabie en fournissent aussi. Dans l'Orient on s'en sert pour donner un goût d'épices au riz: il y en a quatre especes, celle qu'on appelle *Maximum* est ce qu'on nomme graine de paradis

a) Le Ben est le fruit d'un arbre, qui croît aux Indes: il donne une huile, que les parfumeurs emploient pour tirer des fleurs l'odeur dont ils ont besoin: il y a un autre Ben, qui est une racine médicinale.

b) La Coloquinte est le fruit d'une plante qui rampe: il est de la grosseur d'une orange. Cette plante croît dans les îles de l'Archipel, dans les deux Indes, &c. C'est un des plus anciens remèdes qu'on connoisse.

c) Le Séné est la feuille d'un arbrisseau qui croît dans plusieurs endroits du Levant: il croît aussi en Arabie, en Ethiopie, au Pérou, en Italie: mais ce n'est pas partout la même espece.

rhubarbe, les plumes d'autruche & de héron ^{d)}, les momies ^{f)}, le sel ammoniac, le stinc marin ^{g)}, les nacres de perle ^{h)}, les toiles ⁱ⁾, les tapis, le musc, les peaux de busles, de boeufs & de vaches, les cordouans rouges & jaunes, les peaux de chagrin ^{k)}, & le vin ^{l)} de Hebron, qui est le seul vin que l'Egypte fournisse : il est excellent, & ressemble un peu au vin du Rhin. A la place de ces marchandises les étrangers portent au Caire de l'agaric, de l'arsenic, de l'orpiment, de l'antimoine, du vif-argent, du sublimé, du cinnabre, du vi-

d) La Salsepareille est une plante qui croît dans la nouvelle Espagne, au Pérou, & dans les Indes orientales. La Médecine en fait grand usage, surtout dans les maladies vénériennes. Depuis une vingtaine d'années on se sert au même usage d'une autre plante nommée *Lobelia*, ou Cardinale bleue, qui croît en Amérique, & qui a par là diminué la consommation du Gayac & de la Salsepareille.

e) L'Autruche est un très-grand oiseau, fort connu en Afrique, en Egypte, & en Ethiopie : les plumes & le duvet sont d'un grand usage ; les plumes du mâle sont les meilleures. Le Héron est de même un grand oiseau : ses plumes servent beaucoup aux ornemens des Orientaux.

f) On appelle momie un corps embaumé. Il vient du Levant quelques morceaux de cadavres imprégnés d'aromates, & durcis par le temps : la médecine en fait quelque usage.

g) Le Stinc marin est une espèce de lézard : tous

triol, du fil de l'éton & d'archal, du fer blanc, de l'acier, du plomb, du papier, des satins, des draps, de la cochenille, du corail, de l'alun de roche, du bois de Brésil, &c.

Les échelles moins importantes sont Angouri & Beibazar, qui ont de la réputation pour la beauté du poil de chevre & des camelots: Alep & son port Alexandrette: Seyde, qui fournit une prodigieuse quantité de foie, beaucoup de coton & d'huile: Chio, île très-peuplée, dont les vins, le beurre, la foie, le coton, la térébenthine ^m), & surtout le ma-

ceux qui nous viennent du Levant sont dépouillés de leurs entrailles, & n'ont plus de queues.

b) On appelle Nacres de perle les coquilles où se forment les perles.

i) Manfelou, ville de la haute Egypte, fut renommée autrefois pour la beauté de ses toiles: elle en faisoit un grand commerce.

k) Le chagrin est une peau préparée de cheval ou de mulet; celui de Constantinople est le plus estimé: il y en a de différentes couleurs. On le contrefait avec du maroquin passé en chagrin.

l) Il passe à Constantinople des vins de Bithynie, où les vignobles de Scutari sont renommés, des vins de Mésie où le territoire de Gysique est célèbre, de Lydie, de Pamphlie, de l'île de Lesbos (aujourd'hui Métilin) en réputation pour ses vins pailles, préférés à Constantinople à tous les autres, enfin des vins de Chio, de Samos, de Rhodes, de Chypre.

m) La térébenthine est la gomme résineuse de divers arbres gras, comme du mélese, du pin, du sapin, &c.

mais celle de Chio est la seule véritable; elle vient d'un arbre qui porte le même nom: elle est blanchâtre ou verdâtre, claire, & a fort peu d'odeur; comme elle est fort rare, elle est peu d'usage. Le térébinthe porte un fruit en forme de grappe de raisin, qu'on sale avant qu'il soit mur pour le conserver; on fait les entailles avant la fin de Juillet, & l'arbre laisse couler sa résine jusqu'à la fin de Septembre. On la ramasse le matin, on la fait fondre au soleil, & couler dans des plats de terre. Quatre grands arbres n'en donnent guere qu'un Onique, c'est à dire 2 livres 9½ onces, il vaut trois livres de France sur les lieux. Cet arbre ne vient que dans la partie Orientale de l'île de Chio. On dit que la térébenthine de Chypre est aussi bonne; celle de Perse est un baume délicieux, mais presque inconnu en Europe. La térébenthine Vénitienne est celle qui découle du Larix ou méleze, commun sur les monts Apennins, sur les Alpes, sur les montagnes de la Carinthie, de la Stirie, de la Savoie. Il faut remarquer, que lorsque cette gomme découle du méleze, du pin, ou du sapin, sans qu'on y ait fait d'incision, on l'appelle *bijen*, & cette espece est un médicament. Lors au contraire qu'on la retire par le moyen de l'incision, on l'appelle térébenthine, & on s'en sert principalement à la composition du vernis, & de la cire à cacheter. Je ne sais pourquoi on l'appelle Vénitienne, puisqu'elle ne vient point de Venise, ni des pays appartenans à cette République; on devroit plutôt l'appeller Lyonnoise, parce que c'est dans les forêts du Lyonnais, sur tout près de Pileatro, que les Bizeards en recueillent beaucoup. Quant au sapin on en a deux especes, celle à fleurs d'If, & celle qu'on appelle *Piceas* ou *Epicias*: celle ci a la pointe de ses cones tournée en bas. La première espece donne de la térébenthine. Tous les ans, au mois d'Août, des paysans d'Italie, voisins des Alpes, viennent en Suisse, où il y a des forêts de sapins,

pour recueillir la térébenthine : ils grimpent jusqu'au sommet des arbres, par le moyen de crampons attachés à leurs fouliers : ils percent avec la pointe d'un petit cornet de fer blanc les vessies qu'ils trouvent, & d'où découle la térébenthine : quand ce petit vase est plein ils le vident dans une bouteille de fer blanc qu'ils ont attachée à la ceinture. Ces bouteilles se vident ensuite dans des outres. Dans les terrains gras on peut faire deux fois la recolte, au printemps & en automne : les arbres s'épuisent bientôt, ils donnent de la térébenthine dès qu'ils ont trois pouces ou environ de diametre. On se sert de la térébenthine pour les vernis, dans les emplâtres, dans les onguents ; la médecine s'en sert intérieurement ; l'huile essentielle qu'on en retire sert aux peintres à rendre leurs couleurs plus coulantes. On tire du Canada une térébenthine plus blanche & p'us douce que celle d'Europe, c'est pourquoi on l'appelle le baume blanc du Canada.

L'autre espece de sapin, ou l'Epicias, donne une résine : on trouve bien quelques vessies qui laissent échapper un suc liquide, mais il se durcit bientôt à l'air, & ce n'est point de la térébenthine. La résine dont nous parlons découle d'une entaille faite à l'arbre, & coule aussi long temps qu'on a soin de renouveler l'entaille : tous les quinze jours on peut en recueillir, cela dure aussi longtemps que l'arbre vit. Cette résine ne coule pas à terre, parce qu'elle se durcit facilement à l'air. Pour en faire de la poix claire, on la met dans de grandes chaudieres remplies d'eau, on fait un feu doux, & après cela on remplit de cette eau des sacs de toile, d'où on tire, en pressant, cette poix blanche, qu'on appelle poix grasse ou poix de Bourgogne. On mêle aussi cette résine avec du noir de fumée, en la faisant fondre au feu, c'est ce qu'on appelle poix noire. On distille quelquefois la poix grasse pour en tirer une huile qu'en veut faire passer pour de l'esprit de téré-

stic *), font d'un grand produit: Chypre, dont le coton & les vins sont estimés; cette île a encore des soies & de la noix de galle; enfin Caffa sur la mer noire *), qui a beaucoup de blés, de sel, de beurre, d'esturgeons & de caviar.

benthine. Un bon arbre donne annuellement 30-40 livres de poix. On se sert aussi de cette résine pour des onguents; mêlée avec du vieux beurre on en frotte les roues; on en fait aussi, en le mêlant avec du goudron, ou avec de l'asphalte, un brai gras pour les vaisseaux: pour faire de la poix sèche on fait cuire le brai gras dans de l'eau jusqu'à parfaite siccité; lorsqu'on ajoute à cette cuisson du vinaigre, on en fait du *Colophonium*.

n) Le Mastic est une gomme qui découle du *Lentisque* dans le tems des grandes chaleurs. Le meilleur vient de Chio: la récolte en appartient au Grand-Seigneur: c'est avec le mastic que les habitans de cette île payent leur taille: le meilleur est destiné à l'usage du Sultan & du Sérail. Les Turcs le mâchent ordinairement: la médecine l'emploie quelquefois: mais il est surtout employé à faire un beau vernis, & à entrer dans cette composition que les bijoutiers mettent sous les diamans, pour en augmenter l'éclat.

o) Les autres échelles de la Mer noire sont Krim, Asoph, Kirman, Kiles, &c. Les marchands turcs & grecs de Constantinople, n'ayant pas de fonds, empruntent pour faire ce voyage, qui dure trois à quatre mois, & payent souvent 30 à 40 pour cent d'intérêts. Il vient de ces échelles beaucoup de caviar & de cire.

Parmi les îles de l'Archipel il ne faut point oublier ici Candie, qui a un commerce considérable en huile,

Tous les vaisseaux qui arrivent du Levant sont communément obligés de faire la quarantaine *).

§. II.

Du commerce des peuples de l'Europe sur les côtes de Barbarie.

Les ports les plus considérables de la Bar-

vin, miel & soie. Mételin dont on tire des vins & des sapins pour des mâts & des planches: Naxia a du sel, de l'huile, du poil de chèvre, de l'émeril, dont les Anglois lestent quelquefois leurs vaisseaux: Samos des mines de fer, des raisins, de l'huile, du froment, de la Vallonée ou Avelanede, qui sert en Italie à tanner les cuirs. En général les îles de l'Archipel fournissent beaucoup de blé.

p) Les vaisseaux qui viennent de Constantinople & des échelles du Levant, font en France la quarantaine sur les côtes de Provence, toutes les fois qu'ils n'ont pas des lettres de santé, c'est à dire des certificats du Consul de France, par lesquels il paroît qu'il n'y avoit point de maladie épidémique dans les endroits où se trouvoient ces vaisseaux lors de leur départ. Lorsque dans ces endroits il y avoit la peste, au départ des vaisseaux, les vaisseaux jettent l'ancre à une petite île, & y restent 40 jours; au bout desquels, s'il n'y a personne qui soit atteint de la peste, ils peuvent entrer dans le port. Pendant qu'ils sont à l'ancre on parfume continuellement sur les vaisseaux, & on expose à l'air le coton, comme la marchandise la plus dangereuse, lorsqu'elle vient d'un endroit où est la peste. En Angleterre les vaisseaux font la quarantaine à Stanley Creck by S. Heernefs. Ceux qui viennent de Turquie par terre sont également obligés de faire la

barie sont ceux de Tripoli, de Tunis ⁷⁾, d'Alger, & de Salé. On tire de Barbarie des plumes d'autruche, de l'or en poudre, des dattes ⁷⁾, des raisins de Damas ⁷⁾, des cuirs, du cuivre, de l'étain, de la cire, de la laine, des peaux de chevre, du corail ⁷⁾, des grains, & des chevaux. Il est bon de remarquer ici, que le commerce des grains & des chevaux n'est pas libre partout. Dans le royaume de

quarantaine; quand ils veulent passer en Hongrie, c'est à Siget qu'ils sont obligés de s'arrêter.

4) Le port de Tunis est appelé la Goulette: c'est le lieu où résident les Consuls. Le commerce de cette ville est considérable: les Caravanes de Salé & de Gademmes en sont les plus riches branches: celle de Salé porte tous les ans pour 100 mille livres sterling de poudre d'or ou de sequins: celle de Gademmes y vient deux fois l'an avec de la poudre d'or, & des Nègres.

5) Les dattes sont le fruit du Palmier-Dattier: elles sont de la grosseur du pouce, & de la longueur d'un doigt; elles ont la figure du gland. Le peuple les fait sécher, & presser ensuite pour en tirer une espèce d'huile, qui tient lieu de beurre & d'affaïsonnement: les gens riches ne les font point passer au pressoir. Dans la Natolie on en tire une espèce de vin, en les faisant fermenter dans l'eau: les Turcs en tirent aussi un esprit, qui leur sert de remède contre la colique & les crudités de l'estomac. En Europe la médecine les emploie quelquefois: on préfère celles de Tunis; celles de Salé, de Provence, & d'Italie sont presque toujours gâtées; & celles d'Espagne sont rarement mûres lorsqu'on les cueille.

Maroc & dans celui de Fez, il est défendu d'en exporter, à moins qu'on ne donne en échange des armes à feu, & des munitions de guerre, ce que les princes Chrétiens cherchent à empêcher *). On envoie dans toute la Barbarie des draps, des étoffes de soie, des étoffes riches, des velours, des toiles, des mouffelines, des épices, des drogues, du coton, du tabac, du sucre, du

s) Les raisins de Damas sont d'une grandeur prodigieuse; il y a des grappes qui pèsent au-delà de 12 livres: on en fait des tisanes.

t) Le corail paroît être une production animale & non une plante marine, comme on l'a cru fort longtemps. M. Peyssonel découvrit en 1725, qu'il étoit l'ouvrage de quelques insectes de mer: il ressemble à une branche dépouillée de ses feuilles: on en trouve dans la mer-rouge, dans la mer de Sicile, le long des côtes d'Afrique, surtout vers le Bastion de France, près des côtes de l'île de Corse, de l'île Majorque, du Cap de Quiers en Catalogne, & dans quelques autres endroits de la Méditerranée. La pêche s'en fait ordinairement depuis le mois d'avril jusqu'au mois de Juillet: autrefois celle du Bastion de France en rendoit jusqu'à 25 quintaux. Il y a du corail blanc, du corail rouge, & du corail noir: le blanc est le plus rare; le rouge est employé dans les apothicaireries. Les Japonais préfèrent le corail aux pierres précieuses.

u) Les Chevaliers de Malte, qui sont en guerre perpétuelle avec les Infidèles, & l'Espagne, qui ne fait jamais de paix avec les Puissances barbaresques, regardent comme marchandises de contrebande les armes

mens: le Cap-Corfe est ce que les Anglois ont de plus important; la côte d'Ardres est peu de chose; les Danois ont deux forts, Fredensbourg & Christiansbourg dans le royaume d'Acora: ils ont encore des comptoirs ailleurs; la côte de Benin, avec l'Ile St. Thomé ^{a)}, est occupée par les Portugais, ainsi que les royaumes d'Angola ^{b)} & de Congo ^{c)}: la côte des Caffres n'est importante que par le Cap de Bonne Espérance; la côte de Sofala ^{d)} & Melinde ne sont visitées que par les Portugais: le royaume

g) On trouve, sur cette côte, des dents qui pèsent jusqu'à 200 livres.

2) L'or d'Axime est l'or le plus fin: il est à peu près de 23 carats. Celui de Tetu est le plus foible: les Negres trouvent cet or dans le sable des rivières & des torrens; ils en trouvent d'avantage lorsque la pluie a été abondante. En fouillant les terres on découvre aussi quelques parcelles d'or. Ces côtes ont aussi des mines d'où l'on en tire quelque peu.

a) L'île de St. Thomé fournit une grande quantité de sucre: mais il n'est pas fort beau.

b) C'est d'Angola qu'on tire le plus de Nègres & les meilleurs. Les Portugais en enlèvent le plus: cela alloit autrefois à 15 mille têtes, année commune.

c) Le Congo fournit aussi beaucoup d'esclaves aux Portugais: comme le trajet de là au Brésil n'est que de 30 à 35 jours, il n'en meurt pas beaucoup dans le voyage. Il y a des Portugais, établis sur les côtes du Congo, qui ont jusqu'à trois-mille esclaves. Une Société de Religieux à Loanda en a douze-mille.

d) Le Royaume de Sofala est riche en mines d'or

aune de Mozambique a une capitale bâtie sur une île, qu'ils possèdent aussi; c'est le centre de leur commerce en Afrique, ils peuvent y faire hiverner leurs vaisseaux, & les y ravitailler. Le reste des côtes de l'Afrique est peu connu des commerçans. On tire de ces contrées de l'ivoire ¹⁾, de l'ébène ¹⁾, de la cire, des cuirs, des gommés, des plumes d'autruche, du musc, du riz, du millet, des tapis de coton, & des Negres ²⁾. Le Sénégal a en particulier des salines; & les Portugais, ainsi que les Negres

& en morfil. Les Negres prétendent que ces mines rendent au-delà de huit millions de livres de France.

e) Lorsque les dents d'éléphant sont en morceaux, ou travaillées, on leur donne le nom d'ivoire; & celui de morfil lorsqu'elles sont telles qu'elles ont été dans la mâchoire de l'animal. L'ivoire de Ceylon est préféré à tous les autres, parce qu'il jaunit plus difficilement.

f) Le royaume de Mozambique a des forêts entières de cet arbre, dont le bois est appelé ébène. Ce bois est extrêmement dur & pesant: il prend un beau poli. On en trouve de trois sortes dans l'île de Madagascar, du noir, du rouge, & du verd. L'île St. Maurice, qui est aux Hollandois, fournit aussi une partie de l'ébène qu'on emploie en Europe. Les Indiens font avec l'ébène vert les statues de leurs Dieux, & les sceptres de leurs rois: ils s'en servent aussi à la teinture, & en tirent un beau vert. Depuis qu'on a trouvé le secret de bien noircir les bois durs, on se sert moins d'ébène noire.

g) On appelle Negres ces peuples de l'Afrique qui habitent la Nigritie, grande région qui a au-delà de

800 lieues de côtes, & qui s'étend plus de 500 lieues dans les terres. Toute la Zone torride n'a que des habitans ou noirs ou fort basanés. Depuis longtems les Européens font un commerce de ces malheureux esclaves, qui vont périr dans les mines de l'Amérique, ou dans ces fournaïses où se prépare le sucre. Les Espagnols, n'ont ordinairement ces esclaves que de la seconde main. Depuis les quatre années que dura encore le traité de l'Assiente après la paix de 1748, il s'est formé une Compagnie particulière de marchands Anglois, qui sous de certaines conditions livre des Nègres à Buenos - Ayres. Cette entreprise a été formée par Crammond, négociant célèbre, il en a la direction: cela n'empêche pas les Espagnols d'acheter des noirs suivant leurs besoins dans les Colonies angloises ou françoises. Les meilleurs Negres se tirent du Cap verd, d'Angola, du Sénégal, du royaume des Jalloffes, de celui de Galam, & de la rivière de Gambie. Les Espagnols ont introduit une espèce de tarif pour ces esclaves; un Nègre, depuis l'âge de 17 ans jusqu'à celui de 36 est compté & vendu sur le pied d'une *pièce d'Inde*; il ne coûtoit autrefois que 30 à 40 livres de France, aujourd'hui il en coûte beaucoup plus. Ceux qu'on achete, dans les ports, des marchands qui viennent les y vendre, sont à meilleur prix, que ceux qu'on achete le long des côtes & à bord des vaisseaux, qui attendent à mettre à la voile qu'ils en ayent assez. Si un Nègre coûte 100 écus dans le port, acheté par les vaisseaux qui vont partir il en coûtera au moins 130. Les nouvelles de 1764 rapportoient, que le prix des Negres, dans les colonies Françoises & Espagnoles de l'Amérique, étoit si haut, qu'on en payoit jusqu'à 80 liv. St. & que le Gouverneur de la Martinique donnoit une gratification de 12 francs pour chaque Nègre entré sur des vaisseaux françois. Un Nègre depuis l'âge de huit ans jusqu'à celui de 14 n'est comp-

té que pour deux tiers d'une piece d'Inde; c'est à dire qu'il en faut trois pour deux pièces d'Inde. Les enfans, depuis l'âge de deux ans jusqu'à celui de sept, ne sont pris que pour une demi-pièce d'Inde: au-dessous de deux ans les Negres ne sont point comptés; depuis l'âge de 36 jusqu'à celui de 45 ils valent deux tiers, & depuis 45 jusqu'à 50 la moitié d'une piece. On fait la traite des Negres de différentes manieres: les uns se vendent eux-mêmes, avec leurs femmes & leurs enfans; les autres sont des prisonniers faits en guerre, ou enlevés par surprise & vendus par le plus fort. Voici comment la traite se faisoit à Juda, il y a 30 ou 40 ans, & s'y fait sans doute encore: les vaisseaux Européens, dès qu'ils sont arrivés, payent au Roi 1080 livres de Cauris, aux grands du pays 225 livres, cinq au tonnelier du Roi, & une pinte d'eau de vie au crieur public; ensuite ils achètent, tant au Roi qu'aux grands, neuf esclaves, qu'ils sont obligés de prendre à un certain prix, & qui sont ordinairement ou vieux ou malades. Cela fait, ils ont le droit d'acheter, à aussi bon prix qu'ils le peuvent, les esclaves qui se trouvent à vendre: communément on donne en échange de l'eau de vie, des armes à feu, de la poudre à canon, de grosses toiles de coton, des coquilles, &c. Les acheteurs visitent les esclaves: comme on fait qu'un Negre ne prend la barbe qu'à 24 ans, les gens du pays pour faire paroître leurs esclaves plus jeunes qu'ils ne sont, les font raser de bien près, & passent ensuite sur la peau une pierre ponce: les Portugais, pour découvrir la fraude, ont coutume de leur lécher le menton. Quand on est convenu de tout, l'acheteur marque les esclaves avec un fer chaud, & les fait enchaîner aux pieds deux à deux. Quand la traite est faite, il faut se hâter de partir: la vue de leur patrie met ces Negres au désespoir: la musique est le seul moyen qu'on puisse employer pour les tirer de la tristesse où le départ les

de Gambie, vont charger ce sel pour le vendre le long des côtes.

L'Abyssinie, où le sel tient lieu de monnoie, fournit de l'or, de l'argent, du cuivre, du fer, de la cardamome, du gingembre, de l'aloès, de la myrrhe, de la civette ⁴), de l'ébène, de l'ivoire, de la cire, du miel, du coton, des toiles de coton, & des esclaves, dont la fidélité est célèbre.

Les Européens portent à ces peuples de

plonge. On compte qu'il en pérît dans le voyage au moins un cinquième, & quelquefois un tiers. Bientôt après leur arrivée il en meurt encore beaucoup, & l'on prétend qu'à la Jamaïque la moitié est emportée dans la première année. Aux îles, les Negres se vendent autrefois depuis 300 jusqu'à 500 livres, suivant leur jeunesse, leur vigueur, & leur santé: ils y font la richesse des particuliers. Celui qui en a douze, est déjà censé à son aise; au bout de sept à huit ans le Negre a bien payé son maître. Les Negres multiplient beaucoup: cependant on ne peut pas même en conserver le nombre qu'on a sans en acheter tous les ans: le déchet annuel en Amérique va à un septième. Les colons de Surinam affranchissent pour la plupart toute Negresse qui est mère de six enfans. Un Negre vaut aujourd'hui dans les plantations Hollandoises 4 à 500 florins de Hollande. En 1768 il s'est vendu, depuis le Cap Blanc jusqu'à Rio de Congo sur les côtes d'Afrique, 104100 esclaves Negres à 15 livres Sterl. la pièce. Les Anglois en font passer annuellement 5300 aux Indes Occidentales, & l'on estime qu'il y en a 230 mille en Amérique. La justice, s'il peut s'en trouver à faire

l'Afrique des barres de fer, des eaux de vie, de la biere, des bassins de cuivre, du verre, des cordes, des draps, de petites étoffes de laine, de la laine, du corail, des sabres, des trompettes, des cadenats, du crystal, des coûteaux, des chemises, de la toile, du papier, des pots de terre, des souliers, des chapeaux, du fil, de petits bijoux, de l'étain, des miroirs, de l'argent monnoyé, des étoffes de soie, des épices, du bois de sambouc¹⁾, de

des esclaves, la prudence & une sage politique ont dicté les loix que la France a publiées sous le titre de *Code noir*. Il est ordonné que lorsqu'on punit de mort un Negre, le Gouverneur rende au maître ce qu'il en a payé, & cette somme est répartie sur toute la colonie. Le plan de ce commerce fut projeté par Las Casas, Evêque de Chapia, vers l'année 1516, & présenté au Ministère Espagnol, qui en donna le privilege exclusif à un nommé Chievres: celui ci le vendit à des negociants Génois pour 23 mille ducats. Ces marchands formerent la Compagnie des Grilles, qui s'engagea à livrer 4000 Negres par an. La premiere livraison ne fut que de mille têtes, & se fit en 1517. On débarqua ces esclaves à St. Domingue, la moitié en fut envoyée au Mexique.

4) La Civette est un animal qui a la figure d'un chien, & qui est fort commun en Afrique, aux Indes, au Pérou, au Brésil, dans la nouvelle Espagne, & en Guinée. Le parfum qu'il porte est appelé *Zibet* par les Arabes, & civette en Europe; il se trouve dans un sac placé entre l'anus & le sexe de l'animal, à peu près comme le *Castoreum* des castors. Ce parfum est

l'iris, des armes à feu, de la poudre à canon, du plomb, des dragées, & des coquilles des Maldives ^A).

Parmi les îles de l'Afrique il faut surtout remarquer Madagascar, (autrement dite l'île Dauphine, ou l'île de St. Laurent, ou Madocasse) dont on tire de la gomme gutte, du sang de dragon ^I), du sandarac ^M), du cancanum ^N) ou de la gomme blanche de fourmies, des bois pour la teinture, de l'ébène,

une matière onctueuse & balsamique, qu'il est très-aisé de sophistiquer. On élève à Amsterdam de ces animaux pour en vendre le parfum, & on préfère la civette de Hollande à celle des Indes & du Levant: l'once en coûte ordinairement une trentaine de florins.

i) Le bois de sambouc est un bois odoriférant, que les marchands d'Europe tirent d'Amérique, & portent en Afrique pour en faire des présents aux Souverains de ce continent: on y joint ordinairement de l'iris de Florence.

A) Les coquilles des Maldives ne sont reçues dans le commerce, que depuis le Cap-Blanc jusques, & y compris, le royaume de Juda. Il y a cependant des coquilles, nommées *Zimbi*, qui sont recherchées dans le Congo.

I) On appelle sang de dragon une gomme qui découle de quelques arbres, communs dans les grandes Indes, aux îles Canaries, à Madagascar, &c. Les apothicaires l'employent: il sert aussi à la peinture & au vernis.

M) Le Vernis des Arabes, ou le Sandarac, est une

du sandraha *) plus noir encore, de l'aloès, de la cire, des cuirs, du sucre, du tabac, du poivre, du coton, de l'indigo, de l'ambre gris, de l'encens, du benjoin, de l'huile de *palma Christi* †), du salpêtre, du soufre, de la canelle blanche, de la civette, du crystal de roche, de la terre figillée, d'autres terres en bols, la pierre sanguine †), celle de touche, &c. ; l'arbre Avo est une production fort utile de cette île †).

réfine qu'on tire par incision, du Genévrier, le long des côtes d'Afrique.

*) Le Cancanum, ou Cancamum, est une gomme fort rare, qui découle d'un arbre qui croît en Afrique, au Brésil, & dans l'île de St. Christophle.

o) Le Sandraha est, après le bois dit de fer, le plus dur qu'on connoisse, il est le plus noir de tous.

p) L'huile de *palma Christi* est une liqueur onctueuse, épaissie, d'un jaune doré, & d'une odeur semblable à celle de l'iris: elle est tirée du fruit d'une espèce de palmier, assez commun dans plusieurs contrées de l'Afrique, surtout au Sénégal; ce qui fait qu'on l'appelle quelquefois huile du Sénégal: quand elle est fraîche, elle tient lieu de beurre, & quand elle est vieille elle sert à la lampe: la médecine en fait quelque usage.

q) La pierre sanguine est un fossile fort rouge, dont on fait des crayons. La pierre de touche est noire, fort dure, & d'un beau poli, elle sert à éprouver les métaux.

r) La seconde écorce de l'arbre nommé Avo, reduite en pâte, sert à faire une espèce de papier, qu'on colle avec de l'eau de riz.

L'île Bourbon, ou Mascaregne, est bien cultivée : les François y ont fait de grandes plantations de café qui ont parfaitement réussi : la récolte passe 2000 tonneaux : ce sont des Caffres, qu'on tire de l'Afrique & de Madagascar, qui travaillent dans ces plantations. Il ne manque qu'un port à cette île : & c'est ce qui a engagé les François à s'emparer de l'île Maurice, où l'on construit & radoube des vaisseaux, & où les vaisseaux françois ont leur rendez-vous & leur retraite.

Les îles Azores ¹⁾, que quelques Géographes rapportent à l'Amérique, sont au nombre de neuf, & appartiennent aux Portugais ; ces îles, où les Anglois font presque tout le commerce, & d'où les Hollandois tirent une grande quantité de ces excellentes confitures de Fayal, produisent des blés, des vins, du pastel, des cuirs, des citrons, des oranges, des confitures, &c.

Les îles Canaries sont célèbres par leurs fruits, leurs sucres, & leurs vins : Madere fournit

1) Acra, le port de Tercere, fait à peu près tout le commerce des îles Azores.

2) La Tortue est un animal amphibie & testacé : il y en a deux especes différentes, celle de mer & celle de terre. La tortue de mer, appelée *Caret*, est estimée à cause de son écaille : celle qu'on appelle *franche*,

entre autres des planches de cedre & d'if : cette seule île exporte, année commune, au-delà de trois-mille mesures de blé, & huit mille barriques de vin.

Les îles du Cap-Verd, appelées îles vertes, à cause de la perpetuelle verdure qu'on y voit, & îles salées à cause de la quantité de sel qu'elles fournissent, sont au nombre de dix. On en tire des cuirs, des peaux de chevre & de cabril, des poissons salés, de l'huile de tortue'), du riz, du miel, du blé turc, des ananas, des citrons, des sucres, & du gingembre.

Sainte Helene est une montagne, ou rocher élevé au milieu de la mer, dont les Anglois ont fait un lieu de rafraichissement : elle ne produit que des fruits, quelques drogues, des terres à couleur, & du sel blanc.

Socaterra, que d'autres rapportent à l'Asie, est célèbre par son aloès : on en tire aussi des gommes, du tabac, du riz, des dattes, de l'ambre gris.

Une chair très-bonne à manger ; les équipages des vaisseaux en consomment beaucoup, surtout lorsqu'il y trouve des matelots atteints du scorbut. On sale la chair de tortue, ainsi que les oeufs & les trippes. Il y a telle tortue qui donne jusqu'à deux barils de chair ; un baril coûte jusqu'à 200 livres. On en tire aussi une

Malte que nous placerons aussi parmi les îles de l'Afrique, produit du coton, du miel, de la cire, & des fruits.

§. LIV.

Du commerce des peuples de l'Europe en Asie.

Il est, je pense, inutile de dire, que nous ne faisons mention des pays & des provinces, qu'autant qu'ils sont connus par le commerce; ce n'est point un traité de Géographie que nous écrivons, mais un ouvrage qui en suppose l'étude.

huile qui est fort utile. Les îles de l'Amérique en pêchent beaucoup, & en consomment la plus grande partie.

u) Le commerce de l'Arabie est entre les mains des Juifs & des Banians. Toutes les monnoies étrangères y sont reçues, mais au poids, suivant le degré d'alliage. Les Européens appellent indistinctement Banian tout marchand Indien : aux Indes on appelle ainsi une Caste ou tribut, qui prétend aux mêmes avantages que celle des Brames.

v) Le port de Mocha est dangereux : les bancs de sable en rendent l'entrée des plus difficile, le secours des pilotes côtiers y est absolument nécessaire.

x) Les caravanes sont estimées peu riches, si elles n'apportent en argent que 200 mille pieces de huit, & 100 mille ducats : il ne s'agit ici que de ce qui est déclaré au douanier, & non de ce qui entre en fraude.

§. I.

Du commerce de l'Arabie, du Golfe Persique & de la Perse.

La Mecque & Médine, villes célèbres par les cinq caravanes qui y arrivent tous les ans, sont fermées aux Chrétiens *). Le commerce se fait par Ziden, qui est le port de la Mecque, & par Mocha *). Cette dernière ville est fort marchande: les caravanes *) de Suès & d'Alep y portent une grande quantité de marchandises, & en retirent beaucoup. Il vient de là des toiles de coton, de l'encens, de la myrrhe, de l'ambre gris, des pierres précieuses, des perles de Baharem'), de l'aloès, des baumes,

Les caravanes sont des voyageurs marchands, qui vont ensemble, & qui chargent leurs marchandises sur des chameaux & sur des mulets.

9) La pêche des perles de Baharem occupe environ 300 barques: l'animal testacé où se trouve la perle est trois ou quatre fois plus grand qu'une huître ordinaire: on l'appelle huître-perle, ou mere-perle. Chaque huître donne dix à douze perles: les moindres pèsent dix grains, & on en trouve qui en pèsent 50. Il y a des pêcheries de perles dans les mers des Indes orientales, dans celles des Indes occidentales, & dans quelques endroits de l'Europe. Les pêcheries de l'Orient sont à l'île de Baharem, dans le Golfe Persique, à Catifa vis à vis de Baharem, à Manar sur les côtes de Ceylan, où l'on pêche les plus belles perles de l'Orient, quoi qu'elles soient petites, & aux côtes du Japon. En Amérique on pêche des perles dans le Golfe du Mexi-

de la casse, de la gomme arabique [¶]), des plantes médicinales, & du café [¶]).

que, le long des côtes des îles de las perlas : aujourd'hui ces pêcheries ne produisent rien, il n'y a que celles de l'île de Gorgonia qui rendent quelques perles. On a remarqué que les perles de l'Amérique sont plus opaques que les perles orientales, mais qu'elles sont plus grandes. Il y en a une pêcherie dans la Tartarie Chinoise, près de la ville de Nipchoa, qui fut cause d'une guerre que les Chinois eurent à soutenir contre les Russes, à la fin du siècle passé. Les pêcheries d'Europe se trouvent dans quelques endroits de l'Ecosse, dans une rivière de la Bavière, dans la Baltique sur les côtes de l'île de Bornholm, &c. En Orient la pêche des perles se fait deux fois l'an, une fois aux mois de Mars & d'Avril, & l'autre aux mois d'Août & de Septembre. Les plongeurs portent un fer pour arracher les huîtres, qu'ils mettent dans un panier attaché à leur corps : lorsque leur panier est rempli, ou qu'ils ne peuvent plus retenir leur haleine, ils délient la pierre qui est attachée à leur pied, & secouent la corde : & on les retire de l'eau sur le champ. Dès que les barques ont leur charge, on gagne les côtes, & on jette à terre toutes les huîtres qu'on a pêchées : on les y laisse exposées au soleil ; la chair se corrompt bientôt ; les huîtres s'ouvrent & l'on en retire les perles. Ces perles, après avoir été nettoyées, sont passées par des cribles, qui ont des trous de différente capacité : on les classe, & ensuite on les vend à l'enchère ; les plus petites, qu'on appelle semence de perles, se vendent au poids. Aujourd'hui on s'y prend autrement sur les côtes de la pêcherie. On emplit des tonneaux d'égale grandeur des huîtres que produit la pêche de chaque jour ; on ferme ces tonneaux, & dès qu'on en a rassemblé un certain nombre, on les vend à l'enchère

Gamron est le port de toute la Perse, & peut être de toute l'Asie, où se fait le plus

tantôt sur les côtes de Maduré & tantôt à l'île de Manar. Le prix ordinaire du tonneau est communément de 10 à 12 écus d'Hollande. Les marchands font enlever ceux qu'ils achètent, & après les avoir fait transporter chez eux, ils font ouvrir les huîtres, & voyent si la fortune les a favorisés. L'éclat, la netteté de l'eau, la grosseur, & la régularité de la forme sont la beauté des perles. On appelle Parangons les perles parfaites. En Europe elles se vendent ordinairement au carat, le carat pesant quatre grains. La semence de perles non-percées, propres à être broyées, vaut à peu près trente écus la livre de seize onces: la semence de perles percées, propres à la broderie, en vaut environ quatre vingts. Les perles baroques, de 500 pièces à l'once valent treize à quatorze écus: celles de cent à l'once en valent quatre-vingts; de trente à l'once 30 écus. Les perles rondes parfaites, du poids d'un carat, peuvent valoir quatre écus la pièce; de deux carats 20 écus; de quatre carats cent écus; de six carats 350 écus, de dix carats 1500 écus, &c. M. Linnæus a eu l'idée de nourrir des huîtres à perles pour augmenter le volume des perles, & il y a réussi. Il en présenta en 1760 de très-grosses à la Reine de Suède. Les perles fausses se faisoient autrefois de verre, auquel on donnoit une sorte de teinte avec du vis-argent: depuis on s'est servi de cire, qu'on a enduite d'une colle de poisson très-fine & très-brillante. Aujourd'hui on a, en France, le secret d'en faire qui approchent si fort des perles fines qu'on peut y être trompé. Celles de Venise sont aussi fort estimées.

a) Je ne fais pourquoi cette gomme est appelée arabique, car elle se tire d'un petit Acacia du Sénégal.

grand commerce: il est ouvert à toutes les nations de l'Europe, excepté aux Espagnols, & aux Portugais. Les Hollandois y portent de l'argent ¹⁾, des épices, dont ils fournissent toute la Perse, du bois de sapan & de fantal, du sucre, du gingembre, de l'indigo, du vermillon, de l'encens, du benjoin, du vif argent, du plomb, de l'étain, du cuivre, des toiles, & des

La gomme adraganth fort en forme de vermicelles des branches du *Tragacantha*.

a) Le café qui croît aux environs de la Mecque est estimé le meilleur de tous ceux que produit l'Arabie: on en connoît trois espèces, une appelée *Bahouri*, réservée pour le Grand-Seigneur & pour le ferrail, & les deux autres appelées *Faki* & *Salabi*, dont on fait commerce.

b) Cet argent consiste en piastres ou réaux d'Espagne, & en écus de Hollande. L'or n'a point de cours dans le commerce, parceque les especes d'or étrangères sont à si bas prix, qu'on n'y en porte plus: il n'y a en Perse que des especes d'argent & de cuivre, on les pèse. Les premières sont souvent altérées, c'est ce qui est cause que les payemens se font en partie en monnoies de cuivre, ce qui, joint aux révolutions dont cet empire est agité depuis tant d'années, explique, comment il arrive que le commerce de Perse soit si peu de chose aujourd'hui: les Arméniens en sont la plus grande partie. Isfahan & Tauris sont les villes qui ont le plus de commerce.

c) Les Anglois alderent les Persans à enlever aux Portugais l'île d'Ormuz: on leur promit pour ce service, par le traité de 1620, la moitié des revenus de la douane de Gamron: cela montoit en 1674 à 40 mille livres Sterl. Ce droit fut cédé à la Compagnie des

draps. Les Anglois y débitent très - bien leurs draps. C'est depuis la destruction de l'île d'Ormus, que Gamron est devenue si commerçante ^o). Les Perses s'adonnent peu au commerce de mer: on tire des provinces de ce royaume de la soie ^o), des étoffes de soie ^o), des étoffes de coton, des brocards ^o), des tapis ^o), des étoffes de poil de chameau, des

Indes Orientales, à condition d'entretenir un certain nombre de vaisseaux dans le Golfe Persique: la Compagnie ne fut pas exacte à remplir cet engagement, & dans la suite les Persans ne lui ont payé annuellement que trois mille livres sterl. J'ignore sur quel pié sont les affaires à présent.

d) On prétend que la récolte que la Perse fait en soie, monte année commune, à 30 mille balles, du poids de 276 livres, dont il ne s'en employe pas mille dans les manufactures de Perse. Cependant les couleurs que les teinturiers persans donnent aux soies, sont supérieures à celles d'Europe. En 1652 les Hollandois firent un traité avec le roi de Perse, par lequel ils s'engagerent à lui acheter par an 600 balles de soie, à condition qu'il leur fût permis de faire entrer à Gamron, ou ailleurs, pour la valeur d'un million de marchandises sans en payer les droits ordinaires: mais les Hollandois n'ayant pu trouver moyen de débiter une si grande quantité de soie, ils cherchèrent à obtenir qu'elle fut diminuée, & c'est ce qui leur fut accordé.

e) Les couleurs des étoffes de Perse sont plus vives que celles des étoffes faites en Europe.

f) Il y a des brocards si précieux que l'aune de Perse en revient à 3300 livres de France: on employe, sur le métier où elles sont tissées, jusqu'à trente navettes,

porcelaines, du coton filé & en bourre, du chagrin de toutes couleurs, du tabac, de la noix de galle, du fer, de l'acier, du safran ^{b)}, de l'alun, du soufre, des vins de Schiras & d'Yerd, des amandes, des pistaches, des chameaux, des chevaux & des mulets. Les Russes font le commerce de la Perse par Astracan, & par la mer-Caspienne; ils ont à Derbent un magasin très-considérable. La Géorgie

& cinq à six ouvriers, aussi n'en fait-on guere qu'un quart de ponce par jour. Ces brocards servent pour des meubles, des portieres, des carreaux, des rideaux, &c.

g) Ces tapis se fabriquent dans la province de Kirman, surtout à Sistan: on les a appelés tapis de Turquie, parce qu'il en est venu en Europe par la voie de Smyrne.

h) Le meilleur safran est celui des côtes de la mer Caspienne & d'Astracan.

i) Par épices on entend ordinairement la cannelle, les clous de girofle, la noix muscade, & le macis: nous y joindrons, pour plus de commodité, le poivre & le gingembre.

La cannelle est la seconde écorce d'un arbre qui ne croît maintenant que dans l'île de Ceylan, le long de la mer, dans une espace de quatorze lieues, depuis Negambo jusqu'à Gallieres. Le cannelier ressemble par ses feuilles au laurier; il seroit plus commun, si les Hollandois n'avoient grand soin d'arracher tous les canneliers qui croissent sans culture, ou qui viennent dans d'autres cantons de l'île que ceux qu'ils peuvent ou veulent occuper. Cependant la récolte de la cannelle excède de beaucoup ce qu'on peut en débiter dans

& la Mingrèlie font quelque commerce en vins & en soie, mais surtout en esclaves.

§. 2.

Du commerce des peuples de l'Europe aux Indes Orientales.

On peut ranger sous quatre classes toutes les marchandises que fournissent les Indes Orientales, savoir 1) les épices & les drogues¹⁾,

les Indes & en Europe. On enlève l'écorce en Juin & Août; on la fait sécher ensuite au soleil, & on l'emballer. L'arbre, dépouillé de son écorce, est coupé jusqu'à la racine, il repousse, & au bout de sept à huit ans, quelquefois de cinq ou de six, on peut le dépouiller de nouveau. Le fruit du cannelier donne une huile, dont on fait des bougies qui répandent une odeur bien forte. La cannelle Portugaise ne se trouve plus: on l'appeloit grise ou sauvage, elle croissoit dans le royaume de Cochin, sur la côte de Malabar; les Hollandais s'emparèrent du pays en 1661, & firent arracher tous les canneliers qui s'y trouverent. On prétend que cette nation débite en Europe 600 mille livres pesant de cannelle, & bien plus encore dans les Indes. Il s'en consomme beaucoup en Amérique, particulièrement au Pérou; les Espagnols ne sauroient s'en passer dans leur chocolat. On en compte neuf espèces de différente bonté: les jeunes arbres donnent la meilleure, & la qualité se perd à mesure que les arbres vieillissent: l'écorce doit avoir au moins deux à trois ans.

Le clou de girofle est le pistil de la fleur du giroflier. Cet arbre ne s'est jamais trouvé que dans les îles Moluques, & aujourd'hui on ne le trouve que dans celle d'Amboine, parceque les Hollandais l'ont fait ar-

racher dans toutes les autres: ils payent, en dedomagement, au Roi de Ternate, un tribut annuel qui peut aller à 18 mille écus d'Allemagne, & se sont engagés à prendre tous les clous de girofle, que les habitans d'Amboine porteroient à leur magasin, à raison de sept sols & demi la livre. On en recueille plus qu'on n'en peut débiter. Le fruit de cet arbre a la figure d'un clou, dès qu'il est sec: on le cueille avant qu'il soit mûr, & cette récolte dure ordinairement depuis le mois d'Octobre jusqu'au mois de Février. Il s'en consomme une prodigieuse quantité aux Indes, & cinq à six mille quintaux en Europe: c'est au fort *la Victoire* qu'en est le grand magasin. Les Hollandois obligent les habitans d'Amboine à planter tous les ans un certain nombre de girofliers. Les clous de girofle se confisent.

La noix muscade est un noyau aromatique, que porte un arbre assez semblable au poirier: il croît dans les îles de Banda, surtout à Négra, à Lonthor, & à Poulo-aiy. Il y a des muscadiers sauvages, qui s'élèvent à une plus grande hauteur que les muscadiers cultivés. Quand le fruit est mûr, les habitans le cueillent: lorsqu'on l'ouvre & qu'on le dégage de son écorce, on trouve sous cette première enveloppe une substance visqueuse, d'une odeur aromatique, & de couleur de safran: c'est ce qu'on appelle Macis, on le détache, & on le fait sécher au soleil. Les noix muscades sont partagées en trois classes, qui ne diffèrent l'une de l'autre que par le degré de bonté: les meilleures passent en Europe, les autres sont vendues aux Indes, & la troisième espèce, où sont comprises celles qui ne sont pas mûres, celles qui sont gâtées, & celles qui sont trop petites, est destinée au pressoir, où l'on en tire l'huile. Toutes celles qui passent en Europe sont marinées, on les trempe dans une eau de chaux, (cette chaux est de coquilles calcinées) où elles se cou-

vrent d'une petite croûte plâtreuse; ensuite on les met en tas pour qu'elles s'échauffent & que l'humidité s'en évapore: on confit aussi les noix muscades, mais alors on les cueille avant leur maturité. On appelle improprement le macis fleur de muscade; il fait partie du fruit: on le vend plus cher que la noix. En 1761 il entra à Amsterdam, sur différens vaisseaux, 182420 livres pesant de noix ou de fleur de muscade.

Le poivre est le fruit aromatique d'un arbrisseau très-foible: on en connoît plusieurs especes; la plus commune est le poivre noir; il croît dans les îles de Java & de Sumatra, & dans le Malabar: on le soutient avec des échelas comme la vigne, ou on le plante au pié de quelque grand arbre: l'arbrisseau ressemble assez à nos groseilliers. Le poivre blanc naturel est extrêmement rare; celui que nous connoissons sous ce nom, n'est que du poivre noir dépouillé de sa première pellicule, & séché ensuite. Celui du Malabar est le plus petit; c'est celui qu'on envoie ordinairement en Europe. A la Chine il y a une especes de poivre qui croît sur un arbrisseau plus fort & plus élevé. Le poivre long croît en Amérique, surtout dans la nouvelle Espagne, où on l'appelle *Acapathi*; on en trouve aussi dans les Indes: les vers s'y mettent aisément, quoiqu'il soit de tous les poivres le plus violent. Le poivre rouge, ou de Guinée, se cultive aussi en Europe, & vient dans des coffes: les Espagnols l'appellent piment, les François corail de jardin; ce poivre est originaire d'Amérique, & il y en a une especes qui ne croît qu'au Pérou, & qu'on appelle *Agy*. Le poivre de la Jamaïque, appelé *Anomi*, est le fruit de l'arbre qui donne le bois d'Inde: celui de Thévet, aussi appelé *Anomi* par les Hollandois, a le goût des clous de girofle: nous avons parlé ci-dessus du poivre d'Afrique appelé *Malaguette*.

2) les foies & les étoffes de soie ^{h)}, 3) les cotons & les toiles de coton ⁱ⁾, 4) les métaux,

Le Gingembre est la racine d'une plante qui ne s'élève guere au-delà d'un demi-pié. Elle croît en abondance dans l'île de Ceylan, dans le Malabar, à la Chine, &c. Transplantée aux îles Antilles cette plante y a si bien réussi, qu'il ne nous vient presque plus de gingembre des Indes. Le gingembre verd se confit: les naturels du pays le mangent en salade: réduit en poudre on l'appelle épices blanches, ou petites épices. Celui qu'on transporte sec est trempé auparavant dans une saumure. Les Hollandois débitent, année commune, plus de dix mille livres pesant de gingembre confit. On compte que les îles Antilles en fournissent à l'Europe plus de 300 mille livres pesant. Les mariniens en consomment beaucoup sur mer.

k) Les foies des Indes Orientales se tirent particulièrement de Perse, de la Chine, de la Cochiuchine, du Tunquin, de Tripara, d'Azem, & de Bengale: celles de la Chine & du Tunquin sont blanches & fines: celles de Tripara sont grossières; celles de Bengale sont rudes & sans lustre: ces deux dernières espèces de soie, lorsqu'elles passent en Europe, ne s'emploient guere que dans les manufactures de Hollande & d'Allemagne.

l) Le coton croît abondamment dans les états du Mogol, le long des côtes de Coromandel, dans le Bengale, & à la Chine. De toutes les toiles de coton on estime le plus les mouffelines, dont les marchands du Mogol enlèvent l'élite pour le Serrail de l'Empereur. Les plus belles toiles peintes au pinceau viennent de Golconde, & surtout de Masulipatan, où le rouge, qu'on tire d'une plante, nommée *Chay*, est d'une grande beauté, & dure aussi longtems que l'étoffe. Cette plante ne croît que là. Le commerce coûteux

les diamans, ou en un mot les fossiles *). Le commerce des Indes a trois branches, le com-

de ces toiles est nécessaire cependant à ceux qui trafiquent en Guinée, à Angola, dans les colonies à sucre &c. parceque la chaleur excessive de ces pays ne permet pas aux femmes de porter des étoffes de laine ou de coton faites en Europe, & que celles de soie durent trop peu.

**) Un auteur Anglois prétend que les Indes Orientales content à l'Europe, depuis la découverte du Cap de Bonne Esperance, au de là de 200 millions Sterlings: car ce commerce ne peut se faire qu'avec de l'argent: il en est de même de celui qu'on fait avec le Levant & la Perse. On a soutenu qu'il circule en Europe pour 20 millions de fl. d'Hollande, de diamans; & que les deux Indes en livrent tous les ans pour 5 à 6 millions. Cependant quoique les Européens ne rapportent des Indes ni or ni argent, & qu'au contraire ils y en portent beaucoup, ils y font pourtant un commerce considérable de ces métaux, en les tirant d'un endroit pour les porter dans un autre. La Chine, le Japon, le Pégu, Siam, Azem, Tripara, Camboie, la Cochinchine, les îles de Sumatra & de Macassar sont les seuls lieux d'où l'on peut tirer de l'or: au Japon cependant l'exportation en est défendue. La Chine fournit le plus d'or, elle l'échange contre l'argent, qui lui manque: autrefois il y avoit un très-grand profit à faire dans ce commerce, cela a changé depuis: d'un autre côté le Japon a beaucoup d'argent, & ne paye les étrangers qu'avec ce métal. Le cuivre du Japon est le meilleur qu'on ait, il vaut en Europe 25 pour cent plus que le cuivre de rosette: les Hollandois en débiteront beaucoup sur les côtes de Coromandel, & dans le Bengale; il en passe aussi une grande quantité dans la chaudronnerie d'Aix la Chapelle. On prétend que

merce d'Inde en Inde"), le commerce d'Inde en Europe, & le commerce d'Inde en Améri-

les Hollandois en font passer en Europe près de trois-mille quintaux. On trouve de l'étain & du plomb dans quelques endroits de la côte de Malacca: l'étain de Ligor dans le royaume de Siam est fort estimé; les Hollandois sont, en quelque façon, maîtres des endroits d'où on le tire, & ils font passer delà beaucoup d'étain en Europe. Le fer se trouve en plusieurs endroits: on en tire même d'ouvrage de la Chine. Quant aux diamans ils se tirent de Golconde, de Visapour, de Bengale & de l'île de Borneo: ce sont les seuls endroits où il s'en trouve. Les autres pierres fines se tirent des mines de Hava dans le Pégu, & de l'île de Ceylan: la mine de Hava donne des rubis, des saphirs, des topases, des améthystes, &c. la rivière de Ceylan en fournit également. Camboye est connue par la beauté de son agathe. Tucotrin, sur les côtes de la Chine, & Aniau, sur les côtes de la pêcheurie, ont les plus belles perles de l'Orient.

..) Pour les Anglois ce sont les Gouverneurs, les Commis & les particuliers qui tirent le plus grand profit du commerce d'Inde en Inde; la Compagnie en retire peu.

o) Il faut pourtant excepter le commerce à l'Ouest des Indes: c'est très-peu de chose que les Hollandois y font en comparaison des Anglois & des François; pour un navire hollandois qui aborde au Gange il en vient au moins cinq qui appartiennent à ces derniers. Surate, Jeda, Bassora, la Perse, toute la côte entre le Golfe persique & le fleuve Indus ne voyent guère qu'un vaisseau hollandois à demi charge, & dont la cargaison vaut à peine cent mille florins. Nous avons déjà remarqué que le commerce de la Compagnie hollandaise des Indes Orientales est déchu de son ancienne splendeur: nous ajouterons ici quelques remarques sur ses établissemens

que. Les Hollandois l'emportent en ce point sur toutes les autres nations *) : les efforts qu'ils

aux Indes, qu'on peut partager en deux classes ; la première est celle des lieux que la Compagnie a conquis, & où elle jouit des droits de Souveraineté ; la seconde est celle des lieux où elle a le privilège ou la coutume de naviger pour raison de commerce. De la première classe sont Jacatra, Ceylan, Amboine, les îles de Banda, une partie de Macassar, & à quelque égard le Malabar : de la seconde sont les places situées à l'Ouest des Indes, Bengale, Coromandel, Surate, la Perse, Mocha, & une partie de la côte occidentale de Sumatra. Il est aisé de voir par-là que la Compagnie a donné trop d'étendue à ses possessions. Dans les établissemens de la seconde classe, il y en a plusieurs où les Hollandois pourroient retrancher une partie de la nombreuse milice qu'ils y entretiennent, & une partie de la quantité embarrassante des employés. Au lieu de ces comptoirs, en forme de directions, où l'on solde cinq ou six Conseillers fort inutilement, & où la dépense & le faste des Directeurs, qui prétendent devoir en imposer ainsi aux Maures, emportent une partie considérable des profits ; au lieu dis-je de ces comptoirs, il vaudroit mieux n'avoir que de simples factoreries. Il est rare de pouvoir reprocher aux Hollandois un défaut d'économie, il a fallu qu'ils cherchassent un autre hémisphère pour s'en rendre coupables. Parmi les établissemens de la première classe Batavia occupe le premier rang, & cette ville seroit encore plus riche & le commerce des Indes plus lucratif, si la Compagnie ne partageoit pas avec les employés son commerce des Indes à l'Europe ; si elle réduisoit les dépenses ordinaires, si elle accordoit la liberté de la navigation & du négoce, à l'exception de l'Est de Batavia ; & si elle diminueoit la quantité des employés. Il seroit fort utile à cette compagnie & à

ont faits & la fine politique dont ils se sont servis, leur ont assuré un commerce qui les enrichit, & auquel le salut de leur état paroît être attaché. Batavia est le centre de ce commerce, & le Cap de Bonne Esperance le lieu de rafraîchissement pour les vaisseaux, qui reviennent des Indes & de la Chine. Les épices leur tiennent lieu d'argent⁴⁾ : ils en débitent même plus aux Indes qu'en Europe, & comme ils en sont seuls maîtres, ils y mettent le prix qu'ils veulent. A Surate ils bâtissent des vaisseaux : le bois qu'ils y coupent est fort dur,

l'Etat que les nationaux Hollandois fussent propres à cultiver les terres ; à leur défaut on a souhaité de faire passer aux Indes des colons Saltzbourgeois.

p) Toutes les affaires aux Indes se font par des courtiers, que les Persans appellent *Dodal*, grands parleurs. Après avoir marchandé, ou plutôt parlé fort long-tems, le courtier du vendeur & celui de l'acheteur se donnent la main droite, qu'ils couvrent de leur habit ou d'un mouchoir. Le doigt étendu signifie six, plié cinq, le bout du doigt un, la main étendue 100, la main fermée 1000. Pendant ce commerce mystérieux ces courtiers gardent le plus grand sérieux. Les petits comptoirs ou loges des Européens répandus çà & là sont ordinairement gouvernés par des Agents noirs qu'on appelle Topais.

q) La dernière guerre avoit achevé de ruiner le commerce des François aux Indes : la paix devoit rétablir les choses sur le pié où elles étoient en 1749 : mais nous avons déjà vu que la Compagnie des Indes n'a pu se sou-

dur, & résiste longtems à la pourriture & aux vers: ils devroient bâtir tous leurs vaisseaux dans ce port, car ceux qu'ils construisent ailleurs ne durent guère que dix à douze ans. Pondicheri, situé sur la côte de Coromandel, fut le centre du commerce des François, la résidence du Gouverneur, & le magasin général. Les François ont encore un grand comptoir à Masulipatan, & des loges en plusieurs endroits: mais leur commerce n'a jamais été aussi considérable qu'il pouvoit l'être ¹⁾; les Anglois l'ont toujours emporté sur eux ²⁾: Madras ³⁾, ou St George,

tenir. Ce qui nuit beaucoup au commerce des François c'est l'avidité des Gouverneurs & des commis. La grande faute qu'on a faite aux Indes, c'est d'avoir discipliné les naturels, & instruit les Indiens dans l'art militaire de l'Europe. On prétend que les François ont été les premiers à les instruire de cet art dangereux: ils s'en repentent sans doute, & tôt ou tard ces peuples reprendront le dessus. S'il se trouve quelque homme, aussi habile qu'entreprenant, il lui sera bien aisé de détruire les nations Européennes l'une après l'autre: il ne faut aux Indiens qu'une marine respectable: en courses sur mer ils sont hardis & courageux, peut être que l'usage d'une plante, nommée *Bang*, qui les irrite & les enivre, y contribue.

¹⁾ Les établissemens des Anglois aux Indes sont divisés en trois Gouvernemens; celui de Bombai, dont dépendent les Comptoirs de la côte occidentale de la Péninsule & ceux de Perse; celui de Madras dont dépendent les comptoirs de la côte orientale & celui de

est la principale place qu'ils occupent, & la résidence du Gouverneur : après Madras c'est Goudelour, ou S. David, qui est la place la plus importante; l'une & l'autre sont situées sur la côte de Coromandel. Les Espagnols sont peu de commerce aux Indes : les îles Philippines & les îles Mariannes sont les seules possessions

Calicutta dont dépendent les établissements dans le Bengale.

s) Les Anglois sont par Madras le commerce des îles Manilles. Ordinairement il arrive d'Angleterre à Madras quatre à cinq vaisseaux, quelquefois six. La charge du retour de ces vaisseaux est estimée à deux-cens-mille livres Sterling. Madras est bâti sur un territoire qui fut donné à la Compagnie par le grand Mogol : il a cinq miles le long des côtes, & un mile du côté des terres. On comptoit, en 1740, deux cents cinquante-mille habitans à Madras, & cette ville payoit alors 70 mille pagodes d'impôt; son accroissement est dû à la ruine de St. Thomé. Saint David, qui est près de là, rend dix-mille pagodes à la douane : de ces deux endroits part tout ce qui est destiné pour l'Europe. En général le commerce des Indes emporte beaucoup d'argent ; les vaisseaux qui vont faire ce commerce chargent en or ou en argent pour la valeur de sept huitièmes, selon d'autres de trois quarts, de la valeur totale de la cargaison. Les partisans de la Compagnie des Indes, comme Davenant & Child, ont soutenu que ce commerce augmentoit tous les ans de 600 mille liv. st. la masse générale des richesses de la nation. Ceux au contraire qui sont opposés à ce commerce, soutiennent qu'il enlève annuellement à l'Angleterre 400 mille l. st. D'après quelques calculs on a trouvé que depuis 1718 jusqu'en

qu'ils y ayent'). Les Portugais envoient tous les ans quelques vaisseaux à Goa *); le Roi les équipe à ses frais; mais ce commerce est presque détruit. Celui qu'ils font d'Inde en Inde se fait sur de petits vaisseaux, qui arbo-
rent souvent le pavillon de quelque puissance Orientale. Chaque Gouverneur fait pour ainsi

1717, c'est à dire dans le cours de cinq années, on a exporté, y compris l'exportation clandestine, en matieres d'or & d'argent un excédent de 168286 l. st. sur ce qui en est rentré pour des marchandises des Indes réexportées.

*) Cependant les Espagnols sont la nation du Monde qui pourroit faire le commerce des Indes avec le plus d'avantage: la navigation d'Acapulco aux Philippines a porté jusqu'à présent à la nouvelle Espagne les marchandises des Indes, qu'elle n'auroit du recevoir que par Cadix & Seville: on a mis fin à ce commerce direct. Il seroit bon peut être de réunir en une seule compagnie le commerce des deux Indes.

«) Tous les ans il part de Lisbonne pour Goa un vaisseau de 800 tonneaux, quelquefois deux; mais cela est rare. La cargaison peut être estimée à un million d'écus d'Allemagne: elle consiste en corail, en papier d'Italie, en écarlate de Hollande, en tabac de Portugal, & en argent. On prétend que l'argent que les Portugais envoient aux Indes Orientales, monte, année commune, à près de 360 mille écus d'Allemagne, le corail à 150 mille; le tabac est entièrement pour le compte du Roi, qui en fait le commerce exclusif. Le retour du vaisseau consiste en diamans, en étoffes & toiles, en salpêtre, en indigo, en musc, & en ambre gris.

dire pour lui seul le commerce de sa place : le centre de ce commerce est à Goa, d'où l'on tire le meilleur arak *). Les Portugais ont encore un autre établissement à Diu, & quelques comptoirs ailleurs. Le commerce des Danois aux Indes s'étend de jour en jour. Il faut espérer que le commerce des Indes sera bientôt borné aux matières premières qu'on en retire, & que leurs manufactures cesseront de faire tort à celles d'Europe *). On est embarrassé sur la nature du Lest pour les vaisseaux qui vont aux Indes & qui en reviennent *).

Nous allons jeter un coup d'œil sur les

v) Le véritable Arack est une liqueur qui découle d'un arbre, par une incision qu'on y fait : cet arbre, qui ressemble assez au bouleau, vient dans plusieurs endroits des Indes. On fait de l'Arack une boisson appelée par les anglois Punch. On croit que c'est aux Russes & aux Hollandois qu'on doit l'usage de l'eau de vie de riz, qu'on veut faire passer quelquefois pour de l'Arack.

x) On peut déjà se passer de la porcelaine de la Chine & du Japon : la Suisse & la Normandie imitent les mouffelines ; les toiles de coton se fabriquent partout : les fabriques des pékins, des satins, des damas, des armoirins, des gourgourans ont de grands succès en France, & les pékins de Valence en Espagne l'emportent sur ceux des Indes.

y) Le Baron Imhoff proposa aux Hollandois le café & le sucre pour servir de Lest ; prétendant, comme de raison, que le sable & le salpêtre sont dangereux.

provinces des Indes les plus connues par le commerce que les Européens y font, & nous commencerons par le Mogol.

Cet Empire est un goufre pour les especes d'or & d'argent que les Européens y portent: elles n'en sortent guère après y être une fois entrées ^{a)}. On y porte aussi beaucoup d'épices, des cuirs, de l'étain, des draps, &c. les chevaux & les éléphants y font aussi d'un bon débit. On tire du Mogol des foies, des étoffes de soie, des étoffes de coton; des toiles ^{a)} peintes, des brocards, de l'indigo ^{a)}, du sucre candi, de

a) On y porte des réales, des richsdalers de Flandre, de Suède, de Dannemarc, d'Allemagne, des ducats, des louis de France, des pistoles d'Italie, des guinées, &c. Mais cette dernière espece de monnaie n'y vient qu'en contrebande & en petite quantité.

a) Les Anglois font teindre à Amadabat les toiles qu'ils achètent aux Indes, & tirent leur indigo d'Agra.

b) L'Indigo croît dans le territoire de Srate aux environs d'Agra & d'Amadabat, dans le Bengale, dans le royaume de Golconde, & sur toute la côte de Coromandel. Les Hollandois le cultivent dans l'île de Java & avec succès. Aux Indes Occidentales il est fort commun, surtout en Terre ferme, aux Antilles, dans la Louisiane. Celui d'Agra est le plus estimé: vient ensuite tout l'indigo qui se tire du Mogol, & qui coûte vingt pour cent de plus que l'indigo du reste de l'Inde. Le commerce de cette drogue est considérable.

la caffonade ^{c)}), des confitures, du cumin, du miel, de la laque ^{d)}) de l'opium, du borax, du gingembre, des mirobolans ^{e)}), du falpetre ^{f)}), du fel ammoniac ^{g)}), de l'ambre gris, du musc, & des diamans.

C'est le Roi de Guzurate, qui de tous les Princes de l'Indostan possède les plus beaux ports, & Amadabat, capitale de son royaume.

Il est si commun de voir passer de la laque de l'Inde en Europe, que les Hollandois en font passer 50 à 60 milliers pesant en Europe. Les Indiens le sophistiquent volontiers. Nous en avons déjà fait mention.

c) Les Hollandois raffinent en Hollande la caffonade du Bengale.

d) Le nom de laque est commun à plusieurs drogues, qui servent aux teinturiers, aux peintres, & dans les apothécaireries. Celle des peintres est de trois espèces: il y a la laque fine ou de Venise qu'on fait partout, la laque plate ou colombine, & la laque liquide, ce sont des compositions de différentes drogues. La laque des teinturiers, dont on fait aussi la cire d'Espagne, est une gomme qui vient des Indes, surtout des royaumes de Pegu, d'Azem, de Guzurate, & de Bengale: elle paroît être l'ouvrage de quelques insectes; elle donne une fort belle couleur rouge; les Indiens s'en servent pour leurs toiles, les Levantins pour leurs maroquins, les Anglois & les Hollandois en font une espèce d'écarlate; on l'appelle ordinairement laque en bâton, parce qu'elle vient ainsi des Indes. La laque que les médecins employent n'est autre chose que du Cassanum.

me, est la ville qui a le plus de commerce, de manufactures, & de fabriques, si l'on en excepte Surate ^{b)} dont le commerce est encore plus étendu. Cambaye est aussi une ville d'un grand commerce : on tire delà des pierres fines, des drogues, des herbes medicinales, des bois pour la teinture, les parfums, & autres usages; de l'indigo,

e) Les Mirabolans sont une espece de fruit employé dans la médecine comme un purgatif: ils croissent dans les environs de Goa, dans le Décan, dans le Malabar, dans le Bengale, &c. On s'en sert peu aujourd'hui.

f) C'est à Amadabat que les Anglois & les Hollandois sont raffiner le salpêtre qu' ils tirent des états du Mogol. Les Baniens y font un grand commerce de change; il n'y a point de places dans les Indes sur lesquelles ils ne donnent & n'acceptent des assignations.

g) Le sel ammoniac naturel est fort rare, c'est à dire celui qui vient de l'urine des chameaux: celui qu'on tire des Indes Orientales est une terre salée qu'on travaille comme le salpêtre, il est aussi fort rare. Le sel ammoniac factice se tire de l'urine des hommes & des animaux, après qu'on y a mis du sel commun & de la suie: il vient ordinairement de Venise & de Hollande. Ce sel est employé dans la médecine, comme aussi par les teinturiers, par les orfèvres, les épingliers, les maréchaux, &c.

h) Le commerce qui se fait dans cette ville est incroyable; il faut se garder de la fripponnerie des Baniens: on sophistique les drogues, on gâte les marchandises, &c. Par exemple quand on livre les toiles écruës pour être blanchies, il arrive que pour épar-

du camphre, du soufre, du turbit ⁱ⁾, du galanga ^{k)}, du nard ^{l)}, du lapis, de l'*Af-fa foetida*, du borax, de la scamonée, du benjoin, des étoffes, de la rhubarbe, ^{m)} &c.

La côte des Indes s'étend depuis les frontières de Guzurate jusqu'au Cap de Comorin. Le royaume de Decan situé le long de cette côte a des étoffes de soie, & de coton, du

gner le jus de limon, on bat les toiles beaucoup trop sur la pierre.

i) Le Turbit est une racine medicinale: c'est une espece de *Convolvulus*. On y substitue souvent la thapsie blanche, qu'on nomme aussi Turbit gris.

k) Le Galanga est une racine medicinale: il y en a une grande & une petite. La plante est appelée *Legundi* par les Indiens. Les Indiens se servent de l'une & de l'autre pour assaisonner leur nourriture; & les vinaigriers, pour donner de la force à leurs vinaigres. L'huile pure des fleurs du galanga est très-précieuse & très rare: c'est un parfum délicieux.

l) Le Nard ou Spic-Nard Indien est une racine dont les Indiens se servent pour assaisonner leurs mets, & qui est employée dans la medecine.

m) La rhubarbe qu'on achete à Surate & à Cambaye vient de Bocara vers la Tartarie, ou de Bontan au Nord de Bengale.

n) Du moins c'est là où on commence à trouver du poivre.

o) La cardamome se recueille dans le royaume de Cananor, sur des lieux montagneux; on prétend qu'on n'en trouve point ailleurs. On s'en sert aux Indes pour assaisonner les mets.

salpêtre, & du poivre "). Le Malabar a de la cardamome '), du betel '), & surtout une grande quantité de poivre, '), qui est fort estimé, du riz '), du gingembre, du miel, de la casse, de l'ambre gris, & quelques especes de pierres fines.

La côte de la pêcherie ou de Maduré, qui s'étend depuis le Cap de Comorin jusqu'à Ne-

p) Le bétel est une plante d'une grande réputation dans tout l'Orient, mais principalement aux Indes Orientales: ses feuilles sont remplies d'un suc rouge: les Indiens en mangent continuellement avec l'*areca*, espece de noix, cela leur rougit beaucoup les levres: ils en portent toujours dans des boîtes & se le présentent mutuellement, comme on fait en Europe avec le tabac en poudre. Cette plante a une tige très-foible, & aime les lieux humides: les champs où on la cultive sont coupés par des rigoles, qu'on a soin d'entretenir pleines d'eau. La feuille a la forme de celle du citronnier: son fruit n'est d'aucune utilité: on prépare la feuille avec la noix de l'*areca* & un peu de chaux brûlée, faite de coquilles. Les Indiens y ajoutent quelquefois du *Cachou*, qu'ils aiment beaucoup, parce qu'il provoque à la volupté. En général l'effet de cette plante est de faire saliver, de conserver les dents, de rendre l'haleine agréable, & d'échauffer.

q) On prétend que les François enlèvent, année commune, 150 mille livres pesant de poivre; le meilleur se trouve depuis Visapour jusqu'au Cap Comorin; le plus petit est le plus estimé aux Indes.

r) Il y a du riz noir, & du riz blanc: on en fait deux récoltes par an. Les terres du Malabar sont très-fertiles.

gapatan, n'offre guere dans l'intérieur des terres qu'un pays aride, ni d'autre commerce que celui des perles *).

La côte de Coromandel s'étend depuis Negapatan jusqu'à Masulipatan *) qui est le principal port du royaume de Golconde. Les plus grands comptoirs des Européens sont sur cette côte, savoir Madras **), Pondichéry, Négapatan & Tranquebar. On tire de là des cotons, des étoffes de soie, beaucoup de riz, surtout du royaume de Golconde, où il s'en fait deux récoltes par an, & des pierreries *).

Dans le royaume de Bengale c'est à Kassembazar, à Ougli, à Pipeli, & à Bellezoor que les Européens ont leurs plus considérables établissemens. Les Hollandois tirent de Kassembazar plus de soie que de toute l'Asie

s) La pêche du premier jour appartient de droit au Naik ou Souverain du pays.

t) Les environs du fort de Divicote ont le sol le plus fertile de toute la côte de Coromandel. Depuis Masulipatan jusqu'au Cap Comorin il n'y a aucun port où un vaisseau de 300 tonneaux puisse entrer: l'embouchure de la rivière de Colram est le seul endroit où l'on pourroit en faire un.

u) Le Fort Saint David n'est qu'à douze miles de Pondichéry. Les Anglois achetèrent ce territoire d'un

ensemble; la récolte doit y monter à 22 mille balles de 100 livres chacune. Il y a à Choupart d'excellentes raffineries de salpêtre, & le débit en est considérable. On porte au Bengale de l'argent, du cuivre, de l'étain de Malaca, du vermillon, du mercure, de la porcelaine des Indes, des miroirs, des draps, des épices, & du morfil. On tire de ce royaume des soies crues, des cotons, du café, des cauris ou coquilles des Maldives, de la cire, de la gomme gutte, de l'indigo, de la laque, des parfums, du sel, du riz *), du salpêtre, de la *terra merita*, ou concoume, des sucres, du borax, des racines médicinales, des tapis, des étoffes, des confitures, & des diamans. Ce que les Européens enlèvent le plus ce sont des bafins, des coutils, des toiles & autres étoffes de coton, & du salpêtre.

Prince Indien; le fort qu'ils y bâtirent est très-bien fortifié, il dépend du Gouverneur de Madras.

*) Il est dangereux pour les vaisseaux de demeurer sur ces côtes après le 15 Octobre, & d'y retourner avant le 20 Decembre. Il regne dans cet intervalle des ouragans qui durent plusieurs jours.

*) Les Hollandois tirent du riz une eau de vie bien violente; ils lui ont donné le faux nom d'Arack, qui est tout autre chose. Cette eau de vie leur est fort nécessaire pour leurs matelots.

Le Royaume d'Asem n'a pas un fort grand commerce; la laque qu'on en tire est fort estimée.

Au bord du Gange, vers le Nord, est située Benarez, une des plus grandes villes des Indes: ses étoffes de coton sont un objet de commerce assez important.

On tire du royaume d'Aracan des bois de construction, du plomb, de l'étain, du vernis, de l'ivoire, des éléphants, &c. Les pirates de ce pays infestent tout le Golfe.

Le royaume de Pegu a quelque peu d'or, d'argent, de pierres précieuses, & de perles, du fer, des bois de construction & du gingembre: les rubis qu'on tire delà sont fort estimés. Le plomb y tient lieu de monnaie.

La Peninsule de Malaca a un des plus beaux ports des Indes: les Hollandois en sont

1) L'Areca est un fruit bien fameux dans les Indes: il est amer, & fait beaucoup cracher: on prétend qu'il fortifie l'estomac. Il ressemble beaucoup au cocotier. Le royaume de Siam en exporte 6 à 7 mille quintaux.

2) Les mines de Lagos sont les plus considérables: les Hollandois font commerce aux Indes de cet étain, & s'en servent pour lester quelques vaisseaux à leur retour en Europe.

3) Le vernis de la Chine est, selon le pere le Comte, dans ses *Memoires de la Chine*, non, une composition, mais une gomme que jette un certain arbre, & qu'on delaye avec de l'huile. Celui de Siam & du Tunquin

maîtres; ils ont achevé de détruire le commerce de cette Péninsule: les Portugais ne leur avoient pas laissé beaucoup à faire.

Le royaume de Siam, un des plus puissants des Indes, produit beaucoup de betel & d'areque ¹⁾, il a des mines de plomb, d'étain, & d'argent. Les Hollandois firent autrefois un traité avec le Roi de Siam, par lequel ce prince leur accorda le droit exclusif d'acheter l'étain ²⁾. Ce pays fournit encore des bois de construction, (les Hollandois en transportent beaucoup à Batavia) des peaux de bue, de daim, & de tigre, dont on ne sauroit se passer quand on veut faire le commerce du Japon, de la gomme laque, du miel, de la cire, du sucre, du poivre, du riz, du sel, du vernis ³⁾, du salpêtre, de la gomme gutte, de l'ambre

est fort beau, celui du Japon l'est encore plus, celui de Perse est du Sandarac delayé dans de l'huile de lin. En Europe on fait plusieurs sortes de vernis: on en compte jusqu'à dix especes; il entre dans toutes de la résine. On prétend en avoir fait de bien beau en France avec du fromage de Griers & de la chaux vive: le vernis de Martin est encore un secret; tout le monde sait qu'il est fort beau, & qu'il dure très-long-temps. Le célèbre M. Marggraf, dont le génie inventif s'étend à tout, en a trouvé un qui semble l'emporter sur tous les autres, & qui s'applique parfaitement sur les métaux.

jaune, &c. Depuis que les François furent chassés de ce royaume en 1688, ils y ont eu plus de Millionnaires que de Marchands. Les Siamois font presque tous commerce, & leur Roi est un des plus grands commerçants.

Le royaume de Laos a la plus belle gomme laque qui se trouve aux Indes: il y a aussi beaucoup d'éléphants, de bon riz, &c.

Le royaume de Camboye fait un bon commerce

b) Le bois de Calembac, ou Tembac, est le cœur de l'aloès. Il y en a de trois especes; la premiere & la plus rare est d'un prix qui excède celui de l'or, tant on l'estime aux Indes. Cet arbre croît à la Chine, dans la Cochinchine, &c. On s'en sert pour parfumer, on l'employe comme un cordial, & on y enchasse les bijoux les plus précieux.

c) Ces nids d'oiseaux sont les délices de tous les Indiens: il est faux qu'ils s'en servent comme d'épices pour assaisonner leurs mets; au contraire il n'y a rien de plus fade à manger que ces nids, qu'il faut assaisonner, mais qu'on regarde comme fort nourrissans, & fort convenables aux malades. Il s'en trouve au Tunquin, dans la Cochinchine, dans les îles de la Sonde, aux îles Philippines & aux Moluques, & particulièrement dans le royaume de Champa. Les oiseaux qui bâtissent ces nids, sont assez semblables aux hirondelles: la plus grande partie en passe à la Chine, où ils valent cinquante tael le quintal: il est prouvé aujourd'hui que la matiere dont ils sont composés est une espece de glu, que ces oiseaux ramassent sur le bord de la mer, & qui pourroit bien être une production de

de peaux de cerf, de bufle & d'autres bêtes fauves.

La Cochinchine fournit de l'or, du bois de Calembac ⁴⁾, des foies, du fuc, de l'areque, du bétel, du riz, & des nids d'oiseaux ⁵⁾.

Le Tunquin fournit des foies en abondance, du mufc, des écailles de tortue, du bois d'aloès ⁶⁾, du fuc, de la laque, du riz & des nids d'oiseaux. Il s'y fait auffi un commerce de chair de tortue falée. On y porte

regne animal. Les Hollandois en font grand ufage aux Indes.

d) Le nom d'Aloès eft commun à trois chofes différentes: à un arbre très-rare, à une drogue, & à une plante de la racine & des feuilles de laquelle on tire cette drogue, qui en eft le fuc. L'arbre refemble à l'olivier: le tronc eft composé de trois différens bois. Immédiatement fous l'écorce il eft noir, compact, & pefant, c'eft ce qu'on appelle bois d'aigle: après celui là vient un bois d'une couleur tannée, léger, veineux, c'eft ce qu'on appelle bois de Calembouc; enfin le cœur eft le bois de Calembac. La plante qu'on appelle aloès croît en beaucoup d'endroits des Indes Orientales & Occidentales: il s'en trouve auffi en Europe, furtout en Espagne. Une erreur populaire eft que cette plante ne fleurit que tous les fiecles une fois. L'aloès employé dans la médecine eft le fuc de la racine ou des feuilles de cette plante: il y en a de trois efpeces, le focotrin ou lucide, le citrin & le cabalin, c'eft le même fuc plus ou moins épuré; on ne fe fert guère que du premier. Il y a encore l'aloès hépatique, qui vient des Iles de l'Amérique, & qui eft tiré de la racine

de l'or & de l'argent, surtout des piaftres, des épices, du poivre, du vif argent, des draps, & de l'ambre jaune. Les especes de monnoies les plus connues dans le commerce des Indes font les roupies ').

§. 3.

Du commerce des peuples de l'Europe à la Chine.

Le commerce de la Chine se fait par mer, & par terre; celui ci par le moyen des carava-

d'une plante assez semblable à l'aloès de l'Orient. L'Aloès du Tunquin vaut jusqu'à mille écus la livre. Les Mahométans regardent cette plante comme sacrée; au retour du pèlerinage de la Mecque ils ont grand soin de la placer sur la porte de leur maison.

e) La Roupie est une monnaie; il y en a d'or & d'argent: celle d'or pèse deux gros trois quarts & onze grains, & vaut 21 livres de France, ou huit florins & demi: on a des demies & des quarts de roupies. La roupie d'argent est d'une valeur inégale: les nouvelles sont rondes, quelques-unes des anciennes étoient quarrées: elles ont toujours plus de valeur dans le lieu où elles ont été frappées qu'ailleurs, & les nouvelles valent moins que les anciennes; non que le poids & le titre en soient meilleurs, mais parce que les souverains en haussent la valeur idéale, pour empêcher leurs sujets de les enfouir, ce que les Indiens ont coutume de faire. Les roupies de Pondicheri ont le plus de cours, parce qu'elles portent l'empreinte de celles d'Arcate, qu'on préfère à toutes les autres: elles valent aujourd'hui 48 fois de France, & ont cours pour

nes ¹⁾). Ce commerce n'est bien ouvert que depuis 1685, les Chinois ayant toujours évité de laisser une libre entrée aux étrangers, à qui ils aiment mieux porter leurs marchandises. Il n'y a point de peuple qui entende le commerce, ou plutôt le *trafic*, comme les Chinois; ce sont les Juifs de l'Orient; ils disent que toutes les nations du monde sont aveugles en fait de commerce, que les Hollandois ont un œuil, mais que pour eux ils en ont deux. Canton ²⁾ est le port où se font tous les chargemens pour

50 à 52. Dans le royaume de Guzurate les malmoudis ont cours, ils valent douze sols. La pagode des Indes vaut trois roupies, c'est à dire à peu près huit livres dix sols, le fanon vaut 6 sols; le demi-fanon trois: le pessar est la cinquieme partie du fanon, il est de cuivre, ainsi que les ducani dont quatre font un pessar. La roupie d'or vaut 15 à 18 roupies d'argent: la pagode a trois gnangrenats & vaut quatre roupies d'argent; celle de Madras trois roupies 6 fanons, la pagode à l'étoile vaut trois roupies quatre fanons. & par Lacks on entend une somme de cent-mille roupies ou 250 mille livres ou environ. En Orient presque tout se vend au poids: le Mein, poids de Surate, est de 34 livres cinq onces poids de marc: le Cobit ou l'aune de Surate est de deux piés seize lignes, pié de Roi.

f) Les Russes font le commerce de la Chine par le moyen des caravanes, qui depuis 1693 partent régulièrement tous les ans. Ils portent aux Chinois des cuirs secs & des fourrures: & leur achètent du thé, de la soie, des étoffes, des perles, de l'or, des toiles peintes, de la rhubarbe, &c.

l'étranger, & où abordent tous les vaisseaux. Les Chinois font eux-mêmes, sur leurs propres vaisseaux, le commerce d'Inde en Inde. Les Européens y viennent charger les marchandises

g) On y charge pour l'île de Hainam, pour la Cochinchine, pour Cambaye, le Tunquin, le royaume de Siam, Batavia, le Japon, les Manilles, Surate, les Maldives & pour Achim. Madras envoie quelques vaisseaux à Canton; les Anglois y font passer leur plomb, leur argent, & quelques marchandises des Indes pour en tirer de l'or, du tintenaque, de la porcelaine, des soies, &c.

h) Ce sont surtout les provinces de Nanquin & de Chekiam qui font une abondante récolte de soie, & qui ont un nombre proportionné de manufactures d'étoffes. Il arrive tous les ans de là à Pékin au moins 200 barques chargées de draps d'or, de damas, de satins, de velours, &c. sans compter ce qui est fait pour l'Empereur & ses femmes. Les soies qui se vendent 100 écus à Nanquin en coûtent 150 à Canton, & 300 à Siam: ce seroit un très-grand profit pour les Européens, que de les tirer en droiture de Nanquin.

i) Le tintenaque est la meilleure espèce de cuivre qui se trouve à la Chine: il en passe peu en Europe. Les Hollandois, qui en font le plus grand commerce, le réservent pour l'Orient, où ils peuvent l'échanger contre toute autre espèce de marchandises.

k) Le thé, que le Lord Arlington porta le premier en Angleterre en 1666, est la feuille desséchée d'un arbrisseau qui monte quelquefois à la hauteur d'un homme. Il est très-commun à la Chine, (surtout aux environs de Pékin,) au Japon, & dans le royaume de Siam. On en fait trois récoltes par an, la première en Février & Mars; ce thé est le plus exquis, le

dont ils ont besoin, & ces marchandises sont de la soie, des étoffes de soie de toute espece ^{b)}, du coton, des toiles de coton, du cuivre, du tintenague ^{c)}, du thé ^{d)}, du camfre, du musc,

plus rare, & le plus cher. Après que les feuilles ont été cueuillies avec grand soin, on les expose à la vapeur de l'eau bouillante pour les ramollir, on les sèche ensuite au feu: après cela on les trie. Les fines especes de thé ne passent guere en Europe; elles perdroyent trop au transport. On compte quatre especes de thé verd, & cinq de thé boue. Le thé est souvent sophistiqué par le mélange de différentes autres feuilles. La grande consommation qui s'en fait, en rend le commerce fort important. La boisson qu'on en prépare se fait en Orient comme en Europe; avec cette différence que les Chinois avalent aussi les feuilles qui ont été réduites en poudre. Il n'y a que les Anglois, les Hollandois, les Danois, les Suedois, & les Russes qui fassent, en Europe, le commerce du thé: les François n'y en font point passer. Sans le thé les vaisseaux revviendroyent à moitié chargés. Non-compris celui que la Compagnie Hollandoise fait venir, les particuliers en font entrer en Hollande plus de trois millions de livres pesant. Le thé des caravanes, qui nous vient de Russie, est fort estimé. En 1761 le thé boue coûtoit à Amsterdam depuis 24 jusqu'à 80 stubers la livre, & le thé verd depuis 46 jusqu'à 100, suivant le degré de bonté. Les Anglois ont essayé de cultiver le thé dans la Caroline, & l'on prétend qu'il y réussit. Si cela est, le commerce de la Chine diminuera pour la Compagnie des Indes: qu'on prétend être surchargée en provision de thé, dont la consommation annuelle doit coûter à l'Angleterre 1100000 l. st. &c. En 1766 la Compagnie en avoit pour 3296134 l. st. Il y a un thé qui

du lin, des sucres, du sel, du gingembre confit, du vif-argent, du lapis lazuli, du vitriol, de la rhubarbe ^{l)}, de l'esquine ^{m)}, des miro-

croît sans culture dans les îles Antilles; on l'appelle thé sauvage: il a moins de vertu que celui de la Chine. On connoît encore le thé de la mer du Sud, appelé *Cusfine* ou *herbe du Paraguai*; les Indiens de l'Amérique en font grand cas, aussi leur est-il d'un grand secours contre les mauvaises exhalaisons des mines: la feuille bouillie fait vomir sans douleur: le commerce de cette herbe se fait à Santa-Fe; celle qui vient du Paraguai est la plus estimée, on en tire de-là plus de deux-mille quintaux.

l) C'est surtout des provinces de Setſchwen & de Schenſi qu'on tire la rhubarbe: le plus grand entrepôt en est à Pekin. Les Russes sont ceux de l'Europe qui en font le plus grand commerce: ils n'en commencent pas d'abord tout le prix, ce fut un marchand de Hambourg qui le leur fit connoître: il acheta de Pierre le Grand pour 30 mille roubles, payables tous les ans, le privilège de faire le commerce exclusif de cette drogue: il la vendoit aux étrangers à raison de huit écus d'Allemagne la livre. Les Russes envoient tous les ans à Kiachat, ville frontière de la Chine, un apothicaire de Petersbourg, qui a soin, avec un autre commis, de choisir la rhubarbe, & de faire brûler sur les lieux toute celle qui est mauvaise. Cette rhubarbe est bien préférable à celle que les Hollandois & les François tirent en droiture de la Chine: la grande chaleur, & l'humidité que souffre celle-ci, l'odeur que les autres marchandises, qui se trouvent sur le même vaisseau lui font contracter, & la fraude des marchands Chinois la rendent de beaucoup inférieure à l'autre.

m) L'Esquine, ou Squine, est la racine d'un fort pe-

bolans, de l'encre de la Chine, des cheveux, de la porcelaine *), de la poterie, des ouvrages vernissés *), des camelots, du chanvre, des

tit arbrisseau: on s'en sert dans les maladies vénériennes. La meilleure vient de la Chine, & de quelques endroits des Indes: celle des îles Antilles est d'une qualité inférieure.

n) Il se fait de la porcelaine dans différentes provinces de la Chine, mais particulièrement dans celles de Fou-Kien, de Canton, & de Kim-te-chim: celle qui se fabrique dans les ateliers de cette dernière province est la plus estimée. Il entre dans la composition de cette porcelaine deux sortes de terres, & deux espèces d'huiles: les deux espèces de terres sont appelées *Petuntsé* & *Kaolin*; les deux espèces d'huiles sont tirées l'une du *Petuntsé*, l'autre de la chaux. La porcelaine la plus fine est faite moitié de *Petuntsé* moitié de *Kaolin*; la moyenne de quatre parties de *Kaolin* sur six de *Petuntsé*; & la commune d'une partie de *Kaolin* sur trois de *Petuntsé*. Les peintres Chinois ne sont pas fort habiles, mais leurs couleurs sont excellentes. Comme il est rare qu'une fournée entière réussisse, & qu'il arrive souvent qu'elle est tout à fait gâtée, il y a peu d'ouvriers qui s'enrichissent. Depuis qu'on fait de fort belles porcelaines en France & en Allemagne, celles de la Chine & du Japon sont tombées, &c.

o) C'est un arbre qui produit le beau vernis de la Chine, on l'appelle *Tsi-chu*: il en découle dans les chaleurs une gomme roussâtre, qu'on recueille le matin en petite quantité: un millier d'arbres donnent au plus vingt livres dans une nuit: on passe cette gomme par un linge. Ceux qui la recueillent sont obligés d'user de préservatifs, vu sa malignité.

toiles de chanvre, de l'or très-fin ^r), de l'étain, du fer, de l'acier, des pierres précieuses, des perles, du marbre, du bois d'aigle, du bois de rose ^q), de l'ébène, &c. On y porte de l'argent ^r), des épices, du poivre, des toiles de lin, du drap ^r), des étamines, du bois de fantal ^r), des dents d'éléphant, du corail, de l'ambre gris, de grandes horloges, des montres de poche, des miroirs, des instrumens de mathématique, des boissons, du vin, des ouvrages de galanterie. Pour bien réussir il faut faire des présents aux Mandarins, &c. Les Chinois ont encore de belles fourrures, comme du petit-gris, des hermines, des martres, &c.

p) L'or se vend en lingots: on trouve à la Chine beaucoup d'or dans les sables.

q) Le bois de rose est ainsi appelé, parcequ'il a l'odeur de cette fleur; il est plus commun aux îles Antilles qu'à la Chine; il prend un beau poli: on l'emploie aux ouvrages de marquetterie. On en tire une huile dont se servent les parfumeurs.

r) La plus grande partie de l'argent qu'on fait passer à la Chine est ou en piastres Mexicaines ou en barres. Les Hollandois y portent celui qu'ils tirent du Japon. J'ai dit, à l'article des monnoies, qu'à la Chine la proportion entre l'or & l'argent étoit de 10 à 1: je me suis trompé, cela étoit ainsi autrefois, mais cela a changé depuis. Il y avoit alors beaucoup à gagner à ce commerce; ce profit alloit de 12 à 18 pour cent, ces dernières années il y a même eu de la perte. Aujourd'hui le prix de l'or, quoique toujours au dessous de

mais il n'en vendent point à l'étranger, n'ayant que ce qu'il leur en faut à eux-mêmes. Toutes les marchandises du Japon sont de contrebande à la Chine: c'est pourquoi il ne passe point de marchandises du Japon en Russie par le moyen des Caravanes. L'Empereur de la Chine a interdit l'entrée de ses Etats aux Japonais. Il n'y a proprement à la Chine qu'une seule monnoie frappée au coin du prince: elle est de cuivre, avec un trou au milieu pour pouvoir être enfilée; on l'appelle *Caxa*. On met quelquefois au nombre des especes monnoyées le *Condorin*, le *Mas*, & le *tael*. Dix caxa font un condorin, dix condorins un mas, & dix

celui où il est en Europe, varie ordinairement à la Chine: il est plus bas les six premiers mois de l'année; parce qu'il n'y a pour lors que peu de vaisseaux dans les ports de cet Empire.

s) Les Chinois ont de la laine: mais ils ne s'entendent point à faire de bons draps: ils font des serges & des camelots qui sont meilleurs.

s) Le bois de Santal (ou Sandal), que les Hollandois appellent bois de Caliatour, est le bois d'un arbre qui ressemble assez au noyer. Il y en a de trois especes: celui dont on tire le bois citrin croît dans l'île de Timor: on se sert de ce bois dans la médecine, les parfumeurs l'employent aussi: le bois blanc se tire du même endroit; & son usage est connu dans les apothicaireries: le bois rouge vient de la côte de Coromandel. Quelques auteurs prétendent que cette dernière espece n'est point du bois de santal, & que ce n'est autre

mas un tael. Le tael, ainsi appelé par les Portugais, & nommé *Leam* par les Chinois, vaut quatre livres de France.

S. 4.

Du commerce des peuples de l'Europe avec les îles de l'Asie.

Les Maldives forment un Archipel de plus de douze-mille îles, dont il y'en a pourtant beaucoup qui ne sont que des bancs de sable. La plus grande est appelée Niale: l'essentiel du commerce de ces îles consiste dans ces coquilles qu'on appelle *Cauris*, & qui servent de monnoies aux Indes Orientales & sur les côtes d'Afrique. Une espece de Cocotier, dont le fruit sert de médecine aux Indes, y vient très-bien:

chose que du bois de Caliatour. Ce bois est un objet important pour le commerce d'Inde en Inde: il en passe peu en Europe: les Indiens l'employent beaucoup à parfumer: ils le rapent sur une pierre fort dure: détremperent cette poussière, en font une pâte liquide, avec la quelle ils se frottent.

u) L'Entretien des possessions Hollandoises de cette île emporte une bonne partie des profits. Les Hollandois ne possèdent que les côtes & les pays-bas de cette île, les pays hauts sont occupés par un peuple féroce avec le quel ils ne peuvent avoir aucun commerce. Les François tenterent de s'établir dans cette île en 1672, mais cela n'a pu réussir: les principales places que les Hollandois y possèdent sont Colom-

bien: le Cocotier qui fournit à tant de besoins s'y cultive aussi.

L'île de Ceylan produit de la cannelle *), du poivre long, du coton, des drogues, de la soie, du tabac, de l'ébène, du bois de charpente, du miel, de la cire, du musc, du bétel, du riz, &c. On en tire encore des sucres, du crystal, du soufre, le meilleur areque des Indes, des éléphants, que les Hollandois transportent, & qui coûtent depuis 500 jusqu'à 800 fl. parce qu'ils sont fort estimés.

Les îles de la Sonde sont fort importantes: les principales sont Sumatra, Java & Borneo. Cette dernière est la plus grande: on en tire de l'or, des perles, des diamans, du camfre fort estimé, du bezoar *). Java *) fournit une gran-

bo, Negombo, Maturé, Gale, Caligature, Tranquemale, &c.

v) Le bezoar est une pierre, qui se trouve dans le corps de quelques animaux, qu'on trouve dans les deux Indes, en Egypte, en Perse, & à la Chine, & qui sont une espèce de bouc ou de chevre sauvage. Le bezoar minéral est une pierre fossile de couleur blanche ou cendrée: le bezoar d'Allemagne est une pierre qui se trouve dans le ventricule du chamois. Le bezoar oriental est le plus estimé: on en fait grand cas aux Indes, & peu en Europe: on lui croyoit autrefois de grandes vertus médicinales; une petite pierre se vendoit à Amsterdam jusqu'à 400 li-

de partie des mêmes marchandises. Sumatra¹⁾ a de l'or, de l'argent, de l'étain, du cuivre, du fer, des drogues, du poivre, du sucre, du coton, du soufre, & des pierres précieuses.

vres de France, & les plus riches cargaisons des Indes n'en avoient guere au-delà de six.

x) Les habitans de Java commercent aussi, & les Hollandois n'ont pu les en empêcher; ils passent pour être aussi fins & aussi fripons que les Chinois, ce qui n'est pas fort étonnant, puisque ceux-ci s'y sont établis en grand nombre, & y partagent le commerce avec les naturels du pays. En 1740 les Chinois se révolterent contre les Hollandois, & s'étoient déjà emparés du fauxbourg de Batavia: mais la conspiration ayant été découverte, & le secours étant venu à temps, l'entreprise manqua. C'est à Batavia que les Hollandois ont des magasins, qui renferment toutes les marchandises de l'Europe & de l'Asie. Ce port est ouvert à toutes les nations. Il faudroit approfondir les canaux de la ville, & applanir le banc à l'entrée de la rivière, on diminueroit par là les frais de chargement & de déchargement à l'entrée & à la sortie des vaisseaux. Les Hollandois ont chassé les Anglois de Bantam, ils ne permettent à aucun étranger d'y aborder, quoiqu'ils les reçoivent à Batavia. Il y a à Batavia de beaux-établissements: on y fabrique quantité de sucre & de papier: il y a un grand conseil qui y réside, & de ce conseil dépendent huit gouvernemens: 1) Ceylan, 2) Coromandel, 3) Malacca, 4) Macassar, 5) Amboine, 6) Ternate, 7) Banda. & 8) le Cap de Bonne-Espérance. Outre ces Gouvernemens il y a trois directions, 1) en Perse, à Gamrom: la loge d'Ispahan & de Kirman en dépendent; 2) à Surate, qui a sous elle les le-

Les îles Molucques sont en grand nombre, & l'on comprend sous la même dénomination, 1) les grandes îles Célèbes, où est le royaume de Macassar *), & d'où l'on tire le meilleur riz des Indes, du coton, du camfre **), du gingem-

ges d'Amadabat, de Brochia & de Brodera; & 3) celle de Bengale, qui a sous elle le principal comptoir Ougli où réside le Directeur, les loges de Cazembazar, de Bellafor, de Decca, de Patna, de Chiopera. Il y a encore quatre grandes places bien fortifiées, dont les chefs sont appelés Commandeurs, savoir deux à Ceylan, l'un à Ponte de Gale & l'autre à Jaffnapatnam, le troisieme à Cochîn sur la côte de Malabar, & le quatrieme à Sammarang sur la côte de Java; elles sont destinées à la sûreté des comptoirs répandus dans le pays.

4) C'est la ville d'Achim qui fait le plus grand commerce de Sumatra. Jambi est un établissement important: on en peut tirer jusqu'à mille lasts de poivre: c'est à Sillebar, qui appartient au Roi de Bantam, qu'on fabrique des *crics* ou poignards fort usités dans toutes les Indes. Les habitants de l'île de Sumatra ont une monnoie d'étain & une monnoie d'or. Cette île est peut-être l'endroit des Indes où il y a le plus d'or: mais les mines ne sont point exploitées; celles que les Hollandois ont pu faire valoir rendent peu. Les Anglois ont quelques comptoirs dans cette île, & un fort appelé Marlboroug. Quant à Borneo les Européens n'ont pu y former d'établissement durable à cause de la ferocité de la nation; des vaisseaux de Batavia & des Moluques vont de temps à autre y tenter quelque entreprise de commerce.

2) Macassar & Ternate sont des places qui servent à couvrir les îles où il y a des épiceries.

bre; Gilole d'où l'on tire le sago⁶); Ceram, Bouton, &c. 2) Les petites îles, Ternate, Tidor, Mohr, Makian, Batchiam, &c. Les Hollandois payent pension aux rois de ces îles, d'où ils tirent des clous de girofle, & quelque peu d'écaïlle. 3) Les îles de Banda, les seules d'où l'on tire la muscade & le macis: la plus grande est Lonthor, appelée autrefois Banda, le Gouverneur reside à Nécra. Les autres sont Gounong-Ay, Poulo-Ay, Poulo-Rhon, &c. elles fournissent toutes cette précieuse épice: 4) Amboine, dont dix autres

a) Le Camfre est une substance blanche, transparente, friable, volatile, inflammable, & d'une odeur très - pénétrante. Le camfrier croît au Japon, à la Chine, dans les îles de Borneo, de Sumatra, & de Ceylan. Le Camfre des îles est le plus estimé, les Chinois cherchent eux-mêmes celui de Borneo. On peut compter trois especes de camfre: il y en a une que jette le camfrier: il y en a une qui en découle par incision: & enfin il y a le camfre ordinaire, qui se tire des racines qu'on a fait macérer dans l'eau chaude: cette eau est ensuite distillée au bain de sable; au Japon on fait bouillir ces racines. On fait usage du camfre dans la médecine & dans la chirurgie: quelques princes de l'Orient le font mêler à la cire dont on fait leurs bougies; il sert aussi dans les feux d'artifice. C'est encore un monopole des Hollandois: ils ont été longtems les seuls à savoir la maniere de le raffiner; aujourd'hui tout le monde sait que cela se fait avec du sable & de la chaux.

îles dependent, & où les Hollandois ont sept forts, qui n'empêchent pas que cette île ne soit mal défendue. On a coûtume de faire la visite dans plusieurs petites îles pour y empêcher la culture du giroflier, que les Hollandois ne veulent cultiver principalement que dans trois de ces îles. On a planté des muscadiers dans Amboine, & ils y ont réussi.

Les îles Philippines appartiennent aux Espagnols: la plus considérable est Manille: elle est le centre du commerce de l'Espagne aux Indes Orientales, elle a un commerce direct

b) Le Sago ou Ségo est une substance farineuse qu'on met dans la soupe, & dont on fait des gelées. Quelques-uns ont cru qu'il étoit fait, comme le caviar, des œufs d'une espèce de poisson: les Hollandois & les François disent que c'est une semence préparée comme le gruau d'avoine: mais des recherches plus exactes nous ont appris, que le sago est la substance farineuse de l'arbre à pain, que l'on met dans la classe des palmiers. Il y a trois espèces de palmiers: celle qui porte des fruits; celle du palmier vineux, dont on retire une liqueur; & celle du palmier farineux, dont il est ici question. Ce dernier croît à Borneo, à Ceram, dans l'île de Java, à Sumatra, & monte depuis 15 jusqu'à 30 pieds de haut. Il y en a quatre espèces, la meilleure est appelée *Laxi-Tuni*: les jeunes feuilles servent à faire des vêtements, & les vieilles à couvrir les maisons, & à tapisser des bateaux. On tire de la substance farineuse du tronc un autre usage; on la rape ou on la réduit en poudre très-fine, & elle sert alors, comme la

avec Acapulco, & les Chinois font ceux qui y font le plus d'affaires ^{c)}. On tire delà toutes les marchandises du Pérou & du Chili; elles y sont portées par les vaisseaux qui viennent d'Acapulco. Mindano a de l'or. Ces îles fournissent de la cire, du miel, du tabac, des sucres, des bois de construction (les Espagnols y bâtissent des vaisseaux), du vin de palme ^{d)}, du safran, des noix de coco, du fago, &c.

Les îles Mariannes, dont Gnahan, ou Saint-Jean, & Saypan font les plus considérables, ont fort peu de commerce, & les Espagnols en tirent peu de profit: mais elles leur servent d'entrepôt pour les navires qui vont de la Nouvelle Espagne à Manille.

L'Empire du Japon est composé de plusieurs îles, dont les principales sont Nippon, appelée par les Européens Japon, où se trouve la ville de Meaco, dont le commerce est impor-

farine, à faire de petites galettes: cette farine est fort nourrissante. Les Hollandois ont aux Indes un grand débit de cette graine; & les Anglois lui ont donné de la vogue en Europe.

c) On prétend qu'il y a plus de 20 mille Chinois établis, & qu'ils y exercent les arts & les métiers que les Espagnols dédaignent. Les Espagnols permettent à toutes les nations de l'Europe & des Indes, excepté aux Anglois & aux Hollandois, de venir commercer à Manille, sur leurs vaisseaux, & avec leur pavillon; les Anglois arborent le pavillon Irlandois, ou gentil.

tant, Ximo & Xicoco. Les Portugais étoient autrefois les seuls maîtres de ce commerce, ils y gagnoient annuellement un million & demi d'écus d'Allemagne: ils furent chassés du Japon, & le Christianisme avec eux. On y comptoit en 1624 près de quatre-cens-mille convertis. Les Hollandois ont succédé aux Portugais: ils sont les seuls peuples de l'Europe qui commercent au Japon; leur comptoir est situé dans une petite île près de la ville de Nangazaki, à quoi elle est jointe par un pont: les Japonois sont si défiants, qu'il n'est permis à aucun Hollandois de le passer. Tous les ans les Hollandois y envoient deux vaisseaux de 30 à 50 canons, qui font leur retour à Batavia. La quantité de marchandises qu'il leur est permis d'y transporter, ne doit pas excéder la valeur de 380 mille tael^s ⁷). Le profit est considérable, surtout dans les retours: autrefois il al-

a) Le vin de palme est une liqueur qui découle du palmier.

b) De ces 380 mille tael^s il y en a 300 mille pour le compte de la Compagnie des Indes, 40 mille pour le compte du Général ou Gouverneur & des commis de Batavia, dix-mille pour le compte du Directeur qui est au Japon, huit mille pour le compte du Directeur qui vient de quitter, 22 mille pour le compte de l'équipage des vaisseaux. Le tael du Japon est évalué à trois florins argent de Hollande.

loit au delà de 150 pour cent ^{f)}). On y porte de l'or, des draps, des camelots, des étoffes de soie, des brocards, du coton filé, des tapis, des toiles, des bouteilles de verre, du plomb, de l'étain, de l'acier, des bois précieux, du sucre, de l'alun, de la cire, du métal d'alliage, de la casse, du verdet, des couleurs, du camfre, du musc, du papier, du poivre, des épices, du morfil, du chanvre, du borax ^{g)}, du vif argent, des ouvrages de mercerie, du corail, des cuirs, au-delà de 200 mille peaux de cerf, de cent-mille peaux de bœuf ou de vache, &c. On tire du Japon de l'argent, (de l'or en contrebande) du cuivre ^{h)}, de petits meubles peints laqués

f) Il n'est pas permis aux Hollandois de vendre à l'enchere: le Gouverneur de Nangasacky & les facteurs de l'Empereur mettent le prix aux marchandises qu'ils ont fait porter à bord. Ils sont obligés de se soumettre à quantité de choses désagréables: ils envoient tous les ans le Directeur en ambassade à l'Empereur, à qui l'on porte des présens fixés par les Commissaires de l'Empereur. Les Inspecteurs Japonois fixent aussi le jour du départ des vaisseaux, & il n'y a point de grace.

g) Le borax est un sel en apparence assez semblable à l'alun: les Arabes l'appellent *baurach*, & c'est de là qu'est venu le nom qu'il porte en Europe. Cru il se trouve dans les mines d'or & dans les mines d'argent de Perse, des Indes, de Ceylan, &c. Les Anglois & les Hollandois en font passer beaucoup en Europe, où on le raffine. Celui qui est raffiné à Venise, est le

ou vernissés, de la porcelaine, du thé, & quelques drogues.

§. LV.

Du commerce des Peuples de l'Europe en Amérique.

Nous partagerons cet article, comme les précédens, en plusieurs autres.

§. I.

Possessions des Espagnols en Amérique.

Le commerce des Espagnols avec l'Amérique est sous la direction de trois tribunaux, le Conseil des Indes, la Contraction, & le Con-

plus estimé : les Hollandois ont également le secret de le raffiner. On le sophistique quelquefois avec de l'alun : on s'en sert pour faciliter la fusion des métaux, & la médecine en fait quelque usage. Il augmente tous les jours de prix : depuis quelques années on prétend, qu'on fait à Dresde le secret de le raffiner tout aussi bien qu'on le fait à Venise & en Hollande. Comme il y a grande apparence que cela se fait avec une lessive de chaux vive, il est étonnant qu'on n'ait pas fait généralement plus de tentatives pour découvrir ce prétendu mystère.

b) Les Hollandois font un grand profit sur le cuivre. Celui des mines de Surega tient or, & les Japonois le raffinent aujourd'hui au grand détriment des raffineries de la côte de Coromandel, qui mettoient à profit de l'ignorance des Japonois.

fulat. Le Conseil des Indes a un pouvoir illimité sur les possessions des Espagnols en Amérique, il réside à Madrid. La Contraction, transportée de Seville à Cadix en 1717, dirige le commerce de l'Amérique, & a soin des droits du Roi: on appelle de ce tribunal au Consulat. Le Consulat, qui se trouve égale-

i) Toutes les provinces que les Espagnols possèdent en Amérique, sont divisées en deux gouvernemens, & ont chacune un vice - Roi soumis à un conseil. Cet empire, conquis par la violence, & gouverné avec une politique barbare, paroît être à l'abri des entreprises que les Sauvages ou les Européens pourroient jamais faire. Mais la domination espagnole est trop vaste, elle est ruineuse par la conduite des Evêques & des Gouverneurs, qui achètent leurs places; elle souffre de ce que les ordres de la cour n'y arrivent presque jamais à temps; enfin le gouvernement y est trop dur: voilà des vices intérieurs qui semblent devoir ruiner pour toujours l'empire de l'Espagne en Amérique. Ce n'est pas qu'il n'y ait de bonnes lois, comme par exemple qu'aucun espagnol ne peut passer en Amérique sans avoir produit à la Contraction le consentement de sa femme: mais une bonne loi n'est pas un remède à une foule d'abus.

k) Les Galions sont de grands vaisseaux à trois ponts: ils sont ordinairement si chargés, qu'on ne sauroit s'y défendre; ils sont au nombre de huit, trois grands nommés *Capitana*, *Admirante* & *il Governo*; deux plus petits, la *Potacha* & la *Margarita*, deux n'ont point de nom, & le dernier est un vaisseau d'avis. Les deux vaisseaux marchands, qui accompagnent les Galions, achètent fort cher cette permission: un vais-

ment à Cadix depuis 1717, décide des différens survenus entre les négocians qui font le commerce des Indes Occidentales, & veille à la conservation de leurs privileges ¹⁾). Ce commerce se fait pour le compte du Roi, & pour celui des particuliers. Les Galions ²⁾), la flotte ³⁾), & les Afflogues ⁴⁾) furent d'abord les vaisseaux de-

seau payé au Roi 70 à 80 mille réaux. Ordinairement les Galions ont un tiers de marchandises de plus qu'ils n'accusent: ils partent de Cadix & font voile pour les Iles Canaries, delà ils passent aux Antilles; ensuite à Carthagene, où ils s'arrêtent un mois; ils font voile après cela pour Portobello, où il y a une foire qui dure quinze jours: ils retournent au bout de ce temps-là à Carthagene, où ils sont à l'ancre jusqu'à leur retour. Ils joignent la flotte à la Havane, où il y a aussi une foire fort importante, & retournent avec elle en Europe. Les Galions font le commerce exclusif de Terre ferme & de la mer du Sud, de même que la flotte fait celui du Mexique. Le fret des vaisseaux pour l'Amérique est de 15 réaux par palme, c'est à dire cou-dée, mesure par laquelle on évalue tout ce qui est encaissé. Un vaisseau pour la mer du Sud coûte pour le fret 250 mille piastras ou environ. Le fret & le péage se payant par palme, à raison de l'espace que les marchandises occupent, on les serre le plus qu'il est possible. Il est ordonné que tout Commissaire établi en Amérique doit être espagnol, & retourner en Espagne au bout de trois ans.

(5) La Flotte est composée d'environ seize vaisseaux du port de 500 jusqu'à 1000 tonneaux, & de trois vaisseaux de guerre. Elle met à la voile au mois d'Avril; afin de pouvoir, au moyen des vents qui re-

destinés à le faire, mais depuis 1735 il ne partit plus de flotte, & depuis 1737 plus de galions: on y substitua les vaisseaux de Régître *): auxquels on renonça cependant, parce que le grand nombre de ces vaisseaux diminua considérablement les profits; on prit en 1754 la ré-

gnent dans le mois de Novembre, gagner Vera-Cruz. Elle s'arrête à Porto-Ricco pour s'y rafraîchir. De Cadix elle fait voile pour les îles Canaries, ce qui fait 250 miles de mer qu'elle fait en dix jours: delà elle passe aux Antilles en vingt jours, ce qui fait un trajet de 800 miles; delà à la pointe de l'île de Cuba, en autant de jours à peu près la même distance: enfin elle fait voile pour Vera-Cruz, où elle arrive en douze jours après avoir fait un trajet de 260 miles. Le retour de la flotte n'est pas aussi riche que celui des galions: mais il augmente tous les ans. En quittant Vera-Cruz la flotte part pour la Havane, & joint les galions. Neuf navires arrivés à Cadix en Juillet 1765, partis de Vera-Cruz le 9 Avril, & de la Havane le 29 Mai, avoient à bord, suivant la déclaration 1) pour le compte du Roi, 204709 piastras fortes en argent monnoyé, & 4 Caiffons de monnoies, 3806 quintaux de cuivre, 8380 Arobes de tabac en poudre, 18235 Arobes de tabac en cigarres & en feuilles, 4327 Quintaux de bois de Campêche, 12000 Arobes de Vanille, 440 Arobes de Sucre, &c. 2) Pour compte des marchands 8684160 piastras fortes en or & argent monnoyés, 4364 marcs d'argent travaillé, 16861 Arobes de Cochenille fine, 533 d'ordinaire, 1202 de champêtre, 209 de poussière de Cochenille, 1750 d'Indigo, 194300 de Vanille, 3765 de Sucre, 24 de Chocolat, 4385 de Jalap, 2099 Cuirs tannés, 16797 Cuirs en poil, 174 petagues

solution de faire de nouveau le commerce de l'Amérique par les galions & la flotte, & de commencer par faire partir les galions au mois de Mai 1756. Ce commerce est libre à tous les Espagnols, & défendu à tous les étrangers'); cependant la mauvaise administration

de Coton, 100 cayers d'or en feuilles, 6 Goucal de Porcelaine de la Chine, 21 Caïssons Bucaros, 1315 Arobes de Cevadille, 800 quintaux de bois de Campêche, 2 quintaux de Mechoacan, 2 quintaux de poudre d'Oaxaca, 4 Caïssons d'écaïlle, 7½ Arobes d'huile de Mungie, 2 Caïsses de baume, &c.

m) Les Affogues sont deux vaisseaux qui portent à Vera-Cruz, pour le compte du Roi, le vis-à-vis argent dont on a besoin pour les mines de l'Amérique. Les vaisseaux d'avis partent de la Havane, pour porter en Espagne la nouvelle du retour, & l'état de la charge des vaisseaux.

n) Les vaisseaux de Régître furent ainsi appelés, parce qu'on les enrégistroit à la Chambre de Séville. Lorsque les marchands Espagnols apprenoient que de certaines marchandises d'Europe manquoient en Amérique, ils demandoient au Conseil des Indes la permission d'y en faire passer, & payoient pour cela à la Couronne un certain droit. La grande quantité de ces vaisseaux nuisoit au commerce de l'Amérique, & on en revint aux galions & à la flotte. Aujourd'hui ces vaisseaux de permission ne vont que là où la flotte & les galions ne vont point, à Buenos-Ayres, à Sainte-Marthe, à Porto-Cavalle, &c. Ils sont du port de 300 tonneaux, & au-dessous: ils demandent un congé au Conseil des Indes; ce qui peut coûter 40 à 50 mille piastres, sans compter les présens qui se font pour la sortie de marchandises non déclarées; cette contrebande

des Directeurs a laissé entre les mains des étrangers le commerce réel, & aux Espagnols la

car bien que la permission ne soit que pour un vaisseau de trois-cens tonneaux, il est rare qu'il en passe en Amérique au dessous de 600.

o) C'est la raison pourquoi Boccacini compare les Espagnols à des portefaix & à des mulets: comparaison indécente quand il s'agit d'un peuple entier. On a permis quelquefois à quelques vaisseaux François d'aborder aux côtes du Sud & d'y commercer. Il y a quatre manieres de faire ce commerce par Cadix: la premiere c'est d'y vendre les marchandises propres pour le commerce de l'Amérique; la seconde c'est de charger ces marchandises sur un vaisseau espagnol sous le nom d'un marchand espagnol; la troisieme c'est de prendre intérêt dans les speculations que les maisons de Cadix font de temps à autre; enfin la quatrieme c'est de prendre intérêt dans les contrats à la grosse. Les primes de ces contrats se sont soutenues jusqu'en 1741 pour Vera-Cruz, & ont monté à 30 & 33 p. c., aujourd'hui ce n'est tout au plus qu'un benefice de 14 p. c. Une des principales raisons de cette difference, c'est qu'autrefois les retours de Vera-Cruz & de Cartagene étoient de 12 à 14 mois & ceux du Pérou d'un peu plus de deux ans & demi: aujourd'hui ces retours sont doubles pour le temps & quelquefois ils sont indéterminés: une autre raison non moins forte de cette chute, est le commerce clandestin que toutes les nations de l'Europe, qui commercent en Amérique, ne cessent de faire: les Anglois surtout profitent le plus de ce commerce de contrebande.

p) Le retour de la flotte consiste en or & en argent monnoyés & non-monnoyés: c'est pour cela que les Allemands l'appellent Flotte d'argent, *Silber-Flotte*: on l'appelle flottille, lorsqu'elle n'est pas composée du nombre ordinaire de vaisseaux. Le retour de la flotte

facture. Malgré la richesse des retours ¹⁾ ce commerce n'a porté à l'Espagne aucun profit ²⁾:

& des galions, y compris tous les autres vaisseaux marchands, monta, en 1716, à près de 16 millions de piastras en especes, & de six millions en marchandises, sans compter la fraude. Pour l'ordinaire il consiste 1) en or: savoir par les galions pour la valeur au moins d'un million & demi d'écus d'Allemagne, & quelquefois de deux millions & demi, & par la flotte pour près d'un million; 2) en argent, savoir par les galions pour 17 à 19 millions, 3) en pierres précieuses par les mêmes vaisseaux, savoir pour 180 mille écus de perles, pour 100 à 150 mille écus d'émeraudes, pour 30 à 40 mille écus d'autres pierres fines, 4) en laines de Vigogne, par les galions, pour 40 à 50 mille écus, 5) en quinquina, par les mêmes vaisseaux, pour 20 mille écus, 6) en cuirs, par les galions & la flotte, pour 60 mille écus, 7) en bois de Campêche, par les galions, pour 50 mille écus, 8) en cochenille, par la flotte, pour près d'un million, 9) en indigo, par les mêmes vaisseaux, pour 60 mille écus. Qu'on ajoute à cela le sucre, le tabac, le cacao, les drogues, &c. on se fera une idée de la richesse de ce retour. Les droits que le Roi retire à l'arrivée de ces vaisseaux, s'appellent *Indult*, & vont à deux & demi pour cent.

9) On a trouvé que les sommes en or & en argent, entrées en Espagne depuis 1492 jusqu'en 1731, & enrégistrées, montoient, année commune, à 26 millions de pieces de huit: si l'on ajoute à cela les sommes qui n'ont point été déclarées, mais qui sont entrées en fraude, & celles que les Hollandois & les Anglois ont tirées en contrebande des possessions Espagnoles, on pourra juger de l'immensité des trésors que les Indes occidentales ont fournis à l'Europe. Si l'on demande après cela ce que sont devenus les trésors de l'Espagne,

celui que les Philippines ont avec l'Amérique est entre les mains des Jésuites, & comme il consiste surtout en épices'), en soies, en étoffes, en or, & en argent, il a rendu à cette So-

je renverrai le Lecteur à tous ces ouvrages qui ont paru depuis le commencement de ce siècle sur les finances, & le commerce. L'Amérique, bien loin d'enrichir l'Espagne, n'a servi qu'à l'appauvrir. Sans compter le commerce interlope, toutes les nations de l'Europe font celui de l'Amérique Espagnole par les Espagnols mêmes, qui ne font pour ainsi dire que les commissionnaires des marchands étrangers. Ceux-ci leur envoient à Cadix des marchandises, qu'ils se chargent de faire passer en Amérique, & dont ils rendent bon compte. On fait monter à 15 millions de piastres ce qu'emporte ce commerce de commission : & l'on prétend que la seule ville de Saint-Malo tire annuellement de Cadix à peu près douze millions de livres : la fidélité des marchands Espagnols est reconnue par-tout, mais leur industrie ne l'est pas. Si l'on en excepte les vins & les fruits, que l'Espagne recueille, ainsi que le fret & le bénéfice de commission qu'elle gagne sur l'étranger, tout le profit du commerce de l'Amérique est pour l'étranger. Ustariz a remarqué que les épices dont l'Espagne a besoin, lui coûtoient annuellement 1300 mille piastres. La flotte de 1720 embarqua pour l'Amérique 240144 livres de cannelle, & 83250 livres de poivre, sans compter les remises de poids, & le commerce de contrebande. Le papier étranger emporte beaucoup : Genes entretient 250 moulins de papier, qui ne sont destinés qu'à fournir l'Espagne : la flotte de 1720 en avoit 105796 rames. Ajoutons à cela ce qu'il en coûte pour la morue sèche & autres poissons salés, ce qu' Ustariz évalue à 2437500 piastres, en comptant

ciété des profits immenses. Le vaisseau), qui part tous les ans de Manille pour arriver au mois de Décembre à Acapulco, après avoir fait un trajet de cinq mois, & n'avoir vu d'au-

sur 130 jours maigres: joignons y les sommes qu'entportent les draps étrangers, les autres étoffes, les blés, &c. & l'on verra pourquoi l'Espagne a si peu profité des mines du Potosi. L'auteur de l'*Universal-Merchant* prétend que de tous les trésors tirés annuellement de l'Amérique par les Espagnols, & estimés 2700 mille livres St. il n'en reste en Europe que 1200 mille; il suppose que les Anglois & les François en font passer ensemble un million aux Indes Orientales, les Hollandois trois-cens-mille, & les Suédois deux-cens-mille.

r) Ce n'est pas que l'Amérique manque d'épices: le long du fleuve Paramaiba, qui se décharge dans le fleuve des Amazones, il croît deux arbres aromatiques, le *Cuchiri* & le *Puchiri*: leur fruit est de la grandeur d'une olive, on le rappe, & on s'en sert comme on fait de la noix muscade. Le Cuchiri a le gout & l'odeur des clous de girofle: les Portugais l'appellent *Cravo*, & les François de la Cayenne en ont fait *bois de Crave*. On se sert en France & en Angleterre de ces deux aromates pour plusieurs eaux distillées. En général les Espagnols du Mexique & du Pérou tirent de Manille, capitale de l'île Luçon, une des Philippines, une grande quantité de marchandises, que l'Espagne pourroit leur fournir: on assure que le seul article des bas de soie monte à 50 mille paires. Les Jesuites obtinrent la permission de faire ce commerce pour en employer le produit à leurs Missions.

s) Il avoit été accordé originairement aux Missionnaires des Philippines d'envoyer annuellement à Aca-

tres terres que celle des îles Latrones, charge ordinairement à Manille des clous de girofle, du poivre, de la cannelle, des noix muscades, de la fleur de muscade, de la porcelaine, quantité de marchandises du Japon, des toiles de coton blanches & peintes, des mouffelines, des étoffes de soie, du sable d'or, & des pierres précieuses. Le centre du commerce de l'Amérique est dans la ville du Mexique *).

Les îles Espagnoles, qui ont un commerce considérable, sont Cuba, Saint Domingue, Porto-Ricco, & la Marguerite. Cuba est la plus

pulco un vaisseau de 150 tonneaux, pour en tirer de la farine & du vin pour la messe: ils ont su profiter de l'empressement des vice-Rois à gagner sur les marchandises de l'Orient; & sous prétexte de faire convoier ce Galion, on envoie un second vaisseau, qui charge également des marchandises: il y a souvent plus de mille ames à bord du grand vaisseau. En 1744 les Anglois, commandés par Anson, prirent aux Espagnols le galion d'Acapulco, dont le chargement montoit à un million 313843 pieces de huit: il s'y trouva 35582 onces d'argent en lingots: les deux tiers de la charge entiere appartenoient aux Jésuites. Dès 1725 le Ministère espagnol tenta de défendre le voyage de ce galion: mais le crédit de la Société para le coup qu'on vouloit lui porter. Il a fallu la dernière révolution qu'elle a soufferte, pour mettre fin à ce commerce: aujourd'hui tout commerce direct de l'Asie avec les Indes occidentales par la mer du Sud est entièrement défendu.

*) Quoique cette ville n'ait point de port, ni même de communication avec une rivière navigable, elle est

grande : elle a une grande abondance de gros bétail tant privé que sauvage ; les peaux font un objet important, les plus belles viennent de Port-au-prince ; on les appelle cuirs de Havane *), parce que les vaisseaux les chargent dans ce port. Cette île donne encore des sucres, du tabac *), du suif, des confitures sèches, du gingembre, du mastic, de l'aloès, de la faïence pareille, des écailles de tortue. Saint-Domingue, dont la moitié appartient aux François, fournit à peu près les mêmes marchandises *), & outre cela du cacao, de la cire, du miel, des bois

cependant le centre du commerce de l'Amérique : c'est là que la plus grande partie de l'or & l'argent est monnayée, que le quint se paye, que l'argent se travaille, que les plus riches marchands se trouvent, & que les plus grandes traites se font, &c.

u) La Havane est la capitale de l'île de Cuba, c'est un fort beau port : mille vaisseaux peuvent y être à leur aise, & l'entrée en est si étroite qu'il n'y peut passer qu'un seul vaisseau à la fois. C'est le rendez-vous général de tous les vaisseaux Espagnols qui vont en Amérique, & le magasin de la marine : on y construit des vaisseaux de toute grandeur à moins de frais qu'en Espagne.

v) C'est du tabac, que produisent la petite ville nommée Trinité, & le bourg appelé Saint-Esprit, que se prépare en Espagne le tabac de Seville, qui a tant de réputation. Le tabac rend au Roi 2427803 écus de veillon.

x) Saint Domingue fabrique 300 mille quintaux de sucre évalués à 550 mille livres Sterl.

de Bréfil & de gayac 7) & du sel. Porto-Ricco charie quelque peu d'or dans quelques-unes de ses rivières; cette île a des cuirs, des fûtes, du coton filé & en bourre, du gayac, du sel, du maïs, &c. qu'elle exporte. L'île Marguerite n'est connue que par la pêche des perles, qui n'est pas considérable aujourd'hui.

Les côtes de l'Amérique Espagnole s'étendent le long de la mer du Nord, & le long de la mer du Sud: sur les bords de la mer du Nord il faut remarquer.

9) Le bois de Bréfil est ainsi appelé parceque c'est du Bréfil que le premier nous est venu: il y en a de différentes especes, celui de Fernambouc, qui est le plus estimé, celui de Siam, appelé bois de Sapan, celui de Lamou & celui de Sainte-Marthe: le bréfil des Antilles, est appelé bréfillet, il est le moindre de tous. Le bréfil est couvert d'aubier si épais que si le tronc est de la grosseur d'un homme, il ne donne du bois que de la grosseur d'une jambe. On s'en sert pour les ouvrages de tour, à cause du beau poli qu'il prend, mais on l'emploie surtout à la teinture; il teint en rouge.

Le Gayac, ou bois saint, est pesant & résineux: il croît à la Jamaïque, dans presque toutes les Antilles, mais principalement à Saint-Domingue & à Sainte-Croix. La médecine se sert du bois & de l'écorce pour des décoctions sudorifiques dans les maladies vénériennes. On tire de ce bois, en le faisant bouillir longtems dans de l'eau, une gomme résineuse, & l'arbre en jette aussi naturellement, quand on y fait une incision au printemps.

2) La Cochenille est une matière qui sert à la tein-

x. Porto-bello, qui est peut-être la ville du monde où se fait le plus riche commerce. Pendant la foire le concours du monde y est étonnant; cette ville est un endroit fort mal sain, aussi n'y reste-t-il que fort peu de personnes lorsque la foire est passée. On tire delà une grande quantité de cochenille ¹⁾, de cacao ²⁾, de tabac, de cuirs, &c. La cargaison des vaisseaux Espagnols qui arrivent à Porto-bello, consiste ordinairement en toiles de France, de Hollande, d'Alle-

ture de l'écarlate & du pourpre. Elle vient des Indes Occidentales en petits grains. Après plusieurs conjectures sur la nature de cette drogue, on a trouvé que c'étoit une production du regne animal, ou plutôt de petits insectes cueuillis avec soin, & qu'on a fait mourir dans de l'eau chaude, ou dans un four, ou sur des poe-les plats exposés à un feu de charbons. On n'en recueille qu'au Mexique, où on les trouve sur un arbrisseau appelé *Nopal*, espece d'*Opuntia*. Les habitants du Mexique cultivent avec soin les *Nopals*, & pour s'assurer de la récolte ils sement, pour ainsi dire, ces insectes au retour du printemps; pour cet effet ils en amassent à la dernière récolte une assez grande quantité, qu'ils conservent sur des branches de *Nopal*, ou sur l'arbrisseau entier qu'ils ont déraciné. On fait trois récoltes: la dernière, où l'on racle les feuilles, ne donne qu'une cochenille médiocre, parce qu'elle est mêlée de parcelles détachées des feuilles. D'après une liste, faite en 1736, il entroit en Europe, année commune, huit-cens quatre-vingt-mille livres de cochenille: cela est évalué à près de huit millions de li-

magne, en batistes, en toiles de coton, en étoffes de laine, d'Angleterre & de France, en canelots, en bas & bonnets, en soie à coudre, en dentelles, en étoffes de soie, en rubans, en fi', en tabac de Séville, en bleu, en épices, en couïreaux, chapeaux, gants, ferrures, cadenats, fer, acier, clous, ciseaux, musc, cire, peignes, savon, papier, épingles, vaisselle d'étain, ustenciles de cuisine, vins, huile, safran, &c.

2. Carthagene, qui est la ville de l'Amérique la plus peuplée; elle a un excellent port. Malgré la vigilance des *Armadillas*, les habitants

rins de Hollande; sur cette quantité il y avoit un tiers de cochenille sauvage. Antiguera dans la nouvelle Espagne en fait le plus grand commerce.

a) Le Cacaoyer est un arbre d'une grandeur moyenne: il fleurit en tout tems, mais plus abondamment vers les deux solstices: il porte des fruits presque toute l'année. Ces fruits viennent le long de la tige & des meres branches: ce sont de petites amandes, qui au nombre de 25, plus ou moins, sont renfermées dans une grande cosse assez semblable au concombre. Le Cacaoyer croît naturellement dans plusieurs contrées de l'Amérique méridionale: on le cultive avec succès à la Martinique, à St. Domingue, à l'île de Cuba, à la Jamaïque, &c. Comme cet arbre, qui se multiplie par graine, aime les terres neuves & craint le vent, on place volontiers les vergers de cacaoyers au milieu d'un bois, dans un endroit, où l'on a fait brûler une quantité d'arbres. Dans les mois de

de cette ville & des contrées voisines font un commerce de contrebande avec la Jamaïque & Curaçao. On tire delà de l'or ^{a)}, de l'argent, des drogues, des plantes médicinales, du poivre long, des baumes, des gommes aromatiques, des pierres précieuses, &c. Cette ville fait tout le commerce des perles qui se pêchent à la Rencheria & à l'île Marguerite.

3. Vera Cruz ^{b)} ville du nouveau Mexique, qui a un beau port appelé St. Jean de Ulhua. Là se rassemblent toutes les richesses de l'ancien & du nouveau monde; celles

grand rapport on cueille le cacao tous les quinze jours, dans les saisons moins abondantes tous les mois. Il ne faut pas laisser les amandes dans leur grande coque, au-delà de quatre jours: on les fait sécher avant que de les encaisser. Il nous vient aussi d'Amérique des pains de cacao, c'est à dire du cacao rôti, broyé, & jeté dans un moule cylindrique: il ne faut plus qu'y mettre du sucre, de la cannelle & de la vanille pour en faire du chocolat. On fait aussi des confitures de cacao: pour cela on prend l'amande à demi mure, & on la prépare comme les noix confites. On tire encore du cacao une espèce d'huile, qu'on appelle beurre de cacao. Il ne faut pas oublier que le cacao est tout à la fois marchandise & monnaie dans la province de Guatimala.

b) L'or est ou en lingots, ou en pepins, ou en poudre ou en espèces: l'argent en barres ou en espèces.

c) De Vera-Cruz on fait transporter par charois, les marchandises à Xalapa, où se tient la foire.

des Indes Orientales & celles d'Europe par les vaisseaux Espagnols qui y débarquent, & toutes celles de l'Amérique y viennent en droiture ^d).

4. Porto-Cavallo, qui fait le commerce de la province de Guatimala avec la mer du Nord & l'Espagne. Le vaisseau Espagnol, qui y arrive tous les ans, est de 7 à 800 tonneaux : il est chargé d'une grande quantité de fer, d'acier, de verroteries, de papier, de toiles, de draps, de foieries, de fil, de ferges, d'huile, de safran, &c. Les marchandises qu'on tire de la province de Guatimala, sont de l'or, de l'argent, de la cochenille, de l'indigo,

d) On a découvert, dans ces derniers temps, trois mines d'or dans le Mexique, dans la Jurisdiction de Xalapa, & cet or est à 22 carats. Burck dans son *Histoire des colonies Européennes de l'Amérique*, prétend que le Mexique livre annuellement pour quatre millions de livres sterl. d'or ou d'argent, & que toutes les possessions Espagnoles en rendent pour 24 millions.

e) Le Jalap est une racine purgative qu'on apporte des Indes Occidentales, & de l'île de Madere. La plante est une espece de belle de nuit.

f) Le Mechoacan, autrement Macadossin, est une racine médicinale, qui a pris son nom de la province de Mechoacan dans la Nouvelle Espagne, d'où elle a d'abord été apportée en Europe : il en vient de plusieurs endroits ; on la connoît aussi sous le nom de rhubarbe blanche. Elle est peu en usage depuis qu'on connoît le Jalap.

digo, des cuirs, du jalap ^{g)}, du mechoacan ^{h)}, du cacao ⁱ⁾, du coton, des baumes, de l'huile de pétrole, & du pastel.

5. Maracaibo, situé dans la baie de Vénézuëla: ce port est excellent. C'est de là que viennent le meilleur cacao & le meilleur tabac.

6. Buenos - Ayres ^{j)}, situé sur le fleuve de la Plata. Ce qu'on en tire de plus important consiste en cuirs verts de taureaux sauvages, en vaches sauvages, en mulets ^{k)}, en herbe du Paraguay, en tabac, en sucre, en coton, & en cire.

g) La quantité de cacao, qui vient par Porto-Cavallo, n'est rien au prix de celle qui vient de Porto-Bello.

h) A Buenos - Ayres on fait la contrebande par la Colonie portugaise du Saint Sacrement: les Anglois sont ceux qui y profitent le plus.

i) Plusieurs îles de l'Amérique, & quelques provinces du continent, ont une grande quantité de taureaux sauvages, dont les peaux sont un objet de commerce très-important. C'est à St. Domingue, à la Havanne & à Buenos - Ayres, qu'il se charge le plus de ces cuirs, qu'on tanne en Europe. Autrefois une peau de taureau ne coûtoit à Buenos - Ayres, tous droits payés, qu'un florin d'Allemagne. On tue, vers le temps du départ des vaisseaux, jusqu'à 100 mille taureaux, & au delà: ce qu'il y a d'étonnant c'est qu'au bout de quelques jours on peut passer sur les champs, où on a laissé

7. La baie de Campêche, qui fait le commerce de ce bois ^{k)} si estimé en Europe pour la teinture en noir & en violet. On tire encore delà du bois de charpente, du miel, du sucre, de la casse, de la falsepareille, & des cuirs.
8. Les côtes de Caracos qui sont fertiles en cacao fort estimé : les Anglois de la Jamaïque, & les Hollandois de Curaçao tirent de là, en contrebande, beaucoup d'argent & de cuirs.

ces animaux tués & depouillés, sans y trouver autre chose que des os : les chiens sauvages & une espèce de corbeaux ont bientôt dévoré tout ce qui s'y est trouvé de chair. Le commerce des vaches de Buenos-Ayres n'est pas moins important. Un entrepreneur demande la permission de prendre, dans les campagnes du Roi, 30 à 40 mille vaches sauvages ; quand il l'a obtenue, il fait faire la chasse, ce qui occupe 150 personnes ou environ. Ces vaches rendues au Pérou peuvent revenir, tous frais deduits, à trois piastres, & s'y vendent huit & quelquefois plus. Pour les mulets la plupart des habitans en élèvent : un entrepreneur fait marché avec eux, les fait marquer, & se les fait livrer au jour fixé : on les fait passer au Potosi, où les Gouverneurs, ainsi que les Corregidors des bourgs, les achètent à raison de 7 à 8 piastres la pièce, & les revendent 40 à 50 aux Indiens, qui les louent ensuite aux voyageurs & aux marchands.

k) Le bois de Campêche est le bois d'un grand & bel arbre, qui croît surtout dans les environs de la Baie de Honduras, dans les îles de Ste Croix, de la Mart

Nous trouvons sur les côtes de la mer du Sud.

1. **Baldivia**: ce port du Chili a un commerce considérable en cuirs verts de bœufs & de chevres, en suif, en viandes salées & en blés.
2. **La conception**, qui est une des villes les plus importantes du Chili: près de là sont les mines de Quilacoya, & de Quilacura¹⁾, & le bourg Estancia del Re, où sont les principaux lavoirs. Tout l'or, tiré des mines & des

nique, de Grenade, &c. Ce bois est fort dur, il sert à la teinture en violet & en noir. Le meilleur est celui qu'on dit de la coupe d'Espagne; on le reconnoît par les bouts qui en sont hachés, au lieu que le campêche de la Jamaïque a des bouts unis, parce que les Anglois le scient. C'est un objet de contrebande: les Anglois échangent contre leurs marchandises celui qui se coupe dans la baie de Honduras. Ce ne fut que pour cela qu'ils firent bâtir un fort dans l'île de Ruatan. Ils ont obtenu, par la dernière paix, la permission d'en faire couper dans cette baie; & ils ont été assez prudents pour déraciner plusieurs milliers d'arbres, qu'ils ont envoyés en Géorgie, où ils réussissent très-bien le long des bords de la Savanna. L'arbre porte une graine dont on se sert au lieu d'épices; on l'appelle le poivre de la Jamaïque, ou *Amomi*; il s'en fait aujourd'hui une grande consommation. On soutenoit en Espagne en 1738, qu'il étoit entré en Angleterre, en une année, 17599 tonneaux de bois de Campêche, ce qui fait la charge de 35 vaisseaux de 500 tonneaux chacun.

1) Coquimbo est une ville maritime du Chili, d'où

terres, par le lavage, est envoyé à Saint-Jago pour y être quinté, & delà il passoit autrefois à Lima ^{m)}).

3. Arica, la ville de l'Amérique où se fait le plus grand commerce dans le plus court espace de temps. On y a des bêtes de somme d'une singulière espèce ⁿ⁾). C'est de là principalement, qu'on tire le quinquina ^{o)}). La plupart des villes du Pérou qui sont éloignées de la mer, & du grand chemin de Carthagène à Lima, ne sont plus aujourd'hui que des habitations d'Indiens.

l'on tire un très-bon cuivre, dont on fond toutes les pièces d'Artillerie du Pérou & du Chili.

^{m)} Il y a dans l'Amérique méridionale cinq villes où l'on frappe monnaie: Lima (je ne fais pas si depuis le tremblement de terre on y en frappe encore) Potosi, Santa-Fe, Saint-Jago, & Buenos Ayres. Dans l'Amérique septentrionale il n'y a que Mexico où il s'en frappe; les cinq premières en livrent pour 13 à 14 millions de piastres; & Mexico pour 16 à 17.

ⁿ⁾ Les pécos ressemblent assez aux brebis: ils sont seulement un peu plus grands. On s'en sert comme de mulets: leur charge ne doit point excéder le poids de 150 livres; ces animaux se mettent à genoux lorsqu'on les charge, & ne se relevent pas lorsqu'ils sont trop chargés: leur laine est excellente.

^{o)} *Quinquina* est le nom Américain d'une écorce qui est un remède spécifique contre la fièvre, & veut dire l'écorce des écorces: les Espagnols l'appellent *Corteza de Iloxa*, & *Cascarilla*, c'est à dire petite écorce:

4. Potosi, ou la cité Impériale, qui a les plus riches mines d'argent qu'il y ait au monde⁷⁾ : on les découvrit en 1546. On a compté dans cette ville jusqu'à dix - mille Espagnols.
5. Lima, qui fut presque entièrement détruite par un tremblement de terre arrivé en 1747 ; son commerce étoit prodigieux⁸⁾ Il y a dans les environs de cette ville quelques manufactures de draps, de tapis, de tapisseries & de serges, renommées par les belles laines de vigognes & de pécos⁹⁾ qu'on y

Barbrieau vient au mieux dans le Pérou, il monte à la hauteur de nos petits cerifiers. Ce fut en 1650 que ce remède fut apporté en France par le Cardinal de Lugo.

8) Suivant quelques relations, ces mines rendirent en argent, depuis 1547 jusqu'en 1585, pour la valeur de cent-onze millions de ducats, & depuis 1585 jusqu'en 1597 pour celle de 325 millions. Toutes les mines sont au Roi, & doivent lui payer le quint ou le cinquième, après l'achat de la permission pour exploiter : mais les bandes sont sans nombre. Le titre de l'or doit être au Pérou à 22 & demi carats, & celui de l'argent à 2376 maravedis, le marc y valant huit piastras & six réaux.

9) Callao est un port excellent, proche de Lima : il y fait beaucoup d'affaires. Le *Joseph*, arrivé de là à Cadix au mois de Juin 1766, avoit à bord, pour le compte du Roi, en argent, pour 1639729 piastras, & en or pour 109940 : outre cela 10445 balles de cacao, 9420 arrobes de quinquina, 1020½ quintaux de cuivre en barres,

employe; on tire encore de là le bois rouge pour la teinture *), & le Baume du Perou connu par son utilité *). L'Audience de Lima a des mines de vif argent *).

6. Panama qui joint l'Amérique septentrionale à l'Amérique méridionale, & qui fait le com-

100 quintaux d'étain, huit arobes de chocolat, sept arobes de laine de vigognes, & deux caisses de porcelaine du Chili, &c.

s) Les Vigognes sont des especes de brebis communes dans les montagnes du Pérou, depuis Arica jusqu'à Lima. On a tenté vainement d'en transplanter l'espece en Espagne, où l'on employe cette laine dans plusieurs étoffes: en France il est défendu de s'en servir pour les draps, on ne l'employe que pour les chapeaux.

s) Les Anglois l'appellent bois sanglant ou bois de Nicaragua: il vient proprement de Nicoya.

s) On compte trois especes de baume du Perou; il y en a une qui est blanche, c'est le baume d'incision: il y en a une d'un rouge noirâtre, qui se tire des feuilles, du bois, & de l'écorce, concupés en petits morceaux, & bouillis dans de l'eau; c'est le baume de lotion: enfin il y a le baume sec, qui distille des bouts des branches coupées. Cet arbre vient non-seulement au Pérou, mais encore dans le Brésil: les Péruviens l'appellent *Hoitziolé*. Un autre baume fort estimé est celui de Tolu, appelé ainsi parce qu'il se tire d'un arbre qui croît dans la province de Tolu: on fait une incision à l'arbre, lorsque le soleil luit, & qu'il fait bien chaud.

s) Le trésor royal s'est approprié le commerce du vif argent, dont on a besoin pour le travail des mines d'or & d'argent. Avant qu'en ait perfectionné cet art

merce des villes situées sur les côtes de la mer du Nord avec celles qui sont situées sur la mer du Sud.

7. Acapulco, ville du Mexique *), qui fait le commerce du Pérou & des Philippines *). Son port peut contenir quelques centaines

la conformation en étoit très-forte, on employoit un marc de mercure, & plus, pour un marc d'argent fin. Au rapport d'Alonso Barba on avoit porté depuis 1574 jusqu'en 1637 aux Caisses royales du Potosi 204700 quintaux de mercure, sans compter celui qui étoit entré en contrebande, ce qui fait 3249 quintaux par an. On tient pour fort riches les mines qui rendent huit à dix marcs d'argent par Caïsson de 50 quintaux de minerai; il y a des mines qui n'en donnent que cinq à six, & même que trois. Tout le vif argent se tire des mines de Guanaca-Belica dans l'Audience de Lima, elles sont depuis 1735 sous l'inspection d'un Gouverneur. Il y a d'autres mines dans la province de Quito; mais il n'est pas permis de s'en servir.

→) Dans l'Amérique Espagnole il y a six especes d'habitans: les Créoles, ou descendans des premiers Espagnols qui s'y établirent, ils ne peuvent parvenir à aucune charge; les Espagnols; les métifs, ou ceux qui sont nés du mariage d'un Espagnol avec une Indienne; les Nègres; les Mulâtres, ou ceux qui sont nés d'un pere blanc & d'une mere noire, ou d'un pere noir & d'une mere blanche; & les Américains, ou habitans originaires du pays.

α) Les vaisseaux du Pérou qui apportent les marchandises de contrebande, vont pour les vendre mouiller au port Marquis à une lieue d'Acapulco.

de vaisseaux, & la ville est défendue par un Chateau fort, mais il y manque de bonne eau.

8. Les Espagnols possèdent encore quelques forts le long des côtes de la Californie, pays très-fertile & très-peuplé, dont les Jésuites ont su tirer parti').

§. 2.

Possessions des Portugais en Amérique.

Les Portugais possèdent en Amérique le

1) Les Jésuites pénétrèrent dans la Californie vers la fin du siècle passé, sous la conduite du Provincial Salvaterra: ce fut la pêche des perles, sur les parages de cette Péninsule & des îles voisines, qui les attira. On s'aperçut bientôt qu'il n'arrivoit plus de perles au Mexique, & que les barques des particuliers, qui alloient à la pêche, arrivoient toujours trop tard: le Roi d'Espagne perdoit par là son quint, qui étoit de 12000 écus ou environ. Les Espagnols du Nouveau Mexique se plaignirent à la cour de Madrid: mais Salvaterra se tira d'affaire. Les Jésuites envoioient ces perles par le Galion de Manille, & elles se vendoient à haut prix en Asie: ces Peres ont aussi cultivé la vigne dans la Californie, & ont fait du vin qui ressemble-beaucoup à celui de Madere, ils en fournissoient le Mexique & en envoioient même aux Philippines.

2) Les Espagnols possèdent la ville de l'Assomption, Villa-ricca, & quelques autres lieux de moindre importance. Les Missions du Paraguay occupent la plus grande partie de cette province: c'est là que croît cette fameuse herbe, appelée dans le pays *Coarini*, dont on

1, une partie de la Guiane, & une partie araguai *). Le Brésil est divisé en quatorze capitaineries, dont six appartiennent à des colons; il y en a trois entre autres qui sont très-importantes par rapport au commerce.

Un Vice-Roi gouverne le pays. La ville de tous les Saints est la première capitale, vu son importance: le long des côtes (Saint-Salvador *), capitale de tout le pays: le port est excellent; la flotte, qui part tous les ans de Lisbonne, y arrive au mois de

septembre pour se passer en Amérique, & dont le Pérou & le Brésil consomment annuellement quatre millions de livres pesant. On assure, en 1756, que les Jésuites avoient 350 mille serfs, y compris les Nègres, & ces Pères ont poussé l'économie si loin, que pendant longtemps on ne donnoit plus aux Indiens de quoi assaisonner leurs alimens. Il est défendu aux Indiens, sous peine de punition, de garder chez eux d'une livre de cette herbe ou de ce thé du Brésil, ou une once de coton. On rapporte que les Pères eurent communication d'un Mémoire que don Diego de las Casas avoit présenté au Ministère Espagnol pour former un établissement durable en Amérique: qu'ils mirent ce plan en exécution: si cela est, c'est de ces Pères fait honneur à l'Evêque.

C'est dans les plantations qui sont aux environs de la ville, que se cultive le tabac de Brésil si estimé en Europe. Autrefois on tiroit beaucoup de tabac & de sucre du Brésil, qu'on ne le fait plus.

Juin: tous les vaisseaux ^{b)} qui s'en sont séparés pour aller à Fernambouc, à Rio di Janeiro, &c. s'y rassemblent pour le retour, qui se fait au mois d'Août. C'est aussi là que se rendent les vaisseaux qui viennent des Indes Orientales. On charge à San-Salvador du tabac, du sucre ^{c)}, du sucre candi (qui a son nom d'un bourg du Brésil où on le cristallise), de l'indigo, des huiles & fanons de baleine:

b) Cette flotte consiste en 50 à 60 bâtimens de 12 à 36 canons. Le Roi leur donne cinq vaisseaux de guerre pour les escorter. On faisoit partir autrefois plus de vaisseaux qu'aujourd'hui.

c) On fait au Brésil quelque commerce d'eau de vie de Sucre, qu'on nomme Guildive. Les Espagnols en achètent beaucoup.

d) Le baume de Copahu est une huile balsamique, qui découle par incision du tronc d'un arbre appelé *Copaiba*. Cet arbre croît aussi dans l'île de Maragnan, & dans quelques unes des Antilles voisines. Il est bien rare d'en trouver; la médecine s'en sert extérieurement & intérieurement. Il y a un autre baume appelé *Cabureiba*, qui vient d'un arbre commun dans les déserts voisins du Brésil.

e) L'Ipecacuana est une racine qui croît dans quelques contrées du Brésil. La réputation de ce remède, qui est un vomitif fort doux, n'est guère établie que depuis le commencement de ce siècle: elle est due au célèbre M. Helvetius, non à l'auteur d'un ouvrage bien fameux, mais à son grand-père, médecin d'un mérite distingué. Cette racine croît encore au Pérou, & l'on

(ce poisson vient échouer sur les côtes de cette baie), du coton, du baume de copahu ^{d)}), de l'ipecacuana ^{e)}), du para-aira-brava ^{f)}), du poivre long, du cacao ^{g)}), du sassafras ^{h)}), du gingembre, des cuirs, de la foie, du bois ⁱ⁾ pour la teinture & les parfums, du safran, du rocou, de la laque, du crystal de roche, des noix de cocos, de l'argent, de l'or ^{k)}), des diamans ^{l)}), des amethystes, des fruits confits.

a remarqué qu'elle venoit au mieux au-dessus des mines d'or.

f) Le Para-aira-brava est une racine qui n'est guere connue que depuis cinquante ans ou environ. Elle croît au Brésil & au Mexique : elle est d'usage dans la médecine.

g) Le Cacao est la principale richesse des habitans de Para, où il tient lieu de monnoies.

h) Le Sassafras, appelé bois de cannelle à cause de son odeur, est de quelque usage dans la médecine. Cet arbre croît dans la Floride, dans la Virginie & dans le Brésil.

i) Le bois de Brésil est au Roi : on en exporte, année commune, quatre à cinq-mille quintaux, & l'on prétend que frais faits il rend au Roi cent-mille écus par an.

k) Le quint, ou droit que le Roi tire sur l'or, monte à 9600 marcs, ou à 150 arobes, l'arobe prise pour 32 livres Portugaises. L'or que le Brésil livre au Portugal, peut aller au rapport d'Anson à 12 millions d'écus, & même au-delà. Depuis le regne de Pierre II jusqu'en 1756, le Brésil doit avoir donné en or au Portugal la valeur de deux milliards 400 millions de livres de France.

On y porte des vins, des eaux de vie, de la farine ^{m)}), des huiles, des draps, des étoffes, de la toile, du fer, du papier, des ustenciles de cuivre & de fer, &c. Les vaisseaux qui viennent des Indes y portent des épices, des drogues: ceux qui viennent d'Afrique, des Nègres ⁿ⁾), du morfil, de la cire, du miel, de la civette, &c.

La Capitainerie de Fernambouc a une ville remarquable, nommée Olinde: le sucre & le bois de Fernambouc font l'essentiel de son commerce.

La Capitainerie de Rio - Janeiro a pour principale ville Saint-Sebastien: elle a beaucoup de plantations de cannes à sucre ^{o)}), d'indigo, de tabac, de coton: il y est défendu de cultiver plus de tabac, que n'en consomment les habitans & les Espagnols de Buenos - Ayres:

Autrefois on envoyoit de l'argent au Brésil; cela a été défendu depuis. Cet or se tire des mines & des sables: les Nègres ont un accord avec leur maître, ils sont obligés de lui livrer tous les jours un fixieme d'once: il y en a d'assez laborieux pour en ramasser beaucoup plus, & pouvoir entretenir d'autres Nègres qui travaillent pour eux.

l) La découverte de la mine de diamans est nouvelle. On a détruit une ville entière pour fouiller la terre. La compagnie établie pour faire valoir cette entreprise eut son octroi en 1740.

m) La farine de Pau ou de Cassave, dont on fait du pain, le riz, & le suc des cannes à sucre, font la nour-

on a voulu favoriser par là le commerce de la baye de tous les Saints. On tire encore de là du brésil, des huiles de poisson, des cuirs, &c. Tout ce commerce doit se faire par les Portugais, mais il en est d'eux comme des Espagnols, avec cette différence seulement, que les Espagnols sont les facteurs de toute l'Europe, & que les Portugais ne le sont guere, ou du moins ne l'ont guere été jusqu'à présent que des Anglois. Il se fait par le moyen de la riviere de la Plata un grand commerce de contrebande entre les Espagnols & les Portugais; il consiste principalement dans l'échange de l'or contre l'argent.

§. 3.

Possessions des François en Amérique.

Les îles Françaises de l'Amérique sont la Martinique ^r), qui est la principale, la Guade-

riture la plus commune des habitans du Brésil. Ceux qui sont à leur aise font leur provision de farine de froment, lorsque les vaisseaux arrivent.

n) On transporte au Brésil au moins 15 mille Negres par an. Il n'y a point de pays où ils soient si mal traités.

o) Le Brésil exportoit autrefois, année commune, environ 120 mille balles de sucre: depuis que les Anglois ont considérablement augmenté leurs plantations de la Jamaïque & des Barbades, cette exportation ne va pas au-delà de 30 mille balles.

p) La Martinique est moins importante par ses productions & son rapport, que par l'abri sûr qu'elle don-

loupes, la Desiderade, Marie-Galante, Sainte Alouïe, Saint-Barthélémi, Saint-Martin, la moitié de Saint-Domingue, &c. Trois-cens vaisseaux, & au-delà, du port de 100 à 250 tonneaux, font le commerce de ces îles¹⁾.

ne en temps de guerre aux Armateurs. C'est dans cette île qu'est le siège du Conseil Souverain, dont la juridiction s'étend sur toutes les Antilles, sur Saint-Domingue, & la Tortue. On cultive le cannelier à la Martinique, & cette culture provient de quelques arbrisseaux portés des Indes Orientales à Trianon, d'où ils passèrent en Amérique.

q) Le commerce de Bourdeaux, avec les colonies & les possessions des François en Amérique, occupoit autrefois 24 à 28 vaisseaux du port de 50 à 250 tonneaux: il y en avoit deux ou trois pour Québec, trois ou quatre pour la Cayenne, cinq pour S. Domingue, douze à quinze pour la Martinique & les autres Antilles. La cargaison d'un navire de 120 tonneaux est ordinairement composée de 40 tonneaux de vin, de 50 barils de farine, pesant 250 livres chacun, de 20 barils d'eau de vie, de 20 barils de lard, de 30 barils de boeuf salé d'Irlande, de 3000 aunes de grosse toile, de 15 rouleaux de fer pour les moulins à sucre, de six fusils (cet article est d'obligation,) de formes de terre, de souliers, de chapeaux, d'étoffes, de pipes, de futailles, &c. Le tout est évalué à 14000 livres de France. La Rochelle envoie aux îles 50 batimens du port de 80 à 150 tonneaux. Un vaisseau de 200 tonneaux coûte pour l'Amérique 20 mille livres de fret: on compte un sol par livre pesant. L'assurance est en France pour l'ordinaire à six pour cent. L'argent des colonies Françaises de l'Amérique est d'un tiers moins fort que celui de France.

L'essentiel de ce qu'on tire des Antilles consiste en sucre ^{*)}, tabac, indigo, cacao, rocou, gingembre, casse, poivre long, ananas confits, gommès & drogues médicinales, coton, cuirs, écailles de tortue, bois pour la teinture & la

*) Le commerce des sucres est entre les mains de toutes les puissances maritimes : mais les Anglois, les Hollandois, & les François en font la plus grande partie. Les Anglois tirent leurs sucres des Barbades & de la Jamaïque : ils en font passer en Europe un million de quintaux, dont la Jamaïque fournit presque la moitié, sans compter ce qu'elle vend directement à l'étranger. Les François sont ceux qui en ont le plus grand débit au Levant. C'est en général dans les ports de France & d'Angleterre que se fait le plus grand commerce en sucres : les ports de la Hollande ne tiennent que le second rang, & Hambourg le troisième. Le Dannemarc en tire des îles de Ste Croix, St. Thomas, & St. Jean, une assez grande quantité. On a voulu raffiner en Europe la cassonade des îles : mais en France on a remarqué que cela nuisoit aux plantations, & le nombre des raffineries a été considérablement diminué. On estimoit autrefois beaucoup le sucre de Madère & des îles Canaries : celui de la Jamaïque & des Barbades l'a emporté depuis : celui du Brésil ne le lui cède guère. Les Anglois ont été les premiers à tirer des profits immenses de ce commerce : les François ont suivi leur exemple, & semblent même l'avoir emporté, parce qu'ils donnent leurs sucres à meilleur prix. La Martinique a plus de 300 moulins à sucre, & plus de 20 mille Nègres : elle exporta en 1756 au-delà de 20 millions de livres pesant de sucre. En 1748 les colonies Françaises recueilloient une fois autant de sucre que les colonies Angloises.

marquetterie ⁴). On estime que la Martinique fournit en sucres pour plus de sept millions de livres de France : la Guadeloupe pour cinq, Marie-Galante pour un ⁵). Les vaisseaux François portent aux îles, du bœuf & du lard salés, des farines, des eaux de vie, des vins, de la morue, des harengs, de l'huile, du savon, du fer, des toiles, de la mercerie, des ouvrages de quincaillerie, des futaines, des bafins, des rubans, des plumes à écrire, du fil, de la vaisselle d'étain, des souliers, du papier, des armes, de la poudre à canon, du plomb, des ustensiles de cuivre & de fer, des habits, des bas, des chapeaux, &c. On prétend qu'il sort des ports de France pour six millions de marchandises destinées aux Antilles. Le commerce des Nègres se fait ordinairement par troc : on donne quelques milliers de livres de sucre pour un Nègre, pièce d'Inde.

s) Comme le bois d'Inde, le bréfillet, l'ébène verd, le fustoc. Ce dernier est un bois jaune, dont on tire un très-beau jaune doré : il sert aussi aux ouvrages de marquetterie, & vient très-bien dans l'île de Tabago. Les îles de Bahama, qui font partie des Antilles, produisent le bois de Mahagony, ou Mahony. Cet arbre croît sur des rochers à une très-grande hauteur. Sa grosseur est souvent de quatre piés de diamètre. On s'en sert sur les lieux pour bâtir des vaisseaux.

t) D'Autres évaluations portent ces sommes bien plus haut : Burck, auteur Anglois, prétend que la Mar-

Saint Domingue & la Tortue exportent du tabac, du sucre, de l'indigo, du gingembre, du rocou, du coton, du cacao, &c. La premiere de ces deux îles fournit encore des cuirs, du brésillet, du sandal jaune, du cedre, &c. L'une & l'autre ont un commerce qui occupe au-delà de quarante vaisseaux.

La Cayenne est une île qui fait partie de la Caribanie, province de la Guiane, elle fournit beaucoup de sucre, de café, de tabac, de cacao *), de coton *), & quelque peu d'indigo, de vanille, de rocou, &c.

Les possessions importantes que les François avoient autrefois dans le continent de l'Amérique septentrionale, ont été cédées aux Anglois par la paix de 1763. Dans ce continent il ne leur est resté que la Louisiane, ou le Mississipi *): parmi les îles septentrionales ils

tinique fabrique 300 mille quintaux de sucre qu'il évalue à 550 mille liv. Sterl.

*) Le cacao ne croît plus guère dans les autres îles Françaises.

*) Le Coton est très-beau. On pourroit cultiver la cochenille avec succès dans cette île. On y trouve encore de la canelle sauvage.

*) Les François semblent avoir entièrement renoncé à avoir des possessions dans le continent de l'Amérique septentrionale, en cédant aux Espagnols la Louisiane, qui est la seule province qui leur ait été laissée par la dernière paix.

n'ont aujourd'hui que St. Pierre & Miquelou, pour servir d'abri aux pêcheurs; encore ne leur est-il pas permis d'y bâtir des forts, & n'y peuvent-ils avoir au-delà de 50 hommes de garde: parmi les îles neutres les Anglois leur ont laissé Sainte Lucie. La Louisiane a beaucoup de bétail sauvage, & beaucoup de bois, comme du chêne, du noyer, du cyprès, du cedre blanc & rouge, du pin'), &c: les François y font avec les Sauvages la traite des pelleteries, & leur donnent en échange des fusils

1) Le Cirier vient très-bien dans la Louisiane, & la cire qu'on en retire est d'un très bon usage, & d'un bon débit. Il croît surtout en abondance aux environs de la Nouvelle Orléans. On prétend qu'on peut tirer de cette province beaucoup de salpêtre. Le chanvre y réussit à merveille. La Louisiane produit encore du sassafras, de l'esquine, de la salsepareille, du baume de Copahu ou Copalm, qui y est très-commun, du *liquidambar* résine liquide qui découle d'un arbre qui porte le même nom, c'est un baume excellent dont l'odeur est fort agréable; on le fait sécher quelquefois au soleil.

2) Les François ayant été obligés, par la dernière paix, de céder aux Anglois tout le Canada, l'île du Cap-Bréton, les îles & côtes du Golfe St. Laurent, & n'ayant conservé que la liberté de la pêche le long d'une partie des côtes de Terre-Neuve, dans le Golfe St. Laurent, à la distance de trois lieues des côtes possédées par les Anglois, & en pleine mer à la distance de 15 lieues du Cap-Breton, il est sensible que la pêche Française doit avoir considérablement perdu.

de la poudre à canon, du plomb, des lames, des chaudières, des hameçons, des briquets, des pierres à fusil, des bas, du tabac, du gros fil, de la ficelle, des fers à flèche, du savon, des aiguilles, des épingles, des draps, de petites étoffes de laine, &c.

La pêche ¹⁾ des François a beaucoup souffert de cette dernière guerre; - & les conditions de la paix ôtent à cette nation les moyens de la rétablir.

Il ne s'agit ici que de la morue, dont la pêche, après celle du hareng, est ce qu'il y a de plus important en ce genre. Dans les pays Catholiques cette denrée est d'une nécessité absolue, le peuple ne pourroit faire maigre s'il en manquoit. La morue se trouve dans la mer du Nord, sur les côtes orientales & occidentales de l'Ecosse, au Nord de l'Irlande, &c. mais particulièrement, & en grande abondance, dans l'Amérique septentrionale. Quelque grande que soit la quantité qui s'en pêche annuellement dans la mer du Nord de l'Amérique, il n'y a pas de risque que ce poisson vienne à manquer: Leuwenhoek a trouvé dans une seule morue 9344 mille œufs. Il y a trois pêches différentes; celle du grand Banc, qui se fait par les navires mêmes, & qui donne de grandes morues, qu'on sale beaucoup & qu'on sèche peu, c'est la morue verte, autrement dite morue blanche; celle en pleine mer, qui se fait proche des îles de Plaisance, de Chapeau rouge, du petit Nord, &c. par les chaloupes, chaque bâtiment en ayant une montée & dix démontées; cette pêche ne donne guère que de petites morues, appe-

lées merluches ou *Stockfish*, après avoir été un peu salées & beaucoup séchées ; enfin la pêche sédentaire, qui se fait par les habitans le long des côtes, & qu'on appelle ainsi en opposition à la pêche errante qui se fait par les vaisseaux ; tout le poisson de cette pêche est séché.

Une courte digression sur l'état de la pêche Francoise, avant & après la paix d'Utrecht, ne sera pas déplacée dans cet ouvrage.

Avant ce temps là, il partoit de France, pour la pêche du Grand-Banc, deux flottes d'environ 250 bâtimens chacune : ces navires étoient du port de 120 à 350 tonneaux : la première flotte partoit au commencement de Janvier, & la seconde au mois de Mai : les principaux lieux d'où partoient ces navires, étoient Rouen, Granville, le Havre, Honfleur, Dieppe, Saint-Malo, Nantes, la Rochelle, les Sables d'Olonne, Bourdeaux & Bayonne : ils arrivoient au bout de six semaines, & la pêche ne pouvoit qu'être bonne, puisqu'un bon pêcheur prend 400 morues par jour. Quelques-uns de ces navires n'alloient qu'en pêche, & n'étoient chargés que de sel & de vivres, d'autres alloient, partie en pêche, partie en sacq, c'est à dire en troc, parce qu'ils chargeoient des marchandises qu'ils échangeoient contre la pêche des habitans. La pêche en pleine mer étoit plus profitable que celle du grand Banc ; car bien qu'un navire de 200 tonneaux, destiné pour celle-ci, n'eût que vingt cinq hommes d'équipage, & qu'il fut de retour au bout de six mois, tandis qu'un bâtiment de même charge, faisant la pêche en pleine mer, avoit cinquante hommes d'équipage, & des vivres pour huit à neuf mois ; il falloit au premier une bien plus grande provision de sel qu'au second ; & à son retour il rapportoit beaucoup moins de poisson : un vaisseau revenant de la pêche du grand Banc n'avoit que 45 à 50 milliers de morue verte ou blanche ; & un vais-

seau de pareille charge, à son retour de la pêche en pleine mer, avoit 200 milliers de morue sèche.

A la paix d'Utrecht, les François céderent Terre-Neuve aux Anglois, qui dès les premières années tirèrent de cette pêche un profit annuel de 300 mille livres Sterling, & qui virent bientôt d'un mauvais oeil la France se dédommager de ses pertes par ses nouveaux établissemens au Cap-Breton. Les François, actifs à pousser une entreprise aussi utile, eurent dans peu jusqu'à mille vaisseaux, du port de deux cens à quatre cens tonneaux, dans les parages de cette île : & cette pêche rendit, année commune, au-delà de cinq millions de quintaux de morue salée. Il faut pourtant observer que cette quantité de morue qui arrivoit en France, ne provenoit pas uniquement de la pêche Française; les Anglois vendoient leur morue sèche à Louisbourg & tout le long des côtes du Cap-Breton.

Outre le poisson, on tire aussi parti des noues, c'est à dire des trippes, de la langue, & des rogues (ou oeufs) de la morue : les oeufs servent d'appât, surtout dans la pêche de la sardine : on tire encore de l'huile du foie de la morue, & cette huile sert dans les tanneries, comme aussi à bruler ; ce n'est pas un petit objet ; il en entre en Angleterre au-delà de mille tonneaux par an. Pour juger des profits que rend cette pêche, je vais présenter ici un état des frais & de la recette d'un navire équipé à Saint-Malo pour la pêche du petit Nord. Un vaisseau de 200 tonneaux, prêt à mettre à la voile, revient, sans compter les vivres & le sel, à 30 mille livres : il y faut 20 pêcheurs, huit habilleurs, huit décoleurs, huit caplaniers, quatre saleurs, quatre garçons, 25 à 28 matelots. On ne paye l'équipage qu'au retour de la pêche : on lui donne seulement un à compte, qui peut aller à 120 livres par tête, l'un portant l'autre ; les vivres sont évalués à 3000 livres, le sel à mille. Un navire de cette espèce a communément

§. 4.

Possessions des Anglois en Amérique.

Parmi les îles que les Anglois possèdent en Amérique, celle des Barbades a sans contredit,

vingt-deux chaloupes, tant pour la pêche, que pour les caplaniers & chaudières, & pour le soie des morues: ces chaloupes toutes équipées peuvent revenir ensemble à 3500 livres, ou environ. Les ustensiles coûtent environ 9000 livres. L'équipage a pour lui le cinquième de la pêche, ce qu'on appelle lot, & cela est payé sur le pied de 25 francs le millier pesant. Un vaisseau ainsi équipé pourra pêcher aisément 400 milliers de morues, qui vendues sur le port rendoient, en France, au commencement de ce siècle, 38000 livres. D'après ce calcul il paroît qu'à la première course il n'y a que de la perte; mais sans dire qu'on n'achète pas tous les ans un vaisseau neuf, & que les ustensiles servent plus d'une fois, on n'a point compté dans la recette le produit de l'huile, ni celui des trippes & des œufs, ni le produit des retours de la Méditerranée; les vaisseaux qui vont vendre leur poisson, chargeant à leur retour des marchandises sur lesquelles on gagne beaucoup. Si la France, bien loin de fournir à présent du poisson à l'étranger, est obligée d'en acheter, que n'a-t-elle pas perdu en perdant la sûreté & l'étendue de la pêche dans le nord de l'Amérique? La consommation des poissons secs & salés est étonnante: la Bretagne consomme 6000 quintaux de morue sèche & 1200 milliers de morue fraîche.

Les Anglois ont gagné la supériorité; cependant la pêche sédentaire de leurs Colonies nuit à la pêche errante. Aujourd'hui, indépendamment de la pêche de Terre-Neuve & du Cap-Breton, ils pêchent encore à la nouvelle Angleterre, où les habitans font un très-

la plus forte colonie, puisqu'on y compte cent-mille habitans ^{a)}. Le commerce y est aussi très-considérable ^{b)}, & occupe au-delà de 600 vaisseaux. On en tire des sucres, du rum, du

grand commerce de merluches: cela peut aller au tiers de toute la pêche que les Anglois font en Amérique. Terre - Neuve & Cap - Breton, avec la pêche en pleine mer, occupent au moins 17000 matelots; la nouvelle Angleterre & la nouvelle Ecosse en occupent au moins 1700: voilà près de vingt-mille matelots, quelle ressource pour la nation! Combien les Anglois ne tirent-ils point d'argent d'Espagne & de Portugal pour une denrée aussi nécessaire! on a compté qu'il se consommoit en Espagne 4875000 quintaux de morues: en évaluant le quintal, rendu en Espagne, à cinq piastres, ce qui est à très-bas prix puisque c'est la valeur ordinaire à bord des vaisseaux étrangers; cela seroit deux millions 437500 piastres: ajoutez à cela le hareng, le saumon, les sardines, &c. & vous jugerez du trésor de la pêche.

Le Cabliau n'est autre chose que la morue: les habitans d'Islande en pêchent beaucoup. Salé on l'appelle à Hambourg *Laberdan*, c'est de la morue verte; séché on l'appelle *Klipfisch* & *Stockfisch*, c'est de la merluche. Le *Klipfisch* diffère peu du *Stockfisch*. Le *Långor* est séché sans être salé: il y a encore quelques autres façons de préparer la morue dans le Nord de l'Europe.

a) Il n'y a point de proportion entre le nombre des Nègres & celui des Blancs.

b) Le Commerce de toutes les Colonies de l'Amérique est un objet de cinq millions de liv. st. il occupe 30000 matelots, & il lui faut 150000 Nègres. Les Anglois

tabac, de l'indigo, du rocou, du coton, de la laine, du gingembre, du *lignum vita*, des cuirs, des confitures, l'eau des barbades, liqueur faite de l'écorce de citrons, des bois pour la teinture & la marquetterie.

Saint Christophle, une des Antilles comme la précédente, a des salines & une souffrière, du tabac, de l'indigo, des sucres, &c. Les autres Antilles comme Barboude, Anguille, Antigoa, Mont-Sera, Nieves, Rodonda, ainsi que la Grenade & les Grenadines, cédées par la France dans cette dernière paix, ont à peu près les mêmes marchandises. La Jamaïque est, après l'île des Barbades, la plus importante

ont trouvé le véritable secret d'assurer leur empire en Amérique. Cromvel, guidé par Thomas Gaige, Dominicain, qui après avoir quitté plusieurs bénéfices dans le Mexique, vint changer de religion en Europe, avoit formé le projet d'envahir les îles de Cuba & de Saint-Domingue, & de se frayer par-là une entrée dans la mer du Mexique, pour pouvoir faire la conquête de ces riches contrées: ce projet manqua, les vents furent toujours contraires à la Flotte angloise, qui allarma l'Europe. Si jamais ce projet s'exécute, les Anglois sauront tirer plus de parti que les Espagnols des richesses du Potosi & du Pérou. Les Anglois ont aujourd'hui en Amérique plus de navires, & de navires qu'ils y ont fait construire, que toutes les autres nations ensemble.

c) Le sucre fait le grand revenu de la Jamaïque. Toutes les îles à sucre de l'Angleterre en rapportant

te des colonies Angloises. Les Anglois y construisent des vaisseaux, ainsi qu'à St. André, petite île située près de là, & qui a les plus beaux cedres & les meilleurs bois de construction qu'il y ait en Amérique. La Jamaïque fournit *) des sucres, du tabac, du cacao, du gingembre, de l'indigo, du coton, du poivre long, de la casse, des tamarins, de la vanille, du guacum, de la salsepareille, du bois de teinture & de marquetterie, des écailles de tortue, des cuirs, du suif. Les Anglois de la Jamaïque font la traite des Negres avec le Pérou, & un commerce de contrebande fort considérable avec Carthagene & Porto-bello †). On fait

environ un million de quintaux, dont la Jamaïque en fournit 400 mille à l'Angleterre, & quelques milliers à l'étranger: on évalue l'exportation du sucre, du coton, du café, du bois de mahony, &c. à 940 mille livres Sterl. cela fait la charge de 450 vaisseaux. Cette île a plus de 12 mille esclaves.

a) Les Espagnols prennent toutes les précautions imaginables pour empêcher la contrebande: ils ne font quartier à personne. Les Anglois arrivent ordinairement de nuit, & dans des lieux détournés, pour éviter les Armadillas. Ce commerce interloppe fait passer beaucoup de piastres à la Jamaïque, & de là en Angleterre. Les Espagnols, jaloux du commerce des Jamaïcains, ont prétendu que celui qu'ils font avec les Indiens de la Riviere de Daria, de la Baye de Honduras, & de la côte de la Rencheria, étoit un commerce de contrebande. Le Ministère Anglois vient de défen-

dans cette île jusqu'à cent-mille boisseaux de sel, & on en pourroit faire d'avantage. On tire aussi de là du salpêtre.

Les îles Bermudes fournissent de la soie, du tabac, de la cochenille, des oranges, des écailles de tortue, de l'ambre gris, &c.

Terre-Neuve est une île stérile, mais que la pêche rend importante : le grand Banc en est à 40 lieues. Les Anglois ont permis aux François la pêche sur une petite partie des côtes de Terre-Neuve.

Le Cap-Breton est une île, dont le principal lieu est Louisbourg. Le sol en est peu fertile. On tire de là une quantité de charbon de terre, qui est d'un très-grand débit, & qui sert aux raffineries de sucre ; on y trouve aussi du marbre, du bois, &c. le havre de Ste. Anne est excellent. Les François viennent de céder cette île aux Anglois, qui trouvent à

dre récemment aux colonies Angloises d'entretenir un commerce direct avec les Espagnols : ceux de la Jamaïque ont beaucoup remué pour faire lever cette défense, mais inutilement.

e) La Caroline exporte au moins 60 mille barils de riz, qui lui rendent 90 à 100 mille livres Sterling. Les Anglois se flattent de tirer de grands avantages des vignes qu'ils ont sur les côtes qui s'élèvent le long de la mer. Ils ont essayé d'y faire des plantations de thé & il paroît qu'elles réussissent.

f) En général les Anglois trouvent dans leurs colonies septentrionales de l'Amérique tout ce qui est né-

Louisbourg une retraite assurée pour leurs vaisseaux, qu'ils peuvent encore y radoubier à meilleur prix que par-tout ailleurs. Les Anglois envoient à ces colonies à peu près les mêmes marchandises que les François envoient aux leurs.

Les possessions Angloises dans le continent sont très-considérables: ils possèdent aujourd'hui presque toute l'Amérique Septentrionale.

La Caroline est un pays extrêmement fertile: tout ce qu'on y a transplanté d'Europe y a réussi. En 1663 Charles II. donna cette province à huit Seigneurs, qui la possédèrent jusqu'en 1728, où sept d'entre eux vendirent leur part pour 17500 livres Sterling. Le Lord Carteret fut le seul qui garda ce qu'il possédoit. Cette province produit beaucoup de riz, dont on fait du pain & une boisson *). On y cultive la vigne & le mûrier: le bétail y prospère: on exporte beaucoup de poix '), de gou-

cessaire pour la construction & l'entretien des vaisseaux, poix, goudron, brai, matures, vergues, bois, fer, & chanvre. L'Angleterre y encouragea les fabriques, les entreprises pour ces différens objets, mais auparavant bientôt après ces encouragemens, qui ont été renouvelés par un acte du Parlement de 1751. Les seules villes de Boston & de Philadelphie ont à elles plus de deux-mille bâtimens de mer: les colonies du Nord en général en ont plus actuellement que Londres n'en avoit au commencement du siècle passé: aussi sont-elles dans une concurrence très-nuisible à l'Angleterre; elles transportent en Europe, & en particulier en Por-

dron ⁴⁾), de térébenthine, & surtout quantité de peaux, de fourrures & d'indigo ⁵⁾). On y fait de la colle de poisson avec le Requin.

La Géorgie produit toutes sortes de fruits: le riz, le bois de charpente, la cire, la potasse, le goudron font un objet considérable de commerce. On y a trouvé des carrières de marbre, & de la terre propre à faire de la porcelaine. On y fait des cordes de l'écorce d'un

tugal, du riz, du blé, de la merue. Nous voyons aujourd'hui combien peu ces Anglois transplantés dans un autre hémisphère sont éloignés d'une indépendance, qui privera l'Angleterre de tout le fruit de ses conquêtes & de ses possessions en Amérique. Ces Colonies ont 28910 Mariniers, leur exportation annuelle est estimée à 3370900 liv. st., & leur importation à 3924606. Il est fâcheux que Halifax, qui est un port fort propre pour y faire hiverner les vaisseaux, soit si fort exposé aux incursions des sauvages.

g) En 1756 il arriva en Angleterre 800 barils de goudron provenant de la Caroline.

4) La Caroline cultive trois espèces d'indigo: elle en exporta 200 mille livres pesant en 1754.

i) Le tabac du Maryland est appelé *Oronoko*; il n'est pas aussi bon que celui de la Virginie, cependant il est fort estimé: l'exportation en monte à 400 mille quintaux, & occupe 200 bâtimens. Ce que la Virginie & le Maryland exportent peut aller à 100 mille bouqueaux, dont l'Angleterre retient la moitié pour elle. Les Anglois brûlent leurs tabacs lorsqu'ils craignent que la quantité n'en fasse baisser le prix. En France les fermiers généraux qui ont obtenu, qu'il seroit défendu, dans tout le royaume, de planter du tabac, achètent des

arbre. En 1731 Urlsperg y conduisit une quantité de Salzbourgeois exilés pour cause de religion. Ces gens laborieux font espérer qu'ils formeront, avec le temps, une bien bonne colonie : ils cultivent les muriers avec succès, & recueillirent, en 1748, quatre cens trente sept livres de soie.

Le Maryland a de grandes plantations de tabac, qui est estimé ⁽¹⁾. On l'a planté dans les

Anglois la plus grande partie de celui qu'ils font passer en Europe ; ils demanderent cependant cette défense sous prétexte de favoriser les plantations des Colonies Françaises. Voila un grand abus pour un pays qui en consomme annuellement au-delà de vingt-quatre millions de livres. Ce que les Anglois gagnent dans ce commerce est très-considérable ; ils vendent leur tabac aux fermiers généraux à raison de quatre sols la livre, & il ne leur revient qu'à un sol : en voici la preuve. Un Negre, qui n'est pas détourné de son travail, peut faire trois-mille livres de tabac par an : or les vivres qu'on lui fournit peuvent valoir à peu près 40 livres de France, l'achat du Negre a coûté 800 livres : la durée de sa vie au fort du travail est de huit ans. D'où il paroît que trois-mille livres de tabac reviennent à 140 livres, & la livre à un sol. Cette ferme coûte à la nation Française au-delà de 200 millions de livres, que les Anglois ont gagnés, sans compter la perte qu'elle a faite en renonçant à la culture du tabac. La ferme fut établie en 1720, on détruisit peu après les plantations, & on défendit, sous peine des galères, de cultiver le tabac dans le royaume. Le tabac revient aux fermiers six sols la livre, rendu en France ; il faut compter un sou par livre pour frais de fabrication & de régie, & ils le vendent l'un portant l'autre à 40 sols.

forêts, que les Anglois ont beaucoup éclaircies. On compte dans cette Colonie 80 mille Anglois. Les forges promettent beaucoup ⁴⁾).

La Virginie est fort peuplée, on y compte 500 mille ames, y compris les François réfugiés & les Nègres. Son tabac, estimé le meilleur que l'Europe connoisse, est d'un grand produit; l'exportation de cette marchandise occupe 400 vaisseaux & quatre mille matelots: on en exporte au moins 60 mille barils de 800 livres chacun. On tire encore de cette province des grains, des légumes, du coton, du gingembre, de l'indigo, des fourrures, &c.

La Nouvelle-Yorck, autrefois la Nouvelle Hollande, fournit des peaux d'élangs, de daims, d'ours & de castor ¹⁾), &c. du tabac, des grains, des bois ²⁾), du poisson sec, &c. Les manufactures de laine y réussissent ³⁾). Il y a beaucoup de Juifs dans cette colonie: on leur y permet d'avoir une patrie, & d'y jouir

k) Il y a dans l'Amérique septentrionale plusieurs fourneaux & plusieurs forges: les principaux établissemens sont dans le Maryland sur les bords du fleuve Principio, sur le fleuve Huitleer, sur les fleuves Skülkell & Delavare.

l) C'est à Oswego que les Sauvages viennent porter leurs peaux: i's les troquent contre du Rum, ou eau de vie de sucre, que les Anglois tirent de la Jamaïque & des Barbades.

de tous les droits de citoyens. L'Europe peut prendre des leçons en Amérique.

La Nouvelle-Angleterre fournit aux Anglois d'excellent bois, de la poix, du goudron, du fer, des grains, des légumes, du lin, du chanvre, du tabac, des fruits, des peaux, du poisson sec, &c. *). Boston est la ville principale, & c'est aussi de toutes les villes du continent de l'Amérique septentrionale celle qui fait le plus grand commerce. Son port pourroit contenir tous les vaisseaux de l'Angleterre: cinq cents vaisseaux peuvent y ancrer. On y a cinq imprimeries. L'importation des marchandises Angloises dans la Nouvelle Angleterre, qui avoit été portée jusqu'à la valeur de 550 mille liv. sterl. est réduite à 395 mille: son exportation actuelle monte à 370500 l. st.

La Pensilvanie doit à Guillaume Pen l'état florissant où elle se trouve. Charles II. lui donna cette province en 1680. Elle produit beaucoup de légumes, du chanvre, du lin; elle

*) Il y a une chose à remarquer, c'est que ces bois de l'Amérique ne durent pas.

*) On en peut juger par l'envoi de 500 balles de laine que fit la Nouvelle Angleterre en 1765, & qui étoient destinées pour la Nouvelle Yorck.

*) Les Anglois de la Nouvelle-Angleterre fournissent de poulon les colonies Angloises du continent & des îles: & ils en envoient 60 à 80 chargemens tant en Espagne, qu'en Portugal & en Italie.

a beaucoup de bois & de cuirs, du poisson, du fer ^p). On y compte 200 mille habitans, & 2000 maisons à Philadelphie.

L'Acadie, ou la Nouvelle Ecosse, a aussi une quantité de bois de charpente, des salines, des légumes, du gros & du petit bétail, des fourrures, du poisson, &c.

Le Canada François ^q), cédé à l'Angleterre par la paix de 1763, est une vaste province : autrefois on entendoit par là le Canada propre, la Nouvelle France, & la Louisiane. Le Canada fournit abondamment des légumes, des grains, du bois de charpente, des planches, des fourrures, particulièrement des peaux de castor. Montréal est le lieu du plus grand commerce : Québec, les trois Rivières, Tadoussac, Richelieu, & Chambli sont les principaux lieux où les Sauvages vien-

p) Quelques autres colonies Angloises de l'Amérique fournissent du fer : la Pensilvanie en a exporté quelques années avant la dernière guerre, pour 60 mille livres Sterling.

q) On accuse les Ecclésiastiques Catholiques de soulever les sauvages contre les Anglois. On voudroit que le Canada françois fut mieux cultivé.

r) Suivant un état, qui a paru en Angleterre, le Canada a rendu aux Anglois, dans le courant de 1761, sans compter la pêche, & malgré les troubles de la guerre, la somme de 81913 livres Sterling. On trouve dans le Canada l'Erable, qui donne une liqueur dont on fait du sucre : il faut deux cents pintes de liqueur

ment porter leurs fourrures. La perte que les François ont faite est irréparable).

La Baye de Hudson donne des pelleteries, de la colle de poisson, du poisson sec, &c. ce commerce rapporte beaucoup).

La Floride Espagnole, que les Espagnols viennent de céder aux Anglois, a le fort St. Augustin & la baye de Pensacola. Cepays est aussi fertile que toutes les autres provinces, que nous venons de nommer. Entre les mains des Espagnols il a manqué de culture: il produit de très-bon riz & de l'indigo. On pourra juger, par un fait, de l'étendue & de l'importance des possessions Angloises en Amérique. Au mois d'Octobre 1763, la seule ville de Londres) fit sortir de son port pour 200 mille liv. sterl. de marchandises, tirées des manufactures & fabriques du royaume, & destinées pour

pour dix livres de sucre. On prétend qu'on y en fait 120 à 150 quintaux par an. On y fait aussi une liqueur très-faine avec les branches de l'Epinette blanche. La Gualterie y tient lieu de thé, & elle convient beaucoup à l'estomac.

s) On trouve les pelleteries contre de mauvais draps, & la compagnie qui fait ce commerce, gagne là-dessus mille pour cent. On prétend que la pêche de la baleine, & l'exploitation des mines de cuivre pourroient y rendre de bien plus grands profits. On dit aussi qu'il seroit fort utile de faire des établissemens au détroit de David, & de la baye de Hudson.

d) C'est à Bristol que se font la plupart des navires

l'Amérique. Notez qu'il ne s'agit ici que de ce qui a été déclaré à la douane.

§. 5.

Des Possessions des Hollandois en Amérique.

Les Hollandois ont quatre colonies en Terre-Ferme, celle de Surinam, la plus importante, celle des Berbices, de Temeran, & d'Essequibo. Elles fournissent les mêmes marchandises, savoir beaucoup de sucre *), de café, & de tabac, une assez grande quantité de cacao, de gingembre, de coton & quelque peu d'Indigo. Le Quassi *) mériterait d'être connu d'avantage.

Parmi les îles il y a St. Eustache & Saba, dont le tabac est fort bon; St. Martin, dont la moitié est aux François & qui a de bonnes sa-

gemens pour l'Amérique. Un vaisseau peut se trouver quatre mois en chemin pour faire l'allée & le retour. Ces voyages se font avec si peu de risque, que la prime d'assurance n'est qu'à deux pour cent.

u) Le sucre des plantations de Surinam est estimé: il est de dix pour cent meilleur & plus cher, que celui des Barbades; mais le café n'en est guère recherché. On prétend que ce furent les Hollandois qui portèrent les premiers le café en Amérique, dans le dessein de l'y cultiver, ce qu'ils firent d'abord à Surinam.

v) Le Quassi est un bois fort commun dans le Surinam: un Nègre, nommé Quassi, qui en indiqua le premier les propriétés, lui a donné son nom. On s'en sert, avec succès, dans les fièvres malignes; il n'a point d'odeur, mais un goût fort amer.

lînes; Bonaire & Aruba, d'où l'on tire beaucoup de maïs; & de la chair de chevres salée; enfin Curaçao la plus importante des îles Hollandoises, & pour ainsi dire la seule qui le soit; son commerce interloppe avec les Espagnols est d'un profit immense; aussi les Hollandois ont-ils grand soin d'y avoir leurs magasins remplis de ces marchandises d'Europe que les Espagnols recherchent avec le plus d'empressement, & qu'ils y trouvent au meilleur prix possible.

§. 6.

Des Possessions des Danois en Amérique.

Les Danois ont l'île St. Thomas *), celle de Ste Croix, & celles de St. Jean & de Krabbe, toutes deux fort petites. Ces îles donnent du sucre, & de l'indigo, & font un commerce de

x) Les Danois s'établirent à saint Thomas en 1672: cette île a un port où 50 vaisseaux peuvent être à l'abri de la tempête. L'île de Saint-Jean n'a commencé à être cultivée qu'en 1719. L'île de Krabbe est déserte; les Espagnols ne veulent pas y souffrir de colonie, ils en chassèrent les Anglois à deux reprises, & cela à cause du voisinage de Porto-ricco. L'île de Sainte-Croix a été achetée des François en 1733 pour la somme de 164 mille écus Danois. Quoiqu'elle manque d'eau douce, & que l'air y soit mal sain, on en a tiré de grands profits, surtout par le commerce du bois de Mahoni: elle est divisée en 350 plantations de 150 acres chacune; l'acre évalué à 40 mille piés quarrés. Chaque propriétaire peut employer 80 acres à la culture du sucre, ce qui rend année commune 12½

contrebande fort lucratif. Les Hambourgeois y ont un comptoir. Les Danois vendent beaucoup de Negres aux Esgagnols. On compte que les plantations de sucre des îles Danoises occupent 15000 Negres, & l'on en compte pour chacune 100 à 120 ').

taux de sucre brut. L'île a encore beaucoup de déserts & de terres en friche, malgré cela elle est estimée valoir les cinq septiemes de toutes les possessions danoises en Amérique. Comme les habitans ont la permission d'exploiter leurs forêts pour aggrandir leurs plantations, les Hollandois de St. Eustache & les Anglois de St. Christophe, de Nevis, de St. Martin, &c. y viennent acheter leur bois de chauffage & de charpente. En 1766 l'île de Ste Croix a expédié 35 vaisseaux dont la charge étoit principalement en sucres: 28 de ces vaisseaux étoient pour Copenhague, cinq pour la Hollande, un pour la Norvege, & un pour Flensbourg. Les Danois ont eu l'adresse d'attirer dans cette île un planteur Anglois, qui leur a rendu de grands services.

y) Tout ce qui est envoyé aux îles ne paye point de droit de sortie, si ce sont denrées ou marchandises du Dannemarc, ou denrées & marchandises étrangères tirées de la premiere main & venues sur vaisseaux Danois: toutes celles qui ont été apportées sur des vaisseaux étrangers payent 4 pour cent. Les marchandises étrangères payent aux îles cinq pour cent de droit d'entrée: & celles de retour payent en Dannemarc, outre 20 écus d'ancre, deux & demi pour cent de droit, si elles se consomment dans le pays.

Fin du second volume.

INTRODUCTION
GÉNÉRALE
à l'étude de la
POLITIQUE,
des Finances & du Commerce.

Tome III.



**INTRODUCTION
GÉNÉRALE**
à l'étude de la
POLITIQUE,
des Finances & du Commerce,

PAR
M. DE BEAUSOBRE
CONSEILLER PRIVÉ DU ROI, MEMBRE DE
L'ACADEMIE ROYALE DES SCIENCES
DE PRUSSE, &c.

Tome III.



NOUVELLE EDITION.

A BERLIN,
CHEZ CHRETIEN FREDERIC VOSS.
1771.

1891

1892

1893

1894

1895

1896

1897

1898

1899

1900

1901

1902

1903

1904

1905

1906

1907

1908

1909

1910

1911

1912

1913

1914

1915



§. LVI.

*Des différentes manieres de diviser
un pays.*

Quand on connoît une fois l'étendue d'un pays, sa position, & ses productions, pour juger de tous ses avantages particuliers, il faut entrer dans de plus grands détails. Il s'agit de l'anatomiser, si j'ose ainsi parler; on commence d'abord par examiner en combien de parties il est divisé: cette division est relative à différens objets. Un financier, par exemple, & un guerrier ont des vues différentes: mais le plus grand détail est ce qu'ils cherchent tous les deux. La division géographique est ou naturelle ou arbitraire: la premiere se fonde ordinairement sur la situation des montagnes, des fleuves, des

bois; la seconde est abandonnée au caprice, & n'a souvent aucun fondement. La division politique est relative au Gouvernement; les Souverains, en établissant des Gouverneurs ou des Vice-Rois sur quelques provinces, ou sur une province seulement, divisent par là même leur état en différens gouvernemens. La division judiciaire se fonde sur l'étendue des Jurisdictions: c'est ainsi que la France est divisée en douze Parlemens, & la Prusse en neuf Colleges de Justice. La division financière est relative aux impositions, à la levée des deniers publics; c'est ainsi que la France est divisée en trente-deux Généralités, & la Prusse en deux Chambres de domaines & de guerre. La division ecclésiastique est mesurée par l'étendue de la juridiction des Prelats & de leurs représentans; tels sont chez les Catholiques les districts qu'on appelle Archevêchés, Evêchés, Archi-Diaconats, Diaconats, &c. & chez les Protestants, les Consistoires, Intendances générales, Inspections, Prévotés, ou même aussi Archevêchés & Evêchés, dans les endroits où l'ancienne hierarchie a été conservée.

§: LVII.

Des campagnes & des villes.

Les manufactures & les fabriques, le com-

merce, les beaux-arts & les sciences doivent être l'occupation des habitans des villes : l'agriculture celle des habitans des campagnes. Nous voyons cependant, surtout en Allemagne, que les habitans d'une quantité de petites villes cultivent la terre & entretiennent des troupeaux, tandis qu'un grand nombre de villages renferment des ateliers d'artisans, & des établissemens de manufactures. C'est un abus dangereux, que celui de placer toutes les grandes manufactures & toutes les grandes fabriques dans les capitales. On ne devrait laisser aux grandes villes que les manufactures & les fabriques de luxe, donner aux petites villes toutes celles de nécessité, & borner au besoin les especes & le nombre de métiers qui se trouvent à la campagne. Les villes ont leurs droits, leurs coutumes, leurs privilèges, leurs magistrats, leurs juridictions, &c. Le droit des marchés est dans quelques pays commun aux villes, aux bourgs, & aux villages : dans d'autres il n'y a que les villes & les bourgs qui l'ayent. Autrefois les villes étoient la plupart environnées de murailles, de tours, de fossés, de remparts : aujourd'hui la plus grande partie sont des places ouvertes. Une ville d'entrepôt est une ville où il arrive des marchandises pour y être déchargées, mais

non pour y être vendues. Une ville franche est celle qui est exempte de tout impôt, ou qui ne paye point de droits d'entrée & de sortie : ville de loi est en terme de manufactures une ville où il y a maîtrise.

Une ville est grande ou relativement à l'étendue qu'elle renferme, ou relativement au nombre de ses habitans *). On peut dire d'une même ville qu'elle est grande, & qu'elle est

a) Mr. Hase, professeur à Wittenberg, a mis le premier de ces moyens en usage, pour comparer les villes anciennes aux villes modernes, dans son savant ouvrage, intitulé *Descriptio regni Davidici & Salomonici*. Le second de ces deux moyens, le nombre des habitans & des maisons, sert à terminer le différent entre Londres & Paris : à ce dernier égard Londres est plus grand, quoique Paris renferme une plus grande étendue de terrain. On compte à Londres 120 mille maisons habitées : parmi lesquelles il y a 13 Hopitaux & plus de 100 maisons de charité.

b) Les grandes villes perdent plus de monde, proportion gardée avec le nombre de leurs habitans, que les petites : elles tirent à elles, & concentrent, dans leur sein, toutes les richesses de l'Etat : richesses qui ne circulent alors que dans un espace fort étroit ; elles dépeuplent les provinces, favorisent l'oisiveté, découragent l'agriculture & les arts dans les provinces éloignées de la capitale, parce que la rareté des especes y tient tout à bas prix. L'Angleterre se plaint aujourd'hui de la misère qui règne dans les provinces : comment en effet payer les impôts sur le pié de la capitale ?

petite: d'assez grandes villes sont très petites en comparaison de ces villes immenses qui, comme Paris & Londres, deviennent à charge à l'Etat ^{b)}. La beauté ^{c)} d'une ville consiste dans ses rues, dans ses maisons, dans ses places, & dans ses dehors. On demande que les rues soient larges, droites, bien pavées, bien nettoyées, & éclairées pendant la nuit; que les maisons soient grandes, commodes, d'un

La table que voici, en indiquant le nombre des habitans de quelques-unes des principales villes de l'Europe, pourra être de quelque utilité, si on la compare à l'étendue du pays, au commerce, &c.

Amsterdam	-	212000	Leipzig	-	-	36400
Augsbourg	-	36400	Lisbonne	-	-	160000
Berlin	-	130000	Londres	-	-	530350
Breslau	-	90000	Madrid	-	-	80000
Braunsvik	-	25200	Milan	-	-	123000
Constantinople	-	513000	Munich	-	-	25400
Copenhague	-	77560	Naples	-	-	272050
Danzig	-	47600	Nuremberg	-	-	40000
Dresde	-	60200	Paris	-	-	589000
Francf. sur le Mayn	-	33600	Rome	-	-	150000
Hambourg	-	56000	Stockholm	-	-	79520
Hannovre	-	12800	Strasbourg	-	-	45920
la Haye	-	36400	Stutgard	-	-	16800
Kœnigsberg	-	56000	Venise	-	-	131684
Leyde	-	50500	Vienne	-	-	125000

c) Il n'y a pas beaucoup de belles villes en Europe. La solidité & la beauté des bâtimens publics sont plus communes que la solidité, la beauté, la commodité, &

bon gout d'architecture, bien alignées, & bien placées relativement les unes aux autres: on demande que les places soient d'une figure régulière, ornées de quelque beau morceau d'architecture, placées au milieu de la ville, ou bien au tour du centre, mais non à l'extrémité, à moins que ce ne soit vers les portes; enfin on demande que les dehors soient rians, & propres à servir aux plaisirs des habitans.

C'est un problème difficile à résoudre que celui de déterminer la proportion qu'il doit y avoir entre le nombre des villes ⁴⁾, & l'étendue des campagnes. On juge du prix des campagnes par l'étendue des terres labourables & des prairies, par la fertilité du sol ⁵⁾, par le plus ou le moins de commodité pour le transport des denrées, par la quantité & la nature des bois, par les contributions à payer, & par la valeur générale des denrées de première nécessité. Le trop bas prix des grains décourage le cultivateur, qui se borne à ses besoins, & ne défriche plus un terrain qui paye mal ses

l'alignement des maisons. En Angleterre ce ne fut que sous Jaques I, que le Comte Arondel introduisit l'usage des maisons bâties de briques: jusqu' alors il n'y en avoit que de bois, & dans le reste de l'Europe c'étoit à peu près la même chose.

d) C'est en France & en Allemagne que, proportion gardée avec l'étendue du terrain, il y a le plus

peines: le trop haut prix des grains renchérit la main d'œuvre, & diminuant le débit des marchandises détruit les manufactures & les fabriques. De trop grands troupeaux rendent les grains trop chers: mais aussi de trop petits font manquer les terres de fumier; & le cultivateur, qui veut alors se dédommager de la petite quantité du rapport de ses champs par le nombre des champs qu'il ensemence, double à sa perte le travail. Une juste proportion à tous ces différens égards est le but que doit se proposer, dans ses recherches, tout homme appelé au maniement des affaires: mais où sont les citoyens tout à la fois instruits & laborieux.

§. LVIII.

Comment on peut déterminer le nombre des habitans d'un pays.

Le plus sûr moyen, pour parvenir à connoître le véritable nombre des habitans d'un

grand nombre de villes & de bourgs: les pays du Nord en ont le moins. On compte en Allemagne deux-mille villes, un peu plus de deux-mille bourgs, & 80 mille villages, sans les métairies, les châteaux, les couvents, &c.

e) D'abondantes récoltes ne sont pas les suites nécessaires de la fertilité du sol. La paresse est la pre-

pays ce feroit fans doute d'en faire un dénombrement bien exact. Mais comme cela ne s'est fait que rarement, & dans bien peu de pays ¹⁾, quoiqu'il fût fort utile de le faire tous les ans, il est nécessaire d'avoir recours à quelque autre moyen ²⁾. Lorsqu'on fait le nombre des foyers, ou, ce qui revient au même, celui des familles, il n'y a qu'à multiplier ce nombre au moins par quatre, & au plus par fix, pour avoir celui des habitans ³⁾. Un autre moyen

miere ennemie de la fertilité. De même la disette n'est pas toujours le fléau des pays, où le sol ingrat semble ne vouloir rien produire : il n'y a point de sol qui ne puisse être employé : on peut tout avec le temps & la patience. On feroit un volume sur les préjugés des cultivateurs.

f) Il est important au Gouvernement de savoir si le nombre des habitans augmente ou diminue. S'il y a des obstacles à la population, qu'il est aisé d'écarter, il y en a auxquels il est très-difficile de remédier : ce sont des vices cachés qui tiennent à la constitution de l'Etat. A la fin du XVII^{eme} Siècle, & dans le courant de 1733 on fit en France un dénombrement des habitans du pays. Dans les états du Roi de Prusse & du Duc de Wurtemberg on en fait un tous les ans. On l'a fait en Espagne depuis 1710 jusqu'en 1723, & en 1756 dans les états d'Hanovre.

g) Si l'on favoit au juste le nombre des habitans quelconques d'une ville de moyenne grandeur & qu'on connût avec cela le nombre des artisans : on pourroit, en apprenant combien il y a d'artisans d'une espece quelconque dans une ville donnée, détermi-

est de chercher à découvrir, par une expérience de plusieurs années, le rapport exact du nombre des morts à celui des vivans: on a observé que dans les villes fort grandes, fort peuplées & fort riches, il meurt plus de personnes, proportion gardée, que dans les villes médiocres & moins peuplées, & dans celles-ci plus qu'à la campagne. On a trouvé que dans les grandes villes de 24 personnes, quelquefois de 28, il en meurt une tous les ans¹⁾; que

mer assez juste le nombre de ses habitans. C'est par exemple par cette comparaison que j'ai cru pouvoir m'assurer que Paris est beaucoup moins peuplé qu'on ne le pense. On compte dans toute la banlieue 800 maîtres boulangers, & quatre-mille moulins, dont trois-mille à eau; or certainement cela est trop peu pour une ville où l'on veut supposer un million, ou du moins 800 mille habitans.

h) C'est de cette manière qu'Ustariz détermine le nombre des habitans de l'Espagne.

i) Ces listes des naissances, des mariages, des enterremens sont d'une très-grande utilité. Il seroit à souhaiter qu'on en fit partout & qu'on les rendît publiques. Ce sont les faits les plus simples qu'il faut qu'un œil observateur sache remarquer, & un esprit judicieux fait en tirer des conséquences utiles. Mais il faut que ces listes soient exactes: si l'on calcule, par exemple, la *population* de Londres sur le nombre des enfans qui y naissent tous les ans, il faut savoir que l'on n'enregistre point, dans les paroisses, les enfans des Juifs, des Non-conformistes, des Catholiques, des étrangers, & des

dans les petites il en meurt une de 30 ou de 32, & dans les campagnes une de 40 ou de 42. En réduisant ces différentes proportions à une proportion moyenne, on aura, pour quelques pays, un sur 32 à 33, & pour d'autres un sur 37, c'est à dire que le nombre des habitans est pour le moins 33 & pour le plus 37 fois plus grand que celui des personnes qui meurent dans le courant d'une année. Si l'on connoît donc le nombre des morts ^{k)}, il n'y a plus qu'à le multiplier par le nombre des vivans, qu'un mort suppose, pour fixer le nombre des habitans. Ordinairement le nombre de ceux qui naissent dans

pauvres hors d'état de payer l'enregistrement. Si l'on calcule la *population* de Paris sur le nombre des morts, il faut savoir que la plus grande partie des enfans sont nourris hors de Paris, & meurent par conséquent hors de cette ville; or parmi les morts ce sont les enfans qui font le plus grand nombre.

k) Il faut au moins prendre six années pour en tirer un terme moyen, qu'on puisse regarder, sans risque de se tromper, comme un point fixe d'après lequel on fait les calculs.

l) Dans les états du Roi de Prusse il est né, depuis 1750 jusqu'en 1756, année commune, 41000 personnes de plus qu'il n'en est mort. Communément la proportion entre le nombre des naissances & des morts est de 10 à 12 ou 13: c'est à dire qu'il naît 12 à 13 personnes pour dix qu'il en meurt. Plusieurs auteurs ont soutenu que cet accroissement étoit nécessaire pour conser-

le courant d'une année, l'emporte sur le nombre de ceux qui meurent dans le même espace de temps: de sorte qu'en temps de paix, & lorsqu'il n'y a point de maladies épidémiques, le nombre des habitans doit augmenter ¹). On a trouvé encore qu'il naïsoit plus de garçons que de filles, & cela dans la proportion de 20 à 21. En général, la population est en raison du terrain cultivé, & dans les terriens cultivés elle est en raison de la quantité d'hommes nécessaires à la culture: c'est pour cela qu'un pays de vignes & de tabac ^m) est plus peuplé qu'un pays de chanvre, & celui ci plus qu'un pays de bled.

ver le même nombre d'hommes, & parer à ce qu'emportent les maladies épidémiques, la peste, & la guerre.

^m) Il paroît encore par là combien la France a eu tort de détruire indistinctement les plantations de tabac, & d'aller acheter ses tabacs des Anglois. Il faut pourtant remarquer que quantité d'abus peuvent rendre cette règle fautive, & que dans certains cas elle souffre exception: l'industrie peut suppléer à la culture, c'est ainsi qu'en Hollande la population excède la proportion indiquée, parce que le commerce & l'industrie servent à pourvoir ces provinces des besoins de première nécessité: mais si le commerce s'affoiblit, si l'industrie n'est plus d'un produit aussi étendu, la population diminuera, & se rapprochera de la proportion indiquée. Pour porter donc la population dans un pays quelconque aussi loin qu'il est possible, & pouvoir espérer avec cela de la conserver sur le même pié, il faut écarter les obstacles dont je vais faire mention.

§. LIX.

Des moyens de favoriser la population.

La force d'un état dépend du nombre & de l'industrie de ses habitans *) : c'est donc à favoriser la population & l'industrie que tend la politique la plus éclairée ; & comme la mesure de

*) Supposons que chaque habitant, riche ou pauvre, paye annuellement à l'Etat trois à quatre écus, & nous aurons un revenu immense à la disposition du Gouvernement : dans un pays où les manufactures & les fabriques fleurissent les habitans contribuent beaucoup plus au trésor public. On a estimé la dépense annuelle d'un citoyen, l'un portant l'autre, en Angleterre à 7 liv. st. en France à 100 liv., en Allemagne à 30 ou au plus à 37 écus. La circulation des especes sera donc considérablement augmentée par l'augmentation du nombre des citoyens. Plus il y a de citoyens, plus il est aisé à l'Etat de se soutenir contre la rivalité de ses voisins, & l'on sait que les troupes mercenaires ne dedommagent pas un état de la perte d'une armée composée de citoyens.

o) Il est bien clair que la population s'accroîtra à raison de la culture des terres, mais avec cette restriction que cette culture ne doit pas nuire à des besoins essentiels. Si l'on changeoit les forêts en champs, on nuirait plutôt à la population qu'on ne la favoriseroit. Les pays du Nord surtout ont besoin de bois, la tourbe & les charbons de terre y suppléent, mais non pas en tout ni partout. Une question qui mérite d'être examinée, c'est de savoir quelle est dans un pays quelcon-

la population est subordonnée à celle de la subsistance, c'est à une sage Police à commencer par mettre tout en œuvre pour procurer une abondance de denrées *). Les moyens qui favorisent la population peuvent se réduire à ceux ci †)

1. encourager & faciliter les mariages †); cela est d'autant plus nécessaire qu'on a remarqué qu'à peine la cinquantième partie des hommes se

que, entre les champs & les forêts, la proportion la plus favorable à la population.

p) Il est inutile, je pense, de mettre ici au nombre de ces moyens le soin d'empêcher les émigrations : il est étonnant que l'Allemagne ait souffert, que l'Angleterre lui enlevât tant de sujets pour peupler les colonies de l'Amérique. Un témoin oculaire atteste qu'il a vu arriver en Pensilvanie, dans l'espace de quatre années jusque à 24 mille colons. Si on ajoute à ce nombre celui des hommes péris dans le voyage, on jugera combien les puissances maritimes ont dépeuplé l'Europe pour peupler leurs colonies. C'est surtout aux dépens de l'Allemagne que cela s'est fait. On fait que des marchands, assez peu hommes pour se résoudre à faire un commerce d'hommes, suppriment les lettres que ces nouveaux colons envoient en Europe, & y en substituent souvent d'autres.

q) La Hollande est, relativement à son étendue & à la nature de son sol, plus peuplée qu'aucun autre pays de l'Europe. On trouve en Angleterre un plus grand nombre de garçons de l'âge de 40 ans, qu'on n'en trouve de l'âge de 25 dans toute la Hollande. Il y a, en différens pays, quantité d'abus qui nuisent à la population en empêchant les mariages: de ce nombre

marient') : 2. gêner les mariages disproportionnés') : 3. prendre toutes les précautions imaginables pour remédier aux dangers des enfantemens pénibles, & des maladies auxquelles les enfans sont sujets') : 4. veiller à ce que les nourrices soient saines, attentives, & soumises à des loix, que l'intérêt ou la mali-

font la difficulté que les valets mariés trouvent à se placer : il en est de même des apprentifs mariés, que les maitres ne prennent qu' avec peine. Ce qu'il y a de pis, c'est de mettre un impôt sur le mariage, comme on le fait en Dannemarc; il n'y a que le soldat, le matelot, & le paysan d'exceptés : cette imposition monte d'un écu jusqu'à 50. Les Bernois sont bien plus sages, ils n'accordent aucun emploi à un homme qui n'est pas marié, ou qui ne l'a point été.

r) Il y a des pays protestans où sur 53 & même sur 60 il n'y en a qu'un qui se marie. Dans les pays catholiques cela est pis encore. Un des plus grands obstacles aux mariages est le défaut de subsistance. Dans le comté de Delmenhorst le Roi de Dannemarc exempt de tout impôt le pere de sept fils, pourvu que le ministre du lieu atteste que le pere n'est pas en état de les élever. Dans la petite île de Bornholm il y a un usage qui favorise la population, c'est celui qui donne au cadet les biens-fonds du pere : ordinairement les aînés ont eu le temps de s'établir avec le secours de leurs parens, tandisque les cadets se trouvent dénués de ces secours.

s) Les vieillards, & les gens mal-sains qui se marient avec de jeunes femmes devraient être soumis à un impôt. C'est un abus qui a plus d'un inconvenient.

gnité leur font souvent enfreindre : 5. encourager l'industrie des habitans, & leur procurer de l'occupation *) : 6. faire en sorte que les charges de l'Etat ne tombent point sur le peuple *), 7. accorder la liberté de conscience *) ; 8. procurer aux étrangers toutes sortes de commodités & une pleine liberté *) : 9. natura-

Les gens d'une grande naissance qui épousent des femmes d'une basse extraction, parce que le besoin les y oblige, ou les hommes qui épousent de très laides & de très désagréables femmes pour l'amour de leur bien, devraient payer un impôt, qu'on ne leur remettroit que dans le cas où ils auroient un certain nombre d'enfans.

5) Les établissemens pour l'instruction des sages femmes ne sauroient être trop recommandés : c'est là un soin qu'on prend à Berlin. Parmi les ma'adies des enfans, qui en emportent beaucoup, il faut surtout songer à la petite verole, à la rougeole, & aux maladies des dents. L'inoculation de la petite vérole trouve aujourd'hui de puissans adversaires : s'il est vrai qu'elle rende cette maladie plus commune, elle est moins utile qu'on ne l'a cru.

6) Les Pays-Bas sont neuf fois plus peuplés qu'ils ne le seroient s'ils ne l'étoient qu'à raison du reste de l'Europe : la Russie, au contraire, l'est de la moitié moins qu'elle ne devrait l'être dans cette proportion.

7) Tout dépend du peuple, c'est lui qui donne des cultivateurs, des artisans, des matelots, &c. s'il est accablé d'impôts comment songera-t-il au mariage ? on ne gagne rien à partager sa misère.

8) La Hollande & les états du Roi de Prusse prouvent le bon effet de la tolérance. Ce que la France a perdu depuis la persécution, est incroyable.

liser les étrangers qui veulent s'établir dans le pays ⁹); 10. ne pas souffrir de mendiants, mais occuper ceux qui peuvent travailler, & avoir soin de ceux qui ne le peuvent pas: 11. mettre le plus d'obstacles qu'il est possible au grand usage des liqueurs, & à la débauche: 12. ne pas permettre que les villes s'aggrandissent trop ¹⁰); 13. veiller avec grand soin aux mala-

9) Frédéric-Guillaume, Roi de Prusse, a fait à cet égard tout ce qu'il étoit possible de faire. En 1720 il établit en Lithuanie plusieurs colonies de Suisses, de François, & d'exilés du Palatinat; en 1732 il reçut dans ses états 15500 Saltzbourgeois chassés pour cause de religion. Il n'y a point de pays où l'on vive avec autant de liberté, que dans le Brandebourg. L'esclavage est destructeur de la population; cela est sensible par ce qui se passe en Amérique, où pour conserver le nombre des esclaves, il faut en acheter tous les ans la vingtième partie du fonds, c'est à dire que le déchet annuel est de cinq pour cent, cependant l'air y est fort sain, les vivres y sont à bon prix, & les maîtres intéressés à voir leurs esclaves multiplier.

2) En 1709 on accorda en Angleterre la naturalisation à tous les étrangers protestans; mais comme rien n'est parfait en ce monde, on ajouta un impôt à ce privilège.

3) On compte que Londres tire annuellement cinq mille âmes des provinces de l'Angleterre, & cependant le nombre de ses habitans n'augmente pas. En général il faut peu de grandes villes: il est prouvé qu'il y meurt un plus grand nombre de personnes que

diés épidémiques; 14. ne pas permettre l'établissement des rentes viagères, des tontines, 15. obliger la Police à veiller que les denrées de consommation soient saines & non sophistiquées^{b)} 16. faire ôter tous les caveaux des Eglises, & ne point placer de cimetière dans l'enceinte des villes, 17. s'affurer de l'habileté des médecins^{c)}, & des chirurgiens, avoir soin qu'il

dans les petites villes & à la campagne: premièrement il y meurt plus d'enfans à cause de la difficulté de trouver de bonnes nourrices, & parce que ces enfans naissent plus foibles, vû la corruption des mœurs de ceux qui leur donnent la vie; après cela l'inégalité & l'abondance des alimens, les soucis & les passions qui naissent au milieu des grandes villes, les boissons fortes, l'air épais, les maladies épidémiques qui y sont plus dangereuses, l'état de souffrance où les citoyens pauvres ou mal à leur aise se trouvent, expliquent suffisamment comment la mortalité est plus forte dans les grandes villes.

b) On a cette attention à Paris. On découvrit, il y a plusieurs années, que les épiciers sophistiquoient le poivre, & vendoient la graine la plus noire pour du poivre blanc en la mêlant avec de l'ocre, de la craye, & de la crotte de chien. Un nommé Ourly inventa cet infame secret en 1733; on alloit prendre cette crotte dans les chenils de dogues & de chiens de chasse pour en faire du poivre.

c) On admire à Berlin le theatre anatomique, où l'on puise les connoissances les plus essentielles à la médecine: on y prend aussi quelques précautions dans

trouvé, d'après quelques observations, que l'Europe avoit à peu près 160 millions d'habitans').

§. LXI.

De la richesse d'une nation.

La population d'un pays, son commerce,

peuplées qu'aujourd'hui. M. de Montesquieu a dit, qu'il n'y avoit pas aujourd'hui en Europe la cinquantième partie des habitans qui s'y trouvoient du temps de César. Tout le monde connoît les calculs exagérés de Vossius : cet auteur, ainsi que Lipse, fait de Rome un monde, & se fondant sur un passage mal entendu de Pline le Naturaliste (L. III. Ch. V.) il donne à cette ville une étendue immense & 14 millions d'habitans, tandis qu'il n'en donne à la France que quatre à cinq. Quelques auteurs, qui jugeoient de même, ont cru que sous l'Empereur Claude il y avoit à Rome 1787000 hommes en état de porter les armes. Mais si l'on fait attention à un passage d'Aristote, on jugera tout autrement : il dit dans sa Morale L. IX. ch. X. *ainsi qu' une ville ne pourroit pas subsister, si elle n'avoit que dix habitans, ou lorsqu'elle en auroit cent-mille : de même il faut aussi une modération dans le nombre de ses amis.* Aristote regardoit donc comme une chose impossible qu'une ville eût cent mille habitans ? cela s'accorde-t-il avec cette population si vantée des anciens temps ?

h) Quelques auteurs ne donnent pas six millions d'habitans à l'Espagne : la retraite des Sarrafins, les colonies du nouveau Monde, l'expulsion des Juifs sous Ferdinand I, celle de 800 mille Maures en 1610 sous

son étendue, & l'état de ses récoltes étant connus, on peut juger de sa richesse, comme on peut juger de la quantité des especes qui circulent par le prix des denrées combiné avec leur abondance⁴). Les avantages d'un sol abondant & d'une grande population l'emportant de beaucoup sur ceux de l'industrie &

Philippe III, la grande quantité de couvens & de monasteres, &c. expliquent la raison d'une aussi foible population dans un aussi beau pays.

5) En supposant le Globe de la terre de 9 millions 288 mille-milles quarrés, & les deux tiers du tout occupés par les eaux, il y auroit plus de 3000 millions de miles quarrés en terre ferme; & en calculant qu'un mile quarré peut suffire à la subsistance de 3000 adultes, il pourroit y avoir plus de 9000 millions d'habitans sur la terre. D'autres ont supposé qu'il ne pouvoit y en avoir que trois mille millions. Quoiqu'il en soit on n'y en compte qu' onze à douze cens millions, & on en suppose 650 dans l'Asie, 150 dans l'Afrique, autant en Amérique, & 160 en Europe. On a calculé qu'il falloit le quart des habitans pour cultiver les terres, & travailler aux arts, aux fabriques & aux professions. De là il est aisé de conclurre qu'il ne s'y trouve pas assez d'habitans pour cultiver les terres cultivables.

La Russie a d'habitans environ	-	30, 000 000
L'Allemagne	-	24, 000 000
La Pologne & les provinces incorporées		22, 000 000
La France	-	20, 000 000
La Turquie	-	16, 000 000
La Hongrie	-	10, 000 000

d'un commerce étendu ¹⁾. La nation qui attachera son industrie à donner aux richesses territoriales toute la valeur possible jettera les fondemens de la puissance la plus durable ; mais le plus puissant Empire qui prendra son nécessaire de l'étranger, périra. Tout cet ouvrage est rempli de preuves de cette vérité.

§. LXII.

Des Langues

Quoiqu'il semble qu'il y ait autant de lan-

La grande Bretagne & l'Irlande	-	8, 000 000
L'Italie	-	8, 000 000
Le royaume de Naples, non compris la Sicile	-	3, 873 975
L'Espagne	-	7, 500 000
Les Pays-Bas & la Suisse	-	6, 000 000
Le Dannemarc & la Norvège	-	2, 500 000
La Suede	-	2, 000 000
Le Portugal	-	2, 000 000

k) On en juge mieux ainsi que par le produit des impôts. On estime monter à 1600 millions la quantité d'especes qui circulent en France: cependant le vingtieme n'a produit que 29 millions; c'est à dire que suivant ce produit les revenus de la nation ne seroient que de 581 millions. On estimoit du temps du Mississipi l'argent comptant qui se trouvoit en France à 7 millions de liv. sterl. On croit qu'il circule en Angleterre 30 millions de livres sterling en monnoies frappées au coin de l'Angleterre, & 250 à 300 mille livres st. en différentes monnoies d'or de Portugal, qui

gues différentes que de peuples différens, il paroît pourtant que toutes ces langues ne sont que des Idiomes ou dialectes d'une seule langue primitive. Mais comment remonter à l'origine, & reconnoître une filiation, au milieu de l'obscurité dont l'histoire des premiers temps est couverte ? Tout ce qu'on a écrit à ce sujet est un amas de conjectures, peu propres à établir la vérité. L'on a compté quatorze meres-langues d'une grande étendue ; l'on conçoit qu'on a appelé ainsi celles dont il étoit aisé de déri-

ne sont réputées que marchandise. D'autres auteurs ont estimé cette somme à 50 millions de l. st. Il y a apparence qu'ils ont compris dans cette somme les papiers de commerce. On suppose avec cela que le mobilier vaut en Angleterre 600 millions, & les fonds de terres 370, en sorte que la richesse totale seroit de mille millions. En Allemagne les especes qui circulent sont estimées à 428 ou 429 millions d'écus ; ce qui me paroît pourtant exagéré. Après la paix d'Aix la chapelle on refondit les especes des Pays - Bas : cette refonte porta 80 millions de florins de nouvelles especes dans le commerce, & certainement ce n'étoit pas là tout l'argent qui circuloit ; plusieurs particuliers cacheoient leurs especes, & il y en avoit beaucoup d'étrangères qu'on ne se soucioit pas de porter à la cour des monnoies.

§ Les auteurs Anglois ont prodigieusement exagéré les avantages du commerce maritime, & d'une marine respectable ; mais quand on considère de bien près que cette grandeur n'a que des fondemens pré-

ver quelques autres. Ces meres langues sont la langue Latine, la Teutonne, l'Esclavonne, la Grecque, la langue Arabe, la Tartare, la Chinoise, l'Africaine, celle des Nègres, l'Ethiopienne, la Mexicaine, la Péruvienne, la Galibienne, & la Tapuye. Ces quatre dernieres sont renfermées dans le continent de l'Amérique: la langue Latine, dont les langues, Françoisse, Italienne, Espagnole, & Portugaise sont des branches, s'étend en France, en Italie, en Espagne, en Portugal, &c. La langue Teutonne s'étend en Allemagne, en Suede, en Dannemarc, en Suisse, en Prusse, en Angleterre, dans les Provinces Unies, &c. La langue Esclavonne est celle de la Moscovie, de la Pologne, de la Boheme. Le Grec est la langue de la partie méridionale de la Turquie, & des îles de l'Archipel: l'Arabe celle de l'Arabie, de la Turquie Asiatique, de la Perse, des Indes en partie, de la Barbarie, de l'Egypte, de la Nubie, &c. Le Tartare est la langue de la grande & petite Tartarie, de la Chine & du Mogol en partie: le Chinois n'est guere usité qu'à la Chine, & la langue Africaine ne l'est que dans l'Ethiopie & dans une partie de la Nubie.

caires, tandis qu'une nation florissante par sa population & la richesse de ses productions naturelles en a de

Nobie. Les meres langues d'une moindre étendue, c'est à dire celles qu'on ne peut pas aisément faire dériver d'une autre langue, & qui à leur tour n'ont pas donné naissance à beaucoup d'idiomes différens, ces langues, dis-je, se trouvent en quantité dans l'Amérique; il y en a aussi en Afrique; le peu de commerce entre les différens peuples de ces continens en est la cause. L'Europe peut mettre au nombre de ces langues l'Irlandoise, la Finlandoise, la Bretonne, qu'on parle dans la basse Bretagne & dans le pays de Galles, le Basque usité dans le royaume de Navarre, le Hongrois, & l'Albanois qui n'est connu que dans l'Albanie.

§. LXIII.

La Religion.

§. I.

La Religion en général.

La Religion est le culte rendu à la Divinité; on l'appelle naturelle, lorsqu'elle ne s'appuie sur aucune espece de révélation, mais sur les idées que la raison, abandonnée à elle même,

solides & de permanens, on voit que l'Angleterre n'a de sûr que ce que ses richesses réelles lui ont donné.

peut se faire de Dieu, & du culte que les hommes doivent lui rendre : la religion des idolâtres est une religion naturelle corrompue. Les religions qui se fondent sur une révélation particulière, sont celle des Chrétiens, celle des Juifs, & celle des Musulmans. On a souvent écrit sur l'utilité de la Religion : l'histoire peut suffire pour la prouver. Un citoyen utile, mais sans religion, au milieu d'un peuple qui en a une, ne peut servir d'exemple pour en prouver l'inutilité.

§. 2.

La Religion Chrétienne.

C'est à la Religion Chrétienne qu'on doit un système de gouvernement plus juste, plus libre, plus éclairé : on lui doit encore la vertu d'observer les lois de l'humanité au milieu même des guerres les plus cruelles : ce que les hommes lui doivent de plus précieux n'est point de mon ressort. La religion chrétienne est divisée en cinq branches, sans compter les

m) On peut mettre au nombre des sectes les Grecs de Georgie, & ceux de Syrie, les Jacobites, les Arméniens, les Nestoriens, les Coptes en Egypte, les Abyssiniens, les Maronites, les Chrétiens de St. Thomas, &c. sectes qui se rapprochent pourtant d'avantage des Catholiques Romains, que des autres branches de

sectes *) particulieres: il y a des Catholiques Romains, des Grecs, des Luthériens, des Réformés, des Episcopaux: ces trois derniers sont communément appelés Protestans. Il y a eu des gens, dont le zele étoit louable, mais les lumieres peu sures, qui se sont occupés de l'idée de réunir tous les Chrétiens à un même culte: on les a appelés *Syncretistes*. La Religion Chretienne est répandue par toute la terre; dans les états Européens du grand Seigneur les deux tiers sont Chrétiens: on compte plus de 20 Eglises à Constantinople, & plus de 30 à Thessalonique: il y en a beaucoup en Afrique, en Asie & en Amérique. On a dit que si on divisoit le monde en trente parties, on en trouveroit cinq occupées par les Chrétiens, six par les Musulmans, & dix-neuf par les idolâtres.

§. 3.

La religion Catholique.

La religion Catholique est la seule, qu'il soit permis de professer en Espagne, en Portu.

la Religion Chrétienne; comme celles des Anabaptistes, & des Quakers s'approchent d'avantage des Réformés. Les Sociniens, les Arriens, les Arméniens, &c. forment encore des sectes qui appartiennent à la religion chretienne en général, puisque ceux qui y sont attachés se qualifient du nom de chrétiens.

gal *), dans quelques Cantons de la Suisse *) dans les Pays-Bas Autrichiens †), en France †);

*) Cela n'empêche pas qu'il ne se trouve en Portugal un grand nombre de Juifs cachés: on en trouve même dans les familles les plus illustres, parmi les Evêques, les Chanoines, les Moines, les Religieux: on prétend qu'il s'en est trouvé parmi les Inquisiteurs: tant la crainte du Saint-Office a tenu le Judaïsme en esclavage. Ces Juifs cachés s'abstiennent de la circoncision, & se conforment quant à l'extérieur, au culte de la religion catholique. Quelques-uns d'entre eux, lorsqu'ils sont fort riches, ou qu'ils commencent à craindre la mort, vont se réfugier en Angleterre ou en Hollande, & s'y font circoncire: ceux qui n'ont pu être circoncis de leur vivant, le sont après leur mort par leurs amis ou leurs parens, & alors on a soin de clouer le cercueil aussitôt après que l'opération a été faite. En Espagne il y a aussi quelques Juifs cachés, mais beaucoup moins qu'en Portugal. En Italie on les oblige à porter un chapeau jaune; à Lucques, de couleur orange.

o) Dans sept Cantons, savoir dans ceux de Lucerne, d'Uri, de Schweitz, d'Untervald, de Zug, de Fribourg, & de Soleure. Il en est de même dans trois des pays associés, dans douze bailliages communs, & dans trois cantons sujets.

p) Dans tous les états autrichiens on a fait tout ce qu'on a pu pour extirper le protestantisme: on a vu une requête présentée à l'Impératrice par les Protestans de l'Autriche, & signée par douze mille personnes. On a fait passer tous ces Protestans, en Transilvanie, après les avoir obligés à vendre toutes leurs possessions. Il y a même en Autriche & dans les provinces de Carin-

elle est la religion dominante en Italie'), en Pologne '), en Hongrie '), dans l'Illyrie Hon-

thie, de Stirie, &c. une commission, qu'on appelle *Commission de Religion*, qui supprime tous les livres propres à l'instruction des religionnaires, qui empêche que les enfans ne soient instruits, & qui défend à tout citoyen de s'établir, de quelque maniere que ce soit, s'il ne produit un temoignage de catholicisme signé par le Curé du lieu.

q) Depuis la révocation de l'Edit de Nantes, en 1683, il n'y a point d'autre religion tolérée en France, si l'on en excepte l'Alsace. Cependant on n'a pas encore pu parvenir à détruire les religionnaires, & on y en compte même aujourd'hui au-delà de trois millions. La persécution a été de nos jours renouvelée contre ces malheureuses victimes de la barbarie & de la superstition: on a fait pendre les ministres qu'on a pu convaincre d'avoir prêché: on a fait payer à ceux qui les ont écoutés, de fort grosses amendes; & cette voie de persécution a produit dans le Languedoc, dans l'espace de huit années, depuis 1744 jusqu'en 1752, une somme de 157603 livres, & dans le Dauphiné, dans la seule année de 1750, la somme de 200 mille livres.

r) Toute l'Italie est catholique: il y a quelques Vaudois dans le Piémont: les Grecs & les Juifs sont tolérés dans quelques endroits.

s) En Pologne la religion catholique est réputée la seule véritable, & cela en vertu des loix fondamentales de cette République. Les Protestans & les Grecs, qu'on y tolere, sont appelés *Disfidens*. Il y a en Pologne un grand nombre de Juifs, & quelques Arméniens. En vertu des pactes de 1736 on a accordé aux *Disfidens* la confirmation des privileges, qui leur su-

groise: en vertu du traité de Westphalle, la religion protestante jouit en Allemagne des mêmes droits que la religion Catholique; il en est de même en Transilvanie *), en Courlan-

rent accordés en 1717, & au moyen desquels ils jouissent, en toute liberté, de leurs biens, & des prérogatives de leur naissance. Ceux des Grecs qui dans le culte extérieur se joignent aux Catholiques Romains, sont appelés *Unis*.

†) En Hongrie les Catholiques sont à peine la quatrième partie des habitans; mais cela n'empêche pas que la religion romaine n'y soit la religion dominante. On y tolere les Protestans, parcequ'ils sont les plus forts, on y tolere aussi les Anabaptistes, & les Grecs: une partie de ces derniers se conforment au culte extérieur des catholiques. Par l'arrêté de la Diète de 1687, tenue à Sopron, on n'a laissé aux Protestans que deux Eglises dans chaque Comté. Les Catholiques de ce royaume ont des libertés aussi étendues que celles de l'Eglise Gallicane; on ne sauroit dans aucun cas appeller au St. Siège, & le Pape n'a que le droit de confirmer les élections. Dans l'Illyrie Hongroise il n'y a que les Grecs de tolérés: ils y ont un Archevêque & dix Evêques.

*) La Transilvanie n'a que peu de catholiques: les Sociniens y étoient autrefois les plus forts, mais ils ont encore aujourd'hui un Supérieur général: il y a des Grecs unis: & des Grecs dissidens.

*) La religion luthérienne étoit autrefois la seule qu'il fût permis de professer publiquement en Courlande. Les Catholiques s'y sont introduits depuis, & y jouissent de plusieurs privilèges, qui furent bien éten-

de ²), & dans quelques Cantons Suisses ³): elle n'est que tolérée dans les Provinces-Unies, en Dannemarc ⁴), en Prusse ⁵), en Russie ⁶), en Turquie ⁷). A Rome elle jouit de toutes

dus en 1717 & en 1727. Les réformés y sont tolérés, mais exclus, comme les Catholiques, des emplois civils.

x) Dans les Cantons de Glaris & d'Appenzel, dans cinq bailliages communs, & dans deux des Cantons sujets les Catholiques & les Protestans ont les mêmes droits.

y) Chretien III, Roi de Dannemarc, fit publier en 1537 un Edit par le quel il déclara la religion luthérienne celle de l'Etat. Les Réformés, les Catholiques, & les Juifs ont le libre exercice de leur religion à Copenhague, à Fridericia, & à Fridrichstadt: dans ce dernier endroit on tolere aussi les Quakers, & les Mennonites. Les Catholiques ont des Eglises dans l'île de Nordstrandt.

z) Dans les états du Roi de Prusse il y a une liberté entière de conscience: toutes les religions y sont tolérées.

a) Les Russes sont de la religion Grecque, mais le service divin se fait en langue Esclavonne. Il y a un schisme dans cette Eglise: le parti foible porte le nom de *Rastolniki* ou *Rostolschiken*, c'est à dire *révégat*; le plus fort prend le nom de *Starowerzhi*, c'est à dire *de l'ancienne croyance*. Les Réformés & les Catholiques ont le libre exercice de leur religion: les Arméniens ont une église à Astracan; mais les Jésuites & les Juifs sont bannis de cet Empire. La plus grande par-

les grandeurs humaines ; c'est là qu'est son chef : en Espagne & en Portugal elle a les ministres les plus zélés & les plus intolérans. Cette religion s'est étendue dans les autres parties du monde ; partout où les Puissances Catholiques ont établi leur pouvoir, elles ont aussi établi leur religion.

§. 4.

La religion Grecque.

La premiere division de l'Eglise, en Eglise

tie des habitans de ce vaste Empire est encore dans les erreurs du Mahométisme, ou croupit dans les ténèbres du paganisme. Ceux-mêmes qui sont instruits dans la Religion Grecque ont peu de connoissance de leur religion ; jusqu'en 1751, une Bible, en langue esclavonne, étoit d'une très - grande rareté, elle coûtoit 20 à 30 Roubles. Depuis on en a fait une nouvelle édition ; mais la Bible est encore trop chere pour le peuple, elle coûte 5 Roubles.

b) Les Catholiques ont des églises à Constantinople, à Galata & en quelques autres endroits.

c) Parce qu'elle est la religion de l'Etat, mais non pas parce qu'elle est celle du plus grand nombre. Le Clergé Russe, non compris la petite Russie, est composé de 39 Archevêchés ou Evêchés, de 18319 Eglises, de 67873 Ecclesiastiques, de 468 monasteres d'hommes & de 74 de femmes, de 6257 moines, de 5264 religieuses, de onze cloîtres exempts de la Jurisdiction des Evêques & où il se trouve 1006 moines. Jusqu'au regne de l'Impératrice Catherine II, les Evêchés & Archevêchés comp-

latine & en Eglise grecque, ne fut d'abord admise, que pour distinguer les pays où le service divin se faisoit en langue grecque. Les deux Evêques, Chefs des deux Eglises, devenus rivaux, parvinrent bientôt à faire soutenir dans leurs Eglises des opinions différentes. La religion grecque est la religion dominante en Russie '): elle est exercée publiquement dans tout l'Empire Ottoman '); elle est tolérée en Pologne '), en Hongrie '), en Transilvanie, & dans l'Illyrie Hongroise.

toient 121454 payfans contribuables, les Cloîtres non exemts en avoient 515165, & les Cloîtres exemts 181956. Par l'edit de 1764, qui fait monter le nombre des payfans contribuables du Clergé beaucoup plus haut, savoir à 910866, l'Impératrice a converti les services & corvées des payfans en une contribution d'un rouble & demi par an, qu'elle a ordonné à son College oeconomique de faire lever; le même édit porte que toutes les terres seroient prises aux Ecclesiastiques, qu'on ne leur laisseroit que ce qu'il faut à leur oeconomie particulière, ou à leur agrément, & qu'il leur seroit fixé un revenu convenable.

d) Quant à la Turquie Européenne il y a des endroits où les Grecs sont en plus grand nombre que les Musulmans; cela se trouve surtout dans les îles. On compte qu'il y en a 400 mille à Constantinople: la Porte a coutume de les désarmer lorsqu'elle est en guerre avec les Chrétiens. Tous les Grecs mâles, depuis l'âge de 14 ans, payent la capitation, qui est à peu près d'un ducat par an: les Ecclesiastiques payent

Quelques Grecs, à l'exemple de ceux d'Italie ^{d)}, se sont joints aux Catholiques, quant à l'exercice public de la religion, on les appelle *Unis* : les autres sont appelés *Diffidens*.

§. 5.

La religion Luthérienne.

La religion Luthérienne est la religion do-

d'avantage : les Evêques, les Archevêques, & les Patriarches sont à la discrétion du Grand-Visir & des Pachas. Les femmes ne sont point sujettes à la capitation, non plus que ceux qui sont au service du Grand-Seigneur & de l'Etat. Le Patriarche de Constantinople est le chef de cette Eglise ; on fait monter ses revenus à 120000 florins, dont il en paye la moitié à titre de tribut annuel.

e) Les Grecs unis aux Catholiques ont pour chefs de leur église l'Archevêque de Kiow, deux autres Archevêques, & six Evêques.

f) Les Grecs de Hongrie datent leurs privilèges de l'année 1690 : ceux qui sont unis ont deux Evêques ; les diffidens en ont trois, & à leur tête l'Archevêque de Carlowitz.

g) En Italie les Grecs ont des Eglises à Livourne, à Venise & à Rome.

h) Le Dannemarc a six Evêques, la Norvege quatre, & l'Islande deux. Le Luthéranisme y est la religion de l'état, & celle du plus grand nombre.

i) Dans la Norvege il n'y a que les Lutheriens, qui aient un exercice public de leur religion. La Finlande a encore beaucoup d'idolâtres.

minant dans le Dannemarc ⁴⁾, en Norvège ⁵⁾, en Suède ⁶⁾, en Prusse, en Livonie, dans l'Ingrie, dans la Finlande : elle a en Allemagne, & dans la Transilvanie ⁷⁾, les mêmes droits que la religion Catholique : elle est tolérée dans les Provinces-Unies, en Angleterre, en Russie, & dans la Turquie ⁸⁾ : elle souffre en Hongrie ⁹⁾, & en Pologne ¹⁰⁾. Aux

4) Depuis 1713 la Suède & la Finlande n'ont reconnu d'autre religion que la Luthérienne. Tous les états, assemblés à la Diète d'Upsal, s'engagerent en 1593 à n'en jamais professer d'autre : elle souffrit dans la suite quelques attaques, dont elle triompha, & ce ne fut qu'en 1741 qu'on accorda aux Réformés & aux Anglicans, le libre exercice de leur religion dans toutes les villes maritimes, excepté à Carls Crown.

5) Les Luthériens de la Transilvanie sont ou Saxons ou Hongrois : les premiers sont en plus grand nombre : ils ont neuf paroisses & un Evêque. En vertu des loix fondamentales le libre exercice de la religion est accordé aux Luthériens, aux Réformés, aux Catholiques, & aux Sociniens.

6) Les Luthériens ont une église à Constantinople, elle fut accordée aux Suédois : ils en ont à Jassi, capitale de la Moldavie.

7) Quoique la religion luthérienne soit en Hongrie celle du grand nombre, elle gémit pourtant sous le joug de l'oppression. La politique s'est opposée à cette persécution sourde : mais le fanatisme ferme l'œil que la prudence ouvre.

8) Aujourd'hui les Luthériens ont encore, dans la

Indes Orientales, les Danois ont une mission à Tranquebar ^o), & il y a des Luthériens dans quelques îles de l'Amérique.

§. 6.

La religion Réformée.

La religion réformée est la religion dominante dans les Provinces Unies, dans une partie de la Suisse ^o), en Ecosse, où on appelle les Réformés Presbytériens. En Allemagne & dans la Transilvanie elle a les mêmes droits, que la religion catholique, il en est de même dans quelques Cantons de la Suisse ^o): elle est tolérée en Angleterre, en Hongrie, en Pologne ^o), en Courlande, dans le Dannemarc, en Suède, & en Russie. Elle est dans l'oppression en France. Les Hollandois l'ont portée aux Indes Orientales & Occidentales.

grande Pologne, 87 Eglises, quatre dans la petite, & cinq dans le grand Duché de Lithuanie.

p) Dès 1705 on y envoya des Ecclésiastiques: & en 1755 on comptoit dans la ville de Tranquebar 4571 convertis, & 5785 dans la campagne. Cette mission est composée de huit missionnaires, de deux prêtres de campagne, & de 35 Aides nationaux. L'établissement d'une Imprimerie en caractères Malabares & Portugais, est la seule que les Chrétiens d'Asie aient encore: on y a imprimé une traduction du Vieux Testament en Portugais, & du Nouveau en langue Tamul.

§. 7.

La religion Anglicane.

L'Eglise Anglicane ne differe guère de l'Eglise Réformée, que par sa Hierarchie. On appelle la premiere épiscopale, & l'autre presbytérienne; les Anglicans sont les plus forts en Angleterre & en Irlande. Les Anglois qui se trouvent soit à Amsterdam ou à Rotterdam ont dans chacune de ces deux villes une église; ils ont également liberté de conscience en Suède, & en Russie: en France on leur a accordé une chappelle à Bourdeaux, & en Italie une à Livourne. Dans les colonies des Indes occidentales, & dans celles de l'Amérique, l'Eglise Anglicane est la seule dominante.

§. 8.

La religion Juive.

Il y a peu de Juifs en Europe, beaucoup

q) Savoir dans les Cantons de Zurich, de Berne, de Basle, & de Schaffhausen, ainsi que dans quelques bailliages, &c.

r) Savoir dans les Cantons de Glaris & d'Appenzel, dans quelques bailliages, & dans quelques pays sujets,

s) Les Réformés ont dix églises dans la grande Pologne, sept dans la petite, & trente dans le grand Duché de Lithuanie.

en Asie, quelques-uns en Afrique, & point du tout en Amérique. Il ne sont point tolérés ni en Portugal, ni en Espagne, ni en France, ni en Russie, ni en Suede, ni en Norvege. Il n'y a point de pays en Europe où il y en ait plus qu'en Pologne & en Lithuanie'). Les privilèges les plus considérables que les Juifs aient obtenus, sont ceux que le roi des deux Siciles leur accorda en 1740; ils leur sont assurés pour cinquante ans. A Livourne ils jouissent de très-grandes libertés. En Angleterre on a voulu les naturaliser : mais la Nation ne s'est point prêtée aux vues du Gouvernement. Ils ont des Synagogues presque partout où ils sont établis.

§. 9.

La religion Musulmanne.

En Asie, la religion Mahométane est presque la seule de l'Arabie, elle est la dominante

f) On en peut juger par la capitation qu'ils payent, elle monte pour la Pologne à 220000 florins de Pologne, & pour la Lithuanie à 120000 fl.

*) Il faut pourtant savoir qu'exceptés le grand Seigneur, le Roi de Perse, les Princes Arabes, & le Khan des Tatars, les autres princes n'ont que des sujets idolâtres, & il n'y a de Mahométans qu'eux & les personnes de la première condition.

de la Turquie Afiatique, de la Perse, du Mogol, des parties occidentales de la grande Tartarie, de la partie septentrionale de la presqu'île de l'Inde endecà le Gange, des îles Maldives, de la plus part des îles de la Sonde, & des Molucques. En Afrique, elle domine en Egypte, dans la Barbarie, dans la Nubie, dans le pays des Nègres, &c. En Europe, elle domine dans les états du grand Seigneur, dans la petite Tartarie, & parmi les Tartares de la Moscovie. On la trouve encore en beaucoup d'autres endroits de l'Asie & de l'Afrique *), mais principalement en Abyssinie. Autrefois le chef de la religion Musulmanne, appelé *Caliphe*, c'est à dire grand Pontife, étoit encore souverain pour le temporel: depuis la ruine de l'Empire des Sarrasins, les Turcs appellent *Muphti* le chef de leur secte *), & les Perses *Mustædini* celui de la leur.

*) Musulman signifie vrai croyant. Mahomet, fondateur de cette religion, fut un homme d'une profonde politique: sa religion, qu'il calqua sur le Judaïsme & sur le Christianisme, souffrit des divisions. Deux grandes sectes, celle d'Omar que suivent les Turcs, & celle d'Aly qui est celle des Perses, la partagent en deux grandes branches: il y a ensuite plus de 70 différentes sectes. On appelle la secte d'Omar celle des *Sunnis*, & celle d'Aly la secte des *Kyakis*. Les Mahométans

§. 10.

Les Religions païennes.

On comprend sous le nom de religions païennes toutes les autres religions qui, infectées de l'idolatrie, ne se ressembloient souvent, que parce qu'elles sont également absurdes. Parmi ces religions il y en a six qui sont connues, savoir celle des Brachmanes, celles de Lauzu, de Xaca, des Parlis, de Jukaio & de Lama. Celle des Brachmanes, autrefois la seule de tout l'Indostan, & de la presque île de-deça le Gange, n'y est, depuis que le Mahométisme s'y est introduit, que la religion du plus grand nombre *) : leur grand Pontife est appelé *Distore*, & leurs livres sacrés *Vldam* & *Shafter*. La religion de Jukaio est la re-

ne rejettent point la Bible, mais donnent une autorité plus grande à l'Alcoran.

x) Les Nations Septentrionales de l'Indostan sont idolâtres : mais leur religion est bien moins chargée de superstitions & de cérémonies que celles des nations méridionales : aussi les habitans du Nord n'eurent ils pas de peine à embrasser le Mahométisme ; ils forment aujourd'hui les Affghans ou Patanes, qui ont eu beaucoup de part aux dernières révolutions du Mogol. Les Mahometans qui se sont établis dans l'Inde sont une nation redoutable, les Européens les appellent *Mau-ses* ; & quoiqu'ils fassent à peine la dixième partie

ligion des Lettrés de la Chine, & celle de la Cour : le livre sacré des Chinois est appelé *Sancai* ou *triple doctrine*. La religion de Lauzu n'a cours qu'à la Chine, son Pontife est appelé *Ciam*. La religion de Xaca & Amida est celle de presque tous les états de la presqu'île de l'Inde au-delà du Gange, la plus générale du Japon, & l'une des trois de la Chine. La religion de Lama a plusieurs choses empruntées de la religion Chrétienne, elle est celle des Tartares voisins de la Chine, & s'est introduite dans la Chine : son Pontife est appelé *Lama - Conioc*, & son livre sacré *Cho-Conjoc*. L'adoration du soleil & du Diable étoient le culte le plus généralement reçu dans l'Amérique, avant que le Christianisme y fut porté : les Sauvages du Canada, de la Guiane,

des habitans, ils gouvernent pourtant sous l'autorité du Grand Mogol la plus grande partie de l'Indostan. Ce sont les Indiens qui dans le Mogol cultivent la terre, fabriquent cette immense quantité de toiles, & font le commerce de l'Empire : les Mahométans ne sont guère occupés qu'à lever les impôts, ou à servir autrement l'Etat.

On reproche aux Hollandois de n'avoir pas assez d'attention à envoyer partout des prêtres pour l'instruction & la consolation des colonies, & de négliger trop ce qui regarde les Missions pour la conversion des Idolâtres. A Bantam où il y a 300 Européens, & à

du Bréfil, &c. adorent encore le diable: l'adoration du soleil est le seul culte d'une partie des peuples du Pérou, de la Floride, du nouveau Mexique, &c. Quant à l'Europe une partie des Lapons ²⁾ & les Samojedes ³⁾, ainsi que quelques habitans du Gouvernement de Nischnei-Nowogrod, qu'on appelle Tschheremisses & Tschuvasques ⁴⁾, sont encore livrés aux superstitions du paganisme. Il y a des missions destinées à leur conversion.

Java où il y en a 1500, il n'y a point de Ministres: il en vient un tous les deux ou trois ans de Batavia pour administrer les Sacremens: on n'a à leur place que des Consolateurs de malades. On a établi un séminaire à Ceylan; il réussit, & il y étoit d'autant plus nécessaire qu'un Ecclesiastique aux Indes doit savoir ou le Malaye, ou le Malabare, ou le Portugais.

5) Dès l'an 1600 Charles IX, Roi de Suède, fit bâtir plusieurs églises dans la Lapponie, & la Reine Christine eut grand soin qu'elles ne manquassent pas de Ministres. Frédéric IV, roi de Dannemarc, établit une nouvelle mission en 1706, & en 1714 on établit un collège qui ne devoit être occupé que du soin de convertir ces idolâtres. Avant ces missions la religion des Lapons étoit un mélange de quelques idées du Christianisme & de beaucoup d'absurdités païennes: il y a apparence que ces idées tirées de la religion Chrétienne leur furent communiquées dans le temps où l'on étoit occupé à la conversion des habitans de la Norvège & de la Suède, avec lesquels ils étoient en liaison: on a même trouvé qu'ils avoient connu &

§. II.

*De l'influence des différentes religions con-
nues sur le bonheur & la prospérité
de l'Etat.*

Ce n'est pas l'intérêt de l'état, qui doit décider de la vérité d'une religion: mais c'est un grand préjugé en faveur d'une religion que de la trouver la plus convenable à la prospérité de l'état & au bonheur des citoyens.

praticqué depuis longtemps l'usage des sacremens, & c'est ce qui explique pourquoi le signe de la croix est si commun chez eux. La mission Danoise est composée de plusieurs ministres, partagés entre les paroisses de 13 districts: dans la Lapponie Suédoise il y a beaucoup d'églises & d'écoles: tout ce qui regarde cette mission, ainsi que les affaires ecclésiastiques de cette province est entre les mains d'un collège qui n'est occupé que de cela.

2) Ces peuples, qu'on est obligé de contenir dans le devoir, vu les tentatives qu'ils ont faites pour secouer le joug de la domination, vivent encore dans les ténèbres du paganisme. Les Russes se sont contentés jusqu'à présent, d'y introduire une meilleure police.

3) Leur grand-prêtre, qui fait les offrandes, s'appelle *Jugtusik*, & celui qui est sous lui *Muschan*. Les Tschuvasques sont en grand nombre, ils adorent le soleil, & disent cependant qu'ils ne reconnoissent qu'un Etre suprême, qu'ils appellent *Tora*.

Il ne feroit pas difficile de prouver que c'est la religion chrétienne qui est la plus propre à ce but: je le suppose, & il ne reste qu'à savoir laquelle des sectes chrétiennes l'emporte à cet égard.

M. de Montesquieu a prétendu que la religion catholique convenoit d'avantage au gouvernement monarchique, & la religion protestante au gouvernement républicain: l'expérience prouve cependant le contraire: ce célèbre auteur a sans doute cru que la religion catholique, tendant au despotisme, convenoit d'autant plus aux états monarchiques, qu'elle

b) Il est vrai que tous les états Catholiques ne sont pas dans le même cas: dans quelques uns les Souverains jouissent du droit de collation, du moins pour une partie des bénéfices: mais l'histoire nous apprend combien il leur en a coûté. Le Pape ne tire point d'Annates, & ne dispose d'aucun bénéfice au Pérou & au Mexique.

c) On a vu de nos jours combien le trop grand nombre de fêtes faisoit de mal: aussi dans quelques pays Catholiques, entre autres dans les états de l'Impératrice Reine, l'a-t-on considérablement diminué. Cinquante jours, que les Anglois travaillent plus que les François, sont pour l'Angleterre un gain de 12 millions de livres St. Or comme on compte 12 à 20 millions d'habitans en France, & sept en Angleterre, il paroît que le gain que les François pourroient faire par la suppression de cinquante fêtes, monte à 30 millions & demi de liv. St.

se trouvoit avoir les mêmes vues : mais c'est par cette raison - là même qu'elle ne convient point aux monarchies, qui envisagent tout pouvoir rival comme un principe destructeur de leur autorité. Quand on fait réflexion que la religion catholique ôte aux Souverains le gouvernement de l'Eglise, pour le remettre entre les mains du Pape; qu'elle prétend que le Saint Siège a le droit de disposer, à son gré, de toutes les dignités & de tous les bénéfices ecclésiastiques⁴⁾; qu'elle exige le célibat des prêtres, & accumule le nombre des fêtes⁵⁾; que le nombre⁶⁾,

d) Pour juger de l'abus, il n'y a qu'à compter le nombre des cloîtres dans les pays catholiques. Il s'en trouve 900 en Portugal, 3169 en Espagne, 16040 en France, 724 en Pologne, &c. Du temps du Pape Paul IV, au milieu du XVI^{ème} siècle, l'Eglise Romaine comptoit 288 mille paroisses, & 44000 cloîtres ou couvents : ce nombre a plutôt augmenté que diminué depuis ce temps-là. Suivant un état bien exact, il se trouvoit en 1747 dans les 22 provinces de la Couronne de Castille 5708740 âmes, parmi les quelles il y avoit 137627 personnes vouées au service de l'Eglise, & possédant la moitié des terres cultivées : & dans les provinces de la Couronne d'Arragon, on comptoit 1534804 âmes, dont 42419 appartenoient au Clergé. Un Conseiller espagnol, nommé Campomanes, rapporte que dans les Provinces du royaume d'Espagne on comptoit parmi 6322172 habitans, 141840 personnes attachées à l'Eglise, & que les premiers avoient

la richesse ^{e)} & le luxe des Eglises & des
 tres passent toutes les bornes qu'une saine
 litique pourroit leur prescrire; que le Cl
 prétend être exempt ^{f)} des charges que

197921871 réaux de revenus, & les seconds 2193
 L'Eglise jouit donc en Espagne de la moitié des
 venus du royaume, & s'est attaché la septième
 tie des habitans. En Portugal la cour de Rome
 près de la quatrième partie des revenus du Cl
 En France on compte 406842 personnes appartenant
 au Clergé national, & le revenu de ces personnes
 est estimé monter à 119593596 livres. Dans le
 aume de Naples, non compris la Sicile, on compte
 3873972 habitans, sans compter le militaire, parmi
 les quels il se trouve 53626 prêtres, 30484 moines
 & 23246 Religieux: c'est ce qui paroît par le Cadastre
 dressé en 1768.

e) En Pologne les églises & les cloîtres possèdent
 au-delà des deux tiers des biens fonds du royaume.
 La dîme ecclésiastique, tous frais déduits, fait un tiers
 quième de tous les revenus de l'état. Dans le royaume
 de Naples, le Clergé, au rapport de Gianone, possède
 les deux cinquièmes des terres, & si l'on y ajoute
 les donations, les dîmes, &c. on trouvera que le
 Clergé y jouit des quatre cinquièmes des revenus du
 royaume. Il faut que l'abus ait été bien loin, puisque
 qu'en 1751 le Pape consentit au dessein qu'avoit fait
 le Roi des deux Siciles de diminuer le nombre des
 cloîtres. En Espagne les revenus des Archevêques
 & des Evêques montent à 1314667 écus d'Allemagne
 les Chapitres en ont bien autant. Il a paru en France
 une carte où se trouvent représentées toutes les possessions
 des Jésuites en France; elle fut faite en 1704

impose; qu'il s'arroge de grands privilèges, un rang distingué, une exemption de la juridiction de ses juges naturels; qu'il est toujours prêt à employer l'excommunication &

les rapports des Peres la Chaise & Menétrier. On voit par-là que dans ce royaume ils avoient alors 612 Collèges, 340 Résidences, 59 Noviciats, 200 Missions, 24 Maisons professes, & qu'on y comptoit 20 mille personnes attachées à leur Ordre, qui aujourd'hui se trouve extirpé dans ce royaume.

f) Peu à peu on cherche à obliger le Clergé de se soumettre, sur cet article, à ce que demande l'ordre public. On le fait contribuer en France, dans les états de l'Impératrice Reine, & dans ceux du Roi de Sardaigne. Le Roi de Sardaigne exerce le droit d'imposer le Clergé, en le chargeant de pensions, jusqu'au tiers des revenus qu'il possède: avec cela tout ce que les cloîtres & monasteres ont acquis depuis 1600 est sujet aux impositions générales. En France, le Roi n'a pas besoin du consentement du Pape, pour lever des deniers sur le Clergé de son royaume: depuis 1753 il en tire une somme de 12 millions par an, outre le don gratuit dans les cas extraordinaires, & ce don gratuit fut en 1755 de seize millions. Par un Edit de 1765 le Roi d'Espagne oblige le Clergé à payer les mêmes droits que ses autres sujets sur tous les biens par eux acquis depuis 1737, & il lui défend d'acquérir des immeubles à l'avenir. Un autre Edit, confirmé par le Pape, défend aux Ordres Monastiques d'avoir au-delà de quatre novices à la fois, & enjoint à tous les moines répandus dans les campagnes, pour y faire les fonctions de fermier ou d'administrateur, de se retirer dans leurs couvens. L'Impératrice-Reine a ob-

même l'inquisition, pour parvenir à ses fins; que son intolérance est cause de ces émigrations qui affoiblissent un état⁴); enfin que les pays Catholiques envoient tous les ans à Rome des sommes très-considérables, qui n'en reviennent jamais; quand, dis-je, on fait réflexion à des abus de cette nature, il est difficile de ne pas voir que la religion catholique énerve l'état, humilie la dignité des Souverains, & détache les sujets de l'obéissance qu'ils doivent à leur maître: l'on ne sauroit disconvenir qu'à tous ces égards la religion protestante ne convienne non-seulement beaucoup plus aux états republicains, mais encore aux états monarchiques.

§. LXIV.

Les Sciences.

Par Science on entend un assemblage de vérités ou de probabilités, rangées en un certain ordre, & appartenantes à un certain genre.

tenu du Pape de lever le dixieme sur les revenus du Clergé pendant l'espace de 15 ans; cela a rendu deux millions de florins. Elle a ôté au Clergé toutes les franchises & immunités dont il jouissoit; elle l'a soumis à la contribution, & a ordonné que les Ordres Mendiants devoient s'en tenir, par rapport au nombre des moines, à ce qui s'en étoit trouvé lors de la fondation.

re. Il y a des sciences de pur raisonnement, il y en a de crédulité, si j'ose ainsi parler: les premières supposent qu'à l'aide de principes incontestables ou d'axiomes, & d'observations ou d'expériences on se forme des idées claires, & on cherche à découvrir ce qui est vrai ou probable: telles sont les sciences mathématiques & philosophiques. Les Sciences de crédulité sont celles où l'on s'en rapporte, du moins pour les vérités fondamentales, au témoignage ou au jugement de quelqu'un: telles sont la théologie, l'histoire, la jurisprudence positive, qu'il faut bien distinguer de la jurisprudence philosophique, la politique, proprement dite, différente de la politique générale qui en est la base, la géographie physique & politique, la philologie, &c. Les Sciences sont encore plus utiles que les Beaux-Arts; ce sont elles qui éclairent la raison, qui perfectionnent les mœurs, qui épurent la religion, en s'opposant au fanatisme & à la super-

On avoit formé le projet de réduire tous les Ecclesiastiques à la portion congrue, & de revendiquer toutes les acquisitions depuis 1664 en payant au Clergé deux pour cent de tout ce qu'on leur prendroit.

g) La France est un exemple du mal que fait l'intolérance & des mauvaises suites que traîne après elle l'émigration des citoyens. On trouve des François

Tome III.

C

stitution, & qui prêtent des secours puissans à ceux qui travaillent à perfectionner les arts, les manufactures, les fabriques, &c. Lorsqu'on veut connoître les progrès qu'une nation a faits à cet égard, il faut examiner le goût qui y domine, les sciences qui y sont le plus en honneur, quels sont les établissemens destinés à l'instruction de la jeunesse, quels sont les encouragemens employés à exciter l'émulation & l'ambition des jeunes gens & des gens de lettres, quelle protection le Souverain leur accorde, dans quel état se trouve la librairie, qu'elle est la liberté des opinions

partout; on prétend même qu'il y en a plus de dix mille dans les états du Grand Seigneur. Qui ne sait que ces malheureuses victimes de la persécution la plus odieuse ont été porter partout leurs biens, & ce qui plus est leurs talens & les arts qu'ils professioient?

h) En Espagne un livre qui vient des pays étrangers, ou qui doit être imprimé dans le pays, est examiné six fois: il en est de même en Portugal. Il y a 22 Universités en Espagne, & la philosophie y gémit sous le joug de la superstition.

i) Une scène du Bourgeois gentil-homme, digne de Lucien & d'Aristophane, fut cause que M. le Tellier, Chancelier de France, donna des réglemens pour faire traiter plus honorablement ceux qui enseignoient la Jurisprudence. Moliere s'étoit moqué des philosophes, qui alloient, comme des maîtres à danser, montrer de maison en maison, à raisonner & à penser. M. le

& de la presse ^{b)}, quel cas on fait des gens de lettres, &c. Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans de grands détails; malheur à la nation qui envisage les lettres comme un métier ^{c)}, la noblesse, les richesses, & le rang comme des titres pour mériter l'estime publique: une nation qui pense ainsi est encore barbare ^{d)}.

§. LXV.

Les Beaux Arts.

L'utilité que l'Etat retire des Beaux-Arts ne sauroit être contestée. On comprend sous ce nom l'Eloquence, la Poésie, la Musique ^{e)},

Tellier qui voyoit que des juriscultes en faisoient autant, crut devoir rendre à cette profession honnête, la considération qu'elle mérite. Qu'on jette un coup d'œil sur ce qui se passe de nos jours, & on verra que ce n'est pas pour en tirer un pareil fruit que nous allons voir représenter le Bourgeois gentil-homme.

f) Il me seroit fort aisé de montrer ici combien les sciences répandent de jour sur la théorie des finances, combien elles servent à faire fleurir le commerce, & prospérer toutes les professions, combien elles sont propres à diriger la police, en un mot à prouver la supériorité d'un financier instruit sur un financier qui n'a qu'une grossière routine: mais je crains de m'étendre trop sur un sujet qui n'a pas besoin de preuves.

g) La Musique, ou l'art de la mélodie & de l'harmonie, qui naissent de la réunion des sons, est comme

la Peinture "), la Gravure "), la Sculptu-

tous les autres arts, parvenue insensiblement à un plus grand degré de perfection; il n'y a que cet art où les amateurs fanatiques de l'antiquité conviennent qu'il faut laisser la prééminence aux modernes. On entend ordinairement par Musique ancienne, celle qui fut connue jusqu'au XI^{ème} Siècle, où Guy Aretin inventa la musique à plusieurs parties: ce fut lui qui rangea le premier les notes, qui auparavant n'étoient que sur deux lignes, la première pour le chant & la seconde pour l'accompagnement. Jean de Meurs perfectionna, à la fin du XIV^{ème} Siècle, ce que le moine Aretin avoit commencé, il diversifia les signes, les notes n'étant jusqu' alors que des points. St. Ambroise & le Pape Damase introduisirent dans l'Eglise la Musique, qui n'y étoit point encore d'usage. La musique est ou instrumentale ou vocale. On connoît trois espèces d'instrumens: 1) les instrumens à cordes, dont les uns se touchent avec les doigts, comme le luth, la harpe, le cistre, le turbe; les autres avec l'archet, comme le violon, le violoncelle, la basse de viole, &c. & enfin quelques-uns dont les cordes ne se touchent pas avec les doigts, mais avec de petits fers, ou de petites plumes, que les doigts font mouvoir, comme l'épinette, le clavecin, le piano forte: 2) les instrumens à vent, comme les orgues, la flute, le hautbois, le cor de chasse, la cornemuse, le cervelat harmonique autrefois destiné à faire la basse, comme aujourd'hui le basson, &c. 3) les instrumens de percussion, comme le tambour, la timbale, le psalterion, &c. Parmi les musiciens Italiens qui se sont fait le plus de réputation, il faut surtout placer Corelli, Pergolese, Vivaldi, &c; parmi les Musiciens François, Lulli, son disciple l'Alouette, Bouffet, Brossart, Clérambaut, Eustache du Caurroy, &c. parmi les Allemands

re 1), l'Architecture 2), & la Danse. Quel-

l'immortel Gram, Hendel, Haffé, &c. De nos jours il s'est élevé en France de grandes disputes au sujet de la Musique; quelques gens de lettres se sont portés pour la Musique italienne, & ont décrié celle de leur nation: la *Serva Padrona* du célèbre Pergolèse a été en France le triomphe des amateurs du goût italien.

m) Nous avons vu plus haut les différentes manieres de peindre: ici nous parlerons de l'art, mais nous ne saurions entrer dans de longs détails, cela nous meneroit trop loin. Il suffira de remarquer qu'on divise la peinture en antique & en moderne: la premiere prend tout le temps qui s'est écoulé depuis Alexandre le grand jusqu'à Phocas, (selon d'autres jusqu'à Constantin le grand) sous l'empire duquel tous les arts furent détruits; la seconde s'étend depuis le rétablissement des arts jusqu'à nos jours. Quand à l'art de peindre avant le temps d'Alexandre, les savans ne sont pas fort d'accord sur le degré de perfection où il parvint. M. l'Abbé Fraguier a cru trouver, dans la description qu'Homere donne des tapisseries d'Hélène & d'Andromaque, une preuve complete que le grand art de la peinture étoit connu avant le siège de Troie. Cependant il est assez clair par tout ce que nous savons des anciens, que c'est bien tard qu'on a connu ce qui regarde le clair-obscur, la dégradation des lumieres, & les bienséances de la composition. On divise ordinairement les peintres, & leurs tableaux, en écoles: il y a l'école Florentine, l'école Romaine, Lombarde, Vénitienne, Allemande, Flamande, & Française,

Ce sont surtout les Hollandois, & les Brabançons, qui font un commerce de tableaux: on s'est donné beaucoup de peine à Rome, pour y conserver les originaux que les princes, qui forment des cabinets & des

ques pays de l'Europe semblent les négliger

galeries, & surtout les Anglois cherchent à en tirer; on commence à se relâcher un peu la-dessus, depuis que les grands tableaux des Eglises se copient d'une façon toute nouvelle: c'est une espece de peinture à fresque, qui se fait avec une pâte calquée sur une grande table de marbre, & dans laquelle on enfoncé de petits morceaux de marbre colorés différemment.

Parmi les peintres les plus célèbres, & dont on achete fort cher les tableaux & les portraits, il faut surtout compter Raphael, dont le dessein, l'invention, & les draperies sont fort estimés; Michel-Ange de Caravage, surnommé Amérigi, qui excella dans les nudités & dans le raccourci (Michel Ange Buonarrotti & Michel-Ange des Batailles furent aussi de grands peintres, mais le premier est plus connu par ses talens supérieurs pour la sculpture); le Guide, Rubens dont le dessein est inimitable, le Titien qui fut supérieur à tous les autres dans les tableaux d'histoire & dans le coloris, le Corregge célèbre dans la magie des plafonds, Albert Durer, l'Apelle de l'Allemagne, Van Deick, Lucas Kranach, les deux Holbeins, Sandrat, &c. J'ajouterai à ces noms illustres les noms des autres peintres qui se sont rendus célèbres par leur art: l'Italie en a produit le plus grand nombre tels furent Cimabue, le premier peintre célèbre après le rétablissement des arts; il est du XIII^e Siecle: André del Sarte, Denis Calvart, de l'école duquel tirent l'Albane, & le Dominiquin: le Parmésan, Tintoret, le Mutian, Paul Véronèse, Jules-Rom Annibal & Louis Carrache, Léonard de Vinci, Pi de Cortone, Carle Maratte, Gentil & Jacques B. Grimaldi surnommé le Bolognese, le Guerchin, I Jordan surnommé Fapresto, Jean Manozzi, F

entièrement; dans d'autres on ne les cultive

Perrugin, le Pardenon, le Rosso, Sébastien del plembo ou Fra-Bastien, Charles Lotti, Ricci, & une foule d'autres. La France a eu également de très-grands peintres; tels furent Simon Vouet, Nicolas Poussin, le Brun, le Sueur, Blanchard, Pierre Mignard, Noël & Antoine Coypel, Jouvenet, Champagne, Nic. Bertin, Blanchet, Boulogne, Fr. Desportes, Largilliere, Claude-Lorrain, le Moine, Rigaud, Santerre, Louis Testelin, Jean Vanloo, Pesne, Vivien, &c. On place au nombre des grands peintres Flamands, Lucas de Leyde, Jacques Jordan, Mulmaer, Gassiel, Briel, Pierre de Laer, Corn, Vroom, van der Velde, van der Meer, van der Werff, Martin de Vos, Wouvermann, Pierre & Jean Brengel, Jean & André Both, Corn Bega, Berghem, Heemskerck, &c. Enfin on met au nombre des grands peintres Allemands Chr. Schwartz, Terbourg (Suisse), Rhotenhamer, Jean de Calcar, Rembrand, Charles Screti, Bauer, Graff, Eltzheimer, Kneller, Lely, &c. Je ne parle point des artistes célèbres de nos jours.

*) Les Anciens n'ont connu que la gravure, en relief & en creux, des cristaux & des pierres: la gravure au burin, à l'eau forte, en manière noire, en clair-obscur sont des découvertes modernes. La gravure sur pierre est d'une très-grande antiquité: on se sert, pour graver ainsi, de l'émeril, du diamant, & d'une roue mise en mouvement par une autre: la gravure qui se fait en relief est bien plus aisée que celle qui se fait en creux, parce que dans la première l'ouvrier voit toujours son ouvrage, au lieu que pour le voir dans l'autre, il faut avoir recours aux empreintes. Lorsque les beaux-arts sortirent de la barbarie, sous Laurent de Médicis, la gravure eut aussi ses succès & ses arti-

que foiblement, quelques-uns font célèbres par

tes. Jean Bernardi, Jean de Florence (surnommé delle Cornivole, des Cornalines), & Dominique (surnommé de Camel, Camées ou pierres gravées en relief) furent les premiers graveurs qui se distinguèrent : mais Bernardi fut le premier qui dans la gravure en creux atteignit la perfection où les Anciens étoient parvenus. Claude Birague fut le premier qui grava sur le diamant ; Coldore, graveur François célèbre à la fin du XVI^{ème} siècle, se distingua beaucoup ; on connoît encore en ce genre Pierre Marie de Pesica, Michellino, Mat. Benedetti, Attio Moretti, le Carodoffo, Furius Severe de Ravenne, Antoine Roffi, Math. del Nassaro, Valerio Vincentini, Sirlet, graveur François qui mourut dans le courant de ce siècle, après s'être fait une grande réputation ; mais Lorent Natter a été de tous les modernes celui qui a porté le plus loin la gravure sur pierre : il étoit un excellent Médailleur, & avoit une grande connoissance de l'Antique ; né au commencement de ce siècle à Biberach en Suabe, il est mort en 1763 à Pétersbourg. La gravure en bois fut inventée par un Allemand, nommé Lupert Rust : on a de son disciple Martin Schoene de Colmar des estampes de 1460 : la gravure au burin ne fut découverte qu'après la gravure en bois ; Israël de Malines fit cette découverte en 1450 à Bockholt, dans le pays de Munster : la gravure à l'eau forte, attribuée à un orfèvre de Florence, fut perfectionnée par Martin d'Anvers & Albert Durer. Depuis que l'art du burin s'est répandu, on a quitté le bois, & on a laissé cette manière de graver, ou plutôt d'imprimer, aux ouvrages de peu de conséquence, & aux manufactures de tapisseries. La gravure en manière noire est la plus facile & la plus prompte ; il n'y a que la préparation de la planche de cuivre qui est longue : mais aussi la plus

le nombre des amateurs, & par les talens des

grossier ouvrier peut y être employé: on en attribue l'invention à M. de Siegen, Lieutenant Colonel Hessois, qui la trouva en 1648, & selon d'autres à Vailant, qui étoit pour lors à Londres. On a dit aussi que le prince Robert de la Maison Palatine étoit l'inventeur de cette maniere de graver, & qu'il partagea avec ce dernier l'honneur de l'invention. On employe aussi au lieu du noir, d'autres couleurs. L'art des estampes à différentes couleurs fut trouvé en 1626 par Loftman, & perfectionné par Christophe le Blond. La gravure en maniere de crayon, ou l'art d'imiter sur le cuivre les desseins faits au crayon sur le papier, est une nouvelle invention de M. François, dont M. Marteau a donné depuis des exemples très-estimés. L'utilité consiste à multiplier les exemples dessinés. Combien d'élèves éloignés des grandes villes, qui ne pouvant se procurer des dessins originaux des grands peintres dessinent d'après des estampes gravées en taille douce, & acquerent par là une maniere de dessiner sèche, dure & arrangée. Parmi les graveurs en estampes les plus célèbres il faut placer Aldegraff, Corn. Bega, tous les deux Hollandois, Etienne de la Belle, Corn. Bloemart, Bolswert, Theod. de Bry, Jaques Callot si célèbre dans le siècle passé, le Clerc, Drevet pere & fils, le Chevalier Edelinck, Claude Mellan, Rob. Nanteuil, Fr. Perrier, Et. & Bernard Picard, Wirlembour, Wischer, Roulet, Sadeler, Sarazin, Silvestre, le célèbre Simmoneau, Smith qui excella dans la maniere noire, ainsi que Verkolie: le premier étoit Anglois, & le second Hollandois, Vosterman, van der Velde, Thomassin le fils, Tuby le Romain, & beaucoup d'autres.

e) L'origine de la Sculpture se perd dans les siècles les plus reculés. Les sculpteurs ont commencé

artistes. *) Il importe de connoître à cet égard les avantages des nations. Si l'on en excepte une petite partie de l'Europe, le reste du monde néglige les Beaux-Arts, ou les cultive mal. Les arts seroient heureux si les connoisseurs seuls en jugeoient.

à travailler sur la terre & sur la cire, ensuite on a employé le bois, enfin les métaux, les pierres, l'ivoire, &c. Ce fut sous Léon X que ce bel art commença à reparoitre, & Goujon, qu'on admira à Paris, est regardé comme un des premiers qui y ait excellé. Les curieux recherchent les antiques, c'est à dire les statues, les bustes, & les bas-reliefs des anciens, tant Grecs que Romains: il arrive souvent qu'on fait passer pour antique ce qui est bien moderne, & quoi qu'en disent les connoisseurs, l'art de les connoître n'est fondé que sur des conjectures. L'Italie a eu de trop habiles sculpteurs, pour qu'il n'y en ait pas eu plusieurs, qui ayent pû jouter avec ce que la Grece nous offre de plus célèbre. On met au nombre des grands artistes qui ont fleuri depuis le rétablissement des arts, Germain Pilon, qui tira son art de la barbarie, Jean de Boulogne, Etienne le Hongre, Pisani, Fr. & Michel Anguier, Michel Ange Buonarotti, Phil. Buister, Donato, Pierre le Pautre, le Cavalier Bernin, Fr. Girardon, son disciple Robert Lorrain, Pierre Puget, Nic. Coustou, Ant. Coysevox, &c.

p) L'architecture est l'art des bâtimens. & elle se divise en architecture civile, militaire & navale. Quant à la premiere les anciens l'ont emporté par rapport à la solidité & par rapport à la beauté. Hors de l'Eu-

§. LXVI.

Les Arts Libéraux

&

Les Arts Mécaniques.

On distingue les arts mécaniques des beaux-arts, & des arts libéraux. On met au nombre

rope il n'y a que la Chine où l'architecture civile mérite quelque attention : en Europe c'est à l'Italie, & ensuite à la France, qu'on doit les grands Architectes. On met de ce nombre Androuet, du Cerceau, Palladio, le premier habile architecte après le rétablissement des arts, Blondel, Bramante, Jacques de Brosse, Robert de Cotte, Jacques Gabriel, Oppenort, Bibiena, Vignole, Claude Perrault, Louis le Vau, Mansard, &c.

g) Il ne faut pas avoir beaucoup vu ni beaucoup lu pour s'assurer que les sciences & les arts n'ont pas été portés partout au même degré de perfection : mais cet avantage d'une nation sur l'autre n'est du principalement qu'à des circonstances qui peuvent avoir lieu partout. Cette prétendue supériorité de génie & de talens due à la nature du climat & du sol est une brillante chimère. *Homo alit artes* : voilà le secret avec le quel on repandra le goût des sciences & des arts, & on formera de grands hommes. Il est à souhaiter pour une nation qu'elle se persuade jouir de tout ce qui est propre à l'élever au dessus de l'état où elle se trouve ; ce noble orgueil, ou plutôt cette noble assurance, fut le premier pas qui conduisit les Romains & les Grecs à ce degré de puissance & de gloire que nous admirons encore aujourd'hui. Une servile imitation & une stérile admiration laissent croupir un peuple dans l'igno-



des arts libéraux, la pharmacie, ou l'art des Apoticaire, la chirurgie, l'art des oculistes, celui de jouer de quelque instrument, l'imprimerie, l'art de la verrerie, la vannerie, l'orfèvrerie, l'horlogerie'), l'art des bijoutiers ou des jouaillers. Les arts mécaniques font l'occupation des artisans : les voici en ordre alphabétique : aiguilliers, armuriers, baigneurs, batteurs d'or & d'argent, boiffeurs, bonnetiers, bouchers, boulangers, bourrelliers, boyaudiers ou faiseurs de cordes à boyau, brasseurs, brodeurs, brosseurs, cardeurs, coupeurs de poil, cartiers, chaircuitiers, chandeliers, chapeliers, charpentiers, charbonniers, charrons, chauderonniers, cloûtiers, coffretiers, cordiers, cordonniers, couroyeurs, coûteliens, coûturiers, couvreurs, cuisiniers, doreurs, émailleurs, éperonniers, épingliers, étameurs, faiseurs d'instrumens de musique, fondeurs, formiers, fourbisseurs, gainiers ou faiseurs d'étais & de gânes, gantiers, graveurs sur métal, lapi-

rance & dans l'abattement. S'il n'y avoit dans le sein de l'Allemagne une quantité de personnes dont le génie les talents & les succès servent de leçon, que pourroit-on espérer de cette troupe de prétendus gens de lettres qui passent leur vie à traduire ces insipides romans, & ces futilités historiques dont la France est inondée ?

**dares, lingeres, lunetiers, maçons, mégif-
fiers, miroitiers, menuifiers, maréchaux-fer-
rants chevaux & carosse, natiers, ouvriers en
draps d'or & d'argent, ouvriers en bas, plu-
massiers, papetiers, parcheminiers, passemen-
tiers, peigneurs de laine, perruquiers, parfu-
meurs, pâtissiers, paveurs, paulmiers, peauf-
fiers, plombiers, potiers d'étain, potiers de
terre, quincailliers, relieurs, rubaniers, save-
tiers, selliers, ferruriers, tabletiers, taillan-
diers, tailleurs, tanneurs, tapissiers, teintu-
riers, tireurs d'or & d'argent, tisserans, ton-
deurs de drap, tonneliers, tourneurs, vanniers,
vinaigriers, vitriers &c. Il est inutile de dire
combien il importe à l'Etat d'avoir une grande
quantité d'artisans, d'exciter entre eux l'émula-
tion, & de renoncer à ce principe barbare de
quelques financiers, que la crainte de la misere
est le plus sûr moyen de faire travailler les
artisans *).**

**e) Les premieres montres qu'on vit en Allemagne
vinrent d'Angleterre: ce fut vers l'an 1577. Christian
Huygens inventa les pendules en 1657, & Barlow fit
en Angleterre en 1676 les premieres pendules & les
premieres montres à répétition.**

**e) On devoit imiter les Anglois dans les encoura-
gemens qu'ils prodiguent avec sagesse. En 1753 il**

§. LXVII.

Les Spectacles.

Les Anciens n'avoient que deux especes de spectacles, la Gymnastique & le théâtre, c'est à dire ceux du Cirque & ceux de la Scène. Nos mœurs répugnent aujourd'hui à ces combats d'athletes, où la barbare férocité des Anciens introduisit le combat inégal d'un homme avec des bêtes féroces. Les Tournois succéderent à ces excès de bravoure, & de nos jours il ne reste guère que le combat des taureaux, & celui des coqs, plus propres à amuser le peu-

se forma une petite société pour l'encouragement des arts, des metiers & du commerce: ces patriotes réunis formerent un fond de souscription, qui monta en 1764 à la somme de 33313 l. st. qui étoit destinée à donner des prix. Cette Société, dans la vue d'épargner à l'Angleterre une somme annuelle de 300 mille l. st. chercha à pousser la culture de la garence, & y employa au delà de 1100 l. st. Elle introduisit ensuite l'usage des moulins à scier les planches, proposa un prix considérable pour épargner annuellement 40 mille livres de laine, qui se gâtent par la manière de marquer les brebis, récompensa les heureux essais qu'un nommé Godfrey fit à Londres avec la machine à poudre, si propre à éteindre les incendies dans certaines circonstances, machine inventée à Augsbourg par un allemand nommé Greyl, &c. De semblables établissemens sont d'une utilité réelle.

Il importe beaucoup que le Gouvernement fasse at-

ple que les gens sensés. Un spectacle plus utile & plus noble est celui du théâtre, conservé depuis ses premiers commencements. Quoi qu'en disent un zèle indiscret, & une dévotion aveugle, la Comédie corrige les mœurs, & la Tragédie inspire de grands sentimens. La noblesse & la décence du théâtre françois ont ôté à la Scene tout ce qu'elle pouvoit avoir de dangereux. Les spectacles en musique, comme l'Opéra & les Concerts, ont leur utilité : ceux qui ne sont qu'en machines, & où Servandoni a brillé de nos jours, quoique moins utiles, peuvent servir à donner du goût. C'est

tention aux abus qui regnent dans les communautés ou Corps de métiers. Ces especes d'associations s'introduisirent en Allemagne dans le onzieme siecle, & Rodolphe de Habsburg fut le premier qui se donna quelques peines pour les supprimer, vu les abus qui y régnoient. Ces abus regardent les élèves ou garçons, les apprentifs, les compagnons & les maîtres. Quant aux apprentifs, je remarque d'abord qu'il est fort injuste de rejeter tout enfant, qui a eu le malheur de naître hors d'un mariage légitime, quand même il auroit été légitimé ; qu'il est encore plus déraisonnable d'exclure les enfans de barbiers, de baigneurs, de tisserans, de bergers, de meuniers, de sifres, de trompettes, &c. comme cela se pratiquoit autrefois en Allemagne, & qu'il conviendrait de ne pas tolerer les dépenses inutiles & les cérémonies ridicules qui s'observent encore lorsqu'un enfant entre en apprentissage. Je mets encore au nombre de ces abus la dureté des maîtres qui pro-

un objet important de la Police que le soin des amusemens publics: il en faut, & une sage politique cherche à les tourner au profit de l'état & des particuliers: le peuple est un enfant qu'il faut conduire & amuser. Mais si ce qu'on appelle *Carnaval* est hors de toute censure, c'est ce que je craindrois d'affirmer malgré les préjugés publics: un si long espace de temps entierement voué aux spectacles, à l'amusement, & aux excès qui en sont inséparables, est plus qu'un temps perdu.

longent trop le temps de l'apprentissage, & qui font de leurs apprentifs autant de domestiques. Les abus en égard aux compagnons ne sont pas moindres: je mets de ce nombre les cérémonies ridicules de leur installation, les dépenses qu'elle occasionne, ce qui se passe lorsqu'un compagnon veut quitter pour aller commencer ses voyages, les propos insipides des jours de cérémonie, l'usage de quelques communautés de faire un présent aux compagnons qui arrivent, la conduite déplacée des anciens compagnons à l'égard des nouveaux, le *bon lundi* ou l'usage de ne travailler qu'une partie du lundi pour continuer les excès commencés le dimanche, l'espece de tyrannie que les compagnons exercent sur leurs maîtres soit à l'égard de la nourriture, soit à l'égard de certains usages introduits dans la communauté, & à ce dernier égard l'excès est poussé si loin qu'il y a quelques corps de métiers (comme par exemple les Papetiers) où il est permis aux compagnons de noter d'infamie le maître & ceux qui le servent; enfin l'indépendance où les compagnons croient être vis à vis de la police. Les abus qui regar-

§. LXVIII.

De la différence des conditions.

Ce qui distingue réellement les hommes, ce sont sans doute les vertus & les talens. Il a fallu cependant, pour mettre de l'ordre dans la société, que les citoyens fussent divisés en certaines classes, que leur autorité, & leurs prérogatives fussent différentes comme leurs occupations.

Dans la société quelques-uns ont été ap-

dent les maîtres & la maîtrise en particulier sont en assez grand nombre: tels sont l'injustice qu'on exerce dans le plus ou le moins de facilité accordée aux compagnons qui veulent devenir maîtres; les prétextes les plus frivoles servent à autoriser une différence qui ne devrait être qu'en proportion du plus ou du moins d'habileté, les dépenses, le refus d'admettre à la maîtrise les compagnons mariés, les avantages accordés à ceux qui épousent la veuve ou la fille d'un maître, &c. Il y a quelques autres abus intolérables, surtout en Allemagne, qu'il seroit bon de détruire entièrement: comme par exemple la liaison entre les Communautés des différentes provinces de cet Empire, l'usage de tourmenter un maître, ou de lui faire payer une amende jusqu'à ce qu'il ait épousé la veuve ou la fille d'un autre maître, les engagements entre les maîtres de ne travailler qu'à un certain prix, &c.: ce sont là des restes d'une police barbare & d'une législation aveugle. L'élément des compagnons menuisiers à Hambourg vient de nous donner un nouvel exemple de la difficulté qu'il y a à remédier à ces abus.

pelés à gouverner & à commander, d'autres à obéir : c'est à dire que la souveraine Puissance de l'Etat a confié à quelques citoyens une portion de son autorité. Chaque état a ses arrangemens particuliers.

Parmi les distinctions reçues le plus communément en Europe, il faut compter celle qu'on met entre la noblesse ¹⁾, les bourgeois, les artisans, & les cultivateurs, serfs dans quelques endroits, libres dans d'autres.

Les différentes occupations auxquelles les citoyens ont été appelés, ou auxquelles ils se sont voués, sont une autre source de distin-

1) On distingue le gentilhomme du noble : le premier est un noble de naissance ; le second l'est, ou par sa charge, ou par la grace du Prince. Les privilèges attachés à la noblesse ne sont pas partout les mêmes. Originellement c'étoit le service militaire qui ennoblissoit. Depuis, la vanité a su trouver moyen d'acquérir, par d'autres voies, un avantage qui cesse d'en être un, lorsqu'il n'est pas la récompense des vertus ou des talens. C'est aux Gots qu'on doit la noblesse de l'Europe : ayant envahi tant de provinces, ils récompensèrent leurs capitaines en leur donnant des titres d'honneur & des terres : les enfans de ces capitaines étoient appelés *Adeligen* ou *Eadligen*, d'où les Allemands ont fait le mot *Adel*. A Basse, si un noble veut entrer dans les charges publiques, il est obligé de renoncer à sa noblesse. A Venise, les nobles ont porté les avantages de la noblesse aussi loin.

tion. L'état ayant besoin de défenseurs, il y a eu une classe d'hommes destinés à défendre la patrie. Autrefois on n'assembloit les troupes que lorsqu'il falloit repousser l'ennemi : mais depuis Louis XIV on a commencé à entretenir, même en temps de paix, des corps de troupes réglées.

Il a fallu des magistrats pour administrer la justice entre des hommes, toujours portés à se la faire eux-mêmes. Le repos & la tranquillité publique ont demandé des tribunaux, pour décider des litiges, & punir les coupables.

qu'il est possible : le corps de ces nobles est de 1500, dont le tiers entre au Sénat : leurs noms sont écrits dans un livre, qu'on appelle le livre d'or. On en fait, de temps à autre, de nouveaux, parce que les anciennes familles venant à s'éteindre, l'Oligarchie s'introduiroit dans cette République. En Angleterre, il n'y a que les Ducs, les Comtes, les Vicomtes, & les Barons qui passent pour nobles : le reste de la noblesse, appelé Chevaliers ou Ecuyers, est compris sous le nom de *Gentry*. On ne reconnoît point de noblesse parmi les Mahométans : on distingue seulement les familles descendues de Mahomet de toutes les autres. En Allemagne on distingue la noblesse immédiate, qui ne relève que de l'Empire, & non de l'Empereur, de la noblesse médiata, qui relève de l'Empereur ou des membres de l'Empire.

Les dépenses publiques ont demandé des revenus, qu'il a fallu tirer ou des biens, qui appartenoient aux citoyens, ou des biens qui étoient à l'état. Il a donc été nécessaire de préposer à la levée des deniers publics, & à la régie des biens de l'état, des hommes capables d'un emploi, où il faut certainement plus que de la probité.

Les liaisons, qu'un état peut avoir avec ses voisins, les intérêts publics à ménager, les droits à faire valoir, sont des objets qui ont demandé des hommes qui se soient nourris de l'étude de l'histoire, des intérêts des Princes, de la connoissance des différens pays, avec lesquels l'état se trouve en liaison.

L'instruction des citoyens a demandé des hommes qui fussent propres à enseigner. De là ces colleges établis pour les sciences & les belles lettres; de là ces hommes qui passent leur vie à éclairer les autres, sans espoir souvent de retirer quelque fruit de leurs peines.

») La Police suppose beaucoup de connoissances. On l'a portée en France plus loin qu'en aucun pays du monde. Croira-t-on qu'en Angleterre, dans le courant de l'année 1764, il y avoit 40 mille personnes en prison pour cause de dettes? On dira sans doute que les loix de l'Etat obligent la Police à cette sévérité: mais ces mêmes loix ne font elles pas partie de la Police générale, & ceux qui sont à la tête des affai-

Le culte divin a demandé des Ministres: la religion entre les mains des théologiens est devenue quelquefois une source de discordes & de factions, que les Consistoires chez les Protestans, & l'Officialité chez les Catholiques doivent contenir; ces tribunaux servent encore à entretenir la discipline ecclésiastique, & à conserver la pureté de la Doctrine.

La subsistance, & tous les besoins relatifs à la vie, à la sûreté, & à la commodité des citoyens sont l'objet de la Police. *)

Enfin il a fallu des gens oisifs, de ces fainéans ambulans, faits pour augmenter le nombre des gens qui obsèdent les princes: sous cent sortes de titres différens ce ne sont que des courtisans. Quelques-uns d'entre eux, destinés à embellir la pompe des Souverains, ont été appelés Officiers de la Couronne *).

On a donné aux citoyens qui devoient être distingués, des marques de distinction: il y a

des de police, ne sont-ils pas en état de prévenir qu'il n'y ait un si grand nombre de citoyens qui se rendent insolubles? Si la paresse & le manque d'industrie sont les conséquences de la pauvreté, la pauvreté est celle d'une mauvaise police. Du tems de Law on comptoit 200 mille pauvres en Ecosse.

*) Les grands officiers de la Couronne sont d'une ancienne institution: cela paroît, entre autres, par

de ces marques affectées à la noblesse, comme par exemple les armoiries *); il y en a de particulieres au rang, comme par exemple les honneurs militaires, le titre d'Excellence, &c. il y en a qui sont comme des prérogatives attachées à la charge, c'est par exemple un usage en France, que le Chancelier ne rende la visite à personne, & ne porte jamais le deuil, &c.

§. LXIX.

Les ordres de Chevalerie, les ordres religieux, & les ordres militaires.

La vanité & la dévotion ont eu cela de

l'établissement du College des Electeurs, qui sont Grands-Officiers de l'Empire. Les trois Electeurs Ecclesiastiques sont Archi-Chanceliers; le Roi de Boheme, Grand-Echançon; l'Electeur de Baviere Grand-Maitre d'hôtel; l'Electeur de Saxe Grand-Maréchal; l'Electeur de Brandebourg Grand-Chambellan; les Electeurs de Hannover & du Palatinat grand Trésorier. Dans les Cours des princes il y a différens officiers de la Couronne; on peut mettre de ce nombre, le grand-Maitre, le grand-Ecuyer, le grand-Maitre des Ceremonies, le grand Maréchal, le grand Chambellan, le Grand-Echançon, le grand-Maitre de la Garderobe, le grand-Aumonier, le grand-Veneur, le grand Fauconnier, le grand-Louvetier, le grand-Maréchal des Logis, le grand-Prévôt, &c.

x) Les armoiries, ou les armes, sont de différente espece: il y a 1) celles des maisons ou des familles,

commun, qu'elles ont l'une & l'autre engagé quelques citoyens à se distinguer des autres. De là sont nés les ordres de Chevalerie & les ordres religieux. On a distingué quatre sortes de Chevalerie ; la militaire, qui est celle que les anciens Chevaliers acquéroient par leur valeur 1) : la Chevalerie reguliere 2), qui est un ordre militaire & religieux, on l'on prend un certain habit, & où l'on promet de vivre suivant une certaine regle, de porter les armes contre les Infidèles, de favoriser le pèlerinage de ceux qui vont à la Terre-Sainte, & de servir dans les hôpitaux ; la Chevalerie d'honneur, ou celle que les princes conferent

2) celles de dignité, comme par exemple les Clés & la Tiare pour le Pape, 3) celles de concession, que les Souverains permettent à leurs sujets de porter, 4) celles des fiefs & des domaines, dont se servent les Souverains, 5) celles de substitution pour les terres qu'on a par héritage à condition d'en porter le nom & les armes, 6) celles de prétention, pour marquer le droit qu'on a ou qu'on croit avoir de succéder à certains fiefs, comme par exemple les armes de Saxe & de Westphalie, que portent les Ducs de Savoie ; les armes de France que porte l'Angleterre, &c.

9) Les princes mêmes furent autrefois armés Chevaliers : d'où est venu le mot : *Nul ne naît chevalier*. François I. reçut l'accolade du Chevalier Bayard, surnommé le Chevalier sans peur : Edouard IV. la

à d'autres princes, & aux personnes les plus distinguées de leur cour; enfin la Chevalerie sociale, espece de confrerie qui avoit autrefois lieu dans les tournois, dans les factions, &c. Les trois premieres especes de Chevalerie subsistent

reçut du Comte de Devonshire. Il reste en France une imitation de l'ancienne maniere de créer les chevaliers: lorsque l'Ambassadeur de Venise prend son audience de congé, le Roi lui donne l'accolade, & le fait Chevalier. A l'élection d'un Roi des Romains il se fait ordinairement une création de Chevaliers.

2) L'origine de la Chevalerie réguliere est inconnue: les uns veulent la faire remonter jusqu'au premier siecle de l'Eglise; les autres ne la veulent trouver que dans le XII^{eme} siecle. Ceux qui cherchent cette origine dans l'établissement des cinquante braves soldats, destinés à garder l'étendart, que Constantin le Grand fit faire, lorsqu'il marcha contre Maxence, semblent être trop faciles à se contenter des plus légères ressemblances.

a) J'ai cru qu'une liste des différens Ordres de Chevalerie pouvoit mériter une place dans cet ouvrage.

I. Ordres militaires & religieux.

1. L'ordre d'Alcantara, en Espagne, fut établi en 1176: les Chevaliers peuvent se marier; le Roi est Administrateur de l'Ordre.
2. D'Avis, en Portugal, fondé en 1146, suit la règle de saint Benoît: le Roi en est Grand-Maître.
3. De Calatrava, en Espagne, fondé en 1158, laisse aux Chevaliers la liberté de se marier; le Roi est

listent encore aujourd'hui: on a par exemple les chevaliers de Saint-Louis, ordre purement militaire, les chevaliers de Malte ordre militaire & religieux, & les chevaliers *) d'honneur, tels sont par exemple les chevaliers de

Grand-Maitre de l'Ordre. Ces trois Ordres ont été établis pour faire la guerre aux Maures.

4. De Christ, en Portugal, fut fondé en 1319 à la place des Templiers, dont l'Ordre venoit d'être détruit. Il est fort riche: il possède 454 Commanderies: le Roi en est Grand-Maitre.
5. Les Chevaliers de l'Ordre Teutonique, ou les Freres Allemands de Notre Dame de Jérusalem, ont une même origine avec les Chevaliers de St. Jean de Jérusalem. Le Pape Célestin III. en fut le fondateur; & Henri Walpot, le premier Grand-Maitre. Cet Ordre embrassa en 1191 la règle de St. Augustin: en 1229 Conrad de Massovie l'appella en Prusse pour convertir les Prussiens, il s'y établit & s'unit à l'Ordre des Porte-Glaives de Livonie. Dans le courant du XVI Siècle, Albert de Brandebourg, pour lors Grand-Maitre, se fit Luthérien, se maria, & reçut du Roi de Pologne l'investiture du Duché de Prusse. L'Ordre élut alors un autre grand-Maitre, sous le titre d'Administrateur; celui ci alla s'établir à Mergentheim en 1527, ce fut Walther de Cronberg: en 1538 il fut reçu Membre du Cercle de Franconie. L'Ordre a six bailliages Catholiques; & trois presque entièrement Luthériens; la France lui en a enlevé deux pour les donner à l'ordre de St. Lazare.

15. Les Chevaliers de Notre Dame de Montese furent substitués aux Templiers dans le royaume de Valence: ils dépendent de l'Ordre de Calatrava.
16. Les Chevaliers de Notre-Dame de la Gloire appelés *Cavalieri di Madonna*, doivent leur établissement à un Dominicain. Il y en a plusieurs en Italie.

II. Les Chevaliers militaires, & les Chevaliers d'honneur.

Les Chevaliers purement militaires, & les Chevaliers d'honneur, sont des personnes que l'état a distinguées ou récompensées par quelque marque extérieure de distinction, & par quelques revenus ou droits affectés à cette distinction. Ces ordres honorifiques sont plus ou moins estimés, suivant le plus ou le moins de puissance de ceux qui peuvent en disposer, suivant le nombre de ceux qui peuvent y aspirer, & suivant le rang ou les avantages qui y sont attachés.

1. L'Ordre de St. André, ou de l'Epine, passe pour un des plus anciens: Jacques V. Roi d'Ecosse le rendit considérable; la Reine Anne le renouvela en 1703. & George I. en changea les statuts en 1725. Les Chevaliers portent l'image de St. André à un ruban verd.
2. L'ordre de St. André, en Russie, fut fondé par le Czar Pierre le Grand en 1689: c'est le premier ordre de Russie; le cordon est bleu céleste.
3. L'ordre de St. Alexandre Newski est de la fondation de l'Impératrice Cathérine, & de l'année 1725: le cordon est ponceau.
4. L'ordre de Ste Catherine est un ordre de Dames, fondé par la même Impératrice en 1714.
5. L'ordre des Porte-Croix est aussi un ordre de Dames

fondé en 1668 par l'Impératrice Epouse de l'Empereur Léopold.

- 6. L'ordre de l'Aigle noir fut fondé en 1701 par Frédéric I. Roi de Prusse; le cordon est orange.**
- 7. L'ordre de l'Aigle blanc fut renouvelé en 1705 par Auguste Roi de Pologne; le cordon est bleu.**
- 8. L'ordre du Bain fut fondé en 1399 par Henri IV, Roi d'Angleterre, & renouvelé en 1725 par George I: le cordon est un ruban rouge moiré.**
- 9. L'ordre de Dannebrog fut renouvelé en 1671 par Chretien V. Roi de Dannemarc; le cordon est un ruban blanc moiré.**
- 10. L'ordre de l'Eléphant, fondé en 1190 par Canut IV; fut rétabli en 1458 par Chrétien I; le cordon est un ruban bleu moiré.**
- 11. L'ordre de la Fidélité fut fondé par la Reine de Pologne, épouse du Roi Auguste II: cet ordre se donne aussi aux Dames.**
- 12. L'ordre du Saint Esprit fut fondé en 1579 par Henri III. Roi de France: le cordon est un ruban bleu moiré.**
- 13. L'ordre de la Toison d'or fut fondé en 1429 par Philippe le Bon Duc de Bourgogne. L'Espagne & la Maison d'Autriche se l'approprient également: le ruban est ponceau & moiré: on le porte autour du col.**
- 14. L'ordre de St. Henri fut fondé en 1736 par Auguste III. Roi de Pologne: c'est une croix attachée à un ruban cramoisi, qu'on porte sur la poitrine.**
- 15. L'ordre de la Jarretiere fut fondé par Edouard III. en 1350. Le cordon est un ruban bleu moiré.**
- 16. L'ordre de St. Louis fut fondé en 1693 par Louis XIV. c'est un ordre purement militaire. Le Roi en**

L'ordre de l'aigle noir. Les ordres purement religieux ⁴⁾ ne sont connus que dans la religion catholique & dans la religion grecque.

est Grand-Maitre: les huit Grand-Croix, qui ont 6000 livres de pension, portent, avec l'étoile, le cordon rouge: les 24 Commandeurs, dont quelques-uns ont quatre-mille & d'autres trois-mille livres de pension, portent le cordon rouge sans étoile: les Chevaliers portent à la boutonniere, une croix attachée à un ruban rouge.

17. L'ordre de St. Michel fut fondé par Louis XI. en 1496. Les étrangers, & même les protestans peuvent y être reçus Chevaliers: le Cordon est un ruban noir.

18. L'ordre du Mérite fut fondé en 1740 par Frédéric II, roi de Prusse. C'est une croix portée sur la poitrine, & attachée à un ruban noir.

19. L'ordre des Séraphins fut renouvelé en 1748 par Frédéric, roi de Suede; le cordon est un ruban bleu.

20. L'ordre des Porte-Glaives fut également renouvelé en 1748: le cordon est un ruban jaune.

21. L'ordre de l'Etoile polaire fut fondé en 1748 par le roi de Suede: le cordon est un ruban noir.

22. L'ordre de Ste. Anne fut fondé en 1736 par Charles Frédéric, Duc de Holstein-Gottorp. Le cordon est un ruban ponceau.

23. L'ordre de la Concorde fut fondé à Bordeaux en 1660 par Ernest Marggrave de Brandebourg-Baireuth: c'est une croix attachée à un ruban rouge,

§. LXX.

Les revenus de l'Etat.

Un Etat a des besoins; & pour les satis-

elle se porte sur la poitrine, & les chevaliers ont encore une étoile sur le côté gauche.

24. L'ordre de la Bonne-Foi Germanique fut fondé en 1690 par Frédéric Duc de Gotha.

25. L'ordre de St. George fut retabli en Baviere en 1729: le Prince Electoral en est Grand-Maitre: le Grand-Maitre, les grand-Prieurs, & les grand-Commandeurs portent, avec une étoile sur le côté gauche, un grand cordon qui est un ruban bleu céleste: les autres Commandeurs portent, avec l'étoile une croix attachée à un ruban bleu: les chevaliers ne portent que la croix.

26. L'ordre de St. Hubert fut fondé en 1444 par Gerhard Duc de Juliers, & renouvelé en 1709 par l'Electeur Palatin.

27. L'ordre de St. Hubert de Wurtemberg fut fondé en 1702. par le Duc Charles Frédéric: le cordon est un ruban ponceau.

28. L'ordre de la Sincérité fut fondé en 1705 par le Marggrave Ernest de Bareuth: avec l'étoile, les chevaliers portent, sur la poitrine une croix attachée à un ruban ponceau.

b) Dans l'Eglise Romaine on entend d'abord par ordre le sixieme sacrement, qui est supposé donner à ceux qui le reçoivent un caractere indélébile. On entend ensuite par là les différens degrés établis entre les personnes destinées à desservir l'Eglise: les quatre ordres mineurs sont ceux de Portier, d'Exorciste, de

Lecteur, & d'Acolythe; les trois ordres majeurs, ou sacrés, sont ceux de Sous-Diacre, de Diacre, & de Prêtre. C'est une loi de l'Eglise, que le Prêtre doit avoir 24 ans accomplis, le Diacre 23, & le Sous-Diacre 22. On comprend encore sous le nom général d'ordre cinq classes de personnes vouées particulièrement à une vie religieuse: ces cinq classes sont celles des Moines, des Chanoines, des Chevaliers religieux, des Ordres mendiants & des Clercs réguliers. Nous avons vu ce qui regarde les Chevaliers religieux, il nous reste à voir ce qui concerne les quatre autres classes dont il est ici question.

Les Moines, autrement appelés Religieux, sont des gens qui vivent dans un cloître, sous une certaine règle, & habillés d'une certaine manière: les filles qui vivent ainsi en clôture, sont appelées Religieuses. Autrefois on n'appelloit Moines que ceux qui retirés du monde vivoient dans des solitudes, uniquement occupés à méditer sur la religion, & à faire des actes de piété: il étoit défendu aux Prêtres de se faire moines. Ce fut le Pape Syrice qui appella les Moines à la Cléricature, dans la disette où on étoit alors de Prêtres. On distingue les Moines de chœur, ou les Moines profès des Moines laïcs ou Frères servants, qui ne sont destinés qu'au service du Couvent, & qui n'ont ni cléricature ni étude.

Les Moines-Mendiants sont des religieux qui vivent de quête, & qui aux vœux, que les autres moines font, ajoutent ceux de mendicité & de nudité des pieds; il y a quatre de ces ordres, qui sont anciens, les Carmes, les Jacobins ou Dominicains, les Cordeliers, & les Augustins déchauffés: on y a ajouté depuis les Capucins, les Récollets, & les Minimes.

Les religieux vivent en communauté dans des monastères: quelques-uns de ces monastères ont été éri-

gés en prélatures, de-là les Abbayes & les Prieurés. Les Abbayes régulières, ou en règle, sont celles où l'Abbé est un religieux du même ordre que les Moines, & porte l'habit monastique, il en est de même des Abbayes de filles. Les Abbayes en commende sont celles dont l'Abbé est un Ecclesiastique séculier : c'est alors un bénéfice que donne le Pape à la nomination du Souverain, & dont le revenu est appelé *Mense abbatiale*, comme le revenu du monastère est appelé *Mense conventuelle* : dans ces Abbayes en commende il y a toujours un Moine qui fait les fonctions abbatiales. Les Prieurés sont également ou en règle ou en commende. Il n'y a que les bénéfices à charge d'âmes qui ne sauroient être en commende : ces bénéfices sont les Archevêchés, les Evêchés, les Cures, &c.

Les Chanoines sont ou des Clercs séculiers, ou des Chanoines réguliers. Les Chanoines séculiers sont ceux qui possèdent une prébende dans une Eglise cathédrale (c'est à dire dans une Eglise où il y a un Siège épiscopal), ou dans une Eglise collégiale, (c'est à dire qui est desservie par des Chanoines ayant pour chef un Doyen ou un Prévôt), & qui sont corps, quoiqu'ils ne vivent pas en communauté. Les Chanoines réguliers vivent en communauté, & font des vœux : ordinairement ils suivent la règle de St. Augustin. Les premiers, en convertissant leur ordre en bénéfices, se sont relâchés de la règle primitive.

Il y a encore des Chanoines laïcs, reçus par honneur : c'est ainsi que l'Empereur est Chanoine de St. Pierre à Rome, le Roi de France Chanoine de l'Eglise de St. Hilaire de Poitiers. A quelque chose près, les Chanoines protestans sont des Clercs séculiers.

Les Chanoines, à l'exception de celles qui suivent la règle de St. Augustin, possèdent des prébendes,

mines & le sel ^{h)}, les monnoies, &c. Une troisieme classe de revenus sont les contribu-

g) Le droit des postes est fondé sur le droit territorial. Ce revenu est d'autant plus considérable que le commerce est plus étendu.

h) Le droit des eaux & forêts est d'un très-grand rapport: quant aux eaux il consiste dans un droit de passage, comme par exemple au Sund, dans une imposition sur l'entrée & la sortie des ports, sur la permission de jeter l'ancre, sur la levée des écluses & des ponts, sur les moulins, sur la pêche de riviere & de mer; &c. Le droit des forêts consiste dans la vente du bois, tant du bois de chauffage que du bois de construction, & dans le revenu qu'on tire des chênes pour le gland. Ces revenus ne sont à l'Etat, qu'autant qu'ils se tirent des forêts qui lui appartiennent: les possesseurs de fonds de terre ont les mêmes droits dans les forêts qui leur appartiennent, comme ils ont une partie du droit des eaux par rapport aux lacs ou aux rivières qui sont sur leur territoire.

i) La petite chasse appartient de droit au possesseur du territoire; la grande à ceux à qui le Souverain ou l'Etat l'accorde: partout où elle n'a point été donnée le Prince la fait faire à son profit.

k) L'exploitation des mines est un droit réservé au Souverain: ordinairement il entre en marché avec des particuliers, à qui il est plus aisé de les faire valoir, & il tire le dixieme du produit. Les mines sont un profit réel pour l'Etat, qui gagne même lorsqu'on les exploite à perte, parce que cette perte n'en est une que pour l'Entrepreneur, & n'en est point pour l'Etat, & que ce qui se gagne est un gain réel. Les Salines sont d'un produit très-considérable, vu la grande consumma-

tions, que les citoyens payent à l'état ¹⁾): quelquefois c'est le fond qui paye ²⁾), quelquefois

tion du sel: elles rapportent en Autriche neuf millions de florins. La gabelle est en France un impôt bien onéreux, le minot pesant 104 livres coute 59 livres.

1) La contribution, tirée sur les biens des sujets, est devenue nécessaire par le luxe énorme des Cours, par les guerres dont l'Europe a été affligée, par la nécessité d'entretenir des troupes réglées, &c. La contribution en nature ou la livraison des denrées demande à être répartie de façon, que celui qui livre trouve chez lui ce qu'il doit donner, & puisse le donner sans souffrir de privation.

2) Lorsque le fond paye, c'est ou à raison de sa valeur, ou à raison de ses produits qu'est réglée la contribution. En Dannemarc le cultivateur paye à raison de la fertilité du sol qu'il possède, & cela est réglé sur le produit de l'année commune. L'impôt est proportionné au nombre de tonneaux de blé, que le cultivateur recueille; dans les terres fertiles un tonneau de froment ou de seigle est recueilli d'un champ de 12000 piés quarrés, & dans les terres ingrates d'un champ de 6 à 700 mille. D'où il résulte que les degrés extrêmes de la fertilité sont entre un & sept. Si le Cadastre avoit fixé avec exactitude le rapport réel des terres, cette maniere de répartir l'imposition eût été la plus juste. Il faut convenir cependant que la contribution est trop forte, le paysan paye 16 Marcs par tonneau, & comme il en recueille communément six à sept il paye pour la plupart 112 marcs, & au moins 96, ce qui est beaucoup trop. En Autriche les terres sont divisées en huit classes, les deux extrêmes sont donc entre un & huit: la contribution se leve à raison

c'est le possesseur, ce qu'on appelle capitation ^{*)}), le monstre de la politique; quelque-

25 pour cent: il y a des Commissaires qui courent le pays accompagnés d'économes; & leurs décisions sont renvoyées, en cas de besoin, au Conseil de rectification établi à Vienne: malgré ces précautions il y a beaucoup de sujets lésés dans cette répartition.

n) L'injustice de la répartition saute aux yeux: non seulement il est impossible de faire payer le double à celui qui a le double de revenus, mais c'est qu'en y parvenant on feroit un grand mal. Il faut une autre proportion, que je ne crois pas qu'on puisse déterminer si aisément. A Athenes celui qui jouissoit de 500 dragmes de revenus payoit dix fois plus que celui qui n'en avoit que cent. Ce n'est là qu'une difficulté contre la Capitation: celle qui taxe tous les sujets depuis un certain âge à la même somme est la plus mauvaise de toutes.

o) Les besoins de l'état ont fait naître des impositions de toute espèce: les financiers n'ont été occupés que du soin d'en inventer de nouvelles: celles que paye le consommateur ont été les plus aisées à imaginer, & les plus faciles à lever. Lorsque ce sont les matières & les denrées sur lesquelles l'imposition est fixée, on appelle ce genre de contribution *Accise*, ou *Excise*, droits de douane, droits d'entrée & de sortie, aides, droits de marque, &c. espèce de contribution que le Brandebourg a le premier introduit en Allemagne, & que les Hollandois ont porté le plus loin. Lorsque c'est le bourgeois qui paye, on appelle cette imposition taille; lorsque c'est le marchand ou le détaillier, on l'appelle droit de vente. Une imposition sur les marchandises travaillées dans le pays ruine le commerce: c'est ainsi que le commerce des chapeaux

fois c'est le consommateur '). Enfin l'état a des revenus, qui se tirent en vertu de l'auto-

& des cartes a presque été perdu pour la France. Là où il circule beaucoup d'espèces l'impôt sur les consommations est le plus sage; si les fonds payoient, les riches seroient trop avantagés, aussi regne-t-il une grande jalousie entre les possesseurs de terres & les actionnaires, ceux-ci voudroient tout rejeter sur les fonds. La théorie de l'impôt a ses difficultés, j'en conviens: mais il y a des principes sûrs & faciles à saisir. Ce que le sujet paye à l'état ne doit être qu'une partie légitime de ce qu'il gagne, il doit pouvoir prélever ce qu'il faut à sa subsistance, & à une subsistance qui ne lui fasse jamais naître le désir du célibat ou celui de s'expatrier. Le véritable art du financier est de mettre le peuple en état de payer les impositions; mais ce n'est pas de cela que les financiers s'occupent beaucoup. Ils ne s'inquiètent guère des sources, qui tarissent pourtant. Comment est-il possible qu'une province, qui paye annuellement de fortes impositions, sans que rien de ce qui en sort y rentre, ne dépérisse entièrement, c'est à dire ne se dépeuple? Ce qu'il y a de fâcheux, c'est qu'il n'en est pas de l'art du financier comme des autres arts: le temps a perfectionné l'art sans perfectionner celui qui l'exerce: les fautes commises ailleurs, ou commises il y a longtemps, se commettent de nouveau: il semble que le financier, que l'exemple pourroit instruire, se flatte toujours que les mêmes causes ne produiront pas les mêmes maux, si tant est qu'il sache que ces maux aient existé quelque part, & puissent encore exister là où il travaille à en développer le germe. Il en est du financier ordinaire comme de la jeunesse: mais le jeune homme n'a qu'un individu à perdre. Les financiers ont une maxime très-propre à endurcir le cœur

rié que les Souverains exercent, ou comme Seigneurs Suzerains, de là le droit de vasselage ¹), ou comme juges Souverains, de là ce qui se tire de l'administration de la justice & de la police ²). Lorsque les revenus ordinai-

des Souverains & des Ministres; ils disent que tout nouvel impôt produit dans les sujets une nouvelle habileté à le supporter, une nouvelle industrie: à la faveur de ce principe on *écrit* une *brébis* qu'il falloit *tondre*. Le financier françois répond au cultivateur qui gémit, qu'en Angleterre les impôts sont plus forts, qu'en Hollande ils le sont plus que partout ailleurs: mais il ne songe pas que ce n'est pas le cultivateur qui est surchargé en Hollande & en Angleterre, mais le consommateur qu'on met en état de gagner tout ce qu'il faut pour payer l'impôt. Si la douane en Angleterre a rendu pendant la dernière guerre un excédent annuel d'un million de livres st. cet excédent a été pris sur des consommateurs enrichis par le commerce que la guerre favorisoit, au lieu de détruire. Sans compter un grand nombre de vices qui se trouvent dans la finance françoise, il y a dans sa nature même des défauts dangereux. Premièrement elle met des entraves au commerce, aux arts, à l'agriculture; & ce sont là pourtant les véritables sources des richesses de l'état. En second lieu elle oblige le financier à faire une étude particulière de tous les arts & de toutes les professions, sans quoi on ne sauroit obvier aux fraudes. J'ai vu des financiers faire de lourdes fautes en voulant asséoir un impôt sur un genre de consommation, où la fabrication de ce qui se consomme ne leur étoit pas bien connue. Enfin elle accumule édits sur édits, déclarations sur déclarations, interprétations

res ne suffisent pas, on a recours à des subventions extraordinaires'), ou à l'augmentation des impositions ordinaires, ou aux dons gratuits; quelquefois on emprunte'), & de-là sont nées les dettes nationales'). Ce qu'on

sur interprétations, ce qui rend l'exercice de la justice arbitraire, & l'étude des loix presque impossible.

p) Les Vassaux possesseurs de fiefs payent à l'état des redevances. Les vassaux qui meurent sans héritiers mâles laissent leur fief au Souverain, &c. Je ne fais à quelle classe rapporter l'impôt qu'en Espagne & en Portugal on perçoit sur ceux qui communient: cet impôt consiste à obliger tous ceux qui peuvent faire leur dévotion d'acheter un exemplaire de la bulle pour la croisade, & cette bulle se vend au profit du Roi.

q) La police donne des revenus par les confiscations, les privilèges, le papier timbré, les extraits baptistaires & mortuaires, les passe-ports, les lettres d'apprentissage & de maîtrise, &c.

r) On peut placer aussi au nombre de ces subventions extraordinaires ce que l'on fait payer quelquefois aux Communautés ou Compagnies, en leur accordant quelque privilège ou exemption. Ces Communautés empruntent, pour payer leur privilège, & personne n'étant engagé en particulier, elles ne cherchent qu'à répartir la somme qu'il faut pour les intérêts, & ce petit impôt est payé par le peuple à qui l'on vend plus cher. On connoît en France cette espece d'impôt, qui a de très-grands inconveniens.

s) Les emprunts sont de différente nature: de ce nombre il faut mettre les Tentines & les Rentes viage-

res. Une tontine est une espece de société, composée de plusieurs personnes, qui ont placé à fond perdu, sur leur tête, ou sur celle d'un autre, une certaine somme; à condition que l'intérêt augmente proportionnellement à la mise, à mesure que le nombre des intéressés diminue, jusqu'à ce que par la mort du dernier les rentes retournent au profit de celui qui a fondé la tontine. Laurent Tonti, Napolitain qui donna son nom à cet établissement, la proposa en France en 1653. La Cour agréa son projet: mais il fut rejeté par le Parlement, le châtelet, le corps de ville & le corps des Marchands. Tonti réforma son premier plan, & présenta un second projet, qui fut goûté, & il fut résolu que la tontine seroit établie en 1656; mais le public n'y ayant aucune confiance, elle n'eut pas lieu. Louis XIV ayant eu besoin d'argent en établit une en 1689; elle consista en 1400 mille livres de rentes viagères constituées au denier onze pour former un fond de 14 millions: on fit quatorze classes & les actions furent fixées à 300 livres. Quelques années après on établit une seconde tontine. Une veuve de chirurgien, morte en 1726 âgée de 96 ans, n'ayant mis dans chacune de ces deux tontines que 300 livres, survécut à tous les actionnaires, & jouissoit à sa mort de 73500 livres de rente. On forma une troisième tontine en 1730; elle subsiste encore. La Tontine a de commun avec les rentes viagères, que le Capital est perdu à la mort de l'intéressé: mais elle a l'avantage de donner un accroissement annuel d'intérêts, qui peut aller fort loin si les actionnaires vivent long tems.

e) Les dettes de l'Etat ont donné lieu à plus d'impôts, que les besoins les plus pressans. Louis XIV. dépensa pendant son regne, dix-huit milliards; ce qui revient année commune à 330 millions de livres, monnoie de France d'aujourd'hui: aussi ce Prince laissa-t-il

en mourant 4 milliards 500 millions de dettes. Suivant une liste publique l'Angleterre devoit, en Mars 1768, une somme de 129724936 liv. Sterl., dont les intérêts annuels montent à 4646027 l. St., & à laquelle il faut encore ajouter 3 à 4 millions que doit la Marine, un million emprunté à la banque, & 800 mille l. St. empruntés sur les billets de l'Echiquier. Les dettes nationales d'Irlande montoient en Nov. 1765 à 508374 liv. st. Les dettes de la République de Hollande, qui en 1670 montoient à 78 millions de florins, se sont trouvées ces dernières années faire une somme de 450 millions. L'auteur de *l'Intérêt des Nations* la fait monter à un milliard de florins. Quand on considère la somme prodigieuse des dettes de l'Angleterre, & qu'on réfléchit que cet état n'a que sept millions d'habitans, & que son revenu général, qui selon Davenant ne montoit en 1698 qu'à 44 millions st. & qui n'est estimé aujourd'hui qu'à 65, on a de la peine à comprendre comment cette nation est devenue si redoutable : son crédit est une magie : comment a-t-il été possible, que la France avec deux tiers de terrain, d'habitans & de revenus de plus, sans compter les avantages du sol & de l'industrie, n'ait pu tenir tête à cette nation rivale ? C'est au Roi Guillaume qu'on attribue les premiers progrès du crédit public. Ce qu'il y a de certain c'est que le premier emprunt qui se fit sous son règne, & qui étoit de 500 mille l. st. n'eut lieu que par artifice : on promettoit huit pour cent, & malgré cela les actionnaires négocierent leurs récépissés jusqu'à 53 p. c. de perte : les réfugiés françois en achetèrent beaucoup, & donnerent un grand crédit à ce fond, enforte que peu de temps après ces papiers gagnèrent deux à trois pour cent. Le fameux Walpole sut étendre le crédit national, & le porter à son comble : mais il abusa de son talent à multiplier & diversifier les taxes. Le crédit actuel des Anglois va si loin, que

appelle épargne politique est une matiere qui mérite un serieux examen *). Comme la facilité de la perception est la partie essentielle de la finance *), c'est dans la maniere de percevoir que se trouvent les plus grands abus *).

§. LXXI.

Les Armées.

Une armée bien entretenue, bien disciplinée, & proportionnée à l'étendue & aux richesses de l'état, ainsi qu'à sa population, est un grand avantage, même en temps de paix, où il est fort aisé d'employer utilement le sol-

les Hollandois y ont non - seulement des fonds très considérables, mais qu'ils pretent même sur ces richesses artificielles. Amsterdam fait un commerce lucratif de ces papiers, surtout des annuités.

*) L'épargne de l'état est ce qu'on nomme épargne politique: on en juge mal si on le compare à l'épargne du particulier. Un état est un être qui regarde sa durée comme éternelle, & ceux qui gouvernent doivent encore plus s'occuper de l'avenir que du présent.

*) Péréfixe, auteur de la vie de Henri IV, se plaignoit déjà que du temps de ce Prince on eut fait une armée de commis destinés à la perception des revenus publics; depuis l'abus a bien augmenté, & il n'y a guere de pays où il n'y en ait à cet égard. Dans ces derniers temps les Ministres du Roi d'Espagne, Carvasal & l'Ensenada, se sont donné beaucoup de peines pour simplifier la perception des impôts, &

dat. De nos jours les princes de l'Europe ont considérablement augmenté le nombre de leurs troupes. Il y a des Souverains dont l'armée consomme la moitié des revenus de l'état; ailleurs elle en emporte les deux tiers. On a contesté l'utilité des forteresses, où se trouvent ordinairement les arsenaux & les magasins: il paroît pourtant qu'elles sont tout à la fois des retraites pour une armée battue, un appui pour une armée qui entreprend, & un magasin général pour une armée victorieuse.

L'utilité des corps de Cadets, & celle des maisons d'Invalides ont été reconnues de tout

mettre fin aux friponneries inévitables des employés: on établit une commission pour faire le dénombrement des habitans du royaume, & on résolut de faire mesurer par des arpenteurs les terres de la Couronne & celles des particuliers. Ces sages dispositions furent arrêtées dans leur naissance, quelque pressant que soit le besoin; je n'en citerai qu'un exemple. Il n'y a qu'une seule fabrique de tabac dans le royaume; elle est à Seville, & rend au Roi cinq millions de piastras: l'administration & la fabrication occupent 34000 ames, dont l'entretien coute annuellement 317402 liv. sterl. La poste occupe 18000 ames qui coutent à l'état 50568 l. st. Le revenu des *Millions* entretient 11500 employés à qui on paye 53240 l. st. Les rentes générales occupent 19000 commis dont les gages montent à 64458.

x) Lorsque Pontchartrain, Contrôleur général, fit l'imposition de cent millions, il fut obligé d'accorder

le monde. La France brille par les arrangements qu'elle a faits à ce sujet.

§. LXXII.

Les troupes de terre.

Les meilleures troupes de terre sont les troupes nationales. Une armée de terre est composée d'Infanterie, de Cavalerie, & de travailleurs: je comprends sous ce nom tout ce qui appartient aux corps du Genie & de l'Artillerie. La Cavalerie est composée de Cuirassiers, de Dragons, & de troupes légères. On prétend que la Cavalerie doit faire le tiers ou au moins la quatrième partie de l'armée. Les Soldats d'une armée sont divisés en régimens, les régimens d'Infanterie en bataillons & en compagnies, les régimens de Cavalerie en escadrons & en compagnies. La milice ne devrait être

un sixième aux partisans, sans compter les deux sous pour livre autrement aliénés: cela faisoit un objet de 26 millions sans les friponneries. On prétend que la perception des revenus publics coûte annuellement à la nation 40 millions de livres. Catherine de Médicis femme de Henri II, mena avec elle des Italiens, qui furent les premiers financiers: *hinc illæ lacrymæ.*

g) Suivant Ustariz mille hommes d'infanterie coûtent au roi d'Espagne, en temps de paix, 62500 écus d'Allemagne par an, & mille hommes de Cavalerie

prise que dans la classe des citoyens dont les occupations ne sont pas de la plus indispensable nécessité; ordinairement elle n'est destinée qu'à défendre le pays, quelquefois à compléter les régimens qui font la campagne. Ce n'est que depuis 1683 qu'on voit en Europe des troupes réglées, conservées pendant la paix. L'entretien d'une armée coûte prodigieusement: il n'en coûte pas moins pour en lever une. On compte qu'un fantassin engagé, habillé, & armé revient à 25 écus d'Allemagne, un dragon & un houzard à 85 ou 90, un cuirassier à 100. L'artillerie & les munitions de guerre emportent également des sommes considérables. De toutes les Puissances de l'Europe, celle à qui l'entretien de ses troupes coûte le plus est l'Espagne, & la Russie celle à qui il en coûte le moins'). Il est assez difficile de savoir au juste le nombre des troupes entre-

171875. Tout est compris dans ces sommes: habits, armes, pain, enrôlement, solde, frais d'hopitaux, lit, chandelle, bois, ustensiles de caserne, fourages, remonte de la Cavalerie. Suivant un auteur Anglois, qui étoit en Espagne en 1760, l'Armée espagnole composée de 98375 hommes, tant Cavalerie qu'Infanterie, Invalides, Milices, qui en temps de paix sont entretenues par les villes où elles se trouvent, artillerie, soldats servant sur mer, &c. coûtoit au Roi d'Espagne 6213000 écus d'Allemagne, &c. M. de Justi prétend

tenuës par les Puissances de l'Europe *). Depuis l'invention de la poudre à canon *), l'art de la guerre est devenu systématique, & la manière de la faire a changé entièrement. L'entretien d'une armée en temps de paix mérite toutes sortes d'attention *).

§. LXXIII.

La Marine.

Les Nations voisines de la mer ont été naturellement portées à équiper quelques vaisseaux ;

que l'entretien de mille hommes d'infanterie coûte annuellement 50 mille écus à l'Impératrice Reine, & que l'entretien de mille hommes de Cavalerie lui en coûte 100 mille. En Dannemarc mille hommes d'infanterie content par an 33495 écus Danois. On a toujours calculé que l'entretien d'une armée de soixante-mille hommes revenoit à près de cinq millions d'écus. Dans le traité que l'Impératrice fit avec la France en 1756, on convint que l'entretien de mille hommes d'infanterie seroit évalué à 96 mille florins, & celui de mille chevaux à 288 mille, mais il s'agissoit de ce qu'il coûte pendant la guerre. On prétend que l'entretien de 200000 hommes coûte à l'Impératrice Reine 14 millions de florins en temps de paix. Si nous comparons les temps anciens aux nôtres la différence de dépenses nous paroîtra énorme. Sous Adrien les revenus publics montoient à la valeur de 150 millions de nos écus, & malgré le luxe, les profusions & les divertissemens publics il y avoit sur pied une armée de 200 mille fantassins, & de 40000 chevaux, on entretenoit 300 Elephants, 2000 chariots de bataille, deux mille vaisseaux ronds, & 1500 galères.

seaux; leur propre sûreté, & l'aggrandissement de leur commerce les ont ensuite obligés à avoir des Flotes. Un vaisseau de guerre est un bâtiment de mer pourvu de troupes, de canons & d'ouvriers: un certain nombre de ces vaisseaux est ce qu'on appelle Flote, un moindre est ce qu'on nomme Escadre. *)

§. LXXIV.

Les besoins de la Marine.

Les matériaux sont le premier objet de

*) La Porte Ottomane a sur piés	300000	hommes.
La Russie - - -	250000	- -
La Maison d'Autriche - - -	200000	- -
La France (sans compter 50 m. h. de milice) - - -	180000	- -
Les Princes de l'Empire, non compris la Maison d'Autriche & le Roi de Prusse, - - -	130000	- -
L'Espagne, tout compris, - - -	98375	- -
Le Danemarck, Infanterie, Cavalerie, Artillerie, - - -	70651	- -
La Suede - - -	48000	- -
La Grande Bretagne - - -	40000	- -
Les Provinces Unies - - -	40000	- -
Le Roi des deux Siciles - - -	30000	- -
Venise - - -	28000	- -
La Pologne - - -	24000	- -
Le Roi de Sardaigne - - -	15000	- -
Les autres états d'Italie - - -	15000	- -
Le Roi de Portugal - - -	14000	- -
- - - - -	1483026	hommes.

la Marine: il s'agit de les rassembler, de les examiner, & de les employer; ce premier article regarde donc la visite, l'abattage, & les proportions des bois, la connoissance, l'achat, & l'entretien d'un grand nombre de marchandises de toute espece, la maniere de les employer, la construction, le radoub, & l'équipement des vaisseaux. Le second objet regarde la navigation; ou, ce qui revient au même, le

a) L'invention de la poudre à canon est due à Berthold Schwartz, autrement Constantin Angklitzen, de Fribourg en Allemagne: on la place entre les années 1330 & 1351. C'est un mélange de soufre, de salpêtre, & de charbon: le charbon est fait de saule, d'aulne, de coudrier, &c. en Angleterre il est fait de noisetier. On se sert de moulins à eau pour paîtrir ces matières, qui reduites en pate passent, pour être grainées, par un crible de peau de veau. Il y a 23 Moulins en France, & ils peuvent fabriquer ensemble annuellement 5430000 milliers pésant.

b) Le Soldat est un consommateur, que l'état entretient au plus bas prix possible: il faut donc le placer là où les denrées sont par leur abondance à vil prix: mais il ne faut pas détériorer une province pour y rendre la subsistance du soldat plus aisée. En Danemarck on a changé les domaines en districts destinés à l'entretien de la Cavalerie: les plus beaux champs ont été convertis en prairies, & les corvées des paysans en services relatifs au fourage de la Cavalerie. On a fait six districts pour les douze regiments. Les abus inévitables d'un pareil arrangement sont bien sensibles.

pilotage & la manœuvre, c'est à dire l'usage de la bouffole, des cartes marines, des instrumens pour prendre hauteur, & pour mesurer le filage, l'estimation de la route faite & à faire, & enfin la maniere de disposer les voiles & le gouvernail. Le troisieme objet de la marine regarde la police des ports. En Europe les vaisseaux sont ordinairement de bois de chêne ^{c)}, & les mats de sapin ^{d)}. Outre le bois il faut

c) Le Chef d'Escadre est un Officier Général qui commande une Escadre. En France la Marine militaire a six Escadres: savoir, celles de Poitou, de Normandie, de Picardie, de Provence, de Guiene, & de Languedoc. Une Escadre doit avoir au moins quatre vaisseaux. Une armée est divisée en trois Escadres, & les Escadres ont encore leurs divisions.

d) On fait bien de choisir du bois abbatu avant l'hiver. Celui où il y a le plus de resine, de gomme, de térébenthine se corrompt le moins dans l'eau: mais le bois de chêne surpasse tous les autres, parce qu'il est fort sans être pesant, & qu'il se courbe aisément. Les Anglois cependant, s'appercevant que le bois de chêne devient fort rare, menagent leurs forêts, & bâtissent leurs fregattes de bois de sapin. Pour acheter le bois il faut le toiser: on le toise différemment suivant les lieux. En France, lorsqu'il s'agit des fournitures de la Marine, & du bois de charpente dans les ports, on mesure les bois par piés cubes. Par exemple, une piece de bois de vingt piés de long sur dix pouces d'épaisseur & autant de largeur donne treize piés dix pouces huit lignes; on multiplie les 20 piés par 10 pouces & le total de nouveau par 10, ce qui fait 2000, qu'on

du fer, tant pour les canons & les bombe
que pour les ancre & les crampons, &c. &
la poudre à Canon, du chanvre pour les voile

divise par douze. Pour les fortifications on appell
solive une piece de bois de 6 pouces d'équarrissage su
douze piés de long, ainsi une solive tient trois pié
cubes.

Les François font travailler leurs bois dans les fô
rets; les Hollandois ne les font qu' équarrir grossiere
ment; les Anglois ne leur y donnent aucune façon
souvent même ils laissent aux arbres l'écorce & un
couple de grosses branches: ils se trouvent par là en
état de tirer du bois le meilleur parti possible; & le
transport par eau étant peu de chose, ils gagnent
à ne point faire travailler leurs bois dans les fô
rets. Il est clair que là où le bois est rare, & les voi
tures communes, les Anglois ont raison; mais que là
où le bois est commun & le transport difficile ou cou
teux, les François n'ont pas tort. Comme il est impos
sible de trouver de grosses & longues poutres, des pie
ces de quille, des étambords, &c. dans d'autres ar
bres que ceux qui sont sur le retour, parce que les
dimensions de ces pieces sont telles qu'on ne les peut
trouver que dans les plus gros chênes, c'est à dire
dans des arbres qui ont deux ou trois cents ans, il
n'est pas étonnant que les vaisseaux durent si peu.

e) Tout le Nord fournit des mats: mais il semble
qu'on l'épuise. Il y a différens mats, qui different de
grandeur & de grosseur.

f) Les Turcs font beaucoup de voiles de coton, &
les Chinois en font d'une espece de petits roseaux: en
Europe on les fait d'une grosse toile de chanvre. Un
vaisseau du premier rang doit avoir jusqu'à dix voiles,

& les cordages ¹⁾, de la poix & du goudron ²⁾. La Marine demande de bons charpentiers & une quantité suffisante de matelots ³⁾.

pour lesquelles il faut 3600 aunes de toile. Il faut pour la garniture d'un vaisseau du premier rang 34056 brasses de cordages, la brasse prise pour six piés; & pour le rechange, en y comprenant les petites cordes, il en faut 32439 brasses. Le tout pèse goudronné 219 milliers, & en blanc 164200 livres. On employe pour un vaisseau de ce rang 90 milliers de fer de toute espèce, & 16 à 17 mille livres de clous.

g) Il faut outre cela un enduit pour préserver les bâtimens de mer de la pourriture & de la piquure des vers: on appelle cet enduit Courroi, il est ordinairement composé de brai sec, de soufre, d'huile, & de suif fondus & amalgamés; on y mêle quelquefois du verre pilé; on se sert aussi de l'asphalte, &c. Mais ce Courroi dure peu, & nombre de vaisseaux ont péri faute d'un meilleur enduit. C'est surtout dans les mers des Indes que les vaisseaux souffrent beaucoup des vers tarets, ou de ces vers qui rongent les digues & les vaisseaux. On prétend qu'ils furent portés en Europe, il y a 60 ans, par une Escadre française, & que depuis ce temps leur multiplication a été si grande que tous les ports d'Europe en sont infectés. Jean Maille trouva, il y a 40 ans ou environ, le secret de faire un enduit beaucoup meilleur & beaucoup plus durable: les Hollandois, qui en furent instruits, l'appellerent & lui offrirent, outre tous les privilèges & toutes les exemptions qu'il souhaiteroit, cent mille florins de gratification. Il les refusa, & fit plusieurs essais dans différens ports de France, par où il parut que le spalmé (nom qu'il donna à cet enduit) employé sur un vaisseau de 74 Canons épargnoit une dépense de 18927

Il importe à l'état de ne pas acheter à l'étranger ce qu'il faut pour la construction des vaisseaux¹⁾.

§. LXXV.

L'équipement des vaisseaux de guerre.

On détermine la grandeur des batimens de mer par le nombre des tonneaux, des ponts,

livres ds France, sur les frais ordinaires dans l'espace de temps que dure le spalme. J'ajouterai ici que ce spalme a été trouvé excellent pour enduire les couvertures de maisons, de granges, d'étables, &c pour conserver les bois qu'on met en terre, & enfin pour tenir lieu de mastic, lorsqu'il s'agit de lier des marbres, des pierres, & des métaux. Il vient de s'établir une fabrique de spalme par les heritiers de Maillé au Picq, à Rouen, & au Hawre. M. Wesset-Linden a trouvé que le talc, reduit en poudre & mêlé avec de la poix, donnoit un excellent enduit.

k) On comptoit en France en 1681 environ 60 mille matelots, & au commencement de ce siecle 70 mille. Les matelots y sont partagés en 24 classes, & chaque classe sert à son tour, ce qui épargne l'inconvénient de la presse, comme on dit en Angleterre, ou de fermer les ports, comme on dit en France. Les matelots François, faciles à mécontenter, désertent aisément: lorsqu'ils servent le Roi ils sont payés à raison de 12 livres par mois. Tout homme, depuis l'age de 18 jusqu'à celui de 60, qui se voue au service de la Marine, soit sur les vaisseaux du Roi, soit sur des vaisseaux marchands, est obligé de se faire enregistrer en qualité de matelot dans l'une des 24 classes. Les Hol-

ou des canons : & les vaisseaux de guerre sont divisés en différentes classes qu'on appelle rangs. En France ¹⁾ les vaisseaux du premier rang sont du port de 1600 à 2200 tonneaux, ils ont depuis 90 jusqu'à 120 canons, & trois ponts : ceux du second rang sont du port de 1300 à 1500 tonneaux, ils ont depuis 60 jusqu'à 90 canons, & trois ponts : ceux du troisieme rang

landois tirent une grande quantité de matelots de la Norvege : on pretend que la sixieme partie de leurs matelots vient de là. Malgré cela les Danois ont un corps de 30 mille matelots destinés à servir la flotte, & divisés en deux ordres : ils n'osent sortir du pays qu' avec une permission, & ils sont obligés de revenir à la premiere sommation. Les matelots qui sont actuellement en service sont partagés en quatre divisions de dix compagnies chacune : la compagnie est de 118 hommes. En général il faut remarquer que les Hollandois mettent toutes les nations de l'Europe à contribution pour former leurs équipages, ce qu' aucune autre nation ne fait ; aussi le corps des matelots feroit-il souffrir l'agriculture & les manufactures en Angleterre, si le peu de troupes de terre que les Anglois ont sur pié ne compensoit ce qu'emporte la Marine.

2) Aujourd'hui les Anglois ne sont occupés que des moyens de pouvoir se passer pour leur Marine du secours des étrangers. Il leur sera pourtant difficile d'employer beaucoup d'autre chanvre que celui de Russie. Ce n'est que depuis le regne d'Elisabeth que les Anglois ont cessé d'acheter des vaisseaux aux Genoïs, aux Venitiens, aux Hambourgeois, &c. Les François

font du port de 800 à 1200 tonnesux, ils n'ont que deux ponts, & 46 à 60 canons; ceux du quatrieme rang font du port de 500 à 700 tonnesux, ils ont deux ponts & 32 à 46 canons; ceux du cinquieme rang font du port de 3 à 400 tonnesux, ils ont deux ponts, & depuis 20 jusqu'à 32 canons: au deffous de 20 canons ce ne font plus que des Corvettes. En Angleterre ¹⁾ on a un fixieme rang, & en Hollande un septieme. Il faut remarquer, qu'en France ces différens rangs de vaisseaux font encore divisés en deux classes qu'on nomme ordres.

en achètent encore aujourd'hui aux Suedois, & pendant la dernière guerre ils en acheterent aux Genoïs.

4) En France les vaisseaux du premier rang ont, outre l'Officier qui commande, deux Capitaines, deux Lieutenants, & deux Enseignes; ceux du second rang n'ont qu'un Capitaine, deux Lieutenants, & deux Enseignes: ceux du troisieme, un Capitaine, un Lieutenant, & deux Enseignes: ceux du quatrieme & du cinquieme un Capitaine, un Lieutenant & un Enseigne.

5) En Angleterre la proportion entre le nombre des hommes & celui des canons, est comme il suit. Les vaisseaux du

1 Rang ont	100 Canons &	860 hommes d'Equi-	
2 Rang -	90 -	524 - 750	(page.
3 Rang -	70 - 80 -	480 - 600	-
4 Rang -	50 - 60 -	350 - 400	-
5 Rang -	40 -	250	-
6 Rang -	20 -	150	-

On distingue aussi les vaisseaux de guerre en vaisseaux de ligne, & en fregattes : on entend par les premiers ceux des trois premiers rangs qui sont assez grands & assez bien armés, pour être rangés en ligne dans un combat naval ; & par fregattes on entend des bâtimens légers, qui ne sauroient tenir ligne avec les autres. Les premiers ont au moins 46 canons ^{m)}, le plus souvent. ils en ont d'avantage ; ils peuvent en avoir jusqu'à 120. Les fregattes n'en ont jamais au delà de 44, & il y en a qui n'en ont que 20 ⁿ⁾. Il y a encore des vaisseaux

^{m)} Les Canons des vaisseaux sont plus courts, & plus pesans de métal que les autres. Ils sont montés sur des affûts de mortier, & ont quatre petites roues faites chacune d'une piece. On ne se sert que de sept calibres différens ; savoir du calibre de 36, de 24, de 18, de 12, de 8, de 6, & de 4 livres de bale ; les canons de fer n'en ont que cinq, de 18, de 12, de 8, de 6, & de 4 livres de bale. Il vaut mieux avoir peu de canons, mais en avoir d'un gros calibre, & pouvoir s'en servir avec beaucoup de facilité, que d'en avoir beaucoup sans pouvoir les employer commodément. Les Anglois tomboient autrefois dans ce défaut, ils s'en sont corrigés depuis peu d'années : les calibres les plus avantageux pour le combat sont le 36 & le 24 : ceux de 48 affoiblissent les vaisseaux & fatiguent les équipages, c'est pour cela qu'on les fait de bronze.

ⁿ⁾ Les Fregattes passent après les vaisseaux du troisième rang ; mais quand elles ont au dessous de 20 canons, ce ne sont que des Corvettes, que les Anglois

qu'on appelle galeres, qui sont des vaisseaux de guerre *) à voiles & à rames. L'Hopital est un vaisseau, qui suit une armée Navale, ou une Escadre qui est au moins de dix vaisseaux, & où l'on transporte les malades & les blessés. On entend par équipage †), les Officiers de

appellent *Stoop*. Un vaisseau du premier rang porte en munitions de guerre 358 quintaux de poudre à canon, 20 quintaux de poudre fine à mousquet; au de là de 12000 boulets de toutes sortes de calibre; 260 paquets de fer, 260 lanternes à mitraille, 1500 balles de plomb: il porte en armes 300 mousquets, 70 mousquetons, 70 pistolets: on y trouve ordinairement 16 canons de fonte de trente six livres, douze de vingt quatre, vingt-quatre de douze, vingt-deux de six, les autres canons sont de fer.

o) La Galere est un vaisseau de bas bord: elle a ordinairement deux mats, 20 à 22 toises de long sur trois de large & une de profondeur: elle a cinq pieces de canon, 25 à 30 bancs de cinq forçats. Les Galeres sont utiles dans la Méditerranée à cause des calmes, qui y sont fréquents. La Galeasse est une grande Galere, qui a trois mats qu'elle ne peut baisser, 32 bancs de 6 à 7 forçats, 12 canons, & mille à douze cents hommes d'équipage. Il y en avoit autrefois à Venise, où il n'y avoit qu'un Noble Venitien qui put la commander, & il faisoit serment de ne pas refuser de se battre contre 25 Galeres ennemies. Le Pape, les Genoïs, le Roi des deux Siciles, l'île de Malte ont des Galeres qui ne sortent point de la Méditerranée. La France a été la seule Puissance qui en ait fait passer dans l'Océan: mais elle a renoncé depuis à ces vaisseaux, & les Officiers de Galere ont été réunis au Corps de

Marine ¹⁾), les matelots, le pilote ²⁾), les soldats, les mouffes & les garçons. L'équipage est en proportion du nombre des canons: en France on compte pour chaque canon de quatre livres de bale, trois hommes, favoir un canonnier, un matelot & un foldat; cinq hommes

la Marine. L'Espagne en a six qui croisent dans la Méditerranée, pour chasser les Pirates qui infestent les côtes de ce royaume.

p) Les vaisseaux marchands de 40 à 50 Lasts n'ont que 7 hommes d'équipage, un mouffe, deux petits canons, deux pierriers. Ceux de 50 à 70 Lasts ont 8 hommes & un mouffe; ceux de 70 à 80 ont dix hommes & deux mouffes; ceux de 80 à 90, onze hommes & deux mouffes. Ceux de 200 Lasts ont 22 hommes, 3 mouffes, 8 petits Canons & 8 pierriers.

q) Les Officiers de Marine sont l'Amiral, le Vice-Amiral, le Contre-Amiral, le Chef d'Escadre, le Capitaine, le Lieutenant, l'Enseigne. L'Amiral a le dixieme de toutes les prises qui se font sur mer: il donne ses ordres par le moyen des signaux, qu'on change souvent pour que l'ennemi n'apprenne pas à les connoître, On prétend que Jacques II, encore Duc d'Yorck, inventa les signaux. La grande habileté de l'Amiral consiste à gagner le vent sur l'ennemi.

r) L'habileté du pilote est d'une très-grande conséquence. Les pilotes Anglois passent pour les plus habiles: les pilotes Russes sont très-ignorans, ils ne savent ce que c'est que louver; quand le vent change ils tournent le vaisseau, & reviennent là d'où ils sont partis. Si l'ennemi sait profiter du vent ou le gagner sur eux ils sont perdus, & c'est pour cela encore que les Russes ont tant perdu de vaisseaux. On accuse les

pour chaque canon de fix livres; sept pour les canons de huit; neuf pour ceux de douze; onze pour ceux de dix huit; treize pour ceux de vingt quatre; & quinze pour ceux de trente fix. Ainsi un vaisseau de 60 canons, qui en a ordinairement 26 de dix-huit livres de bale, 26 de douze & 8 de fix, doit avoir 560 hommes d'équipage¹⁾: mais il est rare que les vaisseaux de guerre ayent l'équipage entier. Nous donnerons cy dessous une table, où l'on verra la proportion, dans laquelle les équipages se trouvent avec le nombre des canons, chez les différentes Puissances maritimes de l'Eu-

mariniers hollandois de n'être par fort habiles, & c'est à cela qu'on attribue la perte qu'ils font de beaucoup de vaisseaux aux Indes. Un marinier doit p. e. savoir quand le flux & le reflux arrivent dans tels ports, & il seroit bon d'avoir une methode mechanique pour calculer le temps où ils arrivent.

5) Les Anglois & les Hollandois ont un homme de moins à chaque canon. Ordinairement ils n'ont que 500 hommes d'équipage sur les vaisseaux de 60 canons. Les Armateurs, & les Capres ont le plus d'équipage, qu'il leur est possible, parcequ'ils cherchent à en venir à l'abordage.

1) En 1761 on équipa à Portsmouth un vaisseau de 120 canons: c'est le plus grand que l'Angleterre ait eu.

rope : on pourra aisément la rendre plus complète. Je remarquerai seulement encore, que les vaisseaux, qui ont au-delà de 80 canons, ne rendent pas des services assez importants pour qu'il soit prudent de s'en servir beaucoup. D'ailleurs il y a peu de ports où les vaisseaux du premier rang trouvent assez d'eau : ceux de 80 canons & au-delà sont trop pesants, & on risque d'échouer en abordant *). C'est par le pavillon que les vaisseaux font connoître à quelle nation ils appartiennent **).

a) Le Pavillon est une bannière, ordinairement d'étamine, qu'on arbore à la pointe de l'un des mats : il est d'une ou de plusieurs couleurs, chargé des armes de la Puissance à laquelle le vaisseau appartient. Le pavillon sert non-seulement à distinguer la nation, mais encore à marquer le rang de l'Officier qui commande. Quand un vaisseau est pris, on attache son pavillon aux haubans, & on le laisse pencher vers l'eau. Les vaisseaux des Puissances Chrétiennes portent le pavillon quarré : les Turcs fendu & coupé en flamme. En général le pavillon blanc se met en signe de paix, & le pavillon rouge en signe de combat. Les petits vaisseaux de guerre ne portent point de pavillon, ils n'ont qu'une double girouette, à moins qu'ils n'escortent une Flote marchande.

Table de la proportion, qui se trouve entre le nombre des canons & l'équipage sur les vaisseaux des différentes Puissances de l'Europe.

Canons.	France.	Angle-terre.	Hollande.	Espagne.	Danemarck.	Suede.	Russie.
104	900 950						
102	850						
100	800	780 860					
96		680 710					
94			700				
92	675 750		650				
90	700 720	680 700 750	550		776		
88	660						

v) Dans le detail de la Marine espagnole, rapporté par Clarke dans ses *Lettres sur l'Espagne*, pour l'année 1760, il ne se trouvoit pas un seul vaisseau de guerre au dessus de 70 canons, & l'équipage étoit bien plus fort qu'il n'est marqué dans cette liste. On comptoit

Canons.	France.	Angle- terre.	Hollan- de.	Espa- gne.	Danne- marc.	Suede.	Russie.
86	630						
84	600 630						
80	550	600 520 480		v) 764			
74	470			650			
72	470		400 430 450				
70	450	480 535	400	550 610	638 550		510
68							536
66	400	365 410					
64	350		325 350				462 466 518

alors 47 vaisseaux de guerre, dont 38 étoient de 70 canons, 4 paquebots, 7 galiottes à bombes, 14 chebeques de 14-30 canons, 21 fregattes. L'entretien de cette flotte étoit estimé à 695 435 l. st. celui de la Chambre de Marine, & de la Indicature à 19126 liv. st.

Canon.	France.	Angle- terre.	Hol- lande.	Esp- gne.	Danne- marc.	Suede.	Russie.
62	350 380						456 462
60	350 380	400 300	350	400 484	481		
58	350 380						335
56	330 350	280		400			
54	300 330	280					
52			300				323 351
50	300	230 280		300 379	381		294 329
48							326 331
46			300	300			
44				250 300			
40	200	190 250	180		307		

x) M^r. Busching a eu en mains un detail des depen-
ses faites en Suede, pour la construction & l'équip-
ement de quelques vaisseaux de 60 à 70 Canons. Un

Année.	France.	Angle- terre.	Hol- lande.	Esp- gne.	Danne- marc.	Suede.	Russie.
36	180		160				
32			160				184 198
30	170 190			200	195		
28	150						
24	120		120	195			179 182
22				100			
20	85	150		82 100 150	90		

§. LXXVI.

Les Depenses de la Marine.

Quand on ne compteroit, parmi les depen-
ses de la marine, que ce que les vaisseaux em-
portent en frais de construction *), & d'entre-

vaisseau de 70 canons, revenoit, suivant cet état, à
367475 écus d'argent, ou à 163322 écus d'Allemagne:
ceux de 60 à 223629 écus d'argent, ou à 103817 écus

d'Allemagne: en général les grands bâtimens coûtent plus en matériaux & moins en ouvriers, proportion gardée, que les petits. En Angleterre un vaisseau de guerre de 100 canons, non compris l'équipement, coûte 30553 liv. St., & compris les voiles les cordages & huit mois de munitions navales 41220 l. St. ceux de 90 coûtent 29886 l. St. ceux de 80 coûtent 23638 l. St. ceux de soixante & dix, 17785, ceux de soixante 14197; ceux de cinquante, 10606; ceux de quarante 7558; ceux de trente 5840, ceux de vingt 3710. La flotte de 1734 étoit de 209 vaisseaux, dont la construction avoit coûté 2591337 l. St. En temps de paix la flotte royale coûte aux Anglois 40 mille liv. St. en réparations. Ces frais deviennent d'autant plus considérables, qu'il en coûte plus pour le bois, le chanvre & le fer. On en jugera par le détail suivant. Voici l'état des dépenses de construction pour un vaisseau de 50 canons, nommé le *Jafon*, construit à Toulon en 1740.

Construction.

1	En bois de chêne	-	-	29636 lb.	6 S.
2	En planches de revêtement pour le corps du vaisseau	-	-	16290	5 -
3	En autres planches & autres bois	-	-	14185	5 -
4	En fers & clous	-	-	21385	3 -
5	En marchandises	-	-	3591	8 -
6	En vitres, & ferrures	-	-	900	- -
7	En cuifines & fours	-	-	780	5 -
8	En mature	-	-	2264	17 -
9	En vergues	-	-	1077	2 -
10	En poulies & racages	-	-	2212	1 -
11	En journées d'ouvriers	-	-	34010	- -

Garniture, rechange & armement.

12	Cordages	-	-	16308	12 -
13	Cordages neufs de rechange	-	-	1639	8 -
14	Ancres & ustenciles	-	-	4227	10 -

15 Mâts, vergues, & jumelles de rechange	-	-	327 lb. 14 S.
16 Poulies & caps de mouton de rechange	-	-	435 - - -
17 Voiles & leurs ustenciles	-	-	4744 - 16 -
18 Ustenciles du pilote	-	-	2580 - 13 -
19 Ustenciles du canonier	-	-	106058 - 6 -
20 Armes	-	-	2406 - 14 -
21 Coffre de l'armurier	-	-	30 - 9 -
22 Ustenciles du Maître, du charpentier, du Calfat, de pompe, &c.	-	-	1552 - 10 -
23 Clouterie	-	-	104 - 8 -
24 Ustenciles du fond de cale	-	-	1253 - 7 -
25 Ustenciles de cuisines, &c.	-	-	197 - 12 -
26 Chaloupes & Canots	-	-	632 - 2 -
27 Ornaments de Chapelle	-	-	300 - 10 -
28 Coffre de médicamens	-	-	934 - 7 -
			<hr/>
Total			287148 lb. 10 S.

En calculant sur la même proportion, un vaisseau de 100 canons coûteroit 616586 livres 6 sols.

Les François, les Espagnols & les Suedois emploient, dans la construction de leurs vaisseaux, plus de ferrures & moins de chevilles que les Hollandois & les Anglois. Les Hollandois construisent à moins de frais, mais leur épargne est cause, que beaucoup de vaisseaux perissent: les Anglois ontrent la depense, mais ils construisent plus vite, & leurs vaisseaux sont meilleurs voiliers. Aussi achevent-ils en quatre mois les traversées que les navires Hollandois n'achevent qu'en cinq ou six: or comme le profit le plus sur est celui qu'on retire à la faveur de la brièveté des voyages sur mer, il paroît que l'économie des Hollandois n'est point une épargne. Les François tiennent un milieu entre l'économie des uns & les avantages des autres; ils ont pour eux le bon ordre, & la bonne po-

tien'), on ne feroit point étonné qu'une

lice. En général les vaisseaux François sont mieux armés & mieux équipés, mais il regne une plus grande propreté sur les vaisseaux hollandois. Un excellent usage en Angleterre, c'est que les constructeurs de vaisseaux sont obligés de présenter leur plan à l'Amirauté. On demande d'un vaisseau de guerre qu'il ait sa premiere batterie élevée de 4 à 5 piés au dessus de l'eau, de bien marcher, bien gouverner, porter la voile, deriver peu, & être doux à la mer. D'un vaisseau marchand on demande qu'il aille bien, qu'il gouverne bien, qu'il porte la voile, qu'il derive peu, qu'il ait des mouvemens doux, qu'il puisse contenir beaucoup de marchandises, & n'exige pas un équipage nombreux. On prétend qu'à Sardam, où est la grande batisse des vaisseaux, on peut, pendant toute une campagne, fournir tous les jours un vaisseau neuf, & en donner tour à tour un depuis le premier rang jusqu'au cinquieme. Il suffit pour cela qu'on soit averti six mois d'avance. Je ne veux pourtant pas garantir la verité du fait; ce qu'il y a de certain, c'est que cinquante ouvriers Hollandois construisent en cinq mois un Navire de 180 à 185 piés de long de l'étrave à l'étambord, & que 20 à 22 ouvriers en construisent en quatre mois un de 174 piés de long. Un vaisseau bien construit peut durer 40 à 50 ans, s'il ne lui arrive pas quelque dommage extraordinaire: la plus grande partie perit avant que d'être usé. Les Danois ont leurs arsenaux & leurs Magasins dans le vieux & le nouveau Holm, où ils construisent leurs vaisseaux de ligne, & les fregattes; les galeres sont construites à Friedrichswærn: on compte 1700 ouvriers dans le vieux Helm.

y) En Espagne l'entretien d'un vaisseau de 60 canons coûte, pendant un voyage de six mois 69000 écus

guerre sur mer ¹⁾ soit si dispendieuse. Il faut

de veillen, c'est à dire environ 43 mille écus d'Allemagne. Suivant le Chevalier Temple l'entretien d'une flotte Hollandoise de 30 à 40 vaisseaux, destinée à escorter les vaisseaux marchands, & à observer les Corsaires, coûtoit par an 6 millions de florins. En 1762 l'entretien d'une flotte Hollandoise de 30 vaisseaux, dont cinq étoient de 60 canons, cinq de 40, cinq de 36, cinq de 20, &c. montée de 7900 hommes, coûtoit 284400 florins par mois. La ration d'un matelot & d'un soldat est en France de 18 onces de biscuit, & de trois quart de pinte de vin, avec autant d'eau : par semaine on leur donne quatre repas de viande, trois de poisson, & sept de legumes ; on compte une demi-livre par tête. Un officier de marine a une ration & demie. En Angieterre on donne au matelot, sur la flotte royale par semaine sept livres de pain, sept bouteilles de biere, quatre livres de bœuf, quelque peu de beurre, de fromage, & de legumes secs : le total monte à près de sept livres sterling. En Dannemarc on donne au matelot lorsqu'il est en mer, la nourriture, & cinq écus par mois, s'ils ont un certain degré de capacité, & trois ou deux & demi s'ils en ont moins : les capitaines de Marine ont 300 ecus, & quelques matelots congédiés dont ils tirent la paye. Les dépenses ordinaires & extraordinaires de la marine de France montoient en 1743, dans le temps où le service des Galeres étoit encore séparé du service de la marine proprement dite, à 23783317 livres, & les dépenses pour le service des Galeres à 4631300 livres.

Je joindrai ici une table qui indique le payement des officiers & ouvriers qui servent sur la flotte royale d'Angieterre.

à une Puissance maritime plusieurs ports, où les flotes puissent être à l'abri de l'ennemi & des vents: il lui faut des chantiers commodes pour bâtir & calfater les vaisseaux: il lui

	<i>par jour.</i>	
L'Amiral en chef	- - -	5 l. 5 d.
Le Second-Amiral	- - -	3 - 10 -
Le Vice-Amiral	- - -	2 - 10 -
Le Contre-Amiral	- - -	1 - 15 -
Capitaine Commandant sous le chef		1 - 15 -
it. Commandant sous le second Amiral		1 - - -
it. Commandant sous le Vice-Amiral		- - 16 -
ir. Commandant sous le Contre-Amiral		- - 13 6
Capitaine de vaisseau	- - -	1 - - -
Lieutenant	- - -	- - 5 -

	<i>par mois</i>	<i>du premier rang.</i>
1 ^{er} Maitre	- - -	9 - - -
Il ^d Maitre & pilote	- - -	3 - 10 -
Contre-Maitre	- - -	3 - 6 -
Secrétaire du Capitaine	- - -	2 - 5 -
Quartier-Maitre	- - -	1 - 15 -
Son aide	- - -	1 - 10 -
Canonier	- - -	4 - - -
Son aide	- - -	1 - 15 -
Armurier	- - -	2 - 5 -
Son aide	- - -	1 - 10 -
Charpentier	- - -	4 - - -
Son aide	- - -	2 - - -
Pour les ouvriers du charpentier		1 - 6 -
Le Caissier	- - -	4 - - -
Le Munitionaire pour les vivres		1 - 5 -
Son aide	- - -	1 - - 8
Le Cuisinier	- - -	1 - 5 -

saut des arsenaux, des magasins bien fournis, des hopitaux *), &c. L'Angleterre a depuis longtemps gagné la superiorité sur mer *).

Le Chirurgien	-	-	5	-	-	-
Le Chapelain	-	-	-	-	19	-
Le Maître faiseur de voiles	-	-	1	-	15	-
Son aide	-	-	1	-	8	-
Ses garçons	-	-	1	-	5	-
Celui qui travaille à réparer les						
Canons	-	-	1	-	5	-
Le Bossemann	-	-	4	-	-	-
Son aide ayant soin des cables & ancres			1	-	15	-
Le préposé aux poudres	-	-	1	-	15	-
Les officiers & Ouvriers servant sur les vaisseaux des autres rangs ont moins.						

2) Les guerres que les Anglois ont eues leur ont coûté prodigieusement, & comme ces guerres se sont surtout faites sur mer, on pourra juger de ce qu'il en coûte pour entretenir une armée navale, en faisant réflexion que la guerre qui précéda la paix d'Utrecht, & qui dura onze ans, coûta à la Nation 1337729 livres Sterling; que celle de 1740, qui en dura dix, coûta 8110426 liv. Sterling; enfin que celle qui commença en 1756 a coûté en six années 3555850 livres Sterling. Suivant une liste, remise au Parlement en 1763, on a employé pendant la dernière guerre 184893 matelots, ou soldats: il y en a eu 1512 de tués, il en est mort de maladie, ou il en est deserté 133708. Il n'en restoit donc que 49673, c'est à dire moins que le tiers de ce qui avoit été employé.

a) L'hôpital de Greenwich, où il ne peut entrer aucun Catholique, est une retraite pour mille Invali-

§. LXXVII.

De la liaison entre les Etats Souverains.

On envisage un état comme un corps moral : les mêmes rapports qui peuvent se trouver entre deux hommes, dans l'état de pure
natu-

des & 60 veuves : on y fait encore instruire cent enfants de matelots, & on pensionne 700 veuves.

Le *Raspel Houfs* d'Amsterdam est un établissement non moins utile : on fait que les matelots ont bientôt après leur arrivée dépensé ce qu'ils ont amassé ; leur service étant fini & ne trouvant pas d'abord à s'engager sur d'autres vaisseaux, ils se livreroient aisément à des désordres, si on ne leur procuroit le moyen de subsister : c'est ce qu'ils trouvent dans le *Raspel Houfs* où ils travaillent à de la grosse toile qui sert à faire des sacs pour les épices, & à de grosses étoffes qui servent à habiller ceux de la maison. Tout cela se fait pour compte de la Compagnie des Indes. Les matelots peuvent s'y engager pour autant de temps qu'ils veulent, & quitter quand ils le jugent convenable. La nourriture qu'ils y trouvent est médiocre, mais aussi sont ils habillés aux dépens de la maison lors qu'ils y restent quelques temps.

b) En divisant la marine marchande & militaire de l'Europe en 26 parties égales, on peut estimer celle des Anglois 10, celle de Hollande $4\frac{1}{2}$, celle des Puissances du Nord 2, celle d'Allemagne & des Pays bas Autrichiens 1, celle de France $3\frac{1}{2}$, celle d'Espagne $2\frac{1}{2}$, celle de Portugal $1\frac{3}{4}$, celle d'Italie, de la Porte Ottomane, 1. La marine Angloise, qui consistoit en 1678 en 83 vaisseaux, & dans le courant de l'année 1689 en 163 montés de 42 mille hommes, se trouvoit le 22 novembre 1762 consister 1) en vaisseaux en com-

nature, sont applicables à des états indépendants. Ces loix générales, qui tendent à la conservation & au bien être des hommes, & à l'observation des quelles la raison leur permet d'obliger par la force ceux qui voudroient

mission, savoir trois de 100 canons, onze de 84 à 90, cinquante huit de 64 à 80, trente neuf de 50 à 60, quarante trois de 30 à 44, quarante huit de 20 à 28. Avec cela on comptoit onze Galiottes à bombes, quatre Brûlots, 28 vaisseaux armés en course, trois de munition, trois pour l'hôpital, & 10 Yachts. 2) En vaisseaux hors de commission, savoir un de 100 canons, un de 90, dix de 64 à 80, dix huit de 50 à 64, dix de 30 à 40, quatre de 24 à 28, un Yacht. 3) En vaisseaux sur les chantiers, un de 100 canons, deux de 90, dix autres depuis 80 jusqu'à 28. 4) En vaisseaux pris à la Havane, savoir trois de 70, quatre de 60, &c. Suivant une liste imprimée en 1770 la marine Angloise consistoit en trois vaisseaux du premier rang de 120, de 116, & de 100 canons, en dix du second rang tous de 90 canons, en soixante & quinze du troisieme rang de 64 à 80 canons, en trente sept du quatrieme rang de 50 à 60 canons, en soixante & dix du cinquieme rang de 28 à 44 canons, en vingt six du sixieme rang de 20 à 24 canons, en quarante deux fregattes de 8 à 18 canons, en 8 galiottes à bombes, un brûlot, sept Yachts, trente deux vaisseaux armés en course, vingt sept vaisseaux sur les chantiers, dont un de 94 canons, quatre de 90, neuf de 74, & cinq de 64. Quelle Marine! si les vaisseaux François ont l'avantage du nombre pour l'équipage, les officiers Anglois ont plus d'expérience, connoissent mieux la mer, & sont plus habiles en fait de manœuvre.

les violer; ces loix, dis je, forment ce qu'on appelle le droit des gens. Comme il est arrivé dans la suite, que des devoirs de bienfaisance, de complaisance, d'équité sont devenus des devoirs de nécessité, en vertu des traités & des alliances où l'on a promis de les observer, le droit des gens, auquel les Nations policées de l'Europe en appellent aujourd'hui, est bien plus étendu que celui que la raison seule établit entre toutes les nations du monde. Combien ces loix ont été violées par ceux-la même, qui auroient dû les observer le mieux, c'est ce que l'histoire apprend à la honte de l'humanité. L'intérêt, le besoin, & la vanité ont fait naître des liaisons entre les Souverains: pour entretenir ces liaisons, les Princes se sont envoyé mutuellement des Ministres, chargés du soin de veiller à tout ce qui pourroit intéresser leurs Maîtres. Ces Envoyés sont aujourd'hui des espions privilégiés: autrefois leur mission n'étoit que de courte durée. Quelques-uns d'entre eux représentent la personne de leur maître; ils sont appelés Ambassadeurs: on leur accorde des audiences publiques, une entrée solennelle, des honneurs particuliers. Les Ministres du second ordre sont nommés Envoyés, Ministres plénipotentiaires, Résidens: ceux qu'on nomme Chargés d'affaires, Agents, &c. ont

comme tous les autres pleine sûreté pour leur personne & pour leur suite: mais on ne leur accorde pas les mêmes honneurs, & on ne leur confie pas des affaires d'une trop grande importance. Dans les différentes Cours de l'Europe le rang de ces Envoyés n'est pas le même, leurs droits diffèrent aussi; l'usage fait loi. Les intérêts de l'Etat, considéré dans sa liaison avec les autres états, sont l'objet des spéculations des politiques: ils sont communément confiés à certaines personnes, qui composent ce qu'on appelle Département des affaires étrangères. Le but & les vues des personnes qui composent ce College, sont de veiller à l'aggrandissement, à la splendeur & à la conservation du royaume, de tirer parti des circonstances favorables, d'empêcher qu'une Puissance ne devienne trop formidable, & de faire servir les alliances & les traités à tenir en respect les Puissances, qui pourroient être redoutables. La politesse des mœurs a introduit entre les Cours des usages, auxquels on ne manque plus: tels sont les notifications dans le cas de quelque événement remarquable, les complimens de félicitation, ceux de condoléance, & le deuil que les Cours portent à la mort de quelque Prince étranger.

§. LXXVIII.

De la liaison entre le Souverain & les sujets.

Le rapport entre la Souveraine Puissance & ceux qui y sont soumis, est déterminé par la nature du Gouvernement, & les loix fondamentales de l'état. Le Gouvernement intérieur a pour objet la sûreté & l'abondance; tout se rapporte à ces deux objets. Comme un Souverain ne peut pas veiller lui, même à tout, il confie à quelques personnes les différentes branches du Gouvernement: de là sont nés ces Corps d'administration appelés Chambres, Colléges, Tribunaux, Conseils, Cours, &c. Ordinairement il y a un Collége supérieur, où l'on examine en dernier ressort toutes les affaires qui regardent l'intérieur de l'état, & où le Souverain préside: on l'appelle Conseil d'état, Conseil privé, Conseil du Cabinet, &c. Les finances, la marine, les troupes de terre, les affaires de justice, les affaires ecclésiastiques, & la police ont chacune leurs Directeurs, leurs Conseillers & leurs Secrétaires. Il est aisé de juger combien tout cela varie dans les différens pays de l'Europe. Il ne faut pas chercher hors de ce Continent quelque chose de fort remarquable dans le Gou-

vernement intérieur. L'ame de ce gouvernement est l'observation des loix : car il est plus heureux pour un état de n'en point avoir, que d'en avoir qui ne soient point observées. On charge quelquefois certaines personnes de veiller à ce qu'elles soient observées ; c'est l'emploi du Fiscal, dénomination due à l'usage de punir les violations des loix par des amendes pecuniaires.

§. LXXIX.

Le Cérémonial.

Le Cérémonial en général est l'ensemble des usages & des coutumes, que les Souverains & leurs représentans suivent avec exactitude, lorsqu'ils veulent indiquer par leurs actions extérieures leur rang, leur pouvoir, & leur autorité. Quelques cérémonies sont raisonnables, parce que les hommes tiennent trop aux sens : dans leur origine elles n'étoient autre chose que des signes propres à rappeler aux Souverains & aux sujets leurs devoirs mutuels : aujourd'hui que les mœurs ont changé, il y en a beaucoup de ridicules. Il est bon cependant qu'elles soient déterminées *) : les disputes qu'elles font naître sont toujours fâcheuses. En Allemagne ce n'est que depuis les difficultés que le reglement du cérémonial

éprouva à Munster & à Osnabrug, lors du traité de Westphalie, qu'on s'est appliqué à cette matière. Le Cérémonial est envisagé sous trois points de vue différens, eu égard à la personne même du Souverain, eu égard aux Puissances étrangères, & eu égard aux sujets. Le cérémonial, en tant qu'il regarde le Souverain même, peut avoir pour objet toutes les actions: il y a des Princes qui tiennent à l'étiquette, & pour qui les dehors de la Souverai-

e) C'est au Grand-Maitre des Cérémonies à connoître tous ces usages, & à regler dans l'occasion tout ce qui regarde ces cérémonies, qui ont causé plus d'une fois de vives disputes. Il y a à Rome un collège qui ne s'occupe que de cela, on l'appelle *Congregatione de riti*, & un Cardinal y préside.

d) Il étoit autrefois d'usage en Espagne, que le Roi se couchât toujours à une heure déterminée: en été à dix heures, & en hyver à neuf. Anciennement les Rois d'Espagne alloient trouver le lit de la Reine l'épée sous le bras, & un livre de prières à la main.

e) Il est d'usage dans certaines occasions, comme par exemple dans les jours de fête, que le Souverain mette les marques de ses ordres, ou de l'ordre qu'un autre Souverain lui a envoyé. A la cour Imperiale on s'habille à l'Espagnole les jours de cérémonie.

f) Les Souverains vont ordinairement faire leurs dévotions dans leur Chapelle: chez les Catholiques le grand Aumonier bénit les viandes, lorsqu'ils se mettent à table: ils lavent les piés à une douzaine de pauvres le Jeudi Saint, &c.

neté ne fauroient être trop marqués. Les usages observés dans la vie privée des Princes font la grande étude des courtisans: le courtisan s'occupe du lever & du coucher ⁴⁾, de l'habillement ⁵⁾, des actes extérieurs de dévotion ⁶⁾, des usages établis dans la consécration des Eglises ⁷⁾, & des édifices publics, des droits du Palais ⁸⁾, des cérémonies d'appartement & de table ⁹⁾, des voyages ¹⁰⁾, des mariages ¹¹⁾, noces & batêmes ¹²⁾, des droits de

g) Après que les fondemens d'une église sont achevés, on a coutume de poser en cérémonie ce qu'on appelle la première pierre. Ordinairement les Princes chargent quelqu'un de cette commission. Chez les Protestants on met quelquefois au dessous de cette pierre, l'Evangile, les livres Symboliques, des médailles, différentes pièces de monnoies. Chez les Catholiques on bénit le terrain, & on consacre le bâtiment après qu'il est achevé, ce qui est une fonction épiscopale. Les Protestans consacrent leurs Eglises, après qu'elles sont bâties, par quelque acte de dévotion, par le chant du Te Deum, &c.

h) Les Souverains n'avoient autrefois aucune demeure fixe: depuis qu'on a eu des Capitales ou résidences, on a eu des maisons royales, à qui l'on a accordé beaucoup de privilèges. Quelques Princes ont des gardes distinguées: il y a les cent Suisses en France, &c. On regarde quelquefois comme des privilèges affectés à certaines personnes de pouvoir faire entrer leur carrosse dans les cours des maisons royales.

i) Le grand Seigneur mange toujours seul. En

regarde le rang ou la prééminence qu'ils prétendent'), les visites qu'ils se font, leurs Envoyés'), leurs titres'), les investitures'),

riage, de la bonne volonté des peuples, &c. Les Princesses d'une maison royale ne perdent ni leur titre ni leur rang en épousant un Prince, qui n'en est pas sorti. Lorsque les Princes épousent des femmes d'une condition inférieure, les enfans portent quelquefois le nom de leur mere, & n'ont d'autre rang que celui-la. La légitimation des enfans naturels souffre beaucoup de difficultés. Il seroit à souhaiter que les Princes n'en eussent point de reconnus pour tels.

o) Dans quelques pays il est nécessaire que tous les domestiques, qui approchent le Souverain, soient du pays & de la religion du pays. Cela est ainsi en Espagne.

p) En France le Roi porte le deuil en violet: la Reine tant que le Roi vit, le porte en brun, & après sa mort elle le porte en blanc. A Venise le Senat s'habille en rouge à la mort du Doge. En Europe le deuil est général dans le pays à la mort du Souverain, en Abyssinie le peuple se fait couper les cheveux à la mort de l'Empereur.

q) Quoique par la nature des choses la Souveraineté n'admette point d'inégalité, & que s'il y en a une réelle entre les Souverains, ce soit celle qui pourroit maître de la différence du pouvoir, limité ou illimité par les loix fondamentales du pays, il s'est pourtant introduit en Europe certains usages qui semblent décider de la prééminence. L'Empereur d'Allemagne a le premier rang, qu'aucune Tête couronnée ne lui conteste. Le Pape a voulu s'arroger le droit de décider

les traités & alliances *), la guerre *). Enfin le cérémonial des Cours, eu égard à la liaison qui se trouve entre la Majesté des Sou-

des disputes qui pourroient naître à ce sujet : mais nos temps plus éclairés ont rendu ridicules les prétentions de la Cour de Rome. Les Cardinaux ayant prétendu le pas sur les Electeurs, il a fallu, pour les faire desister de cette prétention, que le Pape déclarât Patriarches les trois Electeurs Ecclesiastiques ; savoir celui de Mayence, Patriarche de Jerusalem ; celui de Trèves, Patriarche d'Antioche ; & celui de Cologne, Patriarche d'Alexandrie. Cette dispute au sujet de la prééminence en a occasionné au sujet des honneurs que les Souverains accordent aux Ambassadeurs des autres Souverains. Le Duc de Crequi fut deux ans à négocier avec les Ministres de la Reine Christine sur l'espece de siège qu'elle lui feroit donner.

r) Il n'y a que les états Souverains qui puissent envoyer & recevoir des Ambassadeurs, des Envoyés, &c. Les villes sous la protection de quelque Souverain n'envoyent que des Deputés.

s) Les titres ne furent dans leur origine que des signes de quelque réalité : aujourd'hui il y a bien des bifarreries à cet égard. Autrefois il n'y avoit que l'Empereur au quel on donnât le titre de Majesté : les Rois n'avoient que celui d'Altesse, de Serenité, de Grace. Louis XI fut le premier qui prit celui de Majesté : cependant on donna encore dans la suite le titre d'Altesse à Henri III. Il n'y a que les Princes Souverains qui se servent dans leurs titres de l'expression, *par la Grace de Dieu* : les Evêques, qui s'en servent aussi, y ajoutent & *par celle du Saint Siege*. Il y a une étiquette de Chancellerie dans chaque Cour :

verains & les devoirs des Sujets, regarde la majorité des Princes & l'institution des tuteurs ²⁾, le droit de succession ³⁾, l'interre-

les usages à cet égard varient beaucoup. Quand un Souverain écrit à un autre Souverain il l'appelle mon Frere, ou mon Cousin, &c: suivant le plus ou le moins de prééminence, qu'il prétend sur celui à qui il écrit. Il n'y a que les Quakers, qui ne veulent point entendre parler de titres: ils tutoient le Roi d'Angleterre comme un particulier. Dans les titres, dont les Souverains de l'Europe se servent, on observe qu'il ne s'y trouve pas seulement les possessions actuelles, mais encore les prétentions.

2) Dans son origine l'investiture n'étoit qu'une promesse du Vassal à son Seigneur Suzerain: toute la cérémonie consistoit à donner la main. Aujourd'hui le vassal prête serment: c'est à la Cour de Vienne que les Investitures se font avec le plus de cérémonies.

3) Les traités & les alliances se négocient par des Ministres; & quand ils sont d'accord les Souverains envoient leur ratification. Autrefois la conclusion du traité étoit précédée de quelque acte de devotion, & confirmée par le serment. Je n'ai trouvé dans l'histoire de ces derniers temps, que deux exemples où des traités aient été jurés. L'un est l'alliance que les Vénitiens firent avec les Cantons de Zurich & de Berne en 1706, & l'autre celle que la France conclut en 1715 avec les sept Cantons Catholiques.

4) Les déclarations de guerre se font quelquefois avec quelques cérémonies. En Angleterre un Héraut d'Armes la publie dans tous les quartiers de la ville. Les Manifestes, & le rappel ou le renvoi des Ministres sont aujourd'hui la manière ordinaire de déclarer la guerre.

gne ⁴⁾, la couronnement ⁵⁾, les entrées solennelles, l'abdication ⁶⁾, le serment de fidélité, la convocation des états, les ordres, &c. Je n'indique ici que les matieres.

§. LXXX.

Du Cadastre.

Comme l'ordre est l'ame de toutes les opérations, soit qu'elles regardent les affaires publiques ou les affaires particulieres : tout ce qui peut concourir à l'entretenir ou à le perfectionner merite une attention particuliere.

1) Les Princes sont majeurs beaucoup plutôt que les particuliers : ils devoient l'être plus tard. En France le Roi est majeur à 14 ans ; en Allemagne les Princes Souverains le sont à 18 ; en Suede le Roi ne l'est qu'à 21, en Dannemarc après 13 ans accomplis.

2) Dans quelques pays les femmes sont exclues du gouvernement : dans d'autres elles n'y parviennent qu'après l'extinction des mâles ; enfin il y en a où elles jouissent des mêmes droits que les mâles. Le droit de primogéniture est introduit presque partout. En Russie la Succession dépend entierement du Souverain.

3) La mort, l'abdication, & la revolte sont les trois moyens par lesquels l'interregne est possible. Les loix fondamentales du pays reglent les droits, comme tout ce qui peut regarder le cérémonial, dans les personnes appelées au gouvernement.

On n'y parvient guere fans avoir pris la précaution de se faire des idées bien nettes de l'étendue des objets où cet ordre doit regner: de là sont nés ces tableaux qui présentent en abrégé tout ce que renferme l'objet en question. Il faut bien distinguer ces tableaux ou ces Cadastres de ces simples nomenclatures, qui n'instruisent que des enfans.

L'homme d'état peut tirer un grand parti d'un semblable tableau. Je fais bien qu'on dira que ce tableau est difficile, si non impossible, à exécuter: qu'il y a toujours lieu de craindre

a) Tous les ornemens, employés dans le Couronnement des Princes, ne furent dans leur origine que des signes propres à exprimer tout à la fois le pouvoir des Souverains & leurs devoirs. Le droit de couronner les Princes est quelquefois affecté à certains Ecclesiastiques; en Angleterre c'est l'Archevêque de Cantorberri, en Espagne celui de Toledé, en France celui de Reims, en Bohême celui de Prague, à qui ce droit est réservé. Lors du Sacre les Souverains ont coutume de prêter serment sur l'Evangile: on prétend que l'Evangile, conservé à Reims & employé au sacre des Rois de France, est en langue Esclavonne.

b) L'abdication des Souverains se fait ordinairement avec beaucoup de cérémonies. Les exemples en sont rares, & ils méritent peu les éloges que quelques enthousiastes leur ont donnés.

que les erreurs les plus grossières s'y glissent, & que pour ceux qui ne servent l'état que dans une partie de l'administration publique des affaires ce n'est qu'une vaine curiosité. On dira bien encore, qu'un tableau exact éclaireroit trop les puissances étrangères, toujours intéressées à s'accroître aux dépens des autres. Mais sans m'arrêter à répondre à ces difficultés, qui n'en sont pas de réelles, j'aime mieux tenter de donner un plan d'un Cadastre général, & laisser à des mains plus habiles le soin de le corriger.

Je pars de ce principe que l'état est une grande famille, que le chef se propose d'aggrandir, d'enrichir, & d'établir sur des fondemens durables. Il me semble voir un pere de famille attentif à connoître tous les besoins de ses enfans, leurs vertus, leurs vices, leurs foibles, occupé du soin de leur procurer à tous une augmentation de biens, cherchant à en adopter d'avantage, & voulant les mettre à l'abri de tout ce qui pourroit leur nuire, ou diminuer leur nombre. Pour diriger les opéra-

a) Dans l'idée de présenter le tableau comme j'imagine qu'il seroit utile de le faire, j'ai fait une estimation quelconque de l'étendue & de la population d'un état, & c'est d'après cette estimation que j'ai fixé tous les autres articles. On comprend que les nom-

tions générales dans ce but, il s'agit de bien connoître l'état, & voici les objets dont je voudrois former le tableau. *).

Etendue.

Le royaume N. a d'étendue en milles

quarrées	-	-	-	3000
----------	---	---	---	------

Savoir.

La Province A	-	/	-	700
La Province B	-	-	-	640
La Province C	-	-	-	740
La Province D	-	-	-	450
La Province E	-	-	-	60
La Province F	-	-	-	110
La Province G	-	-	-	38
La Province H	-	-	-	240
La Province I	-	-	-	22

bres & les valeurs indiqués ne sont qu'une supposition imaginaire: aussi ai-je supprimé l'estimation d'une bonne partie des articles de ce tableau: le travail de fixer un taux probable m'eût trop coûté pour fournir un résultat qui au bout du compte ne seroit d'aucune utilité.

Population.

Le royaume N a cinq millions d'habitans, savoir

La Province A	-	-	804 000
Le Province B	-	-	962 000
La Province C	-	-	1 700 000
La Province D	-	-	420 000
La Province E	-	-	116 000
La Province F	-	-	354 000
La Province G	-	-	132 000
La Province H	-	-	480 000
La Province I	-	-	34 000

Dans cette somme totale de cinq millions d'habitans il y a en

Laboureurs	1	200 000
Enfants, femmes de laboureurs & autres personnes vivant à la Campagne	2	550 000
Fabricans, Manufacturiers, avec les compagnons & garçons	22	000
Artisans dans les villes	85	000
leurs familles	255	000

d) Dans le tableau de chaque Province doit se trouver marqué combien elle a de laboureurs, &c.

Artisans dans les campagnes	-	12 500
— leurs familles	-	50 000
Militaires	-	100 000
— leurs familles	-	100 000
Officiers civils	-	17 000
— leurs familles	-	68 000
Ecclesiastiques	-	7 000
— leurs familles	-	28 000
Nobles	-	48 000
Maîtres ou précepteurs	-	46 000
Juifs	-	6 000
Etrangers	-	1 500
Negocians & revendeurs	-	10 000
— leurs familles	-	46 000
Domestiques & servantes	-	250 000
Classe des citoyens qui vivent de leur bien ou de leur industrie, & qui ne sont pas compris dans les autres classes, avec leurs familles	-	154 000

Somme totale 5000 000

Accroissement annuel de population dans les années ordinaires - 18 000

Villes, Villages, Bourgs, Metairies.

	villes, bourgs, villages, metairies.			
La Province A. a	62	4	1700	500
La Province B. a	124	11	2500	900
La Province C. a	182	14	4760	1100
La Province D. a	68	2	1900	280
La Province E. a	3	-	280	60
La Province F. a	29	6	430	120
La Province G. a	13	2	98	20
La Province H. a	56	9	540	310
La Province I. a	3	1	64	40
Somme totale	540	49	12272	3330
dont				
à la Couronne	488	2	4110	900
à des Communautés	4	18	2780	200
à des particuliers	48	29	5382	2230

e) Dans un tableau particulier de chaque province on indique en détail les différens articles, dont il est ici question.

Richesses naturelles.

Total du terrain cultivé *) 16 580 000 arpens
quarrés f)

Total du terrain en friche quatre millions.

Valeur moyenne de toute la récolte = 70 millions écus d'Allemagne.

Total de la récolte des

gros grains - 50 millions de boisseaux g).

Sa valeur - 50 millions écus.

Total de la récolte des

menus grains 32 900 000 boisseaux.

Sa valeur - 20 millions écus.

Total de la laine 1 200 000 Steins h).

Sa valeur - 6 000 000 écus.

Total du lin - 3 000 000 Steins.

Sa valeur (y compris la graine) -

6 500 000 écus.

f) L'arpent à 180 perches.

g) Le boisseau pèsant 80 livres.

h) Le Stein à 22 livres pèsant.

Total du chanvre	2 000 000 Steins.
Sa valeur (y compris la graine)	4 000 000 écus.
Total de la valeur du foin & de la paille	17 000 000 écus.
Total de la valeur du ta- bac, & autres plantes d'usage	800 000 écus.
Jardinage & fruits	1 000 000 écus.
Cire	50 000 Steins.
Sa valeur	250 000 écus.
Miel	20 000 tonnes ⁱ⁾).
Sa valeur	45 000 écus.
De la soie	25 000 livres.
Sa valeur	150 000 écus.
Gros bétail	3 000 000 pieces.
Produit	10 000 000 écus.
Bergerie	12 000 000 pieces.
Produit (non compris la laine)	6 000 000 écus.

i) La tonne à 20 livres.

Chevaux	-	-	300 000 pieces.
Valeur totale de la volaille			500 000 écus.
Chasse, sa valeur	.	-	250 000 —
Pêche, sa valeur	.	-	400 000 —
Bois de Construction : pro-			
duit annuel	-		2 000 000 —
Bois de chauffage : produit			
annuel	-	-	4 000 000 —
Mines d'argent	1000 Marcs fin.		750 —
Mines de cuivre	2000 quintaux		46 000 —
Mines d'alun	1500 quintaux		6 000 —
Mines de soufre	150 quintaux		600 —
Mines de Vitriol	1000 quintaux		1200 —
Fer en barres	300 000 quintaux		600 000 —
Fer ouvrage	9 000 quintaux		27 000 —
Carrieres; pierre à chaux, pro-			
duit annuel	-	-	20 000 —
Carrieres; ardoise, produit annuel			80 000 —
Sel de fontaine, produit annuel			1 500 000 —
Briqueries, produit moyen, les			
frais déduits	-		300 000 —

*Manufactures, Fabriques, Pro-
fessions.*

1. Etablissmens ou Entreprises

2. Manufacturiers en laine ont
metiers
ouvriers

conformment en laine

3. Manufacturiers en soies ont
metiers
ouvriers

conformment en soie

— en fil

— en poil de chèvre

4. Manufacturiers en coton ont
metiers
ouvriers

conformment en coton

— en soie

— en fil

— en laine

5. Manufacturiers en toile ont

metiers

ouvriers

conformment en lin

— en chanvre

6. Glaces, Verres & Verroteries: il y a

Verreries

Fourneaux

ouvriers

7. Ouvriers en cuivre de toutes especes

conformment en cuivre

8. Ouvriers en fer de toutes especes

conformment en fer

9. Ouvriers en acier

conformment en acier

10. Porcelaine

ouvriers

11. Fayence, Potterie

ouvriers

12. Ouvriers en cuirs

conformment en peaux

13. Ouvriers en métaux fins & pierres précieuses**Orfèvres****Bijoutiers****14. Professions ou arts mécaniques****savoir ⁴⁾*****Commerce.*****1. Exportation, en**

- a) Matières premières & valeur
- b) Matières travaillées & valeur
- c) Denrées & valeur
- d) Droits de sortie dans le pays
- e) Droits d'entrée dans l'étranger

2. Importation en

- a) Matières premières & valeur
- b) Matières travaillées & valeur
- c) Denrées & valeur
- d) Droits de sortie chez l'étranger
- e) Droits d'entrée dans le pays

⁴⁾ Voyez l'art: des arts mécaniques cy dessus, & la fin de ce paragraphe.

3. Places de Commerce.

- avantages.
- inconvénients.

4. Tranfite de terre.

- d'où & pour où.
- droits perçus.
- par eau.
- — d'où & pour où.
- — droits perçus.

5. Negocians.

nombre des Negocians en gros.

6. Especes.

coursables & leur agio dans le pays
& dans les places étrangères.

7. Branches de commerce perdues.

- raison de cette perte.

8. Branches de commerce à ouvrir.

G o u v e r n e m e n t .

1. Administration de la Justice confiée en dernier ressort au

Tome III.

G

Tribunal:

les employés & leur salaire.

dans les provinces à des

Cours de Justice.

les employés & leur salaire.

les justices subalternes.

2. Administration des finances confiée en dernier ressort à

un Directoire quelconque

les employés & leur salaire.

dans les provinces à des

Chambres.

nombre des employés & leur salaire.

3. Perception.

des droits, comme accise, poste, timbre, &c.

des deniers, caisses.

4. Affaires étrangères.

Departement.

Ministres dans les Cours étrangères.

5. Affaires ecclésiastiques.

Consistoires.

Ecclesiastiques.

Fondations pieuses.

Chapitres.

Hopitaux.

Colleges.

Ecoles.

6. Police.

Livres d'hypothèque.

Logement des troupes.

Entretien des bâtimens publics.

Collège de Medecine.

College de Santé.

Enterremens.

Fêtes publiques.

**Arrangemens pour la sureté publique, pour
les vivres, pour la propreté de la ville,
& pour les lanternes.**

I m p ô t s.

Produit total des impositions.

Produit de l'imposition dans les villes.

Produit de l'imposition dans les campagnes.

Produit qui entre dans les Caisses de l'état.

Produit qui passe en d'autres mains.

Produit de l'imposition sur la noblesse.

— — sur le clergé.

— — sur les Juifs.

— — sur les artisans.

— — sur l'étranger.

Gens de guerre.

Dépenses pour la solde.

— — les habillemens.

— — le logement.

— — les armes.

— — les recrues.

— — les munitions de bouche & de
guerre.

Villes de Garnison.

Maison d'Invalides.

Dépenses pour la Marine.

Depenses en folde pour l'officier, le matelot,
l'ouvrier & le soldat.

- en construction de vaisseaux & officiers préposés à y veiller.
- en Magasins & fournitures.

Revenus.

Imposition.

Domaines.

Fermes.

Revenus administrés.

Droits regaliens.

Depenses.

Le Militaire.

Le Civil.

L'Ecclesiastique.

Les pensions de grace.

Les Cours.

Le spectacle.

L'entretien des bâtimens, fortereffes.

Prerogatives.

Vassaux dans l'étranger.

Droits dans les pays étrangers.

Prétentions.

Dettes.

De l'Etat.

à l'étranger.

au pays.

Des provinces.

Ce tableau ou Cadastre général, ce livre des secrets de l'état, n'est encore qu'une espece de résumé qui suppose des détails. Il s'agiroit donc de dresser un tableau pour chacune des provinces, & subdiviser ces provinces en autant de parties qu'il est possible pour en dresser également un tableau détaillé. Car ce n'est qu'au moyen de ces détails qu'on peut juger avec connoissance de cause des secours à porter, des impots à exiger ou à remettre, des ameliorations à ordonner, des levées de recrues à faire, des livraisons à demander, des concessions à accorder, de l'utilité ou du dommage qui peut résulter ou qui a résulté de quelques arrangemens: en un mot de la même maniere qu'un bon économiste doit savoir ce

qu'il a en caisse, & ce qui doit y rentrer pour régler sa dépense, de même aussi le Gouvernement doit connoître le fond sur le quel il travaille, & pouvoir estimer les besoins & les ressources, les esperances & les craintes, qu'on n'estime jamais que trop tard lorsqu'on en veut juger autrement. Je finirai par une liste des artisans, que je suppose devoir se trouver dans une ville, qui auroit cent mille habitans: elle acheve de montrer comment je crois qu'un bon Cadastre doit être formé. ¹⁾)

	maîtres, apprentis & garçons.			
Boulangers	250	-	410	-
Tonneliers	70	-	60	-
Bouilleurs d'eau de vie	80	-	-	-
Brasseurs	240	-	260	-
Armuriers	8	-	10	-
Broffiers	6	-	8	-
Cifeleurs	8	-	6	-
Confituriers	20	-	12	-

1) J'ai supprimé dans cette liste les fabricans, & les artistes, qu'on distingue des artisans: je ne la donne pas d'ailleurs pour complete.

 maitres, apprentifs & garçons.

Distillateurs	-	120	-	1	-
Tourneurs	-	30	-	20	-
Bouchers	-	180	-	200	-
Jardiniers	-	360	-	120	-
Ouvriers en plâtre		4	-	-	-
Vitriers	-	40	-	11	-
Batteurs dor	-	2	-	-	-
Brodeurs en or & en argent	28		-	4	-
Bourreliers	-	30	-	10	-
Marechaux	-	50	-	110	-
Chaufourniers	-	10	-	-	-
Faiseurs de peignes		6	-	8	-
Faiseurs de Cartes		4	-	9	-
Ferblantiers	;	40	-	30	-
Boutonniers	-	60	-	40	-
Pelletiers	-	30	-	26	-
Chaudronniers	-	20	-	30	-
Verniffeurs	-	4	-	2	-
Lamineurs	-	4	-	-	-
Formiers	-	10	-	-	-
Maçons apprentifs &					
garçons		500	-	-	-
Couteliers	-	30	-	20	-

	maîtres, apprentifs & garçons.		
Meuniers	15	30	-
Epingliers	15	10	-
Cloutiers	18	40	-
Faiseurs d'instrumens			
de musique	12	-	-
Peaufiers	30	10	-
Parcheminiers	2	-	-
Perruquiers	150	120	-
Caroffiers	50	60	-
Pompiers	10	10	-
Gagne-petits	8	-	-
Couvreurs en ardoise	2	-	-
Constructeurs de batteaux	10	40	-
Serruriers	90	100	-
Tailleurs	850	360	-
Ramoneurs	10	40	-
Fondeurs de caractères	2	3	-
Fondeurs de grenaille	1	2	-
Cordonniers	700	200	-
Savetiers	80	-	-
Fourbisseurs	20	12	-
Savoniers	30	20	-
Cordiers	28	10	-

	maîtres, apprentis & garçons.			
Faiseurs de tamis	6	-	4	-
Eperonniers	4	-	6	-
Amidoniers & faiseurs				
de poudre	8	-	-	-
Taillieurs de pierre	10	-	-	-
Paveurs	4	-	20	-
Charrons	30	-	50	-
Menuisiers	250	-	200	-
Potiers	28	-	60	-
Blanchiffiers de cire	5	-	8	-
Meuniers aux Moulins				
à foulon	4	-	5	-
Charpentiers	20	-	300	-
Potiers d'étain	24	-	20	-
Gantiers	20	-	18	-
Relieurs	40	-	50	-
Tireurs de fil d'archal &c.	40	-	20	-
Ouvriers en leton	18	-	20	-
Ouvriers en Cuir	12		15	-

Table des Matieres.

A.

Abeilles I. 112 & suiv.

Accise III. 86 o.

Acier: ce que c'est véritablement I. 150 q. Acieries d'Alsace & autres pays: ibid. celui que les Anglois employent préferablement: 151 usage 210 m. fil d'acier 213 n. aiguilles ibid.

Action, II. 56. n. 78 y

Actionnaires, II. 56 n.

Æs ustum, v. *cuivre*.

Affretement, v. *vaisseaux marchands*.

Afrique, marchandises qu'on en tire II. 190 v.

Agaric, I. 244 r.

Agiotage, II. 78 y.

Agriculture, I. 33 suiv. proportion entre le bétail & les terres labourées 34 l. dans quelle proportion se trouve le nombre des cultivateurs à l'égard du nombre total des habitans: m. encouragemens donnés par les Anglois à l'agriculture n. sa decadence en France: ibid. Sociétés d'agriculture 40 a. écri-

vains renommés sur cette matiere; ibid. assolement des terres du Mecklenbourg: ibid. machines pour abrégér le travail: ibid. engrais: ibidem. juste prix des grains 41 b. encouragemens à donner: ibid. la fertilité du sol ne produit pas toujours d'abondantes récoltes III. 7 e.

Aiguilles v. *Acier*.

Aimant, I. 151 5.

Aix la Chapelle, on y falsifie les vins I. 53. e.

Albatre, I. 118 y.

Allemagne, son étendue I. 26 a. ses grains 36 r. ses monnoies v. *Monnoies* ce qu'elle perd avec la France sur cet article II. 13 suiv. Son commerce, 153 suiv. ce qui le gêne: e. ce qui lui nuit 154. provinces des plus riches récoltes de grains, f. villes célèbres pour le commerce 155 & suiv. productions des différentes provinces ibid. & suiv. émigrations III. 13 p.

Aloes, II. 231 d.

Alun, I. 135 v. fabrication
193 y.

Ambre jaune, I. 141 e.
gris f.

Amérique, son commerce
II. 249 suiv. la meilleure
marchandise pour l'amé-
rique espagnole I. 144
h. ce qu'elle fournit à
l'Espagne II. 96 p. Ses
différens habitans 271 v.

Améthyste, I. 127 7.

Amiante, I. 128 k.

Amidon, I. 45 r.

Amirauté, congé qu'elle
donne aux vaisseaux. v.

Vaisseaux marchands.

Amsterdam, sa banque II.
29 2.

Ane, son utilité I. 80 b. ufa-
ge de sa peau 83 e.

Angleterre, son papier I.
175 k. sa monnoie II. 2.
c. refonte de ses especes:
ibid. reflexions sur le
système Anglois ibid. il
passe beaucoup de mon-
noies d'Angleterre en
France 5 c. sa banque
32 c. l'acte de naviga-
tion 48. abus qui y regne
relativement aux assu-
rances 54 ses Compag-
nies de commerce; v.
Commerce, ses Colonies
v. *Colonie*. son commer-

ce avec le Portugal 84
113 e. avec l'Espagne
89 q. son commerce en
général 107 suiv. sa
marine marchande du
temps de Jacques I &
actuellement h. fausse
idée de la balance de
son commerce: i. Socie-
té anti-Gallicane 108
augmentation de ses ri-
chesses: k. combien de
terrain cultivé en An-
gleterre 109 n. produit
de ses laines o. pêche
de harengs 110 p. ex-
portation du bœuf salé q.
pêche de la morue r.
préparation de la mou-
tarde 111. s. mines de
plomb. t. glaces u. che-
veux v. réexportation
du sucre x. toiles y. pa-
pier 112 z. importation
des liqueurs a. de la
soie b. son leton 113 c.
ses forges d. son com-
merce avec la Suede f.
exportation des laines
deffendue g. l'île de
Man pour la contreban-
de 114 g. Londres, son
commerce h. autres vil-
les commerçantes 114 115
Gibraltar 115 i. commer-
ce des Anglois au Le-

vant 167 d. foible debit de ses draps au Levant 174 a. commerce en Afrique 191 & suiv. en Perse 207. son commerce aux Indes orientales 213 & suiv. d'Inde en Inde 214 n. ses avantages dans ce commerce 217 r. s. acheta le terrain où S. David est batie 226 u. son commerce à la Chine 234 g. commerce du sucre 279 r. sa pêche en Amérique 282 suiv. z. son commerce en Amérique 286 & suiv. l'importance du commerce de ses colonies d'Amérique 287 b. importance du produit de la Jamaïque 288 c. y fait construire des vaisseaux 289. contrebande des Jamaïcains ib. d. colonies septentrionales de l'Amérique 290 e. f. profit qu'on tire du tabac 292 i. produit du Canada 295 r. où se font le plus de chargemens pour l'Amérique 297 t. population de l'Angleterre III. 13 q. quantité des especes qui y circulent & richesse de la nation 22 k.

avantage de son commerce maritime 23 l. Dettes de l'état 90 t. ses troupes 97 z. menage du bois de chêne 99 d. sa marine &c. v. *Marine*. encouragemens donnés aux cultivateurs I. 34 n. sa consommation en sucre 74 q. ses brebis & sa laine 91 r. 92 x. d'où les Anglois tirent leur sel 133 o. ses mines de charbons de terre 139 c. consommation de ces charbons, ibid. commerce qui s'en fait, ibid.

Animaux, différentes especes I. 78. voyez *art. convenables*.

Année, civile I. 17 astronomique, ibid. années en usage chez les différens peuples du monde, ibid. suiv. année lunaire, ibid. solaire, ibid. luno-solaire, ibid. le commencement de l'année n'est pas le même partout 24 v.

Antimoine, I. 146 l.

d'Anville, ses cartes de la Grece I. 15 d

Arabie, son commerce II. 202 u. le port de Mocha v. les caravanes x.

Arach, I. 45 e.

Arbres, deux classes I. 56

i. temps pour les écorcer 59 m. maniere de les abbatre, ibid. arbres exotiques 60 n. le chêne 61 q. sapin, pin, meuleze, orme, frene, noyer, platane, tilleul, peuplier 62 q. saule, bouleau, micocoulier, cormier, bouis, if, sureau, chataigner, aulne, houx, cedre, bois de Ste. Lucie, fustel, alizier, charme, hêtre, maronnier 63 q. chêne verd, ozier, murier 64 q. maniere d'arracher les arbres avec leurs racines 65 s.

Architellure, III. 58 p.

Archymille, I. 246 z.

Ardoise, I. 119 b.

Areca II. 228 y.

Argent, I. 158 x. natif, en mines 159. quand la mine vaut la peine de l'exploitation ibid. maniere de tirer l'argent de sa mine ibid. préparations 160. argent fin, ibid. de loi, ibid. différentes manieres d'évaluer son titre, ibid. pays où il y a des mines d'argent, les mines les plus abon-

dantes 161 comment il vient des Indes, ibid. proportion entre l'or & l'argent II. 12. Argent des Indes orientales 213 m. valeur à la Chine 238 r. ce qu'ont produit les mines du Potosi 269 p. argent trait 204 h. filé, ibid. argenter, ibid. titre de l'argent ouvrages 205 h. Argent, especes, v. *especes & monnoies*. bas interêt de l'argent II. 40 o. à quel taux il est en differens pays, ibid. circulation des especes 46 y. & III. 22 k. depense annuelle d'un citoyen v. *pays*.

Armées, III. 92 suiv.

Armeniens, maîtres du commerce du Levant II. 177 i.

Armoiries III. 70 x.

Arquebusers I. 210 m.

Arsenic I. 144 i. préparations arsenicales 198 b.

Arts, Beaux-arts III. 51. liberaux 59. mecaniques ibid.

Asbeste v. *Amiante*.

Asie, son commerce II. 202 suiv.

Asphalte I. 138 a.

Affogues v. *Espagne*.

Affurance II. 53 calcul sur les risques de mer, ib. l.

d'Autriche, la maison, quelle étendue de pays elle possède l. 26 a. 106 c. le pié sur le quel elle frappe ses monnoies II. 6 f. banque de Vienne 35 f. productions des états d'Autriche 156 h. i. k. l. profit qu'elle tire des mines de cuivre 157 m. imposition sur les terres III. 85 m. ce que coûte l'entretien des troupes de terre 96 y. ses troupes 97 z. ne tolère pas les protestans, III. 27 p.

Autriche II. 182 e.

Avaries v. vaisseaux marchands.

Avelanede II. 187 o.

Avo, arbre fort utile de l'Afrique II. 199 r.

Aygrettes l. 107. c.

Azur, II. 171 o.

B.

Baleine v. pêche.

Balance du commerce II. 45.

Balancier v. Monnoies.

Ballast II. 52.

Banque II. 19 & suiv. son

utilité 28 suiv. ce qu'elle demande pour se soutenir 28 v. aide à conserver le bon argent x. banque de Venise 29 y. d'Amsterdam z. de Hambourg 31 a. Nuremberg h. de Londres 32 c. de Genes 34 d. de Stockholm e, de Vienne 35 f. de Madrid 36 g. de Copenhague h. de Saxe, ou la Steuer 37 i.

Banquier, qui sauva la reine Elizabeth lors de la flotte invincible II. 27 u.

Baobab, avec quoi on sophistique la terre sigillée II. 176. h.

Barbarie, son commerce II. 187 & suiv. ses caravanes 188 q.

Barille v. soude.

Bas l. 231 d.

Batavia II. 242 x.

Baume de Cade II. 126 p. du Perou 270 t. de Copahu 274 d.

Baumes orientaux II. 179 q.

Bazanes l. 220.

Ben II. 181 a.

Benjoin II. 178 m.

Beril l. 127 io.

Betel II. 225 p.

Bêtes à cornes l. 84 leur usage ibid. maladies épi-

demiques 87 v. *art. conven.* à laine I. 89 v. *art. conven.* de somme I. 79. différentes especes *ibid.* v. *art. conven.*

Bêtes d'Amérique II. 268 n.

Bourre I. 84 h. les Hollandois ont apporté aux Indes l'usage d'en faire ib. pays qui en exportent beaucoup, *ibid.*

Bezoar II. 241 v.

Bismuth I. 147 m.

Blanc d'Espagne v. *étain.*

Bleu, couleur se tire du Cobalt I. 145 k. de montagne 259 u.

Bœuf, son usage I. 84 f. 85 k. pays qui en font un commerce considérable, 86 l. bœuf sauvage v. *boffe.*

Bohème, ses productions II. 156 i.

Bois, abondance utile I. 56. la disette générale en Europe 57 v. *Arbres*, v. *forêts*: quantité extraordinaire qu'il en faut pour nos besoins de nécessité ou de luxe, *ibid.* i. danger d'une disette de bois, *ibid.* il faut en avoir de différentes especes pour differens usages 57 k. d'où vient la disette

58 l. coupe des bois, comment elle doit se faire & quand 58 m. vente de bois, *ibid.* plantations nécessaires 60 n. celle des arbres exotiques moins à conseiller, *ibid.* économie qu'on neglige 61 p. usage & utilité de certains arbres 61 suiv. q. commerce de bois 64 r. bois venus de semences de fouches & de boutures 65. d'Inde 248 f. jaune, *ibid.* de bresil, *ib.* 260 y. de sambouc II. 198 i. le plus dur est le sandraha 199 o. de Calembac, ou Tembac 229 b. de Calembouc 230 d. de rose 238 q. de santal ou Caliatour 239 t. de Gayac 260 y. de Campêche 266 k. rouge ou de Nicaragua 270 s. de Cannelle 275 h. de bresil i. le fusac 280 s. les bois de l'Amérique ne durent pas 295 m. de Mahoni 299 x. bois pour la construction des vaisseaux v. *Marine.*

Boissons différentes, faites de grains I. 47 t.

Bolus, I. 115 p. q.

Bonnet, I. 231 d.

Borax I. 135 t. II. 248 g.

Bongie I. 240 n.
Bouis II. 170 l.
Bouquetin, ou bouc sauvage I. 932.
Bourdine v. *foude*.
Bourre I. 244 t.
Brebis, leur grande utilité I. 89 p. pays qui exportent beaucoup de mouton salé, *ibid.* v. *laine*. brebis venues des Indes 91 s. avantages de quelques pays à cet égard 91 r. essai fait pour avoir des brebis sauvages 92.
Bresil I. 248 f.
Bresillet I. 248. f.
Bretagne, Grande, son étendue, y compris l'Irlande I. 26 a.
Briques, fabrication I. 137 u.
Brocards de Perse II. 207 f.
Buste I. 86 m.
Busching Mr., son mérite en fait de Géographie I. 15 d.

C.

Cabliau v. *Morne*.
Cabotage II. 54 m.
Cacao II. 262 a.
Cadets III. 92.
Caffé II. 180 y. le meilleur 206 a. de furinam 298 u.
Cailloux I. 220 d.

Calendrier, réforme du Calendrier par J. Cesar I. 19 k. par Gregoire XIII 20 l. nouvelle réforme en 1700, 21 n. Style Gregorien, *ibid.* Julien, *ibid.* Lettres dominicales 22 o. Nombres d'or p. Epactes q. Cycle solaire 23 r. lunaire s. Indiction 24 t. Période victorienne u.
Camfrs II. 244 a.
Campagnes III. 2 v. *Agriculture*.
Canal de Languedoc I. 31. g. de Ladoga 33 g. de Bourgogne, *ibid.*
Cancanum II. 199 n.
Cannelle II. 208 i.
Canon v. *fonte*, de vaisseau v. *marins*.
Capitation III. 86 n.
Capres II. 143 n.
Caravanes de Barbarie II. 188 q. d'Arabie 202 x.
Cardanemuse II. 180 z. 224 o.
Carder v. *laine*.
Carmin I. 261 z.
Cartes Geographiques I. 11. hydrographiques, *ibid.* marines, *ibid.* réduites, *ibid.* de Homan 14. de la Grece 15 d.
Cassave, farine de, II. 276 m.

- Casse* II. 179 t.
Castaing v. *monnoies*.
Castor v. *Fourrures*.
Castoreum I. 99 o.
Caviar I. 105 y. II. 176 f.
Cendres de roquette II. 172.
 s. *potaches* 176 v.
Ceremonial III. 125 suiv.
Ceruse v. *plomb* & I. 259 q.
Chagrin I. 220. II. 183 k.
Chameau, poil de, II. 169 h.
Chamois I. 93 z. peau
 220 8.
Chamoiseur I. 217 t. 223 x.
Change, cours du II. 23.
 suiv. la Suede tenta de
 le fixer 25 t. ce qui le
 determine 26 t. erreur
 de Mun. 27 t. negoce des
 lettres de change 26
 suiv.
Chanoines III. 81 b. Cha-
 noinesses ibid.
Chanvre, culture impor-
 tante I. 66. maniere de
 le traiter, ib. t. le meil-
 leur, ibid. pays qui le
 cultivent le plus 68. la
 Russie l'emporte sur tous
 ibid. 69 d. en tire de
 l'huile de la graine 68
 autre utilité du chenevi
 69. fil de chanvre 170
 h. toile 178 o.
Chapeau, différentes espe-
 ces I. 232 a.
- Charbon* de terre, différen-
 tes especes I. 139 c. son
 usage, ib. différens pays
 qui en ont, ibid, supéri-
 orité de celui d'Angle-
 terre, ibid.
Charnieres, son *Mégametre*
 I. 14. c.
Chasse I. 94 différens ani-
 maux sauvages, ib. suiv.
 droit de chasse III. 84 i.
Chaux d'étain v. *étain*.
Chaux, pierre à chaux I.
 117 u. four à chaux ibid.
Chemins, grands chemins,
 pays où ils sont mesurés
 I. 24 x.
Chêne, sa grande utilité v.
 Arbres.
Chenevi v. *chanvre*.
Cheval, les meilleurs che-
 vaux I. 83 d. différentes
 qualités des chevaux
 des différens pays, ibid.
 chevaux Danois II. 216
 m.
Chevalerie, Ordre de, III.
 70 suiv. militaire 71. y
 reguliere 72 z. différens
 ordres militaires & re-
 ligieux, ibid. a. suiv.
Cheveux, leur usage & d'où
 il en vient le plus I. 233
 g. II. 111 v.
Chevre I. 92. les plus bel-
 les chevres, ibid. y. leur

utilité, *ibid.* leur poil,
ibid. II. 169. h.

Chrysobéril I. 127 10.

Chrysolite I. 126 6.

Chrysoprass I. 126 6. *Chry-*
soprassin 127 10.

Cidre, se tire des pommes
 I. 55 h. celui d'Angle-
 terre se transporte le
 plus, *ibid.*

Cigne I. 107 c.

Cinnabre I. 143 h.

Circulation des especes v.
argent.

Cire I. 112 m.

Cirier II. 282 y.

Ciste II. 179 u.

Civet II. 197 h.

Clergé, ses revenus, ses
 possessions, ses exemp-
 tions, v. *religion.*

Climat, ce que c'est I. 28
 c. erreurs à ce sujet;
ibid. son influence 31 c.

Cloches, fonte des, la plus
 grande cloche v. *fonte.*

Cloux de girofle II. 209 l.

Cluvier, Géographe I. 15 d.

Cobalt I. 145 k.

Coccus de Pologne I. 246 z.

Cochenille I. 246 x. II.
 260 z.

Cochon v. *porc.*

Cocos, grande utilité de ce
 fruit II. 180 v.

Colle de poisson II. 133 e.

Colonie II. 79. colonies An-
 gloises 80 z. Francoises
 81 a. Espagnoles b. Por-
 tugaises 82 c. Hollandoi-
 ses d. Danoises 83 e.

Coloquinte II. 181 b.

Commerce, en général II.
 38. ses branches, *ibid.*
 moyens de le faire fleur-
 ir, *ibid.* suiv. & notes.
 beau projet de Pierre le
 grand 42 r. commerce
 extérieur, intérieur 44.
 d'économie, s. actif 45
 balance du commerce v.
exportation, importation
ibid. erreur de Gée, *ib.*
 principe général sur le
 commerce 46 x. y. z.
 commerce de mer v. *vais-*
seau marchand, fret, ve-
lis, &c. commerce le
 plus lucratif 54 m. Com-
 pagnies de Commerce 54
 compagnies Hollandoi-
 ses 56 o. des Indes Ori-
 entales 57 o. ce qui a
 contribué à la faire dé-
 choir 59 o. compagnie
 des Indes occidentales
 61 s. du Nord, de la mer
 Baltique, de la Nouv.
 Zemble, du Levant, &c.
 63 compagnies angloises
 63 p. des Indes orienta-
 les, *ibid.* d'Afrique 68 p.

- du Sud 69 p. du Levant, ibid. de la Baye de Hudson 71 p. compagnies Françaises 71 q. des Indes orientales, ib. compagnies Danoises 74 r. compagnies Suédoises 76 s. Portugaises 77 t. Espagnoles u. & 97 r. Russes v. commerce des différentes nations v. *Espagne, Portugal, France, &c.* Compagnie d'Ostende 161 s. commerce des peuples de l'Europe au Levant, v. *Levant*. Commerce que la Porte Ottomane pourroit faire 177 l. commerce des peuples de l'Europe sur les côtes de Barbarie 187 suiv. en Afrique 190 suiv. en Arabie 202 u. 203. en Asie 202 suiv. en Perse 203. aux Indes orientales 209 suiv. ce qu'il coûte 213 m. à la Chine 233 en Amérique 249 suiv. commerce du sucre. 279 r.
- Compagnies de commerce, v. Commerce, leur utilité* II. 78. écueil des Compagnies 79.
- Concurrence, son utilité* II. 38. l.
- Conditions, différence des* III. 65 suiv.
- Conservés v. vaisseaux marchands.*
- Consul, juridictions consulaires* II. 42. q. Consuls de France 50. c.
- Contribution* III. 85 l.
- Coquilles des Maldives* II. 198 k.
- Corail* II. 189 t.
- Cardages* I. 178 n. v. *Marins.*
- Cordes de cuivre v. cuivre.*
- Corduan* I. 219.
- Coriandre* II. 180 x.
- Corroyeur* I. 223 v.
- Corvette v. Marine.*
- Coton, pays de l'Europe où l'on en trouve* I. 76. 77. espèces de cotonniers 77 v. on en cultive en Hongrie, ib. x. le meilleur, ibid. y. coton naturellement coloré, ibid. le commerce qu'on en fait est considérable 78. a. manière de le recueillir, ib. z. fil de coton 170 h. toile & autres ouvrages de coton 182 v. teinture du coton, ibid. coton du Levant II. 170. l. des Indes orientales 212 l.
- Couleurs* I. 240.

- Coupe des bois, v. bois & forêts.*
- Courlande les haras* L. 81 c.
- Courroi v. Marine.*
- Courtiers* II. 44 t.
- Credit, civil & mercantil* II. 23 r.
- Crin, son usage* I. 233 h.
- Cristal* I. 121 f.
- Cromelin, recompensé par les Anglois* L. 168 e.
- Cuir* I. 216 s. verd, sec, salé, ibid. t. de boeuf, de vache, de buefle, ibid. differens lieux d'où il en vient, ibid. defaut de ceux d'Amérique, ibid. de Russie 219. de femelle 220 de Hongrie ibid. bouilli 221. façon de Transilvanie, de Valachie, cuir à l'orge, au fippage, à la Danoise, à la jufée, &c. 222 fuiv. d'Amérique II. 265 i.
- Cuivre* I. 152 natif t. des sources vitrioliques, ibid. mineralisé 153 t. pays où il s'en trouve beaucoup, ibid. différentes especes de mines de cuivre, ib. maniere d'en tirer le cuivre 154 t. le plus beau cuivre, ibid. différentes préparations, ibid. usage 206 i. cuivre filé pour les instrumens à cordes & les épingles, 207 k. belles fabriques d'épingles 208 k. consommation en épingles 209 k. cuivre des Indes orientales II. 2 3 m. tintennaque ou cuivre de la Chine 224 i.
- Cultivateurs v. Agriculture, encouragemens à leur donner* I. 41. b.
- Cycle lunaire & solaire v. Calendrier.*

D.

Dannemarc, étendue des pays possédés par le Roi de, I. 26 a. ses grains 36 s. ses baras 81 c. fabanque 36 h. ses compagnies de commerce v. *Commerce, ses colonies. v. Colonie, son commerce* 115 & fuiv. Magasin établi pour soulager les fabricants k. Manufactures de draps & d'étoffes de soie 116 l. chevaux m. 118 t. sa pêche 116 n. 118 u. pêche des perles 116 o. fer & bois p. mines d'argent 117 q. exportation du bois par les An-

glois r. grains 118 s. cuirs 119 u. boeufs y. Copenhague le seul port qui expédie des vaisseaux pour l'étranger, z. droits du Sund, a. villes commerçantes 119. commerce aux Indes orientales 220. en Amérique 299 & suiv. mission de Tranquebar III. 36 p. imposition sur les terres 85 m. entretien des troupes de terre 96 y. ses troupes 97 z. sa marine v. *Marine*, ses matelots 102 h.

Dattes II. 188 r.

Dentelles I. 176 l. différens pays où il s'en fabrique, ibid. les plus belles, ib.

Dettes III. 89 s. de l'état 90 t.

Diamant I. 121 f. lieux où il s'en trouve, ibid. mines du Brésil 122 des anciens, ibid. colorés, ibid. le plus beau que l'on connoisse, ibid. autres diamans célèbres 123. diamans de Bassa, ibid. qui a inventé l'art de les tailler, ib. diamans imités, ibid. prix se règle sur le poids & la beauté, ibid. deux différentes

tailles 124. leur prix depuis un grain jusqu'à 60 ibid. prix aux Indes, ib. diamans du Brésil 276 l.

Dividende II. 56 n.

Domaines III. 83 d.

Dorure v. *Or*.

Draps, manière de les tisser, I. 226 suiv. supériorité des draps Anglois, 227, qu'on pourroit imiter, ibid. avantage des draps François 228.

Droits v. *Impôts*.

E.

Eau de vie de riz I. 45 e. de grains 47 u. de vin 52 e. de sucre 181.

Eaux, droit des eaux & fers III. 84 h.

Ebens II. 193 f.

Ecarlate, graine I. 245 v.

Echelles du Levant, v. *Levant* & II 186 o.

Ecclesiastiques, leur nombre & leurs richesses dans quelques pays v.

Religion.

Ecole veterinaire I. 87 n.

Edredon I. 107 c.

Egypte, combien ce pays rend à la Porte Ottomane II. 177 l.

Elephant, dents d', II. 192 y.
ivoire, morfil 193 e.

Elizabeth v. *Banquier*.

Email des peintres I. 145
k. 258 p. de la faïen-
ce 157 v.

Emeraude I. 126 s.

Emigrations v. *Pays*.

Emprunt v. *Dettes*.

Encens II. 178 p. gros, fin,
encens des Juifs, ibid.

Encre de la Chine I. 260 y.

Enduit pour les vaisseaux
de mer, v. *Marine*.

Engrais I. 40 a.

Envoyés III. 122.

Epailles v. *Calendrier*.

Epices II. 208 i. de l'Amé-
rique 257 r.

Epinette blanche, liqueur
qu'on en fait, II. 297 r.

Epingles v. *cuivre & fer*.

Epithymes II. 173 t.

Equipage v. *vaisseaux mar-
chands, & Marine*.

Erable, sucre de, II. 296 r.

Escadre III. 99 c.

Espagne, son étendue I. 26
a. manque de grains 39
z. Exportation de ses
vins 51 b. ses raffineries
de sucre ruinées 73 o.
ses brebis & sa laine 90 q.
sa soie 110 h. ses salines
132 o. sa soude 137 y. ses
monnoies II. 5 e. suiv. sa

banque 36 g. ses com-
pagnies de commerce,
v. *Commerce*. ses colo-
nies v. *Colonie*. son com-
merce en Europe 87:
vices de son commerce
n. o. revenus publics o.
ses fabriques & manu-
factures 89 p. commerce
avec les Anglois q. com-
bien les Hollandois ga-
gnent au commerce avec
l'Espagne r. commerce
que les Maltois font en
Espagne 90 t. pêche des
Espagnols 91 v. manque
de cultivateurs z. leurs
forêts 92 a. leurs laines
c. recolte & produit de la
soie 93 d. huile 94 e.
vins f. fruits secs g. sa-
lines 95 k. mulets 96 l.
soude m. savonnerie n.
fer o. ce que fournit l'A-
mérique p. defense d'ex-
porter l'or & l'argent
revoquée 97 p. mines
d'or & d'argent en Espa-
gne, ibid. commerce
des piastres v. *piastres*.
villes les plus commer-
çantes 98. sa fabrique
de tabac s. ce qu'elle
rend, ibid. ses raffine-
ries de sucre 98 t. Ca-
dix u. entraves du com-

merce d'Espagne 99 v.
 commerce au Levant 169
 aux Indes orientales 218
 suiv. t. son commerce à
 Manille 246 c. ses pos-
 sessions & son commerce
 en Amérique 249 & suiv.
 arrangement de ses pro-
 vinces Américaines 250
 l. gallions ib. k. flotte 251
 l. charge d'une flotte ib.
 Affogues 253 m. vais-
 seaux de registre n. de-
 fauts de son commerce
 d'Amérique 254 o. re-
 tour de la flotte p. ce que
 l'Espagne a retiré en or
 & en argent q. épices
 de l'Amérique 257 r.
 commerce des Philippi-
 nes s. son tabac de Sevil-
 le 258 u. monnoies de
 l'Amérique Espagnole
 268 m. mines du Potosi
 269 p. charge d'un vais-
 seau arrivé de Callao à
 Cadix q. laine d'Amé-
 rique 270 r. vif argent
 d'Amérique ibid. u. émi-
 gration des sujets III. 19
 f. sa population 20 h.
 ses finances 92 v. ce que
 lui coûte son armée 94
 y. ses troupes 97 z. sa
 marine v. *Marine.*

Especies v. *Monnoie.* de-
 penses d'un citoyen v.
pays.

Espirit de vin I. 52 c.

Esquins II. 236 t.

Essences II. 144 o.

Etain I. 156 v. différentes
 especes de mines d'étain,
 ibid. étain vierge 157.
 préparations différentes
 ib. pays où il s'en trou-
 ve, ibid. usage 214 p.
 soudure, ibid. étain des
 Indes orientales II. 214
 m. 228 z.

Etat, ce que c'est I. 1. re-
 venus de l'état III. 81.
 suiv. dettes 89 s, épar-
 gne 92 u. liaison entre
 les états souverains 120
 suiv. liaison entre les
 souverains & les sujets
 124.

Etat ecclésiastique son étен-
 du, I. 27 a. son commer-
 ce II. 150 v.

Etoffes de laine; deux clas-
 ses I. 229 b. de soie,
 deux especes I. 235 k.
 différentes étoffes ibid.
 origine des manufactu-
 res de soie en Europe
 238.

Exportation H. 49 u. v.

F.

Fabriques I. 166. consommation vraisemblable de chaque particulier v.

Manufactures.

Faïence I. 185 u. manière de la fabriquer, ibid.

Fanaux II. 50 e.

Farine I. 45 p.

Fer I. 148 p. en a deux qu'il y en eût de natif, comme aussi qu'il y en eût en Amérique, ibid. différentes especes de mines de fer, ibid. pays qui en ont beaucoup 149. travail de la mine de fer, ibid. q. épingles de fer, 208 k. usage du fer, 210 m. fil de fer, 212 n. manière de le faire, ibid. fer des Indes orientales, II. 214 m.

Fer blanc, manière de le faire, I. 151 r. invention & usage, 214 o.

Fernambouc I. 248 f.

Fery, le Pere, ses inventions I. 197 z.

Fil I. 170 h.

Filasse I. 177 m.

Fil d'archal v. *fer*.

Filer, machine inventée par le S. Brisson I. 229.

Financier, son art. & ses peines, III. 86 o. abus 92 v.

Flans v. *Monnoies*.

Flote, espagnole pour le commerce de l'Amérique, v. *Espagne*.

Fontes v. *Métaux*.

Fonte de statues I. 210 m. de cloches, ibid. de canons, ibid. de caracteres d'imprimerie, ibid.

Forêt, utilité des forêts I. 56 i. quelle proportion entre l'étendue des forêts & celle du pays, ibid. forêts ruinées dans la Suede & dans la Norvege, 58 l. comment il faut les partager, m. différentes coupes de bois, ibid. temps de ces coupes, ibid. vente des bois comment elle doit se faire, ibid. les bois qui viennent de semence sont meilleurs que ceux qui viennent de vieilles fouches ou de boutures, 65. droit des eaux & forêts, III. 84 h.

Fourbisseur I. 210 m.

Fourures I. 96 h. différentes especes, ibid. Martres 96 l. Zibelines 97 k. Loups, ibid. l. Renards,

ib. m. Louvre, 93 n. Ca-
stors, ibid. o.

France, son étendue, I. 16
a. decadence de l'Agricul-
ture 34 n. raison de
la disette des grains 37
u. ses meilleurs vins 50
y. ses vignobles ont été
diminué 51 a. combien
d'arpens de vignes, ibid.
consommation que la
France fait en vins 51 b.
ses eaux de vie, 52 e.
ses liqueurs ibid. ses ha-
ras 81 c. sa pêche de
hareng, 101 s. sa soie,
110 g. sel qu'on retire le
long des côtes des ma-
rais salans, &c. 131 suiv.
o. son commerce de sel,
ibid. son papier, 175 k.
moulin pour la poudre
à canon d'Essone 197 z.
quantité de parchemin
qui s'y fabrique 245 y.
succès de ses teinture-
ries 241 ce que la Fran-
ce gagne par ses mon-
noies avec l'Allemagne
II. 13 suiv. ses monnoies
19 n. Toulon un des plus
beaux ports, 49 b. ses
Consuls c. ses compa-
gnies de commerce v.
commerce. système & Law
72. ses colonies v. *colonie*.

son commerce avec le
Portugal 84 son commer-
ce en général 120. ce qui
y a nuï, b. on a negligé
le cultivateur, ibid. ce
qui auroit dû l'élever au
plus haut, ibid. produ-
ctions les plus importan-
tes, 121 c. ports négligés
d. commerce de mer e.
son étendue, ibid. com-
merce le plus considéra-
ble 122 f. le plus cher g.
Paris, ses corps de mar-
chands, h. villes com-
merçantes 122 suiv. affi-
nage de l'or & de l'ar-
gent, 123 i. exportation
de Marseille k. commer-
ce de Dunkerque l. de
Montpellier m. fabri-
ques d'Amiens n. com-
merce des vins o. les
meilleurs, 124. valeur
de l'exportation, ibid.
vice de ce commerce, 125
ce que les étrangers en-
levent de vins à Bour-
deaux 125. exportation
de l'eau de vie par l'île
de Rhé 126 q. commer-
ce des huiles r. draps
fins, 127 s. commerce
de soies, t. galons, &
muffelines de Norman-
die u. sel de la Lortai-

ne & marais salans de France, 128 x. papier y. mulets de la Guienne, z. commerce de Bayonne 129 b. Haras f. eaux de vie de Lorraine 130 g. commerce d'Alsace 130. commerce au Levant 167. reglement de police pour les François qui se marient au Levant, 168 e. droits que payent les vaisseaux françois dans les Echelles, & Capitulation avec la Porte f. debit des draps de France au Levant 174 a. des étoffes de soie 175 b. commerce en Afrique 191 suiv. commerce aux Indes orientales, 217 & suiv. presque detruit, 216 q. ce qu'elle enleve de poivre 225 q. ses possessions en Amérique 277. importance de la Martinique, ibid. p. commerce de Bordeaux avec les îles de l'Amérique 278 q. commerce des sucres 279 r. sucre de la Martinique, 380 t. la France semble avoir renoncé au continent de l'Amérique, 281 x. tire son tabac des Anglois, 292 i. quantité des

especes qui circulent en France III. 22 k. Protestans persecutés, 29 q. revenus de l'état sous Henri IV. sous Louis XIII. actuels, 82 c. dettes de l'état, 90 t. ses troupes, 97 z. la marine &c. v. *Marine*. ses matelots 102 h.

Fregatte v. *Marine*.

Fret, v. *vaisseau marchand*, c'est le gain le plus sur II. 54 m.

Fromage I. 85 i. pays qui passent pour avoir le meilleur, & leur exportation, ibid.

Fruits I. 52. d'où ils ont passé en France & en Allemagne, ibid. différentes especes 53 suiv.

Fusil I. 248 f.

Fustoc v. *bois*.

G.

Gagat, ou *Gayat*, I. 140 d.

Galanga II. 224 k.

Galeasse v. *Marine*.

Galere v. *Marine*.

Galions v. *Espagne*.

Galipot II. 178 p.

Galle noix de, I. 247 c.

Garence I. 252 m.

Garou, *Garouille* I. 247 b.

H 2

à Batavia 241 x. commerce en Amérique 298 & suiv. population III. 23 9. défauts des missions Hollandoises aux Indes 41 x. Dettes de l'état 90 t. ses troupes, 97 z. sa marine, &c. v. *Marine*.

Hongrie, son sel fossile, I. 130 n. son vis argent 143 h. ses mines d'argent 161 x. ses mines d'or 163 y. cuir de Hongrie 220. son commerce II. 151 & suiv. ses vins z. ses mines z.

Huile d'olives, I. 54 f. la meilleure celle de St. Remo, ibid. de graines de lin & de chanvre, v. *lin & chanvre*. de Gabian v. *Petrels*. d'aspic ou de spique 263 f. du Levant II. 173 z. de *palma Christi* 199 p.

Hume, son projet pour la meilleure forme de gouvernement I. 5.

Hyacinthe I. 127. 9.

Hyem, beau haras qui s'y trouve, L. 81. c.

I.

Jalap II. 264 e.

Jesuites, commerce aux Philippines, II. 257 a. à la Californie 272 y. leurs possessions au Paragui z. en France v. *religion*.

Importation II. 45 u. v.

Imposition III. 85 m. 86 e.

Impôts III. 83 & suiv. v. *péage*, *contribution*, *capitation*, *taxe*, *poste*, *mines*, *chasse*, *imposition*, *vassaux*, *emprunts*, &c.

Imprimerie, caracteres, v. *fonte*. différentes espèces I. 215 q.

Indes orientales, route découverte par le Cap de Bonne-Esperance, II. 55. compagnies des Indes orientales, v. *commerce*. commerce des Indes orientales, 209 suiv. maniere d'y commercer 216 p. fautes qu'on a faites, q. on pourra reduire ce commerce aux matieres premieres à tirer des Indes 220 x. on est embarassé sur le Lest pour les vaisseaux de retour y.

Indigo I. 244 u. II. 221 h.

Inondations I. 33 h.

Intérêts v. *Argent*.

Ipecacuana II. 274 e.

Ivoire v. *Elephants*.

Islande, son étendue, nombre de ses habitans, I. 27 b.

Italie, son commerce, II. 142 & suiv. ses vins, I. manne m. capres 143 n. essences 144 o. liqueurs p. savon 145 q. manque de bois r. villes commerçantes 146 & suiv. commerce au Levant 169.

Suifs cachés en Espagne & en Portugal III. 27 n.

Soleil, naturel II. 16 f. artificiel, ibid. le commencement du jour naturel n'est pas le même partout, ibid.

Kali v. soude.

Kermes v. Ecarlate.

L.

Labdanum v. *Ladanum*.

Laberdan v. *Morue*.

Ladanum II. 179 u.

Lange v. *Morue*.

Lait virginat II. 172 r.

Laine, belle laine d'Espagne & d'Angleterre I. 90 q. r. 225 a. II. 92 c. carder, peigner la laine,

la trier, la filer I. 225 & suiv. étoffes de laine v. *Stoffes*. bonté de la laine negligée en Allemagne 227. laines inférieures 228. classification de laines, ibid. la plus fine 229. laine du Levant II. 173. v. *laines pelades & tresquilles* 175 d. laine d'Amérique 270 r.

Langues III. 23 & suiv.

Lapis lazuli, ou *Azur*, II. 171 o.

Laque I. 246 y. II. 222 d.

Last, ou *Lest* v. *vaisseau marchand*.

Latitude d'un lieu, ce que c'est I. 10 c.

Laudanum II. 171 p.

Lau II. 72 x. 78 y.

Leron v. *Métaux*. leron d'Angleterre II. 113 c.

Lettres dominicales v. *Calendrier*.

Lettres de change, leur origine II. 23 s.

Levant, la sole, I. 111 k. ce qu'on entend par Levant II. 166 & par Echelles b. Constantinople & son commerce c. ce qu'y font les Anglois 167 d. & les François 168 f. villes commerçantes 169 & suiv. commerce des Hol-

- landois, *ibid.* des Espagnols, des Portugais, *ibid.* de l'Italie, *ibid.* ce qu'on tire du Levant, *ibid.* & suiv. ce qu'on y porte, 173 & suiv. Fabriques des Grecs Chiottes 175 b. le papier une des meilleures marchandises pour le Levant, c. Arméniens, maîtres du commerce 177 k.
- Liege*, arbre, II. 85 i.
- Liege* falsifie les vins I. 53 e.
- Liegeois* pour la fabrication des briques & des huiles I. 187 u.
- Liens* v. *Mile*.
- Lin*, culture importante I. 66. manière de la traiter 67 u. comment il réussit le mieux, *ib.* v. huile qu'on tire de la graine 68. le lin vert, 69 e. incombustible v. *amiante*. fil de lin, 170 h. toile 176 m. lin d'Egypte II. 178 j.
- Liqueurs* II. 144 p.
- Liquidambar* II. 282 y.
- Lisarge* v. *plomb*.
- Lithuanie*, ses grains I. 36 p. son chanvre 69 x.
- Livonie*, ses grains I. 36 o.
- Lombard* II. 37 k. reproches faits aux lombards Hollandois, *ibid.*
- Longitude*, ce que c'est I. 10 c. difficultés pour la déterminer sur mer. 12 c. pendule d'Harrison, *ibid.* autres inventions, *ibid.*
- Lorraine*, ses salines I. 133 p. II, 128 x. ses eaux de vie 130 z.
- Loup* v. *fournures*.
- Loutre* v. *fournures*.
- M.
- Machicatoire* II. 171 q.
- Machines*, si elles sont utiles aux manufactures & aux fabriques I. 169 g.
- Macis* II. 210 i.
- Madingues*, les plus grands voyageurs de l'Afrique II. 177 h.
- Magdebourg*, ses salines I. 133 p.
- Main d'œuvre* II. 40 m.
- Maîtrise*, abus dans les communautés ou corps de métiers III. 61 z. & suiv.
- Malaguettes* v. *poivre*.
- Mallots*, leur commerce en Espagne, II. 90 t. ce qu'ils regardent comme contrebande, 189 u.
- Manne* II. 142 m.

Manufactures I. 166. consommation vraisemblable, ib. a. police pour les ouvriers, 167 b. machines, si elles leur sont utiles 169 g. trois classes de manufactures & fabriques, ibid. celles qui emploient les matières du regne végétal 170 & suiv. du regne mineral 184 & suiv. du regne animal 216 & suiv.

Marbre I. 118 x.

Marchandises, v. commerce main d'œuvre, transport, concurrence.

Marine III. 97 & suiv. besoins de la Marine 97 & suiv. qualités des bois pour la construction des vaisseaux 99 d. maniere de mesurer en France les bois pour la Marine, ibid. maniere de préparer ces bois dans les forêts chez les François, chez les Anglois, & chez les Hollandois 100 d. mats, 100 e. voiles, ibid. f. les Turcs en font de coton, ibid. cordages 101 f. la quantité qu'il en faut, ibid. fer, ibid. enduit pour les vaisseaux ou courroi g. vers taretz

ibid. enduit de taretz, ib. matelots 102 h. Anglois veulent se passer pour leur Marine du secours des étrangers i. vaisseaux du premier rang combien ils ont d'officiers en France 104 k. de combien de canons les vaisseaux de différens rang sont montés en Angleterre l. de quels canons on se sert sur mer, m. Fregatte, 105 n. Corvette, ibid. Gale-re, 106 o. Galeasse, ib. quelles puissances se servent encore de galeres, ibid. de combien d'hommes les vaisseaux marchands sont montés, 107 p. Officiers de marine, q. signaux, ibid. pilotes, les plus habiles r. les Anglois & les Hollandois ont un homme de moins à chaque canon, 108 z. le plus grand vaisseau que les Anglois aient eu, t. pavillon, 109 u. proportion entre le nombre d'hommes & le nombre de canons sur les vaisseaux des Puissances de l'Europe, 110 & suiv. ce que coûte la construc-

tion d'un vaisseau de
 60-70 canons en Suede
 112 x. depenses de la
 Marine 112 & suiv. ce que
 coute un vaisseau de 100
 canons en Angleterre :
 114 x. ce qu'a couté en
 France un vaisseau de
 50 canons construit à
 Toulon, ibid. différence
 dans la construction en-
 tre les François, les Hol-
 landois, les Anglois, &
 les Suedois, 115 x. ce
 qu'on demande d'un vais-
 seau de guerre, 116 x.
 d'un vaisseau marchand,
 ibid. Sardam, ibid. com-
 bien un vaisseau bien
 construit peut durer, ib.
 marine Danoise, ibid.
 ce que coute en Espa-
 gne l'entretien d'un vais-
 seau de 60 canons 116 y.
 l'entretien d'une flotte
 hollandaise, 117 y. ration
 d'un matelot, ibid. d'un
 officier, ibid. depenses
 de la marine en France,
 ibid. solde des officiers
 & ouvriers sur la flotte
 royale d'Angleterre. 118
 y. depenses d'une guer-
 re sur mer 119 z. Hôpi-
 tal de Greenwich 119 a.
 la *Rafael Houfe*, 120 a.

proportion entre la ma-
 rine des différentes puis-
 sances de l'Europe, b.
 marine Angloise, ibid.
Maroquin I. 218. différen-
 tes manieres de le pré-
 parer, ib. maroquinier
 217 t. maroquins du Le-
 vant II. 170 k.
Marquetterie, bois de L57 k.
Martre I. 96 l.
Masticots I. 259 r.
Mastic II. 171 q. 186 n.
Matelots v. *Marine*.
Mats v. *Marine*.
Mechoacan II. 264 f.
Meconium II. 171 p.
Medailles II. 20 p. diffé-
 rentes especes, ibid.
Megiffier I. 217 t. 223 x.
Miel I. 113 n.
Mer, eau de la mer salée,
 I. 130 o. maniere d'en
 tirer le sel, ibid. dessalée
 par Poissonier, ibid.
Mercator, le premier qui
 mit de la méthode dans
 l'étude de la Géogra-
 phie I. 15 d.
Mercury v. *vis argent*.
Meridien, premier, ce que
 c'est I. 12 c. placé dif-
 féremment par différens
 Astronomes, ibid.
Morluche v. *Morne*.
Mesurage v. *Mesures*.

Mesures itinéraires des Anciens, v. Mile. différentes mesures en usage en Europe I. 268 & suiv.

Métaux, imparfaits I. 143 suiv. parfaits 147 & suiv. composés 209 l.

Miles d'Allemagne I. 25 z. mile géographique, ibid. des Romains, ibid. autres miles en usage chez les anciens & les modernes, ibid.

Mines, exploitation des mines I. 147 o. droits III. 84 k.

Minium v. plomb & I. 259 v.

Mirobolans II. 223 e.

Moines III. 80 b.

Mois de l'année, I. 17 g. lunaire, ibid. solaire ib.

Monsie II. 182 f.

Monnoies v. argent, II. 1. & suiv. manière de les frapper, ibid. flans, balancier, ibid. machine de Castaing, 2 b. la plus belle monnaie est celle d'Angleterre 3. remarques à ce sujet, ibid. c. monnaie de Portugal 4 d. d'Espagne 5 e. d'Allemagne 6 f. réflexions générales sur les monnoies 6 g. & suiv. monnoies effectives, 15. n.

monnoies des Indes orientales 15 i. d'Asie, d'Afrique, & d'Amérique k. monnaie de compte 16 l. de Hollande m. de France 19 n.

Montres, premières III. 61 r.

Moravie, ses productions II. 157 k.

Mogil v. Elephant.

Morue, pêche de la, II. 282 & suiv. z.

Morus, Thomas, son Utopie I. 5.

Mun v. change.

Musc II. 171 n.

Muscade II. 210 l.

Musique III. 51 l.

Myrrha II. 178 o.

N.

Naples & Sicile, étendue des états du Roi de, I. 27 a.

Nacra de perles v. perles.

Nard II. 224 l.

Navigation II. 47. acte de navigation des Anglois 48.

Negres II. 190. v. 192 b. c. lieux d'où l'on en tire, commerce qui s'en fait 193 g. & suiv. Code noir

197 g. origine de ce commerce, ibid. transportés au Brésil, 277 n.
Nids d'oisinax, mêts nourrissant II. 230 e.
Nobles III, 66 t.
Noir, pour la teinture I. 243 p.
Noix muscade II. 210 i.
Nolis v. *vaisseau marchand*.
Nombres d'or v. *Calendrier*.
Norvege, son étendue, I. 26 a. manque de grains, 38 v. a détruit les forêts, 58 l. exportation de ses bois 64 r. son fer, 149 p. ses mines d'argent, 161 x.
Nuremberg, sa banque II. 29 y.

O.

Ochre I. 259 3.
Officiers de vaisseau, v. *Marine*.
Oiseau utiles I. 107 suiv.
Oliban II. 178 p.
Olives, où elles réussissent le mieux, I. 54. quelles sont les meilleures, ibid. f. on les confit, ibid. huile qu'on en tire, ib. le marc, 55 f.
Opium II. 171 p.

Or, I. 162 y. toujours natif, ib. comment on le trouve, ibid. maniere de le separer des autres metaux, ibid. or de Hongrie, de ducats ou de Portugal, or du rhin 163. en chaux, ibid. les mines d'or ne sont pas aussi avantageuses que celles d'argent, ibid. pays où l'on en trouve, ib. fleuves qui charient de l'or, 164. où on en trouve en Asie, en Afrique & en Amérique, ibid. reglement des Espagnols pour les cas où un particulier decouvre une nouvelle mine, ibid. or du Brésil, 165. or ouvrage, titre où il est en différens pays, 199 c. or en fenilles, maniere de le faire, ibid. d. or trait 200 e. maniere de le filer, ibid. d. les plus habiles tireurs d'or, 201 e. faux or filé, ibid. proportion entre l'or & l'argent, II. 12. or qu'on tire d'Afrique, 192 z. d. comme il vient d'Amérique, 263 b. or blanc ou Platine, I. 165 z. fil d'or applati pour les galons

II. 202 f. dorure & ses différentes especes g. perte de l'or dans la dorure 204 g. or des Indes orientales 213 m. de la Chine 238 p.

Ordre v. Chevalerie. ordres sacrés III. 79 b. regle, 82 b.

Orleans v. Roucon.

Osseille L. 248 g.

Ortelius, son merite pour la Géographie, I. 15 d.

Outremer L. 257 e.

P.

Pain L. 46 s. combien il en faut à un homme par jour, ib. différentes especes de pain, 47 s. arbre à pain, ibid. II. 245 b.

Palma Christi, l'huile de, v. *huile*.

Palmier, différentes especes, II. 245 b. vin de palme v. *vin*.

Papeteries v. Papier.

Papier, différentes especes I. 173 k. maniere de le faire, ib. papier des anciens, ibid. papeteries à cylindre, & à pilons, 174 & suiv. pays où il s'en fabrique beaucoup,

ib. essai de papiers faits d'autre matiere que de chiffons de linge, 176. papier d'écorce, II. 199 r.

Para-aira-brava, II. 275 f.

Parchemin I. 219 224 y.

Pastel I. 250 l.

Pau v. Cassave.

Pavillon v. Marine.

Pays, son étendue, I. 24.

maniere de la déterminer, 25. étendue des différens pays de l'Europe

26 a. avantages & désavantages relativement

au sol 30. maniere de le diviser, III. 1. v. *campagnes, villes*. il est utile

de connoître le nombre des habitans, 8 f. différentes manieres de le

connoître, 8 & suiv. g. liste des naissances, &

des morts, g. i. il nait plus de personnes qu'il

n'en meurt 10 l. les pays les plus peuplés, 11. m.

ce qui favorise & nuit à la population, 12 & suiv.

depense annuelle d'un citoyen n. population en

proportion du terrain cultivé 12 o. émigrations

13 p. mariages, 14 r. s. sages femmes, 15 t. fertilité des femmes, 18 19

d.g. population des anciens temps exagérée 20
g. étendue des différens pays de l'Europe 21 l.

Pays-Bas, son commerce II. 160 & suiv. ses pâturages o. ses dentelles p. ses toiles q. mauvais arrangemens de commerce 161. compagnie d'Ortende, son établissement, ses réglemens, & sa chute 161 s. population des Pays-bas III. 15 u.

Passages, les premiers I. 261 d.

Péage III. 83 f.

Peau I. 216 s.

Pêche, reglement relatif à la pêche I. 99 p. machine singulière 100 q. la pêche de mer, ibid. & 101 & suiv. hareng 100 s. maquereau 102 t. baleine 103 u. Walrus 104 v. Sardine 105 x. esturgeon, ibid. y. Saumon, ibid. z. Marfouin ibid. a. huîtres 106 b. Morue II. 282 & suiv. z. pêche de Colonies Angloises de l'Amérique 295 & suiv.

Pecas II. 268 n.

Peigner v. laine.

Peinture I. 256. & suiv. différentes manières de peindre 257 à fresque, ibid. en detrempe 258 en miniature 260 en pastel, 261 à l'huile, ibid. en email, 262. sur verre 263. au gros pinceau 264. à l'encaustique 265 peinture antique & moderne III. 53 m. peintres célèbres 54 m.

Peinture en huile, le premier qui peignit en huile I. 261 e.

Pendule, première III. 61 r.

Perigueux I. 265 h.

Perles Danoises, II. 116 o. nacre de perles 183 h. pêche des perles de Baharan 203 y. commerce & prix, ibid. fausses perles 205 y. la pêche aux Indes 226 s.

Pesage I. 265 & suiv. v. poids.

Pétrole I. 138 z.

Peuples, si tous les peuples vivent sous un gouvernement I. 1.

Pfannen Schmid, orfèvre fameux I. 162 y.

Phares II. 50 e.

Piastres, mexicaines & se-villanes II. 97 q. d'Espagne, ibid. commerce des piastres, ibid.

Piemont, exportation de
ses soies en Angleterre
II. 112 b.

Pierres I. 117 différentes
especes, ibid. & suiv. de
Boulogne 119 x. fines
& leurs especes 121 suiv.
f. pierre ollaire 129 l.
fausses ou de compo-
sition 193 x. de fiel 261
a. sanguine II. 199 q. de
touche, ibid.

Pierre infernale, v. *argens*.
Pilote v. *Marine*.

Pinschbeck v. *Métaux*.

Pipe, terre à pipe, I. 116 s.
fabrication 187 u.

Plantations utiles I. 60 n.

Plantes, dont on pourroit
tirer du sucre, v. *sucre*,
dont les filamens pour-
vent servir à faire des
tissus, 74. leur utilité
réelle 76 u.

Platine I. 165 z.

Platon, sa République I. 5.

Plomb I. 155 u. natif, mine-
ralisé, différentes espe-
ces de mines, ibid. pré-
parations de plomb, ibid.
usage du plomb 156. pays
qui ont des mines de
plomb, ib. plomb d'An-
gleterre, ses défauts, ib.
II. 111 t. art de le lami-
ner inventé en France,

I. 215 r. usage, ibid. des
Indes orientales 214 m.

Plumbumustum v. *plomb*.

Poids, de diamant I. 123 f.
de l'argent 162 x. diffé-
rens poids en usage en
Europe 265 suiv.

Poils, différentes especes
qui se travaillent I. 232 f.

Poiré I. 55 b.

Poisson, verd, sec &c. I.
99 p.

Poivre de Malaguettes II.
191 x. poivre des Indes,
211 j. 224 p.

Police III. 89 q.

Politique, (générale &
particulière) envisagée
comme une science, I. 6
& suiv.

Pologne, étendue de ce roy-
aume, I. 36 a. ses grains
36 p. son sel fossile 130
n. son commerce II. 152
son exportation II. 153
Danzig, d. ses troupes
III. 97 z.

Pommes, on en tire le ci-
dre v. *cidre*.

Population v. *pays*.

Porc, châtré & non châtré,
I. 93 a.

Porcelaine, terre à porce-
laine I. 115 r. différens
lieux où l'on fait de la
porcelaine, ibid. 186. sa-

brication, ib. de la Chine 237 n.

Porte Ottomane, commerce qu'elle pourroit faire II. 177 i.

Ports, défaut des ports hollandais, II. 48 b. reglemens pour la police des ports 49 b. les plus beaux ports, ib. les ports d'Italie & de la Baltique ont les mêmes défauts que ceux de Hollande, 50 b. ports francs 50 d.

Portugal, étendue de ce royaume, I. 27 a. ses terres en friche 39 y. ses mines de diamans dans le Brésil, 122 f. ses monnoies II. 5 d. ses compagnies de commerce, v. *commerce*. ses colonies, v. *colonies*. commerce des Portugais en Europe 83. ses villes marchandes 85. son exportation, ib. son importation 87. état pauvre 83 f. son commerce de vins 85 h. or du Brésil, 86 k. quelques denrées d'une exportation considérable 87 l. commerce au Levant 169. en Afrique, 192 & suiv. aux Indes orientales, 219 & suiv. u. commerce en

Amérique 272 & suiv. le quint des mines du Brésil, 275 k. diamans du Brésil 276 l. nègres transportés au Brésil 277 n. sucre exporté de là, ibid. o. ses troupes, 97 z.

Poste III. 84 q.

Potasse, I. 136 x. de Russie, d'Allemagne, d'Amérique; ibid. son usage ibid. de la mer noire, II. 176 d.

Potée v. *épain*.

Poudre I. 45 q.

Poudre à Canon, I. 197 z. nouveaux moulins, ibid. III. 98 a.

Pourpre des Anciens I. 255 n. du Pérou ibid.

Prairies artificielles I. 88 e.

Prusse, étendue des pays possédés par le Roi de, I. 26 a. ses grains, 36 p. exportation de ses bois 65 r.

Q.

Quarantaine II. 187 p.

Quass, II. 298 v.

Quinquina II. 268 e.

R.
Raisins v. Vigne.
Raffles de Corinthe, II. 170
 m. de Damas 189 s.
Rang, de vaisseaux, v. *Marins*.
Reptil I. 243 q.
Religieux III. 80 b.
Religion, en général III. 25
 Chrétienne 26. ses branches & ses sectes: ibid. m. jusqu' où elle s'étend, 27
 catholique, ibid. protestante persécutée, ibid. p. q. religion grecque 32. luthérienne 34. réformée 36. mission Danoise, ib. p. confession Anglicane 37. religion Juive, ibid. musulmane 38. religions payéennes 40. défaut des missions hollandaises 41 x. influence de la religion sur le bonheur de l'Etat 44 & suiv. abus des fêtes, ibid. c. nombre des cloîtres dans les pays catholiques 45 d. nombre des Ecclesiastiques, ibid. revenu du clergé 46. revenu des Jésuites en France, ibid. e. contribution sur le clergé, difficile 47 f.

Renard v. Fourrures.
Rentes viagères III 90 t.
Republiques, différentes espèces I. 4:
Rhubarbe, II. 173 u. différentes espèces, ibid. 224 m. & 236 s.
Richesses artificielles, II. 23 q.
le Riz, I. 44 o. eau de vie de riz, v. *Arach.* boisson de riz, 47 t. II. 225 r.
Rochon, l'Abbé, son instrument pour observer les occultations des satellites de Jupiter I. 14 c.
Rodoul I. 247 e.
Roi, le, sa pendule pour déterminer les longitudes sur mer; I. 14 c.
Roucou I. 249 i.
Roupies v. Monnois des Indes.
Rubis I. 125 z.
Runi, eau de vie de sucre.
Rusnia, II. 176 g.
Russie, qu'elle étendue de pays elle possède, I. 26 a. peu peuplée à proportion, 27 b. terres incultes offertes à des Colons étrangers, ibid. exportation de ses bois, 65 r. son chanvre 69 d. exportation du chanvre & du lin, 68 x & y. ses ha-

ras n'ont pas réussi 81 c.
 ses fourrures 96 h. i. k.
 le salpêtre qu'elle retire
 134 q. sa potasse 136
 son fer, 149 p. cuirs de
 Russie 219. Projet de
 Pierre le grand pour le
 commerce de Russie II. 42
 r. ses compagnies de com-
 merce, v. *commerce* son
 commerce en général
 130. ses avantages & ses
 vices 130 suiv. marchan-
 dises dont la Cour s'est
 réservé le débit 131. diffé-
 rentes branches de ce
 commerce 132 i. projet
 des Anglois pour faire
 le commerce de la Perse
 & du Levant par la mer
 Caspienne, ibid. jong
 des négocians étrangers
 133 k. fer m. goudron
 n. colle de poisson o.
 chanvre 134 p. lin ex-
 porté 135 q. toiles s. ex-
 portation du bois t. cuirs
 u. rhubarbe v. contre-
 bande pour la sortie 136
 x. exportation & impor-
 tation de Petersbourg y.
 Copeicks anciens & nou-
 veaux 137 z. Roger-
 wick 137. commerce en
 Perse 208. avec la Chine
 233 f. le commerce de la

rhubarbe 236 s. popula-
 tion de la Russie, III. 15 u.
 sa religion 32. son Cler-
 gé, ibid. c. nombre de
 ses troupes 97 z.

S.

Sables, remède contre les,
 I. 33 h.

Saffor v. *email*.

Safran, sa culture, & où
 l'on en cultive I. 71 i. &
 k. les Espagnols gâtent
 leur safran, k. II. 95 i.
 l'Italie en a beaucoup I.
 71 i. k. celui d'Angleter-
 re estimé, ibid. son usa-
 ge 72 l. le safran bâtarde
 m. dégât qui arrive aux
 plants de safran, n. le
 meilleur II. 208 h.

Safran de Venus, v. *cudra*.

Sago I. 47 s. II. 245 b.

Salines v. *sel*.

Salpêtre I. 134 q. son usa-
 ge, ibid. d'où il en vient
 fabrication, & utilité 195
 z. consommation, ibid.
 II. 212 f.

Salspareille II. 182 d.

Sambac v. *bois*.

Sandarac, vernis des Ara-
 bes II. 198 m.

Sandraha v. *bois*.

Sang de dragon II. 198 l.

Saphir I. 125 3.

Sardaigne, étendue des états du Roi de, I. 27 a. ses troupes, III. 97 z.

Sassafras II. 275 h.

Savon, différentes manières d'en faire I. 183 s.

II. 145 q.

Scammonde II. 173 x.

Sciences III. 49.

Sculpture III. 57 o.

Sago v. *sago*.

Sel, trois especes de sel I. 128 suiv. sel acide, 129.

sel alcali, ibid. l. sel neutre, ibid. sel commun,

trois especes 130 & suiv.

n. o. p. il n'y a qu'un pays

en Europe où on ne se

sert point de sel m. ma-

nieres de déterminer la

quantité qui s'en trouve

dans une quantité don-

née d'eau 133 p. sel am-

moniac I. 134 r. on en

contrefait, ibid. II. 223 f.

d'Angleterre I. 134 s.

Semelle, cuir de, v. *cuir*.

Sené II. 181 c.

Serette I. 264 g.

Sicile, son étendue, v. *Na-*

ples, ses grains I. 36 t. son

commerce 147. & suiv.

l'Eglise y possède pres-

que tout 148 t.

Signaux v. *Marine*.

Sistema v. *Law*.

Soie, le ver à soie I. 108 e.

pinnes Marines, ib. pays

qui recueillent de la

soie 110. fil de soie 170

h. mouliner la soie 234

i. devider la soie, ibid. k.

soie de chenilles, ibid.

d'araignée 235 k. étoffes

de soie, v. *étoffes*. soles

teintes défendues d'ex-

porter 238 k. soies crues

241 o. teinture de la soie

v. *teinture*. recolte de soie

en Perse II. 207 d. soie

des Indes orientales 212

k. de la Chine 234 h.

Soldat III. 98 b.

Sorbes II. 179 s.

Souds, différentes especes

I. 137 y: son usage, ibid.

d'Espagne II. 96 m.

Soudure, claire, v. *tain*.

Soufre & ses especes I. 138

& suiv. vierge 142 g.

lieux où il s'en trouve

beaucoup 197 suiv. a.

Souveraineté, s'il y a de

l'inégalité entre les sou-

verains III. 129 q.

Spat I. 119 a.

Speclacles III. 62.

Squino v. *Esquino*.

Statues v. *fonte*.

Steuer II. 37 i.

Stil de grain I. 261 b.

Stinc Marin, II. 182 g.

Stockfisch v. *Morus*.

Storax II. 172 r.

Stras I. 193 x.

Sucre, où l'on cultive les cannes à sucre I. 73. d'où elles tirent leur origine o. plusieurs plantes dont on pourroit tirer du sucre, p. grande consommation qu'il s'en fait 74 q. culture des cannes à sucre 179 q. manière de fabriquer le sucre, 180 & suiv. différentes espèces, 181. eau de vie de sucre, ib. sucre de l'Erable 296 r. différents sucres d'Amérique 298 u.

Suède, étendue de ce royaume, I. 26 a. manque de grains 38 v. a détruit ses forêts 58 l. exportation de ses bois 64 r. son fer fort estimé 149 p. son acier & ses aciéries 151 q. ses mines d'argent 161 x. ses mines d'or 163 y. attenté de fixer le cours du change, II. 25 t. sa banque 34 e. ses compagnies de commerce, v. *commerce*. son commerce avec le Portugal, 85. son commerce en générale, 133 suiv. sa laine, a.

son lin, ib. poil de chèvre, ib. manufactures, ib. pêche du hareng 139 b. importation des marchandises étrangères fort limitée, c. encouragemens pour la culture des terres, ibid. fer & commerce qui s'en fait 140 d. exportation du fer, du bois, du goudron, du cuivre f. g. contrebande h. communication de la Baltique avec la mer du Nord, 142 i. villes commerçantes 142. Marstrand, k. nombre de ses troupes III. 97 z.

Suisse, étendue de la, I. 27 a. son commerce II. 164 & suiv. ses vins t. toiles u. villes commerçantes 165.

Sumac I. 217 247 d.

Surats II. 223 h.

T.

Tabac, I. 69. grande consommation qu'on en fait, ibid. d'où il vient pour la plus grande partie, ibid. f. d'où lui vient son nom, ibid. on le

- cultive en Europe, 70 g. utilité qu'on pourroit en retirer, ib. h. différentes especes, 178 p. d'Espagne, II. 98 s. de Seville 259 v. du Brésil, 273 a. tabac de l'Amérique septentrionale 292 i.
- Taffia*, eau de vie de sucre.
- Talc*, I. 127 h. peut servir à enduire les vaisseaux v. *Marins*.
- Tan*, ce que c'est I. 217 t. différentes especes, 221 u. maniere de tanner, ibid.
- Tanneur* I. 217 t.
- Tapis*, I. 230 c. de Perse, II. 208 g.
- Tapissérie*, haute & basse lisse, I. 220 c.
- Teinture*, I. 240. où elle a eu le plus grand succès 261. teinture de la soie, ibid. ce qu'il faut à une bonne teinturerie, 242. couleurs primitives 243.
- Temps*, l'idée qu'on en a n'est pas claire I. 16.
- Terebenthine* II. 183 m.
- Terra merita* I. 247 a.
- Terre de Cologne* I. 260 x.
- Terre sigillée* II. 176 h.
- Terres*, culture des, v. *Agriculture*, écrivains renommés sur botanique tierre I. 40 a. affolement des terres, ibid. culture des terres est ce qui importe le plus à l'état, II. 47.
- Terres*, différentes especes v. I. 113 suiv.
- Thé* II. 234 k. commerce & consommation du thé de la Chine, ibid. thé sauvage, 236 ibid, thé du Paraguay, v. *Herbe du paraguay*. thé de l'Amérique septentrionale ou Gualtere, 297 r.
- Tinkal* v. *Borax*.
- Tintenaque* v. *Cuivre*.
- Tirol*, les productions, II. 157 l.
- Titres*, pour les Souverains ce qu'ils indiquent, I. 4. III. 130 s.
- Toiles*, différentes sortes, I. 171 l. lieux où il s'en fabrique beaucoup, ibid. blanchisseries, ibid. les plus belles toiles, ibid. pays qui en exportent le plus, ibid.
- Tombac* v. *Métaux*.
- Tonneau*, mesure, v. *Vaisseau marchand*.
- Tontines* III. 90 t.
- Topaze* I. 126 4.
- Tortue* II. 200 t. le carot, ibid. tortue fraîche ib.

Tourbe L. 114 o.
Toscane, étendue du Duché de, l. 27 a.
Transport II. 40 n.
Trone, différente maniere d'y parvenir l. 3.
Troupeaux, v. *Agricultura*.
Troupes de terre III. 94 & suiv. nombre des troupes entretenues par les Puissances de l'Europe 97 z.
Tuf, v. *pierre ollaire*.
Tuiles, fabrication L. 187 u.
Turbit II. 224 i.
Turquie, Européenne, son étendue, l. 26 a. nombre de ses troupes,

V.

Vaisseau, construction hollandoise & françoise, II. 54 m. v. *Marine*.
Vaisseau de guerre, II. 51 & conserves, ibid. con-gé des vaisseaux armés en course, 53 k. v. *Marine*.
Vaisseau marchand, II. 51. comme on en estime la grandeur, g. tonneau, h. les gros vaisseaux ne sont pas les plus uti-

les, g. fret, nolis, nollissement, connoissement, 52 i. équipage, ballast, mousses, gourmet, avaries grosse & petite, 52. 53. assurances, 53. vaisseaux de registre, v. *Espagne*, v. *Marine*.
Valentin, Basile, L. 146 l.
Valonde II. 187 o.
Valrus v. *pêche*.
Vassaux III. 89 p.
Vauban, son calcul sur la consommation des grains L. 46 s.
Veau travaillé l. 219.
Vedasse v. *potasse*.
Velin l. 220.
Velours, maniere de le fabriquer L. 236 suiv.
Venise, étendue des états de la republique, de, L. 26 a. sa banque II. 29 y.
Ver à foie v. *foie*.
Verd de gris, v. *cuivre* & l. 249 h.
Verd de montagne L. 259 u. d'iris 261 c.
Verdet, v. *verd* de gris.
Vernis des Arabes, v. *Sau-durac*, de la Chine II. 228 a. 237 o.
Verre de Russie l. 127 g.
Verre, son invention l. 128 & v. fabrication, ib. Glaces l. 189 & suiv. manufactu-

res de glaces renommée
192 & suiv. introduites
en Angleterre II. 111 u.

Vers tarets, v. Marine.

Vif-argent, I. 143 h. où
il s'en trouve beaucoup,
ibid. la meilleure mar-
chandise pour l'Améri-
que, 144 h. cinabre, ib.
vif argent qu'on trouve
en Amérique, II. 270 u.

Vigne, d'où elle tire son
origine L. 48. ne réussit
que dans les pays situés
entre le 40 & le 50
degré de latitude, 49.
usages des grappes de
raisin, 50 z. la vigne oc-
cupe beaucoup de per-
sonnes, 51 a.

Vigogne v. Laine.

Villes III. 3 & suiv. com-
paraïson des grandes
villes, 4 a. défauts des
grandes villes b. nombre
des habitans des princi-
pales villes de l'Euro-
pe, 5 b. proportion entre
le nombre des villes &
l'étendue de la campa-
gne, 6. pays où il y a le
plus de villes, ib. d.

*Vin, pays qui ont les meil-
leurs vins, I.* 48 x. dif-
férens noms & différen-
tes especes de vins, 49 y.
vins de liqueur, 50 y. les
meilleurs vins de Fran-
ce, ib. II. 124. vins grecs
L. 50 y. II. 183 l. com-
merce important, I. 51 a.
consommation des vins
en France, ibid. eau de
vie de vin, 52 c. esprit
de vin, ib. vinaigre, 53 d.
falsification des vins, 53
e. vins de Portugal II. 85
h. d'Espagne, 94 f. les
meilleurs vins d'Italie,
143 l. de Suisse, 164 u. de
palme, 247 e.

Vinaigre v. Vin.

Visa v. Law.

Vitres v. Verre.

Vitriol, I. 135 u. d'argent,
v. argent, fabrication,
195 y.

Voiles v. Marine.

Vouede, I. 251 l.

Z.

Zibeline L. 96 k.

Zinc I. 147 n.

Fin du troisieme volume.

THE

AMERICAN
REPUBLICAN
PARTY
OF
THE
STATE
OF
NEW
YORK
IN
CONVENTION
AT
ALBANY
JANUARY
1892

RESOLVED
THAT
THE
NOMINEES
FOR
GOVERNOR
AND
VICE
GOVERNOR
BE
JOHN
B. ALDEN
AND
JOHN
B. ALDEN

AND
THAT
THE
NOMINEES
FOR
SPEAKER
OF
THE
ASSEMBLY
BE
JOHN
B. ALDEN
AND
JOHN
B. ALDEN

AND
THAT
THE
NOMINEES
FOR
SPEAKER
OF
THE
SENATE
BE
JOHN
B. ALDEN
AND
JOHN
B. ALDEN

UNIVERSITY OF MICHIGAN



3 9015 06379 1506

